Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Gustave Flaubert

CORRESPONDANCE

Tome V

1887

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
mercredi 4 [5] janvier [1876].

Votre lettre est venue me trouver le 1er janvier à 9 heures du matin, – dans mon lit ! Pas n'est besoin de vous dire, que j'ai vu là « un curieux symbolisme », ma chère belle ! et que je me suis livré à des réflexions d'une nature fort aimable ; j'ai songé à vous, fortement. Je vous ai envoyé, en pensée, un bon souhait du nouvel an, en vous remerciant du vôtre.

Comme votre lettre est triste ! pauvre bon cœur de mère ! êtes-vous assez tourmentée. Tout ce que je pourrais vous dire, vous vous le dites ; il est donc inutile de vous envoyer des lieux communs de style épistolaire.

Quant à moi, rien n'est changé depuis ma dernière lettre. Je continue (devant les autres) à être le même homme qu'autrefois. Et cela par décence d'abord, et par orgueil, ensuite. On avait fait courir de tels bruits sur ma ruine que les gens (je le sens bien) sont tout surpris de ne pas me voir en haillons. Mon abord leur rengaine la pitié dans la bouche, et on cause d'autre chose.

Les Affaires (!!!) ne prennent pas une mauvaise tournure. Il y a un peu plus de bleu à l'horizon ! Mais… les choses ne sont pas près d'être rétablies ! – si jamais elles le deviennent ? n'importe, il me semble, je ne sais pourquoi, que 1876 ne sera pas si abominable que 1875 ? – C'est peut-être parce que je le désire – et puis qu'on se lasse d'être triste, – comme on se lasse de tout !

Les Lapierre ont dîné chez nous le lundi de la semaine dernière : pendant tout le temps du repas, votre sœur n'a pas fait autre chose que de ***blaguer*** effroyablement son époux, l'accusant de s'encroûter à Rouen, de devenir une bedolle, de prendre des idées d'épicier, etc. Elle était bien drôle, et nous a beaucoup amusés.

Que pourrais-je vous dire, moi, pour vous amuser ? – Je cherche et je ne trouve rien. – Car je deviens étonnamment bête. Le grand ressort est cassé.

Ma petite historiette (religioso-pohêtique et moyenâgeusement rococo) avance un peu. Je l'aurai terminée, je pense, vers la fin de février ? Il me répugne de la publier dans ***Le Figaro*** (du dimanche), bien que ce soit là le meilleur placement possible. D'autre part, Tourgueneff veut la traduire en russe pour une revue de Pétersbourg. – Mais tout cela ne peut être fait avant deux mois. – Or dans deux mois nous tombons en pleines Chambres, et moins que jamais on s'occupera de la pauvre et sacro-sainte Littérature.

On a parlé pendant trois jours de la mort des grands hommes suivants : La Guéronnière, Jubinal et Saint-Georges. Puis, c'est fini pour la suite des siècles ! Amen ! Il paraît que le premier de ces cocos a laissé de telles dettes que ses fils refusent sa succession. – Et ledit sieur se faisait

avec son industrie près de 200 mille francs par an. Voilà un style, productif.

Notre ami R[aoul]-Duval se présente dans notre arrondissement, mais il a un concurrent sérieux : le duc Decazes. S'il n'était pas nommé (ce qui est possible), j'en serais fâché pour lui. Car c'est un bien bon garçon auquel je ne souhaite que du bien.

J'ai vu, hier, la mère Perrot que j'ai trouvée plus charmante que jamais. Elle m'a dit qu'elle trouvait Alex. Dumas « absolument fou ». Il a commencé devant elle une phrase par ces mots : « moi et Jésus-Christ » ! Là-dessus, rêvez !... Les acteurs qui répètent sa pièce la débinent considérablement. L'heure des revers va peut-être sonner pour lui ? Moi, je crois à un succès ***quand même***.

***

Mais re-parlons de vous ! ça vaut mieux ! Pauvre chérie, comme vous avez l'air de vous embêter sur les bords africains ! À quoi passez-vous votre temps ? quand revenez-vous ? J'espère que la rechute de votre gentil fils n'a été que passagère ?

Jamais, je n'ai plus désiré votre compagnie que cet hiver ! et le hasard des choses fait qu'elle me manque ! Pardonnez à ma vanité, mais il me semble que, si j'étais auprès de vous, je vous serais utile – pour vous écouter, c'est-à-dire pour comprendre vos douleurs.

Les miennes ressemblent un peu aux vôtres. Je suis inquiet de la santé de ma pauvre nièce. Elle est dans un état d'anémie incroyable. Elle ne dort plus et a, toutes les nuits, de violentes douleurs intercostales. Pourquoi aime-t-on quelqu'un ? qu'est-ce que ça rapporte ?

Avez-vous quelquefois des nouvelles de l'ange nommée Pasca ? Si vous lui écrivez, dites-lui que je l'embrasse – moins fort que vous, bien entendu.

Pauvre amie, je pense tristement et tendrement à votre bonne et chère mine. – Je baise vos beaux yeux sur leurs paupières, et suis votre vieux

SAINT POLYCARPE
qui vous aime.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 12 janvier 1876.

Mon chéri Cruchard,

Je veux tous les jours t'écrire ; le temps manque absolument. Enfin, voici une éclaircie ; nous sommes ensevelis sous la neige : c'est un temps que j'adore : cette blancheur est comme une purification générale, et les amusements de l'intérieur sont plus intimes et plus doux. Peut-on haïr l'hiver à la campagne ? La neige est un des plus beaux spectacles de l'année !

Il paraît que je ne suis pas claire dans mes sermons ; j'ai cela de commun avec les orthodoxes, mais je n'en suis pas ; ni dans la notion de l'égalité, ni dans celle de l'autorité, je n'ai pas de plan fixe. Tu as l'air de croire que je veux te convertir à une doctrine. Mais non, je n'y songe pas. Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je peux résumer le mien : ne pas se placer derrière la vitre opaque par laquelle on ne voit rien que le reflet de son propre nez. Voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout ; s'apercevoir de la

gravitation incessante de toutes choses tangibles et intangibles vers la nécessité du bien, du bon, du vrai, du beau.

Je ne dis pas que l'humanité soit en route pour les sommets. Je le crois malgré tout ; mais je ne discute pas là-dessus, c'est inutile parce que chacun juge d'après sa vision personnelle et que l'aspect général est momentanément pauvre et laid. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être certaine du salut de la planète et de ses habitants pour croire à la nécessité du bien et du beau ; si la planète sort de cette loi, elle périra ; si les habitants s'y refusent, ils seront détruits. D'autres astres, d'autres âmes leur passeront sur le corps, tant pis ! Mais, quant à moi, je veux graviter jusqu'à mon dernier souffle, non avec la certitude ni l'exigence de trouver ailleurs une ***bonne place***, mais parce que ma seule jouissance est de me maintenir avec les miens dans le chemin qui monte.

En d'autres termes, je fuis le cloaque et je cherche le sec et le propre, certaine que c'est la loi de mon existence. C'est peu d'être homme ; nous sommes encore bien près du singe, dont on dit que nous procédons. Soit ; raison de plus pour nous éloigner de lui et pour être au moins à la hauteur du vrai relatif que notre race a été admise à comprendre ; vrai très pauvre, très borné, très humble ! Eh bien, possédons-le au moins autant que possible et ne souffrons pas qu'on nous l'ôte.

Nous sommes, je crois, bien d'accord ; mais je pratique cette simple religion et tu ne la pratiques pas, puisque tu te laisses abattre ; ton cœur n'en est pas pénétré, puisque tu maudis la vie et désires la mort comme un catholique qui aspire au dédommagement, ne fût-ce que le repos éternel. Tu n'es pas plus sûr qu'un autre de ce dédommagement-là.

La vie est peut-être éternelle, et par conséquent le travail éternel. S'il en est ainsi, faisons bravement notre étape. S'il en est autrement, si le MOI périt tout entier, ayons l'honneur d'avoir fait notre corvée, c'est le devoir ; car nous n'avons de devoirs évidents qu'envers nous-mêmes et nos semblables. Ce que nous détruisons en nous, nous le détruisons en eux. Notre abaissement les rabaisse, nos chutes les entraînent ; nous leur devons de rester debout pour qu'ils ne tombent pas. Le désir de la mort prochaine, comme celui d'une longue vie, est donc une faiblesse, et je ne veux pas que tu l'admettes plus longtemps comme un droit. J'ai cru l'avoir autrefois ; je croyais pourtant ce que je crois aujourd'hui ; mais je manquais de force, et, comme toi, je disais : « Je n'y peux rien. » Je me mentais à moi-même. On y peut tout. On a la force qu'on croyait ne pas avoir, quand on désire ardemment « gravir », monter un échelon tous les jours, se dire : « Il faut que le Flaubert de demain soit supérieur à celui d'hier, et celui d'après-demain plus solide et plus lucide encore. » Quand tu te sentiras sur l'escalier, tu monteras très vite. Tu vas entrer peu à peu dans l'âge le plus heureux et le plus favorable de la vie : la vieillesse. C'est là que l'art se révèle dans sa douceur ; tant qu'on est jeune, il se manifeste avec angoisse. Tu préfères une phrase bien faite à toute la métaphysique. Moi aussi j'aime à voir résumer en quelques mots ce qui remplit ailleurs des volumes ; mais, ces volumes, il faut les avoir compris à fond (soit pour les admettre, soit pour les rejeter) pour trouver le résumé sublime qui devient l'art littéraire à sa plus haute expression ; c'est pourquoi il ne faut rien mépriser des efforts de l'esprit humain pour arriver au vrai.

Je te dis cela, parce que tu as des partis pris excessifs ***en paroles***. Au fond, tu lis, tu creuses, tu travailles plus que moi et qu'une foule d'autres. Tu as acquis une instruction à

laquelle je n'arriverai jamais. Tu es donc plus riche cent fois que nous tous ; tu es un riche et tu cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa paillasse, mais qui ne veut se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis. Mais, bêta, fouille dans ta paillasse et mange ton or. Nourris-toi des idées et des sentiments amassés dans ta tête et dans ton cœur ; les mots et les phrases, la ***forme*** dont tu fais tant de cas, sortira toute seule de ta digestion. Tu la considères comme un but, elle n'est qu'un effet. Les manifestations heureuses ne sortent que d'une émotion, et une émotion ne sort que d'une conviction. On n'est point ému par la chose à laquelle on ne croit pas avec ardeur.

Je ne dis pas que tu ne crois pas, au contraire : toute ta vie d'affection, de protection et de bonté charmante et simple, prouve que tu es le particulier le plus convaincu qui existe. Mais, dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas ! Quelle drôle de manie ! quelle fausse règle de ***bon goût*** ! Notre œuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous mêmes.

Qui te parle de mettre ta personne en scène ? Cela, en effet, ne vaut rien, si ce n'est pas fait franchement comme un récit. Mais retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladive ? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il doit en avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte ; car, s'il veut entendre l'histoire que vous lui racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort et celui-là un faible.

L'Éducation sentimentale a été un livre incompris, je te l'ai dit avec insistance, tu ne m'as pas écoutée. Il fallait ou une courte préface ou, dans l'occasion, une expression de blâme, ne fût-ce qu'une épithète heureusement trouvée pour condamner le mal, caractériser la défaillance, signaler l'effort. Tous les personnages de ce livre sont faibles et avortent, sauf ceux qui ont de mauvais instincts ; voilà le reproche qu'on te fait, parce qu'on n'a pas compris que tu voulais précisément peindre une société déplorable qui encourage ces mauvais instincts et ruine les nobles efforts ; quand on ne nous comprend pas, c'est toujours notre faute. Ce que le lecteur veut, avant tout, c'est de pénétrer notre pensée, et c'est là ce que tu lui refuses avec hauteur. Il croit que tu le méprises et que tu veux te moquer de lui. Je t'ai compris, moi, parce que je te connaissais. Si on m'eût apporté ton livre sans signature, je l'aurais trouvé beau mais étrange, et je me serais demandé si tu étais un immoral, un sceptique, un indifférent ou un navré. Tu dis, qu'il en doit être ainsi et que M. Flaubert manquera aux règles du bon goût s'il montre sa pensée et le but de son entreprise littéraire. C'est faux, archi-faux. Du moment que M. Flaubert écrit bien et sérieusement, on s'attache à sa personnalité, on veut se perdre ou se sauver avec lui. S'il vous laisse dans le doute, on ne s'intéresse plus à son œuvre, on la méconnaît ou on la délaisse.

J'ai déjà combattu ton hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on se fiche du reste. Ce n'est pas vrai, puisque l'absence du succès t'irrite et t'affecte. D'ailleurs, il n'y a pas eu vingt critiques favorables à ce livre si bien fait et si considérable. Donc, il ne faut pas plus écrire pour vingt personnes que pour trois ou pour cent mille. Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture. Donc, il faut

aller tout droit à la moralité la plus élevée qu'on ait en soi-même et ne pas faire mystère du sens moral et profitable de son œuvre. On a trouvé celui de ***Madame Bovary***. Si une partie du public criait au scandale, la partie la plus saine et la plus étendue y voyait une rude et frappante leçon donnée à la femme sans conscience et sans foi, à la vanité, à l'ambition, à la déraison. On la plaignait, l'art le voulait ; mais la leçon restait claire, et l'eût été davantage, elle l'eût été pour ***tous***, si tu l'avais bien voulu, en montrant davantage l'opinion que tu avais, et qu'on devait avoir de l'héroïne, de son mari et de ses amants.

Cette volonté de peindre les choses comme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bien raisonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal ; mais, quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. Vous ne pouvez pas vous abstraire de cette contemplation ; car l'homme, c'est vous, et les hommes, c'est le lecteur. Vous aurez beau faire, votre récit est une causerie entre vous et lui. Si vous lui montrez froidement le mal sans lui montrer jamais le bien, il se fâche. Il se demande si c'est lui qui est mauvais ou si c'est vous. Vous travaillez pourtant à l'émouvoir et à l'attacher ; vous n'y parviendrez jamais si vous n'êtes pas ému vous-même, ou si vous le cachez si bien, qu'il vous juge indifférent. Il a raison : la suprême impartialité est une chose anti-humaine et un roman doit être humain avant tout. S'il ne l'est pas, on ne lui sait point de gré d'être bien écrit, bien composé et bien observé dans le détail. La qualité essentielle lui manque : l'intérêt.

Le lecteur se détache aussi du livre où tous les personnages sont bons sans nuance et sans faiblesse ; il voit bien que ce n'est pas humain non plus. Je crois que l'art, cet art spécial du récit, ne vaut que par l'opposition des

caractères ; mais, dans leur lutte, je veux voir triompher le bien ; que les faits écrasent l'honnête homme, j'y consens, mais qu'il n'en soit pas souillé ni amoindri, et qu'il aille au bûcher en sentant qu'il est plus heureux que ses bourreaux.

15 janvier 1876.

Il y a trois jours que je t'écris cette lettre, et, tous les jours, je suis au moment de la jeter au feu ; car elle est longue et diffuse, et probablement inutile. Les natures opposées sur certains points se pénètrent difficilement et je crains que tu ne me comprennes pas mieux aujourd'hui que l'autre fois. Je t'envoie quand même ce griffonnage pour que tu voies que je me préoccupe de toi presque autant que de moi-même.

Il te faut un succès après une mauvaise chance qui t'a troublé profondément ; je te dis où sont les conditions certaines du succès. Garde ton culte pour la forme ; mais occupe-toi davantage du fond. Ne prends pas la vertu vraie pour un lieu commun en littérature. Donne-lui son représentant, fais passer l'honnête et le fort à travers ces fous et ces idiots dont tu aimes à te moquer. Montre ce qui est solide au fond de ces avortements intellectuels ; enfin, quitte le convenu des réalistes et reviens à la vraie réalité, qui est mêlée de beau et de laid, de terne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi.

Je t'embrasse pour nous tous.

G. SAND.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] 240, Faubourg-Saint-Honoré,
mercredi 26 janvier [1876].

Je ne comprends rien à votre silence, ma chère belle : il m'inquiète beaucoup.

Mme Lepic que j'ai vue hier m'a dit que vous lui aviez écrit, il y a une huitaine, une lettre lamentable. Pourquoi n'en ai-je pas une ?

Votre fils est-il plus mal ? qu'y a-t-il donc ?

Je commence à ne plus songer qu'à vous et enfin *vous me gênez*. Prenez cela pour un bon ou un mauvais compliment, à votre choix.

Je me figure votre belle et bonne mine couverte de larmes – et j'ai envie de la baiser, voilà.

Vite un mot qui me rassure.

Votre vieux

PÈRE LOULOU.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] samedi soir, 9 h[eures, 29 janvier ? 1876].

Mon cher ami,

Vous ne pouvez plus prétendre à la réputation d'un VIEUX MONSIEUR TRANQUILLE, mais bien au titre de JEUNE ÉTOURDI. Car vous m'aviez promis de m'envoyer ce matin un mot de votre illustre plume pour me dire si le dîner de

lundi aurait lieu. Daudet attend de moi une réponse depuis mercredi. Pouvez-vous venir après-demain à ces fraternelles agapes ? Et dois-je compter sur vous demain ?

Votre vieux

Si demain vous honorez mes salons, je vous ferai faire la connaissance d'une personne illustre et *farce*.

J'ai lu depuis hier ***Flamarande*** et ***Les Deux Frères***. J'en suis navré.

À GEORGE SAND

[Paris,] dimanche soir [6 février 1876].

Vous ***devez***, chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon » – car je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que ce matin, j'en reçois de vous un troisième.

Mais j'ai été, depuis quinze jours, entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier et chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, – et par moments me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais ! Vous voyez que j'en avale de rudes ! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la

faire digérer et dormir ? à fortifier tout son être ? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence. – Et il en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres ! ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre ***Flamarande*** et ***Les Deux Frères***.

Quelle charmante femme que Mme de Flamarande et quel bonhomme que M. de Salcède. Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture, et l'histoire de Zamora sont des endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et va même progressant. Enfin ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous, d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur de Flamarande ! Quant au domestique qui conte l'histoire, et qui évidemment est amoureux de Madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle ?

À part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire, – et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous ***bien*** vrais ? y en a-t-il beaucoup de leur sorte ? – Sans doute pendant qu'on vous lit, on les accepte, à cause de l'habileté de l'exécution. Mais ensuite ?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre, voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. – Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel, et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'***a priori***, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité et pour dire le vrai mot votre grandeur. – Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb, tout m'émeut, me déchire, me

ravage et je fais des efforts pour monter… Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde je deviendrais risible, voilà tout. – Car vous avez beau me prêcher, je ne peux pas avoir un autre tempérament que le mien. Ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline ? cette Vertu ? qu'en ferons-nous ? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. – Enfin, je tâche naïvement d'être le plus ***compréhensif*** possible. Que peut-on exiger de plus ?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, non ! mille fois non ! Je ne m'en reconnais ***pas le droit***. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile, ou que le livre est ***faux*** au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est Vraie elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le ***réalisme***, bien qu'on m'en fasse un des pontifes. Arrangez tout cela.

Quant au Public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la 1re du ***Prix Martin***, une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire et le dénouement qui me semble hors ligne a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. – Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je

ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, – car je suis trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier ***Saint Julien*** dans un journal. Mais j'y ai renoncé. À quoi bon ? Toutes ces boutiques (je parle des journaux) me donnent un tel vomissement que j'aime mieux m'en écarter.

J'étudie les démocrates chez le père Hugo, lequel continue à être charmant pour moi. Mais quel entourage, miséricorde.

Allons, adieu, voilà assez de bile. La longueur de votre dernière épître m'a attendri. Vous m'aimez bien !

Et je vous le rends, en vous embrassant fortement.

Votre vieux

À EUGÈNE LABICHE

[Paris, 6 février 1876.]

GUSTAVE FLAUBERT

Vous remercie.

S'est bien amusé et vous a beaucoup applaudi.

240, Faub[our]g-S[ain]t-Honoré

À ALPHONSE DAUDET

[Paris,] jeudi, 3 h[eures, 10 février 1876].

Je viens de finir ***Jack***. – Et la tête m'en tourne.

Il m'a ***extrêmement*** amusé.

Le caractère de Charlotte, la pension des pays chauds, d'Argenton, Clarisse et Jack… Superbe ! Superbe !

Et que de détails exquis !

Nous causerons de votre livre très longuement quand je l'aurai relu. – Je tiens seulement à vous remercier de votre trop belle dédicace, qui m'a fait bien plaisir.

Nous devons nous voir demain chez Adolphe où le grand Tourgueneff nous fera manger des choses moscovites. Ça se trouve bien ! On arrosera ***Jack***, à qui je promets une longue vie.

Tout à vous, cher ami.

GVE FLAUBERT,
qui vous embrasse et qui vous aime.

Testiculos habes et magnos !

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] samedi soir [12 février 1876].

Je n'ai plus qu'un paragraphe à trouver pour avoir fini mon *Saint Julien*. Je compte vous le lire à la fin de la semaine. Mais d'ici là, j'irai vous voir, pour convenir du jour

et de l'heure, – afin d'être complètement seul pendant la lecture de cette œuvre édifiante. Qui me fera passer pour « tourner au cléricalisme ».

Un baiser sur chaque main et tout à vous.

Votre vieux fidèle

GVE.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris, 17 ? février 1876.]

Mon cher ami,

Apportez-moi, dimanche prochain, la copie de vos deux pièces : ***Le Colosse***, et ***La Femme à barbe***. C'est pour les montrer à une dame de mes amies qui a le sentiment des choses du cul joint au goût des Beaux-Arts.

Tourgueneff m'a reparlé de ces deux bijoux, qui l'ont toqué.

Mais, cher Monsieur, appliquez donc votre talent à des tâches plus convenables ! Pensez à la mission du poëte, etc.

Et puis, mon joli coco, j'espère vous fournir dimanche prochain une jolie surprise. Ah !…

À vous.

G.

Jeudi.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] vendredi soir, 18 [février 1876].

Chère belle,

Je me réjouis de savoir votre fils mieux portant, mais votre état mélancolique m'afflige beaucoup. Vous crevez (pardon du mot) de nostalgie tout bonnement, ma pauvre amie. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'abrégez-vous pas le temps de votre exil ? est-ce qu'on ne se reverra pas avant le milieu d'avril ?

Votre ami continue à supporter le plus patiemment possible sa triste vie ! J'ai fini mon conte, et je vais en commencer un autre, afin d'avoir à l'automne un petit volume. Puis, il est probable que je reprendrai mon grand bouquin. Tourgueneff m'y engage fortement et me traite de lâche. Les affaires de Commanville s'éclaircissent, et il y a [un] peu d'azur dans notre horizon. Mais ! Mais ! enfin, à la grâce de Dieu ! Ma pauvre nièce est toujours bien anémique. Cependant, depuis qu'elle prend des douches, elle me paraît se fortifier un peu ? – En revanche, son mari tousse comme un misérable ! – Écrivez-lui un petit mot (pas à son mari, à elle-même), quand [vous] aurez vu Mme Guillemart. Ça lui fera plaisir. Elle me charge de vous présenter ses amitiés. Car elle est là pendant que je trace ces lignes.

Comme tout semble fait exprès pour me chagriner et me tourmenter, mon serviteur Émile m'a annoncé ce matin qu'il quittait mon service parce que « je n'étais plus aimable pour lui », et qu'il voyait bien « qu'il ne me plaisait plus » *(sic)*. – Le mariage l'a dénaturé, voilà le fait. – Et il nous quitte, sans pouvoir articuler contre aucun de nous trois le moindre motif de mécontentement. J'avoue que je suis encore assez jeune pour être blessé de cette ingratitude ! Votre vieux

Polycarpe n'a aucune illusion sur les masses, mais il en aura toujours sur les individus. – Enfin, c'est encore un changement d'habitudes, un dérangement dans ma vie qui me gêne et m'attriste. – Causons d'autre chose !

Quand vous recevrez ceci nos Législateurs seront élus. Le vomissement que me donne la crise électorale n'a pas de nom ! quelle époque ! est-on bête ! nom d'un nom ! est-on bête !

Avec les élections la *Scie* du moment, c'est *L'Étrangère*. Je ne l'ai pas vue. Les avis sur icelle sont partagés. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idole commence à dégringoler. Le bourgeois commence à s'embêter des sermons du sieur Dumas ; et la presse, pour la première fois, se met à la juger. L'époque de l'adoration est terminée.

Plus je vais, d'ailleurs, et moins je comprends le Public qui me semble une bête collective complètement folle ? j'ai vu la 1re du *Prix Martin* par Augier et Labiche, deux malins, ceux-là, ou qui passent pour tels ? Eh bien, leur pièce qui m'a paru, à moi, un bijou et dont le dénouement est un chef-d'œuvre d'originalité et de profondeur, a laissé le public complètement froid, et ***aucun*** des mots n'a été compris. Tirez de là une conclusion ! laquelle ?

Le nouveau roman de mon ami Daudet *Jack* est-il arrivé jusqu'à vous ? tâchez de vous le procurer. Il vous amusera, je crois ?

Mon petit disciple Guy de Maupassant continue à faire des chefs-d'œuvre de poésie érotique. Mais j'ai peur qu'il n'ait une maladie de cœur assez sérieuse ? Que vous dirai-je encore, en fait de nouvelles ? – L'hiver a été atroce de froid, tout le monde a la grippe et notre dîner « des sifflés » a bien du mal à pouvoir se faire, une fois par mois, à cause des

différentes maladies de ses cinq convives. – Aujourd'hui seulement le soleil a reparu, on aurait dit une journée de printemps, et je pense à vous, chère belle et bonne amie. Comme vous m'avez manqué cet hiver ! comme j'aurais eu besoin, plus que jamais, de votre charmante et saine compagnie !

J'ai fait votre commission à G. Pouchet. – Il a baissé la tête et m'a juré de vous écrire prochainement.

La liaison avec les Delahante m'a l'air d'en rester là ? je leur ai fait deux visites et Caro une. – Nous ne pouvions, à moins d'être importuns, aller plus loin. M. Delahante a peur sans doute qu'on ne l'embête avec les affaires de Comm[anville] !

Mme Lepic qui fait pour notre ami R[aoul]-Duval une propagande effrénée, se présente dans les maisons où elle est à peine connue, et scandalise les bourgeois par sa violence politique. Elle s'est montrée ainsi chez le père Cloquet, où elle a été reçue plus que froidement et presque mise à la porte. À la salle Valentino, dimanche dernier, le pauvre Duval a avalé (héroïquement, du reste) des outrages que ne tolérerait pas le dernier des cabotins. – Tout cela pour plaire au Souverain nommé le Peuple ! que de modestie il faut avoir pour être ambitieux ! Et quand on est quelqu'un, comment désirer être quelque chose !

Allons ! adieu, chère belle. – Je songe à vos beaux grands yeux si doux, à vos épaules, au son de votre voix quand vous riez… et je vous baise sur les deux côtés du cou à plusieurs reprises et tendrement, voilà !

Et puis tout à vous.

G.

À VALÉRIE LAPIERRE

[Paris,] 240, Faubourg-Saint-Honoré,
vendredi soir [18 février 1876].

Ma chère belle amie,

Quand nous aurons des Législateurs, vous verra-t-on ? Il nous ennuie de vous ! L'abrutissement des élections sera fini dimanche soir. Alors j'espère que les bons amis de Rouen ou pour mieux dire nos seuls amis de Rouen viendront un peu dans la Capitale, ne serait-ce que pour voir les Nouveautés (au nombre desquelles je ne suis pas !).

Mme Brainne m'a écrit… enfin ! il y a une huitaine de jours, et elle me dit que vous irez peut-être la rejoindre au « rivage du More » selon l'expression de notre immortel Béranger, est-ce vrai ?

Quant à votre ami, il a terminé son petit conte et il en prépare un autre. Après quoi, il se remettra probablement à son grand bouquin laissé inachevé, cet automne. – Ma nièce me tourmente toujours par sa santé. Cependant depuis qu'elle prend des douches elle me paraît se fortifier un peu ?

Révolution dans mon ménage ! Mon larbin Émile m'a annoncé ce matin qu'il quittait mon service parce que je ne suis « plus aimable pour lui » *(sic)*. Cette décision, due à sa femme, me contrarie beaucoup ! – c'est presque un chagrin, en tout cas un désagrément de plus dans ma triste existence ! où la gaîté manque totalement, mais totalement !

On ne parle que de *L'Étrangère* ! Les avis sont partagés. – Et somme toute, l'idole commence à avoir de nombreux sceptiques.

Pensez un petit peu à moi. Et envoyez jusqu'ici un de ces petits billets qui sentent bon, et qui sont si aimables, enfin qui vous ressemblent.

Votre vieux ST POLYCARPE
qui vous aime.

N.B. – Et qui rugit de plus en plus devant l'indestructible personnalité du sieur Taillet ! – Après le Comité Taillet, on aura le citoyen Taillet lui-même !

Oh ! j'ai assez vécu !

***

Oui, j'ai été abreuvé pendant ma jeunesse par l'existence du Comité Taillet ! – et le re-Taillet accélère ma décrépitude !

Lui et Degouve-Denuncques ! quel parallèle ! Saprelotte !

***

Allons ! sortez de la rue des Tonneliers et venez un peu ici vous retremper… dans un autre genre de bêtises.

Si ma lettre est stupide, c'est la faute des élections.

Arrivez pour dissiper ces vapeurs, pour nous apporter le soleil.

Comme je plains votre cher mari. Doit-il en avoir assez ! Embrassez-le pour moi – et qu'il vous le rende.

C'est embêtant de ne pas se voir plus souvent.

***

À GEORGE SAND

[Paris,] vendredi soir [18 février 1876].

Ah ! merci du fond du cœur, chère maître ! Vous m'avez fait passer une journée exquise. Car j'ai lu votre dernier volume ***La Tour de Percemont*** – ***Marianne*** aujourd'hui seulement. – Comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de ***S[ain]t Julien***, j'avais enfermé ledit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. – Ma petite nouvelle étant terminée, cette nuit, dès le matin je me suis rué sur l'œuvre, et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, – deux bijoux ! – ***Marianne*** m'a profondément ému, et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mes Mémoires. – Si j'avais le talent de les écrire de cette manière. Comme tout cela est charmant, poétique, et ***vrai*** ! ***La Tour de Percemont*** m'avait plu extrêmement. Mais ***Marianne*** m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de ***L'Athenaeum*** on vous a fait un très bel article. Saviez-vous cela ? – Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement, et sans ***la moindre*** réserve.

Voilà, et je suis bien content. –

Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous, et je vous aime, tendrement !

Car tout semble conjuré contre votre vieux Cruchard pour le chagriner ou le tourmenter. – J'avais depuis dix ans un domestique dont j'étais très content, et pour qui j'ai eu (je puis le dire, sans vanterie) de grandes bontés. Il m'a annoncé ce matin qu'il ne voulait plus me servir parce que je n'étais plus « aimable pour lui ». La vraie raison est que mon

intérieur a moins de chic ! – et bien que j'aie augmenté ses gages d'année en année, comme il sait que je suis devenu pauvre il me méprise. Ces gens-là sont des bourgeois comme les autres ! ne pas croire au Peuple ! Mais la haine sourde qu'ils nous portent, quoi qu'on fasse pour eux, me donne le vertige. – Je vous demande pardon de vous entretenir de ces « potins de ménage ». Mais j'ai le cœur un peu blessé. Et je me plains ! – c'est fini.

Maintenant que j'ai fait mon conte, je vais en faire un autre. Les deux réunis pourront former un petit volume que je publierai cet automne. – Quant à publier d'abord dans les journaux, non ! c'est plus fort que moi. Je ne puis me résoudre à entrer dans ces boutiques-là ! Elles m'écœurent toutes par leur ignominie.

Et puis moins j'ai d'argent, moins j'ai envie d'en gagner. Du moment qu'une chose serait profitable à mes intérêts pécuniaires, elle me révolte comme si c'était une bassesse. Est-ce de l'orgueil ? – je le crois ! et vous ?

Tourgueneff me sermonne pour que je reprenne au plus vite mon grand bouquin sur mes deux Cloportes. Il en est toqué. Mais les difficultés d'un pareil livre m'épouvantent. Et pourtant je ne voudrais pas mourir, avant de l'avoir fait. – Car en définitive, c'est mon testament. – Dans quatre ou cinq mois, je m'y mettrai, peut-être ? – J'ai si peu d'aplomb dans ce moment-ci !

On ne parle que de *L'Étrangère*. Je n'ai pas vu la pièce et ne puis vous en rien dire. Les fragments que j'en connais m'ont semblé peu éblouissants, sous le rapport du Style. – Qui s'inquiète de toi, ô Beauté ! Comme on te méprise, ô Passion !

Est-ce assez piètre, les séances électorales ! Au fond, c'est bien triste ! – L'aurore est loin.

Adieu, chère bon maître. – Baisez bien pour moi les chères petites.

Votre VIEUX qui vous chérit.

À EDMOND LAPORTE

[Paris, vers le 18 février 1876.]

Nous nous sommes mal vus la dernière fois, mon vieux Laporte, et du reste, trop peu cet hiver.

L'abrutissement des élections sera fini dimanche soir. Quand nous arrivez-vous pour passer un laps dans la Capitale ?

J'ai fini mon ***Saint Julien*** et je vais commencer un autre conte, de manière à avoir un petit volume à publier cet automne.

À bientôt, n'est-ce pas ? Il me tarde de vous embrasser, mon bon vieux solide.

Votre

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] mercredi 1er mars [1876].

Décidément, chère belle, il y a « quelque chose » entre nous deux ! Ma dernière lettre venait de partir quand la vôtre m'est arrivée !

Vous allez donc revenir ? quel bonheur ! Vous m'avez bien manqué cet hiver !…

Écrivez-moi un petit mot pour me dire le jour précis de votre arrivée. – Je ***tiens*** à vous embrasser dès votre débarquement.

Nous avons vu la semaine dernière l'autre Ange et son époux. Ils vont très bien l'un et l'autre.

Ma nièce va mieux. Quant aux ***affaires*** (!!!), rien de nouveau. Les projets se traînent et n'aboutissent pas.

Je commence un autre petit conte, qui va peut-être m'obliger à m'absenter pendant deux jours pour aller voir ***Pont-l'Évêque*** et ses alentours ?

La terreur inspirée aux bourgeois par les Élections paraît se calmer. Mon pauvre ami Raoul-Duval me fait bien de la peine. Il est patronné dans l'Eure par Janvier, à Paris par Granier de Cassagnac ! et il écrit des mamours à l'honorable Villemessant. – Avec tout cela, il échouera probablement ! jolie conclusion !

Le Carnaval a été pluvieux. – On est dans l'eau, les cheminées fument, le vent mugit, et je songe à deux beaux yeux qui sont bien loin – et à tout ce qui accompagne ces deux charmantes étoiles.

Puisque Henri va bien, revenez vite, afin qu'on vous aime – mieux.

Du fond du cœur

votre GVE.

À EDMOND LAPORTE

[Paris, 1er mars 1876.]

Mon cher Ami,

Je vous attends. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Le plan de mon second petit conte est fini. Je cherche maintenant des renseignements sur Pont-l'Évêque, et comme je n'en trouve pas, il est probable que je serai forcé d'aller sur les lieux, ce qui me contrarie beaucoup.

Au reste, je déciderai cela vers la fin de cette semaine. J'ai besoin d'aller aussi à Honfleur et la saison n'est guère propice, n'importe !

Si je me décide au susdit déplacement, je *l'effectuerai* dans une huitaine de jours. Je vous verrai auparavant, n'est-ce pas ?

Je suis fâché de votre brouille avec Lapierre, nous en causerons.

Votre VIEUX
qui vous embrasse.

Mercredi des Cendres : *Pulvis es.*

À ÉMILE ZOLA

[Paris, 2 mars 1876.]

Mon bon,

Vous seriez bien aimable de me faire expédier par Charpentier un exemplaire de votre nouveau bouquin, fût-il même en feuilles. – Parce que : ***je brûle*** d'envie de le lire, et que je veux l'avoir lu, avant de m'embarquer pour Pont-l'Évêque – ce qui aura lieu probablement mercredi ou jeudi prochain.

Si je l'emportais avec moi, ça me troublerait trop.

À dimanche.

Votre

Jeudi 2 mars.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] vendredi [3 mars 1876 ?].

Allons donc ! Loin de vous en vouloir, je vous remercie !

Lapierre est un charmant homme, mais ***Le Nouvelliste*** me tape tellement sur les nerfs que je ne [le] lis jamais, afin de ne me point fâcher avec son rédacteur.

Gardez cela pour vous et recevez une forte poignée de main de votre

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 6 mars [1876].

Je t'écris en courant ce matin parce que je viens de recevoir de M. Perrin avis de la première représentation de la reprise du ***Mariage de Victorine*** une pièce de moi, au Théâtre-Français.

Je n'ai ni le temps d'y aller ni l'envie de partir comme cela au pied levé, mais j'aurais voulu y envoyer quelques amis et il ne m'offre pas pour eux une seule place. Je lui écris une lettre qu'il recevra demain et je le prie de t'envoyer au moins un orchestre. Si tu ne le reçois pas, sache bien que ce n'est pas ma faute. Il faut que je dise la même chose à cinq ou six autres personnes. Je t'embrasse donc en courant pour ne pas manquer le courrier.

Donne-moi des nouvelles de ta nièce et embrasse-la pour moi.

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris,] mercredi, 1 h[eure, 8 mars 1876].

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après ***tous*** les actes, et chaleureusement applaudi. On était content. Et de temps à autre des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après *Le Philosophe sans le savoir* ? voilà ce qui me passe ! Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé. Il me tardait de voir la fin. – Quel langage ! Le bon Tourgueneff et Mme Viardot en écarquillaient des yeux, comiques à contempler.

***

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet, c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. – Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence, insuffisant. – Mais tout a très bien marché. – Et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc, sa lettre vous arrivera avant la mienne. – Je devais partir ce matin pour Pont-l'Évêque et Honfleur, afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié. Mais les inondations m'arrêtent.

Ma nièce va mieux depuis qu'elle prend des douches.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon*. Je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Je vous embrasse bien fort.

Votre vieux

CRUCHARD.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] jeudi matin [9 mars 1876].

On va donc se revoir, ma chère belle !

Je tiens à ce que mon écriture vous souhaite la bienvenue au seuil de votre maison. Voilà pourquoi je vous écris, étant bien impatient de vous embrasser.

Samedi, à 2 heures battant je serai chez vous.

La traversée a dû être superbe ? D'après mes calculs vous devez être maintenant à Marseille, peut-être déjà en chemin de fer.

À vous, tout entier.

GVE.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 9 mars 1876.

Tu méprises Sedaine, gros profane ! voilà où la doctrine de la forme te crève les yeux. Sedaine n'est pas un écrivain, c'est vrai, quoiqu'il s'en faille de bien peu ; mais c'est un homme, c'est un cœur et des entrailles, c'est le sens du vrai moral, la vue droite des sentiments humains. Je me moque bien de quelques raisonnements démodés et de la sécheresse de la phrase ! le mot y est toujours et il vous pénètre profondément.

Mon cher vieux Sedaine ! il est un de mes papas bien-aimés et je trouve ***Le Philosophe sans le savoir*** bien supérieur à ***Victorine*** ; c'est un drame si navrant et si bien conduit !

Mais tu ne cherches plus que la phrase bien faite, c'est quelque chose, – quelque chose seulement – ce n'est pas tout l'art, ce n'en est pas même la moitié, c'est le quart tout au plus, et, quand les trois autres quarts sont beaux, on se passe de celui qui ne l'est pas.

J'espère que tu n'iras pas chercher le paysage avant le beau temps ; ici, nous avons été assez épargnés ; mais depuis trois jours c'est le déluge, et cela me rend malade, je n'aurais pas pu aller à Paris.

Ta nièce va mieux, Dieu en soit loué !

Je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme.

G. SAND.

Dis donc à M. Zola de m'envoyer son livre. Je le lirai certainement avec grand intérêt.

À Jules TROUBAT

[Paris,] vendredi, 2 heures [10 mars 1876].

Mon cher Ami,

Je viens d'apprendre par hasard la mort de la pauvre Mme Colet. Cette nouvelle m'émeut de toutes façons. Vous devez me comprendre.

J'aurais besoin de vous voir. Je ne risque pas le long voyage du Montparnasse, ignorant vos habitudes.

Tout à vous.

À GEORGE SAND

[Paris, 10 mars 1876.]

Non ! je ne ***méprise*** pas Sedaine. Parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton lesquels me sont absolument fermés ; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon ennui, du reste. – Et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Mme Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre ? » C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien. Mais que ***bien écrire*** est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser, et bien dire » (Buffon).

Le dernier terme est donc dépendant des deux autres, puisqu'il faut sentir fortement, afin de penser, et penser pour exprimer. Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. – Enfin, je crois la Forme et le Fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la Beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le Faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule – et qui est, en

même temps, l'harmonieuse. – Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine), que je partage toutes ses opinions et que j'approuve ses tendances. – Au point de vue archéologique, c'est curieux, et au point de vue humanitaire, très louable. Je vous l'accorde. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que ça nous fait ? est-ce de l'Art éternel ? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont également formulé des ***principes*** utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuvre » m'avait tellement exaspéré, que rentré chez moi (pour me faire passer le goût de ce laitage), j'ai lu avant de me coucher la ***Médée*** d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main. – Et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. – Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son ***Jack***, – étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres, qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien ***remarquables*** l'un et l'autre.

***

La venette que les élections ont causée au Bourgeois a été divertissante.

Comme ça m'ennuie de ne jamais vous voir ! – Je vous embrasse.

Votre vieux

GVE FL.

Vendredi soir.

À ÉMILE ZOLA

[Paris, 10 mars 1876.]

Mon bon,

Envoyez donc un exemplaire de votre fort bouquin à Mme Sand. Elle a envie de le lire. – Et donnez-m'en, à moi, un second, pour en faire cadeau… à une dame !!!

À dimanche.

Votre

GVE.

Vendredi soir.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] mercredi soir [15 mars 1876].

Vous avez très bien deviné l'effet complexe que m'a produit la mort de la pauvre Muse ! Son souvenir ainsi ravivé m'a fait remonter le cours de ma vie. Mais votre ami est devenu plus stoïque depuis un an. – J'ai piétiné sur tant de choses, afin de pouvoir vivre ! Bref, après tout un après-midi passé dans les jours disparus, j'ai ***voulu*** n'y plus songer et je me suis remis à la besogne. Encore une Fin !

La famille, qui est catholique, l'a emportée à Verneuil pour éviter l'enterrement civil. Et il n'y a eu aucun scandale. Les journaux en ont très peu parlé. Vous rappelez-vous le petit appartement de la rue de Sèvres ?… et tout le reste ? Ah ! misère de nous !

J'aurais dû vous répondre immédiatement. Mais depuis trois jours je ***ne décolère pas***. Car je ne peux mettre en train mon ***Histoire d'un cœur simple***. J'ai travaillé hier pendant 16 heures ! – aujourd'hui toute la journée, et ce soir enfin j'ai terminé la 1re page.

Les inondations m'ont empêché d'aller à Pont-l'Évêque ! La Nature, « quoi qu'on die », n'est pas faite précisément pour l'Homme. Ce qu'il y a de beau c'est qu'il puisse y durer.

Lisez donc ***Son Excellence Eugène Rougon*** de Zola. Je suis curieux d'avoir votre avis. Moi, je trouve cela très fort et de large en[ver]gure.

La semaine dernière j'ai été voir aux Français ***Le Philosophe sans le savoir*** et ***Le Mariage de Victorine***. Quelle littérature ! quel poncif ! quelle amusette ! Enfin, j'étais si indigné que revenu chez moi j'ai passé toute la nuit à lire la ***Médée*** d'Euripide, pour me décrasser de ce laitage. Comme on est indulgent pour les œuvres de troisième ordre ! Ah ! ça ne blesse personne !

Comment allez-vous ? Ne vous ennuyez-vous pas trop devant les contre-espaliers ?

Ma nièce est bien contente d'avoir fait votre connaissance. Et vous lui avez plu beaucoup. C'est un goût de famille.

Allons ! du courage ! – et pensez quelquefois à votre vieil ami.

GVE.

Mes bons souvenirs à M. Roger.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 25 mars [18]76.

J'aurais beaucoup à dire sur les romans de M. Zola et il vaudra mieux que je le dise dans un feuilleton que dans une lettre, parce qu'il y a là une question générale qu'il faut rédiger à tête reposée. Je voudrais d'abord lire le livre de M. Daudet dont tu m'as parlé aussi, et dont je ne me rappelle pas le titre. Fais-le-moi donc envoyer par l'éditeur, contre remboursement, s'il ne veut pas me le donner. C'est bien simple. En somme, la chose dont je ne me dédirai ***[sic]*** pas, tout en faisant la critique ***philosophique*** du procédé, c'est que ***Rougon*** est un livre de grande valeur, un livre ***fort***, comme tu dis, et digne d'être placé aux premiers rangs. Cela ne change, rien à ma manière de voir, que l'art doit être la recherche de la vérité, et que la vérité n'est pas la peinture du mal. Elle doit être la peinture du mal et du bien. Un peintre qui ne voit que l'un est aussi faux que celui qui ne voit que l'autre. La vie n'est pas bourrée que de monstres, la société n'est pas formée que de scélérats et de misérables. Les honnêtes gens ne sont pas le petit nombre puisque la société subsiste dans un certain ordre et sans trop de crimes impunis. Les imbéciles dominent, c'est vrai, mais il y a une conscience publique qui pèse sur eux et qui les oblige à respecter le droit. Que l'on montre et flagelle les coquins, c'est bien, c'est moral même, mais que l'on nous dise et nous montre la contrepartie : autrement le lecteur naïf, qui

est le lecteur en général, se rebute, s'attriste, s'épouvante et vous nie pour ne pas se désespérer.

Comment vas-tu, toi ? Tourgueneff m'a écrit que ton dernier travail était très remarquable, tu n'es donc pas fichu comme tu le prétends ? Ta nièce va toujours mieux, n'est-ce pas ? Moi, je vas mieux aussi, après des crampes l'estomac à en devenir bleue, et cela avec une persistance atroce. C'est une bonne leçon que la souffrance physique quand elle vous laisse la liberté d'esprit. On apprend à la supporter et à la vaincre. On a bien quelques moments de découragement où l'on se jette sur son lit ; mais moi je pense toujours à ce que me disait mon vieux curé quand il avait la goutte : « ***Ça passera ou je passerai***. » Et là-dessus il riait, content de son mot.

Mon Aurore commence l'histoire et n'est pas très contente de ces tueurs d'hommes qu'on appelle des héros et des demi-dieux. Elle les traite de vilains cocos.

Nous avons un sacré printemps. La terre est jonchée de fleurs et de neige, on prend l'onglée à cueillir les violettes et les anémones.

J'ai lu le manuscrit de ***L'Étrangère***, ce n'est pas si ***décadence*** que tu dis. Il y a des diamants qui brillent fort dans ce polychrome. D'ailleurs les décadences sont des transformations. Les montagnes en travail rugissent et glapissent, mais elles chantent aussi de beaux airs.

Je t'embrasse et je t'aime. Fais donc vite paraître ta légende, que nous la lisions.

Ton vieux troubadour

G. SAND.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

[Nohant,] 30 mars 1876.

Cher Cruchard,

Je suis enthousiasmée de ***Jack*** et je te prie de remettre mon remerciement à M. Daudet. Ah oui ! il a du talent et du cœur ! et comme tout cela est fait et ***vu*** !

Je t'envoie un volume de vieilles choses qu'on vient de rassembler.

Je t'embrasse et je t'aime.

Ton vieux troubadour

G. SAND.

À GEORGE SAND

[Paris,] lundi soir [3 avril 1876].

Chère maître,

J'ai reçu ce matin votre volume. – J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps. Je vais les expédier, et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon ***Histoire d'un cœur simple***, bagatelle présentement « sur le chantier » comme dirait M. Prudhomme.

Je suis bien aise que ***Jack*** vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas ? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de

vous envoyer *Risler* et *Tartarin*. Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain, d'avance.

Il y aurait un joli parallèle à écrire entre ***Jack*** et ***Rougon***. Le second est, selon moi, infiniment plus fort que le premier. Ne trouvez-vous pas que Daudet sacrifie un peu à l'effet, à l'amusette, au chic ? Il se tire d'affaire en esquivant le fond des choses, vous sert des tartines et des descriptions toujours prévues, est trop prolixe, et complaisant pour le lecteur. Il spécule sur la sensibilité des femmes. Son personnage principal est une Victime plus qu'un Caractère. L'épisode de Cécile est raté, et le mot de la fin « délivré » me paraît d'un goût commun. C'est tout ce que je lui reproche qui fait son succès. S'il se corrigeait de ses défauts, la vente baisserait. Quant aux qualités, je n'en parle pas. Elles sont considérables et nombreuses.

Rougon est conçu et exécuté d'une façon plus sérieuse. – Et me semble d'une autre portée. Il n'y a pas un mot de trop. C'est solide, et sans aucune blague. Cependant je ne partage pas la sévérité de Tourgueneff à l'encontre de ***Jack***, ni ***l'immensité*** de son admiration pour ***Rougon***.

L'un a le charme et l'autre la Force. Mais aucun des deux n'est préoccupé ***avant tout*** de ce qui fait pour moi le but de l'Art, à savoir : la Beauté ! Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche, quand on monte aux Propylées). Eh bien, je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet ? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une Vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel – comme un principe ? (Je parle en platonicien.)

Ainsi, pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical ? pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée ? La loi des Nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans ? Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil. – Car d'un autre côté, l'Art doit être bonhomme ; ou plutôt l'Art est tel qu'on peut le faire. Nous ne sommes pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre ! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes : Tourgueneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. – Qui a tort ? et comment plaire au public, quand vos plus proches sont si loin ? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

Descendons plusieurs étages pour parler de choses secondaires. ***Victor Borie***, attaché à la Société Financière, n'est-il pas le même Borie qui était, ou qui est encore votre ami ? Dans ce cas-là pouvez-vous me donner pour lui une lettre très chaude, afin de recommander une affaire qui, si elle réussissait, serait capable de re-argenter complètement

votre vieux TROUBADOUR.

D'après votre réponse, je vous expliquerai la chose.

***

Je ne vous ai pas dit que ***L'Étrangère*** me semblait une décadence, par la raison que je n'ai pas encore vu cette pièce.

GEORGE SAND À GUSTAVE FLAUBERT

Nohant, 5 avril [18]76.

Victor Borie est en Italie, que faut-il lui écrire ? Es-tu homme à aller le trouver et à lui expliquer l'affaire ? Il est aux environs de Civita-Vecchia, très errant et peut-être pas facile à joindre. Je suis sûre qu'il te recevrait à bras ouverts, car, bien que financier jusqu'au bout des ongles, il nous est resté très ami et bon garçon. Il ne nous dit pas s'il est dans sa montagne d'alun pour longtemps. Lina lui écrit et le saura bientôt. Faut-il lui dire que tu es disposé à l'aller trouver, ou que tu attendras son retour à Paris ? En tout cas jusqu'au 20 mai il recevra les lettres adressées à Florence : ***Albergo d'Italia***. Il faudra le guetter, car il nous écrit de ***loin en loin***.

Je n'ai pas le temps de t'en dire davantage aujourd'hui. Il m'arrive du monde. J'ai lu ***Fromont et Risler*** ; je te charge de remercier M. Daudet, de lui dire que j'ai passé la nuit à le lire et que je ne sais lequel je préfère, de ***Jack*** ou de ***Risler***. C'est attachant, je dirais presque ***clouant***.

Je t'embrasse et je t'aime. Quand donc me feras-tu lire du Flaubert ?

G. SAND.

À EDMOND LAPORTE

Paris, jeudi matin [6 avril 1876].

Je croyais que M. le Conseiller général viendrait immédiatement après son élection se livrer aux embrassades de ses amis ? – Voilà pourquoi, mon bon, je ne vous ai pas écrit, bien qu'Émile, mon larbin, « m'ait *prié* de vous envoyer ses félicitations : Ah, je suis heureux ! bien heureux ! » Enfin, quand vous verra-t-on un peu longuement, chameau !

On vous fera entendre ici chez ma nièce un pianiste comme oncques n'en ouïtes.

Votre géant est présentement affligé d'un *zona*, ce qui ne l'empêchera pas très probablement de s'en aller lundi matin à Pont-l'Évêque. Mais mon absence ne durera que deux jours.

Je compte sur vous vers la fin de la semaine prochaine, n'est-ce pas ?

Tibissimi.

À MONSIEUR X***

[Paris, 6 avril 1876 ?]

Mon cher ami,

Je ne vais pas chez ta mère parce que je ne puis m'habiller, – à cause d'un *zona* qui me fait horriblement souffrir.

Mais viens me voir un de ces matins, ou dimanche vers 4 h[eures]. Je te dirai ce que l'on m'a répondu relativement à ce que j'ai demandé pour elle.

Tout à toi.

Jeudi soir.

À GEORGE SAND

[Paris,] samedi soir [8 avril 1876].

Présentement, chère maître, ne vous inquiétez pas de Borie. L'affaire en question n'est pas encore prête. Mais elle le sera dans quelques jours. Alors, je vous l'expliquerai, en vous demandant probablement une lettre de recommandation pour lui. Il s'agit d'une entreprise qui sera proposée à la Société Financière dont il est un des membres importants. Mais pour le quart d'heure, rien à faire. – Seulement il ne faut pas le perdre de vue, afin de le trouver, en cas de besoin.

***

J'ai vu tantôt le prince Napoléon qui m'a beaucoup demandé de vos nouvelles. « Ne viendra-t-elle pas, au mois de mai à Paris, selon son habitude ? » – question que je vous pose moi-même.

Malgré mon zona, je me décide à partir après-demain pour Pont-l'Évêque et Honfleur. Je suis arrêté faute de documents et j'avance si peu dans ma besogne que c'est

lamentable ! Heureux ceux qui ne sont [pas] affligés par la folie de la Perfection !

J'en comprends toute la vanité, mais ne peux m'en guérir. – les belles choses se font plus naturellement. Ce n'est pas ma faute ! J'ai, en fait de style, la sensibilité exaspérée.

Embrassez bien les chères petites pour moi.

Votre vieux CRUCHARD
qui vous aime.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 15 ? avril 1876.]

Mon cher ami,

Toute la journée de jeudi, j'ai attendu de vos nouvelles. Hier, je comptais sur la visite de Zola qui ordinairement va vous voir le vendredi.

Je suis trop souffrant de mon ***zona*** pour pouvoir m'habiller. Autrement j'irais chez vous.

Dites-moi ce qui en est, mon pauvre ami, et croyez bien que je vous aime et vous plains tous les deux.

Votre

Samedi.

À EDMOND LAPORTE

[Paris, 20 avril ? 1876.]

Mon bon vieux,

Expliquez-moi votre conduite. – Samedi à 10 h[eures] du soir j'ai trouvé votre carte chez mon portier – et depuis lors pas de nouvelles de Laporte !

Je m'attendais dimanche à votre visite ! Personne.

Quand vous verra-t-on ? Il m'ennuie de vous !

Rien de neuf, d'ailleurs. Je bûche ma petite nouvelle, qui va bien lentement – et les jours s'écoulent, Dieu merci.

Je vous embrasse et suis

votre

GÉANT.

Jeudi, 2 h[eures].

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
jeudi 20 [avril 18]76.

Il m'ennuie de vous, extrêmement. Et je voudrais avoir une lettre, une très longue lettre.

Quant aux « affaires » rien de neuf ! Les choses semblent toujours sur le point de se nouer ! Et puis, néant ! Il faut se tourner d'un autre côté, attendre !

Mon ***Histoire d'un cœur simple*** avance très lentement. J'en ai écrit dix pages, pas plus ! – Et pour avoir des documents j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Évêque et à Honfleur. Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs. Suis-je vieux, mon Dieu ! Suis-je vieux !

Savez-vous ce que j'ai envie d'écrire après cela ? L'histoire de saint Jean-Baptiste. La ***vacherie*** d'Hérode pour Hérodias m'excite. Ce n'est encore qu'à l'état de rêve. Mais j'ai bien envie de creuser cette idée-là. Si je m'y mets, cela me ferait trois contes, de quoi publier à l'automne un volume assez drôle.

Mais quand reprendrai-je mes deux bonshommes ?

Depuis quinze jours je jouis d'un ***zona*** bien conditionné, autrement dit « mal des ardents », « feu de Saint-Antoine », ce personnage m'occupant toujours.

Avant-hier j'ai enterré mon filleul, le pauvre petit Charpentier, qui est mort d'une méningite après une agonie de ***80*** heures !

J'ai rarement vu quelque chose de plus lamentable et je suis las des enterrements, et il me tarde d'arriver au mien.

Calme plat dans les régions littéraires, si tant est qu'il en existe encore.

Mes amitiés à M. Roger.

Je vous embrasse.

Votre vieux fidèle

GVE FL.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] mardi soir [2 mai 1876].

Oh ! je ne suis pas bégueule ! Je ne me fais pas prier : j'accepte. Donc, à vendredi, entre 6 h 1/2 et 7, je serai au poste, mon bon cher vieux.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu dimanche ? Notre hiver touche à sa fin. Il faut se voir plus souvent que ça.

Il y a au Salon deux ou trois tableaux vantés qui m'exaspèrent. Nous en causerons.

Je crois que Iaokanann (traduisez : saint Jean-Baptiste) viendra. Mais il faut finir ma bonne femme, et à peine si je suis au tiers.

Adieu. À vendredi. Votre

À ALPHONSE DAUDET

[Paris, 3 mai 1876.]

Nos « agapes » ont lieu ***vendredi*** (après-demain) à 7 heures, dans votre restaurant de la place de l'Opéra-Comique. Il ne manque que votre adhésion, monsieur et cher confrère, pour commander le nombre de couverts.

Nous n'admettons pas d'excuse ma petite vieille !

Tibissimi.

Mercredi.

À ÉMILE ZOLA

[Paris, 3 mai 1876.]

Convenu ! pour vendredi à 7 h[eures], au restaurant de la place de l'Opéra-Comique.

Tourgueneff et Goncourt m'ont répondu.

– Rien encore de Daudet à qui je ré-écris pour la 3e fois.

Tout à vous, mon vieux solide.

Mercredi.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris, 8 ? mai 1876.]

Quand je vous verrai après-demain chez la Princesse faites-moi penser à vous demander qui est M. ***Labille***, un de vos parents, frère de Mme Lechanteur née de Goncourt.

Je crois (entre nous) qu'il s'agit d'un mariage ? C'est un bourgeois de mes amis qui m'a posé la question.

Pourquoi ne vous a-t-on pas vu hier ?

Tout à vous.

Votre

Lundi soir.

À ANATOLE FRANCE

[Paris, 10 mai 1876.]

Mon cher confrère,

Je vous remercie bien de vos ***Noces corinthiennes***. Elles me plaisent extrêmement. C'est de l'André Chénier rajeuni, modernisé. Et cela est bien à vous. J'admire comment vous avez pu vous approprier une idée où le grand Goethe avait laissé sa trace.

Bien que l'art des vers ne soit pas le mien je suis sûr que les vôtres sont bons. La ***Pia*** entr'autres est un bijou exquis.

J'irais vous voir si j'étais sûr de ne point faire une course vaine.

Mille remerciements

et une cordiale poignée de main

de votre tout dévoué.

Mercredi 10 mai.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 13 mai 1876.]

Chère belle,

J'ai vu hier au soir Tourgueneff.

Il se réjouit à l'idée de dîner chez vous ***samedi*** prochain, d'aujourd'hui en huit.

Mais où irai-je ? que ferai-je en sortant de la triple excitation que vous m'offrez !

Je vous attends demain, selon votre bonne promesse, bien que j'eusse préféré un jour où il n'y a point d'hommes. Car « tout pour les dames », telle est ma devise.

À vos pieds.

Votre vieux

POLYCARPE.

Samedi soir.

À FÉLIX FRANK

[Paris, avant le 14 mai 1876.]

Si je savais où vous trouver, mon cher ami, j'irais vous remercier de votre volume… Je voudrais vous parler de vos vers, dont je connaissais quelques pièces. Maintenant que je les retrouve, je les re-admire, et les autres aussi. La peur de paraître banal retient ma plume. Quand je vous verrai, je vous dirai tout ce que je pense.

Un mot cependant. Il me semble que vous avez plus d'âme (de sensibilité, dans le vieux sens du mot) que tous les Parnassiens modernes. Vous ne méprisez pas la passion, vous !

Une bonne poignée de main,

et tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, samedi 20 mai 1876.]

Madame Brainne, 141, avenue Malakoff (porte Maillot), au premier au-dessus de l'entresol, aujourd'hui samedi à sept heures précises.

Mais, ô homme léger, je vous ai écrit tout cela moi-même dimanche dernier sur votre carnet de jeu.

Votre

J'ai passé la nuit à lire le nouveau livre de Renan, qui m'a charmé.

À ERNEST RENAN

[Paris, 22 mai 1876.]

Mon cher ami,

La nuit de vendredi dernier (19 mai 1876) sera une date dans ma vie. J'ai reçu votre volume à 9 heures du soir et je ne l'ai plus quitté. – Avant-hier et hier je n'ai pas eu un moment à moi. Sans quoi je vous aurais écrit tout de suite, pour vous remercier du plaisir infini que vous m'avez fait.

Je ne me souviens d'aucune lecture pareille ! À l'inverse de cette dame qui trouvait que vos pages lui faisaient froid au cœur, je me suis délecté dans votre œuvre comme dans un bain d'air chaud et parfumé. Comme c'est bien ! comme c'est beau, et comme c'est ***bon*** !

Il est possible que vous blessiez les catholiques et que les positivistes froncent le sourcil, moi, vous m'avez ***édifié*** !

Et quelle langue vous avez ! Comme c'est, à la fois, noble et régalant !

Malgré l'entraînement des idées, il y a telle page que j'ai relue plusieurs fois de suite (comme les pages 133-134, entr'autres). L'impossibilité du miracle, la nécessité du sacrifice (du héros, du grand homme), le machiavélisme de la Nature, et l'avenir de la Science, voilà des points qui n'ont été traités par personne comme par vous, et qui me semblent désormais incontestables ! – Je vous remercie de vous être élevé contre « l'égalité démocratique », qui me paraît un élément de mort dans le monde.

Je connaissais votre lettre à Berthelot. Mais je ne connaissais pas sa réponse qui me paraît elle aussi, être un morceau de haut goût.

Je n'avais pas lu « La Métaphysique a un avenir » (parue sans doute dans la ***Revue des Deux Mondes*** ?). Voilà de la critique ! Comme ***c'est bien ça***, l'École normale et la philosophie officielle de notre temps !

Que vous dirai-je de plus, mon cher Renan ? Je vous aime pour votre grand esprit, pour votre grand style, pour votre grand cœur. – Vous m'avez honoré en citant mon nom au seuil de votre livre. – Et plus que jamais je suis fier d'être votre ami.

Je vais maintenant relire (et à la loupe) ce charmant et fort bouquin, puis un de ces jours j'irai en causer chez vous.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] lundi soir [29 mai 1876].

Mon cher vieux,

D'aujourd'hui en huit au plus tard, j'expédie mon larbin à Croisset et je l'y rejoindrai trois ou quatre jours après.

Donc si vous avancez un peu votre voyage à Paris, nous aurons chance de nous rencontrer.

Je suis exténué par mes séances à la Bibliothèque (pour mon ***Saint Jean-Baptiste***), et j'ai hâte d'être rentré chez moi.

Soit ici ou là-bas, à bientôt, mon bon, et je vous embrasse.

Votre GÉANT.

Un mot pour me dire si je vous verrai l'un des premiers jours de la semaine prochaine.

Je sors à midi et ne rentre qu'à 8 heures.

À GEORGE SAND

[Paris,] lundi soir [29 mai 1876].

Chère maître,

Grâce à l'aimable billet de Mme Lina, je me suis transporté hier chez V. Borie qui m'a parfaitement reçu. Mon neveu a été aujourd'hui lui porter ses documents. Borie lui a promis de s'occuper de son affaire ; – le fera-t-il ?

Je crois qu'il est à même de me rendre indirectement le plus grand service qu'on puisse me rendre. Si mon pauvre neveu trouvait le capital dont il a besoin pour travailler, je pourrais rattraper une partie de ce que j'ai perdu et vivre en paix jusqu'à la fin de mes jours.

Je me suis présenté chez Borie ***de votre part*** et c'est à vous que je dois la cordialité de sa réception. Je ne vous en remercie pas (bien entendu) mais vous pouvez lui dire que j'ai été touché de son bon accueil (et stimuler son zèle si vous voyez que cela soit utile ?).

J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps. Comme je voudrais vous voir pour vous lire ma petite bêtise moyenâgeuse ! J'ai commencé un autre conte intitulé ***Histoire d'un cœur simple***. Mais j'ai interrompu ce travail pour faire des recherches sur l'époque de saint Jean-Baptiste, car je veux écrire le festin d'Hérodiade.

J'espère avoir fini mes lectures dans une douzaine de jours, après quoi je m'en retournerai à Croisset d'où je ne bougerai pas jusqu'à l'hiver, – mes longues séances à la Bibliothèque m'éreintent. Cruchard est fatigué.

Le bon Tourgueneff part ce soir pour Saint-Pétersbourg. Il me demande si je vous ai remerciée de votre dernier livre ? Serais-je coupable de cet oubli ?

Vous verrez par mon ***Histoire d'un cœur simple*** où vous reconnaîtrez votre influence immédiate que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessous humain de cette petite œuvre vous sera agréable !

Adieu, chère bon maître. Amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux

À ERNEST RENAN

[Paris, fin de mai 1876 ?]

Mon cher ami,

Pouvez-vous remettre au porteur :

1° Le livre de Parent sur Machærous,

2° Celui de Derenbourg (*Géographie du Talmud* ?).

Je viendrai chez vous très prochainement, pour vous remettre ces deux livres, *et causer du vôtre* !

Tout à vous.

À X***

[Paris, fin de mai 1876 ?]

[Flaubert envoie une liste d'ouvrages en demandant à son correspondant de les lui trouver pour le lendemain, si possible.]

[…] C'est pour écrire un conte sur Hérodias et saint Jean-Baptiste.

À LINA SAND

[Paris,] jeudi soir [1er juin 1876].

J'ai envoyé ce matin un télégramme à Maurice pour avoir des nouvelles de Mme Sand.

On m'a dit hier qu'elle était très malade. Pourquoi Maurice ne m'a-t-il pas répondu ?

J'ai été ce matin chez Plauchut, afin d'avoir des détails. Il est à la campagne, au Mans, de sorte que je reste dans une incertitude cruelle.

Soyez assez bonne pour me répondre immédiatement et me croire, chère Madame,

votre très affectionné.

4, rue Murillo, parc Monceau.

À LINA SAND

[Paris, 3 juin 1876.]

Chère Madame,

Votre billet de ce matin me rassure un peu. Mais celui d'hier m'avait bouleversé. Je vous *prie* de me donner des nouvelles très fréquentes de votre chère belle-mère.

Embrassez-la pour moi et croyez bien que je suis

votre tout dévoué.

À partir du milieu de la semaine prochaine vers mercredi ou jeudi je serai à Croisset.

***

Samedi matin, 3 juin.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 3 juin 1876.]

Princesse,

Je me propose d'aller vous faire mes adieux lundi prochain. Renan doit venir avec moi. Voulez-vous nous envoyer chercher à Sannois à 6 h 38 ?

Mme Sand est très malade – et j'ai peur d'être appelé près d'elle, d'un moment à l'autre. Cependant un télégramme de cette nuit me rassure un peu. Donc, j'espère pouvoir aller chez vous lundi prochain.

Je vous baise les deux mains.

Votre vieux fidèle et dévoué

Samedi soir.

À ERNEST RENAN

[Paris,] samedi [3 juin 1876].
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Mon cher ami,

Une lettre que je reçois ce matin de Nohant me rassure un peu, et j'écris à la Princesse de nous envoyer sa voiture *lundi* à Sannois à 6 h 35 m[n]. Pour cela il faut que nous prenions à la gare Saint-Lazare le train de 6 h 5 m[n].

Donc, je vous attends *chez moi lundi à 5 heures et demie*.

Tout à vous.

À CHARLES SAGNIER

[Paris,] 4 heures [4 juin 1876].

Aucune nouvelle.

Ce soir à partir de 7 h[eures] je serai chez le prince Napoléon b[oulevar]d Malesherbes, 86. S'il y avait du neuf faire parvenir S.V.P.

AU PRINCE NAPOLÉON

[Paris,] jeudi 5 h[eures, 8 juin 1876].

Monseigneur,

Un télégramme est arrivé chez moi il y a une heure contenant ces mots :

« La Châtre 9 h 30. 8 juin.

Mme Sand au plus mal. Plauchut. »

En avez-vous un autre ?

Quand partons-nous ? – Demain, sans doute ?

(Les affaires les plus graves me réclament à Rouen, il faut que j'y sois lundi au plus tard. Cependant je ne vous abandonne pas.) […]

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] dimanche, 3 h[eures, 11 juin 1876].

Je suis revenu de Nohant cette nuit à 3 heures – horriblement brisé par cet enterrement. – Je pars pour Croisset demain matin. Et de là-bas, je vous écrirai.

Cette semaine (comme vous l'aviez senti) a été ***dure*** !

Les détails que vous trouverez dans ***Le Figaro*** de ce matin sont vrais. Mais il y en a d'autres ***ignobles*** que je vous dirai.

À vous.

Votre vieil ami

GVE.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, lundi matin, 13 [juin 1876].

Mon cher ami,

Me voilà revenu un peu brisé par mon voyage à Nohant ! mais me sentant un grand désir de pioche, et de revoir longuement mon vieux Laporte, dont je n'ai pas ***joui*** cet hiver.

N.B. – Si vous êtes à Paris et que cette lettre vous y parvienne, allez voir ma nièce qui a grande envie de vous parler.

Et quand vous viendrez ici (ce qui sera bientôt, j'espère), arrangez-vous pour y déjeuner ou y dîner, afin que nous ayons le temps de tailler une bavette. Je vous lirai ***Saint Julien*** que vous ne connaissez pas.

Je vous embrasse.

Votre vieux géant.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 3 h[eures, 13 juin 1876].

Ma chère Caro,

Me voilà revenu dans mon pauvre vieux Croisset, que j'ai trouvé en très bon état, et prêt à y piocher de toutes mes forces.

Mon voyage s'est passé dans la compagnie d'Anglais stupides qui ont joué aux cartes tout le temps. Je lisais des journaux qui relataient les funérailles de ma vieille amie, et le trajet ne m'a pas semblé long. Arrivé à Rouen, afin d'éviter la vue des boulevards et celle de l'Hôtel-Dieu, j'ai fait prendre à mon fiacre la rue Jeanne-d'Arc. Sur le port j'ai vu Pilon, et un peu plus loin le sieur Hurbain !

Émile m'attendait. Avant de défaire mes cantines, il a été me tirer une cruche de cidre que j'ai entièrement ***vuidée*** –

à sa grande terreur, car il me répétait : « Mais, Monsieur va se faire mal. » Elle ne m'a point fait de mal.

Au dîner, j'ai revu avec plaisir la soupière d'argent et le vieux sucrier. – Le silence qui m'entourait me semblait doux et bienfaisant. Tout en mangeant, je regardais tes bergeries au-dessus des portes, ta petite chaise d'enfant, et je songeais à notre pauvre vieille, mais sans peine, – et plutôt avec douceur. Je n'ai jamais eu de ***rentrée*** moins pénible.

Puis j'ai rangé ma table. Je me suis couché à 12 h[eures], j'ai dormi jusqu'à neuf. Ce matin j'ai fait un tour dans le jardin, et j'ai causé avec Chevalier qui m'a fait des récits pittoresques des inondations, et je vais me remettre tout à l'heure à mon ***Histoire d'un cœur simple***.

Que veux-tu que l'on fasse du portrait de Fauvel ? Il est tellement déchiré qu'il n'est bon qu'à brûler.

À qui ton mari me conseille-t-il d'acheter de l'eau-de-vie ? Il n'y en a plus une goutte, pas plus que de rhum.

J'ai fait mettre un des bancs de Pissy dans le Mercure, dont la haie est refaite à neuf. – Enfin, pauvre chat, il me semble que tout est comme autrefois et je ne pense nullement à l'exécrable ***on***.

La première fois que j'irai à Rouen, j'irai voir Mlle Julie. Mais elle m'embarrasse, ou plutôt j'ai peur qu'elle ne m'embarrasse – car elle est encore malade. Et Émile témoigne une grande répugnance à la soigner. Il paraît qu'Achille a été la voir très souvent cet hiver. – Quelle conduite ***dois-je*** tenir ?

Adieu, pauvre chère fille. – Bonne santé, bon moral, bonne peinture.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux – ***affectueux*** – oncle.

MARIE-SOPHIE LEROYER DE CHANTEPIE

À GUSTAVE FLAUBERT

[Angers,] ce 15 juin 1876.

Vous devez, Cher Monsieur, avoir oublié jusqu'à mon nom ; pour moi, j'admirerai toujours votre talent, et je n'oublierai jamais l'admirable chef d'œuvre qu'on appelle ***Madame Bovary*** ! Je garde un précieux et reconnaissant souvenir de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner. Mon long silence a été le résultat de la crainte de vous ennuyer. Bien des malheurs sont venus fondre sur moi depuis 4 ans. J'ai perdu une femme qui m'avait élevée, presque une seconde mère, et un ami [qui] ne m'avait pas quittée un seul jour pendant 30 ans. Je l'ai perdu en quelques heures et ses larmes ont été le dernier adieu qu'il ait pu m'adresser. Depuis la mort de ma mère, je n'avais pas éprouvé une pareille douleur ; quatre ans se sont écoulés, mais pas un instant sans que son souvenir et son image n'aient été dans ma pensée et dans mon cœur ! Je n'ai pu encore croire à sa mort. Maintenant voilà une nouvelle douleur, la perte de Mme Sand que j'aimais tant ! et qui était si bonne pour moi ! Je croyais en elle, elle était ma foi et ma loi ! une pensée ajoute à mon chagrin. Vous étiez son ami, vous étiez là au fatal moment, dites-moi la vérité avec détails, car les versions des journaux me donnent mille perplexités ! Je savais que Mme Sand n'était plus catholique et je suis tourmentée de l'idée qu'on n'a pas respecté sa liberté de conscience. Puisqu'elle ne voulait pas de prêtre,

pourquoi lui en avoir proposé ! présence si lugubre, espèce d'arrêt de mort, on ne devait pas en parler à Mme Sand. Il est évident qu'elle voulait être enterrée sans prêtre et dans son parc avec une simple pierre. Alors pourquoi demander avec insistance le ministère du prêtre et placer ses restes dans un caveau. Sa volonté n'a donc pas été respectée et à mes yeux c'est une profanation. Le curé a refusé son ministère, il était dans son droit. Que signifie cet ordre d'un supérieur ordonnant d'enterrer, si le refus des sacrements n'a pas été public ! Quel misérable subterfuge, la publicité seule fait donc tout le mal ! allons donc, où est *[sic]* ici la justice et la vérité ? ou l'église s'est démentie elle-même, ou elle doit proclamer hautement qu'elle veut et doit prier et enterrer tout le monde. Enfin, il résulte de tout ceci que la volonté de Mme Sand n'a été respectée ni avant, ni après sa mort, et j'en ai l'âme navrée. Comment son fils Maurice a-t-il souffert tout cela, s'il n'a pas empêché ce qui vient de se passer, j'ai une triste idée de son caractère. Je ne suis qu'une faible et pauvre fille, mais nulle crainte ne m'empêchera de faire respecter la volonté de ceux qui seront avec moi. Tenez, Cher Monsieur, je suis restée catholique, ce qui ne m'a [pas] empêché de croire que la belle âme de ma bien-aimée Mme Sand était près de Dieu. J'en étais convaincue avant que le prêtre l'eût enterrée, je le crois autant depuis, mais pas davantage. J'aimais Mme Sand comme une sœur bien supérieure à moi, je lui écrivais toutes mes pensées. Par mon testament, je lui léguais, avec un objet d'art précieux, mes Mémoires, c'était une espèce de confession, de confidence, maintenant me voilà bien embarrassée et je crois que je livrerai ces Mémoires aux flammes. Il me reste une demoiselle que j'ai élevée et qui me tient lieu de fille, elle est désormais mon seul bien sur la terre, sans elle je n'aurais pas survécu à la perte de mon ami. Je l'aime bien et pourtant je sens qu'il y a une place vide dans mon cœur.

Lorsque mes yeux et ma déplorable santé me le permettent, j'écris une ***Histoire de l'Anjou*** à chaque instant interrompue. J'ai un roman qui attend le secours de M. Mangin du ***Phare***, un de mes amis, pour être mis en ordre et imprimé. Cher Monsieur, rappelez-vous un peu de moi, et dites-moi avec détails si cette chère et aimée Mme Sand a été respectée dans ses volontés, donnez-moi les plus grands détails.

Adieu, Cher Monsieur, toute à vous.

M.-S. LEROYER DE CHANTEPIE.

Je n'ai plus votre adresse, j'adresse au ***[sic]*** Croisset, j'espère que ma lettre vous parviendra.

Pour moi, je n'ai pu rester au même lieu depuis la mort de mon ami, adressez-moi

Rue et Boulevard des Lices 9

Angers

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi soir, 6 h[eures, 17 juin 1876].

Chère Caro,

Encore une mort ! Ce matin j'ai reçu le billet de faire part de la famille Le Marié. (Où demeure Mme Hasard que je lui envoie des cartes ?)

Bien que je ne visse jamais cet ancien camarade, sa mort me fait de la peine. Nous avions été ensemble en pension, au collège et à l'école de droit ! Enfin, pendant

toute notre jeunesse, nous ne nous étions guère quittés. Ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. –

Il faudrait se cuirasser dans un égoïsme impénétrable et ne songer qu'à la satisfaction immédiate de sa propre personne. Ce serait plus sage. Mais ce n'est pas possible, pour moi du moins.

Avant-hier, j'ai eu la visite de M. et Mme Lapierre et hier j'ai dîné chez eux. Ils ont poussé la générosité jusqu'à me faire cadeau de 4 bondes de Neufchâtel ! – primées au grand concours régional.

J'ai reçu un autre cadeau : un livre du FAVNE ! et ce livre-là est charmant car il n'est pas de lui. C'est un conte oriental intitulé ***Vathek***, écrit en français à la fin du siècle dernier par un mylord ***[sic]*** anglais. – Mallarmé l'a réimprimé avec une préface dans laquelle ton oncle est loué.

Voulant savoir à quoi m'en tenir sur Julie, j'ai été hier demander à Achille ce qu'il en pensait. Il m'a fort engagé à ne pas la reprendre, puisqu'elle a une inflammation chronique de l'œil et qu'il me faudrait quelqu'un pour la soigner. J'irai la voir mercredi. – Et ce jour-là, je suis invité à dîner à l'Hôtel-Dieu.

Tu as dû voir Laporte ? J'attends sa visite mardi.

C'est demain la « Fête du Pays », – et il y a contre le mur de la cour une belle affiche jaune promettant « tous Les plaisirs que l'on peut désirer ». De leur côté, messieurs les restaurateurs s'engagent à fournir « tout le confortable désirable ». Mais s'il fait demain le temps d'aujourd'hui, la foule ne sera pas nombreuse. Le vent souffle violemment, un air glacial règne sur nos bords – et le ciel donne une lumière blanche et triste.

Malgré tout cela, je ne suis pas triste. – Bien que je regrette mes deux compagnons. Parlez-vous de moi, souvent ?

J'ai écrit une page – et ce soir, j'en aurai préparé trois autres.

Voilà tout, pauvre chérie. Je n'ai plus rien à te dire si ce n'est que je t'aime bien fort et songe à toi dans ma solitude.

VIEUX
t'embrasse.

Lapierre m'a dit qu'il évitait le petit Baudry, tant il le trouvait stupide.

Fortin ne s'est pas encore présenté.

J'ai reçu ce matin une lettre de Mlle de Chantepie que je croyais morte. C'est pour me parler de Mme Sand. – Et puis une autre lettre de l'éditeur Conquet qui me demande l'autorisation de publier mon portrait. Je m'empresse de lui refuser cette faveur.

Allons – encore un bécot, pauvre chat. Bonne santé, bon courage et surtout un incommensurable mépris pour On.

À MARIE-SOPHIE LEROYER DE CHANTEPIE

Croisset, 17 juin 1876.

Ma chère correspondante,

Non ! je ne vous avais pas oubliée, parce que je n'oublie pas ceux que j'aime. Mais je m'étonnais de votre long silence, ne sachant à quelle cause l'attribuer.

Vous désirez savoir la vérité sur les derniers moments de Mme Sand ; la voilà : ***elle n'a reçu aucun prêtre***. Mais dès qu'elle a été morte, sa fille, Mme Clésinger, a fait demander à l'évêque de Bourges l'autorisation de lui faire un enterrement catholique, et personne dans la maison (sauf peut-être sa belle-fille, Mme Maurice) n'a défendu les idées de notre pauvre amie. Maurice était tellement anéanti qu'il ne lui restait aucune énergie, et puis il y a eu les influences étrangères, des considérations misérables inspirées par des bourgeois. Je n'en sais pas plus long. La cérémonie, du reste, a été des plus touchantes : tout le monde pleurait et moi plus que les autres.

Cette perte-là s'ajoute à l'amas de toutes celles que j'ai faites depuis 1869. C'est mon pauvre Bouilhet qui a commencé la série ; après lui sont partis Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Théophile Gautier, Feydeau, un intime moins illustre, mais non moins cher, qui s'appelait Jules Duplan – et je ne parle pas de ma mère, que j'aimais tendrement ! Ce matin même, j'ai appris la mort de mon plus vieux camarade d'enfance.

J'avais commencé un grand roman, mais je l'ai quitté pour le moment et j'écris des choses courtes, ce qui est plus facile. L'hiver prochain, j'aurai trois nouvelles prêtes à publier.

Je vis maintenant entièrement seul (pendant l'été du moins) et, quand je ne travaille pas, je n'ai pour compagnie que mes souvenirs qui succèdent à mes rêves, et ainsi de suite.

La pauvre Mme Sand m'avait souvent parlé de vous, ou plutôt nous avions souvent causé de vous ensemble ; vous l'intéressiez beaucoup. Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique.

Comment va votre esprit ? Lisez-vous toujours de la philosophie ? Je vous recommande le dernier volume de Renan. Il vous plaira. Et ne soyez pas si longtemps sans m'écrire, car je suis tout à vous.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Spasskoïé (gouvernement d'Orel, ville de Mtsensk).
Dimanche, 18 juin 1876.

Mon cher ami,

Je suis depuis ce matin dans mon Patmos, et triste comme un bonnet de nuit. – (Avez-vous remarqué que c'est généralement le moment où l'on écrit à ses meilleurs amis ?) Il fait une chaleur de ***32 degrés Réaumur*** à l'ombre – et avec cela – grâce au froid de ***9 degrés*** au-dessous de 0 qu'il a fait le 21 mai – toute la verdure du jardin est bariolée de petites feuilles mortes qui font vaguement penser à des cadavres de petits enfants, et mes vieux tilleuls donnent une ombre maigre et chétive qui fait peine à voir. – Ajoutez à cela que mon frère qui devait m'attendre pour arranger des affaires d'argent, très importantes pour moi, est parti pour Carlsbad il y a cinq jours ; que je crois que je vais avoir la goutte – (ce qui m'est arrivé à la même époque et au même endroit, il y a deux ans) ; que j'ai acquis la presque absolue certitude que

mon intendant me pille, et que je ne pourrai pas m'en défaire – et voyez la situation ! La mort de Mme Sand m'a fait aussi beaucoup, beaucoup de chagrin. – Je sais que vous êtes allé à Nohant pour l'enterrement, et moi qui voulais envoyer un télégramme de condoléance au nom du public russe, j'ai été retenu par une sorte de modestie ridicule, par la crainte du ***Figaro*** de la réclame – des choses bêtes enfin ! Le public russe a été un de ceux sur lequel Mme Sand a eu le plus d'influence, et il fallait le dire, pardieu – et j'en avais le droit – après tout. – Mais voilà !!

Pauvre chère Mme Sand ! – Elle nous aimait tous les deux – vous surtout – et c'était naturel. Quel cœur d'or elle avait ! Quelle absence de tout sentiment petit, mesquin, faux – quel brave homme c'était et quelle bonne femme ! – Maintenant tout cela est là, dans l'horrible trou, insatiable, muet, bête – et qui ne sait même pas ce qu'il dévore !

Allons, il n'y a rien à faire, et tâchons d'avoir le menton au-dessus de l'eau.

Je vous écris à Croisset – je suppose que vous y êtes – vous êtes-vous remis au travail ? – Si je ne fais rien ici, c'est qu'alors c'est bien fini. – Il y a un silence ici, dont rien ne peut donner une idée ; – pas un voisin à vingt kilomètres à la ronde, tout est languissant d'immobilité. – La maison est misérable, mais pas trop chaude, et les meubles sont bons. Une table à écrire – admirable – et un fauteuil à double fond de jonc ! Par exemple, il y a un sopha dangereux : dès qu'on y est, on y dort. Je vais tâcher de l'éviter. – Je commencerai par l'achèvement de ***Saint Julien***.

Il y a devant moi dans un coin de la chambre une vieille image byzantine, toute noire, encadrée d'argent, rien qu'un immense visage lugubre et rigide ; il m'ennuie un peu, mais

je ne puis pas le faire ôter – mon domestique me prendrait pour un païen – et ici ça n'est pas chose à plaisanter.

Écrivez-moi deux mots, un peu plus gais que ceux-ci. – Je vous embrasse et suis

votre vieil ami

IV. TOURGUENEFF.

P.-S. Savez-vous que le Circassien Hassan qui tue des ministres par paires, comme des perdreaux, m'inspire un certain respect ?

P.-S. Mes meilleures amitiés à votre nièce et à son mari.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] lundi matin 19 juin [1876].

Pauvre chère amie,

Comment allez-vous ? Vous m'avez paru bien affaissée, bien triste l'autre dimanche, quand vous avez eu la gentillesse de venir me dire adieu avec la ravissante Alice.

Votre sœur, chez qui j'ai dîné vendredi, m'a dit que vous attendiez l'opinion de Hardy pour savoir que faire cet été. À quoi vous décidez-vous ? – Elle m'a aussi annoncé la visite de Henry pour un des jours de cette semaine.

J'ai repris ma vie d'autrefois, dans mon vieux Croisset, que j'avais quitté au mois de septembre, aux trois quarts mort de découragement. Les choses ne sont pas encore superbes, loin de là ! mais enfin, elles sont devenues

tolérables, je me suis remâté. La sacro-sainte littérature a recommencé à me plaire, et j'espère en une assez longue période de tranquillité. Il n'en faut pas demander plus aux Dieux !

Mais quel dommage de ne pas se voir plus souvent. C'est bête puisque nous nous aimons ! D'ailleurs la contemplation de votre jolie mine ***me fait du bien*** – me cause toutes sortes d'impressions « intempestives » ou non, mais toujours charmantes.

Que je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable, utile, pauvre chère amie ! Quand ce ne serait que de vous servir à vous désennuyer !

Voilà le beau temps ! le soleil brille, et les petits oiseaux roucoulent comme des amoureux. La Nature n'est pas comme nous. Elle reste jeune ! Cette réflexion n'est pas neuve et peu consolante.

Avant de partir pour Marienbad ou les Pyrénées, vous viendrez me voir dans ma solitude, n'est-ce pas ? – Nous n'avons pas eu cet hiver une heure de tête-à-tête ! à qui la faute ? à tout !

Votre vieux

PÈRE LOULOU
vous embrasse bien tendrement.

À JEANNE DE LOYNES

Croisset, 19 juin 1876.

Comment allez-vous, pauvre chère belle ?… Quand nous nous sommes séparés, vous étiez bien dolente, bien

triste. Vous m'avez dit une partie de vos chagrins, j'ai compris l'autre. La vie est douce pour peu de monde et c'est une sotte invention, bien qu'elle offre de bons moments quand on sait les prendre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle finira. Consolez-vous avec cet espoir… mais quand finit celle des gens qu'on aime, on éprouve toujours un immense étonnement, sans compter les douleurs. La mort de Mme Sand m'a été bien pénible, j'ai pleuré comme un veau en embrassant sa petite fille Aurore qui lui ressemble, puis en voyant son cercueil. Le Prince vous contera tous les détails (vrais) de l'enterrement. Il a été charmant pendant tout notre voyage.

Me voilà revenu dans mon vieux Croisset que j'avais laissé au mois de septembre, aux trois quarts crevé de découragement et de chagrin. Maintenant j'en ai pris mon parti et je suis remâté. Je travaille beaucoup, le plus possible, et quand je ne travaille pas je ranime de vieux souvenirs. Ils alternent avec des rêves (littéraires, car je n'en fais plus d'autres).

Et vous ? Quels sont vos projets ? Pauvre chère belle, si au moins je pouvais faire quelque chose pour vous ?

Écrivez-moi longuement. Épanchez-vous dans le cœur de votre vieux GUSTAVE qui vous aime.

À STÉPHANE MALLARMÉ

Croisset, près Rouen, 19 juin [1876].

Mon cher poëte,

Votre splendide cadeau m'a été fort agréable. Vous vous entendez aussi bien à publier des livres qu'à les écrire.

J'ignorais absolument l'existence de ***Vathek*** et je l'ai dévoré avec délices. C'est exquis. Les lettres françaises doivent vous être reconnaissantes.

Vous me dites dans votre Préface des choses trop flatteuses ! mais vous m'avez habitué aux libéralités.

Je vous serre cordialement la main et suis

votre

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 19 juin 1876.]

Je serais bien aise d'avoir de vos nouvelles, Princesse, ou plutôt chère Princesse (car pourquoi ne pas vous appeler tout haut, comme je vous nomme tout bas). Il doit faire beau à Saint-Gratien, et je vous suppose sinon heureuse, du moins tranquille.

Moi, me voilà revenu dans cette vieille maison à laquelle je tiens par l'attache des souvenirs et des habitudes, et que j'avais quittée au mois de septembre, aux trois quarts mort de chagrin et de découragement. Les choses ne sont pas encore superbes ! Mais enfin, elles sont tolérables. Et je crois que je vais travailler. Les rêves littéraires (je n'en fais plus d'autres) alternent avec les souvenirs, lesquels sont toute ma compagnie.

Le Prince, si vous l'avez vu, vous aura narré dans tous ses détails l'enterrement de Mme Sand. Il y a eu là, de jolis cocos ! Quant à lui, le Prince, il a été parfait et plus avisé que Renan et moi, qui le poussions à une chose maladroite. Il s'est abstenu de tout discours, et a bien fait.

Cette mort de ma vieille amie m'a navré. Mon cœur devient une nécropole où il reste pourtant de la place pour les vivants. Comme le vide s'élargit ! Il me semble que la terre se dépeuple !

C'est une raison pour tenir davantage à ceux qui restent, pour aimer encore plus ceux qu'on aime. – Voilà pourquoi je pense à vous si souvent, et je vous écris bien que je n'aie [rien] à vous dire, sinon que je vous baise les deux mains et suis votre vieux fidèle et affectionné

Croisset, lundi 19.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] lundi 19 juin [1876].

Me voilà revenu dans cette vieille maison ! – que j'avais quittée l'année dernière aux trois quarts mort de découragement ! Les choses ne sont pas encore superbes, mais enfin elles sont tolérables. Je me sens ***remâté***. J'ai envie d'écrire. J'espère en une période assez longue… de paix. Il n'en faut pas demander plus aux Dieux ! Ainsi soit-il ! – Et pour vous dire la vérité, chère vieille amie, je jouis de me retrouver chez moi, comme un petit-bourgeois, dans ***mes*** fauteuils, au milieu de ***mes*** livres, dans ***mon*** cabinet, en vue de ***mon*** jardin. Le soleil brille, les oiseaux roucoulent comme des amoureux – les bateaux glissent sans bruit sur la rivière toute plate… et mon conte avance ! Je l'aurai fini, probablement dans deux mois.

L'***Histoire d'un cœur simple*** est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne,

dévote mais pas mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet, – et quand le perroquet est mort, elle le fait empailler, – et en mourant à son tour, elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique, comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles – en étant une moi-même. – Hélas oui ! – l'autre samedi, à l'enterrement de George Sand, j'ai éclaté en sanglots en embrassant la petite Aurore, puis en voyant le cercueil de ma vieille amie. – Les journaux n'ont pas dit toute la vérité. La voici :

Mme Sand n'a reçu aucun prêtre, et est morte parfaitement impénitente. ***Mais*** Mme Clésinger –, par chic (et peut-être en haine de sa mère, afin de la contrarier jusque dans la mort) a télégraphié à l'évêque de Bourges pour demander des obsèques catholiques. L'évêque s'est empressé de répondre « oui ». Maurice, qui est maire du pays (point notable), a craint de faire scandale. Il était tellement avachi qu'il faut tout lui pardonner. – Mais je suspecte le docteur Favre et le bon A. Dumas d'avoir fortement contribué à cette bassesse ou convenance. Quant à la belle-fille, elle s'est tenue à l'écart, ulcérée, et plus pieuse envers la mémoire de la pauvre femme que tous les autres. – Les amis sont restés en dehors du cimetière. Dumas et le prince Napoléon sont seuls entrés dans l'église. Vous connaissez tous les autres détails. –

J'ai été indigné par la vue du reporter Adrien Marx – tellement, qu'à Châteauroux où il s'était mis à la même table que nous, je n'ai pu dîner.

J’avais fait le voyage en compagnie du Prince, qui a été tout le temps, parfait de tact et de simplicité. Renan était avec nous. – Je suis revenu à Paris après deux nuits passées en chemin de fer, brisé de corps et d’âme. – Le lendemain de mon arrivée à Croisset j’ai appris la mort de mon plus vieux camarade d’école et de collège (Ernest Le Marié, le fils d’un avocat de Rouen) – et voilà !

Il y avait beaucoup de monde à l’enterrement de G. Sand ! Quinze personnes étaient venues de Paris ! – Il pleuvait à verse ! Une foule de bonnes gens de la campagne, marmottaient des prières en roulant leur chapelet. Cela ressemblait à un chapitre d’un de ses livres. – J’ai été tout étonné de ne pas y voir Mme Plessy ? Que devient-elle ? Comme je n’aime pas les choses solennelles, irrévocables, je n’ai point assisté à sa représentation d’adieu. Une fois, cet hiver, après votre départ, je me suis présenté chez elle sans la trouver.

Avez-vous lu les ***Dialogues philosophiques*** de Renan ? Moi, je trouve ça très haut, très beau.

Connaissez-vous les ***Fioretti de s[ain]t François*** ? Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. – Et à ce propos je trouve que, si je continue, j’aurai ma place parmi les Lumières de l’Église. Je serai une des colonnes du temple. Après saint Antoine, saint Julien, et ensuite saint Jean-Baptiste, je ne sors pas des saints. Pour celui-là, je m’arrangerai de façon à ne pas « édifier ». L’histoire d’***Hérodias*** telle que je la comprends n’a aucun rapport avec la religion. Ce qui me séduit là-dedans c’est la mine officielle d’Hérode (qui était un vrai préfet) et la figure farouche d’Hérodias, une sorte de Maintenon et de Cléopâtre. La question des Races dominait tout. Vous verrez cela, d’ailleurs.

Et parlez-moi de vous, écrivez-moi longuement, très longuement.

Amitiés à M. Roger. Je vous baise les deux mains.

Votre très affectionné

À ERNEST COMMANVILLE

[Rouen, 25 juin 1876.]

Mon cher ami,

Lapierre connaît beaucoup M. F. Lévy. Il me charge de vous dire de vous recommander de ***lui***. Du reste Lapierre le verra la semaine prochaine.

Il connaît aussi très bien M. ***Renard***, administrateur de la même banque.

À vous.

GVE FL.

Dimanche soir, 10 h[eures].

Rouen.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, dimanche soir, 25 juin [1876].

Comme j'ai sauté hier matin sur votre lettre, mon bon cher vieux, en reconnaissant votre écriture ! Car je

commençais à m'ennuyer de vous fortement ! – Donc, après nous être embrassés, causons !

Je suis contrarié que vous le soyez à propos de vos affaires d'argent et de vos craintes sur votre santé. Espérons que vous vous trompez et que la goutte vous laissera tranquille.

La mort de la pauvre mère Sand m'a fait une peine infinie. J'ai pleuré à son enterrement comme un veau, et par deux fois, la première en embrassant sa petite-fille Aurore (dont les yeux ce jour-là ressemblaient tellement aux siens que c'était comme une résurrection) – et la seconde, en voyant passer devant moi son cercueil. Il y a eu là de belles histoires ! Pour ne pas blesser « l'opinion publique », l'éternel et exécrable ***on***, on l'a portée à l'église ! Je vous donnerai les détails de cette bassesse. J'avais le cœur bien serré ! Et j'ai eu positivement envie de tuer M. Adrien Marx. Sa seule vue m'a empêché de dîner, le soir, à Châteauroux.

Oh ! la tyrannie du ***Figaro*** ! Quelle peste publique ! J'étouffe de rage en songeant à ces cocos-là !

Mes compagnons de route, Renan et le prince Napoléon, ont été charmants, celui-là parfait de tact et de convenance et il a vu clair, dès le début, mieux que nous deux.

Vous avez raison de regretter notre amie, car elle vous aimait beaucoup et ne parlait jamais de vous qu'en vous appelant « le bon Tourgueneff ». Mais pourquoi la plaindre ? Rien ne lui a manqué. – Elle restera une très grande figure.

Les bonnes gens de la campagne pleuraient beaucoup autour de sa fosse. Dans ce petit cimetière de campagne, on avait de la boue jusqu'aux chevilles. Une pluie douce

tombait. Son enterrement ressemblait à un chapitre d'un de ses livres.

Quarante-huit [heures] après, j'étais rentré dans mon Croisset où je me trouve ***étonnamment bien*** ! Je jouis de la verdure, des arbres, et du silence d'une façon toute nouvelle ! Je me suis remis à l'eau froide (une hydrothérapie féroce) et je travaille comme un furieux.

Mon ***Histoire d'un cœur simple*** sera finie, sans doute, vers la fin d'août ? – Après quoi, j'entamerai ***Hérodias*** ! Mais que c'est difficile ! nom de Dieu, que c'est difficile ! Plus je vais et plus je m'en aperçois. Il me semble que la Prose française peut arriver à une ***beauté*** dont on n'a pas l'idée ? Ne trouvez-vous pas que nos amis sont peu préoccupés de la Beauté ? Et pourtant il n'y a dans le monde que cela d'important !

Eh bien, et vous ? Travaillez-vous ? Et ***Saint julien*** avance-t-il ? C'est bête comme tout ce que je vais vous dire mais ***j'ai envie*** de voir ça imprimé en russe ! Sans compter qu'une traduction faite par vous « chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse », seule ressemblance que j'aie avec Agamemnon.

Quand vous êtes parti de Paris, vous n'aviez pas lu le nouveau bouquin de Renan ? Il me paraît charmant. « Charmant » est le mot propre. Êtes-vous de mon avis ? Du reste, depuis quinze jours, j'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, n'ayant pas lu, une seule fois le moindre journal. Fromentin m'a envoyé son livre sur ***Les Maîtres d'autrefois***. Comme je connais fort peu la peinture hollandaise, il manque pour moi de l'intérêt qu'il aura pour vous. C'est ingénieux, mais trop long, trop long ! Taine me paraît exercer une grande influence sur ledit Fromentin. – Ah ! j'oubliais ! le poëte Mallarmé (l'auteur du ***FAVNE***) m'a

cadotté d'un livre qu'il édite, ***Vathek***, conte oriental écrit, à la fin du siècle dernier, en langue française, par un Anglais. – C'est drôle.

J'entre en rêverie (et en désirs) quand je songe que cette feuille de papier va aller chez vous, dans votre maison – que je ne connaîtrai jamais ! Et je me dépite de n'avoir pas de votre entourage une idée nette.

Si vous avez chaud là-bas, ici il ne fait pas froid. Toute ma journée se passe les jalousies closes, dans la compagnie exclusive de moi-même. Aux heures des repas j'ai pour me distraire la vue de mon fidèle Émile et de mon lévrier.

Ma nièce, à qui je transmettrai votre bon souvenir, s'en va à la fin de ce mois aux Eaux-Bonnes avec son mari. – Et je ne bougerai d'ici qu'à la fin de septembre, pour assister à la 1re de Daudet. Mais à cette époque vous serez revenu depuis longtemps aux Frênes ?

Vous apprendrez avec plaisir que les affaires de mon neveu ont l'air de prendre une bonne tournure. Il y a du moins un peu d'azur à l'horizon.

Oui, mon bon vieux tâchons, en dépit de tout, de nous tenir le bec hors de l'eau. Soignez-vous bien, bonne pioche, et prompt retour.

Je vous embrasse tendrement et fortement.

Votre

Écrivez-moi, hein ?

À MAURICE SAND

Croisset, près Rouen, dimanche 25 juin [1876].

Vous m'avez prévenu, mon cher Maurice. Je voulais vous écrire, mais j'attendais que vous fussiez un peu plus libre, plus seul. Merci de votre bonne pensée.

Oui, nous nous sommes compris, là-bas ! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné.) Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. Pauvre chère grande femme ! Quel génie et quel cœur ! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Qu'allez-vous devenir ? Resterez-vous à Nohant ? Cette bonne vieille maison doit vous sembler odieusement vide ! Mais vous, au moins, vous n'êtes pas seul ! Vous avez une femme… rare ! et deux enfants exquis. Pendant que j'étais chez vous, j'avais par-dessus mon chagrin deux envies : celle d'enlever Aurore, et celle de tuer M. Adrien Marx. Voilà le vrai ; il est inutile de vous faire la psychologie de la chose.

J'ai reçu hier une lettre très attendrie du bon Tourgueneff. C'est lui aussi qui l'aimait ! Mais qui donc ne l'aimait pas ? Si vous aviez vu, à Paris, le tourment de Martine ! Cela était navrant.

Plauchut est encore à Nohant, je suppose ? Dites-lui que je l'aime pour l'avoir vu verser tant de larmes.

Et laissez couler les vôtres, mon cher ami, faites tout ce qu'il faut pour ne pas vous consoler – ce qui serait d'ailleurs impossible. N'importe ! dans quelque temps vous trouverez en vous-même une grande douceur par cette seule idée que vous étiez un bon fils et qu'elle le savait bien. Elle parlait de vous comme d'une bénédiction.

Et quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits-enfants des petits-enfants de vos fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, – dans plusieurs siècles – des cœurs pareils aux nôtres palpiteront par le sien ! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour.

Mais tout cela ***ne vous la rend pas*** ! n'est-ce pas ? Avec quoi donc nous soutenir, si l'orgueil nous manque, et quel homme plus que vous doit avoir celui de sa mère !

Allons, mon cher ami, adieu ! Quand nous reverrons-nous maintenant ? Comme j'aurais besoin de parler d'elle, insatiablement !

Embrassez pour moi M[me] Maurice, comme je l'ai fait dans l'escalier de Nohant, et vos petites.

À vous, du fond du cœur.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de lundi, 2 h[eures, 26-27 juin 1876].

Si je ne t'écrivais pas ce soir, ma pauvre fille serait plus de quatre jours sans avoir des nouvelles de Vieux, qui tient à lui donner le bon exemple. – ***En tout !*** Oui, chérie, il faut se tenir le bec hors de l'eau, autant que possible. – Et quand on n'a pas de courage, faire semblant d'en avoir pour en donner aux autres. Ils vous le rendront à l'occasion. TU DOIS, par ta gentillesse, fortifier ton mari, dans ses moments de langueur.

Si le petit coin d'azur qui apparaît maintenant à l'horizon s'efface, il en reviendra un autre plus large, et la bourrasque sera finie.

Ernest a dû recevoir de moi ce matin une lettre lui disant que Lapierre connaît beaucoup M. F. Lévy. Et il est tout disposé à le voir à la fin de cette semaine. Ce même Lévy a contribué à l'arrangement des affaires de Girard, qui sera remis à flot très prochainement. Cette nouvelle m'a paru de bon augure.

En allant hier dîner chez nos bons amis de Saint-Sever (où je croyais trouver G. Pouchet qui n'a point comparu), j'ai fait 1° une visite à Mme Censier (en reconnaissance de celles qu'elle nous a faites l'été dernier). 2° J'ai contemplé un reposoir, rue Haranguerie, et 3° assisté au retour des Courses ! Spectacle pitoyable ! – Quelle triste ville que Rouen ! nom d'un nom ! quelle piètre localité.

Mon Moscove m'a écrit une lettre charmante où il me charge de présenter ses meilleurs souvenirs à Mme Commanville et à son mari. Il y a ici, pour vous, un billet annonçant la naissance d'un enfant de M. Léséleuc de Kérouara. – L'enfant est une fille, ***Yvonne***, nom chic.

Et voilà tout, pauvre chat ! – Je me baigne dans la rivière, tous les soirs, puis je dîne en compagnie de Julio, tout en continuant à retourner mes phrases. Ta Nounou travaille roide et t'embrasse tendrement.

Encore un bécot.

GVE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi midi [1er juillet 1876].

Je suis content d'apprendre le mariage de cette bonne Fanny. – Et, comme à toi, cette nouvelle m'a causé « ***une vive impression*** » (style facile vous épargnant la peine de chercher les mots et de savoir ce qu'on veut dire). Espérons qu'elle sera heureuse, que nous la verrons souvent et que l'amitié ne faiblira pas. – Je voudrais connaître le mari.

Ton projet va donc se réaliser : le voyage en compagnie de la chère Flavie. Tant mieux ! Mais tâche de ne pas ***t'exalter*** à Lourdes. Continue à réserver ta foi pour des choses plus élevées.

Si Ernest ne vient te trouver aux Pyrénées qu'à la fin de juillet, nous ne sommes pas près de nous voir, pauvre chat. Tu lui diras que Laporte connaît beaucoup un intime de M. F. Lévy (un certain M. *Garnier* qui est dans les Affaires, je ne me rappelle plus son métier). Juge-t-il à propos que Laporte lui écrive ? Deux relations valent mieux qu'une. Du reste, je crois que Laporte lui aura écrit spontanément, en rentrant hier à Couronne. Car le bon Laporte est venu me voir hier dans l'après-midi, pendant que Marguerite accouchait. Émile est dans le ravissement d'avoir un fils – joie que je comprends, que je trouvais autrefois très ridicule – et que maintenant j'envie. – Dans la jeunesse, on est vert et dur, on s'attendrit plus tard, et enfin l'on arrive à être blet comme une poire d'Édouin. Triste régal. Pourtant je ne suis pas encore trop avachi et je lutte comme un forcené contre les difficultés de mon *Cœur simple*, qui augmentent de jour en jour.

Tes explications sur les colis ne sont pas claires comme de l'eau de roche. Je tâcherai, cependant, de nous y

conformer. Quant aux clefs, Émile les a ***toutes*** laissées à Paris, n'en a aucune ici. Cherche-les ! C'est Marguerite qui a empli les deux caisses dont tu parles. Quant à la 3e faite par Émile, elle n'en a pas. Il l'a ficelée.

Allons, adieu, – pauvre Loulou. Bon voyage. – Écris-moi donc sur du papier plus large. Pas tant de chic ! Les barres énergiques de ton écriture n'ont pas la place de s'étendre.

As-tu fait hier un agréable dîner chez Mme Brainne ? Lapierre a dû parler avec Comm[anville] de son ami Lévy ? etc.

Il est temps d'aller me plonger dans la Seine. Si ça pouvait me faire dormir ! Mais j'ai le bourrichon monté. La nuit, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme des chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut – par leurs cahots et leur grondement continu.

Allons, encore un bon baiser de ta

NOUNOU.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Spasskoïé, gouv[ernemen]t d'Orel, ville de Mtsensk.
Mardi *23 juin* [18]76.
4 juillet

Mon bon vieux,

Je vous écris d'ici à Croisset, d'un Patmos à l'autre. – J'ai reçu hier votre lettre, et vous voyez, je réponds sans tarder.

Oui, la vie de Mme Sand a été remplie, et cependant, en parlant d'elle, vous dites : la ***pauvre*** mère S[and]. Cette épithète s'applique bien aux morts – car après tout ils sont bien à plaindre, la mort étant une chose hideuse. – Je me rappelle les yeux de la petite Aurore : ils sont étonnants de profondeur et de bonté, et ils ressemblent en effet à ceux de la grand-mère. – Ils sont presque trop bons pour des yeux d'enfant.

Il paraît que Zola a écrit un long article sur Mme Sand dans sa revue russe ; l'article est très beau, mais un peu dur, dit-on. Zola ne peut pas juger Mme S[and] d'une façon complète. Il y a trop de distance entre eux.

Je vous vois roulant des yeux féroces devant M. Adrien Marx. Il faut une boue toute particulière pour faire pousser ces champignons-là.

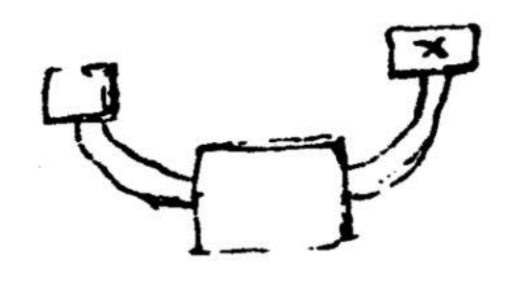
Vous travaillez à Croisset… Eh bien, je vais vous étonner – jamais je n'ai travaillé comme je le fais depuis que je suis ici. – Je passe des nuits blanches, courbé sur mon bureau ! Je suis repris par l'illusion qui fait croire qu'on peut dire – non pas autre chose que ce qui a jamais été dit – (ça, ça m'est indifférent) – mais autrement ! – Et remarquez qu'avec cela je suis accablé de besogne, d'affaires d'argent, d'administration, de fermage, que sais-je ! – (À ce propos, je puis vous dire que tout n'est pas aussi mauvais que je l'avais cru au premier moment, et par parenthèse je suis enchanté de savoir qu'il y a un peu d'azur dans les affaires de votre neveu.) Mais ***S[ain]t Julien*** souffre de cette exubérance d'activité ; mon diable de roman s'est emparé de moi d'une façon envahissante. – Malgré tout, vous pouvez être tranquille : la traduction est déjà promise au n° d'octobre du ***Messager de l'Europe*** ; elle y paraîtra, ou je serai mort.

Je n'ai pas lu les articles de Fromentin, je n'ai pas lu le livre de Renan : je ne puis rien lire à présent – si ce n'est le journal que je reçois ici, qui me parle des affaires d'Orient et qui me fait rêver. – Je crois que c'est le commencement de la fin ! – Mais que de têtes coupées, de femmes, de filles, d'enfants violés, éventrés d'ici là ! – Je crois aussi que nous (je parle des Russes) – nous ne pourrons pas éviter la guerre.

Vous voudriez connaître l'aspect de mon habitation ? – c'est bien laid – tenez – voici quelque chose d'approchant :



Je ne sais si vous compreniez bien : c'est une maison en bois, très vieille, recouverte de planches, peinte à la détrempe d'une couleur lilas clair ; il y a une vérandah devant avec du lierre qui grimpe ; les deux toits (a et b) sont en fer et peints en ***vert*** ; le haut est inhabitable et les fenêtres sont clouées. – Cette maisonnette est tout ce qui reste d'une vaste habitation en fer à cheval – ainsi :



qui a été brûlée en 1840 ; le x – c'est la maison que j'habite. – Hier soir, avec votre lettre dans ma poche, j'étais assis sur le perron de ma vérandah, et devant moi une soixantaine de paysannes, presque toutes vêtues en rouge et fort laides – (une seule excepté[e] : une nouvelle mariée de *16* ans qui venait d'avoir les fièvres – et ressemblait d'une façon surprenante à la Vierge de S[ain]t-Sixte à Dresde) – dansaient comme des marmottes ou des ourses, et chantaient avec des voix très âpres et dures, mais justes. C'était une petite fête qu'elles m'avaient demandé d'organiser – ce qui était du reste très facile : deux seaux d'eau-de-vie ; des gâteaux et des noisettes – et voilà. – Elles se trémoussaient, je les regardais faire et me sentais horriblement triste. –

La petite Vierge de S[ain]t-Sixte se nomme Marie, comme de juste.

En voilà assez. – Je vous écrirai encore avant de partir d'ici. En attendant, je vous embrasse bien fort.

Votre vieux

J. TOURGUENEFF.

P.-S. Je trouve que comme couleur de paysage – tout est pâle ici – le ciel, la verdure, la terre – une pâleur assez chaude et dorée – ce ne serait que joli, si les grandes lignes, les grands espaces uniformes n'y mettaient de la grandeur.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi 8 juillet [1876], 5 h 1/2.

Pauvre Loulou,

Je me doutais bien que tu ferais un voyage pénible, jeudi, à cause de l'extrême chaleur, et que ma poulotte arriverait quasi liquéfiée dans la patrie de Rabelais. – Donne, de ma part, une pensée de respect et d'adoration devant la maison qu'on montre pour la sienne.

La description que tu me fais de celle où tu gîtes présentement est alléchante. Un tel lieu doit plaire à un = (artiste) comme toi. – As-tu emporté un album, de quoi faire un croquis en voyage ?

Quant à moi, je n'ai rien à te dire. C'est demain qu'a lieu le baptême de M. Colange fils. La mère, l'enfant et le père se portent bien.

J'ai eu la visite, avant-hier, du bon Sabatier. Il reviendra me voir la semaine prochaine.

En voulant remonter la marée, il y a huit jours (et elle était violente), Monsieur Vieux s'est donné un effort dans la hanche gauche. Pendant plusieurs jours j'en ai boité. Maintenant il n'y paraît plus. Et hier j'ai recommencé mes exercices natatoires, mais avec plus de modération.

Je travaille beaucoup, cependant je n'avance guère. Croirais-tu que, depuis 3 semaines, j'ai fait… 7 pages ! – et mes journées sont longues pourtant ! – N'importe ! je crois que ça ne sera pas mauvais ? Mais dans le commencement, je m'étais emballé dans trop de descriptions. J'en enlève de charmantes. La Littérature est l'art des sacrifices.

M. Duhamel, le nouveau locataire, est venu me faire une visite. C'est un bourgeois de bonnes manières. Il désire qu'Ernest lui signe son bail. Mais je ne vois pas venir ton mari ?

J'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, ne recevant aucun journal et n'en sentant pas le besoin. Quelquefois seulement, Émile me prête ***Le Petit Moniteur*** quand il y trouve une chose qu'il croit intéressante pour son maître.

Parle-moi donc de Fanny. L'as-tu vue avant ton départ ? Connais-tu son époux ? Maintenant, elle va faire tout à fait partie ***de la Haute*** – sujet de considération pour l'oie.

Quand est-ce que cette bonne Flavie vient te retrouver ?

Fais toutes mes amitiés à Mme de La Chaussée et embrasse pour moi Mlle Jane.

Adieu, pauvre chère fille.

Un bon bec de ta

NOUNOU.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de samedi 8 juillet [8-9 juillet 1876].

Où êtes-vous, maintenant, chère belle ? pas encore partie, j'espère ? Henri m'a dit (il me semble) que vous ne devez pas vous mettre en route avant le 19 ? – à moins que ce soit le 9 ? Dans ce cas, ma lettre vous arrivera peut-être à temps, pour vous donner le baiser d'adieu, le souhait de bon voyage.

Allez-vous mieux ? Ma nièce m'a écrit qu'elle avait fait chez vous un dîner fort aimable. – Parbleu ! je le crois bien ! Il n'y a pas de maison gentille comme la vôtre. La nourriture y est parfaite et l'amphitryonne si alléchante ! – Mais tout cela ne me dit pas ce que devient ***le dedans*** de la chère amie.

J'ai trouvé votre fils en meilleur état physique que je ne m'y attendais. Quant au reste du jeune homme, sur quoi vous me posez des questions à la fois vagues et profondes, que vous dirai-je ? Il m'a paru ahuri, incertain, ou plutôt distrait (cela vient peut-être de sa surdité, pauvre gamin !). Il n'a pas l'air d'être à ce qu'on lui dit. Êtes-vous sûre qu'il n'ait pas une grande passion quelconque, une idée fixe ? Peut-être s'inquiète-t-il de sa santé ? – Je l'ai trouvé, d'ailleurs, très différent la seconde fois que je l'ai vu, le lendemain chez sa tante, – différent en mieux. – En résumé, je crois que nous voulons pousser l'analyse trop loin. Les garçons à cet âge-là sont si bizarres, si poseurs ! et il se passe dans leur cervelle des choses inexplicables. – Attendons.

Quant à votre saint Polycarpe, il va bien, et même parfaitement. Je travaille beaucoup, je me baigne tous les jours. Je ne reçois aucune visite, je ne lis aucun journal, – et je vois assez régulièrement se lever l'aurore (comme présentement), car je pousse ma besogne fort avant dans la nuit, les fenêtres ouvertes, en manches de chemise et gueulant, dans le silence du cabinet, comme un énergumène ! –

Si vous voulez savoir des nouvelles de mon intérieur, vous apprendrez que mon larbin Émile est père d'un fils. – Sa joie, quand sa femme lui a fait ce cadeau, était curieuse à voir. Autrefois je ne l'aurais pas comprise. Maintenant, c'est différent ! J'étais né avec un tas de vertus – et de vices auxquels je n'ai pas donné cours. – Je le regrette.

À propos d'enfants notre amie Mme Pasca doit être affligée par la mort de Mlle de Poilly ? Je ne l'ai jamais vue. Mais la princesse Mathilde m'a dit qu'elle était d'une beauté exceptionnelle. J'ai rencontré deux ou trois fois sa mère, sans lui parler. Cette plantureuse femme doit être sensible ? – Je la plains bien.

Si par hasard vous restiez à Paris quelques jours encore et que vous ***vissiez*** (comme j'ai un joli style, hein !) et que vous vissiez, dis-je, le sieur G. Pouchet, dites-lui que je l'attends, lui, et encore plus des renseignements sur les maladies des perroquets.

Je vous embrasse à deux grands bras, en vous baisant sur les deux joues et où il vous plaira.

Du fond du cœur,

votre GVE.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] lundi, 2 h[eures, 10 juillet 1876].

Je cherche à qui j'ai entendu (et j'entends souvent ?) parler du comte ***Serrurier*** ? Certainement, je connais quelqu'un qui le connaît, mais qui ? Il me semble que c'est Jules Laurent, notre cousin. Pourquoi le souvenir de Laurent me vient-il à propos de lui ? – Voyez donc Gautier, il doit le connaître ? Si j'étais à Paris, en une journée j'en aurais le cœur net. – Mais il est trop tard maintenant pour aller aux informations, puisque votre rendez-vous est pour après-demain.

Ah ! saprelotte, mon cher ami, si ça pouvait donc être vrai ! Vous avez peur que « ce ne soit encore un château de cartes ». Cependant, vous me dites que M. Serrurier a ***accepté*** la présidence, et que vous avez rendez-vous mercredi « pour fonder l'affaire », c'est donc bien avancé ?

Je m'étonnais de votre silence, tous ces jours-ci, et j'attendais de vos nouvelles impatiemment. Votre lettre de ce matin m'a fait grand plaisir, pas n'est besoin de l'affirmer. Serrurier ce serait encore plus chic que le père Legros. Puisqu'il a ***accepté*** la Présidence (car vous soulignez le mot) il vous trouvera de l'argent, parbleu !

Lapierre m'a écrit ce matin qu'il partait jeudi pour Royat et viendrait ce soir me demander à dîner. Il doit connaître Serrurier ? mais je garderai le silence puisque vous l'ordonnez. – Je suis sûr que quelqu'une de mes connaissances assez intimes, la Princesse, R[aoul]-Duval, ou Mme Perrot le connaît ?

Demandez donc cela à ***R[aoul]-Duval*** ou à ***Gautier***. Une course ne peut pas nuire.

Si vous avez, d'ici à mercredi soir, quelque chose de nouveau, faites-le-moi savoir par lettre ou télégramme. Qui est-ce que d'Agiout ? – Enfin vous devez comprendre, mon bon, qu'avec mon joli petit tempérament nerveux, je grille. Mais ça ira bien, ***je le sens***.

Notre chère Caro m'a écrit samedi qu'elle était arrivée à Chinon, en pièces, ou plutôt à l'état de liquide. Mais que dès le lendemain il n'y paraissait plus.

Votre locataire Duhamel attend avec impatience la signature de son bail.

Allons ! Arrivez-moi vite, et avec une ou plutôt avec *la* bonne Nouvelle.

Je vous embrasse.

Votre VÉNÉRABLE ONCLE.

N.B. Faites donc moi le plaisir de prendre dans le livret du salon l'adresse de Fromentin, j'ai une lettre à lui écrire et j'ignore où il loge.

À GEORGES PENNETIER

[Croisset, 12 juillet 1876.]

Mon cher ami,

Serez-vous à Rouen *samedi* prochain tout l'après-midi ? – vers 3 ou 4 heures ? et où vous trouverai-je ?

J'aurais besoin de voir des ***perroquets*** et d'avoir sur eux le plus de détails possible, de connaître un peu leurs maladies et leurs mœurs.

Un petit mot de réponse, n'est-ce pas, et tout à vous.

Croisset, mercredi 12 j[uillet].

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de mercredi [12-13 juillet 1876].

Mon cher ami,

Je n'ose pas vous indiquer un jour pour venir ici prendre un repas quelconque, parce que mon larbin Émile perd la boule à l'occasion de son fils qu'il a baptisé dimanche et qui est peut-être mort maintenant ? Il passe les trois quarts de son temps à Rouen près de son épouse.

J'ai vu Lapierre lundi. Il m'a paru calmé, mais vous garde rancune. Je vous conterai ça.

Autre guitare. La souscription Bouilhet paraît devoir revenir sur l'eau. Le 23 courant, nous avons réunion. Voulez-vous que je vous propose pour remplacer un des membres morts, Guérard ou le père Clogenson ?

Samedi prochain j'irai à Rouen voir M. le maire et au Muséum d'histoire naturelle visiter des perroquets empaillés. J'approche de la fin de ma petite bougrerie, laquelle n'est point commode.

Faites-moi penser à vous donner des détails ***gigantesques*** sur votre ami Boucherot.

Je travaille beaucoup et redoute le monde.
Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde !
(Camille Doucet.)

Adieu, mon cher vieux. À bientôt, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs quand j'aurai fini le passage où je barbote, j'ai idée, pour m'en récompenser, d'aller dîner chez vous. Ce sera dans huit ou dix jours, je pense.

Votre GÉANT.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 6 h[eures, 14 juillet 1876].

Mon pauvre chat,

Comme je suis content pour toi que la bonne Flavie soit maintenant tout près de ta personne. Vous allez avoir des heures d'épanchement qui vous seront douces.

J'ai gardé un souvenir très vague de Chinon. D'après ce que tu m'en dis, c'est un pays en sucre ? Tu as bien fait de défendre le grand sheik, le patriarche de toute la littérature française depuis 300 ans, l'incomparable bonhomme ayant nom Rabelais. – Ah ! les bourgeois ! – y compris les bourgeoises !…

Leur bêtise va parfois jusqu'à l'homicide. Hier on a retiré de l'eau à Dieppedalle un homme qui n'était pas tout à fait noyé. M. ***Hardel*** prodiguant ses soins l'a fait pendre par les pieds pour qu'il dégorgeât son eau, – ce qui l'a achevé net.

Autre mort : celle du petit enfant de Marguerite. – Elle est revenue hier soir et est désolée, ainsi que son mari.

Le tien a couché cette nuit à Croisset, et est reparti ce matin.

Pas n'est besoin de te dire que dimanche j'attendais avec bien de l'impatience la venue du facteur ! Puisque c'est demain à 10 heures que doit avoir lieu la fameuse réunion, Ernest me paraît plein de prudence. Quoi qu'il advienne, il faut qu'il aille tout de suite aux Eaux-Bonnes. Il me semble qu'il en a besoin, plus que jamais.

Demain j'irai à Rouen pour voir des perroquets empaillés, et M. le maire, car la souscription Bouilhet revient sur l'eau.

Rien de neuf.

Je travaille beaucoup et redoute le monde.
Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde.
(Camille Doucet.)

Pour écrire ***une*** page et demie je viens d'en surcharger de ratures ***douze*** ! M. de Buffon allait jusqu'à quatorze !

Encore un mois de cet exercice, puis je le recommencerai, à propos d'***Hérodias*** !

Quand vous embarquez-vous pour Lourdes ? Pas trop d'exaltation !

Et pense toujours à ta vieille

NOUNOU,
qui te chérit et t'embrasse.

Putzel va très bien et ne me quitte pas.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset, 16 juillet 1876.]

Depuis votre seconde visite ici, je n'avais pas un trop bon pressentiment. Aussi la lettre de ce matin m'a-t-elle peu étonné.

Dagiout m'a l'air d'un farceur ? et je crois, mon bon, que vous ferez bien de vous en méfier. Pourquoi le bon *Serrurier* n'est-il pas venu ? tout cela m'a l'air suspect ? Attendons !

Je n'ai absolument rien à vous dire. Le Diable m'emporte, si je sais pourquoi je vous écris.

Quoi qu'il advienne, ne reculez pas votre départ, et tenez-moi au courant.

Pas de découragement ! *ça* se fera ! mais quand ?

À vous, votre oncle qui vous aime.

Dimanche, 7 h[eures].

Le *Crédit industriel* était donc une pure blague ?

Ce qui ne l'est pas, c'est la chaleur ! nom d'un nom, doit-on suer à Paris ! que de bocks !!!

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi soir [17 juillet 1876].

Mon vieux lascif,

Je vous attends jeudi à 11 heures pour déjeuner. C'est *convenu*, n'est-ce pas ?

Vous recevrez une lettre de convocation (pour la souscription Bouilhet) pour dimanche prochain à 1 heure chez Galli, dentiste, place des Carmes.

À vous. Votre

Comme on chauffe les calorifères à l'*Hôtel des Farces* par cette température ! Et tous les poêles sont rouges, etc.

À Ernest COMMANVILLE

[Croisset,] mercredi, 1 h[eure, 19 juillet 1876].

Voici la lettre pour Cernuschi. Allez-y, et dites-moi ce qui en sera.

Eh bien ? et *Serrurier* ? on n'a pas vu son ombre ? Dagiout m'a l'air d'un farceur.

Si vous venez dimanche, je suppose que ce sera par le train du matin ? Dans ce cas je vous attends pour déjeuner. – Il faudra que je sois à Rouen à 1 heure chez Galli pour la souscription Bouilhet. – J'ai envie de ramener avec moi Mlle Julie.

Quand vous écrirez à Caro, vous lui direz que je me plains de la rareté de ses lettres.

Je vous attends plutôt samedi soir par le dernier train ?

Je vous embrasse.

GVE.

Putzel schlingue d'une façon fantastique.

À EUGÈNE FROMENTIN

[Croisset, 19 juillet 1876.]

Mon cher ami,

Vous avez bien fait de m'envoyer votre livre car je l'ai lu avec un plaisir infini. Si vous pouviez voir mon exemplaire, les nombreux coups de crayon mis sur les marges vous prouveraient qu'il est pour moi une œuvre sérieuse.

Comme c'est intéressant ! Et que cela est rare un critique parlant de ce qu'il sait ! Je n'ai pas l'outrecuidance d'apprécier vos idées en fait de peinture, ni [de] les discuter, bien entendu, parce que 1° je ne suis pas du bâtiment et que 2° je n'ai pas vu les tableaux dont vous parlez. Je me borne donc à ce qui est de ma compétence : le côté littéraire – lequel me paraît considérable.

Je ne vous reproche qu'une chose : un peu de longueur, peut-être ? Votre livre eût gagné en intensité si vous eussiez enlevé quelques répétitions, la Littérature étant l'art des sacrifices.

Deux figures dominent l'ensemble, celle de Rubens et celle de Rembrandt. ***Vous faites chérir*** la première, et devant la seconde on reste rêveur.

Voici la première fois que je rencontre des phrases telles que celle-ci : « Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est dessiné par un linéament mince et souple, et modelé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles. » Une merveille de précision et de profondeur ! –

Le passage p. 189-192 mériterait d'être inscrit sur les murs pour l'édification de tous ceux qui se sentent artistes.

Il faut être d'une certaine force pour comprendre ce que vous dites sur l'insignifiance du sujet (p. 201 et *sq*.). – Rien n'est plus juste ! Mais c'est une vérité qui aura bien du mal à s'établir dans les caboches épicières et utilitaires de nos contemporains.

Quel esthéticien vous faites ! p. 225 : « On se convaincrait… et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet… » Et p. 235 : « L'individualisme des méthodes n'est à vrai dire que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris. La soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises. » Sentences classiques ! – Un peintre doublé d'un écrivain pouvait seul écrire la p[age] 351 sur le clair-obscur : « c'est la forme mystérieuse par excellence, etc. ».

Quant à vos descriptions de tableaux, on *les voit* !

Enfin, mon cher ami, vous avez fait un livre qui m'a charmé. Et comme j'ai la prétention de m'y connaître, je suis sûr qu'il est bon.

Merci du cadeau.

Je vous serre les mains fortement.

Tout à vous.

Croisset près Rouen, 19 juillet.

***

Votre bouquin adressé à Paris y est resté longtemps, avant de me parvenir ici. Telle est la cause de mon tardif remerciement.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi 19 juillet [1876].

Eh bien, et ce petit cœur, que devient-il ?

Et puis le v[it] ? et puis le cerveau ?

Donnez-moi de vos nouvelles, n'oubliez pas votre vieux

qui travaille d'une façon gigantesque ! Tous les jours je vois se lever le soleil. Je ne reçois personne, ne lis aucun journal, ignore absolument ce qui se passe dans le monde, – et gueule, dans le silence du cabinet, comme un énergumène.

J'aurai fini mon Perroquet à la fin d'août, puis me mettrai à ***Hérodias***.

N'imitez pas mon laconisme, c'est-à-dire envoyez-moi une vraie épître.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 20 juillet 1876.]

Eh bien, voilà une jolie conduite ! – Pas de lettres depuis huit jours ! J'aime à croire que tu n'es pas malade ? Mais ce n'est pas bien de laisser si longtemps sans nouvelles sa pauvre

NOUNOU qui t'embrasse.

Laporte est venu ce matin déjeuner ici, et il a porté de lui-même un toast en ton honneur.

J'irai à Rouen dimanche pour la souscription de Bouilhet.

Mlle Putzel schlingue tellement qu'il n'y a plus moyen d'y tenir.

Tels sont tous les événements.

Mais où es-tu ? À Chinon ? en route ? à Tarbes ? à Lourdes ?

***

Jeudi soir, 6 h[eures].

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 6 h[eures, 22 juillet 1876].

Ah ! enfin ! une lettre de la chère fille, et qui commence par des excuses. Donc, je me tais. Mais il ne faut pas croire, mon Loulou, que la Littérature m'absorbe au point de t'oublier. N'es-tu pas ce que j'ai de plus cher au monde ! – Je voudrais tant te voir heureuse ! Tu me dis que, dans tes promenades champêtres, tu te livres à la ***rêverie***. Mauvaise occupation ! très mauvaise !

Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous. Autrement on tombe dans l'océan des tristesses. Crois-en un vieux plein d'expérience.

Ce soir Ernest va venir coucher ici et y passera la journée de demain. J'ai peur de le trouver démoralisé par

ses échecs successifs. – Mais la saison d'été est mortelle pour les affaires. Il n'y a personne à Paris, maintenant. Qu'il aille bien vite se soigner aux Eaux-Bonnes. À son retour, il n'en aura que plus de force car il ne faut pas abandonner la partie. Là est son ***devoir***. Moi aussi, je lâche le grand mot à l'occasion.

Et voilà le pèlerinage de Lourdes manqué. Ce doit être une grande peine pour Flavie ? et j'en suis fâché pour toi, puisque vous allez bientôt vous quitter.

J'ai reçu de Mme Brainne une lettre très spirituelle où elle me fait une description des énormités qu'elle voit à Marienbad et des prodiges de dégraissement qui s'y opèrent, – ajoutant que si je l'avais accompagnée j'aurais eu, là, une belle occasion de perdre mon ventre.

J'en ai reçu ce matin une autre de mon disciple Guy, et je vais lui répondre par une lettre ***sévère***. Le jeune homme s'amuse trop. Il ferait mieux de lire Rabelais – que je relis (encore) depuis que tu es à Chinon.

Demain à midi, le bon Laporte vient me prendre pour aller à Rouen à la réunion qui se tiendra chez Galli. Je l'ai fait nommer (Laporte) membre de notre souscription.

Hier soir j'ai été emprunter un livre à Fortin. Mon Dieu ! que sa petite femme est dinde ! Peut-on passer sa vie avec des êtres aussi nuls !

Mardi, j'ai eu à déjeuner Pouchet et Pennetier. Il y a huit jours j'avais été au Muséum lui demander des renseignements sur les Perroquets, et actuellement j'écris devant un « amazone » qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et me regardant avec ses yeux de verre. Mon intention est de ramener demain Mlle Julie.

Voilà tout, pauvre chat. Je continue à travailler ferme. Mon ***Cœur simple*** sera fini à ton retour. Jamais je n'ai été curieux de voir l'ensemble d'une de mes œuvres comme cette fois-ci.

Saint-Martin m'attend dans sa barque. Je vais me baigner. ***Je jouis*** de Croisset, plus que les autres étés. Pourquoi ? – En nageant, Monsieur contemple les îles, les coteaux, – enfin Monsieur est bien, il ne lui manque que la mine de la bonne petite nièce.

Que j'embrasse.

GVE.

Mes amitiés les plus tendres à Flavie d'abord et ce que tu jugeras convenable à Mme de La Chaussée.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit du 23 [23-24 juillet 1876].

Votre lettre m'a réjoui, jeune homme !

Mais je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature. [……]

Prendre garde ! Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Un homme qui s'est institué artiste n'a plus le droit de vivre comme les autres.

Tout ce que vous me dites du sieur Catulle ne m'étonne nullement. Le même Mendès m'a écrit avant-hier pour que je lui donne gratis des fragments du ***Château des cœurs*** et,

moyennant finances, les contes inédits que je viens de finir. Je lui ai répondu que tout cela m'était impossible, ce qui est vrai. Hier je lui ai écrit derechef une lettre peu tendre, étant indigné, exaspéré par l'article sur Renan. On s'attaque à l'homme de la façon la plus grossière et on y blague Berthelot en passant. Vous l'avez lu d'ailleurs ? Qu'en pensez-vous ? Bref, j'ai dit à Catulle que 1° je le priais d'effacer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ces petits messieurs-là. C'est de la très mauvaise compagnie, mon cher ami, et ***je vous engage*** à faire comme moi, à les lâcher franchement. Catulle va sans doute me répondre, mais mon parti est bien pris, bonsoir ! Ce que je ne pardonne pas, c'est la basse envie démocratique.

La scie sur Offenbach donne la mesure de sa verve comique. Voilà quelque chose d'embêtant, cette plaisanterie-là inventée par Fiorentino vers 1850 et qui dure encore ! Ajoutez-y, pour faire la triade, Littré, le monsieur qui prétend que nous descendons des singes, et le vendredi à charcuterie de Sainte-Beuve. Oh ! la bêtise !

Quant à moi je travaille avec violence, ne voyant personne, ne lisant aucun journal, et gueulant dans le silence du cabinet comme un énergumène. Je passe toute la journée et presque toute la nuit courbé sur ma table et j'admire assez régulièrement le lever de l'aurore. Avant mon dîner, vers 7 heures, je batifole dans les ondes bourgeoises de la Seine. Je ne défume pas, j'en ai même l'intérieur du bec avarié, me portant du reste comme un charme. À propos de santé, vous ne m'avez pas l'air bien malade décidément. Tant mieux ! N'y pensez plus.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset, 25-26 juillet 1876.]

Je suis content de vous savoir au bord de la mer, et vous reposant. Ne faites absolument rien ! Le travail n'en ira que mieux quand vous le reprendrez.

Franchement, vous aviez besoin de répit. À la fin de l'hiver, nous commencions à nous inquiéter de vous.

Votre ami, présentement, pioche comme un bœuf. Jamais je ne me suis senti plus d'aplomb. Mais l'***Histoire d'un cœur simple*** ne sera pas finie avant trois semaines. – Après quoi, je préparerai immédiatement mon ***Hérodiade*** (ou ***Hérodias***).

Et j'ignore tout ce qui se passe dans le monde, ne vois personne, ne lis aucun journal, – excepté ***La République des lettres*** dont le numéro du 16 m'a exaspéré, à cause de l'article sur ***Renan***. Le connaissez-vous ? Comme j'aime mes amis je ne veux rien avoir de commun avec ceux qui les dénigrent aussi bêtement. Donc j'ai écrit à l'excellent Catulle, pour le prier : 1° de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien ! Moi aussi, je ne suis pas de son opinion ! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux rouges qu'il n'a pas, et sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas ! – Ma résolution est bien prise, j'abandonne avec joie et définitivement ces petits messieurs-là. Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût. – Et ils ont ***des Doctrines*** philosophiques et politiques ! C'est un grand mot pourtant ***La République des lettres*** ! et qui pourrait être une belle chose. – Mais qu'ils en sont loin !

N'en parlons plus, hein ?

Je me souviens de Piriac. – C'est en face l'île Dumet, une île toute pleine d'oiseaux – et de Guérande aussi. Il doit y avoir dans l'église des bas-reliefs curieux représentant de bons diables, à fourche et à ailes ? Mes souvenirs, remontant à 1846, sont vagues.

Vous remercierez pour moi Charpentier de m'avoir envoyé ce livre anglais dont j'ai besoin.

Combien de temps encore restez-vous en Armorique ? Moi, je ne bougerai d'ici que pour aller à la 1re de Daudet. Et probablement je ne rentrerai à Paris que fort tard, afin d'aller plus vite dans ma petite drôlerie juive.

Tourgueneff m'a écrit les mêmes choses qu'à vous. Je l'attends vers la fin du mois prochain. – J'ai reçu hier de notre jeune ami Maupassant une épître fort agréable, et pleine du détail de ses lubricités – canotières, avec une grosse femme.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles.

Empiffrez-vous de coquillages ! Ça rend gai. Amitiés et respects à « toute la Société ».

Et à vous, mon vieux solide, une très forte poignée de main de votre

Nuit du 25 juillet.

J'ai eu *la Vertu* de ne pas lire *L'Assommoir* dans *La R[épublique] des Lettres*, n'en connaissant point le commencement.

Quand votre roman y sera fini, j'imagine qu'il y aura descente du côté financier.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi soir [26 ? juillet 1876].

Mon bon,

Au lieu de venir dimanche entre deux bateaux, venez donc déjeuner, vous nous ferez plaisir à tous. Vous m'avez manqué lundi. Ç'a été une déception.

Apportez-moi votre Grisolle.

Rien de conclu encore. C'est mourir à petit feu.

R. S.V.P. et tout à vous.

L'EX-GÉANT.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 26 juillet 1876.]

Princesse,

Je voudrais bien savoir ce que vous devenez par ces extrêmes chaleurs ? et avoir de vos nouvelles. Comment supportez-vous l'existence ? que faites-vous ? etc.

Je n'ai absolument rien à vous dire sinon que je pense à votre personne. Je ne vois aucun mortel, ne lis aucun journal et je travaille, comme un enragé. Dans une quinzaine j'aurai fini un conte ; immédiatement après j'en commencerai un

autre. – Ma nièce est aux Pyrénées avec son mari ; et jusqu'aux premiers jours de septembre je resterai dans une solitude absolue. Tous les jours je nage dans la Seine (comme un jeune homme). Voilà ma seule distraction.

Il faut pourtant que je vous fasse part d'une légère histoire. Vous savez qu'il existe une revue intitulée ***La République des Lettres*** et dont le bon Catulle Mendès est le directeur. J'ai eu, cet hiver, la complaisance de lui donner gratis (bien entendu) des fragments de la Féerie que je vous ai lue autrefois, ***Le Château des cœurs***. Depuis lors mon nom brille sur la couverture parmi d'autres plus ou moins illustres. – Or il a paru sur Renan, dans le n° du 16, un article tellement grossier et si ignoble de forme, que je me suis fâché tout rouge, si bien que j'ai prié le sieur Mendès 1° d'effacer mon nom comme collaborateur et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Il m'a répondu une lettre fort polie, n'importe ! Je ne veux plus rien avoir de commun avec de pareils polissons. Il y a des gens que l'on doit respecter – Renan est du nombre. – D'ailleurs, j'exècre, de toutes les puissances de mon cœur, la Basse envie démocratique. Conclusion : le monde est laid, chère Princesse.

Et comme je ne suis pas démocrate (bien que révolutionnaire jusques aux moelles), je vénère ce qui est grand, j'admire ce qui est beau, et j'adore ce qui est bon. C'est pourquoi, en vous baisant les deux mains aussi longtemps que vous le permettrez, je suis, Princesse

Votre vieil affectionné et dévoué

Croisset, 26 juillet.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de jeudi 27 [27-28 juillet 1876].

Chérie,

Quand Ernest est parti tantôt à 2 heures, je l'avais chargé de te faire des reproches, n'ayant pas reçu de lettre de toi depuis vendredi. – Mais pardon de ma colère. C'était la faute de la poste. Ta lettre du 25 a eu 24 heures de retard, car elle a été à *Oissel* (au lieu de Croisset). À qui faut-il s'en prendre ? à la bêtise d'un employé de la poste ou à la calligraphie de madame ? Tu fais, quelquefois, trop de *fions* dans ton écriture, mon Loulou, les jambages s'embrouillent, et les barres des T (signe d'un caractère résolu) arrivent à couvrir le mot entier.

Enfin les affaires avec Faucon sont terminées ! et je me trouve plus tranquille maintenant qu'il y a un an, à pareille époque. L'horizon du syndicat me donne des espérances. Mais il ne faut présentement songer qu'à la santé de ton mari. – Je suis bien impatient de savoir comment il se trouvera des Eaux-Bonnes.

Vous vous reverrez dimanche prochain – et comme vous causerez de moi (du moins, je le suppose) il te contera mes petites histoires – ma séance de lundi chez Galli, et ma rupture avec *La République des Lettres*. Un article grossier sur Renan m'a exaspéré. J'ai tiré les oreilles au sieur Catulle.

Le bon Laporte (qui viendra déjeuner ici dimanche) a été avec moi à la réunion. Il n'en revenait pas de surprise, à propos de la Pignouferie de nos collègues. Quels êtres que les Rouennais, quels êtres ! est-ce que je me raffine, ou que l'humanité empire ? mais plus je vais, et plus *on* me semble idiot et intolérable.

Hier, la visite de Nion, très amical et très complimenteur (comme toujours) mais j'étais fort en train de travailler, et je me retenais pour ne pas le mettre à la porte.

Mon histoire d'***Un cœur simple*** avance. – Dans quinze jours je serai bien près de la fin. Alors je retirerai le perroquet empaillé qui se dresse devant moi sur ma table.

La pauvre ***Julie*** qui est ici depuis mardi me paraît complètement aveugle. Elle n'ose pas se promener dans le jardin. – Elle est, du reste, très maigrie et bien faible, mais fort contente d'être à Croisset « à cause de l'air de la campagne ».

***

Je ne vois plus grand-chose à te dire ? – Continue à te bien porter, et pense à

VIEUX
qui t'embrasse.

À JEANNE DE LOYNES

Croisset, vendredi soir 28 juillet [1876].

Eh bien, pauvre chère belle, êtes-vous toujours aussi triste ? Votre dernière lettre était navrante. Et au milieu de ma Littérature, je songe à vous, plus souvent que vous ne croyez. Je vois votre jolie mine affligée, ce qui me désole. Que ne m'est-il donné sinon de vous consoler, du moins de vous distraire !

Vous me dites que vous êtes inutile au monde. ***Ce n'est pas vrai***. Vous m'êtes utile à moi puisque vous vivez. – Et à

d'autres aussi, j'en suis certain ! Allons ! voyons ! un peu de force ! Rien ne dure longtemps, soyez-en sûre ! Ce qui est bon comme ce qui est mauvais passe vite. Il faut se jeter sur l'un et repousser l'autre. Voilà la sagesse.

L'année dernière à cette époque-ci, j'étais désolé, par une ruine de fortune complète, par l'affliction de ceux que j'aime, et, surtout, par l'incertitude de l'avenir. – En partant de Croisset pour Concarneau, je croyais même ne jamais remettre les pieds dans cette pauvre bonne maison où mon cœur est attaché par tant de souvenirs et d'habitudes. Eh bien, je me suis remis à travailler tout doucement et maintenant l'ouvrage va très bien, les Affaires (les exécrables affaires) sans être encore bien splendides se relèvent un peu. Il y a tout lieu d'espérer qu'elles se relèveront complètement – et je suis certain de garder Croisset. – Prenez exemple sur votre ami, soyez un peu philosophe.

Une seule chose est irrémédiable : la mort. Mais votre cœur est blessé, ma chère Jeanne. Laissez-le saigner. La cicatrice se fera d'elle-même. Croyez-en là-dessus un vieux troubadour – qui lui aussi a eu des histoires !

Vous enviez mes occupations. Là-dessus vous avez raison. Sans elles, l'existence me serait intolérable. Mais n'est-ce rien que d'être une femme comme vous – c'est-à-dire un être pouvant se faire aimer de qui bon lui semble, et dont la délicatesse même est une force irrésistible. Il faut vous regarder et vous admirer. Là est votre devoir.

Et cette poitrine ? Comment se comporte-t-elle ? Enfin, écrivez-moi très longuement.

Votre vieux fidèle qui vous baise les mains et tout ce que vous lui abandonnerez de votre personne.

***

Si vous voyez Ernest Daudet priez-le de ma part de dire à son frère de m'écrire pour que je sache ce qu'il devient, où en est sa pièce.

J'ignore son adresse à la campagne.

***

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 28 juillet 1876.]

Oh ! l'adorable lettre ! ma chère belle. Les eaux dégraissantes ne vous diminuent pas la cervelle ! Vous m'envoyez de chouettes descriptions de poitrines et de derrières ! – c'est à désirer s'asseoir sur les unes et on a peur d'être écrasé par les autres ! Comment se fait-il que les gens qui aiment les grosses femmes n'aillent pas s'établir à Marienbad ? Pour moi, qui suis un homme simple dans mes goûts, je ne vois pas le besoin que vous en aviez. Vous me plaisiez comme ça ! du reste grosse ou fine peu importe ! ce que j'aime en vous, *c'est* vous ! – et votre saint Polycarpe vous recevra bien si vous venez le voir dans sa solitude, au milieu d'août, comme vous le lui faites espérer. – Ma nièce et son mari partent dimanche prochain (après-demain) pour les Eaux-Bonnes, et ne seront ici que dans les premiers jours de septembre.

Et je continue à travailler, comme un gaillard. Le conte que je fais sera terminé dans une quinzaine ; après quoi, j'en commencerai un troisième. La santé physique (et morale) n'a jamais été meilleure.

Savez-vous *qui* j'ai devant moi, sur ma table, depuis trois semaines ? un perroquet empaillé. Il y reste à poste fixe. Sa vue commence même à m'embêter. Mais je le garde, pour m'emplir la cervelle de l'idée perroquet. – Car j'écris présentement les amours d'une vieille fille et d'un perroquet.

À propos d'oiseaux, j'ai vu ce bon Georges. Et il m'a avoué que vous lui aviez toujours fait « une certaine peur à cause de votre esprit ». – Moi, vous ne me faites pas peur, du tout ! mais je comprends ce qu'il veut dire.

Vous ignorez sans doute les histoires à la Ponson du Terrail qui se sont passées (quand ? on n'en sait rien !) dans la maison du père Pouchet. Voici la chose : on a découvert dans sa cour, presque à fleur de terre, à trois pieds sous le sol, un cercueil contenant deux squelettes ! – posés tête-bêche, – position choisie quelquefois par des vivants, qui y trouvent leur commodité, mais rare chez les morts. Est-ce que le père Pouchet ou ses fils auraient assassiné leur bonne pour cacher leurs turpitudes ? – Il y a lieu de rêver.

Je n'ai aucune nouvelle des Lapierre.

Quand revenez-vous ? quand vous verrai-je ?

Quand me sera-t-il permis de vous bécoter ?

Dans ce moment, je songe à vos épaules, à vos jambes en bas rouges, à vos coquins de grands yeux doux – et j'ai envie de vous manger – voilà le vrai ! – Je voudrais être la baignoire qui vous entoure ! tel est mon caractère (et *parfois* mon tempérament). « Tout pour les dames ! »

Mille tendresses de votre vieux affectionné

GVE.

28 juillet (anniversaire des Glorieuses, nom de Dieu !)

À ADÈLE HUSSON

[Croisset,] 28 juillet [1876]
(anniversaire des Glorieuses ! nom de Dieu !!!).

Cher bon Mouton, adorable jumeau, comment va ? – Vous d'abord, et puis, vos dépendances, Max et le major.

Quant à moi je n'ai absolument rien à vous dire sinon que je demande de vos nouvelles.

Depuis le 14 juin, je suis absolument seul et ma solitude complète durera jusqu'aux premiers jours de septembre, époque où ma nièce et son mari reviendront des Pyrénées.

Tous les jours je nage dans les ondes de la Seine comme un jeune homme. C'est ma seule distraction. Le reste du temps je travaille comme un *ph*rénétique, et je gueule dans le silence du cabinet, à me décrocher la poitrine (ce qui lui fait du bien). Chaque nuit, ou plutôt chaque matin je vois se lever l'aurore. Bref, j'ai le diable au corps ! Pourquoi ? Et combien de temps va durer cet été de la S[ain]t-Martin ?

– Dans une quinzaine j'aurai fini un conte (c'est le second) et immédiatement après j'en commencerai un troisième, que je me propose de faire luxurieux. Quant à celui que je termine maintenant, il donnera une idée « plus favorable de mon caractère ». Loin de passer pour un porc (ce qui est en partie le point de vue sous lequel les bourgeois m'envisagent), on dira au contraire que je suis un « Homme sensible » – ce qui est vrai, hélas !

Heureux serais-je s'il peut obtenir votre suffrage ! et si par le moyen de mon style j'arrivais quelquefois… (ici, le fameux geste).

Êtes-vous un assez bon être ! Il n'y a qu'un mouton comme vous à qui l'on écrive des billets aussi jansénistes !

Allons, à deux bras, et sur les deux joues.

Votre VIEUX.

Vous direz à Max que j'ai bien pensé à lui en apprenant la mort de Le Marié !

AU MAIRE DE ROUEN

Croisset, près Rouen, 30 juillet 1876.

Monsieur le Maire,

L'année dernière, au mois de juillet, et sur votre conseil, j'ai de nouveau adressé une demande au Conseil municipal.

Jusqu'à présent elle est restée sans réponse. M'est-il permis d'espérer que, cette fois, je serai plus heureux.

Il y a quelques jours je me suis présenté à l'hôtel de ville, sans avoir l'honneur de vous rencontrer. Le but de ma visite était de vous prévenir de ma troisième tentative.

Je suis, M. le Maire, votre très humble et dévoué.

AU MAIRE DE ROUEN

Croisset, près Rouen, 30 juillet 1876.

Monsieur le Maire,

Messieurs les Adjoints,

Messieurs les Membres du Conseil municipal,

Je viens renouveler une demande repoussée par la précédente administration.

Quand Louis Bouilhet mourut, quelques amis de la littérature se cotisèrent pour lui élever, sur une des places ou dans une des rues de Rouen, une petite fontaine surmontée de son buste.

Des quatorze mille francs qui furent vite trouvés, il fallut distraire trois mille pour son tombeau. Reste onze.

Avec cette somme, plus que suffisante, nous offrons à la Ville : de lui faire cadeau d'une fontaine, sous la condition qu'elle sera ornée du buste de Louis Bouilhet.

Vous déciderez de l'emplacement et le dessin vous sera soumis.

Ai-je besoin, Messieurs, d'insister sur la convenance d'un pareil monument qui ne grève en rien vos finances et ornera votre cité ?

Dans l'espoir d'une réponse favorable, je vous prie d'agréer mes respects et de me croire, Messieurs, votre très humble

GUSTAVE FLAUBERT,
Président de la Commission.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, fin de juillet 1876.]

Je vous remercie de m'avoir envoyé cet entrefilet annonçant que l'on fait en Italie un opéra sur ***Salammbô***. Mais je ne puis m'y opposer. – D'ailleurs je m'en moque, profondément. Si Reyer et Catulle Mendès en sont contrariés, qu'ils s'arrangent.

À propos de ce dernier, je me suis fâché tout rouge contre lui ! après un article sur Renan paru le 16 de ce mois dans ***La République des Lettres***. L'article n'est pas dudit Catulle. N'importe, il n'aurait pas dû l'insérer, tant il est plein de grossièretés, d'attaques à la personne. Je lui ai écrit pour lui dire d'avoir 1° à rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° à ne plus m'envoyer sa feuille. Depuis deux mois c'est le ***seul*** épisode de mon existence ! Vous voyez qu'elle est peu dramatique, Dieu merci.

Et je travaille comme un ***ph***rénétique. Pourquoi ? je n'en sais rien ! Mais vraiment j'ai le diable dans le corps. Je ne me couche plus qu'au soleil levant et ***je gueule*** dans le silence du cabinet à me casser la poitrine, laquelle ne s'en trouve que mieux. Ma seule distraction (et mon seul exercice) est tous les jours avant mon dîner, de m'allonger sur la brasse, dans les ondes de la Séquane. Ma nièce et son mari sont aux Pyrénées. Personne ne vient me voir ; et je ne m'en plains nullement. Au contraire !

Mon second conte, l'***Histoire d'un cœur simple***, sera fini dans quinze jours ou trois semaines. L'idée de vous le lire m'a encouragé pendant tout le temps de mon travail. Vous êtes un si bon auditeur ! Vous n'imaginez pas le bien profond que m'ont fait vos yeux pendant que vous écoutiez ***Saint Julien***. La voilà la ***vraie*** gloire !

Cette fois-ci on ne dira plus que je suis in-humain. Loin de là, je passerai pour « un homme sensible » et on aura une plus belle idée de mon caractère.

Depuis un mois, j'ai sur ma table un perroquet empaillé – afin de « peindre » d'après la nature. Sa présence commence à me fatiguer. N'importe ! je le garde afin de m'emplir l'âme de perroquet.

Qu'ai-je encore à vous conter ? Rien, sinon des choses anciennes, c'est-à-dire que je vous baise les mains

et suis vôtre.

Amitiés à M. Roger – et une épître démesurée, S.V.P.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi 3 [août], 3 h[eures, 1876].

Si le second facteur ne m'apporte pas tout à l'heure une lettre de ma pauvre fille, celle-ci partira tout de même. – Car tu serais trop longtemps sans nouvelles de Vieux, qui n'a pourtant rien du tout à te dire.

Je suis bien curieux de savoir comment le voyage s'est passé… par la petite chaleur qu'il faisait dimanche dernier ! – Ce jour-là, j'ai été dîner chez Mme Lapierre (retour d'Auvergne) et j'ai cuydé en crever sur ***L'Union***. C'est la seule fois, cet été, que la chaleur m'ait gêné.

Le matin, j'avais eu le bon Laporte, qui m'a prêté le livre d'un chantre de Couronne pour m'instruire dans les processions, et un autre de médecine, où je puise des

renseignements sur les pneumonies. – Actuellement, j'ai donc, sur ma table, autour du perroquet : le bréviaire du susdit chantre, ton paroissien, les 4 volumes du paroissien appartenant à ton époux, de plus : l'***Eucologe de Lisieux***, ayant appartenu à ton arrière-grand-mère.

Mais je commence ***à tomber sur les bottes***. La fin est dure ! – Heureusement que je n'ai plus que 6 pages !

Sans l'eau froide, je n'aurais pas été aussi vigoureux depuis deux mois ? – Sais-tu que mes nuits ordinaires n'excèdent pas 5 ou 6 heures, au plus – et je ne dors pas dans le jour. – Émile en est esbahi. – J'ai peur de retomber à plat quand j'aurai fini ? mais non ! il faudra se remonter le coco pour ***Hérodias***.

Vendredi, j'ai eu la visite d'Ernest Roquigny. – Si sa mère avait pu venir « elle serait venue », mais l'étroitesse de la voiture s'y opposait. La première chose que le jeune homme m'ait dite c'était pour demander de tes nouvelles. Je l'ai trouvé très gentil, affectueux et simple.

Le matin, j'avais eu à déjeuner ce bon Sabatier. Comme nous nous entendons en histoire, nous avons beaucoup causé. – Et après le repas, il m'a demandé de lui lire ce que je faisais maintenant. Il a donc ouÿ l'***Histoire d'un cœur simple*** – et m'en a paru si ***ému***, avoir si bien compris mes intentions, enfin tellement admiratif que j'ai entamé ***Saint Julien*** ! Oh ! alors !… Bref, il s'en est allé à 5 heures du soir.

Tu as tort de t'inquiéter de Putzel. Elle va très bien, ses fureurs amoureuses étant calmées, mais, Madame, c'était, il y a quelques jours, une véritable Messaline !

La pauvre Julie n'est pas brillante. Marguerite ou la petite fille du jardinier la promène dans le jardin. L'air de

Croisset lui fait du bien, et elle a repris des forces depuis huit jours. Quant à sa vue, je crois qu'elle ne tardera pas à être absolument aveugle.

Combien de temps resteras-tu à Tarbes ? etc., etc.

Mais la réponse à ces questions est peut-être dans la lettre qui va venir tout à l'heure.

En l'attendant, un grand baiser de ta vieille

NOUNOU.

5 h[eures].

En y réfléchissant, je ne m'étonne guère de n'avoir pas de lettre de toi. – Car il faut 24 heures de Tarbes à Paris. – Mais demain, J'espère voir de ton écriture.

***

J'ai fait samedi une re-demande au Conseil municipal. Il doit s'en occuper prochainement, et cette fois nous avons chance de réussir.

Si le monument se fait et qu'il y ait une inauguration Monsieur Vieux prononcera un discours dont il a trouvé le sujet ! « De la haine de la Littérature », ou plutôt : « De l'envie qu'excite la supériorité intellectuelle » – et je me promets de mettre les pieds dans le plat ! d'être violent ! impitoyable, et de cracher un joli glaviot à la face de la Médiocratie.

***

La mère Lequesne (de Quevilly), qui se promène sur le quai, me regarde baigner et ***m'admire (sic)***.

Elle trouve que j'ai « l'air d'un sultan ! » (mot à Saint-Martin).

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 5 h[eures, 7 août 1876].

Quand tu vas être installée aux Eaux-Bonnes, il faudra tâcher de m'écrire un peu plus souvent ma chérie ! Tes deux dernières lettres ont eu huit jours d'intervalle. C'est trop pour ton pauvre vieux !

Je souhaite que les Pyrénées te soient aussi profitables que la Touraine. Mais prends garde qu'il ne faille l'année prochaine aller à Marienbad, si toutefois ce que tu dis est vrai ? À t'en croire, tu deviendrais énorme.

Moi, je continue à hurler comme un gorille dans le silence du cabinet, et même aujourd'hui, j'ai dans le dos ou plutôt dans les poumons une douleur qui n'a pas d'autre c[au]se. À quelque jour, je me ferai éclater comme un obus. – On retrouvera mes morceaux sur ma table. Mais avant tout il faut finir ma ***Félicité*** d'une façon splendide ! Dans une quinzaine (ou peut-être avant), ce sera fait. – Quel effort !

Il paraît que le bon Sabatier a été ému puisqu'il en a parlé à sa femme ? Je n'ai pas de ses nouvelles (de Frankline) car je ne vais point à Rouen, Dieu merci ! Elle m'avait promis sa visite, et [je] ne la vois pas venir. Sa petite fille a des cheveux noirs. Voilà tous les détails que je puis te donner.

Potins de la rive : mon ami Bataille, ennuyé des calomnies de Mossieu Séréville, l'a menacé (sur le bateau de Bouille, et devant l'éluite) de lui flanquer une gifle de Marengo en plein groin – et le « vénérable vieillard », qui est une canaille, s'est tenu coi. – Mme Fortin a renvoyé une de ses bonnes, à l'instigation de Mme Poutrelle, parce que ladite bonne était « trop jeune » pour son mari ! lequel s'est épanché dans mon sein à propos de la jalousie imbécile de sa petite épouse. La femme de ton locataire Chevalier, le charpentier, est morte ce matin. On a envoyé hier pour vous un billet de faire-part du trépas de M. Pesnel (le frère de Mme Niel). Miss (le petit chien blanc d'Émile) est paralysé du train de derrière, et se traîne d'une façon lamentable. Quant à Putzel, elle va très bien.

Hier, visite de Philippe ! – Je n'ai pas manqué de lui dire qu'il s'était conduit en polisson, en faisant semblant l'année dernière, de ne pas voir Commanville. Là-dessus, il a paru très étonné, puis très vexé, et m'a juré sa parole d'honneur qu'il n'en était rien, du tout. – Il est revenu sur ce sujet plusieurs fois et de lui-même. Ses protestations avaient ***le cachet*** de la vérité. – Du reste, il m'a dit connaître très peu Ernest, ne l'avoir pas vu depuis 3 ans, et pouvoir passer devant lui sans le saluer. ***On*** croit à Rouen que la scierie est remontée avec un capital fourni par les comptes courants. – Et ***on*** est très étonné de l'issue possible des choses. Enfin ***on*** n'y comprend rien. C'était ce que m'avait dit Fortin, l'autre jour.

Philippe m'a conté sur l'Hôtel-Dieu des choses amusantes que je vous redirai, surtout une qui me concerne : un sentiment littéraire de ma belle-sœur à mon endroit. Elle adore Philippe, parce qu'il lui fait gagner 40 sols sur les vieilles futailles, mais le « domestique d'intérieur » exècre Philippe et trouve qu'on lui fait un vol.

Voilà une lettre traitant de matières bien élevées, n'est-ce pas ?

Autre histoire : la princesse Mathilde est allée passer quelque temps au Havre pour se remettre des chaleurs et m'annonce sa visite, escortée de Popelin père et fils, Benedetti, Marie Abbatucci et bien entendu Mme de Galbois. Il m'eût été doux de l'inviter à déjeuner, mais !………

À propos de ce maudit argent, Chevalier le charpentier ne devait que 110 francs. Il m'a montré un reçu constatant le fait, son terme échéant à Pâques. – Daviron m'a envoyé 200 francs. – Demande à Ernest s'il peut me promettre 500 francs pour le mois de septembre. – Je ferai, dans le courant de ce mois-là, une absence de 15 jours à Paris, et pouvez-vous me dire à peu près l'époque de votre retour ? Maintenant, chérie, je ne vois plus rien à te narrer.

Tout à l'heure, je vais aller m'esbattre comme un triton dans les ondes de la Séquane, où nageant ores sur le ventre, ores sur le dos, emmy les nefs, à la marge des isles bordées de feuillages, ie cuyde ressembler aux Dieux marins des tapisseries de haulte lisse. Puis, m'estant fait revestir par ung mien valet, prendrai-je ung potaige et viandes substantielles, n'oultrepassant le réconfort nécessaire que ie alambiqueray en mon estomach à l'aide de caouë et petun, avec tout petit de alcool des Arabes, – tellement, qu'en pleine teneur de mes esprits animaux, me remettray-je à la forge, dans ma librairie, iusques au lever du soleil, comme ung alquimiste, me pollicitant la palme du langaige françoys, si ie adviens à couler la vraie nature des choses dans un moule ciceronian.

Adieu mon nepveu et ma niepce.

Votre avuncule.

GVE.

Cette page est pour ton époux, amateur de telles folastreries et idiomes antiques.

Amitiés à tes hôtes.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset près Rouen [7 août 1876].

Mon cher grand Vieux,

Où êtes-vous ? J'ai peur, n'ayant pas de vos nouvelles, que vous ne soyez malade dans une auberge quelconque ? Votre dernière lettre (du 4 juillet) m'en annonçait une seconde de vous, avant votre départ de Russie.

Donc, j'ignore présentement quel endroit vous recèle – ***ce qui m'embête***.

Moi, mon bon, je vais très bien ! Je continue à gueuler comme un gorille dans le silence du cabinet. – Et même, aujourd'hui, j'en ai une douleur aux poumons. – Avant une quinzaine j'aurai fini l'***Histoire d'un cœur simple*** et je me mettrai à ***Hérodias***.

Ma nièce et son mari sont aux Eaux-Bonnes et n'en reviendront que dans les premiers jours de septembre. Ma solitude est complète. Comme distraction, j'allonge ma coupe, tous les soirs, dans la Seine.

Si vous avez lu le n° du 16 juillet de ***La République des Lettres***, vous y avez vu un article indigne, immonde sur

Renan. C'est de la vraie boue du ***Figaro***. – La colère m'a empoigné ; or j'ai écrit au poète Catulle qu'il n'ait plus à m'envoyer sa feuille, et que je le priais de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs. –

Cet article ouvre des horizons sur ***la bande*** (laquelle voudrait bander – pardon !). – Bref, il faut se retirer de ces messieurs.

Daudet est je ne sais où et ce qu'il fait je l'ignore. Goncourt a été un peu malade. Zola se baigne dans l'Océan, en Basse-Bretagne avec les Charpentier.

Ce qui serait joli, ce serait de venir ici vers le 20 courant, entendre mon Perroquet et embrasser

votre vieux

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival. (Les Frênes.)
Mardi, 8 août [18]76.

N.B. ! (c'est par hasard que j'écris sur ce papier de petit crevé.)

Mon cher ami, je suis ici depuis deux jours après un voyage à bride abattue à travers la Russie, l'Allemagne, etc. – Votre lettre m'a fait un très grand plaisir, vous vous portez bien et vous travaillez. – Moi aussi, je me porte bien et j'ai travaillé, car – chose incroyable ! – j'ai ***achevé*** mon grand diable de roman, et je vais me remettre à travailler, car il faut que je le copie et qu'il soit prêt dans deux mois, ce qui ne sera pas facile. – Vous savez ce que c'est que de ***copier***. (Il y a des pages où il ne reste pas une ligne.) J'ai vu beaucoup

de choses et d'hommes, comme Ulysse, et j'ai retrouvé tout mon monde en bonne santé. – J'ai flanqué à la porte un intendant qui m'a volé quelque chose comme 130 000 francs, une partie assez notable de ma fortune. – Pourquoi ai-je été bête ? Je me suis laissé aller par paresse à une confiance aveugle, quoique je sentisse (faut-il dire : sentisse ?) fort bien, en regardant cette face doucereuse et barbue, qu'elle appartenait à un coquin. – Enfin tant pis ! Et qu'il digère mon argent !

J'ai bien l'intention de m'arracher à ma copie pour 2 ou 3 jours (vers le 25 de ce mois), et aller à Croisset vous entendre lire le « Perroquet ». – De front avec la copie je mènerai l'achèvement de la traduction de ***Saint Julien***, car elle doit paraître en Russie le 1er ***novembre***.

Je viens de lire l'article de ce monsieur sur Renan : c'est ignoble. – Toute cette ***République des Lettres*** pue l'affectation et je ne sais quoi de faux et de bas.

Zola m'a écrit. Il va bien et retourne à Paris vers la mi-septembre.

Mon chalet me plaît ; il me plaira davantage quand il aura perdu son odeur de nouveau meuble. Le temps qu'il fait est trop beau. – Le vert des arbres devant ma fenêtre a des splendeurs veloutées et dorées. C'est très joli.

Quand vous écrirez à votre nièce, dites-lui mille choses de ma part. Et au revoir dans un peu plus de quinze jours.

Votre vieux

IV. TOURGUENEFF.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 9 août 1876.]

Voici vos deux livres, mon cher bon. Je crois qu'ils me suffiront.

Si je n'attendais pas la visite de Frédéric Baudry qui m'a écrit ce matin qu'il viendrait à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre passer à Croisset deux ou trois jours, je vous donnerais un très prochain rendez-vous.

Dans cinq à six jours je vous écrirai. J'avance – et je serais surpris si à la fin de la semaine prochaine je n'avais pas fini, à moins que F. Baudry ne me dérange – ce que je crois.

Il est temps que j'arrive à la terminaison, Monsieur commençant à être éreinté. Le mal de tête ne me quitte plus, faute de sommeil. Ma nuit dernière a été de 4 heures !

Du reste, ça va bien et je vous embrasse.

Votre vieux

Mercredi, 4 heures.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi 10 [août 1876].

Quelle chaleur ! Hier, sur le quai, 60 degrés au soleil ! et il ne doit pas faire plus frais aux Eaux-Bonnes. Mais ça fera du bien à Ernest. –

Dis-moi dans ta prochaine lettre ce que *t'*aura dit son médecin. Je demande un peu de détails, s'il y a moyen. – Et tâchez de ne pas vous ennuyer là-bas. Car j'imagine, pauvre Loulou, que tu as accompli la meilleure partie de ton voyage.

Il me reste quatre pages à écrire pour avoir fini mon conte. Je vais en commencer la préparation ce soir. Bref, j'espère vers le 20 l'avoir terminé et recopié. – Si vous ne devez revenir ici que dans un mois (entre le 7 ou le 10 septembre ?) je ferais mieux de m'absenter pendant que vous ne serez pas ici. – Mais pour cela, il faudrait que j'eusse vers le 26 ou le 28 de ce présent mois 500 fr[ancs] (ou tout au moins 300). – est-ce possible ?

Après quoi, mon intention serait de [ne] pas revenir à Paris avant le jour de l'an afin d'activer ***Hérodias***.

Nouvelles du ménage : j'ai acheté du sucre et des abricots pour avoir de la marmelade d'abricots. Mais les fruits, cette année, sont « ***hors*** de prix ! ». Le jardinier gémit, [car ?] les arbres se meurent de sécheresse.

Mon ardeur à la besogne frise l'aliénation mentale. Avant-hier, j'ai fait une journée de *18* heures ! Très souvent maintenant, je travaille avant mon déjeuner. Ou plutôt je ne m'arrête plus. – Car, même en nageant je roule mes phrases, malgré moi. Faut-il te dire mon opinion : je crois que (sans le savoir) j'avais été malade profondément et secrètement depuis la mort de notre pauvre vieille. Si je me trompe, d'où vient cette espèce d'éclaircissement qui s'est fait en moi, depuis quelque temps ? C'est comme si des brouillards se dissipaient. Et physiquement, je me sens rajeuni. J'ai lâché la flanelle (comble de l'imprudence !) et actuellement je n'ai

même pas de chemise ! ayant pris pour modèle les hommes ***de la Carue*** !!!

Quant à ta santé, à toi, pauvre Loulou, il ne faut pas en attribuer l'amélioration seulement au voyage ? Je crois que Gluber t'avait donné de bons avis, dont l'effet se produit maintenant.

Espérons que vous me reviendrez tous les deux florissants. – Alors on avisera au syndicat – et la vie ne sera pas encore trop mauvaise. J'en ai le pressentiment.

Adieu, pauvre fille chérie, je t'embrasse avec toute ma tendresse.

Ta NOUNOU.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 10 août 1876.]

Mon cher ami,

M. Laugel m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part demander si l'on doit écrire ne me semble pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime !

Franchement, je ne puis répondre que des banalités. Excusez-moi ! dites-lui que je suis très occupé (ce qui est vrai) et que nous nous verrons l'hiver prochain. En attendant, qu'il travaille. Mon « jugement » sera mieux assis sur un bagage un peu plus lourd.

L'article sur Renan n'a pour moi aucune importance mais j'ai été indigné de la Basse envie démocratique qui en transsude. En effet ! il fallait plaire à ***son*** public.

Conclusion : s'écarter des journaux ! La haine de ces Boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont, par essence, hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère. – Je me suis fâché avec la ***Revue de Paris***, et je me fâche avec ***La R***[***épublique***] ***des Lettres***. Afin de continuer mes relations avec Lapierre je ne lis pas ***Le Nouvelliste***. Jamais de la vie, aucun journal ne m'a rendu ***le plus petit*** service. On n'a pas reçu les romans que j'y recommandais, ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des amis ; et les articles qui m'étaient favorables ont passé malgré la direction desdites feuilles. – Entre ces messieurs et moi, il y a une antipathie de race, profonde. Ils ne le savent pas, mais je le sens bien. – En voilà assez sur ces misérables !

Ah ! la Bêtise Humaine vous exaspère ! et elle vous barre jusqu'à l'Océan ! Mais que diriez-vous, jeune homme, si vous aviez mon âge !

Dans huit ou dix jours j'aurai fini mon perroquet. –

Je suis impatient de vous le lire. Tâchez de venir à Croisset, avant le commencement de septembre. – Vous y coucherez (j'ai cinq lits à votre disposition !). Il se pourrait que je m'absent***asse*** dès les derniers jours d'août. – Dans ce cas-là je vous préviendrais.

Embrassez votre chère maman pour moi – et qu'elle vous le rende.

Votre vieux

Jeudi 10 août.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi [17 août 1876].

Hier, à 1 heure de nuit, j'ai terminé mon ***Cœur simple*** et je le recopie. – Maintenant je m'aperçois de ma fatigue, je souffle, oppressé comme un gros bœuf qui a trop labouré. – Et puis, quelle chaleur ! Je ne sais pas comment vous pouvez y tenir aux Pyrénées. – Depuis Nazareth, je ne me souviens pas d'une pareille température. Il paraît qu'à Rouen tout le monde a la figure d'un jaune, mais d'un jaune !

Ta dernière lettre, mon Loulou, ***ne respirait pas*** une satisfaction aussi complète que les précédentes. Quand tu me dis que tu ne viendras à Croisset que pour moi, j'entrevois la préoccupation de ***on*** ! – encore ! C'est bien faible pour une femme supérieure ! Que peu[ven]t avoir de commun avec un être intelligent nos voisins de la rive ! Moi, plus je vais et plus je me sens plein d'un dédain inexprimable pour les bourgeois sans compter les bourgeoises. Les puces de Julio me semblent aussi importantes dans le monde que les trois quarts de l'espèce humaine.

Comme nouvelle, j'aurai demain « cet excellent M. Baudry » (c'est toujours ainsi que l'appelait Alfred). Il restera jusqu'à dimanche soir puis le 25 Tourgueneff viendra écouter mon Conte ; j'en fais une copie (deuxième exemplaire) pour qu'il l'emporte. Grâce à la paresse de ce cher Moscove, ***Saint Julien*** ne paraîtra russifié qu'en

novembre. Je comptais sur 14 cents francs, – qui sont retardés.

Quant à lui (Tourgueneff) il a été volé de *150 mille* par un intendant et m'annonce cette perte (une bonne partie de son avoir) avec une grâce inimaginable, sans la moindre récrimination contre le coquin, en vrai gentilhomme.

Je ne croyais pas que vous dussiez (comme j'écris purement) que vous dussiez être revenus ici du 1er au 5 septembre au plus tard. – Si vous allongez un peu votre absence, vous n'y serez pas longtemps sans moi. – Car je me propose d'en partir le 1er. – Bref, nous ne serons pas, j'espère, plus d'une huitaine séparés. Ou plutôt vous ne serez pas ici guère plus de huit jours sans m'y revoir.

Je croyais que tu devais aller à Bayonne ? Pourquoi ne retourneriez-vous pas chez le bon Laffitte ?

Si la chaleur *torride* continue, je ne sais pas comment on fera pour manger. Il n'y a plus rien ! – Un chou-fleur, plein de chenilles, coûte 30 sols. Il en est de même de la salade ; « on ne peut pas en approcher ». J'ai admiré cette expression gémie de concert par Saint-Martin et par Émile, qui sont les deux seules personnes avec lesquelles je dialogue et que je ne trouve pas plus bêtes que beaucoup de messieurs – bien. –

Maintenant que j'en ai fini avec Félicité, Hérodias se présente et *je vois* (nettement, comme je vois la Seine) la surface de la mer Morte scintiller au soleil. Hérode et sa femme sont sur un balcon d'où l'on découvre les tuiles dorées du Temple. Il me tarde de m'y mettre et de piocher furieusement cet automne, aussi ai-je envie de commencer ma saison d'hiver le plus tard possible. Ça *me fait deuil* de

songer qu'à peine revenus ici vous quitterez Vieux. – Oh ! non ! n'est-ce pas ?

Croirais-tu que je pense souvent à… de Fiennes. Est-ce assez bête ! Mais je pense plus souvent à ma pauvre fille ! que j'embrasse bien fort.

Sa NOUNOU
ou *le Dernier des Pères de l'Église*.

Pour mon Neveu :

Considération griève : Comme les Eaux-Bonnes ne sont pas un séjour folâtre, je vous engage à y rester cette fois le plus longtemps que vous pourrez, afin de n'y pas revenir.

Je vous plains ! – car moi aussi j'ai connu l'embêtement radical des villes d'eaux, – et je n'y étais pas pour mon compte. Réfléchissez à cette beauté morale et qu'elle vous soit un encouragement à tolérer vos douleurs.

La table d'hôte, hein ? la cloche ! et tout le reste ! Cette vie de bestiaux qu'on mène ensemble a quelque chose qui vous ravale. – C'est le rêve moderne, mon bon ! démocratie – égalité.

Jeudi, 6 h[eures].

Je rouvre ma lettre, car je viens de recevoir la tienne du 15.

D'avance, j'avais répondu dans ce qui précède à tes questions sur mon petit voyage à Paris.

***

As-tu reçu une lettre de moi poste restante ? Je t'y apprenais un tas de choses et j'avais écrit, pour votre esbatement une belle page en langage vert ?

Oui, chère fille, depuis deux mois je me sens en épanouissement. Cela a plusieurs causes. La principale est, je crois, de ne pas entendre parler d'affaires ! – ou de n'avoir rien qui me force à y songer. L'idée de l'argent m'exaspère de plus en plus. – Tout à l'heure Émile m'a rapporté de la banque 460 francs. Eh bien la vue des billets de banque m'a déplu, ***c'est comme ça***. J'avais envie de les foutre par la fenêtre avec ses papiers. Tels sont les nerfs de Monsieur ! – Dumas a dit, il y a quelque temps à Lapierre en parlant de moi « Oh, lui, c'est un idéaliste » – et il avait raison. On ne se corrige pas avec l'âge. Au contraire on verse du côté où l'on penche. – Les défauts se renforcent. Seulement il faut tâcher de développer ses qualités. – Et quant à l'Économie et tout ce qui s'y rapporte Vieux ne sera jamais fort. Oh ! jamais ! –

Tâche de faire prendre patience à ton Époux. Si son médecin ne lui ordonne pas de bains c'est qu'il ne le juge pas bien malade. Mais il voudrait prendre ***plus*** de remèdes, parce qu'il lui semblerait alors qu'il devrait ***plus*** guérir. Tel est le cœur humain, Madame.

Oui, pauvre chat, je songe à Luchon beaucoup depuis que vous êtes aux Eaux-Bonnes. Comme je veillais sur toi ! hein ?

Bon courage pour la petite étude – et que la chaleur vous soit légère !

VIEUX t'embrasse bien tendrement.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi [17 août 1876].

Mon cher Vieux,

J'ai fini mon ***Cœur simple*** ! hier à 1 heure du matin. – Et présentement je le recopie.

Le père Baudry qui m'a fait attendre sa visite doit apparaître ici demain sans faute, – et y rester jusqu'à lundi.

Le connaissez-vous ?

Enfin, mon vieux lascif, quel jour vous plaît-il de venir à votre choix déjeuner ou dîner chez

votre GÉANT.

P.-S – Julio m'humilie par ses continuelles érections.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 17 août 1876.]

Eh bien ! moi aussi, ***j'ai fini*** !!! et présentement je recopie. Ce qui n'est pas une grande besogne car l'œuvre est courte.

Donc, mon bon cher vieux, IL FAUT que vous veniez entendre ça, au plus vite. – Et si la chose vous agrée, il me serait, derechef agréable qu'elle parût dans une Revue russe afin de toucher un peu d'argent (qu'elle soit plus ou moins bien traduite, peu m'importe). Enfin nous causerons de tout cela, pas plus tard que dans huit jours, n'est-ce pas ? –

J'attends votre visite comme la Terre altérée. – Quelle chaleur ! Saprelotte !

Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire ?

Dans deux ou trois [jours] j'attends de vous un mot me disant : « J'arrive. »

Amitiés aux autres

et à vous une forte embrassade

de votre

Jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir, 23 [août 1876].

Mon pauvre chat,

Je ne sais pas encore quand je m'en irai à Paris, probablement de demain ou d'après-demain en huit ? Et je suis ***bien fâché*** de m'en aller juste au moment où tu arrives ! Mais j'aime encore mieux ça que de partir huit ou quinze jours après. – C'est bien dommage que tu ne puisses pas reculer ton retour !

À la fin de septembre, il me faudra retourner à Paris (pour 24 heures seulement), afin d'assister à la 1re de Daudet. – Que n'est-elle à la fin d'octobre. Car j'ai bien peur que ***mes*** enfants ne me lâchent, avant même cette époque ! – La Bonne Princesse a eu tellement chaud au Havre qu'elle s'est

empressée de retourner chez elle, si bien que je n'aurai pas sa visite. Elle me rappelle que depuis trois ans je n'ai pas fait le moindre séjour à Saint-Gratien et me somme d'y venir. Tout cela me dérange infiniment ! Si le Moscove ne devait pas venir immédiatement je partirais tout de suite. – Et encore ne suis-je pas bien sûr de l'arrivée dudit Moscove ! J'espère que demain je saurai là-dessus à quoi m'en tenir.

Si je ne vais pas maintenant à Saint-Gratien, ***il faudra*** que j'y aille lors de la pièce de Daudet – et alors, j'abandonnerais encore ma pauvre Caro, dont je commence à m'ennuyer. – Ce serait trop bête.

Si rien ne vous force à passer par Paris, je vous engage à revenir par Orléans, afin de voir *Chartres* que tu ne connais pas. Et qui est on ne peut plus curieux.

Le père Baudry est resté ici deux jours pleins. – Sa société est charmante. Nous avons bavardé d'une façon inimaginable. – Lundi, j'ai dîné avec lui chez son frère, qui a été gigantesque de comique. Je vous donnerai des détails du dîner – lequel n'a pas valu celui de Mme Pelouze. Oh ! non ! Un canard pourri, un soi-disant Pont-l'Évêque, qui était du Livarot, etc. ! Son frère en souffrait.

Il (Fr. Baudry) croit que mes deux contes auront le plus grand succès. – Aujourd'hui, j'ai nettoyé ma table. Elle est maintenant couverte de livres relatifs à Hérodias et, ce soir, j'ai commencé mes lectures. – Autre guitare !

J'ai peur qu'Ernest n'ait pas fait aux Eaux-Bonnes un séjour assez long ?

Ci-inclus une lettre de Juliet. Elle me dit de te prier de m'envoyer ta lettre, quand tu lui répondras, ne sachant point d'avance où elle sera.

Quant à moi, envoie-moi ta prochaine, ici, afin de m'instruire de votre itinéraire. Si par hasard j'étais à Saint-Gratien (ce que je ne crois pas), Émile me l'y ferait parvenir.

J'ai honte de celle-ci tant je la trouve imbécile.

Je t'embrasse bien tendrement. Ta vieille

NOUNOU.

Maintenant que je n'écris plus je sens ma fatigue. Cependant, je n'ai pas encore retrouvé le sommeil.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, Chalet.
Mercredi, 23 août [18]76.

Mon cher ami,

Je ne vous ai pas répondu sur-le-champ, parce que je voulais pouvoir vous fixer dès à présent le jour de mon arrivée à Croisset – et ce n'était pas facile – mais voilà que je reçois votre télégramme, et je me vois obligé de vous dire que je ne ***puis*** pas venir avant le ***10 septembre*** ; – mais alors pour sûr. – Je suis enchanté que vous ayez fini votre travail. – Si je trouve que ***pour commencer*** il vaut mieux que ***Saint Julien*** [paraisse] dans une revue ***russe***, je m'y mettrai, quoique l'autre soit à peu près terminé. Vous savez que nous avons encore de la marge jusqu'au 1er nov[em]bre.

Je suis dans la copie jusque par-dessus la tête, et cette besogne m'ennuie.

Du reste, je vais bien, mais je me sens envahi par je ne sais quel brouillard vieux, qui est fort désagréable.

Ainsi, mon ami, au *10*, sans faute !

Je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUÉNEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi soir, 24 [août 1876].
Anniversaire de la Saint-Barthélemy.

Mon bon cher vieux,

Je ne vous attends pas le 10 septembre, parce que je ne serai pas à Croisset, à ce moment-là.

Mais si vous voulez reculer votre visite de 8 jours, avec quelle joye je la recevrai.

Je vais faire une petite absence, ou plutôt deux ou trois petites absences – dont une à Saint-Gratien.

Mais je n'admets pas, mon cher ami, que vous soyez désormais mon traducteur-juré ! Une fois, ça m'honore, mais la récidive me chagrinerait.

Il ne manque pas de gens en Russie, qui peuvent me traduire tant bien que mal. – Témoin ceux qui translatent les correspondances de Zola. Nous en causerons. – À bientôt.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Je vous écrirai pour vous dire où je suis.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 4 heures [août 1876 ?].

Mon bon,

Les Sabatier, n'ayant à eux que lundi prochain, nous demandent d'aller ce jour-là voir la maison de Corneille par le bateau qui passe devant notre porte à 11 heures. Nous reviendrons par celui de 2 heures.

En cas d'empêchement de votre part, envoyez-moi un mot dans une boîte.

S'il faisait une pluie violente, ne comptez pas sur nous.

À vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi matin, 9 h[eures, 2 septembre 1876].

Je serai ce soir à Paris – et demain matin je déjeunerai à Saint-Gratien où je vais rester plusieurs jours. De cette façon-là, je ne serai pas obligé de te quitter encore une fois, mon pauvre Caro.

C'est fini. Voilà mon été passé et j'en suis tout marry. – Plus de bains, plus de grand soleil et plus de travail féroce. Si je n'écoutais que mon égoïsme, je resterais ici, – comme « un petit père tranquille », à ruminer ***Hérodias***.

Je t'engage pour ton pied à rester immobile. La ***seule*** manière de guérir ces plaies-là, c'est de ne pas bouger. Quant à Ernest, il me semble que sa colique a dû diminuer le nombre de ses bains. Ne serait-il pas sage que vous prolongiez votre séjour aux Eaux-Bonnes ? – Qui donc vous presse de revenir ! sauf l'ennui, – motif que je comprends.

Puisque vous allez à Bayonne – qui est un pays charmant, je vous engage à voir Biarritz – et à prendre un jour pour aller visiter Fontarabie et Irun.

Hier j'ai eu la visite du jeune Baudry – et Laporte est venu dîner avec nous pour me faire ses adieux. – ***L'oie*** (son collègue) ne le salue pas, tant ils se détestent instinctivement. Il est scandalisé de l'ignorance et de la bêtise de ces messieurs.

Écris-moi à Paris – où je viendrai de temps à autre pour prendre mes lettres.

Adieu, ma pauvre fille.

Je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

Il me tarde d'être rentré ici – dans mon vieux Croisset, comme tu dis 1° pour te revoir 2° pour te lire le ***Cœur simple*** et 3° pour me remettre au travail.

Quant au ***Cœur simple***, c'est aussi bonhomme que ***Saint Julien*** est effervescent. – Et je crains que tu n'éprouves une déception, étant une personne qui aime les choses à plumet.

***

À ERNEST RENAN

[Saint-Gratien ?,] dimanche matin [3 septembre 1876].

Mon cher Renan,

Je suis très bousculé dans ce moment, parce que je voudrais m'en retourner vers ma cabane dans une quinzaine de jours, et que j'ai bien des choses à faire d'ici là.

Donc, mardi soir, ne comptez pas sur moi, hélas !

Mais nous ***nous*** verrons sans doute mercredi ? et peut-être samedi chez Baudry.

Mille regrets et tout à vous.

Ex imo.

À LÉONIE BRAINNE

[Saint-Gratien ?, 3 septembre 1876.]

Je voulais vous aller voir hier mais j'ai été retenu chez Renan.

Quant à demain, Mme Pelouze me prend ma soirée (pour affaires !).

Mais mardi je compte passer chez vous un bon ***laps*** dans l'après-midi.

Et nous prendrons jour pour dîner un des jours de la semaine prochaine.

Je vous bécote tendrement.

Votre vieux

POLYCARPE.

Je vous écris au milieu d'une société nombreuse et bruyante.

À JUDITH GAUTIER

[Paris, 4 ? septembre 1876.]

Ma chère Judith,

Où demeure M. Ganneau ? On me dit que c'est l'homme actuellement le plus fort en archéologie palestinienne. J'aurais besoin d'avoir avec lui une forte conférence.

Ton vieux

GUSTAVE FLAUBERT
t'embrasse.

À RAOUL-DUVAL

[Paris, 4 septembre 1876.]

Mon cher ami,

Je vous remercie de me donner l'occasion de vous rendre ce que vous appelez un « service » ! Mais je ne puis rien faire ***présentement*** parce que je suis lié. Il faut attendre un peu.

J'ai fait un conte que Tourgueneff a traduit et qui doit paraître dans une revue russe le 1er novembre. Pour celui-là

(comme pour les deux autres qui doivent suivre) je ne puis publier le texte qu'***après*** l'apparition en russe. C'est une condition ***sine qua non***. La traduction parue je rentre dans tous mes droits.

Mon intention est d'avoir un petit volume pour le printemps prochain. Il sera composé de trois contes. Deux sont faits. Vous choisirez celui des trois qui vous conviendra le mieux. – J'en ai promis un au ***Siècle*** et un autre au ***Bien public*** qui me couvre d'or. Si vous m'aviez fait votre demande un peu plus tôt je vous les aurais donnés tous les trois.

Vous voyez, mon cher ami, que je ne puis inaugurer votre journal, et que forcément il nous faut attendre jusqu'à la fin de l'hiver ou tout au moins jusqu'au mois de février.

Ne viendrez-vous pas à Rouen un de ces jours ? J'ai bien envie de vous voir et de causer avec vous, de ***La Nation*** et du reste !

Je suis à Paris et à Saint-Gratien depuis huit jours. Voilà qui vous explique le retard de ma réponse.

Je serai à Croisset du 15 au 17.

À bientôt, n'est-ce pas ? et tout à vous, cher et excellent ami.

Votre

Paris, lundi 4 septembre.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] vendredi matin [8 septembre 1876].

Mon pauvre Loulou,

Tu ne m'as pas l'air de t'amuser extrêmement à Croisset ? (– malgré la société de ton amie ? combien de temps l'auras-tu encore ?)

Tu me dis que, sans moi « c'est la maison des morts », rien de plus vrai. Mais les morts sont plus agréables que les trois quarts des vivants. Les souvenirs de cette nature sont pleins de douceur, – quand on a passé par les grandes amertumes.

Dans une huitaine de jours je ne serai pas loin d'aller te rejoindre. Et j'espère que nous passerons ensemble quelques bonnes semaines. Ton pauvre vieux s'en réjouit d'avance. – Si le mauvais temps continue, la 1re de Daudet aura lieu du 15 au 18 courant. Ce qui fait que je ne serais pas obligé de revenir à Paris. La collaboration de Belot aura, je crois, été nuisible à Daudet ? Ils ont fait un dénouement imbécile, par peur du public, par lâcheté !

J'ai vu hier les Charpentier, retour de Bretagne. – Et ce matin mon élève Guy, qui se porte mieux. Mais la santé de sa mère l'inquiète. – Aujourd'hui et demain je passerai mon après-midi à la Bibliothèque pour y lire et feuilleter différents bouquins relatifs à saint Jean-Baptiste. – Comprends-tu jusqu'à quel point je suis beau ? – Hier j'ai fait une longue visite à Maury et à Ganneau.

Si la pièce de Daudet n'est jouée que le 18, je reviendrai le lendemain avec le Moscove.

Quant au reste, j'aurais tant de choses à te dire que je ne dis rien. En somme, ton pauvre vieux n'est pas gai.

Ton diction[naire] allemand est sur ma table. Cherche donc ***mon*** dict[ionnaire] anglais, reliure brunâtre. Adieu, pauvre fille chérie.

Ta NOUNOU t'embrasse.

***

Et le pied ? comment va-t-il ?

***

À JULES TROUBAT ?

[Paris,] vendredi matin,
9 h[eures, 8 septembre 1876].

Mon cher ami,

Hier, à 2 h[eures] j'étais chez Charpentier, qui me paraît bien disposé pour vous.

Dreyfous ne sortira de sa maison qu'au mois d'avril prochain. Ils ne sont pas fâchés mais ils se séparent à l'amiable après l'expiration d'un traité dont le terme échoit au printemps.

J'ai parlé pour vous rigoureusement et nettement, et je vous engage à aller chez Charpentier dès maintenant.

Quand vous l'aurez vu, dites-moi comment se sera passée la visite. Puis, s'il est besoin, je reparlerai à Charpentier.

Tout à vous, mon cher Troubat.

Vôtre.

À JEANNE DE LOYNES

[Paris, 9 septembre 1876 ?]

Ma chère amie,

Je me propose d'aller lundi vous demander à déjeuner. Il m'est resté de la dernière visite que je vous ai faite un souvenir exquis. – Oui ! en regardant de près vos beaux yeux…, et causant doucement avec vous, pendant quelques minutes, j'ai trouvé la vie bonne.

À vous, du fond du cœur.

Samedi, 1 h[eure].

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 9 septembre 1876.]

Mon cher ami,

Peut-on compter sur vous ?

Nous avons peur que vous ne soyez malade.

En tout cas (et à cause de Charpentier) notre dîner aura lieu demain. – On se réunit chez moi à 4 h 1/2 pour

entendre le ***Cœur simple***. – Après quoi, nous irons au restaurant de l'Opéra-Comique.

Tâchez d'y venir.

Tout à vous.

Vous recevrez de la princesse Mathilde une invitation à dîner pour ***mercredi***.

J'ai été bien embêté de ne pas vous voir hier.

À RAOUL-DUVAL

[Paris, 10 septembre 1876.]

Mon cher ami,

Tout votre personnel de ***La Nation*** est-il arrêté ? Avez-vous un feuilletoniste des théâtres ?

Sinon, j'ai à vous proposer un disciple que je vous recommande chaudement, un jeune poète ***plein*** d'esprit et de talent, M. Guy de Maupassant.

Quand nous verrons-nous ? Si par hasard vous veniez à Paris cette semaine, donnez-moi un rendez-vous ; et j'accours.

À partir du lendemain de la 1re de Daudet (qui aura lieu, je pense, vendredi) je ne bougerai plus de Croisset. Et je vous y attends.

Tout à vous, cher ami.

Votre

Dimanche 10 septembre
rue du Faubourg-Saint-Honoré, 240.

À JULES TROUBAT ?

[Paris,] dimanche 10 septembre [1876].

[Au sujet de la première de Daudet, après laquelle ils partiront pour Croisset.] Il me tarde de tailler avec vous une bavette considérable ! […]

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] lundi matin,
10 h[eures, 11 ? septembre 1876].

Demain mardi, chère belle, ne venez pas avant 4 heures parce qu'il faut que j'aille à Saint-Gratien. Un train peut être en retard ! vous pourriez être chez moi – avant mon retour, et ne pas me trouver. Je serais désespéré.

Mais à 4 heures, je compte sur vous.

Votre POLYCARPE
qui vous chérit.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi matin [11 septembre 1876].

Certainement, ma chère fille, dans huit jours je serai revenu dans le bon Croisset ! La 1re de Daudet est, maintenant, ce qui me retarde. Elle est annoncée pour jeudi. Mais ce ne sera pas avant samedi. Tu as raison ! Daudet s'abaisse dans la compagnie de Belot. Par ***peur du public***, ils ont fait un dénouement que je trouve inepte et j'ai peur que le public ne soit de mon avis !

Il est très probable que le Moscove reviendra avec moi. Comme je ne crois pas qu'il puisse (vu sa taille gigantesque) coucher dans un des lits de la chambre à deux lits, je coucherai dans mon cabinet sur mon divan, avec un matelas on y est très bien. – (Quant au lit de la chambre d'Ernest, il n'y faut pas songer, car il est trop court pour moi.) – De cette façon-là, personne ne sera dérangé.

Du reste, le Moscove ne fait jamais de longs séjours.

Vieux avait raison de considérer comme sérieux ton mal de pied. – Aux pieds tout est grave ! Suis les prescriptions de Fortin – et ne bouge pas de ta chaise longue.

Quant à l'étourdissement d'Émile, c'est peut-être l'effet de l'orage. Maury, la veille du jour où je l'ai vu, avait eu aussi un étourdissement.

J'ai acheté des livres pour ***Hérodias*** – et je suis présentement sans le sol. Donc, il faut qu'Ernest m'envoie pour vendredi ou samedi *200* francs – car j'ai plusieurs petites dettes à payer, et ne saurais comment m'en retourner. Il faudrait que j'emprunte (ou empruntasse) à des amis.

Tu ne me parles pas de lui (d'Ernest), comment va-t-il ?

Je re-suis en correspondance avec R[aoul]-Duval au sujet de Guy, qui désire faire le feuilleton dramatique dans ***La Nation***, – et je le verrai prochainement soit ici, soit à Croisset. – Dans le courant du mois prochain j'y aurai un dimanche la visite de Guy.

Tu feras toutes mes amitiés à Mme Maréchal, en lui disant que je regrette de ne pas la trouver à mon retour.

Si c'était une autre que toi, je te plaindrais de la solitude où tu vas être pendant trois ou quatre jours (car je suppose qu'Ernest est à Dieppe) mais ma pauvre fille sait vivre toute seule, – ayant l'intelligence ornée.

En fait de livres, je t'en apporterai un beau sur la dévotion moderne.

Allons, à bientôt, nous reprendrons nos fortes conversations, – et je te bécoterai à mon aise !

Ta vieille NOUNOU qui t'aime.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mardi marin, 9 heures [12 septembre 1876].

Notre ami Guy m'annonce que vous êtes à Paris, mon bon vieux.

Pour le commun des mortels, je suis censé être à Saint-Gratien. Ce train de vie va durer jusqu'à la première de Daudet qui aura lieu samedi. Il faut rester jusque-là et y aller. Lundi je m'en retourne avec Tourgueneff. Revenons tous les trois de compagnie par le train de 1 heure (lundi) !

mais d'ici là donnez-moi un rendez-vous le soir, passé 10 heures, dans votre quartier, ou bien venez le matin chez votre géant.

N.B. – Sauf demain où je sortirai avant 10 heures.

Je vous embrasse.

Votre

À JEANNE DE LOYNES

[Paris,] mardi soir [12 septembre 1876].

C'est convenu, chère belle amie ! *lundi* je profiterai de votre loge. Je passerai la soirée à vos côtés. ***[Aussi va-t-il écrire à Alphonse Daudet de disposer de la place qu'il lui réservait.]***

Étiez-vous jolie, hier ! nom d'un nom ! étiez-vous jolie ! – quelle figure ! quelle bouche ! quels yeux ! quels gestes ! – On a envie de vous manger ! Quand je vous ai quittée, j'étais amoureux fou de vous

voilà !

Deux longs baisers sur chacune de ces indescriptibles menottes.

GVE F.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] mercredi, 2 heures [13 septembre 1876].

Eh bien ? et mon livre, ou plutôt mes livres (le *Tristram* et le Machiavel) quand les aurai-je ? Vous m'oubliez complètement, cher ami ! – Je n'attends que ces deux volumes pour fermer ma boîte et m'en retourner chez moi travailler.

Au revoir, Homme léger !

Et tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] mercredi, 5 h[eures, 13 septembre 1876].

Mon cher ami,

Daudet m'a confié hier que sa 1re n'aurait pas lieu avant lundi, bien qu'elle soit annoncée pour samedi.

C'est samedi à 1 heure qu'aura lieu la répétition générale. Si vous tenez à y venir, vous n'aurez qu'à vous nommer, je serai au théâtre à 1 heure précise.

***

S.V.P. un mot pour nous dire si nous devons compter sur vous. –

À partir de lundi matin je serai libre ; et mardi, nous filerons de compagnie vers le pays qui m'a donné le jour. – Le train express de 1 heure moins cinq me paraît le plus commode ?

Tâchez de venir samedi au Vaudeville ! – où nous nous donnerons rendez-vous pour lundi.

Votre VIEUX qui vous embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris,] mercredi soir [13 septembre 1876].

C'est convenu, n'est-ce pas[1], mon bon ?

Samedi vers 9 heures 1/2, je vous verrai apparaître dans mon logis. Nous dînerons ensemble.

R[aoul]-Duval m'a répondu ce matin. Je crois qu'il y aura moyen de vous introduire dans sa feuille.

Faites-moi penser à une commission pour Catulle.

Votre VIEUX vous embrasse.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] jeudi, 2 heures [14 septembre 1876].

Convenu ! À ***mardi*** ! Ne manquez pas, ou sinon je crève.

En attendant ce grand plaisir, mon pauvre vieux, je vous embrasse.

---

[1] Inutile de me répondre.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 15 septembre 1876.]

« Je suis affamée de ces questions-là. »

Ce mot de ma pauvre fille m'a charmé, tout à l'heure. Mais mon maître Pouchet n'est pas à Paris, de sorte que je ne sais à qui m'adresser ? Je crois d'ailleurs que tu demandes une chose bien difficile. Pour comprendre la physiologie il faut d'abord savoir l'anatomie. – Quand je serai revenu près de toi, j'irai consulter Pennetier. Je doute qu'il existe des manuels de physiologie clairs et ***nouveaux***. C'est une science qui ne fait que de naître.

Mesure une des couches de la chambre à deux lits pour voir si le Moscove peut y coucher. Bouilhet y couchait bien mais Tourgueneff est beaucoup plus grand.

Il faut comparer cette couche avec la mienne. Si elle est trop petite il habitera ma chambre. – En mettant une seconde cuvette sur la seconde table, nous serons bien.

La 1re de Daudet n'a lieu que lundi ! De sorte que je ne serai pas revenu avant mardi – ! Ça me contrarie ! car j'ai bien envie d'être re-piété chez moi.

J'attends avec moult impatience les deux cents francs annoncés.

Depuis trois jours je savais le départ de Mme Brainne. – Pauvre femme ! comme je la plains.

Allons, adieu, pauvre Loulou. Cette fois, c'est bien la dernière lettre.

Je t'embrasse très fort.

Ton VIEIL ONCLE.

Soigne ton pied. Reste couchée.

Je vais retourner à la Bibliothèque pour voir dans les Bollandistes la vie de saint André – qui sera, je crois, un des personnages de ma petite historiette.

***

Dans ses précédents séjours le Moscove se trouvait très bien dans ton lit. Si les autres (de la ch[ambre] à 2 lits) ne sont pas plus petits, tu peux l'y mettre.

***

Je suis bien content de savoir qu'Ernest se trouve mieux.

***

Ta lettre datée du 13 ne m'arrive que ce matin 15.

***

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche matin,
9 h[eures, 17 septembre 1876].

À l'instant même je viens de recevoir 200 francs de Daviron. – Ainsi, qu'Ernest ne s'en tourmente pas !

Il est *de fait* que je commençais à être très gêné. Et que ma position allait devenir ridicule.

Mardi nous prendrons l'express de 1 heure moins 5, le Moscove et moi.

La répétition de Daudet a été superbe. – Et je crois qu'il aura un grand succès, j'en suis bien content pour lui.

Adieu, mon pauvre Loulou. Nous allons donc (et enfin !) nous revoir.

Je t'embrasse.

VIEUX.

Patience pour le pied. C'est très long.

J'ai trouvé ta robe bleue.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, mercredi soir [20 septembre 1876].

Princesse,

Voilà le beau temps qui revient ; aussi je me permets de vous rappeler votre promesse et même votre « parole d'honneur ». Quand vous verrai-je ? Quand aurai-je le bonheur de vous voir dans ma pauvre maison ?

J'y ai maintenant Tourgueneff, qui ne va pas tarder à en repartir. – Ma nièce est retenue sur un divan par un mal de pied, mais elle sera debout quand vous viendrez.

Mme Espinasse m'a écrit pour me prier de lui envoyer (dès qu'ils seront parus) les contes que je vous ai lus. Cette lettre me prouve que vous lui avez parlé de moi avec indulgence, ce qui ne m'étonne pas.

En revenant à Paris, à la fin de la semaine dernière, j'ai rencontré M. Sauzay, qui m'a dit que vous deviez avoir chez vous M[lle] Judic. Vous a-t-elle amusée ?

La représentation de ***Fromont jeune*** a été fort belle. C'était une 1[re] intéressante. Mais le roman vaut mieux que la pièce. Elle a réussi plutôt par ses défauts que par ses mérites, tant le public est bête ! Goncourt y grelottait, et moi j'y crevais de chaleur. Du reste, le contact de la foule me devient de plus en plus odieux, – votre ami n'étant pas démocrate.

Il me semble que j'oublie de vous remercier pour les bons jours que j'ai passés dernièrement à Saint-Gratien ? Mon cœur se dilate chaque fois que je franchis votre seuil, – car vous savez tous les sentiments que j'ai pour votre altesse.

À bientôt, n'est-ce pas ?

Et d'ici là je suis, comme toujours, en vous baisant les mains,

Votre très affectionné et dévoué

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, Chalet.
Dimanche 2[4] septembre [18]76.

Mon vieux féroce !

Je suis revenu ici sans encombre ; je n'ai pas eu le temps de voir Magny – mais j'ai vu Pellé. – Je lui ai soumis la question en litige ; il m'a répondu :

« On le fait, et même souvent. Mais ce n'est pas dans les règles de la bonne cuisine ! »

Le résultat de ceci est que je vous dois 6 bouteilles de champagne ; mais si je n'ai pas la victoire ***matérielle***, je l'ai – ***morale*** !!

Je me suis remis à ma copie, ce soir je relirai pour la seconde fois le *Cœur simple*.

Mille amitiés à tout Croisset. J'espère que votre nièce va se relever bientôt, et je vous embrasse.

Celui qui mange le poulet rôti ***chaud***, sans moutarde.

J. T.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi soir [26 septembre 1876].

Rien de changé, mon bon ! à jeudi.

Pourriez-vous voir dans L'*Astronomie populaire* d'Arago quelque chose qui serait à mon usage, relativement à l'***apparence***, à la ***COULEUR*** des étoiles. Guillemin est là-dessus un peu sommaire.

J'ai pris à la Bibliothèque de Rouen la liste des livres archéologiques. Ce n'est pas énorme. J'en ai même expédié deux, en une heure.

Nous piocherons jeudi.

Tout à vous, mon vieux solide.

Votre

La chaleur est revenue. À partir de demain je me rebaigne. Apportez votre caleçon, si le cœur vous en dit.

P.-S. – Quelles sont les planètes que l'on voit vers la fin d'août ?

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mercredi, 27 septembre [1876].

Quand vous ai-je écrit ? Il y a très longtemps il me semble ? Je suis en retard. Mais ne pas croire que je suis en oubli. N'importe ! J'agis envers vous comme une canaille. Mais pourquoi ne me le dites-vous pas !

Voici ma vie depuis le commencement de juin. J'ai travaillé jusqu'à la fin du mois dernier comme un ***phré***nétique. Et mon ***Cœur simple*** est fait, copié (et recopié pour la Russie).

J'ai été passer quelques jours à Saint-Gratien puis à Paris, où j'ai hanté la Bibliothèque ex-impériale, et assisté à la 1re de ***Fromont***. Les changements introduits dans l'histoire par Belot (et qui sont, selon moi, abjects) ont été la cause du succès. Tel est le Public !

Le lendemain j'étais revenu ici – où Tourgueneff m'a rejoint le jour suivant. Comme c'est un homme fugace il en [est] reparti quarante-huit heures après et depuis lors j'ai expédié Flavius Josèphe, lequel était un joli bourgeois ! c'est-à-dire un plat personnage.

Cette histoire d'Hérodias, à mesure que le moment de l'écrire approche, m'inspire une venette biblique ! – J'ai peur de retomber dans les effets produits par ***Salammbô***, car mes personnages sont de la même race, et c'est un peu le même milieu ? – J'espère pourtant que ce reproche, qu'on ne manquera pas de me faire, sera injuste. Après quoi, je reviendrai à mes bonshommes.

Pour aller plus vite dans mon ***Hérodias***, je me propose de rester ici le plus tard possible. Tâchez de m'imiter et de ne pas venir à Paris avant le jour de l'an afin d'en partir, pas avant le mois de mai.

Vous avez séduit ma nièce – qui est maintenant à Croisset, et qui me charge de vous dire qu'elle vous aime – défaut de famille.

Avez-vous lu le mandement de l'évêque de Montpellier sur le vol d'une hostie ? Comme style, et comme grotesque, c'est inappréciable. Je vous recommande ***L'Arsenal de la dévotion***, par Paul Parfait. Il y a de quoi avoir le vertige. Lisez cela ! on ne saurait trop rire !

Comment allez-vous ? Que devenez-vous, etc. ? Écrivez-moi une longuissime épître pour me prouver que vous me pardonnez ma négligence.

Amitiés à votre mari, et tout à vous.

Votre VIEUX FIDÈLE.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi [27 septembre 1876].

Homme entêté,

Eh bien ? Êtes-vous assez… Mais non ! je veux vous accabler de ma clémence.

Ne trouvez-vous pas que nous aurions pu causer d'autre chose, pendant la dernière heure ? Mais vous y teniez, et vous reveniez là-dessus sans cesse ! Enfin, n'en parlons plus ! – C'est une heure de plus que vous ***me devez***, être fugace, individu qu'on ne peut avoir chez soi.

Rien de neuf depuis votre départ. Ma nièce est toujours étendue sur son divan. La pluie tombe et je viens de finir mes notes sur Flavius Josèphe, lequel était un joli bourgeois. Voilà.

Ce conte d'***Hérodias*** me cause une venette abominable. Le plan s'en éclaircit, un peu – mais rien qu'un [peu].

Raoul-Duval, de qui j'ai reçu une lettre ce matin et qui vous croit encore chez moi (ah bien oui !), me charge de vous rappeler à son souvenir *[sic]*.

Ne vous embêtez pas à traduire le *Cœur simple*. Trouvez quelqu'un pour cette besogne que je suis honteux de vous voir remplir (bien qu'au fond, très flatté).

Quand reviendrez-vous, maintenant ? Quand se reverra-t-on ?

Tenez-vous en joye – et pensez quelquefois à moi.

Votre vieux qui vous embrasse.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 4 octobre 1876.]

Princesse,

Le mauvais temps paraît se calmer. Depuis deux jours on se croirait en été. Faut-il garder l'espérance de vous avoir un peu dans le pauvre Croisset ? – maintenant ? – ou quand vous déménagerez de Saint-Gratien ?

J'ai lu par hasard un fragment de ***L'Assommoir*** paru dans ***La République des Lettres***, et je suis tout à fait de votre avis. Je trouve cela ***ignoble,*** absolument. Faire vrai ne me paraît pas être la première condition de l'Art. Viser au Beau est le principal, et l'atteindre si l'on peut.

Puisque mes deux petites histoires vous ont plu j'en médite une troisième, à laquelle je souhaite le même succès. Pour aller plus vite en besogne, je resterai ici très tard cet hiver, jusqu'au jour de l'an, sans doute ? – Ainsi je serai bien longtemps sans vous voir, hélas !

Avez-vous entendu parler d'un livre qui a pour titre ***L'Arsenal de la dévotion*** par Paul Parfait ? Si vous voulez savoir jusqu'à quel point la Bêtise humaine peut aller lisez-le ! C'est vertigineux ; je crois qu'il vous fera rire, à moins que le dégoût ne soit trop fort ?

Je songe à vous souvent, ma chère Princesse, et aux bons moments que j'ai passés près de vous, il y a un mois. – Croyez à ma vieille affection et permettez-moi de vous baiser les deux mains, car je suis entièrement vôtre.

Croisset, mercredi 4 octobre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset [17 octobre 1876].

Où demeure le général, pour qu'on puisse avoir de ses nouvelles ?

Une minute après avoir lu votre lettre, j'ai vu dans ***Le Nouvelliste de Rouen*** qu'il était « très mal », est-ce vrai ?

Est-il à Dieppe ? à Paris ?

Comme je vous plains !

Si vous ne pouvez m'écrire pour me donner quelques détails, priez M. Roger de me rendre ce service.

Votre VIEIL AMI.

Mardi matin.
Croisset.

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, mardi 17 [octobre 1876].

Pauvre chère amie,

Comme vous êtes triste ! et comme je vous plains ! votre lettre m'a navré. Et je comprends d'autant mieux votre état que j'ai éprouvé quelque chose d'analogue, vis-à-vis de ma mère. Dans les dernières années de sa vie, elle m'irritait et me faisait un mal affreux. Ceux que nous chérissons nous blessent plus que les autres, quand nous voyons chez eux

des défectuosités morales. – Votre Henri est dans une ***passe*** étrange. Qu'en adviendra-t-il ?

En tout cas, dans votre intérêt commun, vous n'avez qu'une chose à faire c'est de vous séparer. Le jeune homme est prodigieusement gâté par votre tendresse. Il compte dessus et en abuse. – Vous éprouverez un grand soulagement dès que vous serez seule.

Quant à moi, je continue à travailler ou plutôt je vais me remettre à travailler car lire et prendre des notes c'est de la débauche. Mais dans huit ou dix jours je m'attellerai à une nouvelle œuvre, un troisième conte, pour compléter le volume que je voudrais publier au printemps prochain. – Afin d'aller plus vite, je resterai à Croisset très tard, jusqu'au jour de l'an et peut-être au-delà.

Vous apprendrez avec stupéfaction que ***je fais de l'exercice*** ! (commencement de décadence !). Voilà trois fois que je reviens de Rouen à pied, par le bord de l'eau, – en admirant la Nature ! Cette année l'automne me ravit ! pourquoi ?

Après-demain, nous dînons rue de la Ferme et dimanche je dois aller, avec les vôtres, dîner au Vaudreuil.

Ma pauvre nièce est depuis deux jours dans son lit avec une migraine terrible. Et mon neveu Commanville vagabonde pour ses affaires. – Elles prennent une meilleure tournure.

Que vous dirais-je encore ? – que je vous aime. Mais vous le savez. Et que je vous désire. Vous n'en doutez pas. Oui ! il m'ennuie de ne pas voir votre belle et bonne mine pour la couvrir de baisers tout à mon aise ! Vlan !

Votre GVE.

J'espère que cet hiver ne sera pas aussi bête que l'autre et qu'on se *verra*. À bientôt, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, nous ferons une visite à la foire Saint-Romain !!!

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] jeudi matin [19 octobre 1876].

Je viens d'apprendre la mort du pauvre général. – Et je suis désolé en songeant à votre chagrin !

Ma lettre vous arrivera, pendant que vous serez seule. Car M. Roger est sans doute à Paris pour l'enterrement…

Je pense à vous, ou plutôt je ne pense qu'à vous – et je vous embrasse.

Votre

G.

Que peut-il vous arriver de malheureux maintenant ? Il me semble que vous êtes au *fond* ?

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, 19 octobre 1876.

Ma chère Gertrude,

Je m'ennuie de vous ! Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Le bon mouvement qui vous a poussée à me revoir, après tant d'années, doit avoir des suites. Ce serait de la cruauté maintenant que de recommencer votre oubli. Et d'abord écrivez-moi, dites-moi ce que vous devenez, vous et vos splendides enfants. Puis, cet hiver, il faudra revenir à Paris et y passer toute une saison. Dolly en a besoin pour ses études scientifiques et Éveline pour son chant.

J'ai fini le *Cœur simple*, et si mon *illustrateur* daigne l'entendre, je suis tout prêt cet hiver à lui en faire la lecture, en y mettant tous mes talents de comédien.

Oui, chère Gertrude, la vie est si courte qu'il faut la passer autant que possible avec ceux qu'on aime. Voulez-vous qu'au mois de janvier Caroline vous cherche un appartement à louer ? Amenez votre cuisinier ou cuisinière ; cela vous sera plus commode et moins dispendieux. Faites cela ! *do ! pray !*

Comment vous dire le plaisir que m'a fait votre visite, votre réapparition ? Il m'a semblé que les années intermédiaires avaient disparu et que j'embrassais ma jeunesse. C'est le seul événement heureux qui me soit advenu depuis bien longtemps. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée !

J'ai passé tout mon été à travailler ; sauf quinze jours chez la princesse Mathilde, à Saint-Gratien, je n'ai pas bougé de Croisset, et j'y resterai jusqu'au jour de l'an, pour avoir fini plus tôt ma *Décollation de saint Jean-Baptiste*, que je vais commencer la semaine prochaine.

Et vous ? Donnez-moi des détails sur tout ce qui vous intéresse. Vous ferez plaisir à votre vieil ami qui vous embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, 25 octobre 1876.

Merci pour votre article, mon cher ami. Vous m'avez traité avec une tendresse filiale. Ma nièce est enthousiasmée de votre œuvre. Elle trouve que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur son oncle. Moi, je le pense, mais je n'ose pas le dire. Seulement le Talmud est de trop ; je ne suis pas si fort que ça !

Faut-il remercier Catulle de l'avoir inséré ? Qu'en dites-vous ?

Dans sept ou huit jours (enfin) je commence mon ***Hérodias***. Mes notes sont terminées, et maintenant je débrouille mon plan. Le difficile, là-dedans, c'est de se passer, autant que possible, d'explications indispensables.

Pas plus tard qu'hier, j'étais au Vaudreuil et j'ai parlé pour vous à Raoul-Duval. Le sire qui fera les théâtres se nomme Noël, ou mieux Nouhel ? personnage inconnu et qui probablement ne restera pas. J'ai demandé à Raoul-Duval de vous prendre à l'essai, c'est-à-dire de vous faire faire deux ou trois comptes rendus de livres. Ce qu'il a accepté. Donc, dès que les Chambres seront ouvertes, je vous enverrai pour lui une lettre d'introduction. C'est convenu. J'ai été dans cette recommandation très secondé par Mme Lapierre. Toujours les femmes, petit cochon !

Comme je connais M. Behic et le père Duruy (si notre ami Raoul-Duval n'était pas assez chaud) il me sera facile de leur parler, cet hiver, quand je serai là-bas. Mais je ne doute pas de la bonne volonté de Raoul-Duval.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, Châlet (Seine-et-Oise).
Mercredi, 25 oct[obre 18]76.

Je vous écris un mercredi – et votre lettre est datée d'un mercredi – mais combien de semaines se sont passées ? Deux, trois, cent, mille, je n'en sais rien ! Qu'ai-je fait pendant tout ce temps-ci ? Rien, et je n'en sais rien. – Les jours ont fui comme de l'eau, comme du sable. – Et vous, avez-vous travaillé ? – Comment va Mme Commanville ? Elle est levée depuis longtemps, je l'espère ? Quand venez-vous à Paris ? – Nous restons ici encore une dizaine de jours. Le ciel a été gris tout ce temps-ci. Je n'ai rien lu. – Ah, si fait ! J'ai lu le deuxième chant du ***Don Juan*** de Lord Byron – et ça a été une trace lumineuse à travers toute cette grisaille.

Il y a eu deux ou trois soirées de belle musique.

J'ai eu pendant une nuit une attaque de colique néphrétique. J'ai cru que j'allais crever.

Et voilà !

Écrivez-moi deux mots et dites mille choses aimables à M. et Mme Commanville.

Je me sens hébété, mais cela ne m'empêche pas de vous embrasser.

Votre

IV. TOURGUENEFF

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, samedi 28 [octobre 1876].

Je commençais à m'ennuyer de vous, mon bon cher vieux. J'avais peur que vous ne fussiez malade ?

Quant à moi, ça se boulotte. Sauf vingt-quatre heures passées au Vaudreuil chez R[aoul]-Duval à la fin de la semaine dernière, je n'ai pas bougé d'ici, depuis votre départ. – Mes notes pour ***Hérodias*** sont prises. Et je travaille mon plan. Car je me suis embarqué dans une petite œuvre qui n'est pas commode – à cause des explications – dont le lecteur français a besoin. Faire clair et vif avec des éléments aussi complexes offre des difficultés ***gigantesques***. Mais s'il n'y avait pas de difficultés où serait l'amusement ?

Lisez-vous les feuilletons dramatiques du bon Zola ? Je vous recommande, comme chose curieuse, celui de dimanche dernier. Il me paraît avoir des théories étroites, et elles finissent par m'irriter.

Quant au succès, je crois qu'il se coule avec ***L'Assommoir*** ? Le public qui venait enfin à lui, s'en écartera – et n'y reviendra plus. Voilà où mène la rage des partis pris, des systèmes ! Qu'on fasse parler les voyous en voyous, très bien ! Mais pourquoi l'auteur prendrait-il leur langage ? Et il croit ça ***fort*** – sans s'apercevoir qu'il atténue, par ce chic, l'effet même qu'il veut produire.

Pour aller plus vite en besogne, j'ai bien envie de rester à Croisset très tard, jusqu'au jour de l'an – peut-être jusqu'à la fin de janvier ? De cette façon, j'aurais peut-être fini à la fin de février. – Car si je veux publier un volume au commencement de mai, il faudrait que j'aie fini ***Hérodias*** promptement, pour que la traduction pût paraître chez vous

en avril. – Que devient celle du ***Cœur simple*** ? – et ***Saint Julien*** – quand le verrai-je ?

Ma nièce est remise sur pied. – Et me charge comme son mari de vous envoyer toutes ses amitiés.

Le jeune Guy de Maupassant a publié dans ***La Rép[ublique] des Lettres*** une étude sur moi qui me rend honteux. C'en un vrai article de Séide. Mais il y a une gentille ligne sur nous deux, à la fin.

On vous donnera cet hiver une représentation de la fameuse pièce ! – Et il s'en prépare une autre – encore plus forte ! – rien que des Hommes !

Que vous dirais-je encore ? Rien du tout si ce n'est que je vous aime, mon cher grand ! mais cela vous le savez.

Je vous embrasse.

Votre VIEUX.

Et cette néphrite ? Est-ce une forme de votre goutte ? ou un agrément nouveau ? Non, n'est-ce pas ? Soignez-vous bien.

J'espère me mettre à écrire dans une huitaine de jours. Présentement ***j'ai une venette abominable***, une peur à faire dire des neuvaines ! – pour la réussite de l'entreprise.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, mardi [31 octobre 1876].

Maintenant que la session est ouverte, R[aoul]-Duval ***doit*** être à Paris ? – Attendez néanmoins jusqu'à vendredi. Car il passe, peut-être, les deux jours de la Toussaint au Vaudreuil ?

En vous présentant chez lui très matin de 8 à 9 heures vous avez chance de le trouver.

Si l'on vous refuse la porte, vous direz que vous venez de ma part.

Je n'ai pas cacheté l'enveloppe. Mais, pour épargner votre modestie, collez ladite préalablement. Et dites-moi comment vous avez été reçu.

Si vous lui proposiez ***de vous-même***, un travail, vous lui épargneriez la peine de réfléchir. Et ça irait peut être plus vite.

On n'a pas fait « l'histoire de la critique moderne », c'est une matière fertile.

Prendre par exemple : Planche, Janin, Théo, etc., rien que les morts, et analyser leurs idées, leur poëtique ou bien creuser la question de « l'Art pour l'Art » – ou bien : celle de la Féerie ? –

Aucune étude, (pas même une tentative d'étude) n'a été faite sur l'œuvre immense de George Sand. Il y aurait un beau parallèle à faire avec celle de Dumas. Le roman d'aventures, et le roman d'idées.

Enfin, mon bon, si vous entrez à ***La Nation*** je voudrais vous y voir débuter par quelque chose qui puisse tirer l'œil.

Peut-être une Blague à fond de train ? enfin cherchez !

Merci de m'avoir envoyé *L'Événement*.

Je vous embrasse.

Votre vieux solide

Tourgueneff m'a écrit il y a trois jours qu'il serait revenu à Paris dans une dizaine.

***

Je n'ai pas écrit à Catulle. – Mais remerciez-le de ma part.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, 31 octobre 1876.]

Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que je pense à vous, presque continuellement. – Vous devez être si triste ! si malheureuse ! – Comme vous le regrettez, hein, ce pauvre ami, ce cher frère !

Viendrez-vous à Paris, cet hiver ? *Il le faut*, ne vous grisez pas avec votre chagrin.

Moi je ne peux pas y venir avant le jour de l'an – au plus tôt ? – Donc, je vous *prie* de reculer votre séjour.

Comment va votre santé ? Pouvez-vous vous occuper à quelque chose ? Lisez-vous ?

Je n'ai pas encore commencé mon ***Hérodias***. Je finis de développer mon plan. Mais je me suis juré que, dimanche prochain, je m'y mettrais.

Ma nièce désire vous fréquenter et nous causons de vous quelquefois.

Amitiés à M. Roger. – Et avec un baiser sur les deux mains,

tout à vous.

Votre

Croisset, mardi.

À MAURICE SAND

[Croisset, 31 octobre 1876.]

Merci de votre bon souvenir, mon cher ami ! Moi non plus, ***je n'oublie pas*** ! et je songe à votre pauvre chère maman dans une tristesse qui ne s'efface point. Sa mort m'a laissé un grand vide. – Après vous, votre femme et le bon Plauchut, je suis peut-être celui qui la regrette le plus ? Elle me ***manque***.

Je vous plains des ennuis que votre sœur vous cause. – Moi aussi, j'ai passé par là ! Il est si facile pourtant d'être bon ! D'ailleurs, ça donne moins de mal.

Quand nous verrons-nous ? J'ai bien envie de vous voir, pour voir d'abord et puis pour causer d'elle.

Quand vos affaires seront terminées pourquoi ne pas venir, pendant quelque temps, à Paris ? La solitude est mauvaise dans certaines situations. Il ne faut pas se griser avec son chagrin malgré l'attrait qu'on y trouve.

Vous me demandez ce que je fais ? Voici : cette année j'ai écrit deux contes, et je vais en commencer un, pour faire des trois un volume que je voudrais publier au printemps. – Après quoi j'espère reprendre le grand roman que j'ai lâché il y a un an lors de mon désastre financier. – Les choses de ce côté-là se remettent. Et je ne serai pas obligé de changer rien à mon existence. Si j'ai pu me remettre à travailler, je le dois en partie aux bons conseils de votre mère. Elle avait trouvé le joint pour me rappeler au Respect de moi-même.

Afin d'aller plus vite en besogne, je resterai ici jusqu'au jour de l'an. Peut-être au-delà ? Tâchez donc de reculer votre séjour à Paris.

Embrassez bien pour moi vos chères petites, mes respects à Mme Maurice – et tout à vous.

Ex imo.

Croisset, mardi.

À RAOUL-DUVAL

Croisset, 1er novembre [18]76.

Mon cher ami,

Selon votre permission je vous présente mon ami ***Guy de Maupassant*** dont Mme Lapierre vous a d'ailleurs parlé.

Voyez si vous pouvez le faire admettre dans votre journal comme critique littéraire (pour les comptes rendus de livres et de théâtres).

Maintenant la place est absolument vide, dans la Presse. De ce côté-là il y a beaucoup à faire.

L'homme que je vous recommande est à coup sûr un poète, et je lui crois un grand avenir littéraire. Essayez-en. – Vous m'obligerez. Et merci d'avance !

Tout à vous, cher ami.

Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes.
Mercredi 8 novembre [18]76.

Mon cher ami,

Je suis dans toutes les angoisses de l'emballage, nous allons après-demain à Paris ; – une fois installé là, je vous écrirai plus longuement.

Le Messager de l'Europe m'a fait savoir qu'il ne pouvait pas faire passer ***Saint Julien*** avec mon nom ***avant*** mon roman, vu qu'il y a une promesse de ne rien publier de moi, ou de signé par moi, avant cette machine. – Mais comme le roman passe dans le n° de janvier, ***Saint Julien*** passera en février, avant la publication en France.

Je crois avoir trouvé un bon traducteur pour le ***Cœur simple***.

Je suis enchanté que Mme Commanville soit rétablie. Dites-lui mille choses de ma part.

Quant aux difficultés ***gigantesques*** d'***Hérodiade*** – j'y *CROIS* – mais je suis sûr que vous finirez par les vaincre.

Je n'ai pas lu les feuilletons de Zola, mais j'ai lu la première partie de ***L'Assommoir***… Diable ! diable !… Nous en parlerons.

Je vais vous écrire dans deux ou trois jours dès que je serai établi dans Paris.

Ma colique néphrétique n'a été qu'un accident – fort désagréable par exemple – et depuis je [ne] vais pas mal.

À bientôt, je vous embrasse.

Votre

J. TOURGUÉNEFF.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 23 novembre 1876.]

Je vous ai attendue, Princesse, puis j'ai douté, puis j'ai désespéré. – Car je me faisais d'avance une fête de vous recevoir (n'eût-ce été que quelques heures), dans ma pauvre maison.

Ce sera pour l'année prochaine, n'est-ce pas ? Cette fois, je compte sur vous.

J'ai eu dans ces derniers temps des ennuis de ***ménage***. Mon domestique, que je croyais m'être dévoué, m'a quitté après dix ans de service, et à propos de rien. Mais il faut être

philosophe sur ces petites misères comme sur les grandes ! La vie, d'ailleurs, ne se compose pas d'autres choses – à part de courts moments qu'on arrache au Sort, par-ci, par-là.

Je comprends parfaitement la mélancolie que vous éprouvez à quitter Saint-Gratien. À une certaine époque de la vie tout déplacement est un arrachement. – Mais dans quelques jours vous aurez repris l'habitude de la rue de Berri, et le petit accès d'amertume sera passé. Des amis plus nombreux viendront vous y voir et le train-train recommencera.

J'espère m'y présenter pour vous souhaiter la bonne année. D'ici là, je reste ici – à travailler. – Absolument seul, car ma nièce me quitte la semaine prochaine pour s'en retourner à Paris. – Mon troisième conte me donne beaucoup de mal. Je serais bien heureux s'il pouvait vous plaire autant que les deux autres !

Une de mes voluptés (eh bien, oui ! je lâche le mot) est de vous lire ce que j'ai fait, et de voir ou plutôt de sentir que cela vous intéresse. Votre sourire vaut de l'or.

Je plains de Goncourt de ses tourments financiers – d'autant mieux que je les connais par expérience. Pour des gens de notre espèce, les soucis matériels sont un supplice. Un temps va venir où tout le monde forcément sera « homme d'affaires » ? (Mais dans ce temps-là, Dieu merci, je ne vivrai plus.) Tant pis pour nos neveux ! Les générations futures seront d'une grossièreté ignoble.

Pendant qu'on va vous installer à Paris vous irez sans doute aux spectacles – et entr'autres au Gymnase ? Que pensez-vous de ***La Comtesse Romani***. On vient de publier la correspondance de Balzac. Elle doit être amusante ? Puisque vos amis (qui sont aussi les miens – et charmants comme

tout ce qui vient de vous) pensent à moi, veuillez leur retransmettre leurs souvenirs, non pas corrigés mais augmentés.

En attendant la joie de vous voir, je vous baise les deux mains, Princesse, et suis votre vieux fidèle et très affectionné

Jeudi 23 novembre.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi [23 novembre 1876].

Pour vous parler sérieusement de votre article sur Balzac il faudrait que j'aie lu le volume.

Il me paraît trop court, vu la matière ? et il doit y avoir à indiquer d'autres parties que les coins de tendresse (si toutefois un coin peut être tendre, pardon de la métaphore).

Quant au style, je n'y vois pas une virgule à changer, et vous soutenez les Principes.

Ce grand homme n'était ni un poète, ni un écrivain, ce qui ne l'empêchait pas d'être un grand homme. Je l'admire maintenant beaucoup moins qu'autrefois, étant de plus en plus affamé de la perfection, mais c'est peut-être moi qui ai tort.

Cultivez R[aoul]-Duval, il peut vous servir ; il n'y a pas de plus brave homme.

Vous ne me verrez pas avant le jour de l'an. Je pioche, comme trente mille nègres, très lentement et très difficilement. Donnez-moi de vos nouvelles.

Votre VIEUX qui vous embrasse.

Ma nièce sera de retour à Paris, la semaine prochaine.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 3 h[eures, 30 novembre 1876].

Eh bien, mon pauvre chat, commences-tu à te reconnaître un peu ? – Vous fait-on une cuisine passable ? Mlle Julienne a-t-elle au moins le talent de balayer ? As-tu revu quelques-unes de tes amies ? etc., etc. ! – Ernest a-t-il pensé à aller chez M. Guéneau de Mussy ? – A-t-il faim ? Mange-t-il des beefsteaks ? – Et la peinture, il ne faut pas l'oublier, cette pauvre bonne vieille peinture, consolatrice ?

Quant à moi, ma vie s'est passée de telle sorte, depuis trois jours, qu'il m'est impossible de me rappeler rien. Car il n'y a eu rien – absolument rien. Le plus grand épisode (ou plutôt le seul) a été ce matin une dégueulade de Julio sur le tapis de la salle à manger. – Je n'ai pas même aperçu, par mes carreaux, le moindre profil connu. Hier, comme il faisait très beau, j'ai fait après le déjeuner une longue promenade dans les cours. Pendant une heure, j'ai roulé sous mes galoches les feuilles tombées, j'ai admiré le ciel bleu, la rivière et les coteaux, et surtout humé à pleins poumons le bon air frais qui sentait la verdure.

Les élagages que l'on a faits dans les « points de vue » sont réussis. Par moments, je jouis beaucoup de la nature. Pourquoi ?

Le travail marche bien – et si je continue j'aurai fini la première partie dans une quinzaine. Mais la journée de lundi n'a pas été drôle, pauvre Caro !

– J'ai eu, dans l'après-midi, une violente crise d'amertume, en songeant à mon isolement ! – J'étais fait pour goûter toutes les tendresses. J'en suis trop sevré, souvent.

Mlle Julie s'est beaucoup inquiétée de votre voyage (elle avait cru que vous aviez manqué le chemin de fer parce que l'élâgueur avait dit vous avoir rencontrés sur la place de la Madeleine, à 9 heures du matin). Puis elle s'inquiète de ton installation : « C'te pauvre Caroline !… faut espérer que ça s'arrangera !… car enfin… Sapristi », le tout coupé par des soupirs qui durent chacun dix minutes.

Pour réparer tes violences, j'ai ce matin rajusté moi-même ma sonnette. Et comme je manquais de fil de fer j'ai sacrifié un des ***ringards*** !

Je continue à faire bon ménage avec ma femme d'***idem*** – et ton petit Bonnehôm t'embrasse.

Envoie-moi les ***Bien public***.

À JULES TROUBAT

[Croisset, 3 décembre 1876.]

Votre paquet, mon cher ami, a eu 24 heures de retard, puisqu'il m'était adressé à Paris et que je suis revenu à Croisset. J'y resterai sans doute jusqu'au milieu ou à la fin de janvier.

Je l'envoie immédiatement à la Princesse.

Voulez-vous que je re-écrive à Charpentier ? Croyez-vous que cela puisse vous être utile ? Je voudrais tant vous être bon à quelque chose.

Tout à vous.

3 décembre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] dimanche [3 décembre 1876].

Princesse,

Voici ce que je suis chargé de vous faire parvenir. Le paquet a eu 24 heures de retard parce qu'il m'était adressé à Paris. Je le reçois à l'instant même.

Votre vieux fidèle qui songe à vous souvent et vous baise les mains.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi matin [4 décembre 1876].

Je voulais t'écrire ce soir, un peu plus longuement mon pauvre Loulou, – mais voici une lettre de Bataille, que je m'empresse d'envoyer à ton mari (observez que Bataille l'appelle Morainville !), pensant qu'elle lui fera plaisir.

Et immédiatement, je viens d'écrire au susdit Bataille, pour lui demander un rendez-vous.

***

Rien de neuf, sauf hier la visite de ce bon Valère, qui viendra ici déjeuner jeudi. Vous le verrez la semaine prochaine.

Valère s'embête, et pense à épouser une dame riche. Je lui ai tenu des discours.

Quant à moi, je vais bien – et même très bien ! sauf que je ne dors plus *du tout*. Vais-je devenir comme j'étais cet été ? Je le souhaite. ***Hérodias*** avance. J'espère dimanche avoir fini la 1re partie.

J'ai été bien aise d'apprendre que cette bonne Fanny était restée la même. Cela fait tant de mal de revoir ses amis ***changés***. C'est une amertume qui m'est connue, hélas !

Que je te plains de tes embarras domestiques ! N'importe ! pauvre chère fille, il ne faut pas les prendre au sérieux. Du moment que ces choses-là ne nous font pas souffrir ***immédiatement*** on n'y DOIT plus penser. Tâchons de nous tenir à l'état olympique. – Et quoi que tu en dises (en me donnant des conseils d'hygiène morale), le Présent est tout ce qu'il y a de moins important – car il est très court,

insaisissable. Le vrai, c'est le Passé, et l'avenir. – Thèse à développer, sujet d'entretien.

J'ai reçu ce matin une lettre de Mme Régnier, qui te trouve « une femme ravissante ». Quant à son mari, elle ne veut pas énoncer « les sentiments que tu lui inspires ». Délicieux ! Enfin, ils ont tout à fait le bourrichon monté pour ma belle nièce, et espèrent bien la voir cet hiver à Paris, Paris, cette nouvelle Athènes qui, comme une courtisane, etc.

À propos de la mort de Mme Senard, j'ai reçu une lettre charmante du père Baudry. Quand tu passeras devant l'Institut fais-lui une visite.

As-tu vu Damis ? Est-ce lui qui t'a prêté la ***Correspondance*** de Balzac ? Je voudrais bien qu'Ernest me l'apportât, à un de ses prochains voyages.

Aucune révélation du Moscove.

Deux bons baisers sur tes jouettes.

Ton VIEUX.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 4 décembre 1876.]

Princesse,

Voici un re-paquet que je reçois ce matin.

Je profite de l'occasion pour me remettre à vos pieds.

Le vôtre jusqu'aux moelles.

Lundi, midi.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi, 3 heures [7 décembre 1876].

Mon cher Vieux,

Je ne peux pas résister au besoin de vous remercier pour votre envoi de ce matin.

Voilà de ces attentions exquises où « je te reconnais bien là, Marguerite ! »

Quelle histoire ! Elle fait mon bonheur ! Mais procurez-vous des détails.

À mercredi ou jeudi prochain, n'est-ce pas ?

D'ici là, votre GÉANT vous embrasse tendrement.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 3 h[eures, 9 décembre 1876].

Mon pauvre chat,

Je n'ai pas répondu immédiatement à ta lettre de jeudi parce que j'attendais ***l'argent*** ! pour te dire « je l'ai reçu ». Ainsi, j'ai passé 15 jours avec cent francs, ce qui pour un homme prodigue n'est pas mal, il me semble ? Noémie est présentement partie à Rouen le toucher. Son service est très

agréable. Elle est vive, économe et connaît toutes mes manies.

Le déjeuner de jeudi (Fortin y était) s'est passé fort bien. Ce bon Laporte, que tu verras la semaine prochaine, m'a fait présent d'un panier de pommes de reinette superbes. On n'est pas gentil et attentionné comme ce garçon-là ! Demain, nous déjeunons ensemble chez Bataille, qui m'a re-écrit pour m'inviter, ajoutant en ***P.-S.*** que nous causerions « des affaires de l'État et d'autres », ce qui montre qu'il est plein de bonne volonté pour Ernest. – Après le déjeuner, Valère me reconduira ici dans sa voiture ; puis, j'irai dîner chez Mme Lapierre qui m'a écrit, dans ce but, un billet fort aimable. Donc, la journée de demain sera une journée de débauche. – Je n'éprouve d'ailleurs aucun besoin de distraction, et me trouve très bien dans mon pauvre Croisset, que j'aime de plus en plus. On y est si tranquille ! Or, je n'éprouve plus que ce besoin-là (phrase où il y a un peu « d'exagération ! », car j'éprouve bien d'autres besoins, c'est pour dire que ce besoin-là est constant) : la tranquillité ! Elle se résume pour moi en deux points 1° qu'on ne m'agace pas les nerfs et 2° que je n'aie pas la cervelle troublée par des idées étrangères à la sacro-sainte Littérature.

Aussi, ai-je fini la 1re partie d'***Hérodias*** ; elle est même recopiée. – Et dès ce soir je me mets à la seconde.

Ce matin j'ai eu à déjeuner votre fermier de Pissy qui apportait des arbres. – On va les planter. Et un de ces jours Chevalier ira en chercher d'autres, avec des rhododendrons qui feront très bon effet sur la terrasse. – L'allée d'icelle est terminée.

De quoi ai-je causé avec le sieur Quibel ? – *Cidre*, tout le temps ! J'en ai bu une carafe de doux – et j'ai même un peu

la colique, pour le moment (si tu veux savoir mon entière conduite) ; de plus comme, afin de suivre tes ordres, j'avais pris hier au soir une pilule, me voilà tout à fait relâché ! – ce qui me comble de joie.

Tu fais donc de la « gymnastique en chambre », pauvre Loulou ! Cela rentre tout à fait dans la physiologie de l'homme de cabinet ! As-tu des haltères ? Je voudrais te voir dans tes exercices. Le principal est que la santé va mieux.

À propos de santé, la jaunisse qui est venue à ton élève par suite d'une contrariété m'emplit d'estime pour elle. La jeune fille est de nature passionnée, c'est bien. Mais quel dommage qu'elle soit si laide ! As-tu vu l'époux de Fanny ? Comment est-il ? N'est-ce pas que Ninette (= Mme de Girardin) est agréable, malgré son affreuse bouche ? En costume de soirée, elle gagne à être vue, parce qu'elle est très bien faite.

Tu me dis que Balzac devait me ressembler. J'en suis sûr. Théo prétendait souvent qu'à m'entendre parler, c'était tout comme – et que nous nous serions chéris. A-t-il été assez calomnié pendant sa vie, ce pauvre grand homme ! Il passait pour immoral, infâme, etc. Comme si un observateur ***pouvait*** être méchant ! La première qualité pour voir est de posséder de bons yeux, – or, s'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses vous échappent. Un bon cœur donne tant d'esprit.

Le p[ère] Didon a raison : « Le moyen de guérir l'âme est de mettre le corps en bon état. » Mais avec la robe qu'il porte, il n'aurait pas eu cette idée-là, il y a cent ans, – ni peut-être même cinquante ?

As-tu un peu repris les globules et les tissus ? – ces chers tissus ! Puisque ton ménage commence à se débrouiller, il

faut se remettre aux fortes études. – Moi, je ne lis rien du tout, sauf, après mon dîner, du La Bruyère ou du Montaigne, pour me retremper dans les classiques (afin de lutter avec Roux) – ; et j'ignore tellement ce qui se passe dans le monde que jeudi dernier, seulement, j'ai appris la chute du ministère ! – événement dont je me fiche comme de colin-tampon. – Tout à l'heure en déjeunant avec « qui dit, dit-il », je me faisais cette réflexion : ce paysan est moins stupide que les trois quarts des bourgeois, lesquels sont toujours à s'agiter ***d'après*** le journal, et qui tournent comme des girouettes, tous les matins selon ce que ***on*** dit. Voilà ce qui me soutient encore : la Haine des Bourgeois. J'ai beau ne pas en voir. N'importe ! quand j'y songe, je bondis.

***

Penses-tu que mardi prochain Vieux aura 55 ans !

***

Qu'as-tu fait du châle et du chapeau de jardin de ma pauvre maman ? Je l[es] ai cherché[s] dans le tiroir de la commode et ne les ai pas trouvés. – Car j'aime de temps à autre à revoir ces objets, et à rêver dessus. Chez moi, rien ne s'efface.

Adieu, pauvre fille, ta vieille

NOUNOU
te bécote tendrement.

***

Pas la moindre nouvelle du Moscove ! – C'est étrange ! Est-il malade ? Si tu passais devant sa maison, entres-y pour savoir ce qu'il a. – Après tout, il est peut-être trop occupé

par les Viardot ? Comment un homme peut-il se dégrader jusque-là ?

La reine de Hollande m'a fait dire qu'« elle regrettait beaucoup » de ne m'avoir pas vu à son dernier voyage ! – Ça, c'est tout à fait de l'éluite ! même plus que de l'Éluite !

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

50, rue de Douai, Paris.
Samedi 2 décembre [18]76.
Samedi 9 décembre [18]76.

Mon cher vieux,

Il y a juste une semaine je prenais cette feuille de papier pour vous écrire ; et je n'ai pas écrit un mot. Je suis dans une vilaine disposition d'esprit ; je me sens vieux, gris, terne, inutile – et bête. J'ai eu une attaque de goutte ; mais celle-là aussi a avorté. – Je corrige les épreuves de mon roman qu'on m'envoie de Pétersbourg, et je le trouve plat, insignifiant. – Je ne vois presque personne ; je trouve que vous restez beaucoup trop longtemps hors de Paris ; si j'avais pu causer avec vous, tout ça se serait arrangé, mais il faudrait écrire trop longuement – 1°) c'est fatigant ; 2°) il faut ***tout*** dire sur le papier – même ce qui s'entend de soi-même. Nous avons eu un dîner avec Zola et Goncourt ; Daudet n'a pas pu venir. – On vous a regretté ; M. Pellé nous a donné un abominable dîner : il ne faut plus y retourner. Voyons, quand vous reverra-t-on à Paris ? – Ce travail avance-t-il ? Comment va la santé ? – Goncourt nous a lu un fragment de son roman, d'une voix coupée par l'émotion. Cela m'a semblé étrange, de voir un homme à cheveux gris avoir cette émotion-là. – Ce qu'il nous a lu m'a semblé bien mais un peu

trop sommaire. J'ai mis le nez dans ***L'Assommoir*** ; je n'en suis pas enchanté (ceci entre nous, strictement). Il y a bien du talent, mais c'est lourd, et on remue trop le pot de chambre.

Décidément, quand revenez-vous ? – Faites-le-moi savoir, sans tarder : – ne m'imitez pas.

Et que dites-vous du beau gâchis, dans lequel on patauge ici ?

Nous aurons bien certainement la guerre – « quoi qu'on die ». – J'espère avoir un revenu de 10 000 roubles (pour toute l'année 1877). Dans les bons temps ça ferait 35 000 fr[ancs]. Dans les temps médiocres, 30 000 ; – dans les mauvais 25 000. – Et il faut compter sur 25 000, pas davantage. Comme j'ai pour plus de 10 000 fr[ancs] de charges, et autant de dettes, il ne restera pas gros. Patience !

Faites mes meilleures amitiés à votre nièce et à son mari. – Je suis une poire molle, un vieux chiffon, mais je vous aime bien et je vous embrasse.

Au revoir ?

J. TOURGUÉNEFF.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 11 décembre 1876 ?]

Oui ! à demain, chère belle ! Nous serons très bien à trois ! Pas d'hommes ! Ça vaut mieux.

Votre vase est très joli. Êtes-vous assez aimable d'avoir pensé à moi !

Je vous embrasse à deux bras,

Votre vieux,

GVE.

3 h[eures], lundi.

À ERNEST RENAN

[Croisset, 13 décembre 1876.]

Mon cher Renan,

Je ne résiste pas au besoin de vous remercier pour l'***enthousiasme*** où m'a jeté votre « Prière sur l'Acropole ». Quel style ! quelle élévation de forme et d'idées ! Quel ***morceau*** !

Je ne sais s'il existe en français une plus belle page de prose ? Je me la déclame à moi-même tout haut, sans m'en lasser. Vos périodes se déroulent comme une procession des Panathénées et vibrent comme de grandes cithares, c'est splendide !

Je suis sûr que le Bourgeois (pas plus que la Bourgeoise) n'y comprend goutte ! Tant mieux ! Moi, je vous comprends, vous admire et vous aime.

Votre

Croisset, mercredi.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi 14 décembre [1876].

Je ne savais plus que penser de votre silence, mon bon vieux, et j'avais prié ma nièce, qui est à Paris depuis quelque temps, d'aller voir chez vous, si ***mon*** Tourgueneff n'était pas mort.

Vous me paraissez veule et triste. Pourquoi ? est-ce la question d'argent ? Eh bien, et moi, donc ! Je n'en travaille pas moins, et même plus que jamais. Si je continue de ce train-là, j'aurai fini ***Hérodias*** à la fin de février. Au jour de l'an, j'espère être à la moitié. Que sera-ce ? Je l'ignore. En tout cas, ça se présente sous les apparences d'un fort gueuloir, car, en somme, il n'y a que ***ça*** : la Gueulade, l'Emphase, l'Hyperbole. Soyons échevelés !

J'ai lu comme vous quelques fragments de ***L'Assommoir***. Ils m'ont déplu. Zola devient une précieuse, à l'***inverse***. Il croit qu'il y a des mots énergiques, comme Cathos et Madelon croyaient qu'il en existait de nobles. Le ***système*** l'égare. Il a des ***Principes*** qui lui rétrécissent la cervelle. Lisez ses feuilletons du lundi. Vous verrez comme il croit avoir découvert « le Naturalisme » ! Quant à la Poésie et au Style, qui sont les deux éléments éternels, jamais il n'en parle ! De même, interrogez notre ami Goncourt. S'il est franc, il vous avouera que la Littérature française n'existait pas avant Balzac ! – Voilà où mènent l'abus de l'esprit et la peur de tomber dans les Poncifs.

Avez-vous lu, dans le numéro de décembre de la feuille Bulozienne, un article de Renan – que je trouve incomparable comme originalité et hauteur morale. De plus, dans le même numéro, un bavardage du citoyen Montégut, où tout en niant absolument mes livres (sans même parler

de ***Salammbô***), il me compare à Molière et à Cervantès. Je ne suis pas modeste. Mais, bien que seul et « dans le silence du cabinet », j'en ai rougi de honte. On n'est pas d'une bêtise plus dégoûtante.

Du reste, je ne lis ***aucun*** journal. C'est dimanche dernier que j'ai appris, par hasard, le changement de ministère, – ce dont je me fous absolument, d'ailleurs. Quant à la guerre je souhaite 1° l'entier anéantissement de la Turquie et 2° que le contre-coup ne nous atteigne pas, nous Français.

Le refus de la Prusse de participer à l'Exposition me paraît une piètre idée. Petit ! petit !

N.B. – Maintenant, mon bon, répondez-moi nettement. Mes trois contes peuvent-ils avoir paru en russe au mois d'avril prochain (***Hérodias*** peut être finie en février) ? Dans ce cas-là, il me serait possible de les publier en volume au commencement de mai. La pénurie où je me trouve me fait désirer cela ***fortement***. D'autre façon, je suis rejeté à l'hiver, ce qui me contrarierait.

Pour aller plus vite, il est bien probable que je vais rester ici jusqu'à la fin de janvier. Mais quel festival quand je reviendrai près de vous ! Il me tarde d'y être.

Allons, secouez votre paresse ! Écrivez-moi ! Je suis vertueux et mérite des égards.

Votre G. F. vous embrasse tendrement.

Quelle histoire que celle du sieur de Germiny arrêté comme boulgre ! Voilà de ces anecdotes qui consolent et aident à supporter l'existence.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 2 h[eures, 15 décembre 1876].

Mon Caro,

Tu es bien gentille, mais tu lis mes épîtres sans attention. Autrement tu aurais répondu à une question que je t'ai adressée dans la dernière : ***N.B.*** Que sont devenus, où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman ? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. Je n'ai pas assez de plaisirs dans le monde pour me refuser celui-là !

Maintenant, parlons d'autres choses.

Il me semble que tu es partie d'ici depuis un an ! Malgré cela, les journées me semblent courtes. Explique cette contradiction ! Je continue à piocher roide, le moins : huit à dix heures par jour. Depuis deux ou trois nuits, je dors un peu mieux, Dieu merci ! et mes maux de tête ont disparu. – Ma journée de dimanche, mes « parties de plaisir », comme dirait l'Espagnol, ne m'ont pas été favorables. – Car lundi, je n'ai pu travailler. – J'étais triste et bête. – D'où je conclus que la distraction ne distrait pas. Elle fait qu'on s'aperçoit de sa fatigue, voilà tout. – Dans une quinzaine, peut-être une huitaine, je serai au milieu de ma seconde partie. Aussi serait-il plus sage de rester dans mon antre jusqu'à la fin de janvier ? J'y suis, à peu près, résolu. De cette manière-là, j'arriverais à Paris n'ayant plus que peu de pages à écrire pour en avoir fini. – Et tout serait terminé au commencement de mars. Suis-je assez vertueux, avoue-le ! Mais quels dérèglements quand j'apparaîtrai dans la capitale ! – Que de champagne ! Quelles actrices !

Le Moscove m'a enfin donné de ses nouvelles. Il n'avait aucune raison pour ne pas m'écrire, sinon la Paresse. Mon illustre ami me semble devenir très vache ! – C'est sans doute le résultat de l'existence qu'il mène ? – Un aussi long esclavage doit finir par abrutir l'homme le mieux doué.

Procure-toi le numéro de la ***Revue des Deux Mondes*** du 1er décembre. Tu y liras un article de Renan que je trouve incomparable comme élévation d'esprit, et hauteur morale. De plus, dans une élucubration du sieur Montégut sur « Les romanciers contemporains », tu verras que ladite ***Revue*** revient joliment sur le compte de Vieux. On nie tous mes livres, et on ne cite même pas ***Salammbô*** ! Mais à propos de ***Madame Bovary*** je suis comparé à Cervantès et à Molière – ce qui est d'une bêtise dégoûtante. N'importe ! le revirement me semble comique.

Nouvelles du ménage : je surveille les plantations d'arbres dans le jardin, et je me suis acheté ***une paire de chaussons de Strasbourg*** !!! que je fais claquer par Remoussin ! – Tous les après-midi, je me promène après déjeuner. La campagne est encore charmante. Il y a huit jours j'ai trouvé des marguerites dans les cours.

Non ! je n'ai pas lu l'article de Zola sur ***L'Ami Fritz***, par la raison que je ne l'ai pas reçu – pas plus que celui sur ***La Comtesse Romani*** ? Ne t'inquiète pas de la ***Correspondance*** de Balzac. Je la lirai quand je n'aurai, rien de mieux à faire. Mme Lapierre en raffole. Elle ne parlait pas d'autre chose, dimanche. J'attends sa visite demain ou après-demain – et j'ai refusé de me re-asseoir à sa table hospitalière la semaine prochaine 1° parce que ça me dérange et 2° les fiacres de la bonne ville de Rouen deviennent de plus en plus impossibles.

***

Ce que [tu| me dis de ton père m'a jeté dans un abîme de rêveries lugubres. Pauvre garçon !

***

Ernest a-t-il vu M. Guéneau de Mussy et l'illustre Bataille ? Quand il viendra (Ernest) préviens-moi ! Je n'aime pas les surprises.

***

Et la peinture ? Tu sais bien, Loulou, que pour orner le grand panneau de l'escalier tu ***me dois*** un Vénitien, quelque chose de royal et d'***archi***-coloré. Fais ce ***sacrifice***.

Et je te ferai remarquer que, moi, je t'écris des lettres longues tandis que tu prends de grandes enveloppes et du petit papier. – Adieu, pauvre chérie ! je t'embrasse très fort.

BON NÈGRE.

***

Le père Bréant est payé. Et les gages de Noémi sont payés, de plus deux ou trois petites notes de vos Altesses. Ah ! –

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

50, rue de Douai, Paris.
Mardi 19 décembre [18]76.

Mon cher vieux,

Je reviens d'un vertueux voyage de famille – qui m'a pris trois jours – et où je me suis pas mal ennuyé. – Et voici que je réponds à votre lettre. Épuisons d'abord la question des trois contes.

Le *Saint Julien* est traduit, se trouve ès mains de l'éditeur, et sera payé au taux habituel pour moi, c'[est]-à-d[ire] qu'il vous reviendra 300 r[oubles] (le rouble varie entre 2 fr[ancs] 85 c[entimes] et 3 fr[ancs] 30) par feuille d'impression (16 pages). – Mais voilà le hic. – J'ai dû formellement promettre à mon éditeur et au public (dans une note que j'ai eu la bêtise de laisser publier) – de ne rien *faire paraître* avec mon nom *avant* mon grand diable de roman. – Je l'ai achevé, ce roman, et je l'ai expédié à Saint-Pétersbourg, et on l'imprime en ce moment ; seulement mon serpent d'éditeur, au lieu de l'imprimer en bloc (ce qu'il m'avait formellement promis) le coupe en deux, de façon qu'il paraîtra dans les deux livraisons du 1/13 janvier et du 1/13 février, et il m'a si bien entortillé que (en ma qualité de poire molle) j'ai donné mon consentement à cette mutilation – ce qui rejette le malheureux *Julien* au mois de mars, 1/13. Il faudrait donc que les deux autres contes fussent publiés dans la livraison du 1/13 avril ; – dans tous les cas le *Cœur simple ne doit pas être publié tout seul*. – Ce n'est pas impossible d'après ce que vous m'écrivez. J'ai donné le *Cœur simple* à une demoiselle de lettres russe, qui manie très bien la langue (elle est ici à Paris), et si elle se tire de la chose à son honneur, je pourrais lui confier aussi *Hérodiade*. – Naturellement, je reverrai la traduction avec le plus grand soin, je la recopierai s'il le faut, car il est nécessaire que mon nom y soit ! On dirait sans cela : – puisqu'il a traduit le premier conte, pourquoi ne traduit-il pas les autres ? Ils sont donc moins bons ? Ce n'est que comme cela que nous pourrons avoir un bon payement. – Mais – autre embarras !

Je pars pour Pétersbourg (ceci entre nous) le ***15 février*** pour y rester un mois. Il est probable que d'ici là vous ne serez pas prêt ou, si vous l'êtes, je ne pourrai qu'emporter l'original, sans avoir le temps de faire faire une traduction ; – ou bien alors il faudrait que je trouvasse quelqu'un à Pétersbourg – ce qui n'est pas impossible. – ***Résultat final*** : tâchez de finir ***Hérodiade*** dans les premiers jours de février. – Et alors nous verrons !

Quant aux autres points traités dans votre lettre, je répondrai en style lapidaire, car je ne veux pas dépasser la page.

1°) Prière pressante d'accélérer votre retour – car vous me manquez singulièrement.

2°) Sur Zola – nous sommes d'accord. – (***N.B.*** Vendredi a lieu notre dîner au restaurant de l'Opéra-Comique. Pellé est un porc.)

3°) Renan. – Son article est très intéressant – personnellement ; – mais quel manque de couleur et de vie ! Je ne ***vois*** rien : ni la Bretagne, ni tous ses saints, ni sa mère, ni ses petites filles qui sont cause de ce que son premier amour se « bifurque » – ni lui-même ! Et pourquoi dit-il que ***Dieu*** lui a donné une fille ?

4°) Je n'ai pas lu M. Montégut, car il me dégoûte. – Il n'y aura probablement pas de guerre – vous y êtes indirectement intéressé – car elle influe diablement sur le cours du rouble ; – le changement de ministère m'a laissé froid. – Germiny est pyramidal ! Voilà qui ferait croire à l'existence d'un Dieu personnel, ironique et goguenard !

J'ai eu la visite de Mme Commanville ; j'en ai été très charmé et très flatté ; – je lui ai trouvé une mine superbe.

Et maintenant je vous embrasse.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 5 h[eures, 20 décembre 1876].

Mon Loulou,

Laporte sort d'ici et m'a dit qu'il vous avait trouvé l'un et l'autre en bon état. Il m'a répété plusieurs fois que tu lui avais paru en « excellente santé ». Le bromure te réussit, avouons-le ! Tu as peut-être raison (sous le rapport hygiénique) de ne vouloir rentrer à l'atelier qu'à la fin de l'hiver, ou du moins quand les jours seront un peu plus longs ?

Le même Valère doit venir coucher à Croisset la veille du jour de l'an (de dimanche en huit) afin de nous souhaiter la bonne année, à minuit. Mais il partira dès le matin pour rendre ses devoirs à sa bourgeoise. Il m'a parlé de ***L'Ami Fritz***, qui l'a attendri. Quant aux auteurs, je suis de ton avis. Leur tempérament me déplaît, et ils m'ont toujours embêté avec leur Alsace ! – Lis donc la ***Prière à Minerve*** de Renan ***(R[evue] des D[eux] Mondes***, 1er décembre). C'est cela qui n'est pas bourgeois ! Mes amis les Lapierre, qui m'ont prêté ce numéro, m'en ont parlé, avec un enthousiasme modéré mais enfin ils m'ont dit l'avoir lu. – Or, ils ne ***l'avaient pas coupé*** ! C'est d'une belle force !

La princesse Mathilde m'a écrit qu'elle n'y comprenait goutte ! Je crois bien. – À cause de l'article que le même

numéro contient sur moi, Laporte l'avait acheté pour me le donner. – Quel ami !

Tu ne me parles pas de tes Bonnes ? – Sont-elles satisfaisantes ? Moi, je m'arrange très bien de Noémie, qui même me sert beaucoup mieux qu'Émile. Elle est plus vive et plus prévenante. Mam'zelle Julie vient de temps à autre faire la conversation avec moi – après mon dîner, pendant qu'on arrange mon feu, – et nous causons du ***vieux temps***, du père Langlois, etc. Ma troisième femme, Clémence, vient de temps à autre. La semaine dernière, elle a fait la lessive. – À propos de ménage, ce que tu ***me dois*** (!!!) se monte à la somme de 6 fr[ancs] 75.

***

Je m'étais trompé. Ce n'était pas le châle que je cherchais mais un vieil éventail vert qui servait à Maman dans notre voyage d'Italie. Il me semble que je l'avais mis à part, avec son chapeau auquel j'ai été faire une visite, dès que j'ai su sa place. Ah ! chère Caro, tu dis que je suis sensible ! – Oh ! oui, Dieu seul le sait !

Je dors un peu mieux, depuis trois jours ; m'étant aperçu que mes atroces maux de tête provenaient de mes insomnies, je m'astreins maintenant à ne pas me coucher passé deux heures – et non à cinq comme dimanche dernier ! La nuit, dans le silence du cabinet, Monsieur se monte tellement le bourrichon qu'il arrive à « la fine frénésie et fureur ». Après tout, il n'y a que ça de bon. Mais il ne faut pas que la mécanique en claque.

Vers le 8 ou le 10 janvier j'espère avoir fini la 2e partie d'***Hérodias***. De cette manière, j'arriverai à Paris avec la 3e bien en train. Le Moscove ne m'a pas encore répondu quant à l'époque de la publication russe. Comme la ligne droite est

une chose rare ! Que lui coûterait-il d'être catégorique et de faire ce qu'il a dit ! Mais non ! il lambine, il remet ! Après tout, c'est moi qui suis peut-être ***insociable*** ?

***

Qui t'a prêté le volume d'Huxley ? Quel est son titre ? Parle-moi de tes études ! Elles m'intéressent doublement, car je compte t'exploiter pour ***Bouvard et Pécuchet*** – qui feront absolument ce que tu fais. Ainsi : note ce qui te semble embrouillé.

Pourquoi ne fais-tu pas venir G. Pouchet ? (Invite-le à dîner.) Il ne trouvera pas drôle, du tout, ton désir de t'instruire.

Un peu d'orthographe ne te nuirait pas, mon bibi ! – Car tu écris ***aplomb*** par deux ***p*** : « Moral et physique sont d'***applomb*** ». Trois ***p*** marqueraient encore plus d'énergie. Pauvre fille, ça m'a amusé, parce que ça te ressemble.

Oh ! je te permets bien de me voler du papier à lettres, pourvu que tes missives soient plus longues.

Tu ne me parles pas des « Affaires ». Y a-t-il quelque chose de nouveau ? – Voilà un bien bon temps pour ton mari. La température est celle du mois d'avril, embrasse-le pour moi (pas le printemps) ton époux.

Ta vieille NOUNOU
te bécote.

J'ai reçu ce matin le paquet de ***Bien Public***. – Et j'ai appris que ***nous avons*** un nouveau ministère – ce qui m'est absolument égal.

As-tu vu le mari de Fanny ? – Enfin, bavarde le plus que tu pourras avec Vieux.

À MARIE RÉGNIER

Croisset, dimanche soir [24 décembre 1876].

Je n'ai rien à vous dire, chère confrère, sinon que je présente tous mes souhaits de bonne année pour 1877 à M. et Mme Régnier.

Je ne serai pas à Paris avant les premiers jours de février, afin d'arriver là-bas avec mon ***Iaokanann*** presque terminé. Cela, c'est un gueuloir, et que j'aurai plaisir à vous dégoiser, si vous m'accordez deux heures cet hiver, sans préjudice de deux autres heures pour ma bonne femme.

Qu'avez-vous donc fait à ma nièce pour qu'elle me parle de vous, dans ses lettres, comme si vous étiez de vieilles amies ?

Il est minuit moins un quart (ou « le quart moins ») et je vais me revêtir pour aller à la messe, dans un petit couvent de religieuses près d'ici. Quel vieux romantique, hein ?

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] dimanche soir [24 décembre 1876].

Ouf ! – Je viens de faire une séance de pioche qui a duré ***10 heures d'affilée***. Aussi, pour prendre l'air, vais-je aller tout à l'heure à la messe de minuit au couvent de Sainte-Barbe, chez les Religieuses. Voyons ! mon bon, suis-je assez romantique !

Mais la présente (style commercial) n'est que pour vous remercier relativement aux traductions. Vraiment, si je pouvais faire paraître au printemps ce volume, après l'avoir

publié en feuilleton 1° en Russie et 2° dans les journaux de Paris, ça m'obligerait grandement.

Si vous ne partez qu'à la fin de février tout sera prêt. – Ou peu s'en faut. Très peu. En tout cas, il serait encore temps le 13 mai (!) puisque j'ai le droit, n'est-ce pas, de publier ailleurs et comme bon me semble, immédiatement après. – Mais si c'était au-delà, il faudrait attendre jusqu'à l'hiver.

Avec un travail aussi ***phrénétique*** (d'autant que je ne lâche nullement la façon) vous pensez bien que je ne serai pas à Paris avant la fin de janvier, ou même les premiers jours du mois suivant.

Germiny continue à me plonger dans une immense joie. N'éprouvez-vous pas toutes les délices de la Vengeance quand il survient de pareilles histoires à un Môssieur officiel ! – Les rayons de la gloire céleste se mêlant aux plis de l'anus, la toge du tribunal par-dessus les latrines – et le bijoutier, quel joyau ! – Et les grincements de dents dans les Sacristies !… Voilà un sujet de Pièce. Faisons-la !

Comme étant notre Ancien, il faut que vous l'imposiez à Guy. Je la sens.

Là-dessus, je vous embrasse, en vous souhaitant une Bonne Année. Et à vous, votre vieux

À EDMA ROGER DES GENETTES

Nuit de Noël [24-25 décembre 1876].

Je n'ai rien à vous dire, sinon que je pense à vous – et regrette ***infiniment*** de ne pas vous voir cet hiver à Paris. – Je

vous imite, car je n'irai pas avant les premiers jours de février.

Je travaille, d'une façon frénétique, – et plus que si j'avais 25 ans.

Pour prendre l'air, je vais tout à l'heure aller à la messe, dans un petit couvent de religieuses, à une demi-lieue d'ici au bord de l'eau. – Suis-je assez romantique !

Ma nièce est à Paris. – Je suis donc tout seul me grisant le plus que je peux avec mes phrases. En escamotant la vie, elle pèse moins.

Tâchez de lire un peu. Il me semble que si j'étais près de vous, je vous dirais de bonnes paroles.

Que 1877 soit moins mauvais, puisqu'il ne peut être pire !

Je vous embrasse. Votre vieil ami

GVE FL.

Amitiés au bon mari.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jour de Noël,
4 h[eures, 25 décembre 1876].

Mon Caro,

J'ai obéi aux ordres de Madame, en lui écrivant moins souvent et un peu plus longuement – et Madame se plaint !

Madame n'est pas juste ! Mais comme je tiens au service de Madame, je commence par l'embrasser, bien que j'aie attendu une lettre d'elle, hier, et aujourd'hui – car tu m'avais dit que tu m'écrirais samedi ***ou*** dimanche. Mais la capitale, le monde, les visites, peut-être quelque « partie de plaisir », je conçois ! je conçois.

Eh bien, moi aussi, je me suis livré aux distractions ! J'ai été cette nuit à la messe, à S[ain]te-Barbe, chez les bonnes Religieuses où j'ai conduit Noémie et Mme Chevalier. Voilà ! N'est-ce pas d'un beau romantisme ? – Et je m'y suis plu beaucoup, pour dire le vrai.

J'ai refusé une autre distraction, celle d'aller le jour de l'an chez ma belle-sœur. Je lui ai répondu que j'avais moi-même du monde à dîner, ce jour-là, ce qui est vrai, puisque Valère viendra dîner et coucher.

Le mercredi suivant, j'irai chez Mme Lapierre.

Mes belles résolutions de me coucher de bonne heure n'ont pas tenu ! ***C'est plus fort que moi***. Depuis quatre jours, je ne fais pas autre chose que de relire mes *12* pages, auxquelles je trouve toujours un coup de pouce à donner. – Si bien que je me trouve en retard d'une semaine. Des explications du Moscove, il résulte que, si j'ai fini le 15 février (ou même le 30 ?) mon volume peut paraître cet été. – Je ne bâcle pas la besogne pour cela, bien entendu. –

Mon petit ménage continue à bien aller, mais j'ai eu un fort agacement causé par le bois qui ne brûlait pas du tout. Il m'a fallu en acheter une corde de sec.

Tu conviendras que je suis bien économe (j'aime qu'on me rende justice ! rends-la).

Il me reste encore 20 francs. – C’est peu pour mes cadeaux de jour de l’an et pour vivre pendant le mois de janvier. Un filet du Pactole est indispensable.

Aujourd’hui je me débarrasse d’un arriéré de correspondance. – Avant le bateau j’aurai écrit ***dix*** lettres. Ça m’assomme et m’irrite. Tout ce qui n’est pas maintenant ***mon*** travail (et ce qui dérange les habitudes de Monsieur Vieux) m’est odieux. – Les journées passent vite, bien que je regrette (à chaque moment et deux fois par jour, régulièrement) la compagnie de ma pauvre fille ! – Nous nous entendons si bien n’est-ce pas ?

Adieu, chérie, deux forts bécots

de ta vieille

NOUNOU.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jour de Noël [25 décembre 1876].

Hélas, chère Princesse, je ne serai pas là samedi prochain, pour vous souhaiter la bonne année. Mais mon cœur sera chez vous, n’en doutez pas ! Car personne, plus que moi, ne vous désire heureuse.

Il faut que je reste dans ma solitude pour activer ma besogne, si je veux faire paraître un volume au printemps prochain. Or j’ai besoin qu’il paraisse.

Quand vous serez un peu sortie des embarras et ennuis du jour de l’an, écrivez-moi un peu pour que j’aie de vos

nouvelles. La vue seule de votre écriture est une fête pour moi.

J'ai lu l'article de Renan, dont vous me parliez dans votre dernière lettre. Il explique absolument ce qu'est l'homme – lequel est très haut selon moi. Son invocation à Minerve me semble du plus grand style. Je n'ai pu m'empêcher de lui écrire mon admiration. – Nous autres, qui sommes des ***Latins***, nous ne comprenons guère ces natures rêveuses, un peu troubles, et toujours flottantes comme des nuages. Il faut les prendre ainsi, pourtant. Leur mouvement oscillatoire paraît de la versatilité. Rien, au contraire, n'est plus solide ! Mais il ne faut pas exiger d'elles une carrure n'appartenant qu'aux esprits taillés par assises, et d'un aplomb constant.

Je suis très honoré que la reine de Hollande se soit souvenue de moi. Je ne lui ai parlé que pendant cinq minutes, mais ne demanderai pas mieux que de la connaître davantage. Des gens qui s'y entendent m'ont beaucoup vanté son esprit.

Qu'avait donc le pauvre Giraud ? Comme je le plains du chagrin, du tourment que lui donne sa femme. Rien n'est plus triste que de voir souffrir ceux qu'on aime.

Que 1877 vous soit tolérable ! – Et croyez pour cette année-là, comme pour les suivantes, à l'entier dévouement

de votre vieux fidèle

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, jour de Noël [25 décembre 1876].

[…] Eh bien ! et vous, quoi de neuf ? L'affaire de ***La Nation*** s'emboîte-t-elle ? Le drame historique avance-t-il ?

Moi, je travaille démesurément, bien que j'aie écrit peu de pages. Cependant j'espère avoir fini à la fin de février. Vous me verrez au commencement de ce mois-là. C'est peu « naturaliste », mais « ça se gueule », qualité supérieure.

Comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme celui-là : « Naturalisme » ? Pourquoi a-t-on délaissé ce bon Champfleury avec le « Réalisme », qui est une ineptie de même calibre, ou plutôt la même ineptie ? Henry Monnier n'est pas plus vrai que Racine.

Allons, adieu ! Bonne pioche et belle humeur pour 1877. Embrassez fortement votre mère pour moi.

À GERTRUDE TENNANT

[Croisset,] jour de Noël [25 décembre] 1876.

Ce jour-là, les Anglais sont en fête ! et je vous imagine, autant que je le puis, chez vous, entourée de vos beaux enfants, avec la Tamise à vos pieds. Moi, je suis complètement seul. Ma nièce et son mari sont à Paris depuis six semaines. Je n'irai pas les rejoindre avant le commencement de février, afin d'aller plus vite dans ma besogne et de pouvoir publier mon petit volume de contes au printemps. Mon ***Saint Jean-Baptiste*** est à moitié. Je ***meurs d'envie*** de vous lire celui-là, avec les deux autres. Quand

sera-ce ? Quand irez-vous en Italie et surtout quand en revenez-vous ?

Si vous êtes « contente de ce que je m'ennuie de vous », soyez-le pleinement, chère Gertrude !

Pendant les longues années que j'ai vécues sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas ***un*** jour que je n'aie songé à vous. C'est ***comme ça*** !

Bénie soit l'inspiration qui vous a poussée à venir me retrouver ! Mais je ne vous lâche plus ! Il faut s'écrire et se voir, n'est-ce pas ?

Notre « grand âge » à tous les deux nous permet de n'être plus modestes. Or, c'est une vérité que les trois quarts de mes connaissances sont stupides. Je suppose que la noble Angleterre vaut sous ce rapport la spirituelle France. Donc, il ne faut plus fréquenter ***que*** ceux qui vous plaisent, c'est-à-dire ceux qu'on aime.

Vous avez bien raison de me dire (à propos de votre fils) que les gens raisonnables sont enclins à faire des folies. Les excentricités les plus graves sont généralement produites par les personnes de jugement, ou qui passent pour telles. C'est pour cela, sans doute, qu'il n'y a pas un comédien dans les prisons… leur métier est un exutoire par où s'épanche leur déraison, ce besoin d'extravagance que nous avons tous, plus ou moins. Voici un principe d'esthétique (vous voyez que je ramène tout à mon métier), une règle, dis-je, pour les artistes : Soyez réglé dans votre vie et ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. Quant à votre fils, je conçois vos inquiétudes parisiennes, mais je les crois exagérées. Se perd qui veut ! On n'a jamais tenté personne ; on se tente soi-même.

Je vous remercie de détester le Trouville moderne. (Comme nous nous comprenons !) Pauvre Trouville ! la meilleure partie de ma jeunesse s'y est passé. Depuis que nous étions ensemble sur la plage, bien des flots ont roulé dessus. Mais aucune tempête, ma chère Gertrude, n'a effacé ces souvenirs-là. La perspective du passé embellit-elle les choses ? Était-ce vraiment aussi beau, aussi bon ? Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne ! Ô abîme ! abîme ! Si vous étiez un vieux célibataire comme moi, vous comprendriez bien mieux. Mais non, vous me comprenez, je le sens.

À ce moment de l'année on se souhaite un tas de choses. Que faut-il vous souhaiter ? À moi, il me semble que vous avez tout. Je regrette de n'être pas dévot afin de prier le ciel pour votre bonheur.

Ma nièce Caroline se livre maintenant à l'étude de la physiologie. Elle dévore les livres de votre ami Huxley.

Mes amitiés à toute la ménagerie de Dolly, et bon larynx à Miss Eveline.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi, 5 heures [27 décembre 1876].

Eh bien, soit, mon bon ! Car avant tout il ne faut pas que l'amitié soit oppressive. Mais arrangez-vous pour partir très tard.

1° Dites au public néanmoins que vous dînez chez moi le jour de l'an.

2° Informez-vous si Bataille est à Hautot. J'ai besoin de le savoir promptement pour Commanville.

Et à dimanche.

Votre GÉANT vous attend et vous embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 3 h[eures, 31 décembre 1876].

Allons ! ma pauvre fille que 1877 vous soit léger ! Vous savez ce que je vous souhaite, c'est-à-dire ce que je me souhaite, car votre bonheur est le mien !

Autrefois, ce jour-là (le jour de l'an), Julie nous ayant pris par la main, moi et ta mère, nous allions d'abord chez Mme Lenôtre, qui nous engouffrait dans son bonnet, en nous embrassant – puis chez le père Langlois, chez M. et Mme Bapeaume, chez Mme Lormier, chez Mme Énault et chez la mère Legras, pour finir par Mme Le Poittevin – autant d'intérieurs différents et de figures que je revois nettement ! – La longueur des boulevards m'ennuie encore ! – Nous avions nos quatre petites fesses coupées par le froid, et nos dents tenaient dans les morceaux de sucre de pomme à ne pouvoir les en retirer ! – Quel tapage chez ton grand-père ! La porte ouverte à deux battants dès 7 heures du matin ! des cartes plein un saladier, des embrassades tout le long de la journée, etc. et demain zéro, solitude absolue – c'est comme ça !

Je passerai mon temps à préparer la fin de ma seconde partie, – qui sera ratée – ou sublime. Je ne suis pas sans de grandes inquiétudes sur *Hérodias*. Il y manque je ne sais quoi ? Il est vrai que je n'y vois plus goutte ! Mais pourquoi

n'en suis-je pas ***sûr***, comme je l'étais de mes deux autres contes ? – Quel mal je me donne !

Hier, pour rafraîchir ma pauvre caboche j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet où on récurait tout, pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre M. Bouilhet ! », et il a gémi plusieurs fois. – Le temps était si beau, le soir, la lune brillait si bien, qu'à 10 heures je me suis re-promené dans le jardin « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens « amant de la nature ». Je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir que je n'ai jamais eu ! Je voudrais être vache pour manger de l'herbe.

J'ai lu la *Correspondance* de Balzac. Eh bien, c'est pour moi une lecture ***édifiante***. Pauvre homme ! quelle vie ! comme il a souffert et travaillé ! – quel exemple ! Il n'est plus permis de se plaindre quand on connaît les tortures par où il a passé, – et on l'aime. Mais quelle préoccupation de l'argent ! et comme il s'inquiète peu de l'Art ! *Pas une fois* il n'en parle ! Il ambitionnait la gloire, mais non le Beau. D'ailleurs que d'étroitesses, légitimiste, catholique, collectionneur, rêvant la Députation et l'Académie française ! – Avec tout cela, ignorant comme un pot – et ***provincial*** jusque dans les moelles : le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott !

J'aime mieux la *Correspondance* de Voltaire. L'ouverture du compas y est autrement large !

***

Je suis bien aise que tu te plaises au cours de Claude Bernard. Quand tu voudras faire sa connaissance, rien de

plus facile. En te recommandant de mon nom, je suis sûr qu'il t'accueillera très bien.

C'est une joie profonde pour moi, mon pauvre Loulou, que de t'avoir donné le goût des occupations intellectuelles. Que d'ennuis et de sottises il vous épargne ! Chez toi d'ailleurs, le terrain était propice et la culture a été facile. Pauvre chat ! comme je t'aime ! et que j'ai envie de t'embrasser ! – Quelles bavettes nous taillerons, quand nous nous reverrons.

Ma lettre a été interrompue par la visite de Juliette et de son fils. Ils se sont informés de toi et de ton mari. – Pour refuser le dîner de demain, j'ai dit que j'avais Laporte – et peut-être vous deux.

Je viens de recevoir le Divin gingembre. Ça, c'est une attention – et de plus un bon paquet de tabac, – autre douceur. Donc double remerciement.

À 6 heures 1/2 je vais voir arriver Valère. Julie me charge de te souhaiter la bonne année.

Tu devrais bien prendre du papier plus grand.

Adieu je vous embrasse tous les deux et toi cent fois, ma pauvre chère fille.

Ta vieille NOUNOU.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset, 31 décembre 1876.]

Bataille ira à Paris cette semaine, et probablement jeudi ou vendredi vous écrira pour vous donner un rendez-vous. –

Il est tellement disposé à vous servir qu'il m'a dit que, si l'affaire ne réussissait pas près de Donon, il « verrait ailleurs ». Ce mot est venu sans aucune provocation de ma part.

L'ingénieur qui irait voir votre usine (si Donon consent) est un M. Cottard.

Je n'ai que le temps de plier ma lettre.

Tout à vous.

GVE.

Dimanche, 6 h 1/2.

***

Quel déjeuner ! – J'en suis encore paf !

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, dimanche 31 décembre 1876.]

Chère belle,

Je vous souhaite ***la Bonne-Année***, tout bêtement ! oui ! comme un bourgeois bien que vous oubliez votre pauvre petit père Loulou. – L'autre géranium également. – Car elle m'avait promis une visite qu'elle ne m'a pas donnée – et je lui ai écrit deux fois, sans avoir de réponse.

Nous devons, je crois, dîner ensemble rue de la Ferme, ***mercredi prochain***. – À moins qu'il n'y ait changement dans les projets ?

D'ici là, – mille tendresses ! – et que 1877 soit tolérable !

Je baise toutes les places de votre jolie personne que vous abandonnerez à mon amitié peu respectueuse. – Car vous n'êtes pas encore respectable chère belle ! mais toujours enviable. – Et désirée.

Votre

SAINT POLYCARPE.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] dimanche 31 décembre [1876].

Mon bon cher vieux,

Que 1877 vous soit léger ! – et entr'autres souhaits, que ***La Fille Élisa*** vous apporte beaucoup de gants ! Puissiez-vous être le michet de la Fortune !

Tourgueneff aussi, a perdu de notables sommes. Les compagnons me paraissent étrillés par le sort ? Pauvres ***nous*** !

L'idée que vous auriez pu quitter votre jolie maison d'Auteuil m'a fait trembler car, à nos âges les habitudes sont tyranniques ; on crève quand on en change. – Comment allez-vous faire durant cette année, puisque vos revenus sont en suspens ? Vous et moi nous sommes si incapables de gagner notre vie ! C'est une preuve de nature aristocratique. Mais ce n'est pas gai, tous les jours.

Quant à mes affaires, elles ne se remettent pas, elles languissent. – Pendant quatre ans je serai encore très gêné. – À moins que mon neveu ne trouve de l'argent ? – Mais le

principal, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne quitterai pas Croisset où je me plais de plus en plus. – S'il le faut, j'abandonnerais plutôt mon logement de Paris. Mais nous n'en sommes pas là. Du reste, j'ai pris depuis un an (non sans effort) l'habitude de ne plus m'inquiéter de l'avenir. Advienne que pourra ! Chaque jour suffit à sa tâche.

Je travaille démesurément, bien que la copie aille très lentement. ***Hérodias*** est maintenant à son milieu. Tous mes efforts tendent à ne pas faire ressembler ce conte-là à ***Salammbô***. Que sera-ce ? Je l'ignore.

Je viens de lire la *Correspondance* de Balzac. Il en résulte que : c'était un très brave homme. Et qu'on l'aurait aimé. Mais quelle préoccupation de l'Argent ! et quel peu d'amour de l'Art ! Avez-vous remarqué qu'il n'en parle pas, une *fois* ? Il cherchait la gloire mais non le Beau. Et il était catholique, légitimiste, propriétaire, ambitionnait la Députation et l'Académie. Avant tout ignorant comme une cruche, ***provincial*** jusque dans la moelle des os, le luxe l'épate. – Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott ! – En résumé c'est pour moi un immense bonhomme mais de second ordre. – Sa fin est lamentable. Quelle ironie du sort ! mourir au seuil du Bonheur !

Cette lecture, du reste est édifiante. Mais j'aime mieux la *Correspondance* de M. de Voltaire ! – L'ouverture du compas y est un peu plus large !

Que vous dirai-je encore ? Je me porte comme un chêne. Hier, je me suis promené dans le bois pendant trois heures. (Je ne prends l'air que les jours où je commence à étouffer.) – Et le soir, la lune était si belle, que je me suis re-promené dans mon jardin, « à la lueur poëtique de l'astre des nuits ».

Au mois de septembre dernier, vers la fin, j'ai eu comme vous des vertiges nerveux qui m'ont fait peur. ***Ce n'est rien, du tout***. Soyez donc sans crainte. Les miens provenaient, je crois, d'avoir voulu (lors de mon dernier séjour à Paris) « faire le Jeune Homme » ? – J'y avais réussi, d'ailleurs.

J'ai réellement ***souffert***, dans ces derniers temps, de n'avoir personne à qui parler de l'affaire Germiny ! Pauvre bougre, il finit par m'attendrir ! Et je trouve que la France lui doit une récompense nationale. – Car enfin, il l'amuse. Et tout amuseur est un bienfaiteur. La branlade d'un Monsieur dans une pissotière a occupé la capitale du monde civilisé pendant quinze jours ! Les plus belles œuvres d'art, les plus grandes découvertes scientifiques n'ont pas causé tant d'émotion quand elles ont paru ! C'est beau ! Ainsi, la décharge de ce bourgeois enfonce la question d'Orient ! Sa manustupration avec le bijoutier (– une perle ! –) a plus d'ampleur que la conférence des diplomates à Constantinople. La peau de ses testicules coiffe tous les Français ! Nous nous égarons dans ses poils ! – Nous sommes asphyxiés par son urine !

Que faire pour rivaliser avec ce bougre-là ? On ne me recevrait pas dans une université catholique et voilà longtemps déjà que je me rate.

– Quelle élégie « au murmure de l'onde arrosant les ardoises », etc.

Allons adieu ! je vous embrasse tendrement.

Votre VIEUX SOLIDE.

Puisque votre roman est fini, et que vous l'imprimez en placard, je le lirai donc dès mon retour à Paris ? Je m'en réjouis d'avance.

Amitiés aux amis.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Ce 2 janv[ier 18]77.

Mon cher ami,

Sur la page suivante vous trouverez un morceau de poésie dicté par un maître d'école à sa classe (à l'occasion du nouvel an), que le fils de notre concierge – un garçon de *8* ans – vient d'offrir à ses parents. La mère (qui, par parenthèse, ne sait pas lire) est venue montrer cette belle chose à Mme Viardot (elle en était fière, et avait la larme à l'œil) et moi, je me suis hâté de copier ce pur chef-d'œuvre pour vous l'envoyer. Sondez, si vous pouvez, les profondeurs de cette âme de pion, dissous dans la rhétorique !

Je suis pris au genou gauche par une attaque de goutte ; j'espère que cela ne sera rien – mais pour le moment je ne puis pas bouger.

Et vous, vous travaillez toujours bien ? – La santé est bonne ?

Je vous embrasse affectueusement.

IV. TOURGUÉNEFF.

CHERS PARENTS !

Un nouvel an commence sa carrière
Et vous savez les vœux que mon cœur peut former.
Il en est un surtout que l'amour nous suggère :
C'est de vous voir toujours m'aimer
Autant que je cherche à vous plaire !
Jaloux du bonheur des amants
Le temps s'amuse à détruire leur chaîne ;
Ce nœud, qui leur fut cher, les fatigue et les gêne ;
Le vent emporte leurs serments –
Et pour l'amante infortunée
Le plus souvent la bonne année
Est celle qui vient de finir !
Mais la tendresse filiale
N'est point sujette au repentir :
Toujours vive, toujours égale,
Le temps ne peut arrêter ses progrès ;
Semblable au feu de la Vestale,
Son ardeur ne s'éteint jamais !

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi, 3 heures [4 janvier 1877].

Merci de votre morceau de poésie, mon bon Tourgueneff. Il est *chouette* !

Guérissez votre genou.

Je travaille le plus que je peux pour avoir fini le 15 février, ce qui me paraît bien difficile. Que de mal me « fous-je ».

Respects et amitiés chez vous.

Votre

GVE FLAUBERT
vous embrasse tendrement.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset, 4 janvier 1877.]

Bataille demeure tout près de Delahante, avenue Gabriel, même côté, – je crois, du reste, vous avoir donné son adresse ? c'est dans les 30 ?

Vous voyez qu'il est plein de bonne volonté et que je l'avais relancé.

Pourquoi n'ai-je pas de lettre de Caro ? J'ai peur qu'un de vous deux ne soit malade ? – À moins que les visites n'aient trop absorbé Madame.

Par ce temps de jour de l'an, on ne peut du reste compter sur une correspondance régulière !

Je vous embrasse tous les deux.

GVE.

Jeudi, 3 h[eures].

Je reçois la lettre de B[ataille] à l'instant.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 5 h 1/2 [5 janvier 1877].

Pas de facteur ! pas de lettres !

Y en a-t-il une de perdue ? – Je suis ***sérieusement inquiet***. Ce n'est pas gentil de me laisser si longtemps sans nouvelles.

Les dernières étaient de samedi.

Ci-joint une photographie pour toi que Mme Tennant me charge de te remettre.

Sabatier a passé ici, tout cet après-midi. Tu lui demanderas ce qu'il pense d'***Hérodias***.

Mais je n'aurai jamais fini au mois de février !

N'importe ! dans un mois je serai près de vous ! – Il n'y aurait pas de raison pour ne point rester à la campagne indéfiniment – et puis, il m'ennuie trop de ne pas voir ma pauvre fille !

Dans ma prochaine, je te raconterai mon jour de l'an.

Vite une lettre – ou même un télégramme.

Mais j'espère que demain, enfin, j'aurai une épître.

Je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset,] vendredi soir [5 janvier 1877].

Votre lettre m'a fait grand plaisir, mon cher ami. Et il me tarde, comme à vous, de nous voir.

Ce sera de dimanche prochain en quatre semaines. Je compte partir d'ici le 3 février. – Hélas ! je n'arriverai point avec ***Hérodias*** terminée. Je n'en serai qu'à la fin de la seconde partie. Mais la 3e sera fortement esquissée. Je travaille beaucoup et n'avance guère. D'ailleurs je n'y vois plus goutte. Quant à la santé, elle est splendide.

Et la vôtre ? Vous ne me parlez pas de votre cœur ?

Quand sera-t-elle jouée votre Farce pour le Palais-Royal ? Je vous assure que j'y serai beau comme énergumène.

Ne m'envoyez pas votre ***Assommoir***. Ça me perdrait. Je serais dessus trois jours – et mon départ en serait retardé.

Je ***crève*** d'envie de le lire – et je vous assure que ma résolution est héroïque.

Mais remettez-le chez mon portier le 1er ou le 2 février.

Ce que j'ai souffert de n'avoir personne près de moi pour deviser de cet excellent Germiny est inimaginable ! C'est dans ces moments-là qu'on sent le besoin d'un ami ! – Quelle histoire ! Moi, ça me fait croire à Dieu ! – On devrait à cet homme-là une récompense nationale ! tout amuseur étant un bienfaiteur.

Adieu – ou plutôt à bientôt.

Amitiés aux camarades et tout à vous.

Mettez-moi de côté les bêtises qui seront dites sur *L'Assommoir*.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 2 h[eures, 7 janvier 1877].

Mon Loulou,

Il me semble que j'ai bien des choses à te dire.

1° J'ai été fort inquiet de n'avoir pas de tes nouvelles, car ta lettre de jeudi ne m'est arrivée qu'hier. – Avec ma belle imagination je me figurais les choses les plus sinistres. – Et tous ces jours-ci le facteur n'est arrivé qu'entre deux et trois heures de l'après-midi ! – Hier matin, j'ai été trois fois sur le quai pour le voir venir. – Enfin, j'ai eu ta bonne petite lettre.

2° Ernest en a reçu une de Bataille envoyée par moi immédiatement, et où ledit sieur s'explique.

3° Quant à Noémie, elle est enceinte de quatre mois. Comme elle aime beaucoup son mari, ils font des démarches pour qu'il revienne à Rouen. Son intention est d'élever son enfant et de ne plus aller à journées – elle se plaît beaucoup à mon service. Voilà tout ce que je sais par Julie. Néanmoins, veux-tu que je lui fasse des propositions directes ? Je crois qu'elles seront repoussées. Mon intention était de la reprendre cet été et de me passer de domestique mâle, – par économie.

(Tu ne remarques pas combien je dépense peu d'argent dans ma solitude. C'est bien la peine d'être vertueux !)

4° Tu ne m'as jamais parlé de ta femme de chambre. En es-tu contente ?

***

Sans doute tu as vu le bon Laporte et il t'aura conté ses tristes affaires ? ***Elles m'ont navré*** ! Le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les avoir dites : « C'est un rapport de plus entre nous deux. » Comme s'il était content de sa ruine, qui le fait me ressembler.

Un peu avant son arrivée, j'avais eu la visite de Juliette et de son fils, qui ont beaucoup insisté pour que j'aille dîner à l'Hôtel-Dieu. – J'ai répondu que j'avais du monde à dîner, et que le lendemain, 1er janvier, je vous attendais. – Ernest est revenu une heure après ! Bref, le jour de l'an, ***pour ne pas faire la bête*** (on aurait su, d'ailleurs, que vous n'étiez pas venus), vers cinq heures je me suis acheminé à pied vers Rouen. Le Mont-Riboudet m'a paru plus lugubre que jamais ! Au coin du jardin de ma maison natale j'ai retenu un sanglot ! Et je suis entré. J'avais pour commensaux un M. Dumont, ancien bourgeois de Rouen, avec sa femme, complètement sourde, et son fils, un serin membre du barreau de Paris. – De plus, l'inévitable Caudron, qui a été le joli cœur de la société. Mon frère n'a pas dit un mot ! Il est d'une tristesse farouche, d'une irritabilité nerveuse excessive – et en somme, très malade, selon moi. C'est aussi l'opinion de Caudron. Juliette (que j'ai trouvée ***très*** gentille) m'a dit que ses parents lui en voulaient toujours de ce qu'elle habite Paris. Son père la dernière fois qu'il y est venu lui a déclaré qu'« il n'y refoutrait plus les pieds ». Je te donnerai d'autres détails sur ce repas, lequel était archiluxueux, et funèbre !

Oh, que j'aime mieux un simple bouilli, avec la franchise du cœur et des assaisonnements intellectuels !

Décidément, je suis ***amoureux*** de la mère Grout ! Toute la famille était réunie, mardi, quand j'ai été voir Frankline et lui remettre le Balzac. On n'imagine pas une chose plus charmante que la manière dont elle regardait ses enfants et caressait la main de son fils ! J'en étais attendri jusqu'aux moelles.

Après quoi, j'ai été au cimetière. J'avais pris sur moi 80 francs, toute ma fortune, pour payer le gardien. Mais la note qu'il m'a remise se monte à 135 francs (on lui doit plusieurs années). Je trouve ce genre de dettes peu convenable. Il faudrait tâcher d'en être quitte promptement. Ça me ferait plaisir.

Puis dîner chez les Lapierre. Mes Anges sont bien futiles ! Je crois qu'elles aiment en moi, l'homme. Mais quant à l'esprit, je m'aperçois même que souvent [je] les choque, ou que je leur parais insensé. Tout cela m'a fait perdre deux jours ! Néanmoins, je compte avoir fini ma 2e partie d'aujourd'hui en quinze. Je préparerai la troisième – puis, tu me reverras. – Car il m'ennuie beaucoup de ma pauvre fille. – Je tâche de n'y point songer. Mon départ ***est fixé*** pour le 3 février, au plus tard.

Zola m'a écrit, au nom de tout le petit cénacle, une lettre très aimable. Je lui gâte son hiver. On ne sait plus que faire le dimanche. – Dans le dernier dîner, ils ont porté un toast en mon honneur.

Puisque tu fais des visites, va donc voir ce pauvre Moscove, il t'en sera reconnaissant ; et ce sera une bonne action puisqu'il est malade.

Quel est ***ton rêve*** à propos de Claude Bernard ?

Le mot de Fanny : « Que vous êtes glaciale », lui ressemble bien ! J'ai envie de la revoir.

Et tu n'as pas encore lu la « Prière à Minerve » de Renan ? Cela me choque. Il me semble que ***mon élève*** devrait faire les lectures que je lui prescris. Sabatier ne partage pas absolument mon enthousiasme. Tant pis pour lui !

Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui m'***obsède***, tant je le trouve sublime : « Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! » Creuse-moi ça. Songes-y ! Quel horizon, quelle bouffée de vent dans la poitrine.

Du reste, je suis perdu dans les prophètes…

Adieu, pauvre chat. Deux bons baisers de ta NOUNOU qui te chérit.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 10 janvier 1877.]

Mon cher ami,

Moi, à votre place, voici ce que je ferais.

J'irais franchement chez Duval et lui dirais tout ce que vous m'écrivez. – ***En lui faisant comprendre*** que vous ne pouvez pas continuer à perdre ainsi votre temps.

À moins que vous ne préfériez attendre mon retour, que j'ai fixé au 3 février. – Donc, de dimanche prochain en trois semaines on s'embrassera.

Que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ! Si vous saviez comme j'ai souffert de n'avoir personne avec qui causer de ce bon Germiny !

Voyez-vous quel trouble cette histoire-là a dû produire dans « l'Hôtel des Farces » – et le plaidoyer du ***garçon*** pour Germiny !!!

L'Âme du Vieux se répand sur la Capitale.

Je continue à travailler Phrénétiquement et vous embrasse.

Votre GVE.

Mercredi.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset, 11-12 janvier 1877.]

Je voulais vous écrire tantôt entre 5 et 6 pour vous dire comment se serait passée la visite de Laporte. Mais le temps était si affreux que je l'excuse de n'être pas venu. Ce sera pour demain sans doute.

N.B. La ***présente*** n'est que pour vous dire que : je suis absolument sans ***le sol***. – Ce qui n'est pas tout à fait exact, j'en possède ***10*** ! mais pas un centime de plus.

***

Ci-inclus une lettre de Me Bonenfant.

À demain, ou après-demain une lettre plus longue.

Il est plus de trois heures. Il serait temps de se coucher.

Là-dessus, mon bon, « serviteur ».

Tendresses à Caro.

GVE FLAU.

Nuit de jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 5 h[eures, 12 janvier 1877].

Laporte sort d'ici. « J'y avais pensé », m'a-t-il dit après avoir lu la lettre d'Ernest. – Car j'ai trouvé que la franchise était ce qu'il y avait de mieux. – Et je lui avais donné tout bonnement le susdit papier. Les finesses ne sont pas de mon école. –

Mais il ne sait pas s'il trouvera l'argent nécessaire ? – En tout cas, il va écrire à ton mari – et le verra vers le 20 de ce mois-ci, époque [où] il doit retourner à Paris.

***

Maintenant, pauvre chat, embrassons-nous !

***

Ma 2e partie sera achevée dans trois ou quatre jours. Donc, au 3 février le plan de la dernière sera bien développé et peut-être en aurai-je écrit la moitié ?

Il est vrai que je travaille ***sans discontinuer*** à table et dans mon lit. – Car je ne dors presque plus – du tout.

***

Laporte a rencontré Bataille il y a deux jours. Donon était trop occupé pour le recevoir. Il y retourne prochainement et re-verra Ernest.

Après une pioche aussi violente que celle où je suis plongé (car, depuis un an, sauf 15 jours au mois de septembre, monsieur a été dans une création permanente) je serai bien aise de prendre ***a little entertainment***.

— ***Donc***, préparez-vous à me combler de douceurs ! Et surtout à avoir de bonnes mines ! Il faudra être folichon pour récréer Vieux. – Je tâcherai de ne pas m'impatienter à propos de la cuisinière. Mais je redoute d'avance le tapage des voitures ! Le silence absolu qui m'entoure est, je suis sûr, une grande cause d'exaltation intellectuelle. – Pour que l'imagination soit libre, il ne faut ne sentir aucun poids sur soi.

Tu continues toujours à te livrer à la physiologie. Très bien ! – Ma joie serait de te voir ***enfoncer*** « un bon docteur » quelconque. – Ce qui ne te sera pas difficile, dans quelque temps. Ces messieurs étant généralement d'une ignorance crasse. Voilà la vraie immoralité : l'ignorance et la Bêtise ! Le Diable n'est pas autre chose. Il se nomme Légion.

Je m'étonne que tu n'aies pas compris la grandeur et la Vérité de la « Prière à Minerve ». Elle résume l'Homme intellectuel du XIXe siècle. – Quant au reste de l'article ce n'est que bien et encore ? La vie manque à ces souvenirs. ***On ne voit pas*** les personnages. Ton observation sur saint Paul n'est pas juste. Car Renan ne dit rien qui ne soit

parfaitement historique. « Le Dieu inconnu » est une ânerie de l'apôtre – révérence parler.

Tâche, ma Caro, de m'écrire un peu plus longuement, tes lettres sont ma seule distraction.

C'est le 26 courant la fête de saint Polycarpe. Je la fêterai mentalement, étant un autre SAINT, – moi-même,

et qui te bécote.

***

N'oublie pas de faire une visite à la petite mère ***Charpentier***.

Je reverrai donc, prochainement, de Fiennes, un des attraits de la capitale !!!

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] mardi 16 janvier [1877].

J'ai reçu ce matin votre lettre, les cent francs et le paquet de journaux. Donc, réparation ! Je regrette ma lettre d'hier au soir. Mais je ne m'étais jamais trouvé (depuis mon temps du quartier Latin) dans une pareille détresse. – Je n'ai pu envoyer ***ma Bonne*** à Rouen, n'ayant pas de quoi lui payer le bateau de Bouille. – De plus, j'étais fort inquiet de vos santés, n'ayant pas de vos nouvelles ; de là irritation de nerfs et idées funèbres.

Je trouve, contrairement à votre avis, que j'ai bien fait de montrer votre lettre à Laporte. Il eût deviné la finesse et il eût été blessé, soyez-en sûr. Au contraire, cette lettre ne l'a nullement étonné. Car son premier ***cri*** a été : « J'y pensais

moi-même ! » Puis il a ajouté : « ***Mais*** où trouver de l'argent ? », etc.

Du reste, vous le verrez au commencement de la semaine prochaine. Il doit être à Paris vers le 20.

Je vous avouerai que votre lettre de ce matin ***me désole***, mon pauvre ami ! L'avenir se rouvre donc plus sombre que jamais ! Quand serons-nous tranquilles ? Quand le serai-je ?

Vous n'allez rien tirer de votre usine ! à cause des hypothèques. – Et quand tout sera fini de ce côté-là, avec quoi, comment vivre et où ?

Retournez donc chez Bataille ! Harcelez-le ! tant pis ! une dernière tentative ! – Et examinez avec Laporte s'il n'y a pas quelque chose à faire ? avant de prendre une résolution aussi grave que celle de la Vente.

J'ai peur que ma saison d'hiver ne soit pas gaie ? – Et pourtant j'aurais besoin d'un peu de distraction et de Fraîcheur, car ma pauvre cervelle est rôtie.

Je viens d'écrire une lettre salée à Me Bonenfant. – Je lui déclare ***qu'il me faut*** de l'argent tout de suite et que ses explications m'embêtent.

N.B. Je prie Caro d'écrire à Frankline pour qu'elle demande à son mari s'il pense à mes Samaritains. Il saura ce que ça veut dire.

***

J'aurai peut-être fini ***Hérodias*** vers le 15 février. Donc mon volume pourrait paraître cet été – et j'aurais quelques balles.

Il m'en faudra à Paris. Pensez-y, mon Bon – et d'ici à quelques jours, je compte en recevoir, pour finir mon mois, payer ma Bonne et faire mon voyage.

***

La mort d'Henry Monnier m'a fait de la peine et celle de Buloz plaisir.

Sur le billet de faire-part de M. Boulet avez-vous remarqué qu'il s'appelait ***Pharaon*** ? – Ça m'a fait rêver. – Quel singulier état mental que celui de parents qui infligent à un nouveau-né un nom pareil ! Ce trait d'union entre les Sésostris et la Rouennerie est démesuré ! Sublime !

Embrassez-bien Caro pour moi.

Tout à vous.

GVE.

Pourquoi cette coupure aux ciseaux dans un des journaux que vous m'avez envoyés ? – est-ce quelque chose qui vous concerne ?

P.-S. Quand vous écrirez à Quibel, dites-lui qu'il vous ferait plaisir de se livrer encore à un voyage. Il reste à Pissy des fleurs de quoi emplir une charrette. Inutile de les perdre et il en manque dans le jardin. Leur place est toute trouvée.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, mardi 16 janvier [1877].

Mon cher Vieux,

Comment va la goutte ?

Ma nièce m'a écrit que vous lui sembliez Monrose !

Est-ce le résultat de vos affaires d'argent ? Goncourt me dit que les siennes vont très mal. Les miennes ne prennent pas, non plus, une belle tournure.

Je me demande si dans quelque temps il sera possible de vivre, sans s'occuper d'argent, sans être banquier, sans vendre ou acheter n'importe quoi. – Jolie perspective pour l'humanité ! – Tous épiciers !

Les Grecs n'auraient pas fait ce qu'ils ont fait sans les mines du Laurium, qui leur procuraient le moyen de n'avoir pas de ***métier***. – Comme il faut être philosophe pour tolérer la vie, mon cher ami !

J'ai travaillé cet hiver d'une façon gigantesque. Aussi, mon ***Hérodias*** avance. Quand j'arriverai à Paris (le 3 février – de samedi prochain en quinze) il me restera peut-être cinq ou six pages ? – Donc je crois vous donner le tout (selon vos prescriptions, Monseigneur) vers le 15 février. – De cette façon le volume paraîtrait en français au commencement de mai, ou au milieu. Il serait temps encore.

Mais si vous partez pour la Russie le 15, on ne vous aura donc pas cet hiver ? Ce doute m'embête.

Je sais que Catulle fait répéter une pièce à l'Ambigu. – Si vous le voyez dites-lui que je compte aller à la première.

Que dit-on de *L'Assommoir* paru hier ? J'ai écrit à Zola de ne pas me l'envoyer. Ça me dérangerait. Mais je brûle de le lire.

Je vous embrasse.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir,
11 h[eures, 17 janvier 1877].

Oui, ma pauvre fille, vous m'avez fait passer deux ou trois mauvais jours. Tâche qu'ils ne se renouvellent pas. – Parlons d'abord des choses embêtantes. –

Après avoir payé le mois de Noémie, ce que je lui devais pour mon ménage et acheté quelques petites provisions, il me reste encore *6 francs*. – J'en aurai dépensé 300 en un mois (celui du jour de l'an !) et sauf 38 francs de bois que je dois à Leroux je n'ai pas un sol de dette. Je suis obligé de tout acheter, Chevalier ne me donnant aucun légume ! – En revanche, il soigne très bien le jardin. J'ai *dirigé* les plantations d'arbres exportés de Pissy. – Et au printemps notre pauvre vieux Croisset sera *magnifique*.

Tu ne saurais croire combien la vente de Dieppe m'afflige et me fait peur sous tous les rapports. Ton pauvre mari en recevra un *coup* profond. Mais s'il le faut, résignons-nous ! *Cependant*, ne pourrait-il pas attendre encore un peu ? On va reconstituer le Crédit Foncier. Peut-être y aurons-nous des amis ? Tout n'est pas dit du côté de Donon. Ernest a-t-il revu enfin Bataille ?

Si j'insiste tant là-dessus, c'est que je prévois ceci : quand il n'y aura plus moyen de revenir sur la décision, une occasion se présentera qui fera regretter de l'avoir prise.

Laporte est venu aujourd'hui. Vous le verrez dans une huitaine, jeudi sans doute, car il doit être à Paris le mercredi 24. Votre jugement sur lui est faux. Maintenant j'en suis ***sûr***. – Car il m'a demandé encore combien il faudrait d'argent.

Il est décidé, s'il ne trouve rien, à rester (quand même) à Couronne et à y vivoter n'importe comment, pour ne pas quitter sa maison – ce que je comprends parfaitement. À un certain âge le changement d'habitude c'est la mort.

Il venait de me quitter que Lapierre est venu. Pendant 2 heures et demie j'ai pris des notes qu'il me dictait sur une Dame, à propos d'un roman inspiré par lui le jour que nous avons été ensemble au Vaudreuil. – La conclusion ***que j'avais imaginée*** se passe maintenant ! J'avoue que cela m'a flatté. J'avais préjugé que la dame finirait par un mariage Riche et Catholique. C'est ce qui se conclut présentement. Voilà une preuve de jugement, hein ?

Aussi n'ai-je rien fait de toute la journée ! – ce dont j'enrage car je voudrais bien avoir tout fini pour le 15. Quand j'arriverai à Paris il ne me restera que le grand morceau final, 7 ou 4 pages ! – Donc, il me sera impossible d'être à Paris avant le 3 ! – J'en suis à compter les minutes ! Tant pis pour Mme Régnier. « Tout pour les dames », ça se dit. Mais « l'Art avant tout », ça se pratique.

***

Ce matin, j'ai eu une conversation ***exquise*** avec Mamzelle Julie. En parlant du Vieux temps elle m'a rappelé

une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur.

C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame. « Elle était bien fragile… orageuse même ! » Orageuse après fragile, est plein de profondeur.

***

Guy m'a envoyé un article de lui sur la Poésie française au XVIe siècle, que je trouve excellent.

Pourquoi méprises-tu les portraits de tes Ancêtres ? Ils s'abîment au grenier. Je vais les accrocher dans le corridor. – Premièrement, ça fera un peu de couleur. Et puis, ils sont si naïfs que ça vous entraîne dans des rêveries historiques, lesquelles ne manquent pas de charme.

***

Ma Bonne a été à l'Hôtel-Dieu. Tout le monde sorti. Le jeune homme se promenait. Donc ce n'est pas grave.

***

Maintenant, mon Caro, il ne faut pas se coucher, mais se mettre au Festin de Machærous ! Ce sera « un fort gueuloir », comme dirait mon pauvre Théo.

Écris-moi de ***vraies*** lettres.

Ta vieille NOUNOU
te bécote bien fort et tendrement, surtout.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 17-18 janvier 1877.]

Mon cher Guy,

Je trouve ***très bien*** votre article sur la Poésie française.

Cependant j'aurais voulu un peu plus d'éloge de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez ***peut-être*** pas une justice suffisante ?

Mais encore une fois je suis très content de vous.

Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l'Ambigu ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j'irai l'applaudir.

J'ai la tête cuite, mon bon –

et vous embrasse.

Nuit de mercredi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 2 h[eures, 21 janvier 1877].

Je suis en train d'appendre aux murs les portraits de tes aïeux – voir ***Hernani***, acte III, scène VI – et j'ai, pour m'aider, le fils Senard, comme page espagnol.

Motus du vrai Espagnol ! Qu'adviendra-t-il ?

À propos de portraits, j'ai envie de mettre la miniature de mon grand-père Fleuriot au coin de ma cheminée, sous la

petite photographie représentant ton profil napoléonien – que j'aime tant, mon cher Loulou ! – Je me fie à tes connaissances picturales pour savoir si on peut la réparer, et si ce serait cher ? – Tes relations artistiques te permettent de faire cela, à bon compte.

Je me suis promené deux heures, à Canteleu avant-hier. Il faisait tellement beau qu'à un moment, j'ai défait ma douillette d'ecclésiastique, et suis resté en gilet, adossé contre les barreaux de défunt « Lhuintre fils aîné ». Tout à l'heure, j'ai marché une grande heure dans le jardin et dans les cours, en contemplant la diversité des feuillages fauves et en humant le brouillard, avec délices.

Monsieur est entré ce matin dans son lit à 5 heures, n'était pas endormi à 6 – et fut réveillé à 9 par cette fin de phrase « … un sultan des bords de l'Euphrate, des marins d'Éziongaber ! ».

Bref, il se peut que j'arrive à Paris (de samedi prochain ***en huître***), ayant tout terminé ? – Je n'en suis pas sûr. Cependant ?

***

Je voudrais avoir vers le milieu de cette semaine 300 francs. C'est ce qu'il me faut, pour payer une foule de petites dépenses, mes trois femmes, la cuisinière, ***ma*** femme de charge, la repasseuse, et faire mon voyage.

***

Maintenant, ma chère fille, d'ici à mon départ je ne t'écrirai que de très courts billets. J'en suis à compter les minutes. Je voudrais tant livrer ***Hérodias*** au Moscove le 15 février ! Nous verrons s'il tiendra sa parole ?

Au moins, n'aurai-je aucun reproche à me faire.

Mais il faudra se délasser un peu à Paris. ***J'exige*** bons vins, jolies liqueurs, aimables sociétés, argent de poche, Figures hilares, et joyeux devis.

Il n'y a qu'une seule chose que je ne réclame pas : c'est la tendresse de ma Caro – étant sûr de l'avoir.

Sa vieille NOUNOU.

Ernest a-t-il écrit à « qui dit, dit-il » pour qu'il fasse un voyage ? – Je suis très content de Chevalier. Il ne m'agace pas les nerfs. Loin de là, il est de relations agréables. C'est, pour moi, la qualité principale dans Autrui. ***On*** ne la possède pas.

Le cidre ! est parti hier (de Maromme). Vous le recevrez mercredi.

À ALFRED BAUDRY

[Croisset,] mercredi soir, 24 j[anvier 18]77.

Mon petit père,

Seriez-vous assez aimable pour me prêter ***La Philosophie*** du Vieux.

Je vous la garderais cinq ou 6 jours. Bref vous l'auriez à la fin de la semaine prochaine. C'est pour faire connaître ce divin livre à un ami qui viendra chez moi.

Si cela ne vous contrarie pas, je l'enverrai chercher chez vous lundi prochain, à moins que vous ne préfériez me

l'apporter vous-même, ici, en y venant déjeuner samedi ou dimanche.

Je prends mon vol vers la capitale de samedi ***en huître***, le 3 février.

Réponse immédiate, S.V.P. Et tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi soir, 24 j[anvier 1877].

Mon bon cher vieux,

Vous ne m'avez pas dit combien vous seriez de temps en Russie ? L'idée qu'il va falloir se quitter, dès que l'on se sera vu me gâte d'avance mon hiver. C'est embêtant.

Ma nièce m'a écrit ce matin pour savoir ***qui*** je voulais à dîner le dimanche 4 février. J'ai immédiatement répondu : Tourgueneff.

Et j'aurai ***fini Hérodias***, avant le 15 du mois prochain[2] !!! – Mais je suis aux trois quarts crevé.

Je vous embrasse.

Si vous voyez nos amis prévenez-les que je serai chez moi, dans l'après-midi du 4.

– Ça m'épargnera la peine de leur écrire.

– Je n'en peux plus.

---

[2] peut-être même dans huit jours.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi soir, 24 janv[ier 1877].

Mon cher vieux,

Je vous envoie deux numéros du ***Temps***, où il y a une petite bêtise de moi. – Lisez ça, quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

La première partie de mon roman qui a paru en Russie semble faire beaucoup de plaisir à mes amis – et fort peu au public. – Les journaux trouvent que je suis usé – et m'assomment avec mes propres choses passées (comme vous avec ***Mme Bovary***).

Je suis heureux de savoir que vous travaillez ferme. Mme Commanville, que j'ai vue et trouvée charmante de bonne santé et de bonne humeur – m'a dit que vous reviendriez plus tôt que vous ne l'aviez supposé. – Bravo ! – Vous me manquiez ici. – Quant à moi, je ne partirai pas avant les premiers jours de mars. –

Zola m'a envoyé son ***Assommoir***. C'est un gros volume – je vais m'y mettre.

Le pauvre Maupassant perd tous les poils de son corps ! (Il est venu me voir). C'est une maladie d'estomac à ce qu'il dit. – Il est toujours bien gentil, – mais bien laid à cette heure.

Je persiste – malgré tout – à croire à la guerre – au printemps.

Et maintenant, je vous embrasse – et au revoir.

IV. TOURGUÉNEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de mercredi [24-25 janvier 1877].

Chérie,

Merci du billet de ce matin. – ***J'en avais besoin*** et je n'ai pas entretenu de danseuses, cet hiver ! Mes étrennes ne furent point sardanapalesques.

Je ne t'ai pas dit que : depuis votre départ je suis dans un ***supplice permanent***, à cause du bois ! – Si bien que souvent la nuit, j'ai passé ***des*** heures la fenêtre ouverte, mon feu s'éteignant, quand il ne fume pas ! Ce sera un des agréments de Paris que d'avoir d'autre bois ! Ai-je juré et tempêté ! – Hier, j'en étais vraiment malade !

Et voici le moment de nous revoir qui approche, mon pauvre Loulou ! tant mieux !

Lundi ou dimanche, j'espère n'avoir plus que ***cinq pages*** ! – Nous verrons si le Moscove sera actif ?

Je viens de l'inviter à dîner pour dimanche 4 février. Prie de ma part Mme Régnier de venir. Je n'ai pas le temps de lui écrire. Et convie également à « cette petite fête de famille » mon ***élève*** – Guy le Chauve.

J'ai écrit à Masquilier pour avoir un costume de chambre et au sieur Prout pour qu'il me fasse des pantoufles. – Car je suis en guenilles et ma fameuse nièce me repousserait si j'arrivais en chaussons de Strasbourg. Mais je voudrais savoir si :

1° J'ai là-bas, dans ma chambre – un frottoir de peau.

2° des éponges ?

3° Il me faudrait d'autres cravates blanches ? Les miennes sont trop démodées. – De petits rubans me semblent mieux ?

Tu peux tout arranger ! Maintenant ce ne sera pas long.

Valère doit aller vous voir demain. Il couchera ici d'aujourd'hui en huit.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

NOUNOU,
ou *La Perle des oncles*.

P.-S. Dernier mot de Mamzelle Julie :

« C'est nous qui ramouvons les connaissances du vieux temps ! »

Tu as raison pour le portrait. J'ai fait une confusion.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, vendredi, 2 h[eures, 26 janvier 1877].

Je ne résiste pas au besoin de vous dire que « votre petite bêtise » est ***un chef-d'œuvre*** ! – Et je m'y connais, nom de Dieu !

Si c'est là une preuve de décadence, comme le prétendent vos compatriotes, décadez !

Comme c'est original et bien composé ! – Pas un mot de trop ! Quelle violence souterraine ! Quelle patte de maître.

J'en suis ravi. – Sans blague aucune ni complaisance, ça me paraît de premier ordre !

***

Et moi qui avais prié Zola de ne pas m'envoyer son ***Assommoir***, pour n'être pas dérangé !!!

Allons adieu ! – De dimanche en huit je compte sur vous !

Votre vieux

GVE FLAUBERT
embrasse son vieux.

Au commencement de la 3e colonne du 2e numéro, il y a une phrase abominable à cause des nombreux ***que***.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, samedi soir 27 janvier 1877.

Colibri des préfectures ! Sylphe des salons ! Furet des boudoirs ! C'est convenu, je vous attends jeudi prochain par le bateau de 6 heures et demie.

Mon Vieux,

J'ai le ***Vieux*** !!!!!!!

Il m’a été apporté tantôt. Je vous engage à m’expédier ***illico*** votre larbin-ténor qui remportera en même temps votre cœur.

Malgré l’envie que j’ai de jouir de votre épatement en vous lisant ce chef-d’œuvre, je pense qu’il vaut mieux que préalablement vous vous y livriez seul dans le silence du cabinet. Une soirée ne serait pas suffisante pour le connaître et le déguster. (J’ai promis à cet idiot de Baudry de le lui renvoyer à la fin de la semaine.)

Jeudi soir j’aurai peut-être fini ***Hérodias*** (oui, c’est comme ça, mais je suis aux trois quarts crevé).

Nous passerons une longue soirée ensemble, puis le lendemain nous déjeunerons (Monsieur ***n’admet pas*** de refus). Vous regagnerez vos pénates ensuite. L’après-midi et la soirée seront suffisantes pour faire mes paquets.

Bonne santé au vôtre.

Et à jeudi. Je vous embrasse.

Commanville est venu tout à l’heure dîner ici.

N.B. – Je voudrais bien vous parler un peu sérieusement pendant une heure le plus ***promptement*** possible.

Il y a du revif dans son affaire. À peine s’il me l’a expliquée, car il n’est resté que le temps de dîner. Lundi prochain, il retourne à Dieppe avec des Mossieurs. Jeudi je vous conterai ce que j’en sais.

Dites que vendredi on vienne vous chercher en voiture, ce sera plus commode pour vous (et pour moi !).

J'avais pensé à vous envoyer le prospectus de l'ouverture des « Magasins du Grand Hôtel des Farces ». Y sont adjoints une pharmacie et un établissement de bains…, etc. Mais le temps m'a manqué.

Je n'irai pas chez vous déjeuner, étant trop impatient d'en finir. Donc à jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 1 h[eure, 28 janvier 1877].

Loulou,

Chevalier prétend qu'il y avait sur la note d'expédition « à domicile ». Il avait mis la barrique à Maromme.

Je viens d'expédier mon pantalon au chemin de fer. Mais je ne comprends pas que Masquilier ait besoin d'un modèle puisqu'il me fait des pantalons de ce genre-là, depuis 35 ans, environ ?

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Achète-moi deux éponges de Géant, de l'eau de Cologne, de l'eau dentifrice et de la pommade ou plutôt de l'huile qui sent le foin (rue Saint-Honoré ?).

De plus : commande-moi 4 paires de gants gris perle et deux de Suède à 2 boutons.

Il me semble qu'on pourrait accrocher la tête de renne, dans ma salle à manger entre les deux portes (celle du vestibule et celle qui va aux kiques).

Si Mme Régnier ne peut venir dimanche prochain (ou même si elle le peut ?) invite Georges Pouchet (à son défaut je ne vois que Frankline et son époux).

Le Moscove me dégoûte avec son beurre, son café au lait et son abjection devant les Viardot. Il n'en a pas moins fait une chose hors ligne dernièrement.

Je suis malade de la peur que m'inspire ***la Danse de Salomé*** ! Je crains de la bâcler ? – Et puis, je suis à bout de forces. Il est temps que ça finisse. – Et que je puisse dormir. Il me restera encore deux ou trois pages quand tu me verras. J'ai besoin de contempler une tête humaine fraîchement coupée.

Je t'embrasse en tombant sur les Bottes.

VIEUX.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 31 janvier 1877 ?]

Je vous attends dimanche, mon cher ami.

À vous.

Mercredi soir.

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 1er février 1877.]

La présente est pour vous avertir que dimanche prochain ***mes salons sont ouverts***.

Je compte sur vous.

Jeudi matin.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset, 1er février 1877 ?]

Je vous attends ***dimanche***, mon cher ami.

À vous.

Jeudi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 5 h[eures, 1er février 1877].

Mon Loulou,

Il faut que tu cherches une cuisinière ! Noémie m'a dit que son époux ne voudrait jamais lui permettre d'aller à Paris, par jalousie (je crois) et parce qu'elle lui est très utile : « Si c'était pour rester ici, je ne dis pas, mais je ne suis pas libre. » – Pauvre biche !

Elle est partie ce matin pour Rouen, à pied et est revenue *idem*. Je suis en train avec elle (qui prépare en même temps le dîner pour Laporte) de faire, conjointement avec Clémence, mes paquets.

Au milieu d'un pareil embarras comment Ernest veut-il que j'aille ou envoie à Bapeaume pour obtenir douze francs ! est-ce raisonnable ? – De plus, je ne sais comment je pourrai partir samedi, faute d'argent ? Je ne doute pas qu'il eût ces jours derniers la ferme intention de m'expédier ce que je lui avais demandé mais pourquoi promettre sans être certain de pouvoir tenir ? Cela va-t-il continuer de la sorte à Paris ? Cet hiver, j'ai passé plusieurs semaines sans avoir le moyen de prendre le bateau de Bouille, si j'en avais eu besoin. – J'en ai assez !

Depuis dimanche, je me suis purgé deux fois. Et le mouvement de mes pieds sur mon tapis me fait trembler la cervelle. – La nuit d'avant-hier j'ai dormi quatre heures, cette nuit *deux* ! Un peu de bien-être et de distraction me sont utiles.

Il va sans dire que la nouvelle d'un re-espoir du côté de ton mari m'a enchanté, mais il a une telle faculté d'illusion !

Je lui ai expédié ce matin un télégramme pour savoir que devenir.

J'imagine que nous passerons dimanche une bonne soirée.

J'ai fini Hérodias !!!

VIEUX,
qui a bien envie de t'embrasser.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 1er février 1877.]

Monsieur Gustave Flaubert a l'honneur de vous prévenir que :

Ses Salons

seront ouverts à partir de dimanche prochain, 4 février 1877.

Il espère votre visite.

Les dames et les enfants sont admis.

***

Croisset, 1er fév[rier].

À JULES TROUBAT

[Paris,] mercredi matin [7 février 1877].
240, faubourg Saint-Honoré.

Me voici revenu, cher ami, et prêt à vous recevoir quand il vous plaira.

Comme je suis un peu en l'air maintenant, car je me repose, je vous engage à venir le matin vers 10 heures.

À tout hasard, je vous attends vendredi.

Tout à vous.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris, dimanche 11 février 1877 ?]

Mon bon,

Daudet m'a écrit qu'il avait la grippe et ne pourrait se rendre demain à notre agape.

Zola et moi nous pensons qu'il faut remettre la chose à l'autre lundi. Tourgueneff est prévenu.

Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aujourd'hui ?

Tout à vous.

Dimanche, 6 h[eures].

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 11 février 1877 ?]

Je ne sais pas si le dîner tient bon ? Daudet a la grippe et m'a écrit qu'il ne viendrait pas. J'attends Zola et Goncourt pour avoir leur décision. Je vous la ferai parvenir ce soir.

Tout à vous.

GVE. FL.

Je vous attends demain à 1 h[eure].

À ADOLPHE D'ENNERY

[Paris, après le 11 février 1877 ?]

Je prie M. d'Ennery de recevoir M. Hamilton Aïdé, littérateur anglais de mes amis. – Il a une communication ***dramatique*** à lui faire.

En l'obligeant M. d'Ennery obligera son tout dévoué

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] lundi soir, 10 heures [12 février 1877].

Mon Asiatique,

Puisque vous devez être à Paris le 15 (après-demain), je suis chargé de vous inviter à dîner pour samedi prochain. Vous aurez pour convives l'obscène Guy et une jolie confrère à moi, Mme Régnier.

Si vous voulez venir me voir vendredi, vous êtes sûr de me trouver toute la journée (le soir j'irai peut-être chez le père Hugo ?).

Je vous embrasse. Votre

VITELLIUS.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, entre le 14 et le 17 février 1877.]

Mon Bon,

C’est pour *lundi prochain* que vous êtes convié au dîner des sifflés (dont Daudet est maintenant indigne).

On se réunit chez moi à 4 heures précises afin d’ouïr préalablement *Un cœur simple*. Il va sans dire que la plus jolie moitié de vous-même ornera de sa présence cette petite lecture de famille.

Tout à vous.

Vers le milieu de la semaine prochaine les trois manuscrits seront recopiés par un copiste, et j’aurai l’heur de vous les remettre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Paris, 15 fév[rier 1877].

Hier à trois heures du matin, j’ai fini de recopier *Hérodias* ! Encore une chose faite ! Mon volume peut paraître le 16 avril. Il sera court mais cocasse, je crois ?

J’ai travaillé cet hiver d’une façon frénétique. Aussi suis-je arrivé à Paris dans un état lamentable. Maintenant je me remets un peu ! – Pendant les huit derniers jours, j’avais dormi en tout 10 heures *(sic)*. Je me soutenais avec de l’eau froide et du café.

Mon silence à votre endroit n’avait pas d’autre raison que cette pioche forcenée ! Mais combien j’ai pensé à vous ! – Il me semble que vous êtes très souffrante et plus triste que jamais ? Pour me prouver le contraire, il faut m’écrire

une lettre démesurée. – Un des jours de la semaine prochaine, j'irai voir votre belle-sœur.

Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas venir à Paris ? Croyez-en un vieux docteur en maladies morales. Vous avez tort. Vous vous complaisez dans votre chagrin et dans votre solitude. Mauvais ! Mauvais !

Et puis (car l'égoïsme est au fond de tout) *je crève d'envie* de vous lire *Un cœur simple* et *Hérodias*, l'aveu est fait.

Que vous dirai-je bien ? Quand je me serai un peu reposé, je reprendrai mes deux bonshommes auxquels j'ai beaucoup songé cet hiver, et que j'entrevois maintenant d'une façon plus vivante et moins artificielle. Il m'est venu aussi l'idée de deux livres, que je compte faire si Dieu me prête vie.

L'Assommoir de Zola a un succès inouï. J'attends que vous l'ayez lu pour vous en parler.

Beau trait d'Alexandre Dumas : il a refusé de faire partie de la commission pour le monument de George Sand parce qu'elle ne lui a pas laissé par testament un tableau de Delacroix qu'il convoitait (textuel) – et exprimé par lui-même en termes cyniques à Plauchut, président de ladite commission.

Ces choses-là me font du bien ! – à moi ! – C'est comme l'histoire de Germiny ! Ça délasse et ouvre des horizons. Ô Humanité ! Ô turpitude !

En fait d'inepties : succès de *L'Hetman* ! Quels vers !

Le père Hugo dans 8 jours va faire paraître deux volumes de *La Légende des siècles*. Ce vieux Burgrave est

plus jeune et plus charmant que jamais. – Je le vois très souvent.

Avez-vous lu, dans le numéro du 1er décembre de la ***Revue des Deux Mondes*** la « Prière à Minerve » de Renan ? Personne n'admire cela autant que moi.

Amitiés au cher mari. – Et à vous les meilleures tendresses de votre

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] nuit de jeudi 15 [15-16 février 1877].

Je venais d'écrire à Mme Lapierre, pour avoir de vos nouvelles et me plaindre de votre silence, quand j'ai trouvé votre lettre du 12, sur ma table de nuit ! – Il y a une heure que je l'ai reçue, et j'y réponds ***immédiatement***, comme vous voyez.

Quand je vois votre écriture, c'est un peu comme si je voyais votre belle et bonne mine. Ça me met le cœur en fête.

Permettez d'abord que je la ***bécote*** un peu, cette chère belle figure, ainsi que les mains et les épaules (pendant que j'y suis), puis causons.

1° Quand revenez-vous ? Voilà ce que j'ai cherché tout de suite dans votre épître. Mais vous ne parlez pas du retour ! Il aura lieu, sans doute, après Pasques ? Bien qu'il m'ennuie de vous, ***profitez*** du bon temps, ne passez rien ! Un voyage raté laisse des regrets infinis. Et on voit mal ce que l'on voit vite.

Ce que vous me dites de votre gamin me rassure.

Quant à votre Polycarpe, pas plus tard que dans la nuit d'hier, il a fini de recopier son 3e conte – et ce soir même le grand Tourgueneff a dû en commencer la traduction. Je vais me mettre, dès la semaine prochaine, à « faire gémir les presses » – qui ne gémissent plus – et le 16 avril prochain mon petit volume peut éclairer le monde. Avant de paraître en bouquin, mes trois historiettes paraîtront dans trois « feuilles publiques ».

Votre ami a travaillé cet hiver, d'une façon qu'il ne comprend pas lui-même ! Pendant les derniers huit jours, j'ai dormi en tout 10 heures *(sic)*. Je ne me soutenais plus qu'à force de café et d'eau froide. Bref, j'étais en proie à une effrayante exaltation – un peu plus le petit bonhomme claquait comme un pétard. Il était temps de s'arrêter – j'ai fait peur aux miens quand je suis arrivé à Paris. – Aussi maintenant, je dors ! je dors ! je dors ! – Enfin, je me repose. – Et je me répands. Je n'ai pas trouvé chez elle la belle Alice, quand je m'y suis présenté. – J'y retournerai demain. On m'a dit que sa fille lui causait de graves ennuis avec ses idées de mariage. – Vendredi dernier elle est venue chez les Charpentier, orner leur soirée de sa présence et de ses talents. – Mais comme il était plus de minuit quand elle a paru je n'y étais plus. J'étais parti me coucher, n'en pouvant plus de chaleur et de sommeil.

Beau trait d'un de ses auteurs : le sieur Alex. Dumas a refusé de faire partie de la commission pour la statue de G. Sand parce que Mme Sand, « cette femelle-là », ne lui a point laissé par testament un tableau de Delacroix qu'il convoitait. – Telle est sa réponse à Plauchut, président de ladite commission – et qui tantôt m'a, lui-même, rapporté le dialogue.

De pareilles anecdotes rafraîchissent – et ouvrent des horizons – sur les grands hommes. – Quel esprit ! quel cœur ! noble nature d'artiste !

Il paraît que sa femme en était humiliée pour lui.

En fait de nouvelles, succès fou de ***L'Assommoir*** du citoyen Zola. *13* mille exemplaires enlevés depuis quinze jours ! Chute de ***Chatterton***. – Et succès de ***L'Hetman*** du gentleman Déroulède. – Le moindre des cailloux que vous foulez dans Rome vaut mieux que tous les vers de cet excellent troupier.

Êtes-vous heureuse d'être à Rome ! quel pays ! Je l'ai presque oublié. – Ah ! si je pouvais y passer un an, comme ça me retremperait.

N'oubliez pas de vous promener dans la campagne de Rome, le plus que vous pourrez – et d'aller jusqu'à Ostie. – Si vous poussez jusqu'à Naples, – ce à quoi je vous engage violemment, n'oubliez pas de vous arrêter à Pérouse, – et de voir le lac Trasimène.

Faites mes amitiés à Bonnat.

En fait de nouvelles du jour, le vieux Polichinelle nommé Changarnier a dévissé son billard, hier au soir. Et hier matin, on a trouvé sur le quai du Louvre le cadavre d'un monsieur bien mis (= un bijoutier de la rue du Bac), lequel portait les traces récentes « de la plus honteuse dépravation » ! – Rien de neuf, d'ailleurs !

Allons ! adieu ! – Portez-vous bien. – Amusez-vous bien, ouvrez de toutes vos forces, vos grands quinquets.

Et pensez à votre vieux

POLYCARPE
qui vous aime, ***malgré*** la Littérature.

Pauvres ouvriers que nous sommes ! Pourquoi nous refuse-t-on ce qu'on accorde gratuitement au moindre bourgeois ? Ils ont du cœur, eux, mais nous autres, allons donc ! jamais de la vie ! Quant à moi, je vous répète, une fois de plus, que je suis : une Âme incomprise, la dernière des Grisettes, le seul survivant de la vieille race des troubadours ! – Mais vous ne ***voulez*** pas me croire.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris,] jeudi, 2 h[eures, 16 février ? 1877].

Mon petit père,

Ne venez pas demain soir – j'ai un rendez-vous.

Puisque vous ne pouvez venir samedi soir, venez dimanche de bonne heure (ou demain matin avant votre bureau, ou après-demain matin – mais nous n'aurons pas le temps de causer longuement).

En résumé je crois que c'est très bon et qu'il y a là une excellente pièce. Mais jamais on ne vous la jouera telle qu'elle est. – Comme étant trop lubrique. Les changements ne me paraissent pas considérables d'ailleurs.

Tout à vous.

GVE.

À quand ***La Feuille de rose*** ?

À GERTRUDE TENNANT

Paris, 16 février 1877.

Ma vieille amie, ma chère Gertrude,

Comment allez-vous, vous d'abord, puis vos deux filles, votre fils, et tout ce que vous aimez, tout ce qui vous intéresse ?

Dimanche dernier, j'ai été agréablement surpris de voir entrer chez moi Hamilton. J'aime à croire qu'il vous a calomniée, car il m'a dit que vous ne viendriez pas à Paris ce printemps. Il se trompe, n'est-ce pas ?

J'ai travaillé cet hiver frénétiquement. Aussi mon volume peut paraître à la fin d'avril prochain. Tourgueneff commence aujourd'hui à traduire le troisième conte. Il paraîtra en français dès qu'il sera paru en russe.

À propos de littérature, pouvez-vous me rendre le service suivant ? Vous n'ignorez pas qu'on veut élever à Paris une statue à George Sand ? Une commission s'est formée dans ce but, et j'en fais partie. Le président m'a demandé aujourd'hui si je ne connaissais pas Lord Houghton. Je me suis rappelé qu'il était de vos amis. Donc pouvez-vous lui demander s'il consent à laisser mettre son nom parmi les membres de la commission ? C'est un honneur que nous lui demandons de nous faire. Cette condescendance ne l'engagera à rien de plus. S'il y consent, on lui adressera cette demande officiellement. Voulez-vous, chère Gertrude, vous charger de cette commission ?

Vous rappelez-vous la famille Bonenfant, à Trouville ? La seconde fille (qui n'était pas née en 1842) a tellement entendu parler de vous à ses parents, qu'elle donnera votre nom de Gertrude à une ***fille*** dont elle ***doit*** accoucher dans trois mois. C'est son beau-frère qui m'a appris cela, ce matin, et ça m'a fait bêtement ***plaisir***. Mais pourquoi bêtement ? Effacez cet adverbe.

Remerciez bien Dolly pour sa gentille épître. Comme les choses sont mal arrangées dans ce monde ! Pourquoi ne vivons-nous pas dans le même pays ? J'aurais tant de plaisir à vous voir souvent ! et à renouer la chaîne du vieux temps, qui n'a jamais été brisée d'ailleurs.

Il me semble que nous avons bien des choses à nous conter dans le « silence du cabinet », ma chère Gertrude !

Une question : Pourquoi paraissez-vous étonnée de ce que j'aie pu faire un conte intitulé : ***Un cœur simple*** ? Votre ébahissement m'intrigue. Douteriez-vous de mes facultés de tendresse ? Vous n'avez pas ce droit-là, vous !

Je cause souvent de vous avec Caroline. Mille bénédictions sur votre maison. Je vous serre et baise les deux mains.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] samedi matin [24 février 1877].

Mon bon vieux,

Je viens d'écrire à Pouchet, pour le prier de se trouver chez moi demain dans l'après-midi vers 4 heures, en lui

disant que vous avez besoin de ses conseils. Donc, tâchez d'y être.

Saint-Saëns m'a oublié. Mais connaissant l'ahurissement des 1res, je lui pardonne sans effort. N'importe ! J'aurais été heureux de l'applaudir.

N.B. Y aurait-il moyen d'assister à la répétition de *Massenet* ?

À demain

et *ex imo*.

Faites-moi penser à vous consulter sur deux passages du *Cœur simple*.

À MAXIME DU CAMP

[Paris, 24 février 1877.]

Ouf ! j'ai fini mon triste travail ! Toute notre jeunesse vient de défiler devant moi. J'en suis *brisé*.

Voici les seules lettres que je conserve 1° pour les relire quelquefois – (je ne puis me résoudre à les anéantir) et 2° pour les utiliser comme document.

Étais-tu gentil dans ce temps-là ! étais-tu gentil ! – et comme nous nous sommes aimés !

Il y a dans ce paquet 19 épîtres. J'ai pensé qu'il te serait agréable d'y jeter un coup d'œil. Plusieurs te feront rire – et quelques-unes pleurer ?

Tibissimi.

Samedi, 4 h[eures] du soir.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris, février 1877.]

Ma nièce vous dépasse dans la répulsion que lui cause *L'Assommoir*. Son dégoût ressemble à de la fureur et la rend parfaitement injuste. Il serait fâcheux de faire beaucoup de livres comme celui-là ; mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des ***vérités incontestables***. C'est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d'une jolie force et vous verrez le succès qu'il aura.

Le père Didon m'a donné hier de vos nouvelles et je me suis senti jaloux. Quel malheur qu'il soit moine et que j'aie des préventions invétérées ! Je ne crois jamais à l'esprit libéral des corporations, elles obéissent à un mot d'ordre et je déteste autant Messieurs les militaires que Messieurs les ecclésiastiques. Je froisse vos sentiments, mais tant pis ; si on ne se froissait jamais, on ne s'aimerait guère ; moi j'ai des brutalités de gendarme et des sensibilités d'Almanzor ; Almanzor est moins connu.

Allons, une bonne poignée de main avant que vous n'ayez le petit frémissement de la lèvre qui annonce que vous êtes très en colère.

Malgré tout, écrivez-moi très longuement ; quand je reçois vos lettres, je les tâte avant de les ouvrir avec une sorte d'angoisse tant j'ai peur qu'elles ne soient trop courtes.

À EDMOND PLAUCHUT ?

[Paris,] jeudi [février-mars 1877 ?]

[Flaubert offre ses services pour rappeler à Victor Hugo, qu'il appelle le père Hugo, la souscription qu'il a offerte pour l'érection d'un monument.]

À ALBERT VIZENTINI

[Paris, février-mars 1877.]

[Flaubert désire savoir si un compositeur quelconque a parlé à M. Vizentini de faire un opéra sur « La Conjuration d'Amboise ». Dans l'affirmative il désire savoir le nom et la valeur du musicien.]

À DOMINIQUE ALEXANDRE DENUELLE

[Paris, 1er mars 1877.]

Gustave Flaubert aura l'honneur de se rendre à l'aimable invitation de M. Denuelle.

Il lui envoie ses remerciements.

***

Jeudi 1er mars.

À RAOUL-DUVAL

[Paris, 1er mars 1877.]

Mon cher ami,

On m'affirme que vous n'êtes plus pour rien dans ***La Nation*** ?

Dans ce cas-là, ma parole me serait rendue ?

Qu'en est-il ?

Je voudrais bien savoir à quoi m'en tenir !

Répondez-moi par un simple mot – ou donnez-moi un rendez-vous, pourvu qu'il ne soit pas à une heure trop matinale.

Tout à vous.

240, rue du Faubourg Saint-Honoré.
1er mars.

À PAUL CHÉRON

[Paris, 2 mars 1877.]

Mon cher ami,

Je suis ***désolé***. Et je vous fais toutes mes excuses. J'ai été obligé de sortir dès 10 h[eures] du matin et j'ai oublié tout à fait votre rendez-vous !

Le Siècle a reculé devant les mille fr[ancs]. J'ai donc promis à Dalloz le ***Cœur simple***, il aura ***Hérodias*** si le journal de Drumont trouve que je suis trop cher.

Venez donc demain, ou dimanche vers 10 heures.

Tout à vous.

Vendredi, 4 h 3/4.

À GERTRUDE TENNANT

[Paris,] vendredi soir [2 mars 1877].

Ma chère Gertrude,

Je vous remercie de vous être occupée de mon affaire, et je viens encore vous demander un service.

Puisque votre ami Lord Houghton est si plein de bonne volonté, il faudrait qu'il composât à Londres un comité (dont il serait le président) et qui correspondrait avec celui de Paris (dont Victor Hugo est le président).

Mrs. Lewes (George Eliot) adhère à notre œuvre. Lord Houghton aurait la bonté de l'admettre parmi les membres de la commission anglaise.

Lord Houghton peut correspondre directement et en anglais avec notre secrétaire, M. Edmond Plauchut. Je

recevrai prochainement une adresse imprimée de Victor Hugo.

Voilà tout, ma chère Gertrude.

Mon petit volume de contes est maintenant sous presse et paraîtra vers la fin d'avril. Le ***Cœur simple*** sera publié quelques jours auparavant dans ***Le Moniteur***. Je vous l'enverrai tout de suite, ce sera le moyen de vous faire penser à moi deux fois.

Que dites-vous que bien des choses nous séparent ? Pour moi il n'en est qu'une, l'espace ! Quant à tout le reste, je passe à travers et vous suis attaché dans toute la force du terme.

Comme j'ai envie de vous voir ! comme j'aurais des choses à vous dire, seul à seul, au coin du feu ! Savez-vous comment je vous appelle au fond de moi-même, quand je songe à vous ? (ce qui arrive souvent). Je vous nomme « ma jeunesse ».

Bénédiction sur vous et ce que vous aimez et, du fond du cœur, à vous.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] samedi matin [3 mars 1877].

Mon cher ami,

Le père de ma nièce, ***Hamard***, vient de mourir. Elle me charge de vous l'annoncer. La perte n'est pas considérable, mais ce pauvre garçon avait été autrefois mon ami et cette mort m'a plongé dans des retours amers sur le passé.

J'ai vu hier Guy. Il a fait une nouvelle pièce de vers intitulée *69* et qui est digne de ***La Femme à barbe***.

Le Moniteur me prend ***Un cœur simple*** et ***Hérodias***, si je peux le lui donner, moyennant mille francs chacun.

Le Siècle a reculé devant la dépense.

Raoul-Duval n'étant plus rien à ***La Nation***, il m'a rendu ma parole. Dieu merci !

Je mène une vie bête et sottement agitante. Trop de courses, trop de voitures, trop de dîners ! Mais à partir d'aujourd'hui je recommence à travailler.

Présentement, je lis les deux volumes du père Hugo.

Adieu, vieux ! À bientôt, n'est-ce pas ?

Je vous embrasse.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] samedi soir, 5 h[eures], 3 mars [1877].

Chère belle,

Comme vous êtes aimable de m'écrire ! – car écrire en voyage n'est pas un mince travail, – donc, je vous en remercie doublement. –

Que vous dirais-je ? mon petit volume sera mis sous presse la semaine prochaine, et paraîtra à la fin d'avril.

Quinze jours auparavant, mes trois contes paraîtront dans ***Le Moniteur*** et ***Le Bien public***, ***Le Siècle*** ayant reculé devant les mille francs que je lui demandais. – Votre

Polycarpe va gagner un peu d'argent (et il en a besoin de beaucoup, le pauvre bougre !). La Russie me paye ma copie près de deux francs la ligne, et la France un peu plus de vingt sols – ce qui est un prix extravagant ! – et qu'on dise que je ne m'entends pas en Affaires ! À propos de saint Polycarpe, n'y aurait-il pas moyen d'avoir un dessin ou une photographie de mon patron, que vous avez découvert dans l'église Saint-Étienne-de-la-Rotonde ? Ce serait un véritable bienfait.

Êtes-vous heureuse d'être à Rome ! Ah ! comme ça me rajeunirait, un pareil voyage ! – Mais s'il était fait avec vous, chère belle, il pourrait bien me vieillir ! Que vous m'aimiez, je n'en doute pas ! mais point précisément comme je le voudrais. « L'être invisible » comme vous dites en style élevé doit être complété par le visible – lequel est encore très beau, quoi que vous disiez, et qui enfin… m'excite.

Ne sentez-vous pas, ô Latine, que les Mânes des consuls ont envie de vous baiser, quand vous errez le long de leurs murs ? Ils reconnaissent en vous une fille de leur race. Vous étiez faite pour porter la stole patricienne, marcher pieds nus dans des sandales à rubans de pourpre, et avoir sur le front toutes les pierreries de la Bactriane ! – Que ne puis-je vous les donner, ma chère Léo ! – Allons ! Je vais m'attendrir ! Changeons de langage ! – Dans ce moment-ci (et dans bien d'autres) il m'ennuie énormément de vos beaux yeux, et j'ai des envies folles de manger vos épaules marmoréennes.

Hier, on m'a fait une déclaration… d'amour ? Non ! – de banquiste ! Mon amie Sarah Bernhardt que j'ai été voir dans son atelier (je la croyais malade et je me présentais pour avoir de ses nouvelles) m'a déclaré qu'elle me trouvait très beau, « plein de caractère », mot artistique ! Le tout, je crois, dans le but de faire le buste de Polycarpe ? – Polycarpe avait

déjà refusé cet honneur, il y a deux ans ! – Je ne suis pas de l'avis de mon illustre amie. Je me trouve avachi, ignoble. J'ai l'air à la fois d'un vieux cabotin et d'un vieux boucher. Le cœur seul est jeune, et plus jeune que jamais, en dépit de tout, – si jeunesse et sensibilité sont synonymes ?

Je m'en suis aperçu la semaine dernière, – laquelle a été tout entière remplie par une triste besogne. Moi et Du Camp nous avons brûlé nos anciennes lettres qui comprenaient notre vie de 1843 à 1857 ! L'exemple de ce qui est arrivé à Mérimée, nous ayant induits à cette mesure prudente. Que de choses j'ai retrouvées ! Ç'a été comme une procession de fantômes ? J'ai ri plusieurs fois, et soupiré, soupiré ! – Je vous assure que nous étions bien gentils, et d'un crâne tempérament ! Il n'était question dans ces lettres que de deux choses, la Littérature – et les Dames ! « Tout pour les Dames. » Pour des étrangers, cette lecture-là eût été impayable. Tout est cendres, maintenant.

L'Assommoir de Zola est un succès gigantesque ! On en a vendu en un mois ***16 mille*** exemplaires. Je suis fatigué d'entendre bavarder et de bavarder moi-même sur ce livre. – Car je le défends, quand on l'attaque. Les uns le dénigrent, en étant profondément dégoûtés. Les autres l'exaltent, bien entendu. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'œuvre est considérable.

On a joué trois fois ***La Damnation de Faust*** qui n'a eu du vivant de mon ami Berlioz, aucun succès. – Et maintenant le Public, l'éternel imbécile nommé ***On*** reconnaît, proclame, braille que c'est « un homme de génie » ! – Et le Bourgeois n'en sera pas plus modeste à la prochaine occasion ! – L'opéra de Saint-Saëns a peu réussi. Ce soir a lieu une 1re de Catulle, ***Justice***, à l'Ambigu. Je n'irai pas, car je suis dans un deuil récent. Hamard, le père de ma nièce, est mort il y a

trois jours. La perte n'est pas grande. J'ai pleuré cet homme, quand la tête lui a pété, il y a vingt-cinq ans ! N'importe ! Sa mort m'a replongé dans un passé douloureux. – Ah ! chère belle, vous ne saurez jamais combien ma vie, en somme, a été (et est encore) peu gaie.

Les Feuilles vous auront instruite sans doute du procès Godefroy ? Tout le monde est indigné contre le Président. Cette histoire-là aura des conséquences graves. On fera prochainement dégringoler Messieurs les Magistrats. Il y a aussi « le crime de Bagneux » ! Quoi encore ? Je ne vois plus rien ?

Hier, j'ai déjeuné chez le bon Duval avec les vôtres – qui vont venir tout à l'heure passer la soirée ici, chez ma nièce. – Je sais la farce que Lapierre vous a faite relativement à un parapluie. – Eh bien, ce même parapluie avait été oublié chez moi, dimanche dernier, par Pouchet. Je le verrai (pas le parapluie, mais Pouchet) demain soir.

Depuis un mois que je suis ici, j'ai mené une vie stupide, trop de dîners ! trop de courses ! – Mais à partir de lundi prochain, je me remets à ma besogne, c'est-à-dire à mon grand roman, que j'avais laissé l'autre automne quand je suis parti pour Concarneau.

J'imagine que nous ne nous verrons pas avant le milieu d'avril ? Vous resterez à Rome pour les fêtes de Pâques ? Où irez-vous ensuite ?

Les miens vous envoient leurs bons souvenirs – et moi toutes mes tendresses.

À vous corps et âme.

GVE.

Amitiés à Bonnat.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] samedi soir, 5 h[eures, 3 mars 1877].

Depuis un mois que je suis à Paris, je mène une vie stupide ! Elle me fatigue, m'irrite et m'humilie. Trop de courses, trop de dîners, trop de temps perdu ! – Ce soir, enfin je remets sur ma table les dossiers de mon grand roman interrompu et je vais tâcher de reprendre ma besogne !

Le copiste m'a apporté mes trois contes, et la semaine prochaine Charpentier commence à les imprimer. – Ce petit volume paraîtra, je crois, du 5 au 30 avril. – Dans cette quinzaine-là le ***Cœur simple*** sera publié dans ***Le Moniteur***, qui prendra aussi ***Hérodias*** si je peux le r'avoir. ***Saint Julien*** est pour ***Le Bien public***.

Je suis fatigué de discuter, ou plutôt de bavarder sur ***L'Assommoir*** ! Quel succès ! Et je vous trouve sévère, ma chère amie ? Ce n'est pas un livre selon notre cœur ni selon notre goût ! Mais il faut reconnaître la puissance où elle se trouve. Or, il y en a dans ce livre, prodigieusement. Le tort de Zola, c'est d'avoir un système, de vouloir faire une école. Ses feuilletons dans ***Le Bien public*** m'indignent hebdomadairement.

Vous n'avez pas l'idée des torrents d'injures dont je l'abreuve tous les dimanches. Je dépasse les grossièretés de Sainte-Beuve vis-à-vis de Taine ! – ce qui prouve en faveur

de ce brave garçon. Mais rien n'y fait, il est entêté comme un mulet ! – Deux choses lui manquent. Primo, il n'est pas poète, et secondement il n'a pas de lectures. Ou plutôt il est ignorant, – comme ***tous*** les gens de lettres d'aujourd'hui, – d'ailleurs.

Je viens de finir les deux volumes du père Hugo. Ce recueil-là ne vaut pas l'autre. Néanmoins, il y a dedans de rudes choses. Celle que je trouve la plus neuve c'est le cimetière d'Eylau. – Du reste, j'ai lu très vite, et suis encore tout étourdi.

Ma nièce vous dépasse en indignation contre *L'Assommoir*, il m'est impossible de modérer son dégoût. J'ai été avec elle chez Mme Valazé, – sans la rencontrer.

Le procès Godefroy et le crime de Bagneux occupent les Parisiens. C'est ce qui a succédé à Germiny ?

Croiriez-vous que j'ai été dans un scatking ??? Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !… telle est mon opinion, – impossible d'en dire davantage.

La semaine dernière a été prise par une occupation sinistre. D'un commun accord moi et Du Camp (l'idée était de lui) nous avons brûlé toutes nos lettres pour qu'elles ne soient pas, par la suite, livrées à l'odieux *On*. L'exemple de Mérimée est instructif. – Quelle exhumation ! J'ai revu toute ma jeunesse ! J'ai ri violemment deux ou trois fois, pleuré aussi ! – et soupiré ! soupiré ! – N'importe ! Je vous assure que nous étions bien gentils, et que nous avions un fier tempérament. Dans cette correspondance, qui allait de 1843 à 1857, il n'était question *que* de deux choses : la Littérature et… les Dames ! – Comme c'est beau, la jeunesse !

Quel égoïste je fais ! Je vous parle de moi sans vous demander comment vous allez ? – La saison est bien déplaisante. Tout le monde se plaint d'avoir les nerfs malades. – Au premier soleil, on aura le cœur dilaté.

Je cesse de vous prêcher un voyage à Paris, parce que je ne veux pas devenir odieux, mais je vous regrette bien ! Mon hiver en est attristé.

Je vois quelquefois le p[ère] Didon et nous parlons de vous. Avez-vous lu le discours de Renan sur Spinoza ? Et avant tout sa « Prière à Minerve » dans la ***Revue des Deux Mondes*** du 1er décembre dernier. – Cela n'est pas dans le goût de ***L'Assommoir***.

Allons, adieu ! Tâchez, pauvre amie, de supporter l'existence et écrivez-moi ! Amitiés à M. Roger et tout à vous.

Ex imo.

À PAUL DALLOZ

[Paris, 4 mars 1877.]

Mon cher ami,

Drumont m'écrit qu'ils « ne sont pas assez riches pour acheter des diamants ». Ce qui est flatteur pour vous, et pour moi.

Donc ***Hérodias*** vous appartient aux mêmes conditions qu'***Un cœur simple***, n'est-ce pas ?

Ce dernier conte, vous le savez, ne peut paraître avant le 14 avril, à cause de la Russie.

Un de ces jours, je me présenterai chez vous.

D'ici là, une bonne poignée de main

et tout à vous.

Dimanche midi.

À PAULE SANDEAU

[Paris,] lundi soir [5 mars 1877].

Comme j'ai pensé à vous aujourd'hui ! Je ne vous ai pas quittée ! – et je ne veux pas m'endormir sans vous dire combien votre peine m'afflige et comme je participe à votre douleur. – Je sais ce que sont ces moments. J'ai passé par là ! – J'ai enseveli mes mieux aimés et je les ai baisés au front, dans leur dernier costume. Les chagrins du passé me reviennent à propos du vôtre. Si je pouvais supporter la voiture, j'irais vous voir et vous serrer les mains bien tendrement. C'était pour vous une compagnie si douce ! Ah ! je vous plains, pauvre chère amie. Moi qui fais métier d'écrire, voilà que je ne trouve pas un mot ! C'est qu'il n'y en a pas. Eh bien, pleurez ! soyez triste ! dégorgez votre cœur, et dites-moi, de temps à autre, comment vous allez.

Mille bonnes tendresses et tout à vous.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 8 mars 1877.]

Mon cher ami,

Je n'irai pas demain chez vous, ni ma nièce non plus, à cause de la mort de son père.

Mais je voudrais vous voir, afin de causer ***sérieusement*** de notre publication. Il est temps de s'y mettre, si nous voulons paraître du 15 avril au 1er mai. Mes copies sont revues, corrigées et vous pourrez les emporter.

Voulez-vous venir demain, avant ou après votre déjeuner ? – ou bien après-demain.

N.B. Se méfier du brocheur de la maison Claye. Il y avait l'autre jour, chez Hugo, des plaintes formidables à ce sujet.

Tout à vous.

Jeudi, 2 h[eures].

À MAXIME DU CAMP

[Paris, 12 mars 1877.]

Mon Vieux Max,

Tu as fait un livre d'histoire ***excellent***.

Voilà mon opinion ; et j'ai la prétention de m'y connaître.

Je l'ai lu, cette nuit, d'une seule haleine – rien n'est plus amusant. C'est ferme, simple, net, lumineux, et d'un très bon style narratif.

On te traitera de réactionnaire – ce qui sera idiot. Mais attends-toi à cette sottise.

Tu as bien fait de ne pas venir à l'enterrement du fils Sandeau. C'était lamentable. Le pauvre bonhomme vous arrachait le cœur.

De pareils spectacles vous consolent de n'avoir pas d'enfants.

Soigne ton rhume !

Et encore une fois bravissimo, mon cher bonhomme.

Tibissimi

Lundi soir, 10 h[eures].

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 13 mars 1877.]

Mon cher ami,

J'ai répondu à ce Monsieur de s'adresser à vous. – Car j'ignore quels sont mes droits.

À qui maintenant appartient la traduction ?

Mais il y a déjà une traduction de ***Bovary*** ?

***

Si c'est à moi que revient le prix de la traduction (ce que je crois), faites le marché pour moi. – Et tâchez de me tirer un billet de 500 fr[ancs].

Je ne vous parle plus de ***Saint Antoine*** !!!!

***

On n'a pu me dire chez vous votre adresse au bois de Boulogne – et voilà 15 jours que j'attends un article sur ***Salammbô*** que vous deviez m'envoyer, enfin !

Et je suis de plus en plus crevant.

À vous.

Mardi 13.

À MAXIME DU CAMP

[Paris, 14 mars 1877.]

N'as-tu pas l'***Anatomie descriptive*** de Cloquet – avec l'atlas ?

Possèdes-tu quelque bouquin de physiologie ***imbécile*** ? Il faut que l'ouvrage ait au moins quarante ans de date !

Tu serais gentil de m'envoyer tout cela par ton larbin. Mets aussi dans le paquet ***La Luciniade*** que j'ai envie de relire.

Je recherche actuellement les sottises de la médecine.

Ton

Encore une fois, tu as fait un bon livre, mon bonhomme ! Depuis deux jours la physionomie de Fieschi m'obsède. – Quel trio !

***

Mercredi, 5 h[eures].

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] 50, rue de Douai.
Mercredi 14 mars [1877], 11 h 1/2 du matin.

Mon cher vieux,

Je viens d'écrire à la princesse Mathilde que je ne puis aller à son dîner ; j'en suis navré – c'est un vrai guignon – mais décidément je ne puis montrer ma face hors de chez moi – je sors pour la première fois pour aller chez un dentiste et je rentre aussitôt. – J'ai encore eu de violentes douleurs névralgiques cette nuit

Je vous en prie, dites à la princesse que tout ça – c'est malheureusement la vérité.

Autre chose : voilà que Stassioulévitch m'écrit que, toute réflexion faite, il préfère mettre les ***deux*** légendes ensemble – dans le n°du 13 avril. C'est son affaire et il a peut-être raison. – J'avais écrit une petite préface. – Cela ne change rien à la publication d'ici. – Stassioulévitch m'écrit que puisque ***Hérodiade*** est de la même longueur que ***Saint Julien***, il fera les calculs là-dessus – et enverra l'argent

aussitôt (je lui ai fait entendre en termes détournés que vous n'en seriez pas fâché).

Je vous serre mélancoliquement la main.

Votre

J. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 14 mars 1877.]

Mon pauvre vieux,

Je vais tout à l'heure faire à la Princesse une peinture pathétique de votre état.

Envoyez-moi pour demain soir un petit bulletin de votre santé. Ça m'embête de vous savoir souffrant.

***

Quant au retard d'un mois, il ne me contrarie que par la crainte d'un deuxième ajournement.

Expliquez bien là-bas qu'il aurait pour moi des conséquences très fâcheuses.

Je ne vous remercie pas de ce que vous faites pour moi ; ce serait vous injurier.

Et je vous embrasse.

Mercredi, 5 h[eures].

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 15-16 mars 1877.]

Ma chère belle,

Je ne sais pas si je vous [ai] envoyé « une belle lettre ». Mais je puis dire comme Mme Pochet, dans ***Le Roman chez la portière***, que je l'ai écrite ***avec mon cœur***.

Êtes-vous charmante ! Quelles adorables choses vous m'adressez ! et comme elles m'entraînent dans d'exquises songeries. Depuis hier, je rêve de vous, presque continuellement. Arrivez donc, afin que l'on s'embrasse.

Je n'ai rien du tout à vous dire, sinon que je vous aime, à ma façon, c'est vrai, et selon les dures exigences de ma vie. Le Samaritain n'a que son obole, « restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ».

Aucun événement depuis quinze jours – pas le moindre épisode. J'imprime mon bouquin et, de demain en huit, je dîne avec l'amie Alice chez les Charpentier, endroit où elle se plaît beaucoup.

Re-scandales : le fils Boucicaut du Bon Marché est en prison pour actes de germinisme et la maîtresse d'asile de Suresnes, pour corruption d'enfants au-dessous de dix ans. Elle leur apprenait… les plus infâmes pratiques. Pauvre humanité !

Dans une douzaine de jours, on va donc se revoir ! – Comme j'ai envie de contempler vos chers bons yeux – et de sentir… achevez la phrase.

Mille tendresses du fond de l'âme et de la chair.

Votre G.

***

Amitiés à votre gamin.

***

Jeudi soir, minuit, 15 mars.

À GEORGES POUCHET ?

[Paris, mi-mars ? 1877.]

Mon cher ami,

Pourriez-vous m'indiquer et me procurer

1° un livre de physiologie ***bête***. Il n'en manque pas, j'en suis sûr. Mais j'en voudrais un datant d'une quarantaine d'années comme celui de Richerand ? et un autre ? On m'a parlé d'un certain Lucas ? – Celui-là, je peux l'avoir autrement que par vous.

2° un livre de médecine ***pratique***, une sorte de clinique, par ordre des matières.

C'est pour mes bonshommes que j'ai repris.

Et pourquoi ne voit-on pas Votre Seigneurie ? Espèce d'anguille, être insaisissable !

Tout à vous – et à bientôt, n'est-ce pas ?

Et puis dans un mois, je vous demanderai tout un après-midi pour vous communiquer l'esquisse de mon chapitre sur les Sciences.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] samedi matin [mi-mars-mai ? 1877].

Espèce de voleur de chapeaux,

1° Faites-moi le plaisir de m'envoyer les livres de médecine, marqués sur la petite note ci-incluse.

2° et d'expédier en Angleterre les deux ouvrages indiqués dans la seconde note – livres parus dans votre infâme maison !

Qui aurait cru cela ? Une apparence honnête, jolie dame, beaux enfants, quartier aristocratique, etc., et pousser la turpitude jusqu'à dépouiller de leurs vêtements les pauvres hommes de lettres !…

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] lundi soir, 9 h[eures, 19 mars 1877].

Alphonse Daudet : rue des Vosges, 18.

***

Pourquoi ne viendriez-vous pas vendredi soir, chez les Charpentier ? (Nous y serons à peu près tous.) C'est leur dernier vendredi.

***

Apprêtez-vous à dîner prochainement avec Renan et moi chez Mme de Tourbey ! – Il faut recommencer « cette petite fête de famille » manquée, puisque vous n'y étiez pas.

À demain, vers 10 h[eures], chez Victor Hugo.

Votre vieux

GVE FLAUBERT
vous embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris, 21 mars 1877.]

Venez demain matin (jeudi), ou le soir après votre dîner. Je vous donnerai une lettre pour ***Chennevières***. Sa recommandation vaudra mieux que celle de Charles-Edmond, – que j'ai trop bousculé pour en réclamer un service, et qui d'ailleurs déchire Duquesnel, à pleine gueule.

Je vous plains si vous avez affaire avec ce drôle (Duquesnel). Peu d'hommes inspirent autant l'envie de lui ***[sic]*** foutre des gifles.

Tout à vous.

Votre vieux

Mercredi matin, 10 h[eures].

***

Venez vendredi à la soirée de Charpentier. C'est la dernière. Nous y venons tous.

Vous recevrez aujourd'hui l'invitation de Tourgueneff.

À GEORGES POUCHET

[Paris,] jeudi soir [22 mars 1877].

Mon bon,

Ma nièce me charge de vous inviter à dîner ***pour dimanche prochain***. Vous aurez pour commensaux des gens pas embêtants, entre autres « notre jeune poète obscène ».

Et puis nous redînons, célibatairement, lundi, au café Riche, festival offert par le grand Tourgueneff.

Répondez-nous ***oui***, tout de suite, et pas de blagues, pas d'excuses !

Au nom du Vieux, venez.

Votre vieux

À PHILIPPE DE CHENNEVIÈRES

[Paris, 23 mars 1877.]

Mon cher ami,

Permettez-moi de vous présenter mon ami Guy de Maupassant.

Il désire être recommandé par vous près de Duquesnel pour avoir une lecture à l'Odéon. Comme un mot de vous vaut mieux qu'une lettre de moi, dites ce mot et vous m'obligerez.

Tout à vous.

Vendredi 23 mars 77.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 23 mars 1877.]

Mon bon vieux,

Ma nièce qui se lamente de ne jamais vous voir me charge de vous prier de venir ***dimanche*** (après-demain) ***dîner*** chez nous.

Si vous avez à faire quelque part le soir, on vous lâchera, en soupirant mais on vous lâchera.

Acceptez mon bon. Vous serez en compagnie pas embêtante.

Et puis, j'ai besoin de vous parler seul à seul de ***La Fille Élisa*** !!!

Je compte vous voir, ce soir, chez les Charpentier.

Tibissimi.

Vendredi midi.

À MARIUS ROUX

[Paris, 27 mars 1877.]

Monsieur,

J'ai lu avec infiniment d'intérêt le volume que Zola m'a remis de votre part.

Et je voudrais en causer avec vous un peu longuement.

Pouvez-vous venir chez moi dimanche prochain vers 3 heures ? –

D'ici là, je vous serre la main cordialement et suis
votre

Mardi
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] jeudi soir, 9 h[eures, 29 mars 1877].

Mon bon Laporte,

Je réponds tout de suite à votre lettre de ce matin.

Le conseil municipal m'***agace le système*** ! Encore la question des honneurs à rendre à un grand homme ! Mais il ne s'agit pas de cela, du tout ! Ils ne ***veulent*** pas comprendre ! L'Envie est indestructible ! Notez par parenthèse que pour la mère Sand la même opposition se rencontre dans le Pouvoir. Mais le père Hugo, notre Président, s'apprête à lui saler le cul (au Pouvoir !). Je reviens à Bouilhet :

J'irai demain chez Peragallo, afin de savoir au juste le nombre des représentations de ses pièces. J'écris à Philippe pour que sa mère m'envoie les dates. – Quant à résumer son

œuvre, je ne saurais mieux faire que d'engager Le Plé à lire la Préface des ***Dernières chansons***. Je vais dire à Philippe de lui envoyer le volume. – Que puis-je faire de plus ?

Quand le père Leroy a eu l'idée d'élever à B[ouilhet] un monument, il ne se doutait pas de l'embêtement qu'il me préparait ! C'est à lasser la patience d'un saint ! – Enfin, il faut aimer ses amis jusqu'au bout !

L'histoire de Langlois – que j'insulte – est ***sublime*** ! Je ne trouve pas d'autre mot. Mais je voudrais bien savoir quel est ce monsieur-là !

***

J'imprime à force ! Je suis surchargé de lectures pour ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. Et on m'envoie des livres qu'il faut que je lise. J'ai avalé cette semaine en dehors de mes lectures scientifiques, rien que ***6*** volumes. Aussi, je ne sors plus du tout, – et je refuse toutes les invitations. – De plus : pitoyable cuisine, – scènes domestiques entre « les Bonnes », ça va si loin que je renvoie la cuisinière, celle qui vous a fait crever de faim dimanche dernier.

— Maintenant, parlons de vous, mon brave Asiatique. La jeune personne a envie de vous revoir, ou de vous, simplement. Car maintenant elle accable Caroline de ses politesses. – Entre nous, mon bon, je trouve que ***vous avez tort***. – Vous reculez, c'est faible. – Et vous vous en repentirez. ***Dixi***.

Laporte ***mouch taïeb*** ! Laporte petite pine. Trop Valère ! Trop délicat ! Allez donc de l'avant, nom de Dieu ! Que craignez-vous ? Ce que ***on*** peut dire ! Mais chiez lui sur la tête à l'exécrable ***on*** – et faites enrager vos ennemis.

Commanville est à Dieppe depuis hier soir. Caro a envoyé ce soir votre lettre arrivée ce matin.

Elle vous écrira très prochainement.

Quant à vos amis de Paris, il faudrait leur pousser l'épée dans les reins. *Ça presse ! Ça presse !* Plus que je ne saurais dire, et que Commanville n'ose vous le dire.

***

Guy pervertit complètement Tourgueneff. Lundi, à notre dîner, le grand Moscove regardait ce crapaud avec des yeux d'admiration et d'envie, en l'appelant Méphistophélès.

***

Le chemin de fer porte-t-il des paquets jusqu'à Couronne ? – C'est un petit cadeau que Aulus Vitellius prépare à son Asiatique – lequel il embrasse bien tendrement.

GVE.

À PHILIPPE LEPARFAIT

[Paris,] jeudi soir [29 mars 1877].

Mon cher ami,

Par l'intermédiaire de Laporte, je sais que notre affaire est revenue hier soir au conseil municipal. Nouvelles chicanes ! *Ils ne veulent pas comprendre* la question ! Cependant, Le Plé est nommé rapporteur.

« Il demande que vous lui résumiez très succinctement », m'écrit Laporte, « la vie et l'œuvre de

B[ouilhet], soit une biographie très sommaire et la liste chronologique de ses ouvrages, – avec le nombre de représentations de chacune de ses meilleures pièces. »

– J'irai demain chez Peragallo pour avoir au juste, ce dernier renseignement. Quant aux autres, ils se trouvent dans la Préface des *Dernières chansons*.

Je te prie, donc, de porter tout de suite, chez ledit Docteur ton exemplaire des *Dernières chansons* – en lui faisant savoir que c'est moi qui le lui envoie. Du reste, je lui écris par le même courrier.

Tous ces potins-là, ce mauvais vouloir permanent, cette haine féroce de la Littérature m'emplit d'une mélancolie farouche ! – (même histoire d'ailleurs pour la statue de G. Sand ! Je suis membre de la commission, dont le père Hugo est le Président).

Lemerre *m'a promis*, pour l'hiver prochain, une édition complète des poésies de Bouilhet. Je suis sûr que ça se vendra. – Mais ton père devrait agir sur Duquesnel pour une reprise quelconque ! Quant à d'Osmoy, il n'existe pas plus « que s'il était déjà mort » (*Lucrèce Borgia*, acte II). Jamais, je n'entends parler de ce coco. Et ne désire pas le revoir. Car il m'a blessé jusque dans les moelles.

Un protégé de la M[arécha]le Canrobert, M. Gustave Ruiz, m'a demandé la permission de faire un opéra sur *La Conjuration d'Amboise*. – Mais je n'[en] entends plus parler.

Embrasse ta mère pour moi.

Ton VIEUX SOLIDE
(il ose se qualifier ainsi).

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Paris, 29-30 mars 1877.]

Cher Monsieur,

Je sais par notre ami Laporte, que hier, vous avez pris vigoureusement notre défense.

Je vous enverrai très prochainement le nombre exact des représentations que vous demandez.

Quant à la biographie de B[ouilhet] et à une appréciation de ses œuvres, je ne saurais mieux faire que de vous indiquer ma Préface à son volume des ***Dernières chansons***. – Par le même courrier j'écris à Rouen pour que l'on vous remette tout de suite ce volume.

D'après la lettre de Laporte, il me semble que le conseil municipal ne ***veut pas*** comprendre la question. On ne lui demande pas d'honorer Bouilhet, mais de nous permettre de doter Rouen d'une fontaine, sous la condition d'une certaine décoration où il y aura un buste de Bouilhet. C'est une question de Voirie – et non de Littérature. – Si nous demandions à orner notre fontaine de la figure d'un gorille, on devrait nous en accorder la permission, puisque nous voulons faire à la ville cadeau d'un monument d'utilité publique.

En dépit de ce mauvais vouloir, nous réussirons, grâce à vous. Je vous en remercie du fond du cœur – et vous serre les mains cordialement, en vous assurant, cher Monsieur, que je suis

tout à vous.

Jeudi soir, 30 avril
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] lundi matin, 2 av[ril 1877].

Votre pensée, qui me revient bien souvent, me donne des remords. J'ai l'air de vous négliger. Si vous étiez ici, ce serait bien plus commode pour ***notre correspondance***. [1°] Je n'ai jamais été aussi affairé et ahuri, car j'ai de prodigieuses lectures à subir avant la fin de mai, époque où je veux être rentré à Croisset et me remettre à écrire ***Bouvard et Pécuchet***. 2° Je corrige les épreuves de mon volume, qui paraîtra le 20 ou le 25 de ce mois. – Les journaux, ***Le Moniteur*** et ***Le Bien public***, m'occupent de même manière. 3° Il y a comme une conjuration parmi les jeunes gens qui impriment pour m'envoyer leurs œuvres. La semaine dernière je n'ai lu que VI volumes en dehors de ma besogne personnelle. Et 4° « les devoirs de société », Madame ! Mais de ceux-là je m'en fiche ! Et ici je joue de mon imagination de romancier. Ce que j'invente de blagues pour ne pas faire de visites et refuser des dîners en ville est prodigieux. J'ai beaucoup usé du deuil où je suis censé être, comme conséquence de la mort de mon pauvre diable de beau-frère. Mais il faut maintenant trouver autre chose ! N'importe ! Les gens du monde sont impitoyables pour ceux qui travaillent.

Le conseil municipal de Rouen, devant lequel est revenue la question de la fontaine Bouilhet, recommence à me taper sur le système ! Quels idiots et quels envieux ! J'espère cependant en venir à bout – et ils n'en ont pas fini avec moi ! Votre ami ne lâchant pas le morceau.

Connaissez-vous *La Fille Élisa* ? Entre nous, je trouve ce roman absolument raté. C'est sommaire et anémique. Et *L'Assommoir*, à côté, paraît un chef-d'œuvre. Car enfin, il y a dans ces longues pages malpropres une puissance réelle – et un tempérament incontestable. Venant après ces deux livres, je vais avoir l'air d'écrire pour les pensionnats. On va me reprocher d'être décent et on me renverra à mes précédents ouvrages.

J'en ai lu un, avant-hier, que je trouve bien fort : *Les Terres vierges* de Tourgueneff ! Voilà un homme, celui-là ! Le volume paraîtra dans un mois.

Demain je suis convié au mariage (civil) de Mme Hugo avec Lockroy. Et j'irai, bien entendu. Le père Hugo me semble de plus en plus charmant. – Et, en dépit de tout, j'adore cet immense vieux ! Il me fait une *scie* continuelle avec l'Académie française. Mais pas si bête ! pas si bête !

Que vous dirais-je bien, maintenant ? Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre, celui des Sciences. – Et pour cela, je reprends des notes sur la Physiologie – et la thérapeutique, – au point de vue comique, ce qui n'est point un petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu'on n'a pas encore tenté le comique d'idées ? Il est possible que je m'y noie, mais si je m'en tire, le globe terrestre ne sera pas digne de me porter. – Enfin, il faut bien avoir une marotte pour se soutenir dans cette chienne d'existence ! J'avais si peu dormi cet hiver et tant pris de café que j'ai eu des battements de cœur et des tremblements qui m'ont inquiété. Grâce à la privation absolue de café et au bromure de potassium, ils ont à peu près disparu. Je me retrouve d'aplomb.

Et vous, pauvre chère amie, comment tolérez-vous vos long[ue]s journées de souffrances ? Que vous êtes patiente ! et que je vous admire ! Comme je voudrais pouvoir alléger un peu vos douleurs ! – Mme Guyon me parle de vous quelquefois. Je n'ai pas encore vu Sylvanire. Entre nous, elle m'amuse peu. Je la trouve bourgeoise. Et puis, je n'ai pas le temps d'aller la voir ! – Je n'ai pas encore été chez Mme Viardot ni mis les pieds dans un théâtre.

Mes « affaires » sont toujours dans le même état. – Et ma position de fortune manque de charme. Je finis par m'y accoutumer. Pourvu qu'on ne me dérange pas de ma niche, c'est tout ce que je demande au Ciel. Du reste mon volume va me remettre un peu de monnaie dans l'escarcelle car on me paye très cher. – Si je pouvais tous les ans en fournir un semblable, je me trouverais fort à l'aise. – Plus que jamais, j'ai envie d'écrire ***La Bataille des Thermopyles*** ! – Encore un rêve, qui vient à la traverse des autres !

Quand nous reverrons-nous ?

Allons, adieu, pensez à moi.

Votre vieux dévoué

GVE.

Toutes mes amitiés au mari.

Mot de la fin. – L'autre jour, après l'enterrement de Mme André, Al. Dumas m'a reconduit jusqu'à ma porte, et à propos de Mme Sand m'a lâché cette jolie remarque : « En voilà une lâcheuse. — Pourquoi ? — Eh bien, la manière dont elle s'est conduite avec nous ! quelle crasse ! — Comment ?

— *Elle ne nous a rien laissé dans son testament !!!* »

Il est certain que Dumas a été dupe, car il a hérité de Didier, de Mme Villot, du docteur Demarquay.

Moi, je n'ai jamais eu d'amis pareils.

Ô Nature !

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 2 ou 9 avril 1877.]

Mon cher ami,

Toutes réflexions faites je crois que nous devrions ajouter ***une*** ligne à la page !

Mon style en sera moins haché. On pourra mieux suivre les phrases et cela ne diminue le volume que de 14 pages environ. Nous en aurons ainsi plus de [2]40. C'est suffisant.

1° Dites donc au prote d'ajouter une ligne. Ce qui fera 20 lignes à la page.

2° Ajoutez : qu'il se dépêche. Dalloz désire avoir des épreuves le plus promptement possible.

Tout à vous.

Lundi soir, 10 h[eures].

À ÉMILE BERGERAT ?

[Paris, 4 avril 1877].

On m'a promis pour demain jeudi, ou pour vendredi au plus tard une bonne épreuve d'***Un cœur simple*** et je compte avoir ***Hérodias*** lundi. – Donc vendredi soir ou samedi matin, vous aurez la première de ces nouvelles, et la seconde deux jours après.

Je ne puis faire aller plus vite les imprimeurs !

Souviens-toi, mon bon, qu'en sortant de chez Charpentier, quand nous étions ensemble dans ton char numéroté, je me suis engagé à vous livrer la chose le 5 ou le 6 avril. – Nous ne sommes qu'au 4 ! Un peu de patience ! On vous donnera un texte irréprochable.

Amitiés à Dalloz et tout à toi.

Mercredi, 6 h[eures] du soir.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] dimanche, 1 heure [8 avril 1877].

Mon cher ami,

Demain lundi à 10 heures et demie sera remise au bateau de Bouille une boîte en carton contenant un petit souvenir que je vous envoie.

Mon volume paraîtra du 20 au 25. J'ai fini ce matin de corriger les dernières épreuves.

Je vous embrasse.

Votre vieux AVLVS VITELLIVS ***imperator***.

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Paris,] mercredi matin [11 avril 1877].

Cher Monsieur,

Laporte m'écrit que vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire des ***Dernières chansons*** ! Je n'y comprends goutte ! J'avais immédiatement écrit à Philippe d'en porter un chez vous !

En tout cas, je vous en expédie un, par le même courrier.

Vous trouverez dans ma Préface toutes les indications que vous réclamez. – Depuis 15 jours je ne puis obtenir de l'agence dramatique le nombre exact des représentations de toutes les pièces de Bouilhet. (Les vacances de Pâques en sont la cause.) Mais j'aurai ce document bientôt, je l'espère.

Mille remerciements, cher Monsieur, de tout ce que vous faites pour nous – et recevez une cordiale poignée de main de votre tout dévoué

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mercredi matin [11 avril 1877].

Mon bon,

Je viens d'expédier au docteur Le Plé un exemplaire des *Dernières chansons* et de lui écrire une lettre.

Mais je n'y comprends goutte. Philippe n'a donc pas reçu la lettre que je lui ai écrite il y a plus de trois semaines ? Si vous passez par la rue des Charrettes, 178 (maison Dieusy), entrez pour voir ce que ça veut dire, et je vous autorise (s'il n'est pas mort ou malade) à lui foutre de ma part un joli savon ! C'est trop peu se gêner. Notez que, dans la même lettre où je lui disais d'aller chez Le Plé porter un exemplaire, je lui annonçais une nouvelle édition de Bouilhet chez Lemerre ! Pas de réponse ! Genre rouennais.

Vous ne sauriez croire combien je suis fatigué et irrité par ces histoires-là (celles de Bouilhet).

Maintenant, mon bon vieux, il ne faut pas me remercier pour une chose qui m'a fait autant de plaisir qu'à vous.

Connaissant mon Asiatique, je me suis figuré la joie qu'il aurait à posséder les manuscrits de son Géant.

Depuis deux ans, mon pauvre vieux, vos visites ont été mon seul divertissement, ou pour mieux dire ma seule consolation. Je vous devais donc quelque chose.

Vous me demandez ce que vous pouvez faire pour moi ? Rien du tout ! que rester ce que vous êtes.

Ce soir *Un cœur simple* commence son apparition dans *Le Moniteur*. *Le Bien public* compose *Saint Julien* qui paraîtra sans doute lundi d'un seul coup, en prime. Et le volume sera prêt, je l'espère, de lundi en huit.

Mon nom lubrifie les murs de la capitale, Dalloz ayant fait faire trois mille affiches.

Le jeune Guy a fait une… découverte… immense ! ***Id est*** : une table d'hôte exclusivement hantée par des Lesbiennes. Je dois y être admis comme Con…

Cela n'est pas octroyé à tout le monde !

Mille tendresses de votre

G.F.

Vous viendrez la semaine prochaine, n'est-ce pas, à partir du 15.

À PAUL DALLOZ

Vendredi soir [13 ? avril 1877].

Mon cher Dalloz,

Jusqu'à présent, je n'ai reçu aucun numéro du ***Moniteur*** (sauf trois articles de l'ami Claudin).

2° Un ami de Rouen m'écrit ***qu'on ne trouve pas Le Moniteur*** chez les marchands de journaux de cette ville, – impossible de s'en procurer – et cependant vos affiches décorent les murs.

Je compte vous aller voir très prochainement.

D'ici là, tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] dimanche matin [15 avril 1877].

Hier, à 5 h[eures] comme j'allais m'habiller pour me rendre chez vous, le prince Napoléon est venu me faire une visite. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu.

Donnez-moi donc de vos nouvelles, pauvre cher vieux !

On vous a regretté beaucoup chez Taine, où il y a eu un petit dîner philosophique, très gentil.

Tâchez d'être guéri mercredi.

Envoyez-moi l'adresse de *Chamerot*. J'ai besoin de le voir moi-même. Charpentier est un lambin.

À bientôt.

Tibissimi.

Je re-pioche *Bouvard et Pécuchet*.

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Paris, 15 avril 1877.]

Voici, cher monsieur, ce que j'ai enfin obtenu de l'agence Peragallo. – Du reste les renseignements que vous trouverez dans ma Préface doivent vous suffire ?

Le conseil municipal jusqu'à présent ***n'a*** pas ***voulu*** comprendre la question. Nous ne le prions pas de rendre des honneurs à Bouilhet et de nous dire son avis sur une question littéraire. – Nous lui proposons une fontaine, à

condition qu'elle sera ornée d'un buste. – Notre demande est bien simple. Et quels motifs pour la repousser ?

Je ne sais comment vous remercier cher monsieur – et en vous serrant les mains cordialement, je suis

vôtre.

Dimanche 15 avril.
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] 1 h[eure, 16 avril 1877].

Ma chère belle,

Voici la couverture en question.

Je suis encore surchargé de besogne, – pendant deux ou trois jours pour en finir avec les corrections.

Dès que j'aurai une minute j'irai vous voir.

Mille tendresses de

SAINT POLYCARPE.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] mercredi, 2 h[eures, 18 ? avril 1877].

Mon bon,

J'ai oublié hier de prendre chez vous votre ***Bichat*** et votre ***Cabanis***.

***

Chamerot m'a envoyé le spécimen du titre. Il est très mauvais. – Et sans aucun galbe. Il faudrait décider quelque chose. – Passez chez lui.

Dans les épreuves que je renvoie ce soir je lui communique mes réflexions. Voyez si elles vous agréent.

Et poussez-le ! Nous n'avons pas trop de temps. – Afin que les exemplaires soient secs pour les infâmes brocheurs.

Je ne demande pour moi que 25 exempl[aires] sur papier de Hollande. Mais faites-en tirer tant qu'il vous plaira, et mettez-y le prix qui vous convient ; cela vous regarde. – Quant au papier de Chine, je n'y tiens pas. – J'en aimerais mieux deux ou trois sur Whatman.

À vous.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 19 ? avril 1877.]

LES BROCHEURS
!!!
T. S.V.P.
LE PAPIER
!!!
CABANIS
BICHAT
!!!

T. S.V.P.

Votre ami

GVE FLAUBERT
vous embrasse, ainsi que la petite famille.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 20 avril 1877.]

Mon cher ami,

Chamerot, que j'ai vu hier, m'a dit que le ***titre*** n'avait pas de filets encadrant les noms des contes !

Cependant nous avions arrêté le dessin de Burty. Surveillez cela. Et envoyez-moi une épreuve du titre, définitivement arrêté entre nous l'autre jour.

Chamerot m'a dit aussi qu'il commencerait à tirer aujourd'hui, vendredi. Eh bien, et ***le Papier*** ?

2° – Et ***Cabanis*** ? et ***Bichat*** ? Sacré nom de Dieu !

3° Et ce tirage de la ***Bovary*** ?

À dimanche

et tout à vous.

Vendredi, 1 h[eure].

À CATULLE MENDÈS

[Paris, 20 avril 1877.]

Mon cher ami,

Ne vous troublez donc pas de ces ***potins***-là ! C'est idiot ! Et l'imbécile qui vous a dit que j'étais irrité contre vous en ***a menti***.

Je serais d'ailleurs bien grincheux, puisque cette note en question ne contenait pour moi que des amabilités.

Eh bien ? Et ***Salammbô***, opéra ? Vous y mettez-vous, enfin ?

Je me plains de ne pas vous voir plus souvent. Voilà mon plus grand grief à votre endroit.

Tout à vous.

Je vous enverrai mon volume à la fin de la semaine prochaine, ***dès*** qu'il paraîtra.

***

Vendredi, 2 h[eures].

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris, 20 avril 1877.]

Merci pour le billet de ce matin.

Je connais si bien votre délicatesse que ***je l'attendais***. Et il m'est arrivé comme un ami accourant au rendez-vous qu'il a donné.

J'espère vous envoyer mon volume à la fin de la semaine prochaine.

M[me] de Valazé a dit à ma nièce que vous alliez « beaucoup mieux », serait-ce vrai ?

Amitiés au mari, et à vous

bien des tendresses.

Vendredi, 2 h[eures].

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] vendredi soir, 9 h[eures, 20 avril 1877].

Nos deux lettres se sont croisées, cher ami.

Et je réponds immédiatement à la vôtre.

Voici le Bon à tirer. Faites-le porter ***illico*** à l'imprimerie.

N.B. Ne pas oublier que sur la couverture ***il faut*** un carré long (comme l'a dessiné Burty) pour enfermer les titres des trois contes.

Dépêchons-nous ! – Dalloz, d'après mon calcul, aura fini vers le 20 ou le 22. – Il faut paraître dès le lendemain.

Je ne suis pas sans inquiétude à cause des événements politiques ! Nous aurions dû paraître quinze jours plus tôt ?

Tout à vous.

GVE FL.

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Paris, 20 avril 1877.]

Voici, cher monsieur, quelques petites observations que je me permets de faire sur votre ***excellent*** rapport. Vous avez dit ce qu'il fallait dire. C'est très bien. Votre éloquence fera le reste. – Et je compte sur un succès.

Merci pour la communication du dossier. La lettre de M. Baudry est un ***monument*** de bêtise, et de sourde envie. Le cœur du clérical y palpite.

Mille cordialités, encore une fois

et tout à vous.

Paris, vendredi 20 avril [18]77.

[Note autographe jointe.]

p. 1. Je crois plus habile de ne pas nommer G. Flaubert, lequel est peu agréable à l'assemblée ? Et de mettre simplement : on a dit « ses compatriotes, etc. »

p. 2. L'idée première d'un monument quelconque à la gloire et mémoire de L. Bouilhet vient de M. Leroy, le Préfet, qui en eut l'inspiration pendant la cérémonie des funérailles.

p. 6. Enlevez encore M. G. Fl[aubert].

p. 8. Après ***La Conjuration d'Amboise***, il fut organisé un banquet dont M. Verdrel, le maire, était Président. – Il porta un toast chaleureux à la gloire de notre compatriote. – Et commença son discours par ces mots : « Comme maire de Rouen, je dois, etc. »

p. 10. Trop de Flaubert. Vous les irritez !

12. J'ajouterais à la liste le poète Saint-Amant.

14. Parfait ! Excellent ! Toute la question est là – et c'est sur ce point qu'il faut amener la discussion.

***

Vous pouvez rappeler les monuments de Pouchet et de l'abbé Cochet.

***

On est en train d'en édifier un à la mémoire d'Henry Monnier !

Le mouvement dans ce sens est général.

À ERNEST RENAN

[Paris, 21 avril 1877.]

Hélas ! mon cher ami, il m'est impossible de me rendre ***mardi*** prochain à votre invitation, parce que ce jour-là, j'ai par hasard trois amis à dîner.

Mille excuses et tout à vous.

Samedi 21.

***

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] mardi soir, 6 h[eures, 24 avril 1877].

Ne pas oublier, mon bon, que demain mercredi je vous attends chez moi à 4 heures pour régler nos envois…

Il faudrait que j'eusse mes 100 exempl[aires] jeudi soir (à quand les Hollande[s] ?). Je les ferais porter vendredi dans l'après-midi. Vous mettriez en vente à Paris samedi matin.

Donc il importe de surveiller

LES BROCHEURS !!!

À vous.

À ÉMILE ZOLA

[Paris,] jeudi [26 avril 1877 ?].

Mon cher ami,

N'oubliez pas de m'apporter, dimanche prochain :

1° Le rapport de Patin ;

2° Un livre sur les ouvriers, intitulé je crois « le sublime » ?

3° Je ne sais plus quoi – que vous m'avez promis ???

4° Votre article sur l'*Académie*. Car je ne l'ai pas trouvé dans la boîte moscovite. Vous avez dû l'emporter par mégarde !

J'ai relu celui qui me concerne et j'en suis attendri jusqu'aux moelles. J'ai quelque chose à vous dire sur la Russie et le succès que vous y obtenez. Cela m'est venu par une autre voie que celle de Tourgueneff.

Tout à vous.

À THÉODORE DE BANVILLE

[Paris,] vendredi soir [27 avril 1877].

[…] J'attends des exemplaires sur papier de Hollande pour vous en adresser un […].

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 27 avril 1877.]

Mon cher ami,

Pouvez-vous me procurer les adresses ci-contre ? Je ne sais où ni à qui m'adresser pour les avoir.

Tous mes exemplaires sont expédiés, ce qui n'est pas une petite besogne. Ouf ! Néanmoins, outre les Hollande[s],

il m’en faudra encore ***une douzaine*** (ceux-là seront à mon compte).

Le compte rendu de la conférence de Sarcey dans ***Le Moniteur*** est assez exact, me dit-on.

Le Moniteur est très aimable pour moi. Mais quel bourgeois que ce Sarcey !

À dimanche, n’est-ce pas.

N.B. Envoyez-moi ***illico*** le renseignement demandé.

Quant aux ***Brocheurs***, ce sont des Anges.

Tout à vous.

Vendredi soir.

Les adresses de

Jules Levallois

Mlle Favart

Camille Pelletan

Armand Gouzien

Gaston Paris.

À PAUL DALLOZ

[Paris,] vendredi soir [27 avril 1877].

Mon cher ami,

C'est à vous que devrait revenir le premier exemplaire de mes *Trois contes*, mais j'en attends sur papier de Hollande pour [vous] en offrir un. Voilà l'explication de mon retard.

Le Moniteur de ce soir est bien aimable pour moi. Je vous en remercie.

Et vous serre cordialement la main.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] vendredi soir [27 avril 1877.]

Ne soyez pas surpris, mon brave Asiatique, si vous ne recevez pas votre exemplaire.

Vous en aurez un sur papier de Hollande comme il sied aux Altesses. Or les Hollandes ne seront prêts qu'à la fin de la semaine prochaine. Donc vous prendrez votre exemplaire quand vous viendrez ici.

Je viens d'en expédier cent, ce qui n'était pas une petite besogne, vu les dédicaces et les bandes à coller !

Sarcey a été bête mais doux.

J'attends des nouvelles de Le Plé.

Rien de neuf autre, comme on dit élégamment.

Savez-vous quel est le saint de ce jour, 27 avril ? Saint Polycarpe ! Coïncidence farce, n'est-ce pas ?

Il vous embrasse.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris, 30 avril 1877.]

Changement !

***

Zola m’écrit une lettre d’excuses pour me dire que : il avait oublié qu’il était pris samedi. Et il demande le dîner pour ***vendredi*** en me chargeant de prévenir les amis.

Vendredi vous va-t-il ? réponse immédiate S.V.P.

À vendredi.

Et tout à vous.

Lundi midi.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 30 avril 1877 ?]

Mon cher ami,

Je compte me présenter demain chez vous de 2 à 4 h[eures]. Tâchez de n’être pas en état de vagabondage !

D’ici là tout à vous.

Pensez à me faire vous demander l'adresse de A. Silvestre.

Lundi soir.

À LÉON CLADEL

[Paris,] lundi soir [30 avril 1877].

Comment si je peux « perdre deux heures » ! mais vingt-quatre, mais trente-six ! tant qu'il vous en faudra, mon cher ami !

Quant à Charpentier, si vous voulez qu'il vous publie, je crois qu'il est plus sage d'attendre la terminaison de sa venette. On ne demande pas mieux que de tomber sur lui et sur vous, enfin de faire un exemple avec cette littérature qui, etc.

Mais dans quelque temps d'ici toute crainte sera vaine. Ce qui n'empêche pas que j'attends votre volume… et que je pousserai le bon Charpentier à la publication d'icelui, étant persuadé, d'avance, de son innocuité intrinsèque.

Merci pour votre lettre. Elle m'a été jusques aux moelles. Je n'écris que pour les esprits comme le vôtre ; me voilà donc payé.

Une forte poignée de main et

tout à vous.

LAURE DE MAUPASSANT À GUSTAVE FLAUBERT

Étretat, le 2 mai 1877.

Tes trois contes, mon cher Gustave, me plaisent infiniment ; je les ai lus tout d'une haleine, et maintenant je vais les relire. Mais auparavant, je tiens à te remercier de tout le plaisir que tu m'as fait, et à te dire que ton souvenir ne pouvait arriver ici plus à propos. J'étais souffrante samedi matin, je me sentais un peu triste, la solitude m'accablait ; ton livre est venu à moi comme un ami, et la seule vue de sa couverture jaune m'a tout de suite réchauffé le cœur.

J'ai commencé incontinent, par le premier conte. J'ai suivi pas à pas l'humble servante Félicité dans sa vie de travail et d'abnégation, je suis entrée dans cette maison de petite ville où les jours succèdent aux jours avec une si désespérante monotonie ; puis j'ai aimé le pauvre Loulou, le perroquet vert, qui s'envole si bien au pays du rêve en dépit de son aile cassée, de son œil de verre et de son ventre bourré d'étoupe.

Cette étude est exquise, dans ses demi-teintes si fondues et si fines.

La Légende de saint Julien offre des beautés d'un autre genre, et je ne me souviens pas d'avoir éprouvé jamais un plus complet éblouissement. La goutte de sang de la petite souris blanche m'a donné le même frisson que le meurtre des deux vieillards ; la venue de la princesse aux doux yeux m'a charmée comme la céleste vision de la fin. Tout cela est rapide, dramatique, entraînant, et pourtant parfait dans les détails, ciselé à la manière des maîtres joailliers d'autrefois. On peut bien dire que c'est là une vraie merveille, un rare chef-d'œuvre !

Ton dernier conte, l'étude antique intitulée ***Hérodias***, me paraît également des plus remarquables. C'est largement fait et très brillant de couleur. Les personnages sont vivants et circulent bien dans ces grandes salles où s'étale tout le luxe de l'époque romaine. Les mets étranges fument sur les tables, les convives se gorgent de viande et de vin, et l'infâme Aulus est bien près de faire partager ses nausées au lecteur… passons vite… Voici venir la belle Salomé, avec sa danse enivrante, et la tête du pauvre saint Jean ne tient plus guère sur ses épaules…

Comme il ira tout droit en paradis, je n'ai pas besoin de m'apitoyer sur son sort, et je puis me livrer tout entière au sentiment d'admiration que m'inspirent tant de belles pages. Pourrai-je jamais, mon bon ami, te remercier assez des heures charmantes que tu m'as fait passer ?

Il me reste encore un peu de temps et un peu de place pour te parler de moi ; mais je n'ai pas grand-chose à te dire qui vaille la peine d'être noté. Je n'ose guère essayer de te décrire la vie que je mène ici ; elle ressemble trop à certains tableaux si bien tracés dans ***Un cœur simple***. Il faut dire pourtant que la solitude absolue de ce rivage pendant huit mois de l'année, lui donne un charme mélancolique qui manquera toujours à la petite ville, essentiellement mesquine et cancanière. Tu vois que je me console de mon mieux ; mais je ne puis m'empêcher d'avouer que le dernier hiver m'a paru éternel et que j'avais grand besoin des dix jours passés à Paris. Le retour n'a pas été gai, et je me suis trouvée bien seule dans ma grande maison. J'ai beaucoup pensé à tous ceux que je venais de quitter, et je me suis dit qu'il serait très doux de retourner de temps en temps s'asseoir au foyer des chers vieux amis. Je n'ose trop faire de projets ; mais je tâcherai pourtant de ne pas rester immobile dans mon désert, de peur que les oiseaux ne s'avisent de

venir faire leurs nids au milieu de ma chevelure – tu vois que je profite de ce que j'ai lu. Allons, adieu mon cher camarade, assez bavardé comme cela. Je t'embrasse fort et te serre la main de tout mon cœur. Mille tendres souvenirs à ton aimable nièce, que j'aime beaucoup, et mes compliments bien empressés à M. Commanville. Ta vieille amie

LAURE.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] jeudi matin [3 mai 1877].

Homme étourdi,

Faites-moi le plaisir de répondre à mes lettres, sacré nom de Dieu ! et de me donner les renseignements que je vous demande – au lieu de vous balader au Salon – ce qui est un prétexte à bocks ! Un père de famille ! Un homme établi ! Fi ! l'horreur !

Est-ce que j'y vais, moi, au Salon !

Où étais-je pendant ce temps-là ? – Aux pieds des autels, Monsieur ! J'assistais à un mariage ! Je priais le Très-Haut de faire descendre ses bénédictions sur la rupture d'un tambour de basque. Et vous pendant ce temps-là vous regardiez des peintures lascives, non content de publier des obscénités… L'indignation m'étouffe.

Et l'article de *Colani* ?

Bonsoir, ma petite vieille.

À dimanche.

Cladel m’a écrit pour me dire qu’il désirait que je lusse (pardon du subjonctif) le roman en feuilles qui est chez vous. Donc envoyez-le-moi, ou apportez-le-moi.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] vendredi matin [4 mai 1877].

Nous n’avons pas réglé la question des ***traductions*** ! M’appartiennent-elles ?

Un certain M. Bonnet me demande à faire une traduction allemande. C’est un ancien professeur d’allemand au lycée Monge. Que dois-je lui répondre ? Nous n’avons rien réglé là-dessus.

Voilà trois jours que je vais à la Bibliothèque nationale. ***Aucun*** étalagiste du Palais-Royal n’a mon volume. Pourquoi ? Et il n’en restait plus à la Librairie Nouvelle, hier soir.

Tout à vous.

Vous devriez avoir pitié de moi, qui suis surchargé de travail ! et ne pas me faire faire des courses pour dénicher les adresses des gens auxquels j’envoie mon volume. – Je les ai trouvées, ne vous troublez plus !

Faut-il que j’aille chercher ***moi-même*** le volume du sombre Cladel ?

À AGÉNOR BARDOUX ?

[Paris, après le 4 mai ? 1877.]

Vous apprendrez avec plaisir que le maire de Rouen a agréé ma proposition relative au monument de Bouilhet. Nous aurons, dans un quartier populeux, une jolie fontaine avec son buste et qui portera son nom. Je vous embrasse.

À JULES ROHAUT

[Paris,] lundi soir, 9 h[eures, 7 mai 1877].

Mon cher ami,

Tantôt, à 4 heures et demie, je vous ai cherché dans les salles de l'exposition où votre huissier m'avait dit que vous étiez.

Je voudrais vous voir pour causer avec vous des choses contenues dans votre lettre de ce matin. – Mais où, quand, et comment nous voir ? – Je suis accablé de travail, parce que je finis des lectures avant de m'en retourner à Croisset, dans une quinzaine. – Mes après-midi se passent à la Bibliothèque nationale et mes soirs chez moi. Je ne sors pas avant 11 heures. Donc en vous rendant à votre besogne vous êtes sûr de me trouver de 9 à 11 ***240 rue du Faubourg-St-Honoré***.

D'ici là,

tout à vous.

À LÉON CLADEL

[Paris, 9 mai 1877.]

Mon cher Cladel,

J'ai commencé votre bouquin hier à 11 heures, il était lu, ce matin à 9 !

Et d'abord il faut que Dentu soit fou, pour avoir peur de le publier. Rien n'y est répréhensible soit comme politique, soit comme morale. Ce qu'il vous a dit est un prétexte ? Quant à Charpentier (auquel je remettrai vos feuilles vendredi – jour où je dîne chez lui) je vais lui chauffer le coco violemment, et en toute conscience, sans exagération et sans menteries. Car je trouve votre livre, ***un vrai livre***. C'est très bien fait, très soigné, très mâle. Et je m'y connais, mon bon.

J'ai deux ou trois petites critiques à vous faire (des niaiseries) – ou plutôt des avis à vous soumettre. Ainsi le mot « pécaïre » me paraît trop souvent répété. Quelquefois, il y a des prétentions à l'archaïsme et à la naïveté. C'est l'excès du bien. – Mais encore une fois, soyez content et dormez sur vos deux oreilles – ou plutôt ne dormez pas – et faites souvent des œuvres pareilles. –

La fin est simplement sublime ! – et du plus grand effet.

Tout à vous.

Mercredi, 11 h[eures].

Si j'avais le temps, je vous en écrirais plus long.

***

Je quitte Paris vers la fin de la semaine prochaine.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] jeudi soir, minuit [10-11 mai 1877].

Mon grand bon Homme,

Je viens de finir les *Terres vierges* !

Ça, c’est un bouquin ! Et ça vous décrasse la cervelle des lectures précédentes !

J’en suis étourdi, bien que j’en saisisse parfaitement l’ensemble. – Quel peintre ! Et quel moraliste vous faites, mon cher, bien cher ami !

Tant pis pour vos compatriotes s’ils ne trouvent pas votre livre une merveille. Moi, c’est mon avis, et je m’y connais.

Venez donc samedi vers 4 h[eures] – avant votre dîner pour que nous puissions en causer – seul à seul tranquillement. Aimez-vous mieux que j’aille chez vous ? Il me tarde de vous embrasser.

J’ai mis, çà et là, quelques coups de crayon. Ils ne portent que sur des misères. La traduction m’a paru suffisante ? Il est vrai que j’étais si empoigné !

Re-bravo !

Tibissimi

Demain matin, je commence la seconde lecture ! Oh les deux petits vieux !… et tout le reste !

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] ***50, rue de Douai***
Samedi, 19 mai [1877].

Mon cher vieux,

Vous avez dû vous dire hier : « En voilà un farceur ! – Il ne vient pas à ***La Feuille de rose***, parce qu'il a la goutte – et le lendemain il se promène en ville ! » – Eh bien – je ne suis pourtant pas si farceur que ça. Je n'étais pas bien du tout hier – quand je suis sorti (je n'ai été absent qu'une heure – juste – et vous êtes venu 5 minutes trop tôt). Quant à avant-hier, jeudi, j'étais si misérable – mes deux pieds me faisaient tellement mal – je me sentais si impotent, vieux, goutteux, perclus – que l'idée d'aller voir ce qu'on voulait nous montrer – m'a rempli d'une mélancolie sombre : je ne doute pas que je m'y serais ennuyé – pire que ça – même si j'avais pu – avec les deux plaies que j'ai au lieu de jambes – monter jusqu'à l'atelier ! – Je me suis décidé à rester chez moi comme un vieux crapaud dans son trou humide. Je ferai tous mes efforts pour me traîner demain jusque chez vous. – Sinon – adieu !

Dès que je pourrai me mettre en wagon – je partirai, probablement vers la fin de la semaine prochaine.

Je voudrais pourtant vous voir auparavant.

Je vous embrasse – tristement.

IV. TOURGUENEFF.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 20 mai 1877.]

Mon cher ami,

La Politique nous ***tourneboule*** tellement que vous avez oublié de me demander la note pour Berlin ; et moi, j'ai oublié de vous la donner.

La voici, fort incomplète. Elle serait meilleure si j'étais à Croisset, où je pourrais feuilleter mes archives.

N'importe ! envoyez-la telle qu'elle est. – Si le brave Berlinois en veut plus, qu'il le dise. Dans 15 jours je serai en mesure de lui en fournir davantage.

À dimanche prochain, et tout à vous.

Votre

Dimanche soir, 9 h[eures].

[Note autographe jointe.]

Pour la bibliographie

Voyez la préface de la traduction allemande de ***La Tentation de saint Antoine*** par M. Engelbert ? ou Engelraht ? professeur de philosophie à Strasbourg, rue du Dôme, 1 (je crois être sûr de l'adresse), traduction parue dans l'été de 1874.

***

Critiques :

Sur ***Madame Bovary***, article de Sainte-Beuve dans ***Le Moniteur universel***, mai (ou avril ?) 1858.

Article de Cuvillier-Fleury dans les ***Débats***.

Pontmartin dans ***Le Correspondant***.

Salammbô :

trois articles de Sainte-Beuve dans ***Le Constitutionnel***,

un article de Cuvillier-Fleury dans les ***Débats***,

article de Th. Gautier dans ***Le Moniteur***,

——— de Saint-Victor dans ***La Presse***,

G. Sand, lettre à Guéroult (***L'Opinion nationale*** ?).

L'Éducation sentimentale :

deux articles de Sarcey dans ***Le Gaulois***.

Le seul favorable a été de Jules Levallois dans…

La Tentation de saint Antoine :

Taillandier, la ***Revue des Deux Mondes***,

Camille Pelletan, ***Le Rappel***.

Le ***Secularist*** (Angleterre), quatre articles publiés, l'automne dernier.

***

Le Figaro a toujours été hostile (sauf pour les ***Trois contes***), ainsi que la ***Revue des Deux Mondes***, et Barbey d'Aurevilly dans tous les journaux où il écrivait.

À AGÉNOR BARDOUX ?

Paris, lundi matin [21 mai 1877].

Je te remercie bien, mon cher ami, pour la promptitude de ta réponse.

Je devais partir de Paris dimanche soir mais comme je tiens à t'y voir, je recule mon départ jusqu'à mercredi. Dès ton arrivée donne-moi rendez-vous, et je me transporte à ton domicile, ***illico***.

Oui ! ils vont bien, les misérables ! les folichonneries de notre Bayard moderne nuisent à tous les commerces ! celui de la Littérature entr'autres. La librairie Charpentier qui vend ordinairement 300 volumes par jour, en a vendu samedi dernier 5 ! – Quant à mon pauvre bouquin il est complètement rasé. Je n'ai plus qu'à me frotter le ventre !

Le délabrement des Affaires publiques s'ajoute à la tristesse de mes affaires privées. Tout est noir dans mon horizon. Je n'ai d'éclaircie que de ton côté – et je compte sur toi en te serrant la main fortement, ton

À MAXIME DU CAMP

[Paris, vers le 21 mai 1877.]

[…] La guerre de 1870 a tué ***L'Éducation sentimentale***, et voilà un coup d'État intérieur qui paralyse les ***Trois contes***, c'est vraiment pousser loin la haine de la littérature. […]

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 22 mai 1877.]

J'attends toujours (et cela depuis 3 semaines) les articles, entr'autres celui de *Valry*.

Envoyez-moi cette semaine 6 ex[emplaires] des *Trois contes*, afin que je les remporte à Croisset, où je voudrais être, car je commence à être tanné de Paris !

Monselet et H. Houssaye, m'ont hier promis des articles.

À dimanche, mon bon.

Tout à vous.

Mardi soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Chenonceaux,] vendredi matin,
11 h[eures, 25 mai 1877].

Mon Loulou,

Je viens d'écrire à Chevalier, pour qu'il révèle à Clémence le secret des Bottes, car la clef de mon pauvre vieux cabinet est dans une de mes bottes en cuir de Russie. – La trouvera-t-elle ?

***

Monsieur Vieux a une si malheureuse imagination que la vue de ton billet m'a fort troublé. – J'avais peur. De quoi ? Je n'en sais rien ! Mais j'avais peur.

L’hospitalité d’ici est charmante. Je couche dans le lit de François 1er, un lit à estrade et à baldaquin ! – Quelles cheminées ! etc. !

M. Wilson n’est pas à Chenonceaux. J’ai pour compagnon un peintre charmant. Il sait par ***cœur*** toutes mes œuvres, ainsi que Mme Pelouze.

J’arriverai demain soir à Paris, vers 9 heures, je crois, et à la maison pas avant 10. Qu’on me garde à dîner.

Bécots de ta vieille

NOUNOU.

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Paris,] dimanche 27 [mai 1877].

Cher monsieur Le Plé,

Après une absence qui a duré quatre jours, je trouve chez moi, en rentrant, votre Rapport dans le ***Journal de Rouen***.

Laporte me l’avait lu la veille de mon départ. – Et il peut vous dire le contentement qu’il m’a causé. – Je voulais vous en remercier tout de suite. Mais j’ai été pris par le temps.

Excusez-moi donc si je ne vous ai pas exprimé plus tôt toute ma gratitude. Je ne saurais trop vous dire que je trouve « ce petit morceau » ***parfait***. C’est simple, éloquent, persuasif et très malin, bref, écrit du style qu’il fallait à la chose.

L’œuvre est vôtre. Et c’est bien à vous seul, que les admirateurs de Bouilhet devront ***leur*** fontaine.

J'espère vous voir dans huit ou dix jours.

D'ici là, cher Monsieur, acceptez une bonne poignée de main de

votre tout dévoué.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris,] 50, rue de Douai.
Dimanche matin [27 mai 1877].

Mon cher ami,

Cette nuit mon pied a enflé de nouveau – et me revoilà cloué à mon fauteuil. Je ne suis pas sûr de pouvoir partir après-demain ; – mais, en tout cas, je ne puis pas sortir aujourd'hui.

Je vous renvoie vos manuscrits. Si vous voyez Zola, dites-lui que je lui enverrai des sujets de feuilletons dès que j'aurai vu et parlé [à] Stassioulévitch. En attendant – il m'est venu une idée. – S'il faisait une étude physiologique – de dessous de cartes – du journalisme de Paris ? Ce ne serait pas une actualité – mais cela pourrait être très curieux. – Le public russe est friand de ces choses.

Allons – adieu ; et au revoir dans des temps meilleurs ! – Je vous embrasse.

IV. TOURGUENEFF.

P.-S. Mille amitiés à Mme Commanville et à son mari.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris, 30 ? mai 1877.]

Mon cher ami,

Mettez-moi de côté les articles sur les *Trois contes*. J'en fais collection. – Puis quand vous en aurez une jolie provision envoyez-les-moi à Croisset.

Quand vous ferez un nouveau tirage, prévenez-moi. Je vous indiquerai quelques petites corrections. Nous n'en sommes pas là, malheureusement. Cependant on m'a dit hier à la Librairie Nouvelle qu'on en revendait un peu, cinq ou six par jour.

Pensez-vous à l'édition de luxe pour *Saint Julien* avec polychromie ?

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles – des vôtres et de celles de « toute la petite famille ».

Au revoir et tout à vous.

Mercredi matin.

À LECONTE DE LISLE

[Paris, 30 mai 1877.]

J'ai reçu ton *Sophocle*, mon cher ami. Je vais l'emporter et le lire dans ma cabane. Ça me fera du bien.

Avant d'admirer le livre, j'admire la publication. Quel homme pratique tu fais ! C'est bien ! On ne peut pas

témoigner d’une façon plus grandiose le mépris qu’il sied d’avoir pour les agitations de la politique.

Merci encore une fois et

tout à toi.

Mercredi matin.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] mercredi matin 30 mai [1877].

Je pense à vous, bien souvent et je vous écris rarement. Pourquoi ? C’est que le temps est court. Pour faire quelque chose dans ce chien de Paris il faut avoir l’esprit tendu à économiser les minutes. La journée se passe en agitations imbéciles. – Enfin, demain dès l’aurore, je m’en retourne vers mon pauvre vieux cabinet de Croisset. – D’où je ne vais pas sortir d’ici à longtemps, espérons-le !

Cet idiot de Mac Mahon nuit beaucoup au débit des *Trois contes* ! – Mais je m’en console. – Car après tout je ne m’attendais pas à un succès comme celui de *L’Assommoir* ! De toutes les lettres que l’on m’a écrites et de tous les articles (favorables généralement) ce qui m’a fait le plus de plaisir, ce sont vos deux lettres. *Oui !* c’est cela qui m’a été au *cœur* ! Je vous en remercie bien mais n’en suis nullement étonné.

J’ai fait dire selon ma coutume, beaucoup de bêtises. Car j’ai le don d’ahurir la critique. Elle a presque passé sous

silence ***Hérodias***. Quelques-uns même, comme Sarcey, ont eu la bonne foi de déclarer que c'était « trop fort pour eux ».

Un monsieur dans ***L'Union*** trouve que Félicité c'est « Germinie Lacerteux au pays du cidre » ! Ingénieux rapprochement. Mes louangeurs ont été Drumont, dans ***La Liberté*** ; Banville (***National***) ; Fourcaud (***Gaulois***) ; Lapierre (***Nouvelliste de Rouen***) et avant tout Saint-Valry dans ***La Patrie***.

Plusieurs articles favorables doivent ou devaient paraître mais tout a été arrêté par le Bayard des Temps modernes. – Je n'y pense plus. – Et retourne à mes bonshommes qu'il faut avancer et finir.

Votre vieille affection pour moi apprendra avec plaisir qu'il y a, depuis quelques jours, des coins bleus dans mon horizon… financier. Je n'ose croire à la réalisation de ce qui se présente. Il serait possible que d'ici à un mois l'affaire de mon neveu fût remontée, et conséquemment que je n'aie plus de craintes pour l'avenir, et que je sorte des embarras du présent – lesquels ne sont pas médiocres. Tout cela est en train de se traiter maintenant.

La semaine dernière j'ai passé trois jours à Chenonceaux chez Mme Pelouze, qui est une personne exquise et très littéraire (comme vous). – On y apporte Ronsard – à table ! – au milieu du dessert ! – J'y ai lu ***Melaenis*** de notre pauvre Bouilhet. – Tout en le lisant je songeais à lui – et à vous, quand vous débitiez si bien le 3e chant dans le petit salon de la Muse !… Comme c'est loin ! comme le torrent nous emporte ! Je m'accroche aux rives – et vous baise les deux mains tendrement.

GVE.

Écrivez-moi à Croisset. Dites-moi comment vous allez et ce que vous lisez – et tout ce qui vous passera par la tête. Je demande comme une grâce que vos épîtres soient longues. – Tenant surtout à la quantité car de la qualité je n'en doute.

Amitiés au mari.

***

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] jeudi, 3 h[eures, 31 mai 1877 ?].

Voyage avec Pouyer-Quertier et Ducôté ! De sorte que nous n'avons [pas] parlé d'affaires dans le wagon. – Mais avant le déjeuner (Laporte en était) Cordier m'a résumé ce que Palotte doit vous avoir dit, tout à l'heure. – Cordier me paraît désirer (pour votre succès) que vous y alliez ***très franchement*** sans finasserie. Sa première question a été celle-ci : « Il n'a pas été mis en faillite, n'est-ce pas ?

— Non !

— Très bien. C'est important. »

Puis : ce que Palotte désire faire. Et en résumé : si l'affaire du « conseiller » ne réussit pas, on verra d'un autre côté.

Il me paraît plein de très bon vouloir.

J'attends demain matin une lettre contenant celle de Mme Pelouze.

Je tremble comme un voleur, résultat de mes nerfs agités.

Je vais écrire à Chenonceaux.

***

Cherchez sur le verre d'eau qui est dans ma chambre à coucher la clef de ***votre*** armoire à glace. Clémence soutient qu'elle me l'a donnée avant de partir (vous me l'apporterez samedi).

Elle ne peut être ailleurs.

Je viens de déballer tout mon bataclan et je crève de fatigue.

Embrassez Caro pour moi.

À vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 3 juin 1877.]

Pour Caro.

Oui, mon Loulou, j'ai eu grand plaisir à me retrouver dans mon pauvre vieux cabinet. – Je me promène dans le jardin (qui est maintenant splendide). Je contemple la verdure et les fleurs, – et j'écoute les petits oiseaux chanter.

Ma « bonne », qui est très gentille et très douce, est dans le ravissement de « la campagne » !

Mes deux premiers jours ont été occupés à mes travaux d'architecture pour Mme Pelouze. Je crois (sans me vanter)

avoir fait quelque chose d'ingénieux, et qu'elle sera contente ?

Hier soir *enfin*, je me suis remis à *B*[*ouvard*] *et* *P*[*écuchet*] ! Il m'est venu plusieurs bonnes idées. Toute la médecine peut être faite dans trois mois, si je ne suis pas dérangé. – Les Affaires me semblent en bonne voie ?, et peut-être allons-nous, bientôt, sortir de notre gêne et de notre inquiétude.

Ce soir, j'ai dîné chez Mme Lapierre. Son mari m'a paru plein d'ardeur pour nous obliger. – À la fin de la semaine, j'irai avec eux au Vaudreuil.

Demain, j'attends le bon Laporte à déjeuner. Il me ramènera Julio.

Tantôt, sur l'*Eunion*, vue de Caudron. – Et celle d'une procession, qui se traînait en psalmodiant le long du bord de l'eau.

Quelle chaleur ! On tombe sur les bottes. Ernest t'a-t-il raconté l'histoire du père Bréan mordu par son âne ? Ils ont pendu l'âne pour le punir, comme les Carthaginois crucifiaient les lions.

Je te plains, pauvre chat, d'être à Paris. On est si bien à Croisset. Quelle paix ! Et puis, plus de redingotes à mettre ! plus d'escalier à monter !

Mais la semaine prochaine je vais perdre encore trois ou quatre jours ! J'en enrage, d'avance. Espérons que c'est la fin.

Là-dessus, bonne nuit, chère Caro. Je retourne à ma page. Serviteur !

Ta NOUNOU te bécote.

***

Envoie-moi la clef par la poste.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] dimanche, minuit [3-4 juin 1877].

Mme Lapierre part jeudi pour le Vaudreuil, son mari l'y rejoindra dimanche. J'irai avec lui, à moins que Mme Pelouze ne me donne rendez-vous pour le soir de ce jour-là, qui sera le 10 courant. Dans ce cas-là, je partirai samedi.

Comme Lapierre doit être à Paris lundi, nous ferions le voyage de Paris ensemble – à moins que Mme Pelouze ne retarde de deux ou trois jours, ce que je ne crois pas.

Il (Lapierre) croit que R[aoul]-Duval peut actuellement vous être fort utile, et qu'il ***faut*** lui dire ce qui en est.

Il vous enverra demain une lettre d'introduction pour M. Filheul, ingénieur des chemins de fer russes, homme « fort capable de souscrire pour 20 mille francs ».

De plus, Girard est en mesure « de trouver pour vous de l'argent qu'il ne trouverait pas pour lui-même ». Il a de très fortes commandes. Et « vous êtes sûr », quand votre affaire sera remontée, qu'il vous en fera.

Lapierre vous conseille de ne prendre aucun engagement vis-à-vis d'aucune maison de banque. Se méfier de Dejean.

Le nom de notre grande amie fait un merveilleux effet. – Je l'ai vu.

Lapierre m'a promis de vous chercher des souscripteurs : il en parlera à Lizot (en manière de conversation).

Il peut vous aboucher avec la Société Générale.

Son intention (quand il y aura un peu plus de souscriptions) est d'aller trouver, comme de lui-même, Delahante.

Dans votre note que je porterai à R[aoul]-Duval mettez-moi les noms des souscripteurs. Pourvu que je l'aie vendredi matin, c'est suffisant.

À vous.

GVE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de mercredi [6-7 juin 1877].

Ma chérie,

Je crois que l'air de Croisset te fera du bien et qu'il est temps pour ta santé de humer la campagne. – On est si tranquille ici ! Ça vous remet le système ! – Et enfin j'y travaille ! ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]** sortent des limbes, de plus en plus.

Depuis deux jours, j'ai fait une excellente besogne. Dans de certains moments, ce livre m'éblouit par son immense portée. – Qu'en adviendra-t-il ? Pourvu que je ne me trompe pas complètement et qu'au lieu d'être sublime, il ne soit niais ? – Je crois que non, cependant ? Quelque chose me dit que je suis dans le Vrai ! Mais, c'est tout l'un ou tout l'autre.

Je répète mon mot : « Oh ! je les aurai connues, les affres de la Littérature ! »

Demain soir ta chambre, celle de ton mari, et celles de Mme et Mlle de La Chaussée seront prêtes. Faut-il donner, dès maintenant à blanchir les housses du salon – qui ne sont guère propres ?

Clémence ***déploie*** une grande activité. Et ma petite cuisinière est douce comme un mouton.

J'irai vendredi à Rouen, puisque ce jour-là, je suis invité à dîner par Mme Achille ! avec « M. Tassel de Lalonde (quelle noblesse !) et le docteur Avond avec Madame, sans la moindre cérémonie ».

Ces deux lignes-là que je mets entre guillemets peignent ma belle-sœur et Rouen. Tout s'y trouve !

Qu'est-ce que les bourgeois entendent par « sans cérémonie » ? Eh bien, quand il y en aurait, est-ce que ça me fait peur !

Je profiterai de l'occasion pour faire plusieurs courses dont quelques-unes de ménage.

Je viens d'écrire à Mme Pelouze pour savoir quel jour elle sera à Paris. Je voudrais que ce fût lundi. Dans ce cas-là, je profiterais de la compagnie de Lapierre pour faire avec lui le voyage du Vaudreuil dans la capitale où je resterai, bien entendu, le moins [de] temps possible. Je voudrais déjà en être revenu. Mais j'y crois ma présence utile !

Dis à ton mari de me tenir au courant. La peu aimable réception de Girardin ne m'étonne nullement. Il sait (Ernest) que je ne comptais guère sur cette vieille canaille.

Adieu, pauvre chat. Quel jour crois-tu revenir ? Mais nous nous verrons d'ici là. Donc à bientôt, ma chère fille.

Je t'embrasse fort.

VIEUX.

À ERNEST COMMANVILLE

[Rouen,] vendredi soir, 5 [heures, 8 juin 1877].
Bureau du ***Nouvelliste***.

Vous n'avez pas reçu de lettre pour M. Filheul parce qu'il n'est pas à Paris.

Lapierre l'y verra mercredi ou jeudi prochain (ne partant de Rouen pour Paris que mercredi prochain). Il croit qu'il vaut mieux le préparer d'abord à votre visite. Une lettre ne serait pas assez chaude. Lapierre vous verra vous-même avant d'aller chez lui.

– Autre histoire : votre ami Achille Pouyer a la plus grande influence sur ce Filheul qui peut vous être ***très*** utile. Et Lapierre se propose de voir Pouyer à cet effet. – S'il y avait à cette démarche préalable quelque inconvénient prévenez directement Lapierre de s'abstenir.

J'attends toujours un rendez-vous de Mme Pelouze. Je ne sais donc quel jour de la semaine prochaine j'irai à Paris. En tout cas je serai au Vaudreuil dans l'après-midi de dimanche (avec M. et Mme Lapierre).

La lettre de Caro de ce matin m'a fait bien plaisir. Comment, vous « comptez sur 150 mille francs, non compris Mme Pelouze ! ». Nous voilà à moitié ! mon bon.

Si vous avez le temps, envoyez-moi des détails ***illico*** – pour que je les aie par le premier facteur de dimanche.

***

Quelle chaleur ! – Et je viens de faire des courses dans la bonne ville de Rouen – où je suis depuis 1 heure de l'après-midi.

Embrassez Caro pour moi.

Votre

À JEAN-BERNARD PASSÉRIEU

[Croisset, 8 juin 1877.]

Mon cher monsieur,

Il m'est impossible de vous envoyer ma photographie, parce que je n'ai jamais fait faire mon portrait.

Agréez, je vous prie, toutes mes excuses, et recevez une cordiale poignée de main.

Votre

8 juin 1877.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] dimanche, 11 h[eures, 10 juin 1877].

Mon cher ami,

Je m'habille pour aller au Vaudreuil, d'où je reviendrai demain, puisque je n'ai pas de rendez-vous de Mme Pelouze. – Cela m'étonne. Par une lettre qu'elle a dû avoir vendredi matin je lui demandais quand elle serait à Paris. La chaleur la fait peut-être reculer ? Ou bien ma lettre s'est perdue ?

Donc allez chez elle mardi, rue de l'Université, 17, et demandez, de ma part, quand elle y sera. Vous m'enverrez un télégramme.

Si elle vient à Paris mercredi ou jeudi, je partirai mercredi avec Lapierre (que je vais chauffer). Je m'attendais aussi ce matin à avoir une lettre de vous, me disant si vous approuviez sa démarche près d'Ach. Pouyer. Écrivez-lui ***illico*** à ce sujet (si ce n'est fait ?) afin qu'il voie ledit Pouyer tout de suite, puisqu'il doit quitter Rouen mercredi prochain.

En tout cas ne manquez pas (à cause de Filheul) d'aller trouver Lapierre dès jeudi matin. Mme Brainne vous dira où il descend. Je ne crois pas que ce soit chez elle, quand il est seul ?

J'aurais aimé à avoir (pour R[aoul]-Duval) la liste des souscripteurs et le chiffre présent exact. Est-ce que ça se ralentit ? J'en suis inquiet.

Si Mme Pelouze n'est pas à Paris cette semaine, je n'irai pas – car qu'y ferais-je ? À moins que vous ne le trouviez bon pour stimuler le zèle de nos autres amis : Cordier, R[aoul]-Duval. Je vous écrirai demain soir ce qui se sera passé dans ma visite au Vaudreuil.

Embrassez Caro. Tout à vous.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] lundi soir, 6 [h] 1/2 [11 juin 1877].

Lapierre, dont vous avez dû recevoir ce matin une lettre, vous donne rendez-vous ***pour mercredi prochain*** (après-demain) chez Mme Brainne entre 5 h 1/2 ***[sic]***. S'ils n'étaient pas rentrés attendez-les. (Lapierre ne doit rester à Paris que mercredi et jeudi.) Il me paraît fonder un très grand espoir sur Filheul, et croit que l'intervention d'A[chille] Pouyer serait très bonne. Il vous a envoyé une lettre pour que vous ne perdiez pas de temps. Du reste, il doit voir Filheul, lui-même.

Quant à Raoul-Duval, il m'a paru très désireux de nous servir et m'a témoigné beaucoup de contentement de ce que les choses prenaient une bonne tournure. – « Sans doute ! Ça peut se faire ! Comptez sur moi. J'agirai. » Puis un silence assez long, pendant lequel il cherchait « à qui s'adresser ? » – « Ce qui serait plus simple ce serait une maison de banque qui ferait tout ! » Enfin : « Je vais voir et consulter des personnes qui me guideront. » Je lui ai donné votre note qu'il a mise dans sa poche, en me renouvelant son désir de nous obliger.

Il vous attend jeudi matin, avant 9 h[eures]. S'il était sorti jeudi, laissez votre carte en mettant dessus que vous reviendrez le lendemain à la même heure. C'est un conseil que je vous donne, à cause de l'ahurissement du 16 dans lequel il sera, sans doute.

N.B. Palotte ne lui inspire aucune confiance, « il n'a pas d'argent ».

À propos de Palotte, vous feriez bien de retourner chez Cordier et de lui dire que les propositions dudit sieur ne vous convenant pas, vous le priez de voir d'un autre côté.

***

Tout à l'heure seulement, à 5 h[eures], lettre de Mme Pelouze. Elle ne sera à Paris que lundi – 18 – et elle me donne rendez-vous pour la semaine prochaine, pendant 8 jours, à partir de mardi. J'irai bien entendu.

Donc à peine Caro sera-t-elle revenue que je la quitterai. Mais ce ne sera pas pour longtemps. Je vous plains ! vous devez bouillir à Paris.

Réception on ne peut plus aimable et cordiale au Vaudreuil.

Il me semble que je ne vous ménage pas les lettres, hein ? – et que mes amis sont gentils.

Malgré la chaleur, on s'embrasse.

Tout à vous.

J'arrive du Vaudreuil – et j'ai à peine eu le temps de me décrasser.

Mme R[aoul-Duval] et Mlle Marianne invitent Mme Cornu au Vaudreuil pour la première fois que j'y reviendrai.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi [mercredi] soir,
6 heures [13 juin 1877].

Merci de votre envoi, mon cher ami. Comment allez-vous ? J'imagine que mon Asiatique n'est pas gai ? et je songe à lui souvent.

Mme Pelouze me donne rendez-vous à partir de mardi prochain. Je partirai donc lundi et j'espère être revenu jeudi. Caroline y arrive samedi (prochain).

Dimanche, j'ai été au Vaudreuil. Raoul-Duval m'a promis de s'occuper de trouver des souscriptions pour Commanville.

Je pioche ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. Ma médecine est esquissée. Ça fera de quatorze à seize pages en tout, c'est assez.

Avec l'article du ***XIX***e ***siècle*** j'ai reçu celui de Mme Daudet dans l'*Officiel*. On n'est pas plus aimable.

Voulez-vous, quand je serai à Paris, que j'aille voir Yves Guyot et que je lui touche un mot de vous. Rien ne m'est plus facile.

Il m'est venu à l'esprit des travaux pour vous, puisque vous en demandez, mais les livres manqueraient. Il vous faudrait pour moi toute une bibliothèque imbécile.

Le carton des curiosités se classe-t-il ? et les ***Idées reçues*** ? ***Quid ?***

Quand vous pourrez m'avoir votre Raspail et un de ses ***Manuels de la santé,*** envoyez-les-moi.

Ah ! j'oubliais. Visite à Le Plé. Amis comme cochons. Visite à Barabé. Splendide. Quel prud'homme. Je vous conterai cela.

Il est décidé que je m'entendrai avec Sauvageot l'architecte.

Adieu, bon vieux solide. Quand vous verra-t-on ? Parlez-moi de vos affaires et dites-moi ce qu'il faut que j'exécute.

J'embrasse mon Asiatique.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 6 h 1/2 [13 juin 1877].

Mon Loulou,

Commençons par gémir sur la chaleur ou plutôt *de* chaleur ! – Comme vous devez en souffrir, et que je vous plains ! – Dépêche-toi d'arriver ici, ma chère fille, pour humer la verdure, et te reposer !

Hier, j'ai cuydé crever d'étouffement. Monsieur avait pris, sans doute, trop de moules ? Elles n'étaient pas mauvaises puisque mon nombreux domestique ne s'en est pas aperçu. Mais moi, j'ai été fortement gêné. – Aujourd'hui il n'y paraît plus et je pioche *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]. – Ma médecine est esquissée. – Demain je me mets aux phrases. Ça fera de 14 à 16 pages en tout. C'est suffisant. Oh ! si ce livre-là n'est pas assommant, quel livre !

Ce matin, j'ai reçu deux articles élogieux sur les *Contes*, un dans le *XIX*[e] *siècle*, et l'autre dans l'*Officiel*, de

Mme Daudet – de plus, une lettre de félicitations de Du Camp.

Je voudrais déjà être revenu de Paris, car ces trimbalages-là me dérangent beaucoup. Je ne te cache pas, non plus, que les souscriptions me troublent. Quand en aurons-nous fini, mon Dieu, mon Dieu ! Quand serons-nous sortis de la gêne et des inquiétudes !

Puisque Mme Pelouze sera à Paris lundi soir, je préfère partir dès lundi, et aller chez elle mardi matin. Je compte être revenu ici (et n'en bouger de longtemps) jeudi. – Ce sera une absence de deux jours pleins. – À peine nous serons-nous vus, mon pauvre chat, que nous nous quitterons. Car je compte toujours sur toi samedi prochain.

N.B. Fais mettre des draps à mon lit – et laisse-moi quelques serviettes, tant de table que de toilette. L'été dernier j'en manquais. C'était bien incommode.

Reviens-tu avec Mme de La Chaussée ?

Donc à samedi.

VIEUX t'embrasse.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset, 13 juin 1877.]

Pour Ernest.

***

Ne vous gênez nullement avec Gaïffe. Retournez chez lui, pas de cérémonies.

– Ce qui explique un peu la froideur de Girardin c'est qu'il a perdu à la Bourse dernièrement ***5 millions***. La Tourbey croit qu'en ma faveur, il a été pour vous très poli. Je la détromperai, de vive voix, la semaine prochaine.

– Vous me dites que vous avez 60 mille francs. – C'est non compris les 50 de Mme Pelouze, bien entendu. Mais les 40 mille de Lesparmon font-ils partie de ces 60 mille francs ? – Ou est-ce en plus ?

– L'ingénieur anglais dont vous a parlé Girard ne m'étonne pas. Lapierre m'avait dit tout de suite que Girard vous trouverait peut-être de l'argent en Angleterre.

– Je suis bien curieux de savoir ce qu'il sera résulté de votre entrevue avec Filheul – et si R[aoul]-Duval vous aura trouvé quelque chose ?

J'attends, le matin, vos lettres avec grande impatience.

À vous.

G.F.

À ALPHONSE DAUDET

[Croisset,] mercredi [13 juin 1877].

Mon cher ami,

Voulez-vous me déposer aux pieds de Mme Daudet, et dire de ma part à Karl Steen que c'est le plus lyriquement aimable des critiques (je n'ose ajouter : intelligent ; mais je le

pense). De petits articles comme celui-là consolent de bien des choses. – Je baise, avec reconnaissance et plaisir, la main qui écrit en mon honneur des lignes pareilles.

Et vous aussi, sur les deux joues, et le splendide môme, mêmement.

Votre VIEUX SOLIDE.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] lundi soir, 6 h[eures, 18 juin 1877].

Ça, c'est une bonne lettre ! une véritable épître ! Et qui m'a fait grand plaisir. Pourquoi ne m'en envoyez-vous pas souvent de pareilles ? Il faut prendre cette habitude en songeant que c'est la seule distraction ou plutôt le seul événement heureux qui puisse m'arriver dans ma solitude.

Mais quelle chaleur ! Continuons. – Je ne pense plus du tout aux ***Trois contes***, et ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] avancent ! J'espère à la fin de juillet, en avoir fini avec leurs études médicales. Ce sera un joli débarras ! J'ai peur quelquefois que ce livre-là ne soit d'un comique pitoyable, enfin ***raté*** absolument ? Et je me ronge ! je me ronge !!!

Mais je ne fais pas que de la Littérature ! Je fais… des Affaires ! Et très bien ! Oyez !

Vous connaissez ma ruine complète. – Il faut en sortir cependant. – Sinon : vendre Croisset, ne plus même avoir de logement à Paris et s'en aller vivre… je ne sais où avec je ne sais quoi.

Depuis deux ans que Commanville cherchait à remonter son usine, il n'avait encore rien trouvé. – Eh bien, moi, je lui ai trouvé les premiers souscripteurs de la Société en actions qu'il tâche de former. Voici où en sont les choses. Il lui faut un capital de un million. Son usine, son matériel et ses terrains sont estimés 600 mille francs. Restent 400 mille francs. Sur ces 400 mille, depuis 15 jours, sont arrivés 120 mille. Voilà toute l'affaire. Le pas le plus difficile est franchi. Car personne ne voulait attacher le grelot. Tout n'est pas fini cependant, mais il y a de l'azur !

Quelle chaleur ! Et quelle plume ! Je ne peux plus m'en tailler une qui soit passable. Pourquoi ? Je cherche. Problème (comme dit le père Hugo).

Dans une heure, je pars pour « la capitale » afin d'y voir des personnes, pécuniaires et utiles.

En connaissez-vous, qui pourraient me servir dans les circonstances présentes ? (L'affaire est ***excellente***, au dire des plus compétents.) M. Roger qui a été dans la finance a peut-être dans ses amis quelqu'un que la chose intéresserait.

Dans ce cas-là je vous enverrais une note pour expliquer ce qui en est. Voilà toute la question. Elle est pour moi de la plus haute importance et j'ose dire ***vitale***.

Par quelles affres j'ai passé, depuis deux ans ! – Et quelle chienne de vie on m'a fait mener.

Et songez qu'un petit coup d'épaule de gens riches (lesquels feraient une bonne spéculation) me tirerait d'embarras, pour le reste de mes jours !

Cherchez donc dans votre mémoire et autour de vous pour me découvrir quelque chose. Ce sera un joli service que

vous me rendrez ! Et ne croyez pas que j'aurai pour vous plus d'affection, la chose étant impossible.

Il est temps de faire son sac de nuit (malgré la chaleur) et de vous baiser les mains.

Votre

À JEAN-BERNARD PASSÉRIEU

[Croisset, 18 juin 1877.]

Cher confrère,

Il n'existe de moi ***aucun portrait***. Chacun a sa toquade : la mienne est de me refuser à toute image de ma personne.

Je vous remercie des choses obligeantes que vous m'envoyez et vous serre cordialement la main.

18 juin 1877.

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] jeudi, 6 h[eures, 21 juin 1877].

Je suis revenu avec Mme Lapierre.

Sa sœur a dîné hier soir avec Filheul chez Mme Lavalley. On y a beaucoup causé de moi, puis de vous. Filheul a dit que vous lui plaisiez, et que si sa visite de dimanche prochain à Dieppe répondait à ce qu'il croit d'avance, il ferait votre affaire.

Je vous envoie ce petit mot pour vous donner un peu de fraîcheur.

À vous.

GVE.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi soir, minuit [21-22 juin 1877].

Mon Vieux Solide,

Ma nièce vous invite à dîner pour dimanche prochain. – Nous serons seuls (Commanville sera ce jour-là à Dieppe). Vous aurez pour convive Mme de La Chaussée.

Je suis revenu de Paris, tantôt, à 4 heures. Mme Pelouze va s'occuper de trouver des souscriptions sur les bords de la Loire. Elle compte sur une 20^{taine} de mille fr[ancs]. – Filheul donne grand espoir.

Comment vous en retournerez-vous ?

S'il vous gênait de venir dîner, venez déjeuner mais par ces chaleurs, dîner est plus agréable.

Je re-suis dans ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]**.

Votre

AULUS.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 1 heure [23 juin 1877].

Ce matin j'ai reçu la promesse écrite de Mme Pelouze. Elle s'engage pour 50 mille.

À lundi, mon bien cher vieux.

Tout à vous.

AULUS VITELLIUS.

À FRITS SMIT KLEINE

Croisset, près Rouen, 27 juin [1877].

Monsieur,

Je vous remercie infiniment de votre lettre que M. Charpentier m'a transmise. J'écris pour les gens comme vous, c'est-à-dire pour ceux qui peuvent me comprendre. La meilleure récompense d'un écrivain est de se faire, dans son public, des amis inconnus.

Mais vous n'êtes plus pour moi un inconnu. Je demeure votre obligé, puisque vous me défendez dans cette bonne et brave Hollande, le refuge des penseurs pendant près de deux siècles.

Et je vous serre la main cordialement en me disant votre

À EUGÈNE NOËL

[Croisset, 28 juin 1877.]

Mon cher confrère,

Je remercie le père Labêche de son très aimable souvenir. – Et je lui serre la main cordialement, en me disant son tout dévoué.

Jamais, d'ailleurs, je n'oublierai ce que vous avez fait pour la mémoire de mon pauvre Bouilhet. – Et je vous aime d'avoir tant aimé notre cher maître Michelet !

***

Croisset, jeudi.

À AMÉDÉE LE PLÉ

[Croisset, 30 juin 1877.]

Cher Monsieur, ou plutôt cher ami,

M. Mulot, qui vous remettra la présente, vous expliquera comme quoi il nous serait agréable et utile que vous vinssiez tantôt chez Galli. Pour 1° y être nommé membre du comité Bouilhet et 2° nous donner un coup d'épaule contre les difficultés qu'on nous suscite.

En vous remerciant d'avance, une cordiale poignée de main et tout à vous.

Samedi soir, 4 h[eures].

Merci pour le ***Voltaire***.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 30 juin 1877.]

Plaignez-moi, Princesse !

La semaine dernière j'ai passé 48 heures à Paris – pour *mes affaires*. – Je voulais aller vous voir. Elles m'ont rappelé ici, immédiatement. Il me faut donc remettre ce plaisir-là, à l'automne.

Je voulais vous dire combien j'ai songé à vous, en apprenant la mort de la reine de Hollande. Vous l'aimiez. Et cette disparition vous fait souffrir. L'idée de votre chagrin me rend triste. – Parvenus à un certain âge, quelle volonté ne faut-il pas pour résister au torrent d'amertume qui nous entoure ! C'est comme une dissolution intérieure. On sent que tout s'en va. Mais le soleil reparaît, l'âme se raffermit. Et l'existence continue.

Votre amitié pour moi apprendra avec plaisir que mes soucis matériels touchent peut-être à leur fin ? Rien n'est fait encore, mais j'ai grand espoir.

Dans ma solitude, Dieu merci, je n'entends pas discourir sur la Politique – n'importe ! Je redoute les élections qui nous seront fournies par les idées secrètes du Maréchal. Mais a-t-il des idées ? Que veut-il ? Les conservateurs que je connais deviennent rouges. Voilà, jusqu'à présent, le résultat.

Pour en écarter mon esprit, je travaille plus furieusement que jamais à mon interminable et rude bouquin. Puisse-t-il vous plaire, il me plaira.

Adieu Princesse, ou plutôt ma chère Princesse. Car je suis, en vous baisant les mains,

votre VIEUX fidèle et affectionné.

Croisset, samedi soir.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] vendredi soir [juin 1877].

Mon bon,

Ne vous ayant pas vu cette semaine, je vous préviens que si, demain, vous avez envie de venir à Croisset, vous ne m'y trouveriez pas. Il faut que j'aille à Rouen.

À bientôt, n'est-ce pas ? Dites-moi le jour où je dois vous attendre. Peut-être serai-je obligé de retourner à Rouen pour le mannequin Auzoux.

Votre VIEUX.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] vendredi [juin ? 1877].

Vous ai-je dit que l'autre soir avec Maxime Du Camp, nous avons relu et brûlé toutes nos lettres de jeunesse ? Celles-là du moins échapperont à ***la postérité***. Elles parlaient uniquement de la littérature et ***des dames***. Quels naïfs nous étions ! J'ai beaucoup ri et un peu pleuré. Pourtant, je ne regrette pas du tout ma jeunesse. Je n'aime que l'automne de ma vie comme je n'aime que l'automne de l'année. Le

printemps est bête et l'été m'exaspère : quant à l'hiver, n'y pensons pas…

Tout ce que je lis m'ennuie, et je me repasse le ***Sophocle*** de Leconte de Lisle. Un soir, dans le salon de la rue de Sèvres, vous avez lu les ***Poèmes antiques*** et j'entends encore votre voix « sonore » dire ces quatre vers :

La nature se rit des souffrances humaines ;
Ne contemplant jamais que sa propre grandeur,
Elle dispense à tous ses forces souveraines,
Et garde pour sa part le calme et la Splendeur.

***

Vous aviez une robe de soie bleue et dans les cheveux des roses très pâles. Oh ! les jours écoulés ! comme je m'y roule avec délices !

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 4 heures [3 juillet 1877].

Mon vieux Collabo,

Il m'ennuie de vous. Vous seriez gentil de venir déjeuner ***dimanche*** 8 par le bateau ?

Et le travail, comment va ?

Moi, je sur-bûche et ne suis plus fatigué.

Dans un mois, j'aurai fini ma médecine.

Donc il serait possible que j'avan*çasse* de quinze jours mon voyage archéologico-géologico-pittoresque ? Nous partirions vers le milieu d'août ?

Rien de neuf. Tout à vous.

C'est bête ces petits papiers, on n'a la place de rien dire.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] mercredi, 2 h[eures, 4 juillet 1877].

Chère belle,

Mme Lapierre (dans un mot qu'elle envoie ce matin à ma nièce) nous dit que votre fils est maintenant, à l'heure présente, en train de passer son examen. Je partage toutes vos angoisses, pauvre amie. – Et je pense à vous démesurément. N'oubliez pas de m'écrire tout de suite le résultat.

Nous allons être encore bien longtemps avant de nous voir ! –

Que vous dirais-je ? Je ne suis pas gai ! Les *affaires* ne prennent pas une belle tournure. La vie me semble très lourde. L'élément plaisir, et même l'élément tranquillité y manquent trop. Pour l'oublier je travaille de toutes mes forces. Et la boule est encore bonne, Dieu merci. – Le cœur non plus ne vieillit pas. Vous y tenez une grande place et je vous embrasse très fort.

Votre GVE.

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, 10 juillet 1877.

Ma chère Gertrude,

J'ai reçu cette affreuse nouvelle ; j'en suis écrasé. Comment va *son* pauvre père ? Je pense à vous encore plus souvent que d'habitude.

Quand vous pourrez me donner de vos nouvelles un peu longuement, vous me ferez grand plaisir.

Est-il décrété par le sort que nous ne nous reverrons plus et que nous ne devons plus passer quelques heures ensemble, seul à seul ? J'espère que non.

Votre vieux dévoué, ou plutôt dévot.

Venez à Paris cet hiver.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, 16, rue de Mesmes.
Mercredi, 11 juillet [18]77.

Mon cher vieux,

Me voici de retour ici depuis hier ! – Mon voyage a été abrégé par une violente attaque de *GOUTTE* (!!!) – à S[ain]t-Pétersbourg. – Je vous ai rapporté une robe de chambre aussi belle que porte le Shah de Perse ou plutôt le Khan de Boukhara ! – Mais je ne suis pas sûr que vous soyez maintenant à Croisset ; écrivez-moi un mot. – Nous verrons à arranger une visite. Pour le moment, j'ai encore le pied enflé et je marche avec difficulté. Travaillez-vous ?

Comment va la santé ? Mes amitiés à tout le monde – et je vous embrasse.

IV. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, jeudi 12 [juillet 1877].

Mon bon cher vieux,

Mme Viardot a eu l'extrême gentillesse, dimanche dernier, de me dire qu'elle vous attendait « demain », c'est-à-dire lundi. – Comme elle ajoutait que vous étiez malade, – n'ayant pas de lettre de votre excellence, je suis inquiet.

Enfin êtes-vous revenu ? Comment allez-vous ? Voilà ce que je brûle de savoir. – Si vous pouvez tenir une plume écrivez-moi donc tout de suite.

Alors on correspondra un peu plus longuement. Il m'ennuie de vous et je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire très fort.

Votre vieux

4 heures.

Je reçois votre lettre ! Et je rouvre la mienne, mon bon cher vieux Tourgueneff, pour vous dire que je suis bien aise de vous savoir revenu ! – Guérissez votre pied – puis écrivez-moi longuement.

Bouvard et Pécuchet avancent – lentement, – mais avancent. À la fin de la semaine prochaine j'aurai fini la médecine !

Je serai à Croisset jusqu'au milieu d'août. Tout le monde ici va bien.

À RAOUL-DUVAL

Croisset, jeudi 12 [juillet 1877].

Pensez-vous à nous, mon cher ami ? Ou plutôt pouvez-vous quelque chose ? Avez-vous demandé dans vos connaissances, quelque capitaliste en état de souscrire ? – Il ne faut guère plus de deux cent mille francs ; actuellement c'est peu – mais c'est tout, en définitive.

Partout la réponse est la même : la Politique. Raison de plus pour ne pas crever de faim.

Quoi qu'il en résulte, mon cher ami, soyez sûr que je vous en suis, d'avance, reconnaissant comme si vous m'apportiez des sommes.

Rappelez-moi au souvenir de Mme R[aoul]-Duval et de Mlle Marianne.

Tout à vous.

Quand se verra-t-on, maintenant ? Les élections doivent commencer à vous embêter. Et je n'ai plus chance de recevoir votre visite dans ma pauvre cahute – dont je ne bougerai pas, d'ailleurs, d'ici à longtemps. Car je suis plongé dans la pioche – afin d'oublier le reste.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] jeudi 12 juillet [1877].

Voici le papier en question. Voyez si vous pouvez faire quelque chose. Sur 400 mille francs qu'il faut, nous en avons près de 150 mille. – D'ici à quelques jours, un autre engagement de cent mille francs sera très probablement signé. Mais ce n'est pas sûr, encore.

Comme tout cela m'embête, Seigneur Dieu ! – quelle scie ! quelle dégradation ! quel abrutissement !

Et au milieu de tout cela, je travaille ! – Mais il y a des jours où votre vieil ami trouve que le fardeau est lourd. Il crèvera de colères rentrées. N'importe, à la fin de la semaine prochaine, j'en aurai fini avec la médecine – 16 pages – qui contiendront ***plus*** de cent volumes. Et je ne suis à peu près qu'au cinquième de mon œuvre. Ne vous étonnez donc pas si, parfois, la Foi me manque.

À part tout cela – et le reste – je vais bien. Je ne vois personne, je nage tous les soirs, et je me couche le moins tard possible (pas après trois heures).

Sauf le dernier livre de Renan, je n'ai rien lu depuis longtemps. Ce volume-là est tout entier d'érudition. Le gaillard connaît la matière. Je me repasse également le ***Sophocle*** de Leconte de Lisle. – Où est le temps où vous lisiez ses vers chez la pauvre Muse ! – Ah ! comme j'y songe. Le Passé est pour moi un vice, je m'y délecte – et vous ?

Comme j'aime aussi à penser sur le Futur dites-moi si vous viendrez cet hiver à Paris ?

Allons adieu ou plutôt à bientôt. Écrivez-moi très longuement.

Mille bonnes tendresses de votre

GVE.

Amitiés au mari.

Ah ! si vous pouviez me dénicher un ou des capitalistes ! – quel service !

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, jeudi [19 juillet 1877].

Vous avez été bien gentil de m'écrire, dès votre retour, mon bon cher vieux. – Mais actuellement je voudrais un peu plus de détails sur votre grande et exquise personne.

Et d'abord, comment va ce pied ? Est-il dégonflé ? L'accès, enfin, est-il terminé ?

Avez-vous fait en Russie ce que vous vouliez faire ? Vos arrangements de fortune ? en êtes-vous content ? Et la sacro-sainte Littérature dans tout cela, que devient-elle ?

J'attends pour pleurer de reconnaissance que j'aie vu la Fameuse ***Robe de chambre***. Mais dès maintenant, je vous en remercie avec effusion ; rien ne pouvait m'être plus agréable et ***je brûle*** de me l'induire.

Ma médecine est finie (je parle de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]). Pour le quart d'heure je prépare la géologie, – et l'archéologie (des environs de Falaise). Quand ce travail sera terminé, je ferai une assez longue excursion dans la Basse-Normandie.

Puis je reviendrai ici écrire la fin de ce terrible chapitre II, dont j'aurai manqué mourir. – Et quand il sera fini (vers le jour de l'an ?), j'en serai, à peu près, au quart ! – Il faut être fou pour entreprendre des œuvres pareilles ! Celle-là, d'ailleurs, pourrait bien être idiote ? – En tout cas, elle ne sera pas banale.

Je ne lis rien en dehors du cercle de mes études immédiates. – Et vous ?

Je voudrais être aux Élections, pour voir la tête des Mac-Mahoniens. L'Ordre moral en Province va jusqu'à supprimer les assemblées de charité (qui ne sont pas cléricales). Oh ! Bêtise Humaine !

Adieu, mon bon cher vieux.

Je vous embrasse.

Votre

À JULES TROUBAT

[Croisset, vers le 20 juillet 1877 ?]

[Flaubert demande la « Géologie catholique » de l'abbé d'Envieu.]

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 22 juillet 1877.]

Jeune Lubrique,

Laporte, présentement, n'a pas de petits lévriers – l'époque des « chaleurs » étant passée (pour les chiens : vous n'en êtes pas un). Il faut attendre l'automne – je crois ?

En tout cas, je transmettrai votre requête audit sieur, la semaine prochaine et vous aurez une réponse catégorique.

Modérez votre vit. Et tenez-vous en joye et labeur.

Votre vieux

GVE FLAUBERT
vous embrasse.

J'ai fini ma médecine ! Ouf ! – Et je prépare la géologie.

Dimanche matin.

Écrivez-moi un peu – (et longuement) pour me distraire dans ma solitude.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, 16, rue de Mesmes.
Mardi, 24 juillet [1877].

Mon cher vieux,

Je ne vous ai pas répondu tout de suite parce que j'avais un vague espoir d'aller à Croisset vous porter moi-même votre robe de chambre ; mais cet espoir s'est évanoui – pour le moment – et je vous écris et je vous envoie la robe de chambre par le chemin de fer. – Mon pied va beaucoup mieux – mais il me serait encore impossible de marcher beaucoup. Je crois que je finirai par essayer ce nouveau

médicament qu'on prône tant dans les journaux – et dont le nom commence en ***sal*** et finit en ***ate***. – Cette gredine de goutte prend chez moi une tournure mi-chronique et mi-aiguë qui m'ennuie. C'est dommage que B[ouvard] et P[écuchet] aient ***fini*** leur médecine – j'aurais demandé leur avis.

J'ai fait en Russie le 1/4 de ce que je voulais faire – ce qui est déjà quelque chose. Naturellement, je n'ai pas fait le principal : je n'ai pas vu mon frère. – Tout cela est dans l'ordre.

Je voudrais bien que cette guerre finisse, afin que le cours du rouble puisse remonter. – La situation actuelle paralyse complètement mes moyens.

Vous travaillez – c'est bien ; – et les affaires – cette chose qui – vous vous le rappelez – promettait tant – comment ça va-t-il ?

Ma littérature à moi est – pour le moment – au plus profond des abîmes.

J'ai lu la petite nouvelle de Zola dans ***L'Écho universel***. Le commencement est surtout remarquable. – Mes amitiés à tous – je vous embrasse.

J. T.

P.-S. Annoncez-moi la réception de la robe de chambre.

À GERTRUDE TENNANT

[Croisset,] mercredi 25 juillet 1877.

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a ému. Caroline en a pleuré comme moi. Votre chagrin me pénètre, ma chère Gertrude. Je songe amèrement à ses pauvres parents ! Quelle atrocité du sort ! Plus que jamais vous devez serrer vos enfants sur votre cœur avec tendresse, ma chère Gertrude, ma vieille amie, « ma jeunesse » ! Que vous dire ? Je me sens écrasé en me figurant ce qui se passe dans votre maison. Et comme vous avez été forte et vaillante dans tout cela !

Pour de pareilles douleurs, tout mot de consolation est une offense. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez.

Ce serait donc vrai ? Je vous reverrais au printemps prochain ?

Tout à vous, du fond de l'âme.

À HENRY HOUSSAYE

[Croisset, 26 juillet 1877.]

[Flaubert remercie Henry Houssaye de son article et de sa lettre.]

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, vendredi, 4 h[eures, 27 juillet 1877].

Splendide !

J'en reste béant. Merci ! mon bon cher vieux ! Ça, c'est un cadeau !

Je vous aurais répondu plus vite si le chemin de fer apportait les paquets jusques ici ! Il n'en est rien, ce qui a fait 24 heures de retard, ou peut-être 36. Le chef de gare m'a écrit hier soir seulement.

Ce royal vêtement me plonge dans des rêves d'absolutisme – et de luxure ! Je voudrais être tout nu, dedans, et y abriter des Circassiennes !

– Bien qu'il fasse actuellement un temps d'orage et que j'aie trop chaud, je porte la susdite couverture – en songeant à l'utilité dont elle me sera cet hiver. Franchement vous ne pouviez me faire un plus beau don.

Je prépare la géologie de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]. Et lundi je me remets à écrire. Quand j'aurai fini ce chapitre-là je pousserai un beau ouf.

Il est possible que vers la fin du mois d'août j'aille vous faire une visite à Bougival ?

Actuellement, je ne vous invite pas à venir à Croisset parce que votre chambre va être prise par une amie de Caroline. – Elle restera une quinzaine.

Au mois de septembre, je ferai en Basse-Normandie des excursions archéologiques et géologiques (toujours pour mes deux idiots !). J'ai peur d'en être un moi-même ? Quel

bouquin ! Dans quel abîme (guêpier, ou latrine) me suis-je fourré ! Il n'est plus temps de reculer.

Mais cet automne, nom d'un nom ! il faudra venir ici – et ***y rester***. Une apparition de 24 ou de 36 heures est une chose ***cruelle*** et qui me révolte d'avance.

Quant aux « Affaires » elles ne vont pas vite. Le pire est fait, cependant. – Mais les 200 derniers mille francs sont durs à découvrir.

Je lis dans ***Le Temps Le Nabab*** ! – Qu'en pensez-vous ? Ça me semble un peu négligé de style, un peu gamin ?

La guerre d'Orient, qui ne me regarde en rien, m'agace. Je souhaite aux enfants du prophète une violente raclée – et prompte surtout, pour que la paix se fasse.

Avez-vous été comme moi indigné contre Mme Gras ? C'est le plus grand criminel que je connaisse.

Aucune nouvelle des amis, – sauf le jeune Guy. Il m'a écrit récemment qu'en 3 jours il avait tiré 19 coups ! – C'est beau ! Mais j'ai peur qu'il ne finisse par s'en aller en sperme. Nous n'en sommes plus là, mon bon !

Amitiés et respects chez vous – et pour vous mille tendresses de votre vieux

P.-S. Décidément je succombe sous le poids de votre magnificence. Je vais retirer ***la*** robe de chambre.

Quel est son nom, indigène ? et sa patrie ? – Boukhara, n'est-ce pas ?

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, 27 juillet [1877].
(Anniversaire des Glorieuses !)

Eh bien ? On oublie complètement « ce bon M. Flaubert » !

Pas de lettre, pas un mot depuis plus d'un mois ! Je sais que vous n'êtes pas, vous, malade (Lapierre qui voit souvent Commanville le lui aurait dit). D'où vient donc votre silence, ma très chère belle ?

– Et le fils ? comment va-t-il ? et son examen ? mais vous, d'abord ? vite des nouvelles.

Que ferez-vous cet été ? où irez-vous ? car on ***doit*** aller quelque part.

Moi, j'irai peut-être à la fin d'août passer une semaine à Saint-Gratien. Puis au mois de septembre je ferai dans les environs de Falaise et de Caen un petit voyage géologique et archéologique, pour « mes deux bonshommes ». Ce sera tout !

Je travaille comme un bœuf. Mais l'affaire de Commanville, qui ne se remonte pas (les derniers 175 mille francs sont durs à décrocher !), m'énerve d'une façon indicible. – Saint Polycarpe se sent vieillir, et n'est pas gai, tous les jours.

Avez-vous pensé quelquefois au peu de distraction qu'il a, ce pauvre saint Polycarpe ? L'élément plaisir tient trop peu de place dans son existence ! C'est comme ça, hélas !

Je mène une vie de moine et d'ouvrier. Tous les jours se ressemblent. – Ils se passent à casser mes cailloux en haletant. – J'en ai fini avec la médecine. Je suis maintenant

dans la géologie. Et je vais même, de ce pas, écrire au bon Georges, pour lui poser des questions.

Ma nièce se livre à une peinture frénétique. Elle fait le portrait du sieur Dujardin, le protégé de la rue de la Ferme, « l'homme le plus distingué de Rouen ». Savez-vous qu'il se vante de *ses bonnes fortunes* près de nos Bonnes ! (historique). Elles en sont même scandalisées.

À propos d'histoires féminines, celle de Mme Gras m'a épouvanté. Quel abominable être ! Pour moi c'est un criminel plus grand que Lacenaire et que Troppmann. – Bonne histoire à faire lire aux jeunes gens pour les mettre en garde contre les Liaisons dangereuses.

Le seul épisode de mon existence depuis notre dîner de Saint-Étienne a été hier un cadeau de Tourgueneff, une robe de chambre de Boukhara telle que n'en a pas le schah de Perse ! – quelque chose de splendide. – J'attends l'hiver avec impatience pour pouvoir m'en revêtir impunément car elle est très chaude – et j'étouffe dessous. – *Malgré cela*, je la porte. Quand je me vois au moment de crever, je la retire. Puis je la re-remets. Elle me fait venir une foule d'idées… gracieuses, des imaginations orientales, enfin des tableaux comme on n'en trouve pas au comité Taillet ! – ce supplice de mon existence.

***

Je ne sais pas, mais j'imagine que vous êtes triste et que vous vous ennuyez ? Alors écrivez longuement à votre vieil ami qui vous aime – et vous bécote des pieds à la tête.

GVE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] samedi 27 [28 juillet 1877].

Princesse,

Si je vous écrivais aussi souvent que je pense à vous, – vous recevriez de moi tous les jours, non pas une mais plusieurs lettres. Mais j'ai peur de vous ennuyer (vous savez que je suis timide) et puis, je n'ai [rien] à vous dire – sinon que je voudrais avoir de vos nouvelles. Enfin, il m'ennuie de vous ! Voilà le vrai. – Aussi, j'espère vers la fin d'août ou peut-être avant, vous faire une visite à Saint-Gratien.

Ma vie (austère au fond) est calme et tranquille à la surface. C'est une existence de moine et d'ouvrier. Tous les jours se ressemblent – les lectures succèdent aux lectures, mon papier blanc se couvre de noir, j'éteins ma lampe au milieu de la nuit. Un peu avant de dîner, je fais le triton dans la rivière. – Et ainsi de suite.

J'ai maintenant près de moi ma nièce, qui se livre à une peinture frénétique. Quant aux « Affaires », aux exécrables affaires, elles sont longues à se remâter – par ce temps de Politique, surtout. Je ne doute pas d'un bon résultat, final. – Et nous y touchons peut-être ? Mais ce n'est pas encore fini et j'en suis, parfois, bien énervé et brisé. – Alors, je me replonge plus furieusement dans la pauvre Littérature. – Ma seule consolation.

Et vous, Princesse, comment supportez-vous l'existence ? Vos bons amis sont toujours près de vous, n'est-ce pas ?

Que devient le prince Napoléon ?

Comme je ne vois personne, je ne sais guère ce qui se passe dans le monde. – La Seine-Inférieure est, du reste, le département le plus calme de France et de Navarre, ou plutôt le plus engourdi. Rien ne l'émeut. – Cependant on y attend avec impatience les élections, parce que l'état présent « nuit aux Affaires ».

Pour me distraire, j'ai lu le procès de Mme Gras. Et j'en ai été presque malade. Quelle abomination ! Je n'aime pas y songer.

Je vous baise les deux mains, aussi longuement que vous le permettez, et suis, Princesse,

Votre VIEUX fidèle et dévoué.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] jeudi soir, minuit [2-3 ? août 1877].

Ma chère belle,

Voilà de la sympathie ! Au moment où vous m'écriviez, je vous écrivais. Réclamez près de votre portier, une lettre de votre Polycarpe qui doit être chez vous, depuis cet après-midi.

Pauvre chère amie, comme vous êtes triste ! Que puis-je faire pour remonter un peu le moral ? Quant à moi personne ne me le remonte. Beaucoup même me le démontent. Ma vie est un perpétuel effort ! Ceux mêmes qui m'entourent n'en savent rien. On ne connaît personne, puisqu'on ne se connaît pas, soi-même.

Vous avez raison. L'étuve (dont vous m'envoyez une description effrayante) me ferait crever. Je ne sais plus

supporter les grandes chaleurs. – Pourquoi vous soumet-on à un pareil traitement ? MM. les médecins sont d'un comique lugubre ! – et quel aplomb ! Je n'ai pas pour la gent de lettres une grande estime. Mais j'en ai encore moins pour la caste médicale.

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Mme Michelet vous distraira-t-elle un peu ? J'en doute. Vous êtes aussi simple qu'elle est prétentieuse. N'importe ! Étudiez-la. Ce sera une occupation. Vous pouvez lui présenter mes respects. Et lui dire que j'ai gardé de son mari un immense souvenir. – Ce qui est vrai. – Il était plus fort qu'Henri Martin, et même que M. Thiers.

Quant à votre fils, bah ! il sera reçu au mois d'octobre. Qu'est-ce que ça fait ? La destinée, puisque c'est un homme, lui réserve d'autres renfoncements, hélas !

Comme nous sommes loin l'un de l'autre, à défaut de caresses je vais vous faire des compliments, manière froide de se caresser. Mais on fait ce qu'on peut. Eh bien ! je vous trouve belle, bonne, intelligente, spirituelle, sensible. J'aime vos yeux, vos sourcils, votre bon rire – vos jolies jambes, votre main, vos épaules, votre manière de causer, votre façon de vous habiller – vos cheveux noirs qui ont l'air toujours mouillés, comme ceux d'une naïade sortant du bain. Le bas de votre robe, le bout de votre pied. Tout – excepté ***Nathalie***, personne gênante, pendant les visites.

Pauvre chère belle ! Votre petit père Loulou voudrait bien faire joujou avec tite amie ! na ! riez donc un peu.

Si j'étais un Monsieur comme tout le monde, si j'avais de l'argent et du loisir, j'irais vous tenir compagnie à

Plombières. Quel traitement !… Mais ! un infini d'embêtements est contenu dans ce petit mot-là : ***mais***.

Tantôt à cinq heures, quand on m'a remis votre lettre je venais de me réveiller. – Et je vous sentais sans doute, car j'étais dans un état… très possible à décrire. Me fais-je comprendre ?

Mes deux mains dans les vôtres et un baiser, un vrai.

À vous.

GVE.

Bien que je sois éreinté d'écrire, puisque je ne fais que ça toute la journée, si ma prose peut vous donner de temps [en temps], un moment agréable dites-le, je vous en enverrai. J'ai pitié de vous là-bas. Je vois cette bonne mine devenue mélancolique – et mon vieux cœur s'en afflige.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] vendredi 3 [août 1877].

Votre dernière lettre m'a tellement ***ravi*** et touché que j'éprouve le besoin d'y répondre tout de suite. – Et d'abord comme vous êtes bonne de vous occuper de mes « Affaires » ! L'argent ne sera livré que par des personnes qui se donneront la peine de venir à Dieppe voir l'établissement de Commanville, [afin] d'examiner la chose. Il a maintenant la première moitié de ce qu'il lui faut. Mais la seconde est difficile à trouver. – Et le temps se passe, les ressources diminuent et j'en crève d'ennui, de dégoût, d'énervement !

– Aussi, je me rejette tant que je peux dans mes Bonshommes. Au mois de septembre, j'irai sur les côtes de la Basse-Normandie faire ***leurs*** excursions géologiques et archéologiques. Mon 3e chapitre (celui des Sciences) sera fini, je l'espère en novembre. Alors je serai à peu près au tiers du livre ! –

L'idée que je ne vous ***en*** lirai pas cet hiver me chagrine beaucoup. Quel dommage que Villenauxe ne soit pas à Croisset, ou dans ses environs ! Il me semble qu'à force de vous voir et de vous soigner, je vous guérirais ! – Comme tout est mal arrangé dans ce monde ! – et qu'il fait bon en rêver de meilleurs ! Cependant je remercie la Providence pour les Poésies lubriques du sieur Pinard ! – ***Ça ne m'étonne pas***. Mais en êtes-vous bien sûre ? qui vous l'a dit ? Rien n'étant plus immonde que les magistrats. Leur obscénité géniale tient à l'habitude qu'ils ont de porter la robe. Il en est de même pour messieurs les ecclésiastiques. Tous ceux qui se regardent comme au-dessus du niveau humain dégringolent au-dessous.

Voyez-vous ma joie si un de ces jours on gobait Pinard dans l'intimité du jeune Chouard ! – Il ne me resterait plus qu'à m'en aller remercier Notre-Dame de Lourdes ! – À ce propos, je vous recommande deux petits livres très amusants : ***L'Arsenal de la dévotion*** et le ***Dossier des pèlerinages*** par Paul Parfait.

Et quand je songe que Pinard s'indignait des descriptions de la ***Bovary*** ! – Quel abîme que la Bêtise Humaine ! – Saviez-vous que Treilhard, mon juge d'instruction, fût devenu complètement gâteux ? Y aurait-il une justice divine ? D'ailleurs, tous les procès de presse, tous les empêchements à la Pensée me stupéfient. – Par leur profonde inutilité. L'expérience est là pour prouver que

jamais ils n'ont servi à rien ! – N'importe ! on ne s'en lasse pas. La Sottise est naturelle au Pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots, qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes. D'un revers de ses plumes elle leur casse la gueule, et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du Saint-Esprit, est le plus grand des crimes. Et peut-être le seul crime ? –

La discorde qui fleurit dans le grand parti de l'Ordre me réjouit ! – Grande lutte que celle de Cassagnac et de Rouher ! beau spectacle ! nobles cœurs ! – Et quels esprits ! – Et les photographies du petit prince qu'on distribue ! Et le comte de Paris qui se livre dans son château d'Eu à des réceptions royales où s'empressent les Autorités, le jeune Lizot en tête. – Et le ministère écumant contre les cabarets, et notre Bayard qui n'arrête pas de jurer des M. et des tonnerre de Dieu, en prenant son absinthe avec d'Harcourt ! Quelle drôle d'époque ! – Et comme elle sera amusante, plus tard, dans les livres.

Vous me parlez de la *Correspondance* de Balzac. Je l'ai lue quand elle a paru. Elle m'a peu enthousiasmé. L'homme y gagne mais non l'artiste. Il s'occupait trop de ses affaires. Jamais on n'y voit une idée générale, une préoccupation en dehors de ses intérêts. Comparez ses lettres à celles de Voltaire, par exemple – ou même à celles de Diderot. Balzac ne s'inquiète ni de l'art, ni de la Religion, ni de l'humanité, ni de la Science. – Lui – et toujours lui ! ses dettes, ses meubles, son imprimerie. – Ce qui n'empêche pas que c'était un très brave homme. Quelle vie lamentable ! – Et vous savez sa fin ? Il a dit à Mme de Surville, qui a redit le mot à Mme Cornu : « Je meurs de chagrin », du chagrin que lui causait son épouse !

Je ne connais pas une ligne des ***Mémoires*** de Ph. Chasles. Mme d'Agoult m'a paru piètre.

J'attends prochainement une épître de vous.

Amitiés au mari. Et à vous les vieilles tendresses de G.

Quant à Comm[anville], faites ce que vous pourrez – et merci d'avance.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche soir [5 août 1877].

Mon bon,

Nous vous attendons jeudi pour dîner et coucher. Le procès Tavernier est remis à la fin de cette semaine.

J'ai lu ***tous*** vos livres. Assez de lectures !

Demain je vais au Muséum pour voir des pierres. S'il me reste du temps j'irai à la Bibliothèque, car il faut songer à la préparation de notre voyage.

Nous en causerons sérieusement jeudi soir.

Apportez-moi ***Les Pèlerinages***. Je me distrairai.

Votre AULUS, un peu éreinté, vous embrasse.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche soir [12 août 1877].

Mon bon !

Êtes-vous revenu ? Quand vous verrai-je ?

De demain en huit, lundi prochain, ma nièce et son mari partent vers les Eaux-Bonnes. Il est probable que je les accompagnerai jusqu'à Paris.

J'ai fini de prendre des notes à la Bibliothèque. Nous pouvons dès maintenant régler l'itinéraire de notre voyage. Donc je vous attends le jour de cette semaine qu'il vous plaira (sauf jeudi où j'ai rendez-vous au Muséum avec Pennetier).

Votre chambre est prise par Mme Vasse, mais on trouvera néanmoins à vous coucher. Envoyez-moi un mot pour me dire quand je vous verrai.

À mon retour de Paris je ne prendrai que le temps de refaire ma malle, puis en route.

Tout à vous.

Votre GÉANT.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi, fête de la Vierge
et du jeune Oreillard [15 août 1877].

Vieux chéri,

Connaissant votre exactitude, je suis tout perplexe de n'avoir pas de vos nouvelles. Vous avez dû cependant avoir une lettre de moi lundi dernier où je vous disais que je pars

pour Paris lundi prochain et qu'il faut régler d'ici là notre voyage.

Ma lettre ne vous est donc pas parvenue ? à moins que vous ne soyez resté à Paris ? ou que vous ne soyez malade.

Nous vous attendons depuis quarante-huit heures, car vous nous aviez promis une visite vers le milieu de cette présente semaine.

Vite un mot de réponse, ou plutôt que l'Asiatique vienne lui-même s'offrir aux exploitations de son Vitellius.

Je ne vous attends pas demain jeudi parce que j'ai rendez-vous avec Pennetier, au Muséum, à partir de 3 heures.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 15 août 1877.]

Mon petit père,

Si rien ne s'oppose à mes désirs, soyez chez moi ***lundi prochain de 5 à 6***. Nous dînerons ensemble.

J'arriverai par le train de 4 h 20.

À vous,

votre

Croisset, mercredi soir.

En cas d’empêchement, un mot, hein ?

À ADÈLE HUSSON

Croisset, jeudi [16 août 1877].

Mon cher Mouton,

Voilà longtemps que je n’ose pas vous écrire ! Maxime, dans une lettre que j’ai reçue de lui au mois de juin, me disait que votre pauvre sœur vivait encore. – Depuis lors, n’ayant pas de vos nouvelles, je ne savais ce qu’il était advenu ? Et j’avais peur que mon épître ne vous surprît dans le premier ***moment*** de votre deuil. – Ce ne sont pas ceux qui s’en vont qu’il faut plaindre ! mais ceux qui restent ! J’ai tant de fois passé par l’état où vous êtes maintenant que tout mon cœur est avec vous, ma chère amie ! soyez-en sûre ! Depuis quelques années que de morts ! que de ruines ! quelle dégringolade ! Il fallait que mon « fourreau » fût robuste, car le sort a cruellement ébréché la lame ! – Comment depuis deux ans surtout, ne suis-je pas crevé de rage et de chagrin ? Voilà ce qui me surpasse moi-même ! – Eh bien, non ! Je me porte comme un chêne, et je travaille comme quinze bœufs.

À la fin de cette semaine, je m’en vais à Paris pour quelques jours. – Puis, je ferai une petite tournée archéologique et géologique dans le département du Calvados – toujours pour mes Bonshommes, après quoi je reviendrai ici jusqu’au milieu de l’hiver. Au jour de l’an, si je travaille bien, je ne serai qu’au tiers de mon bouquin ! – Alors j’en aurai pour trois ans, au moins.

Les affaires de mon neveu prennent une meilleure tournure. Il a trouvé la moitié de la somme qu’il lui faut.

Mais la seconde moitié est dure à décrocher. Personne ne veut faire le voyage de Paris à Dieppe pour voir son usine, et les bénéfices qu'on peut en tirer. Mais ceux qui ont consenti à ce déplacement ont immédiatement ouvert leur bourse. D'ailleurs, le moment est pitoyable pour « les affaires » – c'est embêtant, vu l'Exposition où il y aurait gros à gagner. – Enfin, ô Mouton, écoutez ceci. On ***m***'a dit que votre ami Archedeacon, s'il le voulait, pourrait l'aider beaucoup. Il s'agit de prêter 200 mille francs sur ***garanties***. Êtes-vous assez liée avec ledit Archedeacon pour le prier, vers la fin de septembre, d'examiner cette chose-là ? – Si ça vous embête le moins du [monde], ***je vous supplie*** de n'en rien faire, et qu'il n'en soit plus question entre nous. Dans le cas contraire (en admettant qu'Archedeacon fasse quelque chose), ce serait le plus grand service que l'on puisse ***me*** rendre.

Comme je vais vagabonder pendant un mois environ d'ici au 8 septembre, vous pouvez m'écrire à Paris – puis à Croisset. Votre lettre me parviendra.

Ma vie est d'une platitude continue. Je ne vois personne et je m'en trouve bien – étant devenu complètement invivable. Je converse avec mon chien, et tous les jours je tire ma coupe dans la rivière. Telles sont mes distractions. Quant aux Dames, néant ! Je me contente d'y rêver. Les violences de l'« ordre moral » ont le don de me réjouir, tous les matins. – Surtout celles de mon préfet, le jeune Lizot. Mais ce qui ne sera pas drôle, ce sera la réaction républicaine. N'importe ! Il doit, en ce moment, se dire de bien belles choses aux oreilles « du fils de l'étrangère » ! C'est ***sa*** fête, et mes amis Abbatucci et Jolibois, qui sont de forts penseurs, font assaut en dévouement en débinant Cassagnac ! – Tableau – Oh ! La Bêtise ! la bêtise ! quel gouffre, mon Mouton !

Que fait Maxime, c’est-à-dire qu’écrit-il ? À quoi passe son temps notre Major ?

Je vous embrasse (à pleins bras, – vous savez) et suis votre vieux jumeau qui vous chérit.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Caen, Grand Hôtel de la place Royale.
Vendredi soir, 17 août [18]77.

Caen ? Pourquoi Caen ? direz-vous, mon cher vieux. – Que diable veut dire Caen ! Ah ! voilà ! – Les dames de la famille Viardot doivent passer quinze jours au bord de la mer, soit à Luc, soit à S[ain]t-Aubin – et l’on m’a envoyé en avant pour trouver quelque chose. – J’ai emporté votre lettre avec moi – et je m’empresse de vous dire que votre visite me ***botte*** énormément – car je serai de retour à Bougival dès ***mardi*** – et j’attendrai un mot de vous aux Frênes pour savoir quand je dois aller vous rencontrer à Paris au faubourg S[ain]t-Honoré. – Nous aurons à parler – à faire frémir les murs de la chambre !! – Ainsi – à partir de mardi, j’attends un mot de vous.

Je vous embrasse.

Votre

I. TOURGUENEFF.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi, 8 h[eures] du matin [20 août 1877].

Vous avez dû recevoir samedi matin à l'Hôtel de France une lettre de votre géant vous conviant à déjeuner pour demain *mardi* ? –

Je pars jeudi. – Donc, ne manquez pas.

Hier j'avais un rhumatisme qui m'empêchait de bouger. Et ce matin j'ai un mal de gorge qui m'empêche de parler.

Réponse immédiate, S.V.P. Et en tout cas, à demain par le bateau de 9 h 1/2.

Votre

GÉANT.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi, 6 heures et demie [20 août 1877].

Je me suis présenté vers 3 heures à l'Hôtel de France où une forte tétonnière (qui m'aurait excité sans la chaleur atmosphérique) m'a répondu que vous étiez à la préfecture.

À 5 heures j'ai été à la préfecture où j'ai appris que vous étiez au télégraphe.

Tout cela pour vous dire que :

Je vous attends quand il vous plaira, demain et après-demain.

Ce qui me serait le plus commode serait que vous vinssiez demain soir dîner. Vous coucheriez ici.

Mercredi matin j'ai à déjeuner Georges Pouchet et Pennetier. Le soir je ferai mes paquets et jeudi je file pour dîner avec Tourgueneff.

Voilà le programme.

Je sais qu'il y a des orages ***au sein*** du conseil général. Vous me donnerez des détails.

Tout à vous.

Votre ***AULUS IMPERATOR***.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 21 août ? 1877.]

Homme sérieux,

Vous ne vous souvenez donc pas que je pars jeudi prochain – et conséquemment que je ne puis recevoir votre visite dimanche. Le conseil général vous fait perdre la boule.

Puisque vous serez la semaine prochaine à Paris, venez me voir un matin, ***avant 10 heures***.

Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

Mardi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 10 h[eures, 22 août 1877].

Mon Caro,

Ça, c'est gentil ! Ton télégramme daté de 6 h[eures] et demie m'est parvenu à 9 et demie. Je suis content de vous savoir arrivés en bon état et j'admire ***ton héroïsme***.

Hier, je me suis ennuyé à crever après ton départ. Le soir, seulement, j'ai un peu travaillé.

Aujourd'hui j'ai eu à déjeuner Pouchet, Pennetier et Laporte qui nous a amusés en nous racontant la séance orageuse du conseil général. Il a été rappelé à l'ordre par Ancel, pour une injure adressée par Le Cesne ! excuses d'Ancel, etc. – C'est énorme !

Valère a fait caler le citoyen Manchon qui l'avait traité de calomniateur en le menaçant net de lui flanquer la main sur la figure.

Cela est tout à fait d'un Valère. L'oie ne salue plus son collègue, et passe près de lui, dédaigneusement.

Les ***Trois contes*** du Vieillard de Cro-Magnon sont ***recommandés*** sur le catalogue d'une librairie catholique de la maison Palmé.

Mon pauvre Bataille est poursuivi devant la 2e chambre de la correctionnelle de Paris pour restitution de plusieurs obligations de chemin de fer à lui prêtées par une dame Laveyssière, la veuve d'un officier. Le prêt remonte à onze ans ! – Le jugement n'est pas encore rendu – précédent fâcheux pour un homme qui vise –.

Pas d'autres nouvelles de la Localité, mon Loulou. Comment Putzel a-t-elle supporté le voyage ?

Fortin est venu hier pour te voir.

Écris-moi à Paris. – Comme tu ne dois pas être fort occupée envoie-moi ***des morceaux***.

Je vous embrasse.

Ta vieille NOUNOU.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] jeudi 23 [août 1877].

Ma chère belle,

Je sais par Lapierre, que j'ai vu hier, comment vous vous portez. Pas trop bien, il me semble ? puisque vous avez dû retarder votre traitement ? Mon idée à moi, est que les Eaux dégraissantes de Carlsbad vous ont été funestes ? – J'ai relativement au Banting des opinions arriérées, – mais que je crois rationnelles. Il faut vivre avec les défauts de son tempérament. On ne le change pas. On l'abîme. Voilà tout.

Ce qui m'attriste dans votre état, c'est que vous devenez comme votre saint Polycarpe, un être trop nerveux. Ah ! je vous plains, pauvre chère belle, puisqu'il se développe en vous une si grande faculté de souffrir ! C'est l'excès de la civilisation qui nous vaut ça ! On est trop aiguisé, trop affiné ! Le moindre heurt nous ébrèche. – Quand je médite sur mon honorable personne, je m'étonne qu'elle soit encore vivante ! tant elle a vibré et souffert. Mais « le coffre » était bon, comme on dit. – Deux choses me soutiennent : l'amour

de la Littérature et la Haine du Bourgeois, – résumé, condensé maintenant dans ce qu'on appelle le Grand Parti de l'Ordre.

– Tout seul et dans le silence du cabinet, je me monte le coco, en songeant à Mac Mahon, Fourtou, et Lizot. Après cinq minutes de réflexion, j'en arrive au paroxysme de la Fureur. Et ça me soulage. Je suis plus calme, ensuite. Ne croyez pas que je plaisante le moins du monde. – Mais pourquoi cette indignation ? Je me le demande à moi-même. C'est sans doute que plus je vais, plus la Sottise me blesse. Or, je ne connais rien dans l'histoire d'aussi ***inepte*** que les hommes du 16 mai. Leur stupidité me donne le vertige…

Le bon Georges, qui a déjeuné chez moi ce matin, m'a diverti avec le récit de la visite qu'a faite à l'Hôtel-Dieu de Paris notre Bayard des temps modernes. Chaque parole émanée de cette mâchoire était une ânerie gigantesque, – et loyale –, comme le héros. Croiriez-vous que le père Baudry tourne au Rouge ! – Georges a été obligé de le calmer (historique) et l'autre Baudry, le jeune Alfred, est suspecté d'être ***communard*** par les cléricaux de Rouen.

En revanche, les ***Trois contes*** de « ce bon M. Flaubert » sont recommandés sur le catalogue d'une librairie catholique, comme pouvant circuler « dans les Familles ». Quand je vous dis que je tourne au Père de l'Église !

Dans ces derniers temps, j'ai beaucoup fréquenté la bonne ville de Rouen où j'ai fait des séances au Muséum et à la Bibliothèque. Chaque fois, j'en suis revenu en ***déliquescence***, résultat de la vue de mes compatriotes ! Tant de laideur physique recouvrant si peu de beautés morales est un spectacle trop pénible. Et la société du Bateau de Bouille,

« l'élite » qu'on y trouve m'achève. Enfin, Dieu merci, c'est terminé.

Je m'en vais passer quelques jours à Paris. – Puis une quinzaine chez la bonne Princesse. – Après quoi, je repasserai par Croisset pour refaire ma malle et j'irai à Séez, Falaise, Bayeux, etc., me livrer aux mêmes courses géologiques et archéologiques que feront les deux bonshommes de mon roman. Bref, je ne serai guère revenu ici avant la fin de septembre.

Ma nièce est arrivée ce soir aux Eaux-Bonnes, d'où elle vient de m'envoyer un télégramme.

Lapierre m'a dit que votre cher fieux allait bien. – Et vous, pauvre amie, quels sont vos plans ? Comment vivez-vous, là-bas ? Y faites-vous « les délices de la table d'hôte » ? – Que ne faites-vous les miennes !

Embrassez l'autre Ange pour moi et qu'elle vous le rende.

Du fond de l'âme tout à vous.

Votre SAINT POLYCARPE.

Écrivez-moi *à Paris* jusqu'au 12 septembre (faubourg Saint-Honoré, 240).

À EDMOND PLAUCHUT

[Paris, 27 août 1877 ?]

Mon cher Plauchut,

Si l'on m'a attendu hier chez Hugo, c'est que je n'avais pas reçu (et je n'ai pas encore reçu) votre lettre de convocation.

Où l'avez-vous donc adressée ?

Tout à vous.

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Lundi matin.

À SA NIÈCE CAROLINE

Saint-Gratien, mercredi [29 août 1877].

Mon Loulou,

Tu es une femme héroïque. Ton départ de Croisset malgré la migraine peut faire partie des « Beautés de l'Histoire de France » ! Je crois du reste t'avoir exprimé mon admiration dans ma dernière lettre de Croisset en réponse à ton télégramme dont je te remercie derechef.

Ici, chez la bonne Princesse, je me repose profondément car je ne fais rien, absolument rien ! Je me couche tôt pour me lever tard. – Et dans l'après-midi je pique de forts chiens sur mon divan. – Je lis çà et là un livre pour me distraire, ce qui me fait oublier momentanément ***B**[ouvard] et **P**[écuchet]*. – Puis, à 4 h[eures] on fait un tour de promenade, en voiture ou en bateau. Mes compagnons sont les mêmes que d'habitude.

J'ai déjeuné samedi avec le Moscove. Nous nous reverrons vendredi. – Le jeune Guy, mon disciple, est en Suisse. Pourquoi ? Je l'ignore.

Je ne vois absolument rien à te dire ma pauvre fille. Car je me sens stupide. Après ton départ je me suis ennuyé à crever, tant je regrettais ta gentille compagnie et il me tardait d'être parti, n'ayant plus rien à faire.

Profite de tes vacances pour faire de la gymnastique (autre que celle de chambre) afin de t'entraîner. Le rétablissement de Putzel me fait plaisir. Elle avait besoin d'un air plus pur. – Ici il a fait depuis deux jours des chaleurs excessives – et des clairs de lune admirables, bien qu'ils ne valent pas ceux qui brillent sur la rivière au vieux Croisset. – Croirais-tu qu'il me tarde d'y être revenu ! – et de revoir et d'embrasser ma chère Caro.

Ton vieux

VIEILLARD DE CRO-MAGNON.

Qu'Ernest se surbaigne ! – Et qu'il n'escamote pas sa saison. Je désapprouve les 21 bains. ***30*** est le chiffre.

À EDMOND PLAUCHUT

Saint-Gratien, 29 août [1877].

Mon bon Plauchut,

Je ne sais pourquoi la lettre de Maurice vous a été renvoyée. Ma ***livrée*** (qui se compose de deux bonnes), a

perdu la boule en l'adressant : rue Saint-Honoré au lieu de : rue du Faubourg-Saint-Honoré ?

Merci de votre aimable souvenir, cher ami.

Quant à notre statue, je savais par Tourgueneff qu'il y avait un arrêt. Mais ne perdez pas courage. – J'ose à ce propos me citer en exemple – à force d'entêtement j'ai ***vaincu*** le conseil municipal de Rouen qui m'a enfin accordé une place pour le buste-fontaine de Bouilhet. La statue de George Sand me semble une œuvre moins difficile !

Il faudra nous y remettre l'hiver prochain. Actuellement il n'y a rien à faire, l'ordre moral, la Récolte, le Turc, les Élections, etc. que sais-je ? tout conspire contre nous. – Mais Patience ! Vous en viendrez à bout.

Si vous désirez causer avec moi dès maintenant, venez un des jours de la semaine prochaine faubourg Saint-Honoré 240, vers 9 h[eures] du matin ***bien que je sois censé n'être plus à Paris***, ma porte vous sera ouverte.

Tout à vous et au revoir mon cher ami.

Votre

À MAURICE SAND

[Saint-Gratien,] mercredi 29 août [1877].

Je vous remercie de votre bon souvenir, mon cher Maurice. L'hiver prochain, vous serez à Passy, je l'espère, et nous pourrons tailler de temps à autre une forte bavette. Je compte même me faire contempler à votre table par celui de vos amis dont je suis « l'idole » !

Vous me parlez de votre chère et illustre maman ! Après vous, je ne crois pas que quelqu'un puisse y penser plus que moi ! Comme je la regrette ! Comme j'en ai besoin !

J'avais commencé ***Un cœur simple*** à son intention exclusive, uniquement pour lui plaire. Elle est morte, comme j'étais au milieu de mon œuvre.

Il en est ainsi de tous nos rêves.

Je continue à ne pas me divertir dans l'existence. Pour en oublier le poids, je travaille le plus frénétiquement qu'il m'est possible.

Ce qui me soutient, c'est l'indignation que me procure la bêtise du Bourgeois ! Résumée actuellement par le grand parti de l'Ordre, elle arrive à un degré vertigineux ! A-t-il existé, dans l'histoire, quelque chose de plus inepte que le 16 mai ? Où se trouve un idiot comparable au Bayard des temps modernes ?

Je suis à Paris, ou plutôt à Saint-Gratien, depuis trois jours ; après-demain je quitte la Princesse, et dans une quinzaine je ferai un petit voyage en Basse-Normandie, pour cause de littérature. Quand nous nous verrons, je vous parlerai longuement, si cela vous intéresse, du terrible bouquin que je suis en train de confectionner. J'en ai encore pour trois ou quatre ans, pas moins !

Ne me laissez pas si longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles. Donnez pour moi un long regard au petit coin de terre sacré !…

Amitiés à votre chère femme, embrassez les chères petites.

Et tout à vous, mon bon Maurice.

Votre VIEUX.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes.
Jeudi, 30 août 1877.

Mon cher ami,

Quand vous me parlez, vous croyez avoir affaire à un être humain ; détrompez-vous – je ne suis qu'une vieille vaisselle à goutte. C'est vous dire qu'elle m'a repris avec violence dès le soir du jour où nous avons déjeuné ensemble – et que depuis ce temps-là je suis sur le flanc. – Dans la nuit qui vient de se passer – elle est remontée du talon au genou – et probablement elle n'est pas au bout de ses voyages. – Ainsi, si vous voulez me voir, il faut faire comme Mahomet. – Aller à la montagne.

Sur ce, je vous embrasse et vous souhaite un tas de bonnes choses – et pas de goutte.

Votre I. TOURGUENEFF.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes.
Samedi 1er septembre [1877], 8 h[eures] du ma[tin].

Mon cher vieux,

Je vous écris ceci pour vous empêcher « d'aller à la montagne », si vous en aviez eu l'idée. Je me suis décidé à me traîner à Paris sur mes béquilles à Paris *[sic]* pour avoir

une consultation du D[r] Sée ; – sans cela j'aurais dû la remettre à mercredi, car il passe les dimanche et lundi à Trouville et ne reçoit pas le mardi. – Je ne sais pas quand il me relâchera et il m'est impossible de monter vos 5 étages – ainsi notre entrevue, dîner, etc. – tout tombe à l'eau. – Après 40 ans, il n'y a qu'un seul mot qui compose le fond de la vie : ***renoncer***.

Je vous embrasse et vous souhaite santé, activité, etc., etc.

Votre vieux

J.T.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche [2 septembre 1877].

Ta lettre du 29 est bien gentille, mon Loulou. J'y vois avec plaisir que tu deviens ***une amazone*** ! Mais prends garde de te fatiguer. Tu sais que l'exercice du cheval t'a été nuisible autrefois ? Tu ne me parles pas de la santé d'Ernest. – Comment se trouve-t-il ? Il faut qu'il reprenne des forces et se retape complètement afin d'être vaillant au mois d'octobre et ***d'en finir*** !

Je le blâme de ne pas avoir abordé M. Sénard. Il aurait ***dû*** te présenter à lui puisque tu es liée avec ses petites-filles et avec un de ses gendres. – Cet excès de timidité peut passer pour de l'impolitesse ou tout au moins de la froideur. S'il en est temps encore, réparez cette faute.

Je me suis présenté vendredi chez la pauvre mère Heuzey qui m'avait écrit un mot de faire-part à Croisset. –

Mais elle était à Paris et [je] n'ai pu la voir, par conséquent. On m'a dit qu'elle partait pour Rouen lundi ou mardi. Je vais lui écrire.

Je ne m'amuse pas du tout à S[ain]t-Gratien. Mais pas du tout ! La cause en est peut-être à la Politique ? ou plutôt à mon humeur insociable. Au fond, elle m'afflige, car j'en souffre moi-même plus que personne. Je ne suis plus bon à rien, du moment qu'on me sort de ***mon cabinet*** !

Vendredi, j'espérais faire un vrai dîner avec le bon Tourgueneff. – Mais il m'a manqué de parole, étant retenu par la goutte. – Et aujourd'hui dimanche même histoire !

Et puis, je m'ennuie de ma pauvre fille, d'une manière sénile. –

Il me tarde d'avoir fait le voyage de B[ouvard] et P[écuchet] – et d'être re-installé à la pioche en surveillant l'atelier de Madame.

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse bien fort.

Ton VIEIL ONCLE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi [6 septembre 1877].

Mon pauvre chat,

Je suis bien content du ton de ta dernière lettre (celle de mardi) que je viens de lire – en rentrant de Saint-Gratien. J'y retournerai peut-être, mais je n'y coucherai plus. Est-ce moi qui deviens insociable ou les autres qui bêtifient ? Je n'en sais rien. Mais la société « du monde » actuellement, m'est

intolérable ! L'absence de toute justice m'exaspère ! – et puis le défaut de goût ! le manque de Lettres et d'esprit scientifique !

Mon intention est de partir d'ici à la fin de la semaine prochaine, de dimanche en huit. Aussitôt rentré à Croisset j'en repartirai pour les régions visitées par B[ouvard] et P[écuchet]. Déjà, je voudrais en être revenu, re-installé à ma table, et en train d'écrire. Voilà le vrai.

Charpentier, que je n'ai pas encore vu, se propose (je le sais par un de ses commis) de faire un nouveau tirage des ***Trois contes*** et de ***Saint Antoine*** ! – ce qui me flatte davantage.

Puisque tu te livres à la Littérature légère jusqu'au point de lire du Féval, je te recommande ***Les Amours de Philippe*** par Octave Feuillet. Lis cela ! afin que je puisse rugir avec toi ! Voilà un livre ***distingué*** ! Tout s'y trouve. C'est « charmant ».

La mort du père Thiers m'embête. J'ai peur qu'un grand nombre de bourgeois, par peur de Gambetta, ne votent pour cet idiot de Maréchal ? M. le préfet de la Seine-Inférieure, notre divin Lizot, a empêché au Havre une conférence sur « la configuration géologique de la Terre » ! – et on veut que je ne sois pas toujours indigné !

Tu m'as l'air en bonne santé, et belle humeur. Reste dans les mêmes dispositions, ma pauvre fille. – Combien de temps serez-vous encore aux Pyrénées ? Est-ce 21 ou 30 bains que prendra Ernest ?

J'ai vu le jeune Guy retour de Suisse. Les eaux de Loèche lui ont fait du bien au « système pileux ».

Mme Régnier me demande, dans une lettre, de lui faire une préface pour le roman d'elle que va imprimer Charpentier. Je déclinerai cet honneur. Tant pis si elle se fâche. Ces espèces de recommandations au public puent le Dumas ! – merci. Elle devait assez me connaître pour s'épargner cette requête. Elle me charge de te rappeler ta promesse avec force compliments pour M. et Mme Com[manville].

– Nouvelle scies qu'on me fait pour l'Académie française ! Cette fois, elle vient d'Augier ! – Pas si bête. Moi, j'ai « des Principes ».

Adieu, pauvre chère fille. – Continue à te promener, et à te bien porter.

Ta vieille NOUNOU te bécote tendrement.

À EDMOND LAPORTE

Paris, jeudi 6 septembre [1877].

Voilà quinze jours que je n'ai vu mon Asiatique et il m'en ennuie ! Que devient-il ?

Je *suis censé être à Saint-Gratien*, mais, de fait, je suis à Paris où je dérouille mon braquemard ! Mon intention est d'être à Croisset de lundi prochain en huit et, à peine ma malle refaite, de partir avec vous pour les régions visitées par B[ouvard] et P[écuchet]. Donc, dès que vous aurez reçu ce billet, écrivez-moi un petit mot pour me donner de vos nouvelles. Ne devez-vous pas être revenu à Couronne vers le 12 ? Si d'ici là vous passez par Paris (ce que vous devez faire pour aller à Orléans), venez chez moi un matin vers

9 heures, ou donnez-moi un rendez-vous dans votre quartier, vers 10 heures et demie du soir, nous réglerons notre départ.

J'ai vu le jeune Guy retour de Suisse où il a cocufié un pharmacien ! Il s'est arrêté en route pour aller au bordel à Vesoul. Quel drôle de pistolet !

La mort du père Thiers m'embête. J'ai peur qu'un grand nombre de bourgeois, par peur de Gambetta, ne votent pour cet idiot de Maréchal ?

Adieu, mon bon cher vieux, à bientôt.

Répondez-moi faubourg Saint-Honoré, 240.

Je vous embrasse.

Nous aurons peut-être froid, nous serons peut-être saucés dans nos excursions ? Mais n'importe. Il me tarde d'y être.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] jeudi [6 septembre 1877].

Eh bien, mon pauvre vieux ? comment allez-vous ? Qu'a dit votre médecin ? Ça m'ennuie énormément de vous savoir toujours souffrant.

Dans une huitaine, je ne serai pas loin de m'en retourner à Croisset pour de là prendre mon vol vers la Basse-Normandie.

J'ai vu le jeune de Maupassant retour de Suisse, qu'il a souillée par des Horreurs !

La mort du père Thiers m'embête. J'ai peur qu'elle ne serve à l'infâme parti de l'Ordre ?

On va faire un nouveau tirage des ***Trois contes*** et de ***Saint Antoine***.

Je vous embrasse.

Votre

Envoyez-moi un mot faubourg Saint-Honoré, 240.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 7 septembre 1877.]

Ma chère belle,

En arrivant dans mon domicile, je trouve une lettre de vous – renvoyée de Croisset. Elle m'apprend que vous devez être à Paris depuis mercredi soir. – Il faut que je fasse plusieurs courses, puis que je reparte pour S[ain]t-Gratien.

Mais je reviendrai lundi matin probablement ; je me présenterai chez vous de très bonne heure vers 10 heures et demie. – Ne m'attendez pas à déjeuner.

À la fin de la semaine prochaine je prendrai mon vol vers la Basse-Normandie.

Ma nièce qui est aux Eaux-Bonnes m'envoie d'excellentes nouvelles de votre fils.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux

POLYCARPE.

Vendredi matin.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris,] vendredi soir [7 septembre 1877].

Mon cher ami,

Charpentier, que j'ai vu ce matin, m'a donné de vos nouvelles. La semaine dernière j'en avais eu par la Princesse. Je l'ai quittée, il y a huit jours. – Pour elle, je suis censé n'être plus à Paris. De même que, pour les gens que je rencontre à Paris, je suis encore à Saint-Gratien.

Ces combinaisons machiavéliques dont je vous fais part, ont pour but d'être libre dans mes actions *secrètes*. Vous voilà averti. Ne me trahissez pas !

Et donnez-moi quelques renseignements sur votre personne et vos travaux.

Dans une huitaine, je prendrai mon vol vers la Basse-Normandie pour cause de Littérature.

J'ai beaucoup pioché, cet été. Qu'en résultera-t-il ? Dieu le sait !

Quant à nos amis : le bon Tourgueneff a la goutte et m'a manqué de parole deux fois pour dîner. Le jeune Guy de Maupassant a porté sa luxure jusqu'au pied du Simplon et souillé la patrie de Guillaume Tell en cocufiant un

pharmacien. Je ne vois plus rien à vous dire sinon que je vous embrasse.

Tout à vous.

J'ai beaucoup à vous narrer sur Saint-Gratien. Mais « *scripta manent* » – et depuis quelque temps, mes lettres se perdent – pourquoi ? problème !

À MARIE RÉGNIER

Paris, 7 septembre 1877.

Ma chère confrère,

En arrivant de Saint-Gratien, je trouve votre lettre qui m'est renvoyée de Croisset. Nous en causerons tout à l'heure. Et d'abord, merci de m'avoir donné de vos nouvelles et de tout ce que vous me dites d'affectueux pour ma nièce. Elle est maintenant aux Eaux-Bonnes avec son mari. Je lui transmettrai votre commission. Je ne la verrai pas avant un grand mois ; puis, à peine revenu à Croisset, dans cinq ou six jours, j'en repartirai pour la Basse-Normandie.

Quand votre pièce sera-t-elle jouée ? Quelles misères vous a-t-on faites ? Ah ! le théâtre ! Je le connais ! J'en ai assez et n'y retourne plus. À propos, savez-vous que j'ai enfin obtenu pour notre ami Bouilhet une place superbe ? Ce petit monument sera adossé au mur de la nouvelle bibliothèque que l'on construit maintenant, et de cette façon ne pourra être déplacé quoi qu'il advienne.

J'arrive à vous, chère confrère, et vous voyez un homme désolé, c'est-à-dire que je vous refuse carrément tout ce que vous me demandez ; pas la dédicace, bien entendu : au contraire, je vous en remercie. Mais quant à vous écrire une introduction ou une lettre servant de préface, voici mes raisons pour vous répondre non. 1° Je me fâcherais absolument avec beaucoup d'amis, auxquels je n'ai point accordé cette faveur. Cet hiver Renaud et Toudouze l'ont en vain implorée. Voilà les premiers noms qui me reviennent, mais la liste de ceux-là est longue. 2° Ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre au public, ce genre Dumas enfin, m'exaspère, me dégoûte. 3° La chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ces actes de complaisance qui, d'avance, déprécient le livre ; car l'éditeur a l'air d'en douter puisqu'il a recours à un étranger pour en faire l'éloge. Charpentier se passera parfaitement de ce vieux truc, soyez-en sûre.

Ai-je mon pardon ? Maintenant que je vous ai traitée en homme, je vous baise les mains comme il sied à la belle dame que vous êtes.

Votre rustique mais dévoué confrère.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mardi 11 [septembre 1877].

Mon Loulou,

Ta lettre de dimanche manque de clarté. – Tellement, que je ne sais pas 1° si Ernest fera ses 21 ou ses 30 jours 2° combien de temps vous resterez à Arcachon et 3° quand

est-ce que vous revenez. Mais au moment où tu m'écrivais, tout cela sans doute n'était pas réglé ?

Mlle Caroline Espinasse (surnommée Coco) m'a bien chargé de te dire que : elle comptait te voir quand tu repasserais en chemin de fer. Une station (je ne sais plus laquelle) est tout près de sa maison. Elle veut venir pour te dire bonjour. Voici son adresse : château de Ruat, Le Teich (Gironde). – C'est voisin d'Arcachon.

Mon intention est d'être revenu à Croisset dimanche soir, ou lundi matin au plus tard. – Laporte y sera lundi soir. Il me *rendra compte* de ses travaux depuis un mois. Nous réglerons notre itinéraire définitivement puis nous partirons.

Mais si Ernest s'en tient aux trois semaines réglementaires (qui finiront jeudi ?) et que vous ne restiez à Arcachon que deux jours, tu peux être à Paris lundi ? Dans ce cas-là, je ne me mettrais en route avec le bon Valère que le mercredi 19 (de demain en huit).

Combien de temps serai-je parti ? Je n'en sais rien. Il ne faut pas que je me presse. – Et je veux tout voir (et même plus que tout) pour n'être pas obligé de recommencer ce petit voyage.

Si tu reviens seule à Croisset, la rentrée ne sera pas drôle. Je le sais par expérience. Il faudra te ruer sur la peinture.

J'ai vu l'enterrement de Thiers. C'était quelque chose d'inouï, et de *splendide* ! Un million d'hommes sous la pluie, tête nue ! – De temps à autre on criait « Vive la République », puis « chut ! chut ! » pour n'amener aucune provocation. On était très recueilli et très religieux – *la moitié* des boutiques fermées ! Le cœur m'a battu fortement.

– Et plusieurs personnes comme moi étaient fort pâles. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée. Nous en recauserons.

Le philosophe Baudry est devenu ***énergumène***. Il voudrait exiler Lizot en Californie, avec un Rabelais et un manuel de géologie, pour avoir interdit les conférences de MM. Réville et Siegfried. – Les gens autrefois les plus modérés sont maintenant les plus furieux. Généralement on est suffoqué par la bêtise de Mac Mahon. Je regrette que tu n'aies pas lu les journaux de la semaine dernière. Ils étaient curieux.

Le Bien public nous sera envoyé à Croisset.

***

Pourquoi hâtez-vous votre retour ? Jouissez de vos vacances. Tâche de rester quelque temps à Arcachon. L'air de la mer te fera du bien, ma pauvre fille.

Je te bécote fortement.

VIEUX.

Écris-moi pour dimanche à Paris, – ou pour lundi à Croisset.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mardi [11 septembre 1877].

J'envoie à Guy son portrait. Quelle merveille ! mais qui est ce bonhomme ? Quand vous irez à Rouen, achetez-en

encore deux ou trois pour moi, je mettrai au-dessous ma signature et l'enverrai comme souvenir à différentes personnes.

Maintenant, mon bon, causons de choses sérieuses.

Je serai à Croisset lundi vers 4 heures. Voulez-vous y venir dîner et coucher ? Nous partirons le lendemain matin, à moins que je ne sois obligé de retarder mon départ de vingt-quatre heures, vu la question du blanchissage, et peut-être parce que Caro reviendra ce jour-là même ? Rien n'est encore décidé à ce sujet.

En tout cas le mercredi matin 19 courant au plus tard, nous filons vers Séez. Avez-vous réglé l'itinéraire ? Je me procurerai une bonne carte du Calvados.

J'écris à Pennetier pour savoir jusques à quand reste ouverte l'exposition du Havre.

Je nous ai acheté deux bâtons de voyage, aussi n'apportez pas de canne.

Ah ! mon pauvre vieux, quel plaisir je me promets de ce petit voyage ! Je vous préviens que je le ferai durer le plus longtemps possible. Rien ne me presse d'ailleurs, il faut absorber lentement les choses pour que la digestion soit bonne.

Moi aussi j'ai assisté aux funérailles du père Thiers. Elles m'ont fortement empoigné.

Le père Baudry veut qu'on « guillotine Lizot » *(sic)*. Voilà où en sont les gens modérés.

Re-m… pour Mac Mahon.

Un mot de réponse pour que je sache l'heure à laquelle je verrai mon Asiatique.

Avez-vous fini le travail des notes sur l'Agriculture et la Médecine ? Dans ce cas-là apportez les paperasses.

Depuis dix jours votre Géant a…, sans compter les fioritures !

Il vous embrasse.

Tout à vous.

AULUS.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] mercredi 12 [septembre 1877].

Mon vieux chéri,

Je me suis présenté hier rue de Douai pour vous voir. J'ai appris que vous y étiez venu la veille et que la goutte vous laissait maintenant tranquille.

Si vous devez revenir à Paris vendredi ou samedi prévenez-moi par un mot. J'irais vous faire une visite dans l'après-midi. – Et ne soyez pas étonné de mon long séjour dans la capitale. J'y suis (***inter nos***) retenu, ***Veneris causa !!!***

Je pars définitivement dimanche ; – et mardi ou mercredi au plus tard, votre ami commence les excursions archéologiques et géologiques de B[ouvard] et P[écuchet] !

Il faudra cet hiver que vous teniez votre vieille promesse : venir à Croisset ***pour longtemps***, vous y installer et piocher près de moi.

À vous.

Votre

Il me semble que vous avez changé de portière – ce dont je vous félicite.

***

À UN CONFRÈRE

[Paris, avant le 13 septembre 1877.]

Mon cher confrère,

[Il sera heureux de le voir] jeudi prochain. […] Je vous demande pardon de vous donner une latitude aussi étroite mais je dois bientôt regagner ma maison des champs et je suis un peu plus vagabond que de coutume. ***[S'il ne peut venir, il compte sur sa]*** bonne visite à Honfleur […] vers midi au regard de la fourchette.

À EDMOND LAPORTE

[Paris, 15 septembre 1877.]

Mon vieux, Chéri !

C'est convenu ! J'arrive à Croisset lundi par le train de 3 h 20. – Et je vous attends mardi par le bateau qui passe devant mes fenêtres à 2 heures !

Ma soirée de lundi sera employée à prendre un bain, à écrire quelques lettres, et à dormir.

Mercredi matin, en route pour *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] !

Merde pour Mac Mahon

et tout à vous.

En embrassant mon Asiatique.

Votre

Samedi, 3 h[eures].
25 postes !!!

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Paris, 15 septembre 1877.]

Mon cher Ami,

Voici le titre du livre en question :

De alcoolismo chronico par Magnus Hus.

Il est traduit en grande partie par le docteur Morel dans son ouvrage : *Des dégénérescences de l'espèce humaine*.

Quand Zola faisait *L'Assommoir* G. Pouchet lui a indiqué plusieurs livres sur l'alcoolisme.

Je vous engage à consulter le nouveau dic[tionnaire] de médecine de Dechambre.

L'ami qui m'avait parlé des crânes friables est le docteur Larrey. Ces crânes lui avaient été envoyés d'Afrique par un de ses élèves. Il les a montrés à l'Académie de médecine. – En quelle année ? Je ne sais plus. – Mais si vous aviez besoin de plus de renseignements je pourrais vous adresser à Larrey – qui demeure rue de Lille, 7. Vous pouvez d'ailleurs vous présenter, de vous-même.

C'est un charmant homme – qui vous recevra très bien.

Je savais que vous étiez élevé à la dignité d'ancêtre. J'ai dû vous envoyer ma carte ?

Bonne pioche – et bonne santé mon cher ami. – À l'hiver prochain.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset où je retourne après-demain.

Tout à vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, lundi soir, 10 h[eures, 17 septembre 1877].

Mon Loulou,

Me voilà revenu depuis tantôt, à quatre heures. Demain j'attends Laporte qui ***m'apportera*** son travail. Il dînera et couchera ici. Puis après-demain, mercredi, nous filerons vers Séez. Quand serai-je revenu ? Je n'en sais rien, au juste. Car je voudrais cette fois en finir avec mes excursions de B[ouvard] et P[écuchet], et n'être pas obligé de retourner dans leur pays.

Écris-moi à Caen, poste restante.

Mon retour ici n'a pas été si amer que les autres fois ? Pourquoi ?

J'ai trouvé tout en bon état. Et Julio très propre. Son nouveau collier le rend superbe.

La jeune Clémence m'avait (par mes ordres) préparé ung bain, qui m'a fait grand bien.

1° Mais il ***faut*** faire arranger la baignoire qui n'a pas de soupape, c'est fort incommode.

2° Tu trouveras dans le salon le cadre de dessin, que j'ai rapporté, avec deux navets. Accroche-le dans le corridor à la place que décidera ton goût tistique.

3° Je voudrais bien faire faire une pomme pour le bas du petit escalier de la cour. (J'en avais parlé à ton mari – qui n'y a pas pensé.) Avec un rondin scié dans l'if (qui se trouve dans la citadelle ?) c'est facile et peu dispendieux. L'ancienne pomme peut servir de modèle.

***

Comme il y a longtemps que nous ne [nous] sommes vus, ma pauvre fille ! – Et peut-être allons-nous être encore une quinzaine ! Il me semble que ton voyage t'a fait du bien ? La migraine qui t'avait prise au départ des Eaux-Bonnes n'a donc pas eu de suite ? – Car tu n'en parles pas dans ta lettre de samedi.

Je suis curieux de savoir ce qui résultera de l'incendie de la scierie Leclerc, relativement ***aux Affaires*** ? Pour le moment, c'est bon, mais par la suite ? Problème. Espérons que d'ici à ce qu'elle soit réédifiée, celle de la rue de l'Entrepôt marchera !

Puisque tu lis de la Littérature légère je te recommande 4^{ièmement}, de te repaître des ***Amours de Philippe*** par Octave Feuillet. Je mettrai le volume dans ta chambre.

Mais ma plus grande recommandation est de te livrer, dès ton retour, à une Peinture phrénétique. L'Art avant tout, mon bibi, l'art avant tout !

D'après mon calcul, vous devez arriver à Paris demain soir. Cette lettre vous y souhaitera la bienvenue.

Adieu, pauvre chère fille.

Ta NOUNOU t'embrasse tendrement
et va se coucher.

***

Le sieur Debêtat (ou Debetas) ne m'a pas envoyé ma petite malle en cuir commandée il y a un mois ! – Demain j'envoie la chercher.

Toutes les fois que je lui ai fait faire quelque chose, ledit sieur a rechigné. – Ernest ferait bien de lui « laver la tête ! ».

***

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, lundi 16 [17 septembre 1877].

Princesse,

Je ne veux pas me mettre en route pour la Basse-Normandie sans vous envoyer un petit bonjour – et un grand merci pour la bonne semaine passée à Saint-Gratien.

J'étais encore à Paris quand a eu lieu l'enterrement du père Thiers. C'était ***bien curieux***, voilà tout ce que j'en peux dire. Quand les choses sont sur le point de périr, elles se résument, et s'incarnent. Le plus grand des bourgeois était cet homme-là. – Ce Titan des Prudhommes disparu, que va devenir ce qu'il représentait ?

J'ai su, par Charpentier, que Goncourt était revenu à Auteuil. – Et en bon état. M. J. Primoli doit avoir reçu un exemplaire des ***Trois contes***. – Du moins, j'ai donné l'ordre de lui en envoyer un. Est-il vrai que le prince Napoléon se démet de sa candidature ? J'en serais fâché. Un homme de sa valeur (et de son éloquence) ***doit*** être à la Chambre. Quelle injure que de lui comparer Haussmann !

Donnez-moi de temps à autre de vos nouvelles. Et croyez, Princesse, à toute l'affection de votre vieux fidèle qui vous baise les deux mains.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset, lundi 17 [septembre 1877].

Je veux vous dire bonjour (c'est-à-dire vous donner un baiser sur les deux mains, sur les deux joues et sur le front), avant de partir vers « les lieux qui vous ont vue naître ». Car demain je prends mon vol (pour ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]) vers Séez ; ça sera ma première étape. – Et je passerai par Argentan – qui est un peu aussi ma patrie, puisque mon arrière-grand-père, M. Fleuriot (le compagnon de La Rochejacquelein), était de ce pays-là ! Et dire que je ne me suis pas servi de cette parenté pour « faire ma tête » dans le noble faubourg ! Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais).

Eh bien ! moi aussi j'ai vu les Funérailles du père Thiers ! Et je vous assure que c'était splendide ! Cette manifestation, réellement ***nationale***, m'a empoigné. Je n'aimais pas ce roi des Prudhommes, – n'importe ! Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant. – Et puis, il avait une rare vertu : le Patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France. De là, l'immense effet de sa mort.

Savourez-vous le voyage méridional de notre Bayard ? – Est-ce grotesque ! Quel four ! Ce guerrier – illustre par la pile gigantesque qu'il a reçue comme d'autres le sont par leurs victoires, est-ce assez drôle !

J'ai vu, « dans la capitale », que les modérés sont enragés. L'Ordre moral en effet atteint au délire de la stupidité. Exemple : le procès Gambetta. – Au Havre, on a interdit une conférence sur la géologie ! Et à Dieppe, une autre sur Rabelais. Ce sont là des ***crimes***. Or je souhaite à mon préfet Lizot 25 ans de Calédonie, pour y étudier la formation de la Terre et la littérature française.

Jamais l'attente d'un événement Politique ne m'a autant troublé que celle des Élections. La question est des plus graves – et pas si claire qu'on croit.

Je ***vous supplie*** de lire ***Les Amours de Philippe*** par Octave Feuillet. – Afin que nous puissions rugir ensemble ! – Comme la critique est douce pour ceux-là ! – et qu'il fait bon, dans ce monde, être médiocre !

Merci d'avance pour les vers de Pinard. J'y tiens ***beaucoup***. – Tâchez de vous les procurer bien vite et de me les envoyer. J'en ai soif !!!

Non, je ne connais pas la « drôlerie » de J. de Goncourt. Où cela se trouve-t-il ?

Les « Affaires » ne me font pas tant « enrager » que vous le pensez. Elles m'irritent souvent et m'assombrissent ! – On se fait à tout ! Je voudrais bien en être sorti, cependant !

Le ton de votre dernière lettre est triste, ma chère correspondante. Vous sentez-vous plus mal ? Est-ce que vraiment vous ne reviendrez plus l'hiver à Paris ?…

Tâchez que dans une quinzaine j'aie une bonne lettre, c'est-à-dire très longue.

Tout à vous comme toujours.

Amitiés au mari. – Et souhaits pour la récolte des poires.

***

Si vous pouviez me donner des renseignements sur *le duc d'Angoulême* ! Vous me rendriez un grand service. Mes Bonshommes écrivent son histoire. – Joli sujet !

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 17 septembre 1877.]

Un mot seulement, cher ami, pour vous dire que je me suis présenté chez vous avant-hier samedi.

Après-demain, je commence les excursions de B[ouvard] et P[écuchet], qui vont bien durer une quinzaine. J'espère avoir une lettre de vous à mon retour.

Que pensez-vous du nouveau roman de Daudet ? Lisez, *je vous en prie, Les Amours de Philippe* d'Octave Feuillet. Quel néant !

À quand le mariage de Mlle Viardot, et quand nous verrons-nous ? Vous savez bien que je ne veux pas de vous à Croisset si c'est pour vingt-quatre ou quarante-huit heures. Un séjour si minime ***me coupe*** ma jouissance.

Je vous embrasse. Votre vieux qui vous chérit.

Parlez-moi de la Russie. Cette horrible guerre ne finira donc pas !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi soir [18 septembre 1877].

Tu vois un homme indigné. – Debêtat ignore ce qu'on veut lui dire. – On a été aujourd'hui deux fois à Rouen, tout exprès. Pas de malle ! Je suis obligé de prendre une de mes cantines.

Ce n'est pas pour cela que je t'écris – mais pour te dire de me rapporter ***deux*** paquets de tabac. Qu'Ernest fasse la commission à la Civette.

J'attends Laporte par le bateau de cinq heures. Tantôt, par celui de 2, j'ai aperçu Bataille plus avachi que jamais ! et ne pouvant parler.

J'espère que vous êtes arrivés en bon état.

Adieu, pauvre chère fille.

Ton GÉRONTE t'embrasse.

Écris-moi ***à Caen***, poste restante. Caen sera notre point central.

N.B. Tirer au clair l'histoire du coffretier Debêtat.

À SA NIÈCE CAROLINE

Bayeux, lundi matin [24 septembre 1877].

Te voilà donc rentrée dans le vieux logis, pauvre Loulou ! Y es-tu rentrée seule ? Comment t'y trouves-tu ? Dis-moi tout cela dans une lettre que tu m'adresseras à ***Falaise*** pour mercredi ou jeudi. Il faut, à mon [avis,] que les esquisses de Fortin et de la Judith soient avancées ! Je compte être revenu dans 8 ou dix jours, peut-être avant ?

Nous nous levons à 6 h[eures] du matin ***(sic)*** et nous couchons à 9 h[eures] du soir. Toute la journée se passe en courses ! La plupart en petites voitures découvertes où le froid nous coupe le museau. – Hier au bord de la mer, c'était insoutenable. – Nous avons passé 4 jours à Caen et dans les environs. – Le soir nous sommes arrivés ici par une forte pluie. Nous nous portons ***très*** bien, – et ne perdons pas notre temps. La seule débauche de la table est celle du poisson ! et des huîtres.

Laporte est « aux petits soins », quel bon garçon ! Son activité ***brûlante*** me talonne pour que je finisse ici ma courte épître.

Je te raconterai mon voyage plus longuement. Tu as su sans doute nos tribulations du départ. – Aujourd'hui je vais tâcher de découvrir cette bonne Fanny. Demain nous nous mettrons à la recherche de l'emplacement du veau d'or.

À GUY DE MAUPASSANT

[Bayeux, 25 septembre 1877.]

Mon bon,

Ne vous dérangez pas samedi prochain pour venir à Croisset comme vous me l'aviez promis. Parce que ce jour-là, je ne serai pas revenu dans mes Lares. – Mon excursion durera encore une huitaine.

Je ne serai pas à Paris avant le jour de l'an, au plus tôt ! – Donc d'ici là (et quand il vous plaira), venez passer 36 h[eures] chez
votre

***

Bayeux, mardi.

– Mon compagnon Laporte vous fait des mamours. – Et vous trouve bien ingrat ! Lui – qui vous a envoyé ***par mon canal*** – un si joli portrait.

***

Tendresses à la chère maman.

À SA NIÈCE CAROLINE

Falaise, samedi matin [29 septembre 1877].

Oui, mon Loulou, j'ai reçu tes deux lettres adressées à Caen, et ce matin la troisième datée de mercredi.

Mon bon compagnon m'a quitté avant-hier, devant être à Rouen aujourd'hui à une heure pour coopérer comme

conseiller général à la confection des listes du jury. Son absence lui aurait coûté 500 f[rancs] d'amende. –

Donc, je suis seul, pour la fin de mon voyage arctique. Hier j'ai revu, avec ravissement (le mot n'est pas trop fort) Domfront, et ses environs. Aujourd'hui je vais me promener en voiture aux alentours de Falaise. C'est là le pays de ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]**. Demain sera sans doute consacré à la même occupation. – Puis j'irai à Séez, à Laigle et à la Trappe. Je t'assure que je ne perds pas mon temps ! Monsieur est toujours levé ***drès*** 7 heures ! et se trimbale toute la journée en prenant des notes. J'ai vu des choses qui me serviront beaucoup. – Bref, ça va bien. J'ai bonne maine (= mine) et un appétit qui effrayait Valère ! Mon seul accident a été le bris de mon lorgnon.

J'ai vu Fanny – qui m'a reçu avec une émotion de joie manifeste. Monsieur et Madame nous ont même invités à dîner. Elle a poussé des cris – et des soupirs et n'en revenait pas d'étonnement ! – À plus tard les détails.

J'avais l'intention d'aller à Rabodanges mais c'est trop loin. Et ce serait une journée de perdue.

Sans doute je serai revenu au bon vieux Croisset et près de la chère nièce, mercredi ou jeudi. Il m'est difficile de rien préciser. Mais tu seras avertie. Monsieur, en rentrant, aura besoin de prendre ung bain.

Bonne pioche picturale, mon pauvre chat, – bonne santé et bonne humeur. Il me tarde de te revoir et de te bécoter.

Ton VIEILLARD DE CRO-MAGNON.

À RAOUL-DUVAL

[Falaise, 30 septembre 1877 ?]

Appesanti par la digestion d'un homard, ébloui par la vue de M[me] Lepic, et profondément agacé par une plume de fer, j'ai à peine la force de vous serrer la main, mon cher ami. – Et de vous dire que j'abandonne ma famille, ma patrie et la Littérature, pour le château de Rabodanges – où vous nous manquerez.

Tout à vous,

votre vieux

GVE FLAUBERT
peu vertueux !

N.B. Si le Ciel m'avait fait naître Dame, quels tristes exemples j'aurais donné[s], – ne sachant résister à ce qui me fait plaisir et à ceux que j'aime.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, jeudi, 4 h[eures, 4 octobre 1877].

Je suis arrivé ici hier soir à 10 heures, mon cher Asiatique.

Aujourd'hui je repasse à l'encre les notes prises au crayon. – Demain, j'écris quelques épîtres. Samedi je me remets à la pioche et *lundi* je vous conterai la suite du voyage. – Comme je vous ai regretté !

Mais à quelle heure viendrez-vous lundi, pour y passer la dînée, la soirée et la nuictée ?

Je vous fais question parce que si ce jour-là vous alliez à Rouen (de façon à être à Croisset à 4 h 1/2) j'irais à l'hôtel de ville pour conférer avec Sauvageot du dessin qu'il m'a envoyé. Rien de neuf. Tout va bien.

À vous – en vous embrassant.

LE SIRE D'ARGOUGES.

***

Hier j'ai été à la ***Trappe*** ! Quelles binettes ! nom d'un nom ! Quelles gueules !

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] vendredi, 3 h[eures, 5 octobre 1877].

Comme vous voudrez, ma Doriche !

Donc à dimanche – vers 2 heures avec le citoyen Laffaille. Quand il sera parti, nous causerons de notre voyage. Vous me détaillerez vos inscriptions – et nous rugirons contre Bayard !

À Laigle on a couvert de merde les affiches ***du*** candidat ***du*** gouvernement ***de*** M. le Maréchal.

Quel dommage que nous n'ayons pas vu la Trappe, ensemble ! – J'ai trouvé suffisamment de pierres druidiques.

Tout à vous.

LE VIEILLARD DE CRO-MAGNON.

À LOUISE LEPIC

[Croisset,] vendredi soir [5 octobre 1877].

[Flaubert est de retour du château de Rabodanges et il regrette ses châtelaines :]

[…] Pour parler carrément, ça m'a embêté de vous quitter […]. À Laigle, les affiches du candidat du gouvernement du Maréchal […] ont été souillées par des immondices […]. Pour me rattacher à la religion, j'ai voulu voir l'abbaye de la Trappe. J'en suis sorti empuanti par l'odeur des bons Pères et écœuré par leurs singeries […]. Que le Ciel vous tienne en joie, vous et votre chère maman […] et l'une et l'autre pensez à Gustave Flaubert qui vous aime.

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, vendredi [5 octobre 1877].

Pauvre chère belle,

Comment allez-vous ? Votre splendide personne est-elle toujours souffrante ? Je suis ici depuis hier au soir et ma première action est de vous demander de vos nouvelles. – Voilà plus de 15 jours que je me trimbale par les routes de la Basse-Normandie où j'ai eu grand froid mais beau temps. J'y ai fait tout ce que j'avais à faire. Et maintenant, il s'agit de se remettre à une pioche frénétique.

Je suis gêné par l'indignation que me procure l'Ordre moral. – Et moi qui me croyais un sceptique ! Comme je me flattais ! J'ai trouvé sur ma route toutes nos campagnes dans

les mêmes dispositions ! Notre « Sauveur », l'homme illustre par les piles qu'il a reçues, y est généralement détesté. –

À Falaise, Mme Lepic, que j'ai rencontrée dans une auberge, m'a enlevé (à mon âge c'est flatteur), oui, enlevé et j'ai passé vingt-quatre heures au château de Rabodanges, lequel est splendide. Ces deux dames paraissent vous chérir. Est-ce sincère ? Ou était-ce un moyen de me plaire ? En tout cas, elles ont réussi. – Car j'ai trouvé leur hospitalité charmante. Mme Perrot ***tourne au rouge*** ! Elle écume contre le Bayard des temps modernes ! – C'est drôle. Mais c'est ainsi.

Un de ces jours j'irai voir l'autre ange. Mais le bon Lapierre doit être maintenant dans tout le feu de la période électorale ? Et je préfère le laisser tranquille.

Vite, une longue épître !

Ne viendrez-vous pas à Rouen pour la foire Saint-Romain ? – C'est sacré.

Les Affaires de Commanville me semblent prendre une bonne tournure ? – Mais tout dépend de la Politique ! – Quelle scie !

Je vous embrasse à pleins bras – sur les deux joues, sur les deux beaux yeux, sur… sur… etc.

Tout à vous.

L'excessif SAINT POLYCARPE,
ce bon M. FLAUBERT.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, vendredi [5 octobre 1877].

Princesse,

Votre bonne lettre (tout ce qui vient de vous est bon) m'attendait ici, quand j'y suis arrivé hier au soir. – Et la première chose que j'ai faite a été de la lire. De cette manière, l'amertume du retour a été adoucie.

Pendant près de trois semaines, je me suis trimbalé dans toute espèce de carrioles par les chemins de la Basse-Normandie. Il y faisait beau, mais très froid. – Maintenant il va falloir se remettre à la pioche – ce qui n'est jamais gai.

Partout, j'ai trouvé « nos campagnes » exaspérées contre le Maréchal. – C'est du reste à en perdre la tête ! Dans certains pays on ne trouve aucun journal ! Et à la gare de Domfront on crie *Le Mot d'ordre* et les autres feuilles de même couleur ! ou approchant. Quel gâchis !

À Falaise, j'ai rencontré Mme Lepic qui m'a enlevé (à mon âge, c'est flatteur) jusqu'à Rabodanges, où j'ai passé 24 heures.

Dans un petit village aux environs de Caen et qui s'appelle Allemagne, j'ai fait une découverte, celle d'un tombeau portant cette inscription : « À Rose Hesnard, souvenir à la compagne du proscrit – L. P. B. 1852. »

Il paraît que le prince Pierre Bonaparte vient *tous les ans* y faire une visite. Voilà, du moins, ce que m'a dit mon cocher de louage. – Saviez-vous cette histoire-là, peu mienne, du reste ?

Goncourt ne me donne jamais de ses nouvelles. Je sais seulement par Charpentier, notre éditeur, qu'il propose pour

le jour de l'an une ***Marie-Antoinette***, – édition de luxe. Mais je suis comme vous, Princesse, je suis ***tanné*** de Marie-Antoinette. On en a assez parlé. – À propos de personnages historiques, ne croyez pas, je vous prie, que j'aie pleuré le père Thiers. Mon amour du style s'y oppose. – C'était le roi des Prudhommes. Mais comparé aux autres Prudhommes, quelle supériorité ! Nous en avons, et en aurons de pires !

Jamais la maudite Politique ne m'a tourmenté comme maintenant ! Quand serons-nous tranquilles !

Je vous baise les deux mains longuement et suis, chère Princesse, en monarchie, république ou empire,

Votre VIEUX fidèle.

À LOUIS SAUVAGEOT

Croisset, près Rouen, vendredi 5 octobre 1877.

Monsieur,

En rentrant chez moi, après une absence de [deux] semaines, je trouve votre aimable lettre et votre joli dessin auquel je ne vois absolument rien à redire.

Je vous remercie de l'une et de l'autre.

Un des après-midi de la semaine prochaine, je prendrai la liberté de me présenter à votre bureau.

D'ici là, Monsieur, je vous prie de me croire votre très obligé et dévoué

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 5 octobre 1877.]

Pourquoi n'ai-je pas de vos nouvelles, mon bon cher vieux ? – Je m'attendais à trouver une lettre de vous à mon retour. Seriez-vous malade ?

Je me suis fortement trimbalé pendant quinze jours ! Il va falloir maintenant se mettre à une pioche frénétique.

Que devenez-vous ? Etc. ! etc. !

Les « affaires » de mon neveu paraissent en ***bonne*** voie. – Mais la Politique !?

Ma haine pour « l'Ordre moral » et notre « Bayard » me suffoque et m'abrutit.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Vendredi.

À ÉMILE ZOLA

Croisset, près Rouen. Vendredi 5 octobre [1877].

Mon cher ami,

Votre bonne lettre du 19 septembre m'a attendu ici quelques jours, – puis m'a été renvoyée à Caen. Je n'ai pas eu une minute pour y répondre, tant je me trimbalais avec activité par les chemins et grèves de la Basse-Normandie. Me voilà revenu depuis hier, au soir ! Il s'agit maintenant de

se mettre à la pioche ! – chose embêtante et difficile. J'ai vu dans cette petite excursion tout ce que j'avais à voir, et n'ai plus de prétexte pour ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois. – Et j'espère être bien avancé dans le suivant (celui de l'archéologie et de l'Histoire), quand je partirai pour Paris. Ce sera, je pense, vers le jour de l'an.

Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement ! Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun ***morceau***, rien de brillant. Et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects ! J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever. Il me faut une rude patience, je vous en réponds, car je ne peux en être quitte avant trois ans ! Mais dans cinq ou six mois, le plus difficile sera fait !

J'ai su, par Charpentier, les résultats de votre goinfrerie, mon bon. – Et j'en ai envié la Cause. Êtes-vous heureux d'avoir passé un été au soleil ! – Sur nos bords « l'astre du jour » s'est rarement montré. Présentement, il fait même un froid de chien.

La Politique devient de plus en plus abrutissante. Généralement on est exaspéré par l'ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues, est « l'objet de la réprobation universelle ». À Laigle (Orne), où j'étais avant-hier, on a couvert de merde les affiches de ses candidats. – Tout cela est drôle mais embêtant. – Car les élections ne décideront rien, j'en ai peur. Le plus comique c'est que les bonapartistes gueulent, comme des ânes, contre Mac Mahon, – c'est l'histoire de Robert Macaire et du baron de Wormspire. Chacun veut foutre l'autre dedans. En fait de grotesque, j'ai vu quelque chose de réussi, c'est la

Grande-Trappe. Ça m'a semblé tellement beau que je la collerai dans un papier.

Tourgueneff est occupé par le mariage de Mlle Viardot. Goncourt (dont j'ai des nouvelles par la princesse Mathilde) est absorbé par son amour des Japonaiseries et prépare son édition de ***Marie-Antoinette***. Charpentier m'a promis d'en faire une, ***de*** luxe, ***de St Julien*** pour le jour ***de*** l'an 1879. Aucune révélation de Daudet. – J'ai lu quelques feuilletons de son ***Nabab*** qui m'ont plu. Mais j'attends pour en parler que je connaisse l'ensemble. Le jeune de Maupassant a passé un mois aux eaux de Loèche – et a souillé l'Helvétie par ses obscénités.

J'en ai découvert beaucoup, d'inscrites et de gravées dans les départements de l'Orne et du Calvados. Il y en a jusque dans la pissotière de la cathédrale de Bayeux !!! – C'est l'œuvre de messieurs les chantres ou des enfants de chœur.

Vous ne me dites pas qui arrange ***L'Assommoir*** pour le théâtre ? Et ***La Feuille de rose***, que devient-elle ? Quand la verra-t-on ?

Un journal annonce que Daudet fait de son ***Jack*** une pièce qui sera jouée cet hiver.

Je vous recommande ***Les Amours de Philippe*** par Octave Feuillet. C'est au-dessous du Néant ! Mais c'est bien grand monde ! tonnerre de Dieu ! est-ce bête ! et faux ! et usé !

J'ai été voir Yves Guyot dans sa prison. Et j'ai assisté aux funérailles du père Thiers – spectacle extraordinaire.

Adieu, mon vieux solide – bonne pioche, bonne santé et bonne humeur. Tous mes meilleurs souvenirs à Mme Zola. –

Et à vous, avec une poignée de main à vous décrocher l'épaule. Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, Chalet
vendredi, 5 octobre [1877].

Mon cher ami,

Un mot seulement pour vous dire de ne pas vous étonner de mon silence. – Par plusieurs raisons que je vous dirai quand nous nous reverrons – j'étais tout ce temps-ci – occupé à broyer du noir – et impropre au commerce humain.

Dès qu'il sera possible, j'irai vous voir. – Je vous préviendrai d'avance.

Je ne lis rien, je ne fais rien – et avec cela, je me porte parfaitement, grâce au salicylate.

Le mariage de Mlle Viardot est un peu retardé.

Travaillez ferme – pour nous deux. Je vous embrasse.

Votre fidèle

J.T.

À EDMOND DE GONCOURT

Croisset, mardi [9 octobre 1877].

Oui ! mon bon

Monsieur dérouillait son braquemard, visitait sa Dulcinée, ne voulait pas retourner à Saint-Gratien (vu le billard, l'absence des courants d'air, et le reste) – ce qui fait que : dans la peur d'être gobé, je vous recommandai la discrétion.

Après quoi, je suis parti ; et pendant 15 jours je me suis trimbalé en Basse-Normandie, pour les exigences de mon infernal bouquin. Me voilà revenu dans ma cabane, depuis mercredi. Et il me semble que je vais piocher ? malgré l'abrutissement de la Politique.

Quoique sceptique en cette matière je trouve que c'est trop fort ! L'ordre moral (en province, du moins) arrive à des degrés fantastiques d'ineptie. Notre Préfet interdit les conférences sur Rabelais – et sur la ***géologie*** ! Pourquoi ? « Nos populations » (style du ***Journal de Rouen***) sont sourdement exaspérées. Mais le plus beau, c'est le père Baudry (de l'Institut). Je l'ai trouvé au paroxysme de la fureur anti-machonienne (textuel). Voilà ce qu'on a fait des modérés. La bêtise humaine, actuellement, m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche, ayant sur le dos l'Himalaya. N'importe ! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon livre : cet espoir me soulage.

Dans toutes les gares où je me suis trouvé j'ai vu vos œuvres au premier plan. – Ainsi que celles de Zola.

Je suis bien curieux de votre travail sur la Politique de Louis XV. – C'est un des coins les moins connus de l'histoire de France mais je ne vois pas comment vous emboîtez cela dans les monographies sur les dames de l'époque ?

– Et cette histoire d'un clown ? ou plutôt ce roman sur les clowns ? y pensez-vous ?

D'après le ton de votre lettre, vous me semblez en bon état ! Tourgueneff m'a l'air embêté. Je ne sais pourquoi. Cependant, il se porte bien, actuellement.

Je compte être revenu à Paris vers le jour de l'an. – Alors, nous reprendrons nos dimanches et nos Dîners philosophiques, dont le besoin se fait sentir.

D'ici là, je vous embrasse. Donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre. Bonne pioche et belle humeur, si c'est possible.

Tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, mardi [9 octobre 1877].

Qu'avez-vous donc, mon vieux chéri ? Qui vous afflige ? – Et qui vous retient ? Le ton de votre billet de vendredi m'inquiète.

Je pense à vous beaucoup. – Et voudrais vous posséder seul à seul, pendant ***plusieurs*** jours.

Malgré l'abrutissement de la politique il me semble que je vais piocher !

Je vous embrasse – malgré mon rhume, gobé il y a huit jours, en allant voir une enceinte druidique.

Tout à vous.

Votre

À ÉMILE ZOLA

Croisset, mardi [9 octobre 1877].

Mais, mon cher ami,

Vous avez dû, il y a deux ou trois jours, recevoir une lettre de moi ? La mienne a croisé la vôtre.

Votre inquiétude à mon endroit m'a fait plaisir. Je n'en avais pas besoin pour savoir que vous m'aimez. N'importe !

Il me semble que je vais piocher ? malgré l'abrutissement de la politique.

Mes compliments sur votre feuilleton de dimanche dernier. C'est *ça*.

Je crois être à Paris, vers le jour de l'an.

Tout à vous.

Votre vieux

J'ai reçu une lettre de Goncourt. Il travaille les putains de Louis XV. Le bon Tourgueneff, d'après son dernier billet, me semble mélancolieux – bien qu'il soit en bon état physique.

P.-S. Merde pour l'Ordre Moral.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 14 octobre 1877.]

Mon cher Ami,

J'ai donné rendez-vous à M. Sauvageot pour demain lundi entre une et deux heures.

Après quoi j'irai chez vous. Tâchez d'y être. Et prévenez Mulot, afin qu'il s'y trouve.

Il s'agit de prendre nos dispositions finales.

Tout à vous, mon bon.

Dimanche (après-midi).

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 16 octobre 1877.]

Mon cher Duval,

Toutes les fois qu'il m'est arrivé un malheur vous êtes accouru pour me plaindre ou me secourir.

Aujourd'hui que vous éprouvez un désagrément, je viens vous dire : ***« ça m'embête »***.

Vos électeurs sont des idiots. – Mais le suffrage universel en fait (et fera) bien d'autres !

Vous étiez là-bas, très bien à votre place. Pourquoi ne veut-on plus de vous ? Que s'est-il passé ? Et maintenant qu'allez-vous faire ?

Je ne vous outrage pas au point de vous offrir des consolations. Mais je vous embrasse car je suis

Votre VIEUX SOLIDE.

Croisset, mardi matin.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 4 h[eures, 16 octobre 1877].

Oui ? demain, à 6 h 1/2.

Mais je vous préviens que quant au départ matinal du surlendemain (jeudi), il faut prendre d'avance vos précautions parce que, cette fois, ***on la trouverait mauvaise*** !

Vous êtes averti, mon bon.

Les élections ne sont pas ce que je croyais. Car, en résumé notre sauveur aura plus de partisans dans cette Chambre que dans l'autre !

Après tout, merde !

Je travaille comme un bijou.

À demain, mon vieux Bab.

GVE.

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, mardi soir 23 [octobre 1877].

Pauvre chère belle,

Votre dernière lettre n'est pas folâtre. Et je sais par les Lapierre (qui viennent dîner ici, après-demain) que vous êtes

toujours malade, et alitée. Quand donc se passeront « vos délicatesses intérieures » comme vous dites ! si j'étais à Paris, je vous ferais de longues visites, au pied de votre lit, et je tâcherais de vous remonter un peu par de joyeux propos. Mais à distance, que puis-je ? rien, que vous plaindre et vous écrire ! – Ah ! que ça m'embête de vous savoir perpétuellement souffrante ! C'est une mauvaise habitude qu'il faut perdre. Vous soigne-t-on bien, au moins ? sait-on, ***au juste***, ce que vous avez ? Le bon Georges va revenir dans quelques jours. J'ai la plus grande confiance en lui. Je vous ***prie*** de lui demander un médecin, – qui ne vous trompera pas, et ne se trompera pas. – L'état d'affaissement intellectuel dont vous vous plaignez me paraît une imagination de votre part. Du moins à lire votre lettre on n'en croit rien.

Oui, ma Louloute, quand je serai de retour j'irai dîner chez vous souvent, très souvent. Et ne vous mettez pas d'avance en rêverie de cuisine. La meilleure chose que vous puissiez m'offrir c'est la vue de votre figure. Vos regards me sont des douceurs. Toute votre personne est un régal.

Maudite phrase de la Préface, m'est-elle assez reprochée, celle-là. Mais vous n'avez pas voulu ***comprendre*** ma vie – si austère et si farouche !

Les nécessités de la Littérature vont me forcer dans quelques jours à aller voir les falaises du Havre. Vers le milieu de novembre ma nièce et son mari s'en retournent au faubourg saint-Honoré, où j'irai les rejoindre à la fin de décembre. Voilà le programme.

Présentement, nous avons ici la pauvre mère Heuzey. Je la trouve plus raisonnable que je n'aurais cru.

Eh bien, ce pauvre Duval est enfoncé ? Je le regrette car c'est un bien bon garçon. Depuis les élections, « cet excellent M. Flaubert » se calme – et il a tort de se calmer, – car notre « loyal soldat » n'en a pas fini. J'ai peur que ce robuste imbécile ne nous prépare des troubles. – Vous savez que je ***rêve*** d'envoyer Lizot en Californie, avec un Rabelais dans sa poche, pour le punir d'avoir interdit des conférences sur ce bonhomme. Demandez à votre fils s'il ne partage pas mon opinion. Mais vous me dites qu'il tourne au savant. Ce ne sera donc pas un homme de lettres !

Je vous félicite de sa santé, chère amie.

Depuis plus de six mois personne ne m'a donné la moindre nouvelle de Mme Pasca ! Que devient-elle ? – Embrassez-la de ma part. Ce tableau me plaît, et vous me dites « de penser à vous pendant deux minutes ». Il me faut plus de temps que ça pour faire le tour de cette idée. Je m'appuie dessus, au contraire ! – et j'y reste ! ruminant à part moi le souvenir de vos yeux – de vos épaules – et du bon rire si franc, et de cet aimable esprit qu'on aime, pauvre chère malade, pauvre amie, qui broye un noir infernal, toute seule dans sa couchette.

Votre saint Polycarpe bûche comme un énergumène, étant perdu, présentement, dans la géologie – qu'il s'agit de présenter au lecteur d'une manière farce. Dans une quinzaine je serai arrivé au tiers de ce gigantesque bouquin ! Moi aussi, j'ai des défaillances ! et des accablements, pires que les vôtres, peut-être – et puis je me redresse et ainsi de suite !

Allons, adieu. Écrivez-moi. Et aimez toujours votre

GVE
qui vous serre à pleins bras sur son cœur.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 23 octobre 1877.]

Vieux Bab,

Mon intention est d'aller au Havre samedi, dimanche ou lundi prochain.

En êtes-vous ? Je ne veux pas, mon bon, vous opprimer. Et si ça vous embête ne vous croyez pas obligé de me suivre.

Peut-être coucherai-je là-bas ? En tout cas je ne serai pas parti plus de 24 heures.

À vendredi matin, par le bateau de 9 heures ! C'est convenu avec Commanville, n'est-ce pas ?

BOUVARD.

Mardi soir.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi soir, 31 octobre [1877].

Mon bon,

Comme je suppose que vous n'êtes pas mort, car entre parenthèses vous êtes un joli cochon de ne pas me donner de vos nouvelles, je vous prie de me rendre le service suivant. Voici la chose.

J'ai besoin d'une falaise ***qui fasse peur*** à mes deux bonshommes. Je la cherche, ou plutôt je l'ai cherchée aujourd'hui même tout l'après-midi aux environs du Havre.

Mais ce n'est pas *ça*. Il me faut du calcaire à pic, comme les falaises de Fécamp et d'Étretat.

On m'a dit que celles de ce genre-là ne commençaient qu'à ***Bruneval*** (à une lieue et demie d'Étretat) ?

Vous devez connaître ces parages, à fond ? Donc donnez-moi une description de toute la côte depuis Bruneval jusqu'à Étretat. Ce doit être du calcaire avec, de temps à autres, des lignes de silex horizontales ? – Dites-moi aussi les noms des valleuses (ou valeuses ?) avec description d'icelles sans oublier les distances (= le temps de la marche) de l'une à l'autre.

J'aurais préféré que B[ouvard] et P[écuchet] commençassent leur promenade géologique au Havre. – Mais c'est impossible parce que déjà, ils ont vu des falaises analogues.

La scène est ainsi (en plan) : après une dissertation sur la fin probable du monde qui sera amenée par un cataclysme ils se montent le bourrichon, la hauteur de la falaise au-dessus de leur tête leur donne le vertige, deux ou trois cailloux s'éboulent. Alors une terreur panique les empoigne, et ils foutent leur camp. – L'un d'eux, celui qui court après l'autre, se perd dans une valeuse, le premier ayant disparu à un tournant de la côte. – Voilà ce qu'il me faut. Vous comprenez que je dois connaître la topographie des endroits aussi minutieusement que possible. – Je me fie à vous, en comptant sur une ***réponse immédiate***. Ces renseignements arrivés, je n'aurai plus que trois ou quatre pages pour avoir terminé mon chapitre des sciences, dont j'ai écrit la moitié depuis un mois !

***

Maintenant comme un service se paie par un autre lisez dans le dernier n° du ***Monde illustré*** une pièce de vers de ***Delpit***. – Et vous me remercierez. Je ne te dis que ça, ma biche !

***

Je ne compte pas être à Paris avant le jour de l'an – époque où j'aurai peut-être fait la moitié de mon chapitre sur l'archéologie. Je me sens en train.

Et vous ? Comment va la Muse ? Et le cœur ? Quant au vi[t], à cet indomptable engin, son sort ne m'inquiète pas.

J'ai eu la visite, il y a quinze jours, de votre ami Laffaille. Le pauvre garçon m'a l'air de s'embêter cordialement dans la patrie de Corneille et de Hardel fils, avoué.

Le bon Laporte, dimanche prochain, sera nommé conseiller général, selon toute apparence. Son concurrent est ***Cord'homme***.

Parlez-moi un peu de la chère maman. La verrons-nous longuement cet hiver ?

Là-dessus, je vous embrasse.

Votre vieux

P.-S. Merde pour Mac Mahon.

***

Savez-vous que l'***Histoire d'un crime*** est un ***très*** beau livre ! – Quelle narration ! Et que de malices dans cette simplicité !

***

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi soir [vendredi 2 novembre 1877].

Vieux Bab,

1° bonne chance pour dimanche.

2° merci des boniments de la foire Saint-Romain.

3° votre profession de foi est très bien, mon bon, et rare comme ***bon goût***. Pas de rengaines ! ***Very well, indeed !***

Nous vous attendons mardi matin. Pour ***jouir*** de vous jusqu'à mercredi. Mais si mardi, il fait du brouillard ? Donc vous feriez mieux de venir lundi soir, dîner ? Voilà ce que me chargent de vous transmettre M. et Mme Commanville.

***

Avant-hier, j'ai fait l'expédition du Havre !!! Oui ! seul comme un homme. Et je suis encore éreinté pour avoir gravi ***des*** falaises avec une agilité de chamois ***(sic)***. Mais je n'ai pas trouvé ce qu'il me faut. Et j'attends des renseignements du jeune Guy. – Car je suis forcé de faire aller mes bonshommes jusqu'aux environs d'Étretat.

À bientôt. Remerde pour Mac Mahon.

BOUVARD.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 4 novembre 1877.]

Convenu, à mardi, pour déjeuner.

***

Ma lettre datée de jeudi n'a été écrite que vendredi soir. Je m'étais trompé de date.

***

Les renseignements que m'envoie Guy sur Étretat ne peuvent me convenir ! Je serai peut-être obligé d'aller à Fécamp ? J'attends mardi une re-lettre du susdit bardache. – Ah ! il en coûte pour faire de [la] vraie Littérature !

***

Et Pouyer-Quertier chargé de faire un cabinet ! Voyons ! n'est-ce pas beau ! – Et le jeune Cassagnac exempté de sa prison ! – Notre sauveur est aussi bête que Charles X !

Adieu, vieux Bab – triomphateur.

À mardi.

Dimanche, 2 h[eures].

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] lundi [5 novembre 1877].

Comme voilà longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles ! Princesse ! – Où êtes-vous, à Saint-Gratien, ou à

Paris ? Il m'ennuie démesurément de ne pas entendre parler de votre personne. – Et j'ai bien envie de vous voir ! Aussi, je compte les jours qui me séparent du moment où je me présenterai rue de Berri.

Ce sera, je pense, à la fin de décembre, pour vous souhaiter la bonne année.

Sauf une excursion de trois semaines en Basse-Normandie, je n'ai pas bougé de ma cabane, depuis le commencement de septembre. – Et je n'ai eu aucune visite. Mon abominable livre (qui me demandera encore trois ans pour le moins) m'occupe exclusivement. Pour supporter l'existence, il faut bien avoir une marotte ! – et croire qu'elle est sérieuse.

Eh bien ! le suffrage universel (jolie invention) en a fait de belles ! Je regrette que le prince Napoléon n'ait pas été nommé. L'échec de Raoul-Duval m'a également contrarié.

Notre pauvre Giraud doit être bien triste ? – Et son chagrin a dû vous affliger, vous qui aimez vos amis, chose rare. Dites-lui, je vous prie, que je pense à lui beaucoup. Se fera-t-il à son veuvage, à la rupture d'une si vieille habitude ?

Je ne lis rien du tout (en dehors de mon travail). Je ne vois personne, je ne sais pas ce qui se passe dans le monde. L'automne, qui a été ici splendide, m'a donné des envies folles de me promener dans les bois. – J'ai résisté à cette fantaisie, parce que j'ai remarqué que je suis plus mélancolique après toute distraction. Mais vous, Princesse, qui êtes une personne *saine*, vous avez dû faire de jolies courses aux environs du cher Saint-Gratien. – Des courses en voiture, avec le joli petit chapeau à plumes, qui tremblent au vent ! – Quels étaient vos compagnons ? J'ai reçu dernièrement une très aimable lettre de M. Joseph Primoli,

pour me remercier de mes ***Trois contes***. Quel dommage qu'il habite Rome ! Il devrait vivre avec nous, à Paris.

N'oubliez pas votre vieux fidèle,

GVE FLAUBERT

qui vous baise les deux mains, aussi longuement que vous le permettez.

***

Mes bons souvenirs à Mlle Marie et à Popelin.

***

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, 5 novembre 1877.

Mon cher ami,

Vos renseignements sont parfaits. Je comprends toute la côte entre le cap d'Antifer et Étretat, comme si je la voyais. Mais c'est trop compliqué. Il me faut quelque chose de plus simple, autrement ce seraient des explications à n'en plus finir. Songez que tout ce passage de mon livre ne doit pas avoir plus de trois pages, dont deux au moins pour le dialogue et la psychologie.

Voici mon plan, que je ne puis changer. Il faut que la nature s'y prête (le difficile est de ne pas être en opposition avec elle, de ne pas révolter ceux qui auront vu les lieux). Débarqués au Havre, on leur dit qu'ils ne peuvent voir le dessous de la Hève, à cause des éboulements. Alors

perplexité de mes bonshommes. Mais il y a de belles falaises plus loin. Ils s'y rendent. Une falaise très haute, solide. Ici le dialogue commence et ils arrivent à parler de la fin probable du monde due à un cataclysme (système de Cuvier, dont ils sont imbus). Peu à peu (pendant ce temps-là ils marchent) Pécuchet arrive à accumuler les preuves. Des cailloux déboulent de la falaise ; Bouvard est pris de peur et court. Il est à cent pas en avant de Pécuchet, seul ; il s'exalte, croit que le monde va crouler, hallucination, et il continue sa course furieusement. Pécuchet vient après en lui criant : « La période n'est pas accomplie », mais la falaise fait un coude. Bouvard disparaît. Arrivé à ce coude, Pécuchet regarde au loin : pas de Bouvard. Une valleuse se présente. Bouvard a dû la prendre ? Pécuchet s'y engage, monte un peu, ne voit personne et pense à redescendre. Mais il se dit que la marée l'empêchera de passer, car elle bat presque son plein. À quoi bon d'ailleurs ? et il continue à monter ; mais le sentier est terrible : vertige. Il se met à quatre pattes et arrive enfin en haut où il retrouve Bouvard, arrivé sur le plateau par un autre chemin plus facile. Plus de détails me gêneraient.

Vous comprenez maintenant que la Courtine, son tunnel, la Manne-Porte, l'Aiguille, etc., tout cela me prendrait trop de place. Ce sont des détails trop locaux. Il me faut rester autant que possible dans une falaise normande en général. Et j'ai deux terreurs : peur de la fin du monde (Bouvard), venette personnelle (Pécuchet) ; la première causée par une masse qui pend sur vous, la seconde par un abîme béant en dessous.

Que faire ? Je suis bien embêté !!! Connaissez-vous aux environs ce qu'il me faudrait ? si je les faisais aller au-delà d'Étretat, entre Étretat et Fécamp ?

Commanville, qui connaît très bien Fécamp, me conseille de les faire aller à Fécamp, parce que la valleuse de Senneville est effrayante. En résumé il me faut : 1° une falaise ; 2° un coude de cette falaise ; 3° derrière lui une valleuse aussi rébarbative que possible ; et 4° une autre valleuse ou un moyen quelconque de remonter facilement sur le plateau.

Entre Fécamp et Senneville il y a des grottes curieuses. La conversation géologique pourrait y débuter. J'ai envie de faire ce voyage ; pouvez-vous me l'épargner par une description bien sentie ? Enfin, mon bon, vous voyez mes besoins ; secourez-moi.

À ERNEST RENAN

[Croisset, 5 novembre 1877.]

Mon cher Renan,

Je suis bien en retard avec vous ! Mon excuse est celle-ci. Votre livre est resté longtemps à Paris, chez mon portier, et ne m'est arrivé qu'avant-hier.

Que vous dirais-je ? Je suis ***ébloui***. Voilà le vrai. Vous savez qu'en ces matières je suis un peu plus qu'un amateur. J'ai donc pu apprécier tout ce qu'il y a dans votre œuvre de fin, et de puissant, vos appréciations si neuves, votre érudition si profonde. – La rareté du fond, et l'artifice du rendu.

Par des rapprochements avec les choses contemporaines vous faites bien comprendre la psychologie de l'époque. Quel monument ! Et quel historien vous faites !

J'ai la plus grande impatience de connaître le tome 7e – et dernier ! Mais pourquoi dernier ?

Ne donnerez-vous pas à la fin un résumé de la formation progressive des dogmes ? Ce serait bien utile.

Recevez encore une fois l'assurance de mon admiration – on est fier d'être votre ami.

Je vous serre la main cordialement.

Tout à vous.

Mes respects, je vous prie, à Mme Renan.

***

Croisset, par Déville (S[ei]ne-Inférieure]).
5 novembre [18]77.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit de mercredi [7-8 novembre 1877].

Vous vous donnez bien du mal pour moi, mon cher ami ! – Et je vous en remercie fort ! Mais votre lettre de ce matin n'a fait qu'accroître mes perplexités.

Bref, après avoir toute la journée réfléchi à la chose, je me décide pour le parti suivant.

Je fais aller B[ouvard] et P[écuchet] jusqu'à Fécamp. Ils voient (un peu après le ***Trou au chien***) les grottes de Senneville ; puis, se présente, la valleuse de Senneville ; et une lieue plus loin, celle d'Életot, qui est très facile à monter.

De cette façon, j'ai très peu de descriptions à faire, et mes personnages (dialogue et psychologie) restent au premier plan.

La côte d'Étretat est trop *spéciale* et m'entraînerait dans des explications encombrantes.

Dimanche soir, j'espère avoir fini mon abominable chapitre des Sciences ! Ouf !

Le bon Laporte a été élu conseiller général à une immense majorité. Il part demain pour Paris où il cherchera un nouveau logement.

Les Commanville y seront dans une quinzaine. Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles, mon cher bonhomme. – Comment vont les Vers ? Et le reste ?

Je ne sais rien du tout de mes amis.

N'avez-vous pas été réjoui, comme moi, par les vaines tentatives de *Pouyer-Quertier* ? – dit « *l'Hercule de Martainville* » ! – Est-ce assez farce ! Et notre « Bayard » arrive à des proportions ineffables. Je trouve qu'il ressemble à Charles X ! ne serait-ce que par le côté de la Chasse ! – et de la religion.

Albert Millaud, décoré !!! Paul Féval frappant « aux portes » de l'Académie française ! Allons ! il y a encore de quoi rire !

Votre vieux

GVE FLAUBERT
vous embrasse.

L'aumônier du petit collège de Rouen (Joyeuse), ancien vicaire de Grand-Couronne, vient d'enlever une jeune fille. Tous les deux ont disparu. Mais rien comme grotesque ne vaut Pouyer, l'Alcide du Ruissel, tâchant, par la force de son génie, de sauver la société ! – et y renonçant au bout de 24 heures !

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi, 8 novembre [18]77.

Mon bon vieux,

Il faut pourtant que je vous écrive, ne fût-ce que pour savoir combien de temps vous pensez rester encore à Croisset, car je ***veux*** aller vous y voir, coûte que coûte !

Il y a dix jours que nous avons quitté la campagne et nous voilà définitivement installés ici.

Ma santé est bonne, grâce au salicylate de soude, que je prends depuis 2 mois et qui semble avoir enrayé la goutte.

Mon principal chagrin a été la rupture du mariage de la seconde fille de Mme Viardot – avec un garçon que je protégeais et que j'aimais. – Tout cela s'est passé sous mes yeux – il y a eu des étrangetés psychologiques, que j'aurais voulu avoir rencontrées ailleurs.

Nous causerons de tout cela et d'autres choses encore. – Je n'ai vu et ne vois personne. – Zola doit être de retour ; je compte aller frapper à sa porte un de ces jours.

J'espère que vous allez bien et que vous travaillez ferme. – Chamerot m'a dit qu'on réimprime vos ***Trois contes*** ; tant mieux !

Je vous embrasse.

Votre vieux

IV. TOURG.

P.-S. Est-ce assez joli, la politique ? J'ai toujours été persuadé que ce ministère resterait – et qu'une tête de bois, avantageusement placée, est plus forte que tout un peuple.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] samedi soir, 10 novembre [1877].

Je trouvais que vous m'oubliiez un peu, quand votre bonne lettre est venue me prouver le contraire. La grosseur du paquet m'a réjoui. Mais tout n'est pas de vous puisque les deux tiers ne sont qu'une épître de Goncourt. Eh bien ! J'aime mieux les vôtres ! – Ce n'est pas ***ça*** que vous eussiez écrit, de Rome ! Quelle drôle de manie que de faire de l'esprit là où il n'y a pas à en faire ! et de vouloir se distinguer, ***être chic***, au lieu d'admirer bêtement comme un bourgeois ! Voilà où mène la rage de l'originalité, l'abus de la Littérature. Je l'aime assez (la Littérature) pour l'exécrer quand on la dégrade.

Aujourd'hui, ou plutôt ce matin, j'ai poussé un grand ***ouf*** car je viens de finir mon abominable chapitre des Sciences. L'anatomie, la physiologie, la médecine pratique (y compris

le système Raspail), l'hygiène et la géologie, tout cela comprend 30 pages, avec des dialogues, de petites scènes et des personnages secondaires ! Le tour est joué. – Mais je ne suis pas encore au tiers de l'œuvre. J'en ai pour trois ans, au moins ! Jamais rien ne m'a plus inquiété ! Oh ! si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil, quel bouquin ! – Qu'il soit peu compris peu m'importe. Pourvu qu'il me plaise, à moi – et à vous ! et à un petit nombre, ensuite.

Il me serait bien doux de vous en lire un peu ! – Et à ce propos, je ne vous trouve pas juste, ma vieille amie, quand vous me dites : « Je vous verrais à peine une heure en deux mois. » Il y a deux ans, lorsque vous étiez à Paris, je ne suis pas sorti ***une fois***, sans monter le petit escalier de votre maison. – Après tout, je comprends que Paris vous attriste et vous assomme. Il arrive à me produire, souvent, cet effet. Je me complais dans mon nid de plus en plus. – Et tout dérangement m'est odieux.

Quant aux « Affaires » rien de neuf ! Tout est arrêté par la Politique. Cependant, comme une scierie voisine de celle de mon neveu a été incendiée, il a fallu recourir à la sienne. La situation présente est bonne. Mais les choses ne peuvent durer ainsi au-delà de cinq ou six mois ? – Espérons que d'ici là un vent meilleur aura soufflé.

Eh bien ! « notre sauveur » et les ministres restent en place ! – Cet entêtement est sublime. Mais il faut s'attendre à tout de la part des imbéciles. – Et je ne suis pas aussi rassuré sur l'avenir que les bons républicains. Néanmoins, je regrette au point de vue du comique, qu'on n'ait pas poursuivi le père Hugo, pour son dernier bouquin, – que, moi, je trouve superbe. Quelle narration ! – et quel gaillard que ce bonhomme !

L'*œuvre* de Pouyer-Quertier (dit « l'Hercule de Martainville ») m'a bien diverti. – Espérons que ledit Rouennais est notre dernier Sauveur, qu'après lui on ne verra plus de Messie, enfin, qu'il ne nous reste aucune espérance !

Alors l'ère scientifique commencera. Mais nous en sommes loin ! puisqu'on n'est pas sorti des incarnations, des représentations, des symboles et de la métaphysique la plus creuse ! –

Vous savez que j'attends, avidement, les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des Dieux, que j'aie cette manne.

Avez-vous lu les ***Étapes d'une conversion*** de ce bon Féval, qui m'a l'air de devenir gâteux ? Payez-vous cela ! – Et il se « présente » à l'Académie ! Il voit en rêve « les portes de l'Institut s'ouvrir », aspirant à la gloire de siéger entre Camille Doucet et Camille Rousset. – Ah ! que tout est farce !

Je ne connais que les cinq ou six premiers feuilletons du ***Nabab***, et ne puis, par conséquent, vous en rien dire. J'ai peur que ce ne soit fait trop vite ? Mais le sujet est bien fertile. – Votre histoire de Rochaïd-Dahdah m'a intéressé. Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-isthme de Suez. Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise ! développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler. – Mais il est trop tard. C'est comme pour ma ***Bataille des Thermopyles***. Quand l'écrirai-je ? Et ***Monsieur le Préfet*** – et bien d'autres ! « C'est toujours bon d'espérer », dit Martin. Le désir fait vivre. Mais ce qui est […] c'est d'avoir un désir.

Ce que vous m'écrivez sur l'automne m'a charmé. Car j'aime ainsi que vous les feuilles qui jaunissent, le vent tiède et triste – comme un vieux souvenir d'amour, toutes les langueurs de l'arrière-saison, qui sont les nôtres. Mon neveu vient d'être pris (comme votre mari) par la passion des espaliers. On fait des trous, on charrie du fumier, on achète des raidisseurs ! – J'aimerais maintenant à me promener dans les bois. Mais une promenade me dérange. – Et quand j'ai fait deux ou trois tours sur ma terrasse, je me re-courbe sur mon pupitre, en gémissant. À cinq heures j'allume ma lampe. – Et ainsi de suite !

Dites-moi comment va M. Roger ? Est-il remis ? Pensez à moi. Écrivez-moi de longues lettres comme la dernière. C'est un régal. – Et un fortifiant.

À vous toutes mes tendresses.

Votre G.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] lundi, 3 h[eures, 12 novembre 1877].

Mais ma chère amie, je ne croyais pas mal faire, en ne vous répondant pas immédiatement ?

Si vous saviez comme je travaille, vous auriez pitié de moi ! Votre Excessif est engagé dans un livre abominable, qui lui demandera encore trois ans pour le moins. Quand arrive le milieu de la nuit je n'ai plus la force de tenir une plume, ni de lire une syllabe.

Aujourd'hui, cependant, relâche ! Je vais dîner chez la petite sœur. – Puis, nous devons aller tous à la foire S[ain]t-

Romain. – Il faut d'abord que je vous félicite pour la réception du bachelier. – C'est un gros caillou de moins dans son escarpin ! Maintenant, que va-t-il faire ?

Je suis bien content que vous preniez l'avis du bon Georges. Votre maladie ***m'embête*** au-delà de toute expression. Je n'aime pas à vous savoir malade et souffrante, pauvre chère belle.

Que vous dirai-je encore ? Je n'ai que cela à vous dire. – Et que je pense à vous, surabondamment. Merci, pour votre dernière lettre. Envoyez-moi-***z'en*** de pareilles le plus fréquemment qu'il vous sera possible, ne m'épargnez point cette douceur.

Dans huit jours, les Commanville s'en retournent à Paris. Je vais rester seul ici, jusqu'au jour de l'an. – sans autre société que Julio, – dont la tendresse est quelquefois gênante.

Ma fureur contre *le 16 mai* commence à se calmer parce que tout a une fin. Mais je ne crois pas tout fini. Et je ne partage pas l'espoir des bons républicains, – qui me semblent bien modérés, et bien naïfs. Avec un idiot comme notre « Bayard », il faut s'attendre à toutes les surprises. L'indignation que la Bêtise Humaine me procure, m'excite et me soutient. En d'autres jours, j'en suis écrasé. – On m'accuse d'être sceptique ! Que ne le suis-je davantage !

Allons, adieu. Je vous ***bécote*** partout où vous me permettez de poser mes lèvres.

Du fond de l'être

vôtre.

À ALFRED BAUDRY

Croisset, mardi soir [13 novembre ? 1877].

Mon cher bonhomme,

Pouvez-vous vous livrer aux recherches suivantes et m'en apporter le résultat ?

1° Un article de ***Gourdin*** sur le goût dans les ***Mémoires de l'Acad***[***émie***] ***de Rouen***, t. IV.

Les deux œuvres suivantes de Théodore Licquet :

2° ***Ode sur le retour de Louis XVIII***.

3° ***Campagne de S.A.R. Mgr le duc d'Angoulême dans le midi de la France, en 1815*** ! Rouen, 1818, in-4°.

Et vous vous apporterez, vous, en même temps. – Quand il vous plaira, mon bon. Le plus tôt sera le mieux pour

votre

Il se pourrait bien que dimanche prochain j'allasse à Dieppe ?

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi soir [17 novembre 1877].

Ma Doriche,

Les Commanville s'en vont d'ici *mardi*. – Donc, vous ne les verrez pas ! Mais moi, je reste, et je vous attends.

J'attends aussi Tourgueneff. – Quand viendra-t-il au juste ? Je l'ignore. Pas avant le milieu de la semaine prochaine ?

Ce matin j'ai reçu une invitation imprimée pour me rendre jeudi prochain à 3 h[eures] à l'inauguration du monument du père Pouchet. J'irai. Et il faut que vous y veniez.

Alors, nous conviendrons d'un jour pour inviter à déjeuner Laffaille. – Que je n'ai pas rencontré hier, à sa boîte.

J'ai encore deux ou trois séances à faire à la Bibliothèque de Rouen.

Pour régler notre programme, j'aurais besoin de savoir à quoi m'en tenir, relativement à ce chameau de Tourgueneff. – Dès que j'aurai de ce côté-là quelque chose de certain je vous l'écrirai.

N'oubliez pas 1° le Phallus (qu'attend votre Con) 2° le mobilier de Viollet-le-Duc 3° le tabac.

Je vous embrasse.

Votre

RAMEL.

Écrivez-moi tout de suite un mot pour me dire comment vous allez et ce qu'on dit à Paris. – On n'en a pas fini avec le sauveur !

Lisez *Le Nouvelliste* de ce matin. Il y a (1re page) un entrefilet du cru, sur Gambetta qu'il faudrait que son journal connût et démentît. C'est grave pour lui.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] samedi soir [17 novembre 1877].

Quel étrange bonhomme vous faites ! – Depuis 8 jours, deux fois par jour, j'attends une lettre de vous m'annonçant votre arrivée. – Êtes-vous malade ? Qu'y a-t-il ?

J'aimerais mieux vous voir maintenant que plus tard, parce que : maintenant je ne suis pas à l'écriture, je lis, je prends des notes et je vais à la Bibliothèque de Rouen. – Après quoi je me mettrai au chapitre de l'Archéologie. Venez donc, *illico*. C'est-à-dire mardi, ou mercredi. Les Commanville s'en vont d'ici mardi matin et regrettent de ne pas vous voir.

Jeudi prochain il ***faut*** que j'aille à Rouen pendant deux heures pour « honorer de ma présence » l'inauguration du buste du père Pouchet au Muséum d'hist[oire] naturelle. – Si vous êtes là, vous m'accompagnerez.

J'attends une réponse immédiate de vous et vous embrasse.

Votre vieux

Quelle bavette nous taillerons !

Arrangez-vous pour rester quelque temps, nom de Dieu ! Et ne m'embêtez pas d'avance avec votre départ hâtif.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi matin [19 novembre 1877].

Tourgueneff m'écrit ce matin qu'il a le genou comme un melon et les pieds d'un éléphant. Bref, un accès terrible de re-goutte ! Donc, le pauvre bougre viendra, Dieu sait quand ?

Or, voici ce que je crois bien :

1° Je viens d'écrire à Laffaille pour l'inviter à déjeuner dimanche prochain. – Il m'expliquera son affaire. Puis, après le dîner, lecture de B[ouvard] et P[écuchet].

2° Puisque jeudi je dois être au Muséum à 3 heures – vous seriez bien gentil de venir me prendre le matin, par le bateau de 9 h 1/2. – Nous déjeunerions. Après quoi, nous prendrions le pyroscaphe ! à 2 heures.

– Le soir je ne [sais] pas ce que je ferai. Peut-être, dînerai-je avec G. Pouchet, qui doit je pense, se trouver à la cérémonie ?

Tout à vous, mon vieux bardache.

Votre RAMEL.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 21 novembre 1877.]

Le ton de votre dernière lettre était si lamentable qu'elle m'a fait un vrai chagrin. Comment, Princesse, vous vous laissez abattre jusqu'au découragement absolu ! – Pourquoi ? Qu'y a-t-il de changé dans votre position ? Qui vous menace ?

Je voudrais être un bon prédicateur évangélique pour vous envoyer des consolations, – et comme on dit vulgairement vous « remonter le moral ». Bref, je crois que vous vous trompez sur l'état présent des choses ? Elles ne sont pas si noires ! Et puis, quand même ?… – Que pouvez-vous craindre ? Quel est le parti qui vous en veut ? Aucun !

Je ne comprends pas davantage que Popelin ait des « inquiétudes » sur le sort de son fils ! – Si les favorisés de la Providence se plaignent, que ne doivent pas dire les autres !

Bien qu'il soit impudent de s'offrir en exemple, je voudrais pour votre tranquillité, ma chère Princesse, que vous eussiez un peu de mon insouciance (ou de ma résignation). La Politique m'atteint maintenant, directement dans mes intérêts. Car je n'ai pas le sol. Et je n'ai chance d'en avoir, que si les affaires reprennent. Rien de plus incertain que mon avenir (sans compter que le Présent n'est pas folâtre). N'importe ! je n'accuse personne ; et je n'en veux ni à mon époque, ni à mon pays. – Une seule chose m'indigne, à savoir la Bêtise, la crasse ignorance, l'aveuglement des Bourgeois ! Il vaut mieux en rire, après tout ! Aussi, quand je pense que mon ami Pouyer-Quertier va revenir au Pouvoir (s'il n'y est déjà), j'entre dans une espèce d'épanouissement de gaieté ! – Franchement, ce nouveau « Sauveur » est drôle. Le sentiment du comique est un bon soutien dans les fanges de la vie. Si je ne l'avais pas eu, depuis longtemps – je serais mort enragé. Tâchez de l'avoir, Princesse, – et de l'orgueil aussi ! Allons donc ! mettez la tristesse à la porte ! Pensez au Sang olympien qui coule dans vos veines ! – Restez déesse.

Moi, je reste à vos pieds – comme il convient à votre vieux fidèle et dévoué.

Croisset, mercredi soir, 21.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi soir [21 novembre 1877].

Mon pauvre bonhomme ! Ça m'embête bien de vous savoir malade ! Si vous ne souffrez pas aux mains, et que vous puissiez m'écrire, envoyez-moi une longue épître pour me tenir compagnie dans ma solitude. Je viens de lire ***Le Nabab***. C'est émouvant et distingué. Mais il y a par-ci par-là des choses que je n'aime pas. En somme un joli livre.

Votre ami est un peu éreinté par excès de pioche. Je commence à ne plus dormir. L'archéologie de ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]** me préoccupant outre mesure.

Donnez-moi de vos nouvelles – et tâchez d'avoir de la patience ! Je vous plains et vous embrasse.

Votre vieux

À ALPHONSE DAUDET

[Croisset,] nuit de mercredi, 2 h[eures,
21-22 novembre 1877].

Mon cher ami,

Ce matin, quand j'ai reçu votre volume, j'ai tout lâché pour le lire, naturellement. Et je viens de le finir.

Eh bien, c'est bon ! très bon ! Et ça m'a ***très*** amusé. Les fêtes du Bey, et la mort de Mora sont des morceaux épiques. De cela, j'en suis sûr. On ne fait pas plus ***grand***, on n'écrit pas mieux.

J'adore votre Nabab – et sa femme (quelle vérité). Monpavon est splendide ! Bref, tous vos personnages sont « nature ». On les connaît. L'action est bien menée. Ah ! saprelotte ! J'oubliais Jenkins ! qui n'est pas le moins bon. C'est que la cervelle m'en saute ! Et les yeux me piquent.

Une seule chose m'a choqué, la digression sur le dimanche. Félicia me semble neuve. C'est bien la femme-artiste, moderne. J'aime moins vos deux jeunes gens hommes que les autres personnages. À une seconde lecture faite plus tranquillement, je changerai peut-être d'opinion, à leur égard.

Quoi qu'il en soit, mon bon, vous pouvez vous frotter les mains et vous regarder dans la glace en vous disant « Je suis un mâle ! ».

Quel sera le sort du ***Nabab*** ? J'ai peur que cet idiot de Mac Mahon ne nuise à la vente ?

Que devenez-vous ? Vous seriez bien gentil de m'écrire pour me donner de vos nouvelles. Le bon Tourgueneff est repris d'un accès de goutte. Je n'ai aucune révélation des autres amis.

Moi, je pioche d'une façon insensée – et je suis un peu échigné. Vous me verrez vers le jour de l'an.

Re-bravo. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Votre vieux

Ma lettre n'a pas de chic. Mais il est temps d'aller se coucher.

Mes respects à Mme Daudet. – Deux baisers sur les joues de votre môme.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 10 h 1/2 [23 novembre 1877].

Mon pauvre Caro,

Mon épître ne sera pas longue car il faut que je m'habille et que je déjeune pour aller à la Bibliothèque où je retournerai probablement demain. – Trois jours, de suite, à Rouen ! Vois-tu ça ! Y a-t-il dans l'Antiquité de plus grands exemples d'héroïsme !

L'inauguration du buste du père Pouchet s'est très bien passée. Un M. Boutillier (qui n'est pas Boutiller le médecin) a prononcé un discours stupide, un vrai morceau ! Celui de Pennetier était convenable ainsi que celui du maire ; mais le bon Georges a ému son auditoire par quelques paroles bien senties.

Parmi les autorités se trouvait Lizot, qui m'a ***accablé*** de politesses. Il a fendu la foule ***deux fois*** pour me serrer la main. – Problème ? Note que je n'exagère nullement. Tout le monde l'a remarqué.

Le soir j'ai dîné chez Pennetier – très bon dîner, avec Pouchet, et M. X ?, directeur de l'aquarium du Havre. Ce monsieur, qui a longtemps habité le Sénégal, nous a raconté des histoires de singe – adorables ! – une surtout qui m'a transporté… et fait faire des réflexions philosophiques.

J'ai rencontré « ≀ tiste » à qui j'ai fait ta commission. Il m'a répondu : « Je suis flatté ! Je suis flatté ! » en réplique à cette fin de phrase : « son indignation » (l'indignation de Mme Commanville).

G. Pouchet, pendant quelque temps, va aller toutes les semaines à l'aquarium du Havre. Je le verrai à la fin de la semaine prochaine probablement.

À partir de demain soir Monsieur ne veut plus bouger de son « antre ». Pour finir avant le jour de l'an mon archéologie, je n'ai pas une heure à perdre.

Votre rentrée à Paris s'est bien passée, il me semble ? Je suis content que tu aies fait une connaissance aussi agréable. – On n'en a pas trop de cette nature. J'aime le jeune Lecomte. – Et je regrette de n'avoir pas été à la 1re de la reprise d'*Hernani*. Le spectacle de cet enthousiasme m'aurait renforcé dans mes « Principes » – ou du moins dans celui-ci : « le mépris de l'opinion contemporaine ».

Laporte m'a dit qu'on était à Paris de plus en plus indigné contre Bayard !

Allons, adieu. Je n'ai que le temps de t'envoyer deux bons bécots.

VIEUX.

Le jeune Lepley chante des hymnes en l'honneur de ta peinture ! Mais des éloges ! des éloges !

(Agence Nion.)

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 2 h[eures, 29 novembre 1877].

Mon Loulou,

Ton mari est venu hier, dîner à Croisset. – Et nous avons passé la soirée à deviser gentiment.

Ce matin, l'éternel fiacre de Rouen lui a manqué de parole ! Il a été secouru par Vinet, qui l'a pris dans sa voiture.

« Les affaires » me paraissent prendre une assez bonne tournure ? Il faut voir ce qui adviendra du côté de Mme Pelouze. Tâche d'être ***extra-aimable*** quand tu lui seras présentée, la semaine prochaine. C'est une bonne femme, avec qui il faut aller rondement.

Si le voyage de Trieste s'effectue, vous serez peut-être partis avant que je ne sois retourné à Paris ? – où je vivrai seul, pendant un bon mois. – Depuis ton départ, j'ai écrit à peu près cinq pages. Il m'en faut encore huit, avant de faire mes paquets – et j'ai, de plus, bien des lectures à débrouiller.

Rien de neuf, mon Caro ! – Ernest te racontera l'anecdote (peu importante) du marchand de vin. – À cela près, je continue mon existence de « petit père tranquille », – d'autant mieux que Chevalier a tué sa tourterelle.

Bidault, notaire, croit que je travaille tout au plus ***une heure*** par jour ! Il a exprimé cette opinion à ton époux ! Vraiment les bourgeois vous supposent trop de génie !

À propos d'imbéciles, je pense à Mac Mahon et aux Jacques – qui l'admirent. Comment ! la bonne Flavie, elle aussi, croit à ce sauveur ? Elle est sur la pente de la décadence. C'est triste !

Il paraît que M. de Fiennes n'est pas gentil ? Les choses se sont-elles arrangées ?

Tu me ferais plaisir d'écrire à mon disciple, que tu es à Paris, pour qu'il vienne te voir et que j'aie de ses nouvelles. – Passe chez M[me] Brainne toujours malade. Ce sera aimable à toi.

B[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] vont bien. Le chapitre suivant se dessine dans ma tête. Et pour celui que je fais il me semble que je le tiens. – Je ne comprends pas que tu sois si longtemps à tes rangements. Mon cœur d'oncle et d'artiste brûle de savoir l'opinion de tes professeurs sur tes œuvres de cet été.

Adieu, pauvre chérie.

Ta NOUNOU
t'embrasse tendrement.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi soir [1[er] décembre 1877].

Pas de nouvelles du Pouchet. – Ce sera donc pour la fin de la semaine prochaine. J'avais compris que c'était pour la fin de celle-ci.

Voulez-vous venir *mardi* prochain par le bateau de 7 h[eures] du soir ? Je ne vous invite pas pour la matinée, parce que Votre Géant travaille d'une manière gigantesque – et que, voulant avoir fini son archéologie avant le jour de l'an, il n'a pas une minute à perdre. Mais il éprouve le besoin de se distraire par la vue de l'Asiatique. – Et il faut que l'Asiatique pioche les Notes ! Je voudrais bien détenir votre

travail. Ce serait un commencement pour le mien. Ne pas s'endormir sur la *Copie* ! Il est temps de s'y mettre. – J'ai d'ailleurs d'autre besogne à vous donner. – Exploitation de l'Homme par l'Homme.

Un mot de réponse pour me dire : « Oui. » si mardi ne vous convenait pas, voulez-vous mercredi ?

(Et puis le mercredi 12 réunion solennelle pour mon anniversaire.)

À VOUS.

GVE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 2 h[eures, 4 décembre 1877].

Mon pauvre chat,

Ta lettre est triste – et rien d'étonnant à cela puisque je la reçois un mardi, jour, pour moi, néfaste. Mais d'abord, causons de ce qui te tient le plus au cœur : la peinture, l'Art sacro-saint ! – Mme Trélat est incompréhensible ! Je crois que tu peux à la rigueur te passer maintenant de l'atelier ? Cependant, comme c'est un endroit commode pour travailler, et agréable, en somme et que quelques bons avis ne peuvent nuire, voici ce que (à ta place) je ferais immédiatement. J'enverrais mon mari faire une visite à Mme Trélat pour lui demander quelles sont ses intentions. – Et lui dire que d'après la réception qu'elle t'a faite, tu ne sais plus comment tu dois te conduire à son égard, et si tu peux retourner chez elle ? Cette démarche est très simple, et très convenable. Tu as un époux. ***Il doit*** te protéger. – Pas besoin

n'est d'ajouter que cette visite d'Ernest doit être faite dans les termes de la plus extrême politesse.

Crois-en le conseil de ***Vieux***, qui connaît le Monde.

Quant à de Fiennes, je souhaite que les choses s'arrangent car ce serait bien embêtant et coûteux de déménager. Il sera toujours le plus fort, étant le Propriétaire, c'est-à-dire ayant de l'Argent ! ***Jamais*** on ne m'a fait, à moi, ***la moindre*** réparation. Tout est locatif ! c'est convenu ! – Donc, il faut céder ou s'en aller. – Et surtout en finir avec toutes ces histoires imbéciles qui usent votre énergie, dont on n'a jamais trop, – pour des choses plus sérieuses. En conséquence, mon Loulou, je t'engage à t'en mêler ***toi-même***, – si tu vois qu'on va se fâcher. De Fiennes sera plus coulant avec toi, qu'avec Ernest.

Et puis, je pense que de Fiennes lui en veut, pour n'avoir pas payé son (ou ses) termes le jour où ils devaient être payés. En effet, cela n'est pas ***convenable***. Tu sais que j'en ai été vexé, et pour dire le mot, humilié. Ernest m'a « compromis vis-à-vis de mon propriétaire ». Quand on veut être respecté comme Louis XIV il ne faut pas agir en Louis XI. (Cette petite négligence est sans excuse (entre nous) puisque je venais de lui confier les 1 400 francs de Delahante, c'est-à-dire le dernier reste de mon capital. Il pouvait s'en servir pour payer ***mes*** dettes.) Ton brave mari se fait ainsi tort envers le monde par une foule de petites choses, dont il n'a pas conscience. – Son protégé Debêtas ne m'a pas encore rendu ma cantine ! Je n'irai point la demander. –

Quant au voyage de Trieste, Ernest désire que tu le fasses avec lui, parce qu'il s'agit là-bas d'une décision ***grave*** à prendre. Et que tu as « l'esprit des affaires », c'est le mot

qu'il m'a dit l'autre jour. Je préférerais avoir ta gentille société, pendant six semaines, ma chère fille. Néanmoins, je pense qu'il est raisonnable pour une foule de raisons « majeures » de faire ce qu'il demande, d'« acquiescer » à son désir ?

Ton oncle ayant tout à fait perdu le sommeil (par excès de pioche ?) a pris hier un bain de deux heures, et de plus, s'est purgé, de sorte qu'il a un peu dormi cette nuit – et se porte ce matin comme un charme. –

Je suis très content de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] – mais que de chemin me reste encore à parcourir ! Que de livres à consulter ! Que de difficultés ! Parfois, quand j'y rêve, la tête m'en tourne – et je me sens écrasé par le poids de mon ambition.

Fortin est venu tout à l'heure me faire une visite. Ce soir, à 7 h[eures], j'aurai Laporte, qui doit m'apporter sa besogne. Après le dîner nous classerons quelques documents de la seconde partie.

Et le père Rabelais, qu'en fais-tu ?

Ah ! pauvre Loulou, tu as des ennuis à cause de ta peinture. – Mais plus [tu] avanceras plus ils augmenteront ! L'histoire des Arts n'est qu'un martyrologe. Tout ce qui est escarpé est plein de précipices. Tant mieux ! moins de gens peuvent y atteindre.

Ton parti est sage. Si tu ne retournes plus chez Mme Trélat (mais il faut tâcher d'y aller encore cette année) « vole de tes propres ailes » – avec le secours de Guilbert pour le dessin. – Et de temps à autre un avis de Bonnat.

Maintenant qu'ai-je à te dire ? Rien du tout. Julio dort dans mon fauteuil. Il tombe une petite pluie fine. Je vais

mettre ceci à la boîte – recopier cinq pages (= la visite de Mme Bordin et du notaire, au Musée) puis, revêtir la robe de chambre du Moscove (laquelle fait mes délices) et m'étendre sur mon divan rouge, afin de piquer un chien – si faire se peut.

Adieu, pauvre Caro.

Ton VIEUX
t'embrasse bien fort.

***

Mme Pelouze n'a pas la prétention d'être une femme « supérieure ». C'est toi qui en ***es une*** ! Elle est seulement très aimable, qualité rare dans les deux sexes.

***

Fais la paix avec de Fiennes ! Dis-lui, comme Robert Macaire aux gendarmes : « Embrassons-nous et que ça finisse ! »

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50 rue de Douai.
Mercredi, 5 décembre [18]77.

Mon bon vieux,

Toujours dans la même position horizontale ! J'ai eu une rechute depuis que je vous ai écrit. Je ne souffre plus – mais je commence à me demander comment on se sert de ses jambes ; les gens qui marchent à l'aide de béquilles me semblent des colosses et des héros.

Je m'imagine que je suis ainsi pour me mettre à l'unisson de cette pauvre France qui, elle aussi, ne peut remuer pied ni patte. – Quelle situation, mon cher ami ! Cela ne s'est jamais vu. – Une locomotive, qui va à toute vapeur à l'abîme – et le mécanicien qui se gratte tranquillement le derrière ou bien se croise les bras. – Et ce mensonge, ce mensonge effronté qui sue de partout, comme une bûche gelée qu'on met au feu. – Je le répète, cela ne s'est jamais vu.

Mme Commanville a eu la grâce et la bonté de visiter le malade. – Je lui ai trouvé une mine rayonnante de santé. – J'ai vu aussi Zola qui va décidément faire une pièce pour Sarah Bernhardt.

Je viens d'achever ***Le Nabab***. – C'est un livre où il y a des choses au-***dessus*** du niveau de Daudet et d'autres – bien au-***dessous***. Ce qu'il a observé est superbe ; – ce qu'il invente est grêle, fade – et pas même original. – Malgré tout, les bonnes choses du livre sont si bonnes, que je crois que je vais me décider à lui écrire une lettre ***véridique*** qui lui fera plaisir et chagrin. Peut-être, après tout – ne le ferai-je pas.

Et vous – travaillez-vous ? Mme Commanville me dit que si. – Tant mieux. – Profitez du temps où aucune infirmité ne s'est collée à vous. – Car – ça une fois venu – c'est fini. – Ça vous inspire une résignation, une humilité, excellente peut-être au point de vue chrétien, mais ne valant pas le diable pour qui veut encore faire quelque chose.

Vous revenez pour le nouvel an, n'est-ce pas ?

Adieu – je vous embrasse. – je n'ai pas de tristesse – mais je n'ai aucune joie : je me fais l'effet d'une ombre aux champs Élysées dans l'***Orphée*** de Gluck. Je dois avoir leur regard « profondément » étonné et « profondément »

indifférent, comme disait Jules Simon, devenu ministre de Mac Mahon. – Jules Simon ministre ! Est-ce assez loin ?

Tout à vous.

IV. TOURGUÉNEFF.

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 8 décembre 1877.]

Merci de votre envoi, mon cher ami. – Mais pour le moment je vous fais mes excuses. Je suis si accablé de besogne, et ***ahuri*** de lectures que je n'ai pas le temps de vous lire, – comme il convient. –

Je me donnerai ce plaisir dans une quinzaine, vers le jour de l'an – après quoi je vous verrai là-bas, et nous en causerons.

D'ici là, comme toujours,

tout à vous.

Croisset, 8 décembre.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, samedi 8 [décembre 1877].

Ma nièce m'avait envoyé de votre chère et gigantesque personne une description lamentable ! Quand hier votre lettre m'a, non pas réjoui, mais tranquillisé – enfin (ou du

moins pour le moment) vous ne souffrez pas ! – Ah ! mon pauvre vieux, comme je vous plains d'être toujours ainsi embêté par cette chienne de goutte. Pouvez-vous travailler un peu, lire, rêvasser à quelque chose de littéraire ?

Je pense absolument comme vous sur ***Le Nabab*** ! C'est disparate. Il ne s'agit pas seulement de voir. Il faut arranger et fondre ce que l'on a vu. La Réalité, selon moi, ne doit être qu'un ***tremplin***. Nos amis sont persuadés qu'à elle seule, elle constitue tout l'Art ! Ce matérialisme m'indigne. – Et presque tous les lundis, j'ai un accès d'irritation en lisant les feuilletons de ce brave Zola. – Après les Réalistes, nous avons les Naturalistes et les Impressionnistes – quel progrès ! Tas de farceurs, qui veulent se faire accroire et nous faire accroire qu'ils ont découvert la Méditerranée !

Moi, mon bon, je bûche, je pioche, et je surbûche comme la Négritie, en personne.

– Que sera-ce ? Ah voilà le hic ! Par moments je me sens ***écrasé*** sous la masse de cette œuvre – qui pourra bien être ratée ? Et si elle l'est, elle ne le sera pas à moitié ! Jusqu'à présent ça ne va pas trop mal. Mais la suite ? J'ai encore tas de choses à lire ! et tas d'effets pareils à varier !

Enfin dans une quinzaine, je serai à peu près ***au tiers*** de l'œuvre. – Encore trois ans d'un travail forcené. Pour le moment, je barbote avec B[ouvard] et P[écuchet] dans l'archéologie celtique. Une jolie blague. –

Et je me porte comme un charme – mais je ne dors plus – plus du tout. Aussi ai-je, vers le ***crépuscule***, des douleurs à l'occiput assez violentes.

Ce matin, je vois dans ***Le Bien public*** que nous avons – peut-être – un ministère. Bayard ne se retire pas. J'ai peur

d'un coup en dessous. – Ou que le bon peuple ne finisse par regretter l'Empire – et le redemander. Alors, ***De profundis***.

***

Ici à Croisset il pleut sans discontinuer – on est dans l'eau. Mais comme je ne sors pas je m'en fiche. Et puis j'ai votre robe de chambre !!! Deux fois par jour je vous bénis pour ce cadeau, le matin en sortant de mon lit – et le soir vers 5 ou 6 heures, quand je m'enveloppe dedans pour « piquer un chien » sur mon divan.

Il faut perdre l'espoir, je crois, de vous voir dans mes Pénates d'ici au jour de l'an ?

Mon intention est d'arriver à Paris juste à ce moment-là.

En attendant, cher bon vieux, je vous embrasse.

Votre

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] dimanche matin [9 décembre 1877].

Oui ! Envoyez les placards.

Je vous les remettrai moi-même la semaine prochaine car je serai à Paris dans les environs du 20. – Et nous finirons de régler tout.

À vous, cher ami.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 3 h[eures, 9 décembre 1877].

Le brouillard blanchit mes vitres, comme une décoction de chaux. – Pas un bruit. Pas un souffle. Julio dort sur mon tapis et je viens de finir mes notes sur l'Archéologie celtique. Ouf ! – À 5 heures je vais prendre ***ung*** bain pour tâcher de calmer Monsieur et faire qu'il puisse dormir. – Mercredi prochain, anniversaire de ma naissance, Valère viendra dîner avec moi. Il apparaîtra par le bateau de 2 heures, et nous travaillerons ensemble tout l'après-midi et toute la soirée. Il m'est fort utile pour le classement des notes qui figureront dans le second volume de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. M'occupent-ils, ces deux imbéciles-là ! Quelle pioche ! Par moments, je me sens comme broyé sous la masse de ce livre ! – Je ne crois pas être arrivé au point que je voulais, dans trois semaines ? N'importe ! Je serai à Paris, au jour de l'an, pour embrasser ma pauvre fille.

Ta lettre de ce matin m'a fait plaisir. Tu m'y parais de meilleure humeur. Comment, dans la même semaine Opéra, Opéra-Comique et Conservatoire ! Voilà une existence !

M[me] Pelouze m'a envoyé mardi un journal de Tours contenant l'histoire de son frère. Je lui ai répondu à Paris où ma lettre a dû arriver jeudi. Et je lui disais que Comm[anville] attendait le moment de s'aboucher avec son homme d'affaires. – Si elle tardait à revenir, qu'Ernest lui écrive un mot pour avoir un rendez-vous avec ce Monsieur. – Mais je crois qu'une visite préalable à M[me] Pelouze vaut mieux. – Tu peux dire aussi au même « Dérouet, mon neveu », puisqu'il a épousé ma nièce, que les élagueurs ont commencé aujourd'hui leur besogne.

Je suis curieux de savoir ce qu'il adviendra de Mme Trélat. – Ça s'arrangera, comme avec de Fiennes. Espérons-le !

Voilà je crois, pauvre chérie, tout ce que j'ai à te mander.

Si tu avais besoin de modèles, adresse-toi donc au père Giraud. Il t'en trouverait. J'en ai vu (femelle) cet été à Saint-Gratien qui te conviendrait beaucoup.

Tu ne me dis pas si tu as fait la connaissance de Mme Espinasse ? –

Je vois avec plaisir que j'avais calomnié Mme Régnier ?

Un de ces jours – quand ? je n'en sais rien – j'irai à Rouen pour reporter des livres à la Bibliothèque – et je me résignerai à faire une visite à l'Hôtel-Dieu ! J'irai aussi voir l'Ange – Mme Lapierre, dont je n'ai pas entendu parler depuis notre dîner. Du reste, les Anges m'occupent très peu.

As-tu des révélations de mon disciple ? Quel drôle de petit bonhomme !

Questions de ménage : as-tu retrouvé la paire de draps égarée ?

– mon ***irrigateur*** doit être à Paris ?

***

L'Espagnol se fend. Il doit se rencontrer avec Bidault pour me donner cette fameuse hypothèque – et Me Bonenf[ant] connaît l'histoire ! – Ma correspondance avec Laurent a été active, ces temps-ci.

***

Tous les matins, j'ouvre ***Le Bien public*** avec l'espoir de la démission de Bayard ! Il tient bon ! Je finis par le trouver sublime mais ce sublime-là est embêtant.

Adieu, pauvre Caro. Je t'embrasse bien fort.

Ta vieille NOUNOU.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 2 h[eures, 13 décembre] 1877.

Pauvre chérie,

Après la lettre de Mme Trélat (que je désire connaître, – la lettre, pas la dame) – inutile de songer à une reprise de relations. – Avant tout, il faut se respecter, – et même avant de se respecter, respecter ses pauvres nerfs. – Donc, de ce côté-là, c'est bien fini.

Veux-tu attendre mon retour ? Ta Nounou ira chez Bonnat, tout de suite. Je pense qu'il ne ***me*** refusera pas. C'est un personnage assez mal élevé, comme MM. les bons artistes en général – témoin ce qu'il a fait à Mme Pasca lors du mariage de sa fille. Il sera peut-être avec moi plus gêné par un refus qu'avec Mme Brainne ou Mme Pasca – qui pourraient se charger de la commission. Mais j'aime mieux ne recourir qu'à moi-même. – Patiente donc encore un peu, pauvre chère fille.

À propos de patience, si Ernest la perd tout à fait relativement à Mme Pelouze, voici ce que je lui conseille : aller en personne, lui faire une visite à Chenonceaux mais je serais surpris si elle ne lui écrivait pas très prochainement. Ou ne lui donnait rendez-vous.

Valère n'est pas venu, hier – à cause de la mort de Mme Lefort. Événement dont il me paraît ***désolé***. sans doute, je le verrai samedi ?

– Une commission : S.V.P. – Reprends ma pelisse de fourrure. – Et fais-lui mettre une partie du collet et des manches neuves. Il peut faire froid ? J'en aurai besoin. Et ce dépiautage est hideux.

J'ai retrouvé l'irrigateur ! Il m'eût été utile parce que Monsieur avait une maladie d'homme de cabinet ! : des hémorroïdes ! – Mais l'infirmité s'est passée d'elle-même. – Et depuis deux nuits, je re-dors.

Mon disciple m'a écrit une lettre d'énergumène contre Bayard. Jusqu'à présent la Politique lui était indifférente. Mais il est devenu ultra rouge !

Il me reste encore six pages à écrire (et plus rien à lire, Dieu merci) avant de faire mes paquets pour aller embrasser ma petite Poulotte – ce qui fera bien plaisir au

VIEILLARD DE CRO-MAGNON.

Tu ne me parles jamais de la mère Hervé.

***

J'ai reçu le discours du p[ère] Didon. – Et lui ai envoyé ma carte.

***

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 16 décembre 1877 ?]

Je demande ***illico* la description de la salle à manger** d'un curé ! – celui de Grand-Couronne, par exemple ? – Y a-t-il un crucifix, une image pieuse, le buste du saint-Père ?

Vous devez connaître ça, ***vous***, homme « évangélique ».

Rien de changé à nos projets.

Votre vieux féroce,

LE VIEILLARD DE CRO-MAGNON.

Dimanche, 5 h[eures].

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de mardi [18-19 décembre 1877].

Mon Loulou,

Je compte partir de jeudi à dimanche (de la semaine prochaine). Je ne sais pas encore le jour ? Tout dépendra de ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]**. Mais tu peux, dès maintenant, commencer les préparatifs, pour recevoir ton Vieux. Franchement, il est un peu éreinté. Sais-tu, depuis trois mois (le commencement d'octobre), combien j'ai pris de jour[s] de congé ? ***Un***. Celui où j'ai été à Rouen pour le buste du père Pouchet. Il est vrai que je ne crois pas ma besogne actuelle mauvaise. – Et je me ***ronge*** afin d'avoir fini mon celticisme à l'époque fixée. C'est bête d'avoir fixé une époque.

Mais parlons de choses embêtantes.

Et de Fiennes ? Est-ce bien terminé ?

1° Je suis fort étonné, et même ***inquiet*** de Mme Pelouze. Qu'est-ce que ça veut dire ? – Pourquoi ne répond-elle pas ? Je conseille à Ernest d'aller à Chenonceaux – et je partage son agacement. – Maintenant que le sauveur est enfoncé, les affaires vont-elles reprendre ?

2° J'attends ***des Sommes***, d'abord pour payer les dépenses du ménage – et puis pour moi-même. – Je ne vous ai pas demandé un sol, cette année, mes bichons, loin de là ! Et Ernest m'a promis pour ce mois-ci mes 1 500 francs de Delahante. Je COMPTE DESSUS.

3° Hier, j'ai été voir Bidault pour l'acte de Bonenfant. L'Espagnol n'a pas encore écrit à Bidault, – qui m'a promis de le relancer. – Et je vais immédiatement envoyer une re-épître à Laurent pour avoir de l'argent. Car enfin, il faut bien que j'en trouve quelque part.

– Assez causé de tout cela, qui me soulève le cœur.

***

Fais-moi des bouffettes pour une paire de pantoufles que j'apporterai.

Commande-moi des gants, chez Galtier.

***

Hier, j'ai été à la Bibliothèque remettre des livres, au Musée d'antiquités pour des Vieux-Rouen – voir Mme Lapierre, plus Ange que jamais – converser avec Bidault (comme je viens de te le dire) – et faire une visite à ma chère belle-sœur. La brouille avec Saint-André a pour cause la

Politique, ce gentilhomme étant réactionnaire et s'étant livré à des violences de langage, intolérables paraît-il.

Et demain, je retourne à Rouen (!!!) pour déjeuner chez Houzeau, avec R[aoul]-Duval, et les Lapierre. Le susdit Houzeau m'a envoyé tantôt par un commissionnaire, un billet, où il me supplie de lui octroyer cette faveur.

– J'ai accepté (pour ne pas faire la bête, pour n'avoir [pas] « l'air d'un poseur », concession qui produit beaucoup de sottises) – et j'en suis vexé. Ça me dérange – une journée de perdue ! quand je n'ai pas une minute à perdre !

Si tu ne t'arrangeais pas avec Guilbert, mon vieux Foulongne (élève de Gleyre et qui dessine très bien) pourrait te donner des avis. Mais je crois Guilbert plus intelligent ? Comme je suis content, ma chère fille, de voir ton amour pour *l'Art* ! Plus tu avanceras dans la vie, plus tu verras qu'il n'y a que *ça* ! Continue avec patience et ardeur.

Dès le lendemain de mon arrivée, à ma première sortie, j'irai chez Bonnat. Compte dessus, l'Art avant tout, même avant les Dames !

***

Oui, j'ai été content du renfoncement de Bayard. Est-il possible de caler d'une façon plus lourde ? Quel message ! C'est un chef-d'œuvre ! – d'arrogance, pour ceux qui l'ont dicté. – Et Roquère ? qu'en penses-tu ? À propos de Préfets, le jeune Lizot emplit la ville, du bruit de ses débauches. Il porte « le déshonneur dans les maisons ! », mais interdit Rabelais. C'est bien.

Oh ! misérables ! Où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous !

***

Bardoux est « au pinacle », je lui ai envoyé un mot de félicitations. Avez-vous pensé à lui expédier vos cartes de visite ? – ou même, toi, un mot aimable ? Cela me semble exigé par la bienséance.

Et puisque nous parlons d'amabilité, allez-vous en avoir – excessivement pour le Vieillard de Cro-Magnon ? Serez-vous gentils ? M'entourerez-vous de fleurs et de jeunes filles ? – (Que deviennent-elles, tes jeunes filles ?) – Et surtout ayez soin, pendant les repas, d'être spirituels et de me divertir par une foule de joyeux devis, menus propos, farces, historiettes, rapprochements ingénieux, etc.

Mais je verrai ta bonne chère mine. – C'est le principal.

Adieu, pauvre chat.

Ta NOUNOU te bécote.

N'étaient toi, et les besoins de la Littérature, je resterais ici indéfiniment car je m'y trouve de mieux en mieux. Et n'éprouve pas du tout le besoin de la capitale.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] 4 h[eures, 25 décembre 1877].

J'arriverai jeudi par le train express de 4 h 20.

Et avec Suzanne. Tout sera fermé dans la maison avant mon départ. Je ne t'en dis pas plus long, parce que je suis ***broyé*** d'écrire !

Dans 48 h[eures] j’embrasserai donc ma pauvre fille.

Ton VIEUX.

Reçu les 300 francs.

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

[Paris, fin de décembre 1877.]

GUSTAVE FLAUBERT

Vous demande un rendez-vous pour vous dire qu’il trouve votre bouquin une ***merveille***.

Quelle exquise lecture !

À LOUISE DE HEREDIA

[Paris, fin de décembre 1877
ou début de janvier 1878.]

[…] Je vous demande bien pardon. Mais j’aime tant votre mari et je le vois si rarement que je le garde chez moi pour dîner dans ma seule compagnie.

Excusez, je vous prie, le sans-façon de mes procédés. […]

À EDMOND LAPORTE

[Paris, 1877-1878 ?]

[Rendez-vous manqué, prochain dîner avec Tourgueneff.]

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] mercredi matin [2 janvier 1878 ?].

Mme Mazeline demeure boulevard Haussmann, 134. Son jour est le vendredi.

Hier, pendant que vous veniez chez moi, j'allais chez vous, ce qui prouve que nous avions une égale envie de nous voir, mon cher vieux.

J'envoie le bas de votre crayonnage à Daudet.

À demain, et tout à vous.

À ERNEST DAUDET

[Paris, 2 janvier 1878.]

Mon cher ami,

Votre père m'a dit que vous étiez très fort sur l'histoire du *Duc d'Angoulême* ! et que vous possédiez à ce sujet une foule de documents.

Quels sont-ils ?

Pouvez-vous me les prêter ?

Je ne vais pas chez vous, craignant de ne pas vous rencontrer, par ce temps de jour de l'an.

Un petit mot réponse, S.V.P.

Et tout à vous.

2 janv. 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] samedi 6 [5 janvier 1878].

Rien de neuf, vieux Bab, si ce n'est que je vous attends, que Caro vous attend ***mardi*** avec impatience. Elle a envie de faire votre trombine. Présentement la migraine lui fait prendre sa cuvette.

Je vais tout à l'heure dîner chez Taine et lui réclamer votre parapluie, espèce de Louis-Philippe que vous êtes.

Je me suis remis à écrire ; trois pages à peine sur la Révolution, voilà tout ce que j'ai fait ! mais j'en suis content.

Dans une huitaine j'espère aborder notre Duc ! Adieu.

À bientôt.

Votre GÉANT qui vous aime.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Paris, samedi soir [12 janvier 1878].

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère et vieille amie ! – Que ne venez-vous à Paris ! Ce me serait bien plus commode ! Votre belle-sœur a dit aujourd'hui à ma nièce que peut-être vous y viendriez cet été. – Espérons-le, hein ?

Je travaille dans des proportions que j'ose qualifier de « gigantesques ». – En trois mois, du 3 octobre au 27 décembre, j'ai pris un après-midi de congé ! – Et depuis que je suis ici, je ne fais que lire et prendre des notes. Mon horrible bouquin est un gouffre, qui s'élargit sous moi à chaque pas. – Je suis maintenant dans le celticisme, dans la Critique historique et dans l'histoire du duc d'Angoulême !

Les deux chapitres que j'ai immédiatement à écrire sont les plus difficiles ! – Quand en serai-je sorti !

En lisant un tas de choses sur la Restauration j'ai trouvé que le 16 mai était comme le raccourci de cette époque – même aveuglement, même bêtise. – Nous en sommes sortis d'une façon inespérée. – Et maintenant on est à l'espoir. Messieurs les Bonapartistes deviennent républicains ***(sic)*** ! Tout cela est à crever de rire !

Mais nous avons ***frisé*** l'égorgement, ni plus ni moins. Je vais de temps à autre déjeuner chez mon ami Bardoux, et j'en apprends de belles ! Il m'a promis des notes tendant à l'éreintement de la magistrature ! – ***Beau sujet !*** – L'histoire de Pinard, auteur obscène, est parfaitement vraie. ***N.B.*** Et je soupire toujours après ses poësies.

Le p[ère] Didon m'a demandé de vos nouvelles avant-hier. – C'est un homme aimable. – Et même très aimable.

Mais c'est un prêtre. Or, mon éloignement des sectaires va si loin que le livre de mon ami Robin sur *l'Éducation* m'a fort déplu. Les Positivistes français se vantent : ils ne sont pas positivistes ! Ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un H. Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! – De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste ? – Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand.

N'importe ! La théorie de « l'évolution » nous a rendu un fier service ! Appliquée à l'Histoire elle met à néant les Rêves sociaux. – Aussi, remarquez qu'il n'y a plus de socialistes. – Sauf le fossile Louis Blanc !

Rien à l'horizon littéraire. Ah ! si fait ! Je vous recommande une traduction de l'espagnol par José Maria de Heredia, *Histoire véritable de la découverte de la Nouvelle-Espagne*. C'est un vrai régal que ce livre.

Je ne vais pas – et, de tout l'hiver probablement, n'irai point au spectacle, – tant j'ai besoin de mes soirées. – Afin de fuir les dîners en ville, j'invente chaque jour, des blagues impudentes. Vendredi prochain pourtant, je dînerai chez Charpentier, avec Gambetta.

Le père Hugo continue à être adorable – et trop hospitalier.

On m'a conté sur notre Bayard de jolies anecdotes mais ce pauvre vieux devient attendrissant. Il y a en lui du Charles X et du Macbeth.

Je regrette Emmanuel. Avec un peu plus de lettres c'eût été un Henri IV, ne trouvez-vous pas ? Pas un roi n'a été regretté comme il l'est. Il a été malin, fort, et juste.

Comment va votre mari ? Et vous ? Et vous ? Et vous ? Auquel *[sic]* songe bien souvent…

Votre GVE.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] nuit de samedi [12-13 janvier 1878 ?].

Mon bon,

Vous ne devez pas être malade puisque vous vous êtes présenté chez moi aujourd'hui ? – Et je vous soupçonne de vouloir demain, vous livrer à ***quelque turpitude***, c'est-à-dire entendre de la musique ou voir de la peinture, ***arts inférieurs***.

Quant à ***Bouvard et Pécuchet*** je vous lirai ce qui est fait, quand il vous plaira. Vous viendrez dîner ici, – et nous div[is]erons la lecture en deux séances.

Je n'ai de libre cette semaine que mardi, jeudi et samedi. – Voulez-vous remettre la chose à l'autre semaine ?

Aujourd'hui je voulais aller voir Mme Viardot. Présentez-lui mes excuses. Mais j'ai été retenu par Renan qui m'a fait une lecture.

Ma nièce est désolée d'avoir manqué votre visite. Son jour est le ***mercredi***.

Je tâcherai d'aller vous voir mardi dans l'après-midi, vers 4 ou 5 heures.

Actuellement je suis perdu 1° dans la Critique historique 2° dans le celticisme, et 3° dans l'histoire du duc d'Angoulême !!!

Ce bouquin-là est lourd ! Aurai-je assez de forces pour le continuer ? Il faut être fou pour l'avoir entrepris. Cependant ?…

Adieu, mon cher bon vieux. Vous n'êtes pas gentil de me manquer demain.

Je vous embrasse.

Votre

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 13 janvier 1878.]

Mon bon,

Je ne vous en veux pas. Je vous écris un mot de réponse et je continue à vous trouver le plus incompréhensible des bonshommes.

Eh bien, je choisis ***samedi prochain***. Si ce jour-là, vous manquez, je demanderai une consultation aux Princes de la Science.

Procurez-vous le feuilleton théâtral de Zola – de ce soir. Et voyez ce qu'il dit de ***Macbeth***. Il ne trouve pas Shakespeare vivant ! parce qu'il n'est pas contemporain ! Lisez-le pour vous punir.

Votre

GVE FL.

Dimanche soir, 11 h[eures].

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Lundi, 14 janv[ier 18]78.

Mon cher ami,

Je suis en effet un être bizarre, mais cette fois-ci moins que vous ne le croyez.

Je vous avais dit que le gros Khanykoff m'avait invité pour aujourd'hui. J'aurais pu me dégager s'il n'avait invité personne pour la circonstance… mais, pensez-y, deux mathématiciens qu'on fait venir exprès ! Ma réputation est déjà si mauvaise (quant à l'exactitude) que je me serais perdu à tout jamais.

J'ai lu le feuilleton de Zola… Que voulez-vous ? Je le plains. Oui, c'est de la compassion qu'il m'inspire : et je crains bien qu'il n'ait jamais lu Shakespeare. Il y a là une tache originelle dont il ne se débarrassera jamais.

Ainsi, c'est pour SAMEDI !

C'est moi qui serai ponctuel ce jour-là.

Tout à vous.

IV. TOURGUÉNEFF.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] samedi [19 janvier 1878].

Pas de nouvelles de Bardoux, mais je lui écris immédiatement pour lui demander quel jour il veut venir dîner chez moi.

Si je n'ai pas de réponse lundi soir, j'irai mardi au ministère. Et n'ayez pas peur, mon vieux Bab, je le talonnerai.

Hier j'ai dîné chez Charpentier avec Gambetta. Et nous sommes maintenant très amis. Nous avons eu ensemble une conférence particulière. Encore trois pareilles et nous nous tutoyons ! ***(Sic.)***

Avant tout, il faut que mon bon Laporte ait une place chic ! J'y arriverai.

Le duc d'Angoulême m'abrutit complètement. Je deviens lui.

Adieu, vieux. Bon espoir.

Je vous embrasse.

À MARGUERITE PELOUZE

[Paris, 19 janvier 1878.]

Eh bien, chère Madame, quand venez-vous ***donc*** ? Il m'ennuie de ne pas vous voir, ou tout au moins de n'avoir pas de vos nouvelles.

Dès que vous serez à Paris, envoyez-moi un mot, et j'accours.

D'ici là, je vous baise les mains et suis votre affectionné et dévoué

Samedi 19 janvier.
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mardi matin [22 janvier 1878].

Pas de nouvelles de Bardoux ! Voilà bientôt quinze jours qu'il nous laisse le bec dans l'eau. Impossible de savoir quel jour il viendra dîner ici. J'irai chez lui ***jeudi*** si d'ici là nous n'avons pas de réponse.

D'après une conversation avec Burty, dimanche dernier, je ne crois pas qu'il y ait de changements graves avant la fin de l'exposition. Chennevières restera jusque-là probablement.

Un de ces jours je dois déjeuner chez Gambetta.

Mme Charpentier m'a prié de lui amener Bardoux au prochain dîner, de vendredi en trois semaines.

Ce qui m'embête, c'est de savoir que mon vieux Bab se ronge et s'embête là-bas dans sa solitude ! Un peu de patience, mon bon vieux !

N.B. Envoyez-moi dès maintenant la liste d'ouvrages à consulter.

Je suis abruti de lectures. Raison de plus pour continuer.

Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

LAURE DE MAUPASSANT À GUSTAVE FLAUBERT

[Étretat,] Pavillon des Verguies, le 23 janvier 1878.

Puisque tu appelles Guy ton fils adoptif, tu me pardonneras, mon cher Gustave, si je viens tout naturellement te parler de ce garçon. La déclaration de tendresse que tu lui as faite devant moi m'a été si douce que je l'ai prise au pied de la lettre, et que je m'imagine à présent qu'elle t'impose des devoirs quasi paternels. Je sais d'ailleurs que tu es au courant des choses, et que le pauvre employé de ministère t'a déjà fait toutes ses doléances. Tu t'es montré excellent, comme toujours ; tu l'as consolé, encouragé, et il espère aujourd'hui, grâce à tes bonnes paroles, que l'heure est proche où il pourra quitter sa prison et dire adieu à l'aimable chef qui en garde la porte.

Si tu peux, mon cher vieil ami, faire quelque chose pour l'avenir de Guy, et lui procurer une position à sa convenance, tu seras mille fois béni, mille fois remercié ; mais il n'est pas besoin que j'insiste près de toi, puisque je suis sûre d'avance que la mère et le fils peuvent compter sur ton appui. Si j'étais moins loin de Paris, je serais allée tout simplement frapper à ta porte, un soir après dîner ; j'aurais réclamé une petite place au coin de ton feu, et nous serions restés longtemps à causer ensemble, comme des compagnons d'enfance qui se retrouvent avec plaisir, et qui s'aiment toujours, en dépit des longues séparations. Mais je suis ici, à Étretat, tout engourdie par les influences narcotiques de l'hiver, du silence et de la solitude. –

Je ne sais encore à quelle époque je pourrai aller à Paris ; cependant je crois que j'attendrai le mois de mai, afin de voir l'Exposition universelle. J'espère que tu ne seras pas parti pour la Normandie, et que je te trouverai encore faubourg saint-Honoré. Ma première visite sera pour toi et

pour la chère Caroline, dont je n'entends pas parler assez souvent. Fais-lui tous mes compliments, je t'en prie, et ne crains pas d'ajouter que mon affection pour elle a quelque chose de maternel. J'ai si bien connu, j'ai tant aimé ta sœur. –

Dis-moi, mon bon Gustave, est-ce que tu ne veux plus venir à Étretat ? – Tâche donc de t'entendre avec Guy, et de me donner quelques jours, lorsqu'il viendra revoir son cher pays. Je t'adresserai bientôt ma requête de vive voix, et je serai bien maladroite si je n'obtiens pas une bonne et sérieuse promesse.

Adieu mon ami, mon vieux camarade, je t'embrasse de tout mon cœur.

LAURE.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris, 24 janvier 1878.]

Mon cher ami,

Voulez-vous, dimanche prochain, à 7 h[eures] venir dîner rue du Faubourg-Saint-Honoré 240, avec Bardoux, Tourgueneff et Pouchet, chez

vôtre

Réponse immédiate S.V.P.

***

Jeudi, 2 h[eures].

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] dimanche, 1 h[eure] de nuit
[27-28 janvier 1878].

Vieux Bab,

Bardoux sort d'ici, où il a dîné. – Je l'ai pris, dans mon cabinet seul à seul et lui ai reparlé de vous, en insistant le plus possible pour ***que ça en finisse***.

Voici sa réponse : « Je te promets que je pense à ta recommandation. D'ici à peu il va y avoir un remaniement complet dans les Beaux-Arts. Et je ***lui*** trouverai quelque chose de bien. » – Avant de s'en aller je lui ai re-parlé du sieur Laporte. Et son dernier mot a été : « Sois sans crainte. »

De plus, il m'a indiqué un truc pour le trouver chez lui ***seul***. C'est d'y aller à 6 h[eures] du soir. – J'en profiterai.

Autre histoire : il s'engage à faire recevoir la fameuse Féerie ! D'ici à 8 jours. – Je lui donnerai le ***ms.*** que je croyais à Croisset, et que j'ai retrouvé dans le bas de mon armoire depuis qu'il est parti.

Si ça réussissait, ce serait une fortune pour votre Géant !

***

Enfin, j'ai trouvé un Bonhomme qui possède ***toutes*** les éditions du VIEUX !

Avec une lettre de recommandation, nous irons chez lui quand vous voudrez !

***

Je continue à lire démesurément mais je n'avance pas ! parce que je ne sais comment présenter ma critique historique. Espérons que mon entendement se débouchera à quelque jour.

L'histoire de la Féerie forcément va me faire aller souvent chez B[ardoux]. – Et j'activerai votre affaire. Pas de nouvelles de d'Osmoy. Il a un enfant très malade. Comme il est en tiers dans ***Le Château des cœurs*** nous allons nous retrouver.

Je me ronge en pensant à vous, que j'embrasse.

À PHILIPPE LEPARFAIT

[Paris, 30 janvier ? 1878.]

Écris donc à Billard de venir me voir au plus vite.

Je sais que Lemerre veut faire une édition des poësies de Bouilhet. (Mais il faut s'entendre avec Lévy, pour ***Melaenis***, etc. !)

Bardoux veut faire reprendre ***Mme de Montarcy*** à l'Odéon. – J'ai insisté pour ***Faustine*** aux Français.

J'ai trouvé ***notre*** ministre exquis.

Je suis réconcilié avec d'Osmoy.

Tout à toi.

Mercredi soir.

À PAUL MEURICE

[Paris, 30 janvier 1878.]

Mon cher ami,

Je viens de voir le prince Napoléon.

Voici le résultat de cette visite.

Envoyez, soit à lui, soit à moi, l'épreuve en question. Il écrira une note rétablissant l'exactitude des faits. Après quoi notre cher maître en usera comme il lui plaira.

Le Prince aimerait mieux qu'on ne parlât pas de lui, du tout. Je lui ai fait comprendre que sa demande était ***grièv*e**. Il faut que la Vérité soit connue.

Tout à vous, mon cher Meurice.

Votre

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Mercredi soir.

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris, 30 janvier 1878.]

Mon cher ami,

Voici *la Féerie* en question.

Lis-la d'abord – pour que j'aie là-dessus ton opinion.

Et avertis d'Osmoy.

Je joins au paquet un petit volume de ton serviteur que tu ne dois pas connaître.

Dès que tu auras du côté de la Féerie quelque chose de net à m'apprendre fais-moi un signe et j'accours.

Tout à toi.

Mercredi 30 janvier.

À LAURE DE MAUPASSANT

[Paris,] 31 janvier [1878].

Ma chère Laure,

Guy t'aura sans doute écrit que dimanche dernier je l'ai présenté à mon ami Bardoux, à son excellence en personne. Jusqu'à présent nous n'avons que des promesses ! Mais je te jure que je harcèlerai le susdit ministre – et que si notre jeune homme ne sort pas de sa galère, ce ne sera pas de ma faute !

Ah ! pourquoi donc, ma chère vieille amie, ne nous voyons-nous pas plus souvent ! Comme nous aurions de plaisir à causer du vieux temps ! Mais la vie est mal faite ! Résignons-nous !

Non ! Je ne serai pas parti pour Croisset si tu viens ici au mois de mai. – Et cet été je compte aller te faire une visite à Étretat.

Ton fils « fait les délices » de notre petit groupe. Tourgueneff est bien drôle avec lui. Guy l'éblouit

complètement et le démoralise ou plutôt le ***pervertit***. Voilà un triomphe. […]

À PAUL CHÉRON

[Paris, janvier-mars 1878 ?]

Voici une re-liste qui se recommande à vous, mon cher ami.

Ce dont je suis le plus pressé, c'est de la ***Revue protestante***.

Je viendrai à la Bibliothèque, jeudi ou vendredi.

D'ici là, tout à vous.

Troubat m'a écrit pour que j'intrigue en sa faveur près de Bardoux !!!

AU PRINCE NAPOLÉON

[Paris,] vendredi matin [1er février 1878].

Monseigneur,

Voici ce que j'ai trouvé sur ma table hier au soir, en rentrant. Il était trop tard pour vous l'envoyer.

Je passerai chez vous tantôt, entre 5 et 6 heures.

On me paraît être dans les dispositions les plus conciliantes ?

Je suis, Monseigneur,

votre très affectionné

À MONSIEUR BILLARD

[Paris, 1er février ? 1878.]

Monsieur Billard,

Je crois que j'arriverai près de Lévy, à ce que nous désirons l'un et l'autre.

Mais il faudrait nous entendre auparavant – et nous être entendus avec Lemerre avant de faire aucune démarche près de Lévy.

L'heure que vous m'indiquez est un peu matinale pour moi ! Si vous ne ***pouvez*** m'en donner une autre, je l'accepte néanmoins. – Dans ce cas-là, venez chez moi le jour qu'il vous plaira. Vous me réveillerez, et nous causerons de notre affaire.

Quand vous aurez monté mon long escalier ayez l'obligeance de sonner à la porte ***de gauche***.

Agréez je vous prie, l'assurance de ma considération.

240, rue du Faubourg-S[ain]t-Honoré.
Vendredi soir.

Dimanche prochain, je serai chez moi tout l'après-midi.

À PAUL MEURICE

[Paris,] 2 février, 3 h[eures] [1878].

Mon cher Meurice,

Voici ce que le Prince me renvoie.

N.B. selon lui, tout ce chapitre est à refaire et il aimerait mieux que V[ictor] H[ugo] ne parlât point de lui.

Avant de remettre cette feuille au Maître, voulez-vous que nous en devisions seul à seul ?

Je ne sortirai pas de chez moi, cet après-midi ni ce *soir*. – Demain matin, non plus (mais dans l'après-midi de demain j'ai du monde et nous ne serions pas libres. – Le soir j'irai chez Bardoux). – Enfin, donnez-moi un rendez-vous, j'y serai.

Tout à vous.

Ex imo.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] jeudi, 3 h[eures] [7 février 1878].

Mon vieux Bab,

Quand vous verrai-je ?

Dimanche soir, Caro a encore reparlé de vous, à Bardoux, chez lui, au ministère – et je ne vois rien venir.

D'Osmoy a un fils malade d'une fièvre typhoïde. Mais le gamin va mieux (d'après un télégramme dudit d'Osmoy, hier soir). Donc, dans quelques jours, je relancerai d'Osmoy. Ces

promesses sans résultat commencent à me taper sur le système.

Avertissement : Mme Lapierre m'a dit hier : « Est-ce vrai que vous travaillez à obtenir une position pour votre ami Laporte ? »

Réponse : « Non ! pas du tout ! »

***

Qui nous a trahis ?

À bientôt n'est-ce pas ?

Votre GÉANT
exaspéré par les Sorties et les Dîners en ville.

À PAUL MEURICE

[Paris, 7 février 1878.]

Mon cher ami,

Comme j'ai peur que mon portier ne vous reçoive pas – car dans la semaine je suis obligé de me clore pour pouvoir travailler, ayez l'obligeance de me prévenir, la veille, par un mot.

Demain et après-demain dans l'après-midi, je serai sorti. – Mais lundi tout l'après-midi je serai chez moi.

Faites-moi le plaisir de présenter mes excuses à Victor Hugo. – J'ai l'air de l'oublier, je ne vais pas le voir. – Et j'en suis désolé. Un de ces jours je réparerai mes torts – involontaires.

Tout à vous, cher ami.

Jeudi, 3 h[eures].

AU PRINCE NAPOLÉON

[Paris, 7 février 1878.]

Monseigneur,

J'ai reçu hier, ce mot de Paul Meurice :

« J'irai dès que j'aurai un moment vous montrer la version nouvelle qui coupera court, je crois, à toute susceptibilité personnelle en maintenant les droits de la vérité. »

Attendons.

Et croyez, Monseigneur, que je suis entièrement vôtre

Jeudi, 3 h[eures].

AU PRINCE NAPOLÉON

[Paris, 8 février 1878.]

Monseigneur,

Je vous prie de m'excuser. Mais demain il me sera impossible de dîner chez vous. J'ai deux amis chez moi !

La nouvelle version ne m'est pas encore parvenue. Dès que je l'aurai, je vous l'apporterai. D'ailleurs, un des soirs de la semaine prochaine j'irai chez Victor Hugo pour ***en*** causer avec lui, et savoir le fond.

Je suis, Monseigneur,

votre très dévoué

Vendredi soir.

À HENRI GAIDOZ

[Paris, 11 février 1878.]

Monsieur,

Vous m'avez tellement bien reçu que je n'hésite [pas] à vous importuner de nouveau.

Je voudrais une preuve (texte ou raisonnement) démontrant que : ***les monuments dits celtiques ne sont pas faits par les Celtes***.

Vous m'avez dit qu'il y en avait beaucoup dans l'Inde, où on en construit encore de pareils. Et beaucoup aussi, dans l'Algérie.

Avant l'année ***1844***, existait-il des textes sur cette question ? où sont ces textes ? – Dans ce cas-là ce serait un argument suffisant pour démolir le celticisme.

Mille remerciements d'avance – et croyez je vous prie, que je suis, cher Monsieur,

tout à vous.

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

***

Lundi 11 février.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris,] dimanche après-midi [17 février 1878].

Ma chère belle,

Je voulais vous aller voir hier. Mais les obsèques de Claude Bernard m'ont retenu trop longtemps.

Quand partez-vous ? Combien de temps serez-vous partie ? – ***Je tombe de fatigue***, résultat de mes nombreux dérangements, ineptes !

Je voudrais vous voir ! Mais quand ?

Voici votre invitation pour les Charpentier. J'irai chez eux ***vendredi prochain***. Tâchez d'y être ! Reculez votre départ.

N.B. Dites à Georges de venir me trouver ce soir. J'ai quelque chose à lui communiquer.

Tout à vous, avec mille tendresses de votre vieux et ***sensible***

POLYCARPE.

À ALEXANDRE BERTRAND

[Paris,] dimanche 17 février [1878].

[…] En lisant votre très intéressant volume sur l'***Archéologie celtique et gauloise*** vous indiquez p. 148 que M. de Longpérier a signalé à la société des antiquaires de France, l'existence de monuments celtiques en Algérie depuis longtemps déjà. […] Seriez-vous assez bon pour me dire dans quel tome de ce recueil je puis trouver son travail ? et en quelle année ? […]

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] lundi, 4 heures [18 février 1878].

Vieux,

Comme l'enfant de d'Osmoy est hors de danger, je viens d'écrire à son épouse pour qu'elle force ledit sieur à me donner un rendez-vous et à y venir. Dans mon billet je lui parle d'une place d'***Inspecteur des Bibliothèques populaires***.

Bardoux n'est pas facile à saisir, mais je crois qu'il dînera vendredi prochain chez Charpentier.

En tout cas, ô Bab, arrangez-vous pour rester à Paris, puisque vous devez y venir vers vendredi ou samedi prochain, n'est-ce pas ? Vous savez le proverbe : loin des yeux, loin du cœur ! Il faut, mon bon, surveiller ses affaires soi-même, ne point lâcher le morceau et ne quitter Paris qu'avec la chose enlevée. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour le moment.

Et je vous embrasse.

Votre GÉANT.

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris,] lundi 18 [février 1878].

C'est encore moi !

Tu finiras par me prendre en haine, tant je t'importune !

Mais ceci est ***personnel***.

L'affaire du Crédit Lyonnais est ratée. Commanville se présentera chez toi, ***mercredi matin, vers 11 heures***.

Pour que tu parles à M. Germain. Je te prie de lui accorder cinq minutes d'audience.

Si tu peux faire quelque chose de ce côté-là tu me rendras le plus grand service.

Merci d'avance, mon bon vieux

et tout à toi.

À LECONTE DE LISLE

Paris [vers le 19 février 1878].

Merci de ton envoi, mon cher ami. Ceci sera mon exemplaire de Paris ; l'in-octavo est à Croisset.

J'ai relu dans cette nouvelle édition mes pièces favorites, avec le ***gueuloir*** qui leur sied, et ça m'a fait du bien.

Coppée m'a dit que ta ***Frédégonde*** avançait ; l'idée de l'exaltation à laquelle je serai en proie le jour de la première m'effraye d'avance. Quand sera-ce ?

Et nous ne nous voyons jamais ! ce qui est idiot.

Il faudra pourtant que nous passions prochainement toute une après-midi ensemble. Nous devons en avoir à nous dire ! Je suis maintenant très dérangé, mais à bientôt.

Ton VIEUX qui t'aime et t'admire.

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Paris, 20 février ? 1878.]

Ma chère Madame Charpentier,

Voulez-vous me rendre ***un service*** ?

C'est d'envoyer boulevard Haussmann, 113, à M. Laporte, une invitation pour votre soirée de vendredi prochain.

Ledit Laporte est un ***ami***. Et j'aurais besoin qu'il fût chez vous, ce jour-là.

Mille remerciements d'avance.

Votre vieux solide et tout dévoué

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris, 21 février 1878.]

Mon cher ami,

1° ***Commanville*** s'est présenté deux fois chez toi cette semaine, sans pouvoir te rencontrer. Et il a peur de te fatiguer par ses importunités ! Cependant, nous avons ***grand besoin*** que tu t'occupes de son affaire. Je te demande cela comme le plus grand service que tu puisses me rendre.

2° D'Osmoy a dû te parler d'un dîner à faire au restaurant. – Nous trois, seulement, afin qu'on ait le temps de deviser, loin des autres.

J'ai des masses de choses à te communiquer pour toi, pour moi, pour tout le monde.

Que devient la Féerie[1] ? et une reprise de Bouilhet, etc.

Mais le plus important c'est de trouver un capitaliste pour Commanville.

Tu serais bien gentil de me répondre.

Quant au dîner, fixe le jour.

Tout à toi.

Jeudi.

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris, 27 février 1878.]

Mon cher ami,

Ci-joint une demande d'audience qu'on m'a prié de te faire parvenir par mes mains.

Je crois que c'est trop de modestie. La personne se recommande d'elle-même.

***

D'Osmoy m'a fait espérer qu'un de ces jours nous nous réunirions en trio intime. Tâche que cela soit.

Et ***Commanville*** ? ***Quid ?*** As-tu vu les messieurs en question ? Tu sais si la chose m'intéresse, hélas !

Tout à toi.

Ton

Mercredi soir 27.

À GEORGES ET MARGUERITE CHARPENTIER

[Paris, février-mars 1878 ?]

M. Gustave Flaubert présente ses respects à M. et Mme Charpentier.

Il sera fier et heureux de se rendre vendredi prochain à leur honorable invitation.

L'absence de bourgeois le rassure sur son avenir. – Car il est maintenant arrivé à un tel point d'exaspération quand il se trouve avec des personnes de cette espèce, qu'il est toujours tenté de les étrangler, ou plutôt de les précipiter dans les fosses d'aisance (si l'on peut s'exprimer ainsi). – Action dont les conséquences seraient gênantes pour la librairie Charpentier. – Laquelle, il porte dans son cœur, y compris les enfants et le toutou.

***

Vendredi soir.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] vendredi soir 1er mars 1878.

Ce que je deviens ? Mais rien du tout ! Je continue mon train-train. Depuis deux mois, je n'ai pas écrit une ligne, mais j'ai lu ! J'ai lu, à m'en perdre les yeux ! Il m'a fallu repasser les « Histoires générales de la Révolution française » ! – sans compter le reste ! Mettez une moyenne de ***deux*** volumes, par jour ! – Tout cela pour le passage que je vais faire, lequel dépend d'une division de mon chapitre, qui pourrait s'intituler « De la critique historique », laquelle division n'aura pas plus de 10 pages ! – J'espère dans six semaines avoir fini mon 4e chapitre, après quoi, je n'en aurai plus que VI !

En de certains jours, je me sens ***écrasé*** puis, je rebondis.

Un vent de distractions culinaires a soufflé sur la capitale. Tout le monde se plaint de dîner en ville ! J'ai beau inventer des blagues formidables pour me soustraire à ce dérangement, je le subis, et j'en enrage. Aussi, pour avoir

plus de temps à moi, il m'a fallu (momentanément) lâcher des amis. Je n'ai été qu'une fois, chez le père Hugo. – Et je ne fais aucune visite à aucune dame. Ma chevalerie française est vaincue par la Littérature. Par rusticité et égoïsme (économie d'heures) je n'ai point assisté aux funérailles de la pauvre mère Guyon. Voilà bientôt trois ans que je n'ai vu Sylvanire. La princesse Mathilde m'a dit qu'elle était devenue stupide. Cela se peut ? Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée bien médiocre, et engouée de Cuvillier-Fleury (– lequel est un joli coco). Je viens de lire (pas plus tard qu'aujourd'hui) ses ***Portraits révolutionnaires*** ; ça ressemble à du ***Sarcey prétentieux***. Quel bon sens ! et que d'élégance !

Gambetta (puisque vous me demandez mon opinion sur ledit sieur) m'a paru, au premier abord, grotesque – puis raisonnable, puis agréable. Et finalement, ***charmant*** (le mot n'est pas trop fort). Nous avons causé seul à seul pendant dix minutes et nous nous connaissons comme si nous nous étions vus cent fois ! – Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il ne donne dans aucun poncif. Et je le crois Humain.

Ma nièce dessine et peint à s'en rendre malade. Dans deux ou trois ans, elle aura un vrai talent. Mais je ne veux pas qu'elle expose, préférant la voir débuter par une œuvre sérieuse. (Je lui ai lu ce qui la concernait dans votre lettre !)

Le père Didon m'a donné de vos nouvelles, il y a quelque temps. Et j'ai été jaloux de lui, car je commençais à trouver l'absence de lettres un peu longue. Je me ***réjouis*** à l'idée de vous voir cet été. Mais il ***ne faut pas*** venir au mois de juin puisque je partirai d'ici à la fin de mai. Qui vous empêche d'avancer votre voyage d'une quinzaine, au moins ! Voyons ! ***faites ça !*** Soyez gentille ! Paris vous ***épouvante***. Je le comprends ! La vue des lieux où l'on a souffert ravive la plaie. Pendant plusieurs années je me suis

détourné de la rue de l'Est, tant je m'étais embêté atrocement dans cette rue-là. Au fond, je ne regrette nullement ma jeunesse (et vous ?). Ce qui ne signifie pas que je ne voudrais point rajeunir.

Eh bien ! et la mort du Pape ? Voilà un événement qui produit peu d'effet ! L'Église n'est plus où on la mettait, autrefois. Et le Pape n'est plus le Saint-Père.

C'est un petit nombre de Laïcs qui forme maintenant l'Église. L'Académie des Sciences, voilà le concile. Et la disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux Seigneur, comme Pie IX ! – La foule sentait cela parfaitement à ses obsèques (celles de Cl. Bernard). J'en faisais partie. C'était religieux et très beau.

Et que dites-vous du centenaire de Voltaire, monté et dirigé par Menier, chocolatier ! L'ironie ne le quitte pas, ce pauvre grand homme ; les hommages et les injures persistent comme de son vivant. Après tout, je dis une bêtise. Car, pourquoi un chocolatier serait-il moins digne de le comprendre qu'un autre monsieur ?

Et la guerre ? Et les forfanteries de la perfide Albion tournant en eau de boudin ? Farce ! Farce ! « Toutes nos vacations sont farcesques », comme disait le père Montaigne.

N'importe ! sans doute par l'effet de mon vieux sang normand, depuis la guerre d'Orient, je suis indigné contre l'Angleterre ! – indigné à en devenir Prussien ! Car enfin, que veut-elle ? Qui l'attaque ? Cette prétention de défendre l'islamisme (qui est, en soi, une monstruosité) m'exaspère. Je demande, au nom de l'Humanité, à ce qu'on broie la Pierre-Noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce qu'on

détruise La Mecque, et que l'on souille la tombe de Mahomet. Ce serait le moyen de démoraliser le Fanatisme.

Anacharsis Cloots disait : « Je suis du parti de l'indignation. » J'arrive à lui ressembler, ne trouvez-vous pas ? C'était d'ailleurs un drôle d'homme, et pour qui j'ai un faible. Quand on le guillotina, il voulut passer ***après*** ses compagnons « pour avoir le temps de constater certains Principes ». Quels principes ? – Je n'en ai aucune idée, mais j'admire cette fantaisie.

Je vous recommande ***La Conquête de la Nouvelle-Grenade*** par mon ami D[on] José-Maria de Heredia. Cette lecture vous amusera infiniment.

Et recevez toutes les tendresses de votre vieil ami.

Et M. Roger ? Comment va-t-il ? Mieux, ou même bien sans doute, puisque vous ne m'en parlez pas.

Voilà un joli temps pour les espaliers. La sève est en mouvement.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] nuit de dimanche, 1 heure
[lundi 11 mars ? 1878].

Mon vieux Bab,

Vous êtes invité à venir samedi prochain déjeuner chez le ministre de l'Instruction publique à 11 heures et demie. Voilà le résumé de la conversation que je viens d'avoir avec lui, à trois reprises différentes. Le dialogue a été long et sérieux. D'Osmoy qui m'a l'air du vice-ministre, je parle très

sérieusement, veut vous nommer directeur des Gobelins ***(sic)*** à la place de Darcel qu'on se propose de mettre à la porte (c'est un secret d'État). J'ai dit que vous n'en demandiez pas tant. Mais une place médiocre est plus difficile à avoir qu'une très belle.

Nous avons parlé de beaucoup de choses, mais partout il faut des titres ou des précédents. En résumé, on va faire des nettoyages importants, et il y aura place pour vous, ***je n'en doute pas***.

Bardoux est simplement adorable. Il a, de lui-même, travaillé déjà pour que l'on reprenne une pièce de Bouilhet.

Quant à Le Plé, je regarde la chose comme faite. Cependant, ne lui annoncez rien de positif, mais vous pouvez lui dire que j'ai remis sa note, en l'appuyant chaudement. Je n'ai pas manqué de dire ce qu'il a fait pour le buste. Je reparlerai de lui samedi.

Donc, mon vieux, ne manquez pas d'être à Paris vendredi soir. Ce jour-là je dîne chez Baudry et je ne serai guère rentré avant 11 heures ou minuit. Si vous voulez venir, vous m'attendrez. Sinon, soyez chez moi samedi matin vers 9 heures pour que nous ayons le temps de causer avant d'aller déjeuner rue de Grenelle.

J'attends de vous un mot de réponse immédiate, soit par lettre, soit par télégraphe.

Je vous embrasse. Votre vieux

Il faut venir samedi, même si vous aviez les quatre membres cassés. J'ai choisi le jour.

« Plus de Conscription !

« Plus de Droits Réunis ! »

À PAUL CHÉRON

[Paris, 13 mars 1878.]

Mon cher ami,

Pouvez-vous me mettre de côté le ***Journal d'un ministre par Guernon-Ranville*** ?

Questions : connaissez-vous 1° une (ou plusieurs) ***mnémotechnie*** bien idiote – très compliquée, et arrivant à empêcher d'apprendre les dates ? Il me semble que dans un des volumes de Salgues, ***Des erreurs et des préjugés répandus dans la société***, il y a là-dessus une indication ?

2° Quel est l'ouvrage où sont le mieux établis les ***doutes sur la chronologie***, l'embrouillement produit par la différence des calendriers, l'âge des zodiaques, etc. ?

J'irai vous voir vendredi.

D'ici là, – merci d'avance

et tout à vous.

Mercredi 13.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mercredi [13 mars ? 1878].

El Bab,

Je vous attendrai vendredi jusqu'à 6 heures et quart.

Je n'ai reçu dimanche ***aucun télégramme*** ! Aussi n'ai-je rien compris à votre lettre touchant Le Plé.

Et je ne reviendrai pas sur ma recommandation. Ledit sieur m'a rendu un service. Je le défendrai « jusqu'au bout », et si sa nomination blesse l'opinion publique et e...... les Rouennais, tant mieux. Bardoux me prendrait pour un saltimbanque si je revenais là-dessus. Le mal n'est pas grand, d'ailleurs ! Tout cela me paraît être ***des potins*** !

Quant à vous, mon bon, pas d'habit ni de cravate blanche, ce serait parfaitement ridicule.

Nous tâcherons d'avancer la chose ***samedi***. (Je ne crois pas aux Gobelins, bien qu'en ait dit d'Osmoy. Cependant ? Enfin nous verrons.)

À vendredi.

Je deviens si rébarbatif, grossier et violent, que, hier, j'ai été sur le point ***d'injurier*** une belle dame de mes amis. Votre géant est ***insociable***. La bêtise et la lâcheté l'exaspèrent de plus en plus, et je répète ce mot de Mgr le duc d'Angoulême : « ***Plus de tyran !*** Plus de Conscription, plus de Droits Réunis ! »

« Il n'y a plus que des Français ! Nous sommes tous Français ! »

(M[gr] le comte d'Artois, ***elegantius*** : Monsieur, frère du Roi.)

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] mercredi matin [20 mars ? 1878].

Oui ! mon cher ami, comptez sur moi vendredi.

2° Ne pourriez[-vous] pas me faire acheter chez Didot un exemplaire du nouveau ***Dict[ionnaire] de l'Académie française, relié***. Et me l'envoyer, dès que vous l'aurez.

3° Ai-je des sommes à toucher chez vous ? Au commencement de l'hiver, vous deviez faire un tirage de ***Saint Antoine*** ?

À vendredi.

Votre

À ALICE PASCA

[Paris, 21 mars 1878.]

Ma chère amie,

Tout à l'heure en dînant, la p[rince]sse Mathilde a déclaré qu'elle n'avait trouvé de bien à la 1[re] de ***Balsamo*** que : ***M[me] Pasca***. Puis on a parlé de vous ; et la P[rince]sse s'est étendue sur toutes vos perfections extérieures, figure, toilette, et manières. Il va sans dire que je vous ai débiné[e]. Bref, la P[rince]sse vous invite à venir chez elle mercredi prochain à 9 h 1/2. ***Je suis chargé*** de la commission.

Ne me faites pas d'affront. – Vous me ferez demander par un domestique, et je vous présenterai.

Mais nous verrons d'ici là – chez Charpentier vendredi, n'est-ce pas ?

Tout à vous, la plus chère des belles,

Votre

Nuit de mercredi, 1 heure.

À ALPHONSE LEMERRE

[Paris,] 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
jeudi 28 [mars 1878].

Mon cher ami,

Calmann-Lévy nous demande pour la cession de ***Melaenis*** 500 francs ! Ledit poème a été vendu moyennant 400. Donc c'est 100 francs de perte pour l'auteur, ou ses ayants droit. Son premier volume (épuisé) ne lui a jamais rapporté un sol.

Que faire ? Lévy nous tient et nous fait chanter. Il faut en passer par ses conditions, en tâchant qu'elles soient le moins lourdes possible.

Pouvez-vous lui abandonner quelques exemplaires ou lui donner un droit sur chacun ? Mais d'abord quels sont les droits d'auteur que vous, vous donnez sur ***Melaenis*** ?

J'irais vous voir si je n'étais extrêmement occupé pour le moment.

Tâchez de venir chez moi dimanche prochain dans l'après-midi.

Nous avons aussi à régler ce qui concerne une réédition de *Bovary*.

Si vous ne pouvez venir dimanche j'irai chez vous la semaine prochaine.

Mille amitiés.

À ALPHONSE LEMERRE

[Paris, mars-avril 1878.]

Mon cher ami,

Je compte me présenter chez vous *samedi prochain* (après-demain) pour vous communiquer une lettre de Calmann-Lévy – peu satisfaisante.

Il m'est venu une idée que je vous communiquerai.

Donc, à samedi

et tout à vous.

Jeudi.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mercredi [3 avril 1878].

Eh bien, mon Bab, pourquoi ce silence ?

Êtes-vous malade ? Vite une lettre ! Car depuis quinze jours j'ignore ce que vous êtes devenu.

Vous m'avez l'air de vous embêter profondément à Couronne.

J'ai fini le duc d'Angoulême et mon chapitre.

La semaine prochaine je me mets à l'écriture du cinquième chapitre, le pire de tous (la littérature).

J'écris immédiatement à Bardoux et à d'Osmoy pour savoir quand aura lieu notre dîner à trois.

Rien de neuf. Je vous embrasse. Votre vieux GÉANT qui pioche raide.

Quand reverra-t-on votre binette ?

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] samedi [6 avril 1878].

Comme « les petits cadeaux entretiennent l'amitié », je me suis permis tout à l'heure de mettre à la poste ***La Nouvelle Grenade*** de mon ami Heredia. Je vous recommande la préface et tout le style de cette traduction qui me paraît, comme langue, être un chef-d'œuvre.

Je viens de finir mon quatrième chapitre (y compris l'histoire du duc d'Angoulême !), il ne m'en reste que six, sans compter le second volume, lequel se fait de soi-même, et peu à peu. Ce que je vais faire maintenant c'est : ***La Littérature*** ! Comment intéresser avec deux imbéciles qui

causent Littérature ? et que de choses il me faut lire avant de commencer la première ligne !

Je n'ai pas vu ***Les Misérables*** par la raison que je ne vais plus au théâtre. J'y ai trop chaud et ça me fait perdre toute une soirée.

Oui, les sermons du p[ère] Didon sont très suivis. Ma nièce y prend plaisir, ce qui m'étonne, l'éloquence étant une chose qui me laisse absolument froid. J'ai lu de notre ami le même p[ère] Didon un article sur le scepticisme dans la ***Revue de France***. Que je trouve vide ! ou plutôt vuide.

Quelle est l'utilité, où est la beauté de pareils bavardages ? gardez cette opinion pour vous. Je serais fâché de contrarier ce brave homme.

Présentement je me divertis avec le ***Cours*** de Nisard. On m'a dit qu'il faisait partie de la défunte commission du colportage. Tant mieux ! ça me venge !

J'attends toujours les vers obscènes de Pinard, et votre présence au mois de mai. Venez donc ! ***je vous en prie***. Je resterai dans cet espoir jusqu'à la fin du mois, cela vous fera du bien et à moi aussi.

Votre vieil ami qui vous baise les mains.

Je serre celles de M. Roger.

À JULES TROUBAT

[Paris, 9 avril 1878.]

Mon cher ami,

Comment faire pour trouver dans Sainte-Beuve des articles que l'on suppose devoir y être ? Vous m'aviez parlé d'une ***Table générale***. Elle me serait maintenant bien utile.

A-t-il écrit quelque chose sur Mme Cottin ? Où cela se trouve-t-il ? J'aurais besoin de parcourir la liste de tous ses articles sur les romans !

Répondez-moi le plus promptement possible, vous serez bien gentil.

Tout à vous.

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Mardi 9 avril.

À HENRI DE BORNIER

[Paris, 13 avril ? 1878.]

Mon cher poëte,

Voici ma liste – (avec prière de ne pas l'égarer).

Voyez, je vous prie, si vous avez quelques-unes de ces pièces, et d'autres ***ejusdem farinae*** ? L'idéal serait de faire une Histoire de France d'après les données de la Porte-S[ain]t-Martin !

À mercredi prochain, vers midi. – si vous ne pouviez me recevoir ce jour-là, soyez assez bon pour m'en prévenir.

Merci d'avance

et tout à vous.

240, rue du Faubourg-S[ain]t-Honoré.
Samedi matin.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 14 avril 1878.]

Non ! mon bon. Ne venez pas demain parce que tous les jours de cette semaine sauf vendredi je passerai mes après-midi à la Bibliothèque des auteurs dramatiques pour lire des pièces historiques bêtes.

Mais tâchez de venir ***vendredi***. Si, un de ces soirs (sauf mercredi), vous êtes libre, venez.

En tout cas je vous attends vendredi vers 2 heures.

Tout à vous, mon cher ami.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] jeudi soir [18 avril 1878].

Il m'ennuie de mon vieux Laporte. Je n'ai rien de plus à lui dire. Quand le verrai-je ?

Je n'écris pas. Je lis, je lis ! je lis ! Et des choses atroces ! Des pièces historiques stupides et des livres qui ne le sont pas moins.

Une revue anglaise a fait sur moi un article splendide. Ça vous fera plaisir.

Marius Roux, un ami de Guy, m'a adressé une dédicace dont ma modestie rougit.

Quant au jeune Guy, il est si beau que je ne vous en dis rien, mais apprêtez-vous à en ouïr de belles sur son compte. Il nous a donné une *séance* où l'on vous a beaucoup regretté, mon cher vieux.

Ce matin, visite du bonhomme Maisiat toujours le même.

Invitation de Mme Pelouze pour aller à Chenonceaux avec Caro et son mari. Je voudrais que la chose se fît dans la seconde quinzaine de mai, avant de m'en retourner à Croisset où je voudrais être déjà pour re-écrire. Mais le plan de mon chapitre sur la Littérature est diabolique de difficultés, et j'ai encore bien des choses à avaler avant de m'y mettre. J'aurais besoin en ce moment de dix secrétaires.

Bardoux décidément m'a l'air d'un jean-foutre. Pas de réponse à mes billets. Pas de dîner. Si je n'ai de lui aucune nouvelle avant mon départ, j'irai lui reprendre le manuscrit de la Féerie, lui cracherai son fait au nez, et puis, bonsoir.

Conclusion philosophique : le pouvoir abrutit les hommes.

On ne parle que de l'Exposition, ça commence à être une scie.

Tâchez de ne pas trop vous e… dans la solitude et venez voir un peu votre GÉANT qui vous embrasse.

Ce bon Tourgueneff vend samedi ses tableaux à l'Hôtel des Ventes.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 19 avril 1878.]

Mon vieux chéri,

La vente de vos tableaux – qui m'afflige puisque vous en souffrez – vous a sans doute fait oublier qu'aujourd'hui vendredi, à 3 h[eures], vous deviez venir chez moi, recevoir de votre ami des confidences littéraires sur ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]**.

J'ai de mon côté, oublié de vous prévenir de ceci. ***Jeudi prochain*** très probablement vous serez invité à dîner chez Mme Brainne, avec Guy, G. Pouchet, Mme Pasca, et moi. Je saurai ce qui en sera positivement demain, – et vous le dirai dimanche. (Il y a ***10*** jours que j'aurais dû vous prévenir !)

Arrangez-vous aussi pour me donner 2 heures dans l'après-midi de lundi prochain.

Je vous embrasse – à dimanche –

Votre

Vendredi, 5 h[eures].

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 21 avril 1878.]

Ma chère belle,

Le 2 mai il est fort probable que je serai parti pour Chenonceaux avec ma nièce, ou sur le point de partir. – Bref, je ne puis là-dessus vous donner de réponse décisive.

Mais *jeudi prochain* je suis tout à vos ordres.

Tourgueneff gîte rue de Douai, 50. Je doute qu'il puisse être des nôtres jeudi. – Car depuis trois jours, il est dans son lit avec la goutte. – Écrivez-lui, néanmoins. Je l'ai prévenu par un billet, il y a 4 jours.

Ma nièce se proposait de vous avoir à dîner, vous et les Lapierre mardi (c'était, en partie pour cela, que je m'étais présenté chez vous hier). – Dès que l'autre Ange sera revenu, prévenez-nous.

Donc, à *jeudi*, n'est-ce pas, si j'ai bien compris. À jeudi avec Georges, Claudin et Alice. Pour Tourgueneff faites comme il vous plaira. Maupassant est averti.

J'irais bien chez vous mardi. Mais je raterais Chéron – comme l'autre fois. Assez de ratage.

Hier, j'ai été HHHindigné de ne pas vous trouver. Mais je me suis consolé par la pensée que vous n'étiez pas bien malade.

Mille tendresses de votre vieux

POLYCARPE
qui voudrait se livrer sur vous à des Voies de Fait.

À MAXIME DU CAMP

[Paris, 25 avril 1878.]

Mon cher vieux,

Peux-tu m'envoyer dans Henri Martin ce qui s'étend depuis la mort de François Ier jusqu'à l'avènement de Henri IV ? C'est pour vérifier les bêtises que je trouve dans les romans historiques sur le XVIe siècle.

Je tombe sur les bottes ! à force de lire des stupidités.

Mes amitiés au Mouton.

À la fin de la semaine prochaine, j'irai passer trois ou quatre jours à Chenonceaux ; après quoi je ferai mes paquets pour m'en retourner à Croisset – où il me tarde d'être rentré.

J'irai vous voir un de ces jours.

Tout à toi.

Jeudi matin.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] jeudi matin, *8* heures [25 avril 1878].

Un mot, mon cher vieux.

Hier j'ai déjeuné chez Bardoux qui m'a dit : « Je ***n'ose*** faire des destitutions, mais j'ai des places à créer. Voilà la vérité. Dis à ton ami Laporte de venir me voir de temps à autre ***pour que je ne l'oublie pas***. »

Il m'a fait la même recommandation relativement à Guy.

Quant à la ***Féerie***, rien de nouveau, bien que d'ici à trois jours je doive avoir une réponse de Ritt.

Autre guitare : c'est à la fin de la semaine prochaine que je dois mener ma nièce à Chenonceaux. Donc, mon bon, retardez votre voyage jusqu'au 8 ou 10 mai. Après quoi nous nous en retournerons ensemble, probablement, car je commence à être las de Paris, y étant trop dérangé.

Mon chapitre sur la Littérature est à peu près préparé et j'entrevois le suivant : la Politique. Je lis des choses atroces. Bref, il me tarde d'être réinstallé là-bas, à ma tâche.

Adieu, mon vieux chéri, je vous embrasse.

J'ai voulu vous envoyer ce petit mot pour faire luire un peu d'espoir dans le cœur de mon Bab.

À LORD HOUGHTON

[Paris, 25 avril 1878.]

Gustave Flaubert recevra avec plaisir S. G. [Sa Grâce] Lord Houghon, ***dimanche prochain*** de trois à six.

Il lui présente ses respects.

Jeudi soir.

À ÉMILE ZOLA

[Paris, vers le 25 avril 1878.]

Mon Bon,

Lundi soir, j'avais fini le volume.

Il ne dépare pas la collection. Soyez sans crainte. Et je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur.

Mais je n'en conseillerais pas la lecture à ma fille si j'étais mère !!! Malgré mon grand âge, ce roman m'a troublé. Et ***excité***. On a envie d'Hélène, d'une façon démesurée. Et on comprend très bien votre docteur.

La double scène du rendez-vous est ***sublime***. Je maintiens le mot. Le caractère de la petite fille est très vrai, très neuf. Son enterrement merveilleux. Le récit m'a entraîné. J'ai lu tout, d'une seule haleine.

Maintenant, voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, et Zéphyrin n'est pas bien amusant. – Comme personnages secondaires le meilleur, selon moi, c'est

Malignon. – Sa tête, quand Juliette blague son appartement est quelque chose de délicieux et d'inattendu.

Le mois de Marie, le bal d'enfants, l'attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête.

Quoi encore ? Je ne sais plus. – Je vais relire.

Je serais bien étonné si vous n'aviez pas ***un grand succès de femme***.

Plusieurs fois en vous lisant, je me suis arrêté pour vous envier et faire un triste retour sur mon roman, à moi – mon pédantesque roman ! qui n'amusera pas comme le vôtre !

Vous êtes ung Mâle. Mais ce n'est pas d'hier que je le sais.

À dimanche et tout à vous.

Votre vieux

À ÉMILE ZOLA

[Paris,] mardi soir [30 avril 1878].

Mon Bon,

N'ayant pas reçu de lettre, de vous, hier, j'ai compris que la 1re est pour samedi. – Mais quand la répétition ? – Et à quelle heure ?

Tout à vous.

Tourgueneff, que j'ai vu aujourd'hui, va mieux, et compte aller au Palais-Royal samedi, ou tout au moins se flatte d'y pouvoir aller.

Si vous n'avez pas de place pour Maupassant, ***faites-moi inscrire pour deux places*** l'une près de l'autre et jouxtant une sortie afin d'avoir un courant d'air. C'est un ***service*** que je vous demande. – Faites cela et disposez de mon billet, ça vaut mieux.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, avril-mai 1878.]

Vous étiez belle comme un ange, hier soir, ma chère amie. J'en ai gardé un éblouissement. – Si j'étais revenu avec vous en voiture, je ne vivrais plus. J'en serais crevé d'excitation !

Les soirées de Charpentier sont ***le comble de la stupidité***. Et nous autres (moi en particulier), nous somme des idiots d'y venir. Telle est mon opinion.

N.B. Donnez-moi des nouvelles de votre amie Alice.

À bientôt. Deux violents et larges baisers sur vos royales épaules.

Voilà tout ce qu'avait à vous dire

votre vieux

POLYCARPE.

Samedi soir.

À AGÉNOR BARDOUX

[Paris, 2 mai 1878.]

Mon cher ami,

Guy de Maupassant est arrivé chez moi – enchanté de tes promesses. Je t'en remercie et je te prie, je te ***supplie*** d'y donner suite.

Comme je lui crois un grand avenir littéraire il faut qu'il ait deux choses : de quoi vivre et le temps de travailler.

Sa place au ministère de la Marine n'est plus tenable.

Au nom des Lettres, tire-le de là !

Tu feras une action juste. Et tu m'obligeras infiniment.

Ton

Pense aussi à Laporte.

– Et la Féerie, quoi de nouveau ?

Mais le plus pressé, c'est mon jeune poëte.

***

Jeudi 2 mai.

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 2 mai 1878.]

Ma chère belle,

Zola vous a fait inscrire pour une loge. La 1re qui devait avoir lieu samedi est remise à lundi. – Notre voyage de Chenonceaux a été inutilement retardé de 48 heures. – Donc, je n'irai pas à la 1re.

Je suis brisé de fatigue. Mes pauvres yeux n'en peuvent plus à force de lire ! Il est temps que je m'en retourne dans ma Cabane.

À bientôt. Et tout à vous, ange que vous êtes !

Votre vieux

POLYCARPE.

Jeudi soir.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris,] jeudi soir [2 mai 1878].

Mon Bon,

La première de la ***Feuille de rose*** n'aura lieu que lundi, peut-être même mardi, donc je n'y assisterai pas.

Je vous donne congé dimanche prochain. Dès que je serai revenu de Chenonceaux, je vous écrirai.

Notre dîner aura lieu probablement de vendredi prochain en huit (l'avant-veille de mon départ pour Croisset). Le jour convient à Zola et à moi.

Il s'agit de découvrir un local ***aéré***.

Votre VIEUX vous embrasse.

À GERTRUDE TENNANT

[Paris,] samedi [4 mai 1878].

Ma chère Gertrude,

Je vous remercie du fond du cœur pour votre splendide cadeau. ***Rien*** ne pouvait me faire plus plaisir. Je contemple la fille en songeant à la mère. Quand verrai-je en nature l'une et l'autre ? Ne venez pas en France sans me faire un signe d'appel. J'y obéirai avec empressement.

Dans quelles rêveries m'entraîne ce portrait ! Trouville, le rond-point des Champs-Élysées, votre séjour à Rouen, à l'hôtel, vous souvenez-vous ? etc., tout ce que j'ai eu de meilleur dans ma jeunesse ! Mais je n'avais pas besoin de portrait pour cela !

Adieu, ma chère Gertrude, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas ? Et croyez à l'inaltérable affection de votre vieil ami.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris,] dimanche soir [5 mai 1878].

Mon cher ami,

Il y a du changement dans mon Programme. Je ne vais pas à Chenonceaux cette semaine. – Donc, j'ai proposé à Zola et à Charpentier de donner, ***vendredi prochain***, le dîner dont nous devons nous fendre depuis longtemps.

Ce jour-là leur convient ainsi qu'à nos conviés.

Et à vous ? ***quid ?***

Ces agapes fraternelles auront lieu au café Riche.

Vous verrai-je demain à la 1re du ***Bouton de rose*** ? J'ai assisté à la Répétition. Hum ! Hum !

Un mot de réponse ! Tâchez d'être libre vendredi.

Tout à vous.

240 rue Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMOND LAPORTE

[Paris, 7 mai 1878.]

Ô Bab !

Qu'est-ce qu'une conduite pareille ?

Que devenez-vous ?

Quand vous verra-t-on ?

Mme Pelouze s'est donné une entorse, garde le lit et ne peut nous recevoir. Dimanche dernier, au moment où nous avions fini nos malles, une lettre d'elle est arrivée qui a démoli tous nos projets.

Si, à la fin de cette semaine, nous n'avons pas une autre épître, nous annonçant qu'elle veut bien de nous à présent, nous remettrons la partie. Je visiterai l'Exposition puis retournerai à Croisset où il me tarde de me voir, tant j'ai envie d'écrire dans le « Silence du Cabinet » !!!

Je crois que nous n'irons pas à Chenonceaux la semaine prochaine ? Et j'espère dans huit jours faire mes paquets pour être revenu là-bas le 15.

Et vous ? Ce qui serait gentil, ce serait de visiter l'Exposition ***ensemble***.

Je vous embrasse.

Votre vieux VITELLIUS.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] jeudi soir [9 mai 1878].

Mon bon,

Qu'est-ce qu'une conduite pareille ?

Pourquoi ne vous voit-on pas ? Pourquoi n'entend-on point parler de Votre Excellence ?

Vous devez venir ***salonner*** bientôt, j'imagine ?

Un petit mot de vous à votre VIEUX qui vous embrasse.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] dimanche [12 mai 1878].

Mon vieux chéri,

Rien de neuf. Je dois déjeuner chez Bardoux samedi prochain et là, bien entendu, je reparlerai de vous.

Le lendemain dimanche, je compte être rentré à Croisset. Arrangez-vous pour venir m'y voir dans les premiers jours de la semaine.

J'ai écrit à Pouchet relativement à votre livre allemand.

On va se remettre à la pioche. Assez batifolé.

Je ne vous dis pas de venir coucher à Croisset parce que j'ai peur que Mme de La Chaussée n'y soit encore au commencement de la semaine.

Tout à vous. Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 15 mai ? 1878.]

Ma chère Princesse,

Voulez-vous de moi, ce soir ?

Mon programme étant chargé, je reste à Paris quelque temps encore – et ne voudrais perdre aucune occasion de vous baiser les mains, et de vous redire, Princesse, que je suis tout à vous.

Mercredi matin.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] dimanche, 5 heures [19 mai ? 1878].

Chennevières est mis à la porte, et Guillaume va être nommé à sa place. Toute l'administration des Beaux-Arts sera très prochainement nettoyée. ***Surveillez*** icelle, d'ici à samedi.

Dès mon retour, je vous donnerai un rendez-vous.

Tibi.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] lundi soir, 6 heures [27 mai 1878].

Mon vieux Bab,

Tâchez de venir à Croisset lundi prochain pour dîner et coucher, et apportez toutes vos notes sur Couronne. Je ne vous invite pas pour dimanche parce que Commanville y passera probablement la journée. Nous ne serions pas libres.

Je ne suis revenu de Chenonceaux que hier au soir.

D'Osmoy est venu ce matin déjeuner avec moi, et ne m'a quitté qu'à 4 heures. De cette longue conférence il résulte ceci : rien de positif quant aux Beaux-Arts. La nomination de Guillaume n'est pas encore à l'*Officiel*. On parle de supprimer la place ? et de créer un ministère des Beaux-Arts. Bardoux branle dans le manche, à ce que prétend d'Osmoy. Beaucoup de députés de la gauche sont mécontents de lui. Enfin, pour le quart d'heure, rien à faire.

J'ai été chez Bardoux à 2 heures ; il venait de partir pour Versailles.

Mais un autre horizon m'a été ouvert, un horizon féminin, mon bon. Nous causerons de tout cela.

Ce soir le jeune Guy dîne chez moi. Demain je dîne chez le père Hugo que j'ai rencontré dans la rue, pas moyen de s'en défaire, et après-demain par le train de huit heures du

matin je m'emballe pour Croisset, où il me tarde d'être rentré et d'y voir mon bon Laporte, que j'embrasse.

Je vous donnerai de la besogne à emporter.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] lundi [27 mai 1878].

Mes paquets sont faits. Et après-demain j'espère être réinstallé à Croisset, devant ma table ! et en train d'écrire mon chapitre V !

Paris commence à m'écœurer fortement. Quand je l'habite depuis plusieurs mois, il me semble que tout mon être s'en va par mille pertuis et se répand au niveau du trottoir. Ma personnalité s'envole, comme fêlée par le contact des autres. Je me sens devenir cruche. – Et puis, l'idée seule de l'Exposition me fatigue. – J'y ai été deux fois. La vue générale du haut du Trocadéro est vraiment splendide. Cela fait rêver à des Babylones de l'avenir. Quant aux détails, ce qui m'a le plus amusé c'est une basse-cour japonaise. Il faudrait trois mois, à quatre heures par jour pour connaître tout ce qu'il y a dans ces « grandes assises de la civilisation ». Le temps me manque. Faisons notre métier.

Je suis convié au Centenaire de Voltaire. Mais je n'irai pas – car j'en suis à économiser les heures. Cette histoire du Centenaire est bien comique ! Avez-vous vu l'alliance des grandes dames et des poissardes ? Les ennemis de Voltaire sont destinés à être toujours ridicules. C'est une grâce de plus donnée par Dieu à ce grand homme. De celui-là on peut dire qu'il est immortel. Dès qu'on a besoin de lui, on le

retrouve tout entier. – Bref, MM. les cléricaux et MM. les monarchistes perdent complètement la boule.

Avez-vous admiré Sardou trouvant que Thiers était un génie grec, un esprit attique ? – (ce qui est vrai – dans le monde dont Sardou est l'Aristophane).

À propos de théâtre, je n'ai été de tout mon hiver qu'une seule fois au spectacle, – et c'était au Palais-Royal, à la 1re du ***Bouton de rose***. L'œuvre est pitoyable, ce dont ne se doute pas l'auteur. Mon ami Zola tourne à l'absurde. Il veut « fonder une école », étant jaloux du rayonnement d'Hugo. Le succès l'a grisé, tant il est plus facile de supporter la mauvaise fortune que la bonne ! – L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance ! – Je crois que personne n'aime plus l'Art, l'art en soi. Où sont-ils, ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase ? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie.

Avez-vous lu le ***Caliban***, de Renan ? – Il y a dedans des choses charmantes. Mais ça manque de base, beaucoup trop.

Que devenez-vous, pauvre chère amie ? Que lisez-vous ? À quoi songez-vous ? – Quand se reverra-t-on ? Au nom de votre propre dignité, ne vous abandonnez pas !

Serai-je plus heureux l'hiver prochain, viendrez-vous à Paris ?

J'ai passé cinq jours de la semaine dernière à Chenonceaux, chez Mme Pelouze. On y a fait en l'an 1577, une ribote ornée de femmes nues que j'ai envie d'écrire. ***Le sujet*** du roman ***Sous Napoléon III*** m'est enfin venu ! Je crois le sentir. Jusqu'à nouvel ordre, cela s'appellera ***Un ménage***

parisien. Mais il faut que je me débarrasse de mes Bonshommes. J'espère au jour de l'an prochain être à la moitié de ce formidable bouquin.

Allons ! adieu ! Tâchez de tolérer cette gueuse d'existence et écrivez-moi de longuissimes épîtres. Ce me sera un grand plaisir. – Vous le savez bien.

Amitiés au mari. Et tout à vous *ex imo*.

GVE.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, mercredi, 6 h[eures, 29 mai 1878].

Enfin me voilà rentré dans mes Lares ! Dieu merci ! mais *je tombe sur les Bottes* !!! Conséquence de mes deux jours passés à Paris. Et surtout de la journée d'hier. – Que de mal pour avoir une voiture ! et quelle pluie ! J'ai été obligé de refaire sécher mes habits au feu, pour les remettre ce matin.

Dimanche soir, j'ai dîné chez moi – tout seul – et je me suis couché dès 10 heures. – Lundi, j'ai eu à déjeuner d'Osmoy, qui m'a accompagné dans mes courses jusqu'à 4 heures. Il a été *charmant* d'esprit et de cordialité. Cela m'a fait du bien au cœur, car tu sais que Vieux est sensible. Bref, nous nous sommes séparés plus amis que jamais et il m'a promis de me faire une visite à Croisset le 12 juin. Le soir, j'ai eu à dîner mon disciple, qui a partagé mon petit pot-au-feu. J'avais rencontré dans la rue V. Hugo et Mme Drouet (laquelle s'est informée avec beaucoup d'insistance de Mme « de Commanville »). Bref il n'y a pas eu moyen de refuser une invitation à dîner pour hier. Repas fort agréable. – Absence de politique. Sympathie universelle.

Ce matin voyage de Paris à Rouen avec Lapierre chez qui je dînerai demain.

À 11 h 1/2 je suis arrivé ici, par un froid terrible. Mon déjeuner était prêt. Julio a bondi devant moi, et m'a accablé de caresses. – De une heure à trois, j'ai fait des rangements, puis dormi jusqu'à cinq. – Et présentement je puis me remettre à l'ouvrage.

Le jardin me paraît en bel état. Mais la terrasse a bien des vides.

Le Bab viendra me voir lundi. – À moins d'avis contraire, j'attends Ernest, samedi soir.

Maintenant, mon Loulou, parlons de Mme Pelouze. Sa conduite me paraît inexplicable et m'a prodigieusement vexé ! Toché (qui m'a accompagné jusqu'à Amboise) a paru surpris, quand je lui ai dit qu'elle n'avait pas une seule fois répondu à tes billets. – Et quand il a su que vous alliez passer toute la journée à Tours, il a levé les épaules ! Ses protestations d'amitié et compliments littéraires m'ont fait l'effet d'une sorte de réparation. Et puis, à plusieurs reprises, il m'a engagé à revenir à Chenonceaux et à « m'occuper » de Mme P[elouze]. Quel est le sens de tout cela ? – Elle avait peut-être tout bonnement cassé son râtelier ? – Mais en a-t-elle un ?

Cette conduite peu simple contraste avec le caractère que je lui croyais. – Peut-être est-ce un simple caprice ? – Quoi qu'il en soit, ne lui écris pas. Ernest n'a pas non plus à écrire à Toché. – Laissons passer un peu de temps. – Et nous aurons l'explication de ce mystère. –

***

J'étais invité par le Comité ***du*** Centenaire ***de*** Voltaire à orner de ma présence cette petite fête de famille. – Mais j'ai préféré, malgré mon ***culte*** pour Voltaire, ne pas perdre deux jours sur le pavé de Paris. – Et revenir dans ma vieille maison me mettre à la pioche. – Tes prévisions se sont réalisées. Monsieur a lampé, à son déjeuner, toute une cruche de Boisson.

***

Toutes les fois que tu recevras une lettre de moi à Chinon, dis à Mme de La Chaussée que je te charge de – etc. – C'est convenu, et exigé.

Adieu, pauvre Loulou. – Promène-toi. Et soigne-toi. – Rétablis-toi !

Et écris le plus souvent et le plus longuement que tu pourras

au VIEILLARD DE CRO-MAGNON,
au SURNUMÉRAIRE,
à ta NOUNOU,
à ta VIEILLE BEDOLLE D'ONCLE
qui t'embrasse.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi, 3 heures [30 mai 1878].

Va pour mercredi. S'il vous est plus commode de ne venir qu'à 7 heures et demie, je vous attendrai pour dîner.

La dame en question est Mme Adam. D'Osmoy m'a dit qu'elle était plus puissante que ***tous*** les ministres.

J'ai trouvé Julio splendide, il m'a accablé de caresses.

Votre ami a répandu mardi un […].

Ce soir je me remets à *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] et suis enchanté d'être chez moi tout seul.

Adieu, mon vieux Bab, à mercredi. Votre

À tout hasard j'envoie une carte à Guillaume.

À HIPPOLYTE TAINE

[Paris,] 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
jeudi soir [mai 1878 ?].

Mon cher ami,

Vous qui êtes fort en Stendhal, pouvez-vous m'indiquer une édition *lisible* de *La Chartreuse de Parme*, et du *Rouge et Noir* ? Je ne connais que celles de Lévy et de Charpentier, également hideuses. – Et fatigantes pour mes pauvres yeux. Dans le cas où vous posséderiez ces volumes dans les conditions réclamées, je vous les emprunterais.

Pour mes bonshommes (et d'ailleurs, pour moi-même *encore une fois*), je veux relire ces deux livres.

Baudry m'a rapporté un mot de Broca sur vous, tellement beau que je suis désespéré de ne pouvoir l'introduire dans mon roman, comme spécimen de la bêtise doctorale :

« Pour écrire un pareil ouvrage (votre dernier volume) il faut avoir l'esprit et le CŒUR faussés !!! »

Tirons l'échelle. Conclusion : les médecins sont encore plus bêtes que les gens de lettres, ce qui n'est pas peu dire.

Tout à vous, mon cher vieux.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, mai ? 1878.]

Vous m'attendrissez jusqu'aux *larmes*, mon bon Tourgueneff.

Il n'est pas possible d'être plus gentil que vous !

Quel ami j'ai en votre personne.

Je vous embrasse.

À demain, n'est-ce pas ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi soir [3 juin 1878].

Oui, mon Loulou, ton Vieux se trouve bien – et même très bien, au milieu de son vieux Cabinet, dans son vieux Croisset à raboter sa vieille Littérature, sur sa vieille table. Mon V^e^ chapitre est maintenant tout à fait en train, et si rien ne m'arrête, je puis l'avoir fini à la fin de juillet.

Ton mari m'a tenu compagnie pendant 36 heures. – Et est parti ce matin. Le dîner d'hier lui a plu beaucoup. Il a

absorbé pas mal d'aloyau, et immensément de crème. Il était fort content de la réussite de ses travaux horticoles.

Mamzelle Julie n'est pas encore revenue. Un gros rhume la retient à Rouen.

Je compte avoir le bon Laporte, mercredi, à dîner et à coucher.

Dimanche prochain j'aurai peut-être à déjeuner M. et Mme Lapierre ?

Fortin s'est engagé à guérir ma tache frontale, qui est maintenant fort laide – aussi prends-je de la liqueur de Fowler comme une jeune fille chlorotique, et du bicarbonate de soude.

Voilà toutes les nouvelles, pauvre chat. Je te félicite de la société de la bonne Flavie. C'est une vraie amie, celle-là ! ou plutôt c'est la vraie ! – Allez-vous jaboter ensemble ! Dis-lui de ma part mille tendresses. Ce ne sera pas trop.

Là-dessus, Monsieur embrasse son poulot et va se coucher.

Ta NOUNOU qui t'aime.

À CAMILLE LEMONNIER

[Croisset, 3 juin 1878.]

Monsieur, et trop aimable confrère,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt votre travail sur Courbet. ***C'est ça*** ; ce qui veut dire que je pense absolument comme vous.

Un mot profond m'a fait rêver : « Il n'a pas eu la peur sacrée de la Forme. » Rien de plus juste. – Et c'est pourquoi cet habile homme n'était pas des plus grands.

Ce qui me déplaît en lui c'est le côté charlatan. Du reste, je n'aime les doctrinaires d'aucune espèce. À bas les Pions ! Loin de moi ceux qui se prétendent réalistes, naturalistes, impressionnistes. Tas de farceurs, moins de paroles et plus d'œuvres !

Je repousse, cher Monsieur, l'exagération de vos éloges, mais j'accepte l'assurance de votre sympathie – vous serre la main cordialement,

et suis votre

Croisset, près Rouen.
Lundi soir 3 juin.

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, nuit de lundi [10-11 juin 1878].

[Flaubert gronde tout doucement sa nièce de l'avoir laissé quelques jours sans nouvelles.] Puisque tu te plais à Chinon, pourquoi n'y pas rester jusqu'au 16 ? Profite des bons moments, ils sont rares.

Que vas-tu faire ? et qu'allez-vous faire ? Vous me semblez bien incertains, quant à vos projets de voyage. J'imagine que tu vas d'abord voir un peu l'Exposition et le salon, bien entendu. Mais ensuite, iras-tu directement à Plombières ou à Royat ? Ou bien reviendras-tu dans le

pauvre vieux Croisset, qui est maintenant très beau et où je vous plains de ne pas être. Le seul événement de ma semaine a été hier, ici, le dîner de Lapierre. Leur môme, qu'ils m'ont amené, ne m'a pas diverti du tout, mais pas du tout. Son excès d'activité surexcitée par Julio, et d'ailleurs bien naturelle à son âge, comme dirait Prud'homme, m'empêchait de parler, me faisait battre le cœur. Comment des parents sont-ils assez égoïstes pour infliger à leurs amis des supplices pareils ? Mais il est convenu que les célibataires seuls sont égoïstes ! À 9 heures un quart je me suis retrouvé dans ma solitude avec plaisir. Voilà le vrai.

Mes bonshommes se portent bien ; mais, c'est peut-être leur faute, je ne dors pas assez. Pas plus de cinq heures la nuit, et à peine deux dans le jour…

Aujourd'hui, fête à Dieppedalle. Il a passé beaucoup de monde et de bateaux sous mes fenêtres. Comme j'avais tout à l'heure extrêmement froid aux pieds, je viens de me faire du feu. Voilà les dernières nouvelles.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] 13 juin [1878], jeudi.

Ma chère Princesse,

Voilà un mois que je ne vous ai vue ! – et depuis lors, je n'ai pas de vos nouvelles. C'est vous dire que je vous prie de m'en donner, si vous n'avez rien de mieux à faire, toutefois.

À mon retour de Chenonceaux, je me suis présenté chez vous. Vous étiez absente. Je voulais y retourner le lendemain. Mais j'étais tellement trempé par la pluie (bien

que j'eusse été toute la journée en voiture) que j'ai craint de souiller votre demeure, et me suis abstenu.

Je vous suppose maintenant à Saint-Gratien et ayant repris votre vie d'été. Avec qui êtes-vous ? Quels sont vos compagnons ? Comment va Giraud ? Il était malade dans ces derniers temps.

Bien que je fusse spécialement invité au Centenaire de Voltaire, je me suis abstenu d'assister à cette « petite fête de famille », – à cause des gens avec lesquels je me serais trouvé. N'importe ! Les cléricaux ont eu l'avantage de l'emporter comme bêtise et ridicule. L'alliance des duchesses et des poissardes, des grandes Dames et des grosses Dames (les unes connaissant Voltaire aussi bien que les autres), me semble extrêmement drôle – mais c'est de l'histoire ancienne.

Du reste, je ne sais rien de ce qui se passe, maintenant. Car je ne vois personne et je vis complètement seul. Ma nièce est à Chinon – puis elle ira à Plombières. Jusqu'à la fin de juillet je n'aurai pour compagnie que moi-même, et mon toutou. Je profite de cette solitude pour travailler violemment, et avancer mon lourd et interminable bouquin.

L'attentat contre Guillaume me stupéfie. Pourquoi tuer un homme de 80 ans ? On va profiter de l'occasion pour ***sévir*** contre la Presse – ce qui ne servira absolument à rien. Ainsi va le monde.

C'est aujourd'hui que le sort de Taine se décide à l'Académie. J'attends le résultat, pour lui écrire une lettre de félicitations ou de consolations.

Quant à Renan, son affaire est sûre. N'importe, je les trouve l'un et l'autre bien modestes. En quoi l'Académie

peut-elle les honorer ? – Quand on est quelqu'un pourquoi vouloir être quelque chose ?

Je vous baise les deux mains, Princesse, et me mets à vos genoux.

Votre vieux fidèle.

À ERNEST RENAN

[Croisset, vers le 15 juin 1878.]

GUSTAVE FLAUBERT

présente ses respects à Madame Renan

et félicite l'Académie.

Croisset.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche [16 juin 1878].

Mon Loulou,

J'espère dans ta prochaine lettre que je serai fixé sur vos projets ? – En attendant, je vous plains d'être toujours dans l'incertitude. – Ce qu'il y a de sûr c'est que vous ***devez*** pour votre santé (***et la santé avant tout***) aller, toi à Plombières ou à Royat, et ton mari aux Eaux-Bonnes. Elles lui ont fait trop de bien pour qu'il n'y retourne pas cette année coûte que coûte, – et bien que Plombières te soit moins indispensable, tu

aurais grand tort de n'y pas aller. Voilà mon avis, Minerve parle par ma voix. Comme toujours, d'ailleurs.

Cela convenu, je vous conseille de partir *illico*, pour vous épargner des trimbalages inutiles. C'est du reste le moment d'aller aux Eaux.

Je ne m'explique la conduite de Mme Pelouze que par la Démence ! on répond à des lettres comme celle qu'Ernest lui en a écrit une *[sic]* avec ma collaboration. Se repent-elle de sa générosité ? ne peut-elle la mettre à effet ? est-ce pour rompre là-dessus qu'elle s'est conduite si drôlement à Chenonceaux ? D'un autre côté, pourquoi ces protestations à mon endroit ? – Je m'y perds, de plus en plus. – Puisque Ernest connaît Simonnot, son homme d'affaires, à sa place j'irais demander audit sieur, ce que cela veut dire. – Car c'était lui, Simonnot, qui devait verser les fonds.

Commissions me rapporter	Mes gilets de flanelle, Mes bottes, Des bobèches de bougies (Suzanne me dit qu'il y en a à Paris, plein une boîte).

***

J'ai passé toute la semaine dans la plus austère, sous-entendu solitude. Le seul événement a été (avant-hier) l'arrivée de Mamzelle Julie. Elle a une laryngite. Fortin lui a ordonné de l'eau de goudron. En somme, elle n'est pas bien malade.

Je suis à peu près au milieu de mon chapitre. Mais je vais le suspendre un de ces jours pour aller à Rouen, à la Bibliothèque. – Ce sera peut-être mercredi ? ce jour-là, je suis invité chez les Lapierre. Mais la Hideur de mon front

(qui blanchit, du reste) me contrarie. – Médiocrement, après tout.

Quel temps il a fait depuis mon retour ! de la pluie, du froid, bref une température de chien – un climat d'ours ! aujourd'hui, cependant, le soleil se re-montre.

Pauvre fille, tu m'as l'air de regretter Chinon ! et d'être bien mélancholieuse ! – Soigne ton estomac (car tout dépend de l'estomac, ce qui n'est guère spiritualiste), reprends des forces pour te livrer impunément à la Peinture, et revenir en bel état devant ton

VIEUX qui t'aime et t'embrasse.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 7 h[eures] du soir [18 juin 1878].

Mon bon,

Je m'étonne de n'avoir pas de vos nouvelles.

Vous deviez venir demain soir (mercredi) chez votre géant. –

Ne venez que ***jeudi*** (après-demain) parce que demain j'irai [1°] à la Bibliothèque 2° me livrer aux soins d'un pédicure et 3° chez votre ennemi Lapierre.

J'ai attendu jusqu'à la dernière heure pour me décider à mon excursion rouennaise – mais n'ayant pas de lettre de vous, j'ai pensé que votre séjour à Paris s'était peut-être allongé ?

Il faudra que je retourne plusieurs fois à Rouen. Je suis à moitié de mon chapitre. Répondez-moi, *illico*. – En tout cas je vous attends jeudi. Si vous ne pouviez jeudi choisissez votre jour, dans cette semaine, bien entendu.

À vous, vieux

votre GVE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 20 juin 1878.]

Je me réjouis à l'idée d'embrasser mon poulot, lundi vers 5 h[eures]. – Et j'attends dimanche matin un billet me confirmant cette bonne nouvelle. – Voilà tout ce que j'ai à te dire, ma chère fille.

À la place d'Ernest, j'irais maintenant chez Simonnot le prévenir que je quitte Paris (ce serait un prétexte). Et je lui exposerais l'état de mon cœur. Naturellement, il en préviendrait sa bourgeoise – puis, j'attendrais.

Une seule chose me chiffonne dans votre retour à Croisset. C'est que j'ai peur que vous ne remettiez indéfiniment votre voyage aux Eaux – et que les Eaux ne coulent sans vous. Ce qu'il ne faut pas faire.

La maison est prête et vous attend.

***

J'ai eu la visite de Carrière, lundi. – Et hier j'ai passé quatre heures de suite, sans bouger, à la bonne bibliothèque de Rouen, d'où j'ai emporté des livres, que j'avale en ce moment. Après cette séance j'ai été me faire astiquer les

pieds à l'île Lacroix puis dîner chez les Lapierre. À 10 heures et un quart, j'étais revenu.

Il faudra que je retourne à Rouen, une ou deux fois, la semaine prochaine.

Tout à l'heure à 5 heures, je vais avoir Valère.

Adieu, pauvre chérie.

N'oublie pas mes commissions.

Je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

Jeudi, 3 h[eures].

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, près Rouen, jeudi 20 juin [1878].

Mon cher ami,

Je vous estime trop, pour vous envoyer des consolations. – Vous connaissez mon opinion sur l'Académie. C'est elle que je plains. – Et votre échec me renforce dans mon bon vieux mépris romantique pour cette institution. Taine enfoncé par Henri Martin – quel tableau ! – Connaissez-vous un drame historique sur la Fronde, par ledit sieur ? Moi j'ai lu cela, monsieur, – c'est beau, je vous le jure !

Vous rappelez-vous qu'un jour, à propos de l'ignorance des critiques, vous me par*lâ*tes de Gustave Planche, trouvant

que la ***Marie Tudor*** du père Hugo manquait de noblesse – et à ce propos, vous m’avez conté une anecdote sur la grande Elisabeth qui crachait à la figure de ses caméristes.

Pourriez-vous me dire 1° où se trouve cette opinion de Planche et 2° cette anecdote sur Élisabeth.

Mes ***bonshommes*** continuent leur chemin. À la fin de juillet j’espère avoir fini mon chapitre. Alors, je serai à ***la moitié***.

Je suis patient. Mais mes pauvres yeux commencent à se fatiguer.

On m’a renvoyé de Paris une lettre de M. Denuelle qui m’invitait à dîner chez lui. Je n’ai pu répondre en temps (ou à temps ?) – car elle m’est arrivée à trois jours de date. Présentez-lui mes excuses.

Bonne pioche, bonne santé, et belle humeur !

Tout à vous.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, jeudi 20 juin [1878].

Mon bon vieux,

Je vous croyais en Allemagne. Et j’attendais un de ces jours une lettre de vous me donnant des détails sur votre chienne de goutte quand les échos de la Presse pénétrant jusque dans ma solitude m’ont apporté le bruit de vos triomphes oratoires. Bravo, mon vieux chéri ! Votre petit discours est charmant ! Je n’ai qu’un regret, c’est de ne pas avoir été là pour vous applaudir. –

Quant à moi, rien de neuf. *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] marchent assez bien. J'espère avoir fini mon chapitre vers la fin de juillet. Alors je serai à la *moitié* de mon œuvre. Votre ami est patient. – Et mes pauvres yeux commencent à s'user.

Ma nièce et son mari reviennent ici lundi, mais me quitteront bientôt, je crois, pour aller aux Eaux, l'une dans les Vosges, l'autre dans les Pyrénées. – Moi, je ne bouge.

Où ce billet vous trouvera-t-il ? Qu'il vous porte toutes mes tendresses !

Je vous embrasse.

Aucune révélation de nos amis du dimanche. Je sais, seulement, que Mme Daudet est re-mère.

***

Je trouve que Taine enfoncé par H. Martin, c'est drôle !

À MARIE RÉGNIER

Croisset, dimanche [23 juin 1878].

Chère confrère,

J'ai reçu mon exemplaire hier matin et j'ai relu l'œuvre, dont je me souvenais parfaitement. Et d'abord, merci pour la belle dédicace. Cette attention a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ».

Le récit s'avale très vite, c'est amusant et bien composé. Quand vous honorerez mon gîte de votre présence, je vous montrerai les coups de crayon dont je vous ai balafrée. Il y a

des choses exquises, d'autres qui me choquent comme banales et n'étant pas dignes de vous ; mais en somme cela fait un très joli conte. Je vous expliquerai pourquoi je dis « conte » et non « roman ».

Votre pièce eût été maintenant perdue : la saison est mauvaise.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, 16 rue de Mesmes, les Frênes.
Dimanche 23 juin [1878].

Moi aussi, mon bon ami, je croyais être en Allemagne à l'heure qu'il est : pas du tout ! Je me suis laissé embobiner dans cette affaire de Congrès international, qui ***n'aura et ne peut avoir aucun résultat*** – et me voilà prononçant des discours et patati et patata ! Mon ami, quelle drôle de chose qu'une assemblée délibérante ! Voilà Hugo qui prononce hier un superbe discours ; ce discours est acclamé – l'impression en est votée – comme dans la Constituante ! – et cinq minutes plus tard on vote une résolution, diamétralement contraire à son discours – et il la vote ***Lui-Même*** !! Nous avons une Commission qui siège tous les jours (j'en suis le vice-président) – nous piétinons sur place comme des imbéciles – et je commence à croire que nous le sommes effectivement. J'en ai par-dessus la tête, et je file dès ***jeudi*** pour Carlsbad – où je vous prie de m'écrire (C[arlsbad], Bohême, poste restante). L'eau que j'y boirai est aussi une illusion peut-être – mais ça n'est pas si visible.

Quant à vous santé et patience – voilà ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

J’ai vu Zola un instant : il a acheté une petite maison dans les environs de Maisons-Laffitte – et il va s’y installer.

Ce n’est certes pas un grand écrivain que H. Martin – mais avouez que Taine dans le fauteuil de Thiers – cela paraît monstrueux ! – Personnellement – j’aime beaucoup Martin et je suis content de son succès.

Je vous embrasse

IV. TOURGUENEFF.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi [26 juin ou 3 juillet 1878].

Ma chère Princesse,

J’ai eu de vos nouvelles indirectement, dimanche dernier, par le Général anglais (dont je ne sais pas le nom, – d’autant plus que ma cuisinière l’a estropié en me l’annonçant – le nom, et pas le général), enfin, ce grand maigre, qui vient chez vous, quelquefois – homme fort aimable, et d’excellentes manières.

Il fait une tournée artistique dans ma *localité* (comme disait M. de Villèle en parlant de la Grèce) et m’a paru enchanté de tout ce qu’il voit.

Nous avons causé de « la Princesse », naturellement. C’est vous dire que sa visite m’a été agréable.

Je n’en ai pas reçu d’autres depuis un mois. – Le temps s’écoule tranquillement et laborieusement.

Le bon Taine m'a écrit, la semaine dernière, pour me donner un renseignement que je lui demandais. Il me paraît très consolé de son échec. Vous me dites que tout le monde, au fond, ambitionne d'être de l'Académie française. – Pas tout le monde, je vous assure ! Et si vous pouviez lire dans ma conscience vous verriez que je suis sincère. Les protestations là-dessus sont de mauvais goût. N'importe ! je crois que je ne *calerai* pas. Cet honneur n'est point l'objet de mes rêves. Ce que je rêve, les hommes ne peuvent pas me le donner.

Pour dire le vrai, je ne rêve plus grand-chose. Ma vie s'est passée à vouloir saisir des Chimères. J'y renonce.

Il paraît que Paris est intolérable, odieux – et torride. Ici, non plus, la chaleur n'est pas médiocre. Je vous souhaite un peu de fraîcheur à Saint-Gratien. En bougerez-vous ? Non, sans doute ? Car je ne crois nullement à votre visite, que m'a annoncée ce bon général ! Cependant ?… Ah ! cela, ce serait un honneur et un bonheur – car, vous savez, Princesse, que je suis

votre fidèle et dévoué

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 30 juin 1878.]

Mon cher Guy,

Comment va votre pauvre maman ? Je voudrais avoir de ses nouvelles – des vôtres aussi. – Et n'ai rien de plus à vous dire.

Je travaille comme 36 mille hommes. Présentement, c'est la Grammaire française qui m'occupe – est-ce bête, mon Dieu ! Bref, j'espère avoir fini mon chapitre V (= la Littérature) à la fin de juillet. Et alors je serai ***à la moitié*** de mon livre.

Aucune révélation de nos amis. – Que va devenir Zola, sans ***Le Bien public*** ? – car cette feuille a expiré aujourd'hui même.

Je voudrais savoir comment se sera passé ***Fracasse***.

Et la ***Vénus rustique***, que devient-elle ? Et ***mes*** notes sur cet idiot de Stendhal ?

Bonne pioche et belle humeur.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Rien de neuf du côté de Bardoux ?

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, mardi soir, 10 [9] juil[let 1878].

Polycarpe s'ennuie de n'avoir pas de nouvelles de sa chère belle amie. Comment va cette santé et la mine, et l'humeur ? et le jeune Homme ? quels sont vos projets ? etc.

Moi, je mène une vie si plate que je n'ai pas la plus petite anecdote à vous narrer. Je continue mon « pénible labeur » – c'est-à-dire mon abominable bouquin. – En de certains jours je me sens éreinté comme un vieux cheval de

fiacre, mais je continue, et ça se passe, – une fatigue chassant l'autre. À la fin de ce mois, j'espère être à ***la moitié*** de la susdite œuvre. – Pensez-vous à ce que c'est que de travailler sur la même idée pendant cinq ou six ans ! – Le pire, l'horrible, c'est qu'on doute de soi, les trois quarts du temps. – Chienne d'occupation, qu'on chérit et qui vous torture.

Mon disciple Guy m'a écrit une lettre lamentable. Il a toutes sortes d'embêtements. – Mais vous êtes « sa seule consolation » ***(sic)***, c'est-à-dire la seule personne dont la société lui fasse du bien – ce qui ne m'étonne pas. Car vous êtes belle et bonne. Rien qu'à vous regarder, on se sent mieux.

Que vous dirais-je ? J'ai voulu lire le roman du bon Claudin. Mais je me suis arrêté au bout de quelques pages. Je reprendrai cette lecture. Mais franchement, j'en ai tant d'autres à faire que j'abandonne celle-là, – pour le quart d'heure. Mes yeux parfois n'en peuvent plus. Et j'ai passé l'âge où on lit « des nouveautés ».

Que devient Georges ? Je lui ai demandé par lettre s'il était vrai qu'on lui destinât la chaire de Cl. Bernard. Pas de réponse.

Et la forte Alice ? ne devait-elle pas orner nos bords, aller jouer à Dieppe ?

Voilà longtemps que je n'ai vu le second Ange. Ma nièce s'est présentée hier chez elle. Monsieur et Madame étaient à Gisors pour une 1re communion.

Un sot été, n'est-ce pas ? – du froid et de la pluie. Je voulais faire le triton dans la Seine mais la température s'y oppose.

Je ne sais rien de ce qui se passe dans le Monde, par la raison que, *Le Bien public* étant crevé, je ne reçois plus aucune feuille – oui, Madame, pas un organe.

Pourquoi l'ex-préfet Lizot se promène-t-il en voiture aux alentours de nos guérets ? mystère.

Autre mystère. Expliquez-moi pourquoi ma haine contre le 16 mai et les soutiens d'icelui ne s'est pas calmée et même ne fait que s'accroître. Je me le demande et n'en puis trouver la cause. Je suis un très mince républicain. Et cependant le renfoncement que le grand parti de l'ordre a encore éprouvé hier me fait plaisir. Plus on tape sur la crête du bourgeois, plus je suis content. Au fond, je n'ai pas d'autre opinion. Il n'y a qu'un crime au monde, c'est la Bêtise. Il faut donc la haïr violemment et d'ailleurs ne suis-je pas

L'EXCESSIF !
qui voudrait bien vous embrasser excessivement.

***

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset, mardi soir 10 [9 juillet 1878].

Bien que le *mois de mai* prochain soit loin du présent mois de juillet, je pense au mois de mai prochain puisque alors je dois vous voir ! – Je n'ai pas eu de chance, dernièrement ! Ma nièce me *charge* de vous dire que vous auriez *dû* la prévenir de votre séjour à Paris. Elle eût été vous faire une visite car le p[ère] Didon et moi, nous lui avons tant parlé de vous, apparemment qu'elle vous aime. Voilà la commission faite.

À la fin de ce mois j'espère être à la ***moitié*** de mon abominable bouquin. – En de certains jours je me sens broyé par la pesanteur de cette masse – et je continue cependant, une fatigue chassant l'autre. C'est de la conception même du livre que je doute ? Il n'est plus temps d'y réfléchir. Tant pis ! N'importe, je me demande souvent pourquoi passer tant d'années là-dessus, et si je n'aurais pas mieux fait d'écrire autre chose ? Mais je me réponds : que je n'étais pas libre de choisir – ce qui est vrai. Enfin, mon acharnement à ce travail rentre tout à fait dans ce que le docteur Trélat appelle « la Folie lucide ».

Vous me parlez de Sylvanire – qui ne vous semble pas forte. C'est tellement mon opinion que je ne vais plus la voir. À quoi bon ? À mon âge on ne doit plus rien faire d'inutile. – Pas plus que lire des « Nouveautés ». Aussi, ai-je abandonné dès la 20e page le roman de mon ami Claudin. Comment avoir la force physique d'écrire des choses pareilles ! – Quel style ! Oh ! là ! là ! Et puis mes yeux commencent à se fatiguer. Et j'en abuse plus que jamais.

J'ignore Marius Topin. Et le roman de Richepin mêmement.

Quant à l'abbé Michon (que j'ai connu jadis à Constantinople), son livre sur les écritures me semble celui d'un Farceur. Avez-vous remarqué qu'il trouve ma signature « en coup de sabre » pareille à celle de Collot d'Herbois et de Fouquier-Tinville ? Peut-on dire des bêtises de cette force ? Et si c'est là une science, merci !

Banville m'a, ce matin, envoyé une nouvelle édition de ses *Odes funambulesques*. Les notes m'ont re-amusé. ***Notre*** jeunesse à nous autres, vieux romantiques, s'y retrouve un peu.

À propos de romantique, vous savez que j'admire absolument le discours du père Hugo au Centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent – tout bonnement. Quel homme !

Vous ai-je dit qu'il me fait une ***scie*** relativement à l'Académie française ? (lui, et quelques autres, le bonhomme Sacy, entre autres). Mais votre ami n'est pas si bête – ni si modeste. – Partager le même honneur que MM. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Champagny et Caro, ah ! non ! mille grâces.

« Rohan ie suys. » Tel est le fond de mon caractère. Taine est un gobe-mouches – qui devient un peu ridicule. On a eu tort de le refuser. Mais il a eu tort de se présenter sous « l'Égide de la Réaction ». Quant à son livre, ce n'est pas ***ça***. Si l'Assemblée constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, elle eût vécu ce qu'a vécu la Commune de 70. Il ne dit pas de mensonges. Mais il ne dit pas ***toute*** la Vérité – ce qui est une façon de mentir. La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de « nos désastres » lui a un peu oblitéré le sens critique. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Sans ***le caractère***, les œuvres d'art, quoi qu'on fasse, seront toujours médiocres. L'honnêteté est la première condition de l'esthétique.

Quant à Henri Martin, c'est un pur idiot. J'ai lu de lui, cet hiver, des scènes historiques sur ***la Fronde***, genre Vitet, qui sont d'un joli tonneau. Qu'on soit la lune d'un soleil, très bien. – Mais l'être d'un lampion comme Vitet, c'est se mettre plus bas que les chandelles à 36.

Ah ! pauvre Littérature, où sont tes desservants ? Qui aime l'Art, aujourd'hui ? – ***Personne***. (Voilà ma conviction intime.) Les plus habiles ne songent qu'à eux, qu'à leur

succès, qu'à leurs éditions, qu'à leurs réclames ! Si vous saviez combien je suis écœuré souvent par mes confrères ! Je parle des meilleurs.

Allons, adieu. Écrivez-moi de longues lettres si vous le pouvez. Vous ferez bien plaisir à votre vieil ami.

Mes meilleurs souvenirs à votre grand Horticulteur.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, mardi soir 10 [9] juillet [1878].

Eh bien, mon bon cher vieux, comment allez-vous ? La goutte est-elle partie, ou tout au moins vous laisse-t-elle tranquille ? Et l'humeur, comment va ?

Quant à moi rien de neuf. Je travaille toujours avec acharnement mon abominable bouquin. À la fin de ce mois j'espère avoir fini le chapitre V. Après celui-là j'en aurai encore V ! – sans compter le volume de notes. En de certains jours je me sens broyé par ce fardeau. Il me semble que je n'ai plus de moelle dans les os. Et je continue, comme un vieux cheval de fiacre, – fourbu, mais courageux. – Quelle entreprise mon bon ! Pourvu qu'elle ne soit pas insensée ? C'est de la conception même du livre dont je suis inquiet. Enfin, à la grâce de Dieu ! il n'est plus temps d'y réfléchir. N'importe, je me demande, souvent si je n'aurais pas mieux fait d'employer tant de temps à autre chose.

Ma nièce est ici à Croisset – et depuis qu'elle reboit du cidre (indignez-vous) n'a plus de maux d'estomac. Elle se fait arranger la salle de billard en atelier et va se remettre à la peinture. Elle et son mari, sachant que je vous écris, me chargent de présenter toutes leurs amitiés à mon grand ami.

J'ai reçu une lettre lamentable de mon disciple Guy de Maupassant. La santé de sa mère lui donne des inquiétudes, et lui-même se sent malade. Son ministère (de la Marine) l'énerve et l'abrutit, à ne pouvoir plus travailler. Et « ces dames » sont impuissantes à le distraire ! D'ailleurs comme « l'Europe nous les envie » encore plus que nos institutions elles ont en ce moment tant d'occupation qu'il est impossible de les aborder. Après l'Exposition, il y en aura bien une vingtaine de mille crevées par excès de travail – ***(sic)***.

Zola est propriétaire d'une maison de campagne – dont les planchers, étant pourris, ont failli crouler sous lui. ***Le Bien public*** est comme mort, vous le savez, mais il (Zola) va continuer à brandir l'étendard du naturalisme dans ***Le Voltaire*** – un nouvel organe.

Mme Alph. Daudet est accouchée d'un garçon. Voilà tout ce que je sais de nos amis.

Calme plat à l'horizon politique, il me semble ? Hier, il y a eu des élections pour la Chambre où les amis de l'ordre ont été enfoncés.

J'ignore si le ***Capitaine Fracasse*** de Catulle a réussi.

L'été est abominable. Tous les jours de la pluie ! Je voulais faire le triton dans la Seine mais la température s'y oppose.

Quand revenez-vous ? – Moi, je ne bougerai guère de ma cabane, d'ici à la fin de l'année – sauf peut-être une quinzaine au mois de septembre pour aller chez la Princesse. Et pour visiter l'Exposition.

Viendrez-vous me voir cet automne ? Vous savez bien que je ne vous invite pas – parce que vous êtes trop

désagréable avec vos préoccupations de Départ. Si vous devez rester moins de 8 jours, je ne veux pas de vous ! Il me serait pourtant bien doux de vous avoir, mon bon cher vieux. L'hiver, nous nous voyons dans de mauvaises conditions, c'est-à-dire avec trop de monde autour de nous. Nos petits amis sont bien gentils… mais… aucun n'est ***vous*** enfin.

Tenez-vous en joye. Écrivez-moi, et pensez à votre

GVE FLAUBERT
qui vous aime et vous embrasse.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi matin,
9 h[eures, 17 juillet 1878].

Votre lettre datée du 15 ne m'arrive qu'aujourd'hui 17 ! Et celle-ci vous parviendra-t-elle assez vite pour vous dire bonjour avant votre départ ?

Depuis 15 jours il y en a une de moi qui vous attend à Carlsbad. ***Réclamez-la***.

Elle était, il me semble, assez longue. Homme étrange dans ses projets, je vous embrasse.

Dès que vous serez en Russie, écrivez-moi !

J'ai fini hier, mon V[e] ch[apitre], celui de la Littérature. Je vais bien. Mais je suis un peu échiné. Ce livre est lourd.

Tout à vous, mon bon vieux.

Bon voyage, – et revenez vite.

Votre

Mme Régnier. ***(Sic.)***

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de mercredi [17-18 juillet 1878].

Faites-moi le plaisir, mon bon, de passer chez Laurens éditeur, 3 ***bis*** rue Bonaparte, et de lui demander à quelle époque a paru la première édition du ***Dictionnaire général de la politique*** par Maurice Block ?

Rien de plus, mon Bab.

Ici on trouve qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu.

Vous seriez gentil de m'envoyer un mot de réponse pour me donner vos nouvelles. F…-vous comme un âne ? Avez-vous [vu] Guy ? Pensez-vous à la commande pour la copie de Corneille ?

Je vous embrasse.

À FRANÇOIS COPPÉE

Croisset, jeudi 18 [juillet 1878].

Doublement merci, mon cher Coppée, pour votre volume et pour la pièce qui m'est dédiée. Vous avez deviné mon goût, car ***La Tête de la sultane*** est, parmi vos récits, celui que je préfère.

Mon seul reproche est qu'ils sont trop courts. ***On n'en a pas assez***. Rare défaut.

Mais, à partir de ***L'Exilée***, je m'incline absolument, et je ne mets à mon enthousiasme aucune restriction. Vous exprimez sous une forme exquise et personnelle ce que chacun de nous a éprouvé. Cette ***modernité*** vous appartient en propre. La maîtrise éclate à chaque vers. Quels bijoux surtout que ***L'Amazone*** et ***Le Train de banlieue*** ! Comme c'est senti ! En lisant ces choses-là, on éprouve pour vous de la reconnaissance.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 24 juillet 1878.]

Mon cher ami,

La note ci-incluse vous démontre que votre auteur travaille comme XV bœufs ! – J'aurais besoin ***immédiatement*** des susdites brochures et livres.

Envoyez-les-moi par le chemin de fer à Croisset ou par la poste en plusieurs paquets ou : à Rouen, quai du Havre, 7, à M. ***Pilon***, pour remettre à M. G. Flaubert.

Je profite de l'occasion, mon bon, pour vous demander comment se portent : vous, Mme Marguerite, et les mômes. Et les chiens.

Je n'ai aucune nouvelle d'aucun de nos amis.

Tourgueneff doit arriver maintenant à Pétersbourg ? – Je sais que Zola est devenu propriétaire d'une maison de campagne. ***Le Bien public*** étant supprimé, dans quelle feuille continue-t-il à brandir l'étendard du Naturalisme ?

Alph. Daudet n'est-il pas aux Petites-Dalles ? Et Goncourt ? – etc.

J'ai lu l'assignation de Judith – et la lettre de son époux. C'est ***gigantesque***.

Pour moi, je suis maintenant perdu dans la Politique (théorique) – et je commence la seconde moitié de mon horrifique bouquin.

Sur quels bords êtes-vous ?

Je vous embrasse vous et les vôtres.

Croisset. Mercredi 24.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi soir [24 juillet 1878].

Vous seriez bien gentil de passer chez Charpentier et de dire ceci de ma part : j'ai envoyé (ce soir même) une liste d'ouvrages, à acheter chez Guillaumière, dont j'ai le besoin le plus pressant.

Comme le jeune Charpentier est fort négligent et qu'il est peut-être à quelque bain de mer, la recommandation me paraît salutaire.

Vous pouvez dire à Labarre que je l'autorise à ouvrir ma lettre.

Rien de neuf, vieux Bab. Je pioche le plan de ma Politique.

N'oubliez pas ce pauvre bougre de Guy, ni la commande pour Corneille.

Je vous embrasse. Votre

À bientôt.

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, mercredi 24 juillet [1878].

Mon cher ami,

J'ai encore recours à vous.

J'aurais besoin de savoir que lire sur ces deux questions :

Le droit divin

Le suffrage universel.

C'est l'histoire, ou mieux l'origine du droit divin qui m'inquiète. Il doit avoir été formulé par les légistes des Stuarts ? – et n'être pas (comme doctrine) beaucoup plus vieux. Il se rattache à Saül !!! (je n'en doute pas). Mais il me faudrait quelque chose d'un peu moins vieux. Je ne vois que Bossuet (***Politique tirée de l'Écriture sainte***) et Bonald ?

N'avez-vous pas écrit une brochure sur le suffrage universel ? – Comment l'avoir ? ***Qui a formulé ce droit-là ?***

Moi aussi, je trouve comme vous que nous faisons un dur métier !

Depuis six semaines, j'ai pourtant expédié tout un chapitre ! celui de la Littérature. J'aborde maintenant la Politique. Me voilà à la seconde moitié de mon livre ! – Quoi qu'il en advienne il prouvera de ma part, une forte volonté et une jolie santé. Mais j'ai peur que le résultat ne réponde pas à l'effort ?

Amitiés à M. Denuelle, je vous prie.

Mes respects à Mme Taine, et quant à vous, mon cher ami, je vous embrasse.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi soir, 5 heures [27 juillet 1878].

Vous trouverez à Paris une lettre qui a dû y arriver hier ? N'en tenez aucun compte. C'était une commission pour Charpentier. Elle est faite.

Ma nièce vous prie de venir demain dîner et passer la nuit. ***Demain*** parce que, à votre retour de Paris, votre chambre sera prise (pour huit jours à partir de jeudi) par Mlle Flavie Vasse.

Vous pourrez partir lundi matin pour Paris.

Le dimanche, il y a des bateaux dans l'après-midi.

Votre GÉANT perdu dans la politique.

À IVAN TOURGUENEFF
OU À EDMOND LAPORTE

Croisset, lundi soir 29 [juillet 1878].

Mon cher ami,

Donnez-moi des nouvelles de Guy. – Sa dernière lettre était lamentable. Je lui en ai écrit deux restées sans réponse. J'ai peur qu'il ne soit malade ?

Je lui demandais des nouvelles de sa mère.

Si le susdit jeune homme se porte bien, je vous autorise à lui foutre votre pied au ou dans le cul.

Bonne pioche, bonne santé, et bonne humeur.

Tout à vous.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 29 juillet 1878.]

Je vous remercie bien, Princesse, de m'avoir écrit. Il y avait longtemps que je n'avais eu un échantillon de votre détestable et chère écriture. Si elle était meilleure je vous lirais plus facilement. Mais je serais moins longtemps dans votre compagnie. Donc, ne vous corrigez pas.

La mort du fils de Sauzay m'a bien affligé. Le pauvre homme chérissait son fils. Et je le plains du fond de mon cœur.

Quant à Mme de Forges je l'ai connue en 1837 ! – à Trouville. Quelle antiquité ! Du reste, mon grand âge m'étonne, – vu la quantité de souvenirs qui m'assaillent. – Nous sommes maintenant à l'anniversaire des Journées de Juillet, que je me rappelle parfaitement. – C'était un autre monde – et si distant de celui d'aujourd'hui qu'il m'apparaît maintenant non comme une chose vue mais comme une chose imaginée. – Les besoins de mon affreux bouquin font que je me livre à la Politique comme si « je visais à la députation ». (Dieu m'en garde.) Je suis en plein dans la question du « droit au travail » et autres bêtises de 48.

Il me semble qu'on est un peu moins inepte maintenant ?

Dans mes accablements, ma pensée se reporte sur vous, et sur Saint-Gratien. Je vous vois dans votre atelier, et dans votre parc, – entourée de petits chiens, et des intimes… Restez vaillante, chère Princesse, pour vous-même – et pour nous tous.

Taine m'a écrit ce matin qu'il se sentait très fatigué et ne pouvait plus travailler qu'un jour sur deux. Mais il a coutume de se plaindre. Et le stoïcisme n'est point son affaire. – Je n'ai aucune révélation de Renan ni de Goncourt.

J'étais invité hier à aller à Chenonceaux pour l'inauguration de la statue de P.-L. Courier. Cette « petite fête de famille » ne m'a pas séduit, vu le nombre de reporters qui ont dû l'émailler. J'aimerais mieux m'en aller chez vous, goûter à la cuisine japonaise – sûr d'avance que je la trouverais exquise.

Cuisine à part, je compte vous faire une petite visite, cet automne. Ne *faudra-t-il* pas d'ailleurs que je voie un peu l'Exposition ?

Je serais bien aise de retrouver la princesse Julie, dont j'ai gardé un très agréable souvenir.

Tâchez, Princesse, de vous tenir en santé et bonne humeur. Et pensez quelquefois à

Votre

GVE FLAUBERT qui vous baise les mains
– et est votre tout dévoué et affectionné.

Croisset, lundi 29.

À AGÉNOR BARDOUX

[Croisset, 31 juillet 1878.]

Mon cher ami,

Je t'ai recommandé cet hiver le ***Docteur Le Plé*** pour la place de ***professeur d'hygiène*** à l'école de médecine de Rouen.

Le susdit docteur m'écrit que « le conseil municipal a enfin voté le budget de l'école de médecine conforme au décret du 10 août 1877. Cette décision permet au ministre d'instituer le nouveau titulaire de la chaire d'hygiène créée par ce décret ».

N.B. M. Le Plé, le postulant, est le citoyen auquel nous devons la Fontaine-Bouilhet, ce qui est une considération. – Entre nous – de plus, c'est un homme fort capable.

Je le recommande à ton Excellence et à mon ami ***Dumesnil***.

Autre requête ! – Tu ne trouves donc rien pour mon petit ***Guy de Maupassant*** qui crève d'ennui et de misère dans les bureaux de la Marine – crève est littéral !!!

Et rien, non plus, pour ***Laporte*** ?

Ma nièce et son mari se rappellent à ton souvenir.

Et moi, je t'embrasse

Ton

31 juillet. Croisset, près Rouen.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de mercredi 1er août
[31 juillet-1er août 1878].

Expliquez-moi votre conduite, chère belle. – Mais d'abord où êtes-vous ? J'ai peur que cette lettre ne reste chez votre portier, en plan, – indéfiniment ?

Je m'attendais la semaine dernière à vous voir – depuis mardi jusqu'à dimanche – aucune révélation de vous, ni des Lapierre ! Hier, je me suis présenté au ***Nouvelliste*** où l'on m'a dit que le patron et « sa dame » étaient en voyage pour 15 jours !

J'ai à vous remercier pour votre dernière lettre qui était simplement ***adorable***, voilà le mot. Je m'étais retenu pour ne pas la baiser. Ma parole d'honneur, c'est vrai ! Elle m'avait charmé, et attendri jusqu'aux moelles.

Je n'ai absolument rien à vous dire que cela – et puis qu'il m'ennuie de vous ! – Quand vous verrai-je ? – Que faites-vous cet été ?

Moi, je ne bouge d'ici. ***Peut-être***, à la fin de septembre, irai-je quelques jours chez la Princesse. Mais ce n'est qu'un peut-être.

« Je travaille beaucoup – et redoute le monde.

Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde ! »

comme dit notre grand poëte Camille Doucet.

Ma distraction la plus grande, depuis quelque temps, a été l'affaire du sieur Barré ! – Quel monsieur ! – Et je rêve au cautère de la mère Gillet ! Le Président faisant de la morale à ces deux coquins me paraît d'une riche architecture. Il mérite, pour sa bêtise, d'être guillotiné avec eux.

En fait de criminels (d'un ordre inférieur), j'ai eu la visite d'Houzeau – de plus en plus gandin – et celle de mon voisin et confrère Deslys – pas gandin, celui-là, – mais brave homme, simple et aimable.

Votre Polycarpe étudie maintenant (toujours pour son affreux livre) la Politique ! Ma table est couverte de bouquins assommants, – et relatifs au Suffrage Universel, à la Propriété, à la question du travail, madame ! – Eh bien, on était plus inepte en 48 qu'aujourd'hui. – Et cependant j'ai pour cette époque-là une grande indulgence. – L'année 1848 a été la plus belle de ma vie. J'avais une fière gaieté, je vous jure, et un joli tempérament ! C'est alors, que… je n'étais pas intempestif.

Quand je me compare à ce que j'étais jadis, je me trouve une ruine. – Et je regrette mon bras si dodu, ma jambe bien

faite. – Mais je n'achève pas la citation puisqu'il y a trente ans, la petitesse de votre âge vous eût mise à l'abri de mes atteintes.

On ne choisit pas sa vie, d'ailleurs – on la subit. – Pauvres marionnettes que nous sommes !

Non ! Je ne « tritonne » pas dans la Seine. Je me suis baigné deux fois. – Et là, encore, j'ai senti une grande décadence ! Je soufflais comme un cachalot, sans en avoir la vigousse. Je n'ai pas recommencé depuis. Du reste, l'eau est trop froide.

Je pense qu'il serait bien agréable de se baigner avec vous… dans quelque onde solitaire. – Là-dessus rêverie, tableaux poëtiques – désirs – regrets et finalement tristesse.

Adieu, chère belle, pensez un peu à moi.

Je baise vos beaux yeux sur leurs paupières.

À vous

GVE.

N.B. que je n'ai pas parlé du 16 mai !

À ÉMILE ZOLA

Croisset, mardi 6 août [1878].

Mon cher ami,

La nommée ***Suzanne Lagier*** me supplie de vous écrire pour la recommander à Votre Excellence.

Elle meurt d'envie de jouer Gervaise dans ***L'Assommoir***, et prétend qu'elle vaudra cent fois mieux que la chanteuse Judic – ce qui est possible, après tout.

Tout ce que je vous dirais ne servant à rien – je m'arrête. C'est votre affaire. Voilà ma commission faite. – Mais avant de prendre un parti, réfléchissez bien. Ladite Lagier a du talent. Quant à sa corpulence, elle prétend avoir maigri.

Maintenant, mon bon, comment allez-vous ? Et d'abord où logez-vous ? J'ignore votre adresse à la campagne ? Êtes-vous content de ***Nana*** ? ***Le Bien public*** ayant disparu, où faites-vous vos feuilletons dramatiques ? – Je vis dans le désert et ne sais absolument rien de ce qui se passe.

J'ai écrit cet été un chapitre – et j'en prépare un autre, qui sera fait, je l'espère, au jour de l'an prochain.

Pour le quart d'heure je suis plongé dans les théories politiques. Mon bouquin me semble de plus en plus difficile. Sera-t-il seulement ***lisible*** ?

Voici deux vers, pondus récemment par un académicien de Rouen – et que je trouve splendides :

On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
De se voir le premier dans sa localité.

Aucune nouvelle de Tourgueneff. Je le crois en Russie. Quant aux autres amis j'ignore ce qu'ils font et où ils se trouvent. Le jeune Guy m'a l'air de s'embêter prodigieusement.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles.

Bonne santé, bonne pioche et bonne humeur.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] vendredi soir [9 août 1878].

Vieux Bab,

Cherchez-moi *les Dates des élections municipales* de 1848 à 1852 et leur mode !

Merci du discours.

À vous.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, [9 ?] août 1878.

La commission de Lagier est faite. J'ai envoyé ma lettre à Paris, ignorant l'adresse de Zola à la campagne. Mais vous pourrez dire à Lagier que c'est une rosse. Elle aurait pu, il me semble, se donner la peine de m'écrire ? Néanmoins, faites-lui une langue de ma part.

Dans votre dernière épître vous ne me parlez pas de votre pauvre maman. Je voudrais bien avoir de ses nouvelles. Restera-t-elle tout cet été à Paris ? Et vous, irez-vous à Étretat au mois de septembre ? Du 10 au 25 il est probable que j'embellirai la capitale de ma personne et nous pourrions nous y voir un peu. Mais ne dites mot à personne de ce projet.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit bonhomme de chemin. Maintenant je prépare le chapitre de la politique. J'ai à peu près pris toutes mes notes ; depuis un mois je ne fais pas autre chose et dans une quinzaine j'espère me mettre à l'écriture. Quel bouquin ! Quant à espérer me faire lire du public, avec une œuvre comme celle-là ce serait de la folie ! Cependant,

On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
De se voir le premier dans sa localité.

Que dites-vous de ces deux vers, mon bon ? De qui sont-ils ? De Decorde ! il les a lus la semaine dernière à l'Académie de Rouen. Je vous prie de bien les méditer ; puis de les déclamer avec l'emphase convenable et vous passerez un bon quart d'heure.

Maintenant parlons de vous.

Vous vous plaignez du cul des femmes qui est « monotone ». Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. « Les événements ne sont pas variés. » Cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous ? Il s'agit de les regarder de plus près. Avez-vous jamais cru à l'existence des choses ? Est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vrai que les « rapports », c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. « Les vices sont mesquins », mais tout est mesquin ! « Il n'y a pas assez de tournures de phrases ! » Cherchez et vous trouverez.

Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de p… ! trop de canotage ! trop d'exercice ! Oui, monsieur ! Le civilisé n'a

pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en ! « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé ; f…-vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie, ou plutôt d'une hygiène profonde.

Vous vivez dans un enfer de m…, je le sais, et je vous en plains du fond de mon cœur. Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! À quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort ; c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil, saprelotte ! Le « Garçon » était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont les « principes ». On a beau dire, il en faut ; reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'Art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f…, c'est de lui-même.

Que devient la *Vénus rustique* ? et le roman dont le plan m'avait enchanté ?

Si vous voulez vous distraire, lisez le *Diomède* de mon ami Gustave Claudin, et ne lisez pas ce que je viens de lire aujourd'hui : *Politique tirée de l'Écriture sainte*, par Bossuet. L'aigle de Meaux me paraît décidément une oie.

Je me résume, mon cher Guy : prenez garde à la tristesse. C'est un vice. On prend plaisir à être chagrin et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti. Alors on a des regrets, mais il n'est plus temps. Croyez-en l'expérience d'un scheik à qui aucune extravagance n'est étrangère.

Je vous embrasse tendrement.

Votre VIEUX.

Aucune nouvelle de nos amis.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 5 h[eures, 13 août 1878].

Monsieur et cher confrère !
Espèce de tribade !
Vieux Bab !

Je crois que vous vous trompez ? car je trouve dans mes notes extraites du ***Moniteur*** : Élections ***générales*** de la Garde nationale fixées au 18 mars [18]48.

Et maintenant ça me gênerait beaucoup pour mon plan qu'il en fût autrement.

La surveillance sur les instituteurs par les curés est dans la loi Parieu Falloux, 15 juin 1850. La circulaire d'Hautpoul qui concédait le même droit aux colonels de gendarmerie est du mois de novembre 1849.

De plus : ***vous m'embêtez*** en ne venant pas lundi comme vous m'aviez promis. Il y a très longtemps que vous n'avez couché ici. – Choisissez donc dès maintenant votre jour et venez le plus tôt possible.

Encore deux semaines (la prochaine et l'autre) et j'irai à Paris.

Commanville arrive ce soir aux Eaux-Bonnes.

Ma nièce et moi nous vous attendons pour embellir notre solitude.

À vous.

Je ne me souviens plus de ce que vous m'avez dit pour le Receveur ? Le mien habite le chef-lieu de canton ? Est-ce impossible ? – Non, n'est-ce pas ?

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi, 2 heures [15 août 1878].

Voici ce qu'il faut faire, mon bon.

Vous viendrez samedi par le bateau de 7 heures et vous ne vous en irez que lundi après le déjeuner (lundi, je me résigne à un voyage de Rouen !). Pas d'excuse ! Vous n'avez rien à faire du tout ! Une bonne séance de pioche et de causerie avec votre Géant vous fera du bien. Autrement « je la trouverais môvoise. À Chaillot ! Ah zut ! Et ta sœur ! ».

Il faut se secouer un peu, nom de Dieu ! Si vous ne savez que faire dans l'après-midi de samedi, venez de bonne heure.

Allons, c'est convenu, n'est-ce pas ?

Votre VIEUX.

Notez que dans quinze jours je ferai mes paquets. Nous avons donc bien peu d'heures maintenant à passer ensemble.

À LÉONIE BRAINNE

Croisset, jeudi 15 août [1878].
Fête de la Vierge (avec laquelle je n'ai aucun rapport).

Il fait de l'orage. Je suis éreinté, j'ai mal à la tête. Mais l'écriture de la chère belle amie est là, devant moi. Je songe à la Personne qui s'embête là-bas dans sa chambre d'hôtel. Et je me mets à lui écrire pour qu'elle ait quelques minutes de distraction.

Ce qui m'en a causé le plus, cet été, c'est l'histoire de Mme veuve Crémieux. « Quelle gente vieille ! » – et quels jolis jeunes gens. Quelle société ! – Et quels personnages que ceux de l'arrière-plan, comme le Bavarois ! – Enfin ce sont de ces histoires qui ***rafraîchissent***. J'aurais voulu voir ***l'orgie*** finale avec le malaga ! Malaga, un nom romantique. – Pauvre vieille ! devait-elle jouir ! – et eux, aussi ! Oh ! Humanité ! – Je doute que Mme Michelet, votre compagne, comprenne la grandeur de cette histoire ? – Vous avez peut-être raison ? Elle ***doit*** avoir « des regrets peu éthérés » (c'est bien naturel, après tout). Son mari a fait un livre sur ***L'Oiseau***. Mais il n'était peut-être pas suffisamment Rempailleur ? Suis-je assez ignoble, hein ? – Cependant le fond n'est pas gai. Je me sens vieillir (physiquement). Et par moments, mon affreux bouquin m'écrase. J'étudie maintenant la Politique – quelle mine d'imbécillités ! – Aussi mon mépris pour ceux qui s'y livrent augmente-t-il de jour en jour. Elle devrait être la Science des Sciences. – Et elle se trouve livrée à l'Intérêt et à la Passion. Du reste, on était plus bête en 1848 qu'aujourd'hui. Les Socialistes et les Bourgeois se valent – ou plutôt, il n'y a rien que des Bourgeois.

J'ai été hier à Rouen, pour remettre des livres à la Bibliothèque, c'est là ce qui m'a dévissé. Non ! jamais, je n'ai

tant sué de ma vie. Il y avait de quoi crever. Je me suis affalé dans un café (le café Dubiez) et j'ai pris un bock – abject, abject ! trois fois horreur. – Et que lisais-je, en m'ingurgitant la sale boisson nommée bière ? – ***Le Figaro !*** – Voilà à quel point de dégradation m'entraîne un séjour de 3 heures – dans ma patrie.

J'ai écrit au jeune Guy pour lui « remonter le moral ». Pas de réponse, jusqu'à présent. Je crois que mon ami est légèrement ***caleux*** ? S'il travaillait plus, il s'ennuierait moins. – La vie est quelque chose de si abominable qu'il faut la déguiser pour l'avaler. Si on ne la sucre pas avec une drogue extraordinaire, le cœur vous manque ! – Pourquoi extraordinaire ? Il y a des jours où le bonheur semble bien facile… Et cependant n'avez-vous pas déjà remarqué que sans la conception du Bonheur, l'existence serait plus tolérable ? Nous exigeons des choses plus qu'elles ne peuvent donner.

Il y a des jours comme aujourd'hui, où je m'enfonce dans une mélancolie noire. Et puis ma Pauvreté m'embête. Les « affaires » ne se remontent pas. – Laissez-moi finir par un tableau agréable.

Je me figure (puisque vous êtes aux bains), je me figure une grande salle de bains – voûtée, à la moresque, avec une vasque au milieu. – Vous apparaissez sur le bord vêtue d'une grande chemise de soie, jaune – et du bout de votre pied nu, vous tâtez l'eau. Crac, plus de chemise. – Nous nageons côte à côte, pas longtemps – car il y a dans un coin, un bon divan où la chère belle se couche. Et au bruit du jet d'eau… votre Polycarpe et son amie passent un joli quart d'heure. Eh bien, pourquoi ces choses-là ne se font-elles pas, sacré nom de Dieu ! Pourquoi ? parce qu'il y a à tout un empêchement.

***

J'ai passé hier au ***Nouvelliste***. Les Lapierre reviennent du 20 au 25 ?

Commanville est aux Eaux-Bonnes, et doit voir votre fils ?

Aucune nouvelle du citoyen Georges. – Ni d'aucun ami, d'ailleurs. – Et vous, quand revenez-vous ?

Mille tendresses de votre

G.
qui voudrait faire des petites caresses.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset, 15 août 1878.]

Vous êtes gentil de m'avoir écrit une si bonne lettre, mon cher ami – et je vous en remercie.

J'ignorais la décoration de Fabre – lequel est un de nos ***mastocs*** littéraires les mieux réussis. Quant à mon camarade Bardoux, c'est un : Khon (orthographe chinoise). Je me promets de le lui dire. Ce procédé envers vous est une ***crasse*** qu'il me fait, à moi. Car je lui ai demandé la croix pour vous cet hiver. Et il m'avait ***promis*** formellement que vous l'auriez au mois de juin. Jusqu'à présent il ne m'a rien accordé, de toutes les requêtes semblables que je lui ai faites. Tant il est vrai que le Pouvoir abrutit les Hommes. – Car enfin quel intérêt a-t-il de décorer Fabre ? L'hypothèse touchant Hébrard me paraît juste ? Mais non ! J'aime mieux croire que Fabre est décoré uniquement parce qu'il est médiocre.

Notre Bayard a refusé la croix d'officier pour Renan. En revanche Dumesnil (directeur du personnel à l'Instruction publique) est nommé Commandeur. Tout cela est idiot.

La semaine prochaine, je me remets à écrire. Mais pour le quart d'heure je me sens éreinté par mes études sur la ***Politique***. Jamais on n'a été plus bête qu'en 48 ! Cette époque est féconde. – Mais on ne peut tout dire, hélas !

« Cent personnages » dans votre roman ! Vous m'effrayez !

J'ai envoyé au sieur Guy la page qui concernait Lagier. Qu'elle s'arrange comme elle l'entendra.

N'êtes-vous pas profondément réjoui par l'histoire de la Vve Crémieux ! Quelle « gente vieille » – et quels jeunes gens ! – Quelle jolie société. Voilà de ces histoires qui font du bien, qui rafraîchissent. Il y a des figures d'arrière-plan exquises, – le Bavarois, etc. – et l'***orgie*** ! est-ce assez romantique !

J'ai reçu ce matin une lettre de M. Francolin, un des directeurs de la ***Réforme*** (pour me demander un ***ms.***, mais je n'en ai pas). (Le connaissez-vous ?) J'irai le voir au mois de septembre, – à cette époque-là, peut-être, vous ferai-je une visite ?

D'ici là, mon cher ami, – bonne pioche, et bonne santé. Mes meilleurs souvenirs à Mme Zola.

Et tout à vous.

15 août. Croisset, près Rouen.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi, 6 heures et demie [19 août 1878].

Mon bon,

Je vous ai tantôt guigné sur le bateau de Bouille, ou plutôt j'ai épié le susdit pyroscaphe pour voir si je n'y découvrirais pas mon Asiatique.

Je voulais vous dire ceci :

[1°] Demain nous avons à dîner M. et Mme Sabatier. Venez ici à 6 ou 7 heures et restez à coucher.

2° Quelles étaient les cérémonies pour la plantation des arbres de la liberté ?

Que chantait M. le curé ? En quel costume ? Quels accessoires ? Quelles bénédictions ? J'ai besoin d'une note détaillée, émanant d'un ratichon de l'époque, et je n'en connais aucun.

Ne pas savoir quand j'aurai l'heur de vous posséder me gêne, parce que je voudrais aller à *Ouville* voir mon frère dont la santé m'inquiète.

À la fin de la semaine prochaine, je m'en irai à Paris.

Tâchez de venir *demain*, ou sinon le plus tôt possible.

À vous.

À PAULINE VIARDOT

Croisset près Rouen, 22 août [1878].

Chère Madame Viardot,

Je suis fort inquiet de Tourgueneff. Voilà bientôt deux mois que je n'ai eu de ses nouvelles ! Où est-il ? Quand revient-il ?

Vous seriez bien bonne de me rassurer sur son compte.

Ma nièce se rappelle à votre souvenir. Mes amitiés, je vous prie, à M. Viardot. Et quant à moi, chère Madame, permettez-moi de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis entièrement

vôtre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, vendredi, 7 h[eures] du soir [23 août 1878].

Princesse,

Certainement ! Certainement ! Vous ne pouviez rien imaginer qui me fît plus de plaisir. Mais j'ai une requête, une ***prière*** à vous adresser.

Faites-moi le plaisir, l'honneur, ou plutôt la grâce de venir ***déjeuner*** dans ma vieille bicoque. – Vous, et votre escorte qui se composera, je suppose, de Mme de Galbois, de Mlle Abbatucci – et de Popelin ? sans doute ?

Quel jour sera-ce ? Lundi, ou mardi ? Un mot de réponse, s'il vous plaît ? – Je l'attends impatiemment. – Et suis, chère Princesse, votre vieux fidèle et dévoué

Ma nièce, qui est avec moi, vous présente ses respects et joint ses instances aux miennes.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 25 août 1878.]

Mon bon,

Vous me verrez la semaine prochaine, sans doute, et nous nous arrangerons pour passer ensemble une longue soirée.

Mon projet est d'aller à Étretat. Ainsi ne concluez rien avant d'avoir conféré là-dessus. Il est probable que ma nièce m'accompagnera. Quant à son mari, j'ignore ses plans. Actuellement, il est aux Eaux-Bonnes.

Ce brave Laffaille m'a proposé de me piloter dans l'exposition. Ce que j'accepte. Après quoi il faudra faire trétous un petit dîner philosophique.

N'ayant pas de vos nouvelles j'avais peur que vous ne fussiez compromis dans le procès de Mme Vve Crémieux ! – Quelle « gente vieille » et quels jolis jeunes gens !

Tout à vous.

Croisset, dimanche.

Dès mon arrivée je vous préviendrai. Ce sera probablement lundi de demain en huit ? Mais attendez un mot. J'ai des soucis qui pourraient peut-être retarder mon départ.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, dimanche soir, 6 h[eures]
[1er septembre 1878].

Homme Politique !

Votre lettre m'a contrarié. « Sacré cochon !!! » m'écriai-je. Après quoi, ayant donné cours à mon indignation, j'eus des remords, à l'idée de vos travaux administratifs. Trop de discussions avec les fortes têtes du département, trop d'aigreurs suscitées par Roquigny et Letellier, trop de rapports, trop de cahiers de charges parcourus, et peut-être trop de décharges en cour d'assises !?

Votre fils Julio (bien que je lui aie permis de pousser la sienne) devient intolérable. Nous ne savons plus où le mettre ? Dans une de ses courses nocturnes, il a pris mal à la patte. Il est bien gentil, mais trop geignard.

Mes paquets sont faits. – Et demain matin je fous le camp – en attendant que je foute autre chose.

Nous eussions passé quelques bonnes heures, ce soir, ô Bab. – Mais si vraiment vous êtes trop fatigué, – je vous pardonne.

J'ai fait 5 pages de mon VIe chapitre. L'abbé Hanin, curé de la Madeleine, m'a envoyé des renseignements splendides. C'était moins simple qu'on ne vous avait dit.

Vous pouvez m'écrire à Paris, mon bon. Je ne serai pas revenu ici avant le 22 – ou le 23.

Il faut vous remettre à l'histoire de Couronne vaillamment. Et à la Copie.

Je vous embrasse.

Votre vieux GÉANT.

Commanville revient ou demain – ou au milieu de la semaine.

On se dispose à re-faire votre binette dans quelque temps.

Mercredi dernier j'ai eu à dîner ici la princesse Mathilde – et sa suite. – Tableau ! –

Envoyez-moi un mot là-bas pour me dire comment vous allez ?

Et la chasse, nom de Dieu ! Aujourd'hui l'ouverture monsieur ! – Mauvais temps. – Tristesse pour la magistrature. À laquelle, d'ailleurs, je dis merde.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] dimanche 1er septembre [1878].

(Ouverture de la chasse – sujet de délire pour messieurs les magistrats – et généralement pour tous les Hommes de cabinet ! – Je ne le partage pas.)

Eh bien, comment tolérez-vous ce qui s'appelait autrefois l'Été ? Moi je le trouve abominable. De la pluie, des orages, un temps qui vous fait mal au cœur. En dépit de son incommodité, j'ai poussé depuis trois mois une pioche vigoureuse. Mon chapitre de la Littérature est fait, celui de la Politique le sera vers la fin de novembre, je crois ? Et au jour

de l'an prochain je n'en aurai plus *que* pour deux ans ! Mais je ne veux plus recommencer des œuvres de cette longueur. L'effet ne répond pas à l'effort. – Ah ! comme il me tarde de vous lire ça !

Demain, je m'en vais à Paris, pour y voir un peu l'Exposition. Après quoi j'irai chez la princesse Mathilde. Et dans une vingtaine de jours je serai revenu ici. – D'où je ne bougerai pas avant d'avoir fini mon chapitre VII : de l'Amour ! – La plus grande partie de mes lectures est terminée – et je commence à entrevoir la Fin. Mais votre vieil ami est bien las par moments. N'importe, le « coffre est bon ». Et il fallait qu'il le fût car il a subi de violentes secousses. Mes *affaires* (dont vous me demandez des nouvelles) ne se rétablissent nullement. Après des démarches infinies et des promesses innombrables, mon neveu n'est pas parvenu à remonter sa scierie. L'avenir reste toujours incertain, – et le présent si peu drôle que ma nièce va rendre son logement de Paris. Quand elle ira, elle se servira du mien. Heureusement que sa tête est forte ! Et qu'elle a une Passion dont elle est fort occupée, celle de la Peinture. Ses progrès y sont remarquables. Elle ne tardera pas à avoir un réel talent.

Ce projet de séjour forcé à Croisset la fait s'occuper un peu plus de sa vieille maison. Et son mari, indigne d'être comparé au vôtre, se livre aux Poiriers ! – On travaille les Composts ! On asperge avec des seringues, etc.

Je n'ai jamais entendu parler de ce Hollandais qui est pour moi si aimable. Le 1er mai dernier, j'ai lu dans la *Fortnightly Review*, un article d'un fils d'Albion qui était vraiment… gigantesque.

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. »

Je suis bien content de voir que mon grand ami Tourgueneff vous charme. Si vous le connaissiez personnellement que serait-ce ? Il est exquis.

Pour les besoins de mon bouquin, moi aussi, j'ai relu le livre de Lanfrey sur la Révolution. C'est une œuvre d'honnête homme. Mais rien de plus. Voilà ce que j'appelle des esprits inutiles – c'est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d'autres.

Si je me souviens du salon de la pauvre Muse ? – Je crois bien ! ***Je vois*** tous ses hôtes, depuis d'Arpentigny jusqu'à la hideuse Blanchecotte, qui m'est re-apparue un soir, il y a deux ans, chez le père Hugo. Vraiment elle est espovantable. On m'a donné dernièrement des nouvelles de Mme Bissieu. Il paraît qu'elle se trimbale beaucoup dans les « Fêtes », fréquente les Bals, – vie parisienne, etc.

Je ne connais pas ***Le Journal d'une femme*** du bon Feuillet. ***Les Amours de Philippe*** m'ont semblé ineptes. Quel triste auteur ! Pour moi, c'est le Néant ! – Mais les dames le trouvent « charmant ». Néanmoins sa vogue baisse.

– Lisez-vous les œuvres d'Herbert Spencer ? Voilà un homme celui-là ! – et un vrai positiviste. Chose rare en France quoi qu'on die. – L'Allemagne n'a rien à comparer à ce penseur ! Du reste, les Anglais me semblent énormes. Leur attitude dans la question d'Orient a été superbe d'impudence et d'habileté. –

Allons, adieu. Écrivez-moi. Et pensez quelquefois à votre vieil ami, qui souvent songe à vous.

Mes meilleurs souvenirs à l'Époux. Sa santé est-elle meilleure ?

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, dimanche, 1er septembre 1878.

Ma chère Gertrude,

Voici mes plans pour le mois de septembre : demain je m'en vais dans le pays de Caux chez ma nièce Juliette, puis j'irai à Paris et à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde, où j'ai l'habitude tous les automnes de passer quelques jours. Je resterai à Paris deux ou trois jours tout au plus et je serai revenu le 22 ou le 23. C'est là que je compte vous voir. Vous n'êtes jamais venue à Croisset. Il faut que vous connaissiez mon vrai domicile, mon *antre*.

Tenez-moi au courant de vos pérégrinations ; en m'écrivant à Croisset, on me fera parvenir vos lettres.

Je vous recommande, puisque vous êtes en Bretagne, Quimper et Fouesnant. Si vous allez à Concarneau, vous logerez chez Mme Sergent. Recommandez-vous de moi ; vous serez bien traités. À Concarneau, vous trouverez sans doute mon ami Georges Pouchet qui travaille à l'Aquarium. Sur mon nom il se mettra à vos ordres et, quand il saura que vous êtes l'amie de Huxley, son dévouement n'aura plus de bornes.

N'oubliez pas non plus Carnac pour les menhirs. Comme nature, ce qu'il y a de plus beau en Bretagne c'est la rade de Brest, le fond de la rade du côté de Douarnenez, et Landivisiau.

À bientôt, ma chère Gertrude. Caroline se réjouit à l'idée de vous voir prochainement et moi encore plus qu'elle.

Je regrette de ne pouvoir faire la connaissance de votre fils. Amitiés à vos astres, et à vous toutes les vieilles tendresses de votre vieil ami.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi matin [4 septembre 1878].

Mon Loulou,

Je suis arrivé en meilleur état que je n'étais parti. Car j'avais quitté mon gîte et ma chère petite compagne, très ***mourose***.

Voyage avec la famille Du Sommerard. Carvalho et sa femme étaient dans le train ; je ne les ai pas vus. À la gare de Paris, rencontre de l'inéluctable Arthur ***de*** Fontenillat !

Tu sauras que je suis arrivé à Rouen une heure trop tôt. Ce n'est pas à 1 h[eure] moins cinq que part ce train-là, mais à 2 heures moins un quart.

Le soir j'ai dîné avec mon disciple – dans la compagnie fortuite de Crémieux, « l'heureux auteur d'***Orphée aux enfers*** ».

Nuit de 9 heures – de minuit à 9 h[eures] du matin. – De sorte que Monsieur est très retapé. – Je compte sur Ernest pour duire Julio.

La première chose que mon portier m'ait dite, c'est que M. Commanville venait de partir pour Rouen – et la seconde c'est : « Voilà une feuille de contributions qu'on vient d'apporter », coût 172 fr[ancs] 55 c[entimes].

Comme, dans 8 jours, on aurait une sommation avec frais, ***j'ai payé***, ce matin, ces 172 fr[ancs] 55 c[entimes].

Le sieur de Fiennes ne sera à Paris que vendredi prochain.

Je vais commencer mes courses – qui ne sont pas minces ! Il fait très chaud. Monsieur va suer.

Adieu pauvre chérie. Donnez-moi de vos nouvelles. Je t'embrasse.

VIEUX.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris, 4 septembre 1878 ?]

Mon bon vieux,

Voulez-vous vous trouver vendredi prochain à 7 heures dans le passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge ? (ladite galerie de l'Horloge est celle où se trouvent les Lieux-d'aisance !)

Je serai chez moi vers 3 heures, en revenant de Saint-Gratien. Je ferai deux ou trois courses. J'irai prendre un bain rue Saint-Arnaud. Puis je me ferai « accommoder » chez Gaubert, coiffeur de l'Opéra. – Après quoi nous dînerons et passerons la soirée ensemble. C'est convenu, n'est-ce pas.

Tout à vous.

Mercredi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 5 septembre 1878.]

Quelle chaleur ! Je tombe sur les bottes. – J'ai à peine le temps de m'habiller pour aller dîner chez la Princesse.

Hier j'ai passé toute la journée seul à l'Exposition – perdu de rêveries devant des statuettes antiques. Et le soir j'ai dîné chez Mme Brainne avec G. Pouchet.

Ce matin impossible de voir Bardoux.

Déjeuner chez Charpentier avec Goncourt.

De Fiennes revenant demain soir, je le verrai samedi. Ernest a-t-il repris le bail ? Quels sont nos droits ?

J'ai reçu aussi le billet de faire part de Guilbert. Où faut-il lui envoyer des cartes ?

Adieu, chérie, je t'embrasse.

Ton VIEUX.

Bonne pioche – et pas de désespoir.

Jeudi, 4 h[eures].

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] dimanche [8 septembre 1878 ?].

J'ai été fâcheusement surpris, mon bon cher vieux, de ne pas vous trouver avant-hier à Paris. Quelle abomination que cette goutte !

Maintenant, quand nous reverrons-nous ? À Croisset, sans doute ? Car en revenant de Saint-Gratien, je ne m'arrêterai guère ici.

Je vous embrasse tendrement. Votre

À tout hasard, un de ces jours, ***peut-être*** je passerai rue de Douai… Pauvre ami ! Comme je vous plains !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mardi matin [10 septembre 1878].

Mon Loulou,

C'est fini, l'appartement est rendu. – Et l'écriteau « à louer » suspendu à la porte. Paul a reçu mes explications, et je lui ai promis un petit cadeau s'il obtenait du futur locataire 3 mille francs. – Cette perspective me paraît l'emplir de zèle ?

De Fiennes déplore votre départ. Il a été fort aimable. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir de lui un rendez-vous, parce qu'il était « accablé d'affaires », avait la colique, se rendait à la messe. –

Tu peux me remercier. La chose est faite et bien faite. – Entre nous, ma petite mérotte, je trouve que tu aurais pu (à propos de remerciements) m'en envoyer un, pour avoir payé vos contributions – ou tout au moins m'accuser connaissance du fait ? – Tu sais mieux que personne que ces 172 francs retirés ***ex abrupto*** de ma chétive bourse ne m'ont pas été une aventure agréable. Je demande maintenant si

c'est fini ! – si nous allons vivre tranquilles ? – Que compte faire Ernest ? Que fait-il ? Le monsieur de Mme Prieur s'est-il représenté ?

J'ai eu chez Charpentier une déception – en ce sens que *maintenant* il n'a pas de tirage à faire de mes œuvres. Mais l'édition de luxe de *Saint Julien* est décidée pour cet hiver.

Autre histoire. Avant de porter la Féerie à la *Revue philosophique* je tente une dernière fois de la donner à un théâtre. Weinschenk, directeur de la Gaîté, m'a promis de la lire – dès que j'aurai retiré le *ms.* des mains de notre « sympathique ministre », personnage volatil, et insaisissable.

Aujourd'hui à 3 heures j'ai rendez-vous avec Lemerre pour les poésies de Bouilhet – et pour *Salammbô*. Tu vois que je suis dans « les Affaires » – que le tonnerre de Dieu écrase ! car c'est un beau sujet d'abrutissement et d'humiliation.

Mais dans quelques jours je serai revenu dans mon vieil asile – et je reprendrai *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] avec violence. – Et j'exciterai ma chère fille à la Peinture. Car *il n'y a que ça* : l'Art !

J'ai mis de côté pour te le montrer un article abominable (mais juste) paru hier dans *L'Événement* contre Maxime Du Camp. Il m'a fait faire des « réflexions philosophiques » et j'ai eu envie de *faire dire une messe* – d'action de grâces, pour remercier le Ciel de m'avoir donné le goût de l'Art pur. À force de patauger dans les choses soi-disant sérieuses, on arrive au crime. Car l'histoire de la Commune de Du Camp vient de faire condamner un homme aux galères. C'est une histoire horrible. – J'aime mieux qu'elle soit sur sa conscience que sur la mienne. J'en ai été

malade, toute la journée d'hier. Mon vieil ami a maintenant une triste réputation – une vraie tache ! – S'il avait aimé le ***style***, au lieu d'aimer le bruit, il n'en serait pas là.

J'ai rencontré Mme Régnier deux fois. Te l'ai-je dit ? Elle se propose de venir à Croisset au mois d'octobre après sa 1re ?

Mes compliments à Mme de La Chaussée. J'espère qu'elle sera encore à la maison à la fin de la semaine prochaine.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse.

Ton VIEUX.

Recompliments de tout Saint-Gratien pour la… (plusieurs épithètes laudatives)… Mme Commanville.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] mercredi matin [11 septembre 1878].

Vieux Bab,

Bardoux crée en ce moment quatre places d'Inspecteurs de dessin en province : 3 000 francs par an et les frais de voyage. Il m'a dit hier : « Ton ami Laporte en veut-il une ? » « Parfaitement. » Et j'ai ajouté que vous étiez ***très*** capable de la remplir.

Ce serait absolument votre affaire.

Il faut que Bardoux obtienne le consentement et l'argent des chambres.

Je dois déjeuner chez lui de samedi prochain en huit.

Il a été charmant (sans blague) me donnant satisfaction, ou du moins réponse satisfaisante sur d'autres points.

Vous ne feriez peut-être pas mal de venir à Paris vers la fin de la semaine prochaine ? Nous nous en retournerions ensemble le dimanche.

Autre histoire. J'ai porté la Féerie à la Gaîté et je dois avoir la réponse dans huit jours.

Puisque Bardoux est en bonne disposition, il faut le harceler.

Je n'ai pas le temps de vous en écrire plus long.

Je vous embrasse. Votre GÉANT (qui f… comme un âne).

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] jeudi matin [12 septembre 1878].

Mon bon,

Je compte sur vous, dimanche, pour orner mes salons. – D'ici là réfléchissez à ceci :

1° Que faire relativement à la Féerie ? Mon intention est de faire une dernière tentative à la Porte-Saint-Martin.

2° Vous me direz franchement si vous reculez devant ***Saint Julien*** tel que je le désire – c'est une toquade de votre ami. Pas n'est besoin de vous gêner. Je ne vous en voudrai nullement. Car avant tout je ne veux pas vous risquer dans

une mauvaise affaire. J'irai ailleurs, voilà tout, mais je veux immédiatement savoir à quoi m'en tenir.

N.B. Et laissez repousser votre barbe. Vous êtes trop laid !

Tout à vous.

Pour le moment : du Cantal.

À ÉMILE ZOLA

[Paris, 12 septembre 1878.]

Mon cher ami,

Bardoux me charge de vous prier de venir le voir pour avoir avec vous une explication. Les raisons qu'il m'a données m'ont paru plausibles. – Vous aurez le ruban très prochainement. – Si ma plume n'était pas exécrable je vous en écrirais plus long. Bref allez le voir.

Je serai chez la princesse Mathilde à Saint-Gratien toute la semaine prochaine (à partir de mardi, sans doute). J'en reviendrai samedi (de samedi en huit) pour déjeuner chez Bardoux – et le lendemain soir je serai à Croisset.

J'ai reçu votre ***Théâtre*** dont je vous remercie ; j'en approuve la Préface, en vous disant comme Mac Mahon à l'officier nègre : « Continuez ! »

Est-ce que les messieurs ***d'Auch*** ne vous rendent pas heureux ? Après cela niez donc l'importance de l'Histoire !

Diane de Poitiers devenue un élément pédérastique !… Quel sujet de rêverie !

Tourgueneff est en route pour revenir. Le jeune Guy que vous verrez dimanche vous portera mes amitiés.

Tout à vous.

Votre vieux

Jeudi 12.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 14 ? septembre 1878.]

Ma chérie,

J'avais été longtemps sans t'écrire à cause de Fiennes – dont je voulais avoir une réponse catégorique à t'envoyer. Voilà la cause de mon retard.

Paul me prie ce matin de prendre l'argenterie dans ***mon*** appartement. – Ce que je vais faire.

Autre histoire. Bardoux ne t'a pas répondu parce que les commandes se font au mois de décembre. Tu en auras ***une***. – Il s'entendra à ce sujet avec Guillaume. Il m'a promis de nommer Laporte inspecteur pour les classes de dessin en province (places nouvelles dont la création doit être ratifiée par les Chambres). – Il s'est justifié sur d'autres points. Bref, je l'ai trouvé charmant.

Je dois déjeuner chez lui à la fin de la semaine prochaine – avec sa mère. C'est à ce moment-là, dans une

dizaine de jours, que je dois avoir la réponse de Weinschenk – auquel j'ai remis hier mon ***ms***.

Le citoyen Lemerre a manqué au rendez-vous qu'il m'avait donné. Il faut que j'y retourne après-demain. Que de courses ! Et une chaleur !…

Je ne m'étonne pas du tout que tu trouves tes compagnes un peu bornées. – C'est l'effet que me produit maintenant ***tout le monde*** ! – Et puis, mon Loulou, nous avons l'habitude des conversations fortes. Le parallèle que nous établissons involontairement n'est point à leur avantage !

Il y a, au musée de Rouen, un Ribéra authentique. Veux-tu que je demande pour toi aux Beaux-Arts la commande d'une copie de ce tableau ? – Ça ne te dérangerait pas cet hiver. – L'histoire du portrait de Corneille ne me paraît pas claire ?

Je n'ai que le temps de t'embrasser, ma chère fille.

Ton vieux compagnon

GVE.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] dimanche, 2 h[eures, 15 septembre 1878].

Mon bon,

Je viens d'écrire à Bardoux. Et ma lettre va être mise à la poste, en même temps que celle-ci.

Je lui dis qu'une place d'inspecteur des écoles de dessin est insuffisante « pour un conseiller général, qui d'ailleurs soutient votre ministère – s'en rapporter au préfet Limbourg », et je demande pour vous une place d'inspecteur des bibliothèques populaires.

Maintenant, voici un programme que je vous *prie* dans votre intérêt d'exécuter.

Au reçu de cette présente lettre 1° En écrire d'autres, à Cordier, à sir Richard, à Dautresme, etc., en les priant de vous adresser leur réponse boulevard Haussmann. 2° Faire sa malle, s'habiller, et filer à Rouen pour avoir une chaude recommandation de Limbourg – auquel vous direz ce que je viens de faire aujourd'hui (que le mouvement ait l'air spontané de sa part). 3° Prendre le train de 1 [heure] 45. – Et 4° être au ministère, lors du retour de la Chambre. 5° Rester à Paris, jusqu'à ce que vous ayez enlevé le morceau.

Oui, mon jeune homme, il faut foutre votre camp *illico*, *coûte que coûte*.

De l'énergie, nom de Dieu ! De l'audace ! De l'audace, toujours de l'audace !

Et il n'y a pas à me répondre : « Mais foutre ! Docteur. »

Se rappeler, mon bon, que si vous vous y fussiez pris un peu plus tôt vous auriez remporté la place de l'octroi de Rouen.

Vous figurez-vous que Bardoux va me répondre et s'occuper de vous ? – Erreur. Il y a peut-être déjà vingt compétiteurs et 80 promesses.

Dépêchez-vous ! Filez – et *restez là-bas*.

Bonne chance. Mais remuez-vous, tonnerre de Dieu.

VITELLIUS embrasse son Asiatique.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche [15 septembre] 1878.

Ma chère fille,

Je ne pourrai pas être revenu à Croisset avant dimanche prochain parce que samedi j'ai rendez-vous avec Bardoux et avec Lemerre – lequel se propose de me donner ***moins*** pour ***Salammbô*** que pour ***Madame Bovary***. Nous n'en sommes pas encore arrivés à une discussion formelle. Mais je ne présage rien de bon et il faudra en passer par ses conditions ! Encore un renfoncement dans mes petits calculs ! – Si Ernest continue à ne me rien donner du tout comme il fait depuis deux ans, je ne sais pas comment je pourrai passer trois mois à Paris, cet hiver ? – Et tu me trouves injuste quand il m'échappe un léger murmure ! Tes privations, ma chère Caro, n'empêchent pas les miennes. – Au contraire, elles les aggravent !

J'ai cru, un moment, que le logement était loué – et trois mille francs, encore ! – Mais les dames ne sont pas revenues.

Non seulement j'espère obtenir une place pour Laporte, mais une pour mon disciple. – Pas de nouvelles de Weinschenk. Le terme n'est pas écoulé d'ailleurs. Je n'ai, du reste, aucun espoir. Cependant, qui sait ?

Maintenant je connais à fond ce que je voulais connaître à l'Exposition. – Et je retourne coucher chez la bonne Princesse. – Je reviendrai à Paris mardi ou mercredi. – Arrange-toi donc pour que j'aie un mot de toi mardi soir ou

mercredi matin. Puis je retournerai à S[ain]t-Gratien jusqu'à vendredi soir.

Verrai-je Mme de La Chaussée à Croisset ?

***

Laure Le Poittevin ne va pas bien du tout.

***

Ce court billet est stupide. Pardonne-le à ta vieille NOUNOU qui te bécote.

J'ai pris la clef de ton argenterie. C'était plus simple. Quant aux meubles, je désire et même ***veux*** (si je puis m'exprimer ainsi) garder dans mon cabinet mes meubles de cuir. Le reste m'est indifférent.

***

Tiens-moi au courant des pourparlers avec l'Homme de Mme Prieur.

Pas de nouvelles de Chenonceaux ! bien entendu – c'est une amitié morte ! – Et Julio ?

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris, 15 septembre 1878.]

Mon cher ami,

Je compte me rendre à S[ain]t-Gratien mercredi prochain (– j'y serai pour l'heure du déjeuner) et en repartir

vendredi soir. – Samedi, j'ai plusieurs rendez-vous à Paris. – Et il faut que je sois à Croisset dimanche.

Donc, à mercredi, n'est-ce pas ?

D'ici là, comme toujours, tout à vous.

Votre

Dimanche.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Saint-Gratien,] jeudi [19 septembre 1878].

Aujourd'hui et demain je ne vais pas à Paris mais j'y serai samedi pour déjeuner chez Bardoux. Après quoi, j'irai chez ***mes deux*** éditeurs et chez Weinschenk. – Et dimanche, j'espère dîner avec ma pauvre fille dont je commence à m'ennuyer.

Si tu as quelque chose à me dire tu peux donc me l'écrire. Je recevrai ta lettre à temps.

Monsieur tombe sur ses bottes – d'autant plus que j'ai passé une partie de la nuit à lire le roman de Feuillet – qui est ineffable de bêtise.

Tous les jours, il vient du monde pour voir le logement. – Mais jusqu'à présent, rien de sérieux.

J'ai mal à la tête – et je vais piquer un chien.

À bientôt donc, mon Caro.

Ton vieil oncle qui t'embrasse.

GVE.

À ALPHONSE LEMERRE

[Paris,] jeudi [19 septembre ? 1878].

Mon cher ami,

N'oubliez pas que vous m'avez donné rendez-vous chez vous après-demain samedi – de 4 à 6.

Je serais fâché de vous manquer.

Tout à vous.

À GUY DE MAUPASSANT

Saint-Gratien, vendredi,
3 h[eures, 20 septembre 1878].

Mon cher ami,

On me retient un jour de plus à S[ain]t-Gratien. J'irai demain à Paris, où je serai tout l'après-midi (je déjeunerai même chez Bardoux), mais je reviendrai dîner ici. Et le soir à minuit je serai chez moi, au f[aubour]g S[ain]t-Honoré.

Donc, mon bon, lâchez le canotage dimanche – et venez me trouver de bonne heure. – Nous déjeunerons ensemble chez Trapp – puis à 1 h[eure] moins 5 je m'embarquerai pour Croisset.

Il faut que je vous rende compte de ma conférence avec Bardoux.

Tout à vous.

A LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 22 septembre 1878.]

Je la trouve ***mauvaise***. Vous profitez de ce que je suis à Paris pour vous enfuir à Rouen. – Et sans le jeune Guy je me serais cassé le nez à votre porte. – Tous mes anges envolés, vous, la belle Alice, et G. Pouchet !

Eh bien, quand y reviendrez-vous à Rouen ? Quand nous verrons-nous, maintenant ?…

Je vous embrasse tendrement.

Votre petit PÈRE LOULOU
S[AIN]T POLYCARPE
Cet excellent M. FLAUBERT.

***

Dimanche soir, Croisset.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, dimanche soir [22 septembre 1878].

Me voilà revenu ! Quand vous verrai-je ?

On trouve ici que vous ne prodiguez pas vos visites. Venez donc un de ces matins déjeuner. Je ne vous dis pas dîner parce que j'ai peur que Mme Maréchal et sa fille ne viennent mardi pour ne s'en aller qu'à la fin de la semaine ? Nous n'en savons rien encore.

De plus, je puis être un de ces jours appelé à Rouen par le conseil de famille de mon petit-neveu Roquigny ?

Votre ami le préfet m'a envoyé son discours. Que dois-je faire ?

G. Pouchet m'enverra prochainement le titre (et peut-être l'ouvrage) en question.

Tout à vous.

Je me suis ré-occupé de la place d'inspecteur des écoles de dessin. C'est à surveiller. Il y a de la chance en obsédant Bardoux.

À MARIE RÉGNIER

[Croisset, 22 septembre 1878.]

Ma chère Confrère,

Votre lettre de jeudi n'a été décachetée par votre serviteur indigne que hier soir en revenant de S[ain]t-Gratien.

Je serais resté à Paris si je n'avais pas demain un conseil de famille à Rouen (pour la succession maternelle de mon petit-neveu). Voilà mon excuse. Les feuilles n'annoncent pas encore votre ire ? Et Charpentier m'a dit que le jour n'en était pas fixé.

Je partage vos angoisses. Et vous souhaite des avalanches de fleurs. Tenez-moi au courant des choses. Puis, venez nous voir.

Tout à vous.

Croisset, dimanche.

À ÉMILE ZOLA

Croisset, près Rouen, lundi 23 septembre [1878].

Mon cher ami,

Vous oubliez vos présents. Car vous m'aviez communiqué en ***ms.*** votre mirifique article paru le 15 dans ***La Réforme***. Et j'en savais des phrases par cœur ! tant ces phrases sont flatteuses. C'est aux riches qu'il convient d'être généreux. – Re-merci donc, encore une fois, mon bon vieux.

Je n'ai pas parlé de vous à Bardoux par la raison que je n'ai pas vu ledit sieur. J'ai déjeuné samedi au ministère, avec sa mère, son secrétaire Morel, – et le recteur de l'Académie de Douai qu'il avait invité comme moi. – Et oublié comme moi !

Autre histoire. Pour avoir quelques sols j'ai porté à ***La Réforme*** ma vieille Féerie. Là, j'ai été reçu par un jeune homme très aimable et très chic qui s'appelle Lasègne ou Laserne ? ***Dites-moi son nom, exact***. Je n'ai pas vu M. Francolin qui m'avait écrit une lettre pour demander de la copie.

Combien faut-il réclamer pour ma Féerie ? Vous qui connaissez l'établissement, donnez-moi un conseil.

Guy de Maupassant m'a parlé avec ***enthousiasme*** du 1er ch[apitre] de ***Nana***. Il trouve que vous n'avez jamais rien fait d'aussi beau ***(sic)***. Qu'est-ce donc ?

Après un dérangement de trois semaines, je vais me remettre à la pioche ! – C'est dur.

Je vous embrasse.

Votre

J'aurais été vous voir hier en revenant, ici, si je n'avais eu un bagage embêtant.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 25 septembre 1878.]

Mon cher ami,

S'il en est temps encore ***ne portez pas la Féerie*** à ***La Réforme***.

Après m'avoir écrit que « mes prix seraient les siens » M. Francolin me déclare ce matin qu'il ne peut me donner que 30 c[entimes] par ligne, ce qui remettrait l'œuvre entière à 5 ou 600 fr[ancs]. C'est pitoyable.

J'avais écrit à Zola pour savoir combien je pouvais demander. J'attends sa réponse.

Donc, gardez le ***ms.*** jusqu'à nouvel ordre – et répondez-moi de suite pour que je sache si vous avez reçu le présent avertissement.

Et Bardoux ?

Il faudra m'apporter à Étretat tout ce qui est fait de votre roman.

Nous comptons y aller vers le 8 ou le 10 octobre.

Tout à vous.

Votre VIEUX.

Mercredi matin.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi, 9 h[eures] du matin
[26 septembre 1878].

Je commence à la trouver mauvoise – et j'hésite sur la conduite que je dois tenir envers Son Excellence.

Samedi prochain je verrai Sabatier, intime de M. de Pressensé et je saurai ce qui en est de son fils – après quoi j'écrirai à Bardoux pour lui exprimer ma façon de penser.

Peut-être serait-il sage d'aller chez lui avec d'Osmoy ? Mais où trouver d'Osmoy par ce temps de vacances ?

Vous avez reçu ma lettre d'hier vous enjoignant de ne pas porter la Féerie à *La Réforme*. Gardez le *ms.*, indéfiniment.

À bientôt.

Tout à vous.

À ERNEST DAUDET

[Croisset, 27 septembre 1878.]

Mon cher voisin,

Guy de Maupassant – détenteur de ma Féerie – quitte Paris pour 15 jours.

Me permettez-vous de lui dire qu'il dépose le ***ms.*** chez vous ? Dalloz l'y ferait prendre. – Ou vous le lui donneriez ?

Je me recommande à vous.

Votre

À ERNEST DAUDET

[Croisset,] vendredi, 4 h[eures, 27 septembre 1878].

Mon cher ami,

Comme Guy de Maupassant, détenteur de mon ***ms.***, s'en va demain pour quinze jours à Étretat chez sa mère, je viens de lui écrire afin qu'il dépose chez vous la susdite Féerie.

Si Dalloz en veut, il saura où la trouver, tout de suite. Seriez-vous assez bon (dans ce cas-là) pour la lui faire parvenir ?

Je me recommande à vous

et en vous remerciant d'avance suis vôtre

J'ai envoyé pour vous, ce matin, un billet chez M. Grout. Mme Daudet a répondu que vous veniez de partir.

À EDMOND LAPORTE ?

Croisset, 1er octobre [1878].

Vous êtes :

UN ANGE !!!

et votre ami Laffaille un garçon très spirituel. Vos notes m'ont fait d'autant plus de plaisir que j'avais de moi-même trouvé beaucoup de choses qui y sont relatées. Il y a deux ou trois détails exquis.

Si vous venez à Rouen, mon bonhomme je compte bien que je vous aurai à dîner et à coucher.

D'ici là je vous embrasse.

Votre

À JEANNE DE LOYNES

[Croisset,] jeudi 3 octobre [1878].

[Sur ses regrets de n'avoir pas rendu visite à son amie en passant par Paris.] Je croyais que vous étiez à des eaux (douces ou salées). ***[Il lui demande si vraiment, elle a été bien malade. Il donne de ses nouvelles.]*** Votre vieil ami […] n'est pas d'une gaieté folâtre. ***[Le côté matériel de sa vie reste inquiétant ; il se réfugie dans le travail, y met]*** le plus d'acharnement possible. ***[C'est pourquoi il n'ira à Paris que fort tard, peut-être pas avant la fin de février.]***

Vous savez si je vous aime – MOI ! – Je baise vos deux jolies mains. Je suis corps et âme, tout à vous.

Votre VIEUX.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi 3 octobre 1878.

[Il se propose de partir pour Étretat le jeudi suivant.]

Quant aux Commanville, comme nous avons des « histoires de ménage », renvoi de femme de chambre, etc. Caroline écrira à votre mère au commencement de la semaine prochaine pour lui dire si elle peut m'accompagner. Elle en a bien envie…

[…]

À RAOUL-DUVAL

Croisset, vendredi 4 [octobre 1878].

Sans doute, l'hospitalité du Vaudreuil n'est pas gênante. Elle est même charmante et voilà bien longtemps que je n'ai vu ceux qui la donnent !

Mais, du 8 au 13, je serai à Étretat chez Mme de Maupassant. Voilà mon excuse, cher ami.

Toutefois, ce qui est différé n'est pas perdu. Je viendrai tailler une forte bavette au coin de votre cheminée, un des jours de cet hiver.

La commission pour Tourgueneff sera faite dès que je saurai où est ledit Moscove.

J'attends l'annonce de son retour d'un moment à l'autre. Comptez sur
votre

On se verra à la foire Saint-Romain, n'est-ce pas ? C'est classique. – Ne m'oubliez pas, ***surtout***, auprès de mon amie Marianne.

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, lundi [7 ? octobre 1878].

Ma chère Gertrude, ma vieille amie,

J'ai passé à Paris tout le mois de septembre, je vous y ai attendue chaque jour. Maintenant et d'ici à longtemps je ne puis y retourner. Mais soyez brave. Venez à Rouen, je vous en prie ! S'il fait mauvais temps, qu'importe ! (du moins pour moi). Nous causerons, et la pluie ne sera pas si violente que je ne puisse montrer à vos filles des choses qui les intéresseront.

Allons, un peu de courage ! Autrement, quand nous reverrons-nous ?

Notre logis de Croisset est, hélas ! trop étroit pour vous donner des lits. Descendez à l'Hôtel d'Angleterre, sur le port, mais vous viendrez ici déjeuner ou dîner.

Ma nièce et son mari joignent leur invitation à la mienne.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 9 octobre 1878.]

J'ai passé mon dimanche avec votre ***Pompadour***, mon cher ami. – Et un bon dimanche ! Il y avait longtemps que je

n'avais fait une lecture aussi divertissante et aussi substantielle. – Le sujet me semble traité à fond et l'œuvre définitive. –

Un de ces jours, quand Laporte m'aura rendu mon volume, je le relirai, en comparant la seconde édition à la première.

Demain matin, je pars pour Étretat où je verrai l'obscène Guy.

— Pas la moindre révélation de Tourgueneff !

J'ai eu du mal à me remettre à la pioche. Il ne faut jamais s'interrompre.

Mes compliments derechef

et tout à vous, en vous embrassant. Votre

Mercredi soir, 9 octobre.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 9 octobre 1878.]

Mon bon,

Dormez sur vos deux oreilles.

Écrivez à Faucon que jeudi prochain 17 vous lui porterez vous-même les 1 700 francs en question.

Nous croyons que ce paiement était pour la fin du mois. N'importe ! Il sera fait – et par vous (ce qui vaut mieux pour votre considération).

Donc, ***venez chercher la somme*** mercredi soir (ou jeudi matin – à votre convenance).

Nous partirons demain matin pour Étretat. Accusez réception de votre lettre le plus vite possible chez Mme de Maupassant, Étretat.

Caroline vous remercie des livres.

Tout à vous.

Votre

Mercredi soir, 9 h[eures].

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 9 octobre 1878.]

Comment allez-vous, ma chère Princesse ? Voilà plus de quinze jours que je ne vous ai vue – ni entendu parler de Votre Altesse. Et j'entre en mélancolie quand je songe à toutes les semaines qui vont ainsi se passer.

Que vous dirai-je ? Jamais l'hospitalité de S[ain]t-Gratien ne m'a semblé si gracieuse, ni la châtelaine plus charmante. – En revenant ici, j'ai eu du mal à me remettre au travail ! Ma vie n'est pas drôle, – et je vous épargne le détail de ses misères. Enfin, je vous remercie pour les bons moments passés chez vous.

Je m'en vais demain à Étretat voir une vieille amie d'enfance – qui est fort malade. Mais dimanche soir, je serai derechef, courbé sur mon pupitre.

J'espère y lire bientôt un petit mot de vous, n'est-ce pas ? – En attendant ce plaisir-là croyez, Princesse, à l'inaltérable affection de votre vieux fidèle.

Mercredi soir.

À LÉON HENNIQUE

Croisset, vendredi [18 octobre 1878].

Mon cher ami,

Je suis enchanté de votre livre : le feuilleton de Zola, que j'ai lu par hasard, exprime tout à fait ma pensée.

Je trouve cependant qu'il n'a pas suffisamment insisté sur la ***psychologie*** qui est (selon moi) le côté le plus remarquable de votre œuvre. Une fois la donnée admise, et elle est roide, il me paraît impossible de la mieux développer. En prenant un sujet aussi exceptionnel, en choisissant pour personnage principal un monstre, vous faites acte de romantisme, et non de naturalisme, bien que vous disiez. Notez que je ne vous en blâme aucunement. Loin de là, je vous approuve. Au reste, ces deux mots me paraissant ineptes, je n'y attache aucune importance.

En résumé, vous êtes un bougre. Votre roman est puissant et amusant. Je connais peu de choses qui vaillent votre dernier chapitre ; la promenade de Jeoffrin sur le boulevard. Pas de rengaines, pas de blagues, et de l'originalité à foison. Bravo.

J'ai été, comme style, séduit dès le début par les pages 14 et 15, et mon plaisir a continué jusqu'à la fin. Je ne vous chercherai chicane que sur un point, l'abus des mots ***énergiques***, comme « gueuler », « beugler » et « foutre », qui reviennent trop. Vous n'avez pas besoin de ces violences d'expression qui n'ajoutent rien à la fermeté du fond et qui semblent voulues, qui sont de chic. J'ai noté page 22 et page 23 des « lequel, laquelle et desquels » bien lourds. Voilà tout. Je vous envoie ces critiques de pion pour vous montrer avec quel soin je vous ai lu.

Donc, faites-nous-en de pareilles. Tous mes compléments derechef. Et à vous de cœur, mon cher confrère.

Votre

À EDMOND LAPORTE

Croisset, samedi, 4 heures [19 ou 26 octobre 1878].

Mon bon vieux,

Il faut malheureusement que je vous parle des maudites affaires. J'ai du calme ; tâchez d'en avoir.

Les deux valeurs seront dans les mains de Faucon jusqu'à lundi. ***Il est urgent*** d'en empêcher le protêt, pour éviter des frais inutiles, et vous seul avez qualité, c'est là le terme, je crois ? Donc écrivez-lui tout de suite pour que le protêt n'ait pas lieu. Il y a autre chose à lui dire.

Ce qui suit est le résultat d'une visite faite hier à Pécuchet.

Faucon, jusqu'à ce jour, ne vous a réclamé que le renouvellement d'une garantie qui expirait : « mais on ne peut accorder quelque chose à un monsieur qui ne vous demande rien » *(sic)*.

Donc, comme il vous répugne d'aller voir Faucon, écrivez-lui dans la même lettre que : votre fortune est entièrement en immeubles et que pour remplir vos engagements il vous faudrait emprunter.

Faites-lui cinq ou six mois, comme le 1er juillet, je suppose. (D'ici là nous en serons sortis coûte que coûte.) Votre signature est bonne, messieurs les banquiers la considèrent, ceux-là ne la refuseront pas.

Il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer maintenant, mon pauvre vieux. ***Faites cela, je vous en prie***.

Ces histoires me font crever de chagrin. Voilà le vrai. Je me demande comment je pourrai aller trois mois cet hiver à Paris ? Pas de nouvelles de Lemerre ! Pas de nouvelles de Dalloz !

Nous comptons sur vous jeudi. Tâchez de vous amuser. Ce sera au moins quelque chose que j'aurai de bon.

Je vous embrasse.

Votre vieux GÉANT pas gai.

À MARIE RÉGNIER

[Croisset,] dimanche [27 octobre 1878].

Ma chère confrère,

Mon neveu m'a apporté hier de Paris ***Les Rieuses***. Charpentier l'avait envoyé au faubourg Saint-Honoré. Mme Commanville s'est précipitée dessus. Je n'ai pu commencer ma lecture qu'à 11 heures du soir. Comme j'allais très lentement, je n'ai fini qu'à minuit.

Eh bien, je ne m'étonne pas du succès. Votre pièce a tout ce qu'il faut pour plaire. Le genre admis, c'est un petit chef-d'œuvre. La tête qui a fait cela est bonne. L'adresse et l'esprit foisonnent. On dirait que l'auteur est « un vieux roublard ». Je relève un mot profond : « Le rire a sa vertu », et il y en a beaucoup de charmants. Pour moi, il y en a même trop. Ça sent le boulevard.

On ne vous connaît pas encore et bientôt, j'en suis sûr, nous verrons une vraie œuvre. J'entends par ce mot la peinture des choses éternelles. Mais vous avez pris la bonne route. Vous êtes maintenant ***du théâtre***. Courage ! Il me tarde de vous surprendre « en flagrant défit ».

Vos aimables reproches à propos de l'infâme épithète de bourgeoise m'ont amusé et attendri. Mais je ne suis pas bien sûr de les mériter. J'ai peur même que ce ne soit une invention de votre amie, pour vous piquer d'honneur, vous faire revenir sur votre décision.

À HIPPOLYTE TAINE ?

[Croisset, 28 octobre 1878.]

Mon cher ami,

J'use de la permission que vous m'avez donnée en vous demandant un service.

Il s’agit d’un renseignement sur le Fouriérisme (impossible de rien trouver là-dessus à la bibliothèque de Rouen).

Qu’était-ce que le Bayadérisme ? Je crois que ce mot désigne une organisation nouvelle de la Prostitution ? il me semble que j’ai vu ça quelque part ? chez les « Harmoniens » il y aura les matrones chargées d’inspecter le sexe et de présider aux accouplements. L’idée n’est pas neuve. Car elle se trouve dans Campanella et dans Auguste Comte ! ce père du positivisme !

Mais dans Fourier il doit y avoir à ce sujet, des détails régalants ?

Savez-vous, par la même occasion, d’où vient la scie qu’on faisait aux Fouriéristes, à propos de la queue munie d’un œil ?

Je suis honteux de vous déranger, mais vous connaissez l’égoïsme des travailleurs.

Merci d’avance, tout à vous, votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de lundi [28-29 octobre ? 1878].

Tantôt en sortant de la Bibliothèque j’ai été voir le Préfet que j’ai trouvé de plus en plus charmant.

Donc j’ai abordé la question personnelle. Il est tout disposé à vous servir. Ainsi la glace est rompue et probablement qu’il vous fera part de ma demande. Puis nous avons causé de Bardoux, on est indigné de sa complaisance

pour Duquesnel et de son amour pour Halanzier, etc. L'important c'est que le préfet sait maintenant que vous avez besoin de lui. Il m'a paru réfléchir profondément et comme il me disait : « Il faut lui trouver quelque chose », j'ai repris : « et quelque chose qui ne le déplace pas de Couronne ». « Sans doute » et là-dessus éloge de mon Laporte comme homme politique. Et voilà tout.

Pendant que nous étions à la Bibliothèque, Commanville était chez Faucon, et il a eu avec lui une conversation à votre sujet. N'ayez nulle crainte, tel est le résumé, et d'abord vous ne m'aviez pas dit que ledit Faucon vous avait invité à déjeuner pour un des jours de cette semaine ; ce procédé n'est pas ordinaire aux créanciers. Reconnaissez-le en vous asseyant aux agapes qu'il vous offre.

Commanville lui a dit que vous aviez une grande répugnance à aller chez lui, ce qui a paru le surprendre beaucoup. Il rejette très loin l'hypothèse de saisie, papier timbré, etc.

En somme ce n'est pas un mauvais homme. Qu'il soit brutal avec Commanville, il a des raisons pour cela, vraiment, mais avec vous, il sera très poli, et même cordial, car vous êtes quelqu'un : conseiller, ami du Préfet, etc.

Bref, mon cher vieux, allez chez lui, Je vous y engage fortement, dans votre intérêt, dans le nôtre. C'est maintenant la seule manière de s'en tirer sans tracas.

Quand serai-je tranquille, N. de D. Si ça continue je deviendrai fou comme Caudron.

Et mon socialisme qu'il faut que je coordonne. Ce soir j'écris trois lettres pour avoir des renseignements sur le Bayadérisme, n'ayant rien trouvé à Rouen.

Je vous embrasse.

Tout à vous.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 7 heures [29 octobre ? 1878].

Deux mots, s'il en est temps, mon Asiatique.

1° Rapportez-moi deux paquets de tabac de la Civette à 12 francs.

2° Je vous engage à aller voir Bardoux. Qui sait ? Une carte en tout cas ne peut nuire.

À bientôt, écrivez-moi quand vous viendrez coucher.

À vous.

Le bateau siffle.

À THÉODORE DE BANVILLE

Croisset, 30 octobre [1878].

Mon cher ami,

On m'apporte de Paris votre volume. Je le connais. Mais je vais le relire. Je suis en train de couper les feuilles de cette nouvelle édition. Mes yeux tombent sur des choses charmantes et sur des choses fortes. Sans compter la courte

Préface qui me donne un frisson (le frisson admiratif). Cette page-là me semble écrite ***pour moi***, et je vous en remercie.

Il y a si peu de gens qui sentent comme vous, mon cher poëte ! et encore moins qui écrivent comme vous.

C'est pourquoi je vous aime, et vous serre la main violemment.

Tout à vous

votre

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset, 30 octobre 1878.]

Mon cher ami,

Je ne vois pas venir les deux traités dont nous sommes convenus. 1° celui pour les ***Poésies complètes*** de Bouilhet dont le volume devait (d'après votre promesse) paraître cet automne[s] ; 2° celui pour ***Salammbô***.

Au mois de septembre dernier, vous m'avez manqué deux ou trois fois de rendez-vous. Et ma dernière lettre est restée sans réponse.

Qu'en dois-je conclure ?

Quoi que vous fassiez

je suis

tout à vous.

Mais je vous prie de me dire ce que vous voulez faire.

Croisset, près Rouen.
30 octobre, mercredi.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi 30 octobre [1878].

Princesse,

Je suppose que vous êtes maintenant dans les préparatifs du retour ? – Car le temps est bien mauvais ! Ici nous sommes noyés. Les Bourgeois disent en pareil cas « c'est un véritable Déluge » et ce mot les console. Quant à moi le temps extérieur m'est parfaitement égal. Celui d'à présent est tellement atroce qu'il en devient beau. La Seine, sous mes fenêtres, est verdâtre et mugit, le ciel noir avec des bandes de saphir, et les arbres qui se tordent au vent en perdant leurs feuilles, ressemblent à des personnes qui s'arrachent les cheveux. On dirait que la Nature a un gros chagrin. Dans les beaux jours d'été ne la trouvez-vous, quelquefois, insultante ?

J'ai eu à Étretat un spectacle navrant : celui d'une vieille amie d'enfance (Mme de Maupassant) tellement malade des nerfs qu'elle ne peut plus supporter la lumière. Elle est obligée de vivre dans les ténèbres. Le rayon d'une lampe la fait crier. C'est atroce. – Quelles pauvres machines nous sommes – Mais pourquoi vous parler de ça ? Je vous en demande pardon. – Mon ***fond noir*** se découvre de plus en plus, hélas ! Il est vrai que j'ai peu de sujets de gaieté.

Je ne connais pas l'ouvrage du jeune Houssaye, dont le titre est bien joli ! Quel goût de perruquier ! Que ce soit plein

de lieux communs, comme vous dites, j'en suis sûr. Mais les lieux communs plaisent très souvent – et il est rare d'avoir du succès par d'autres moyens.

Comme grotesque avez-vous admiré les croix d'honneur données pour l'Exposition ? On décore maintenant des *employés* de Commerce ! Démocratie voilà de tes coups ! La liste de ces messieurs m'a causé une douce émotion de joie.

Je ne lis rien du tout. Car je ne fais qu'écrire – et mon abominable bouquin avance, en dépit de tout. À la fin de l'année prochaine j'en apercevrai la terminaison.

Ma nièce présente ses respects à Votre Altesse.

Moi je me mets à ses pieds – et en lui baisant les mains – les deux mains, lui répète une fois de plus que je suis

son très affectionné

Je me rappelle au souvenir du bon petit cercle de S[ain]t-Gratien.

(– Si un cercle peut avoir un souvenir – pardon pour la métaphore.)

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mercredi 30 octobre [1878].

Puisque le *pacte* est offert, je le conclus. Et l'idée que vous me répondrez « dans les 48 heures » m'excite à vous écrire. – Bien que je n'aie rien du tout à vous conter,

absolument rien. – Mais il m'ennuie de vous. Et je voudrais vous voir. Voilà pourquoi « je mets la main à la plume ».

Que vous dirais-je ? La vie me pèse ! L'élément plaisir et même l'élément tranquillité y manquent trop. « Les affaires » ne s'arrangent pas. Et la gêne augmente. Ma pauvre nièce met son logement à louer. Etc. Moi qui exècre les préoccupations d'argent j'ai les soucis d'un épicier. Cette ironie du destin me paraît atroce. – Et je vous assure qu'il faut, parfois, une belle volonté pour continuer à faire de l'Art ! Quand je sors forbu de mon travail, j'ai pour me reposer un lit d'épines. Ma résolution est d'y penser le moins possible. Mais la faiblesse humaine fait que j'y pense.

N'importe, mon abominable bouquin avance. Je suis maintenant dans la Politique (théorique) et dans le socialisme. – Après quoi mes bonshommes essayeront de l'Amour ! Bref dans un an, je ne serai pas loin de la Fin. Et il me faudra encore 6 mois pour le second volume. Celui des notes. L'œuvre peut paraître dans deux ans. Je voudrais être au mois de mai pour vous lire les chapitres III-VII. Mais je vous préviens que si nous sommes encore dérangés par la Demoiselle qui chante, je l'*occide*, – ou lui baille un coup de poing.

Mes vacances se sont bornées à quelques jours – passés au Trocadéro et à Saint-Gratien. J'ai aussi été à Étretat voir une vieille amie d'enfance, Mme de Maupassant. Elle a une maladie pareille à la vôtre. Toute lumière la fait crier de douleur. De sorte qu'elle vit dans les ténèbres. – Encore un petit coin folâtre.

C'est chez elle que j'ai lu *Le Journal d'une femme* du bon Feuillet. Je ne connais rien d'aussi idiot. Est-ce assez pauvre, mon Dieu, assez piètre – et *faux*. Quel drôle d'idéal ! Ça fait

chérir *L'Assommoir*. Après tant de patchouli on a besoin de se débarbouiller dans du purin. À propos de choses accentuées je vous recommande un roman fait par un des « jeunes gens » dans lequel il y a vraiment du talent – bien que la donnée soit impossible : ***La Dévouée***, par Hennique (Charpentier).

Non, je ne connais pas la princesse Ghiska.

Quant au père Hugo ce qu'on m'en a dit est contradictoire, Jourde (du ***Siècle***) en mal, et Léon Gouzien – en bien. Ce qui m'étonne c'est qu'il ait pu résister à son logement où, le soir, on crève de chaleur et d'asphyxie. – Beaucoup prétendent qu'on ne le reverra pas à Paris. Ce qui me désolerait. Le tête-à-tête avec lui est une chose exquise. Mais le tête-à-tête, seulement. Du reste, je saurai la vérité par Lockroy.

Une chose qui m'a bien diverti cette semaine, c'est la liste des croix d'honneur. Avez-vous remarqué qu'on décore maintenant des ***employés*** de commerce ? Ce n'est même plus le patron « ***X de la maison X*** ». Et des métiers grotesques : fabricant de fleurs, – confections pour dames ! Oh ! là là !

Avez-vous pleuré Dupanloup ? Belle binette ! Vous savez qu'il m'aimait, si j'en crois Alex. Dumas ? Je lui rends modérément la pareille. Car je connais ses œuvres. Son livre sur les Hautes études est d'un esprit bien commun. C'était un curé de campagne, rien de plus. Son oraison funèbre de La Moricière semble écrite par un commis voyageur, devenu bedeau.

Je n'ai pas lu le dernier poème de Sully Prudhomme. L'absence d'images chez ces poètes-là me choque étrangement. Leur profondeur ne contient que du vide. Et

leur simplicité est pauvreté. Pourquoi dire en vers des choses pareilles ? On retourne au Delille.

Mais rien ne vaut Feuillet ! Le commandant d'Eblis, hein ? Quelle figure ! Et l'infirme ! Et les chevaux qui s'emportent. Et l'abbaye ! – Et « les ***30 mille francs*** pour vos pauvres » !

Son succès (car c'est un succès) a deux causes 1° la Basse classe croit que la Haute classe est comme ça. Et [2°] la Haute classe se voit là-dedans comme elle voudrait être.

***

La pluie tombe à flots, les feuilles jaunes tourbillonnent, la rivière mugit. Il est quatre heures. Je vais allumer ma lampe. – Et me remettre à mes bonshommes.

Amitiés à M. Roger.

Et tout à vous.

Ex imo.

G.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, octobre 1878.]

Si de temps à autre je n'avais ***indirectement*** de vos nouvelles, je me demanderais : « Vit-elle encore ? »

Décidément, la chère belle m'oublie. Ce n'est pas bien. Pensez-vous quelquefois ***au noir d'ébène*** où vit plongé votre Polycarpe ? Voyons ! Envoyez-lui, à ce pauvre bonhomme,

un peu de soleil, sous forme épistolaire. Il n'a rien à vous dire, si ce n'est qu'il pense à vous dans ses lassitudes, ce qui signifie : souvent.

Je sais que vous avez été en Touraine – que Georges a dîné chez vous, je crois, samedi dernier, et que mon Disciple rêve une pièce de vers en votre honneur. Quant à la santé, on ne m'en parle pas. Donc elle est bonne.

Je n'ornerai pas Paris de ma présence, avant le milieu de février, d'abord parce que je n'ai pas *le* sol ! Et 2° pour avancer plus vite dans mon abominable livre. « Quel labeur », comme on dit en style noble. Et le résultat sera peut-être pitoyable ? C'est une chose d'une telle audace que je peux m'y casser les reins, complètement. Voilà quatre ans que je suis dessus. J'en ai encore pour deux ! Enfin, je rentre tout à fait dans ce que le docteur Trélat appelle « la Folie lucide » ou manie, laquelle peut se terminer, suivant les menaces de Purgon, « en fine phrénésie ou fureur ».

Eh bien oui, je suis frénétique ! et je me précipite sur vous, avec fureur, – en vous déclarant que je suis, belle dame,

votre très chaudement affectionné

Jeudi. Croisset.

À JEANNE DE LOYNES

[Croisset, fin octobre 1878.]

[…] dans les intervalles de ma besogne je rumine mon passé, je songe au présent (qui est lugubre) et je songe à ma crevaison ; voilà mes plaisirs. […] De temps à autre aussi l'image de votre charmante figure m'apparaît et je voudrais la couvrir de baisers – autre rêve, autre sujet de tristesses. […]

[Il donne des nouvelles de sa féerie « Le Château des cœurs » qui continue de lui causer des déceptions ; elle aussi (comme plus haut « Le Sexe faible » de Bouilhet) est] un vieil ours ***[dont il tâche de tirer parti. Dalloz à qui il l'a proposée (pour « Le Moniteur ») montre si peu d'enthousiasme que depuis un mois il n'a pas encore de réponse. Pour lui, Flaubert, il trouve sa féerie bien,]*** à la hauteur des plus applaudies, ***[ce qui, ajoute-t-il, est l'estimer fort bas.***

Il a entendu dire qu'Émile de Girardin était très malade.] Est-ce vrai ?

Je rêve à vos mains et les baise en me mettant à vos genoux.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] 1er novembre [1878].

M. Robertet, qui est je ne sais quoi chez Bardoux (l'entête de sa lettre porte Cabinet du Ministre), m'écrit ceci :

« M. le ministre me charge de vous demander l'adresse de M. de M., dont vous lui avez parlé ces jours-ci. »

J'envoie votre adresse audit Robertet. Je vais écrire à Bardoux et à d'Osmoy. Vous devriez employer la journée de dimanche prochain à aller voir le susdit, Versailles, rue S[ain]t-Pierre.

Mais je vous engage à ***tout faire*** pour voir maintenant Bardoux. Ce revirement inattendu me donne bon espoir. –

Tout à vous.

Tenez-moi au courant.

***

Comme vous êtes voisin de Tourgueneff, allez donc chez lui. Et marquez mon étonnement de ce que je n'entends pas parler de Son Excellence. Quel drôle d'homme.

À MONSIEUR ROBERTET

[Croisset, 1er novembre 1878.]

Monsieur,

M. Guy de Maupassant demeure rue de Clauzel, 17.

Je vous prie, Monsieur, de recevoir l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Croisset, près Rouen, 1er novembre.

À AGÉNOR BARDOUX

[Croisset, 1er novembre 1878.]

Mon cher ami,

M. Robertet m'écrit pour me demander l'adresse de ***Guy de Maupassant***. Ce qui me prouve que tu penses à mon jeune Homme. Je te remercie d'avance de ce que tu feras pour lui. Mais fais quelque chose, c'est-à-dire donne lui le moyen de pouvoir travailler en paix la Littérature.

Par la même occasion, je te rappelle mon ami ***Laporte***. Tu m'as promis pour lui une place d'inspecteur des écoles de dessin. Dès que le budget sera voté, pense à lui.

J'ai eu bien du plaisir à revoir ta chère Maman ! Mais tu as été un vilain de me manquer de parole pour déjeuner ensemble.

Je t'embrasse. Tout à toi.

Croisset, 1er novembre.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 1er novembre 1878.]

Mon vieux bardache !

Vous avez oublié de me réclamer les 12 francs du tabac. N'y manquez pas pour la prochaine fois. Autrement, je ne vous donne plus de commissions, car moi-même je pourrais oublier le payement ?

Faucon ne vous a pas répondu parce qu'il est à Paris, où il a conduit un petit-neveu qui entre à Saint-Cyr.

Si, avant qu'il ne vous écrive, je sais ses intentions (j'en saurai peut-être quelque chose demain ou après-demain), je vous en ferai part.

Je viens d'écrire à Bardoux et à d'Osmoy pour leur reparler de Guy et de vous.

Votre

Tonner contre !
On ne sait pas ce que c'est.

À JULES TROUBAT

[Croisset,] dimanche [début de novembre 1878 ?].

[…] Ne vous tourmentez plus à propos de la ***guerre veillée***. Je sais maintenant que c'est une ***farce*** de Louis Le Chevalier, le S[ain]t-Simonien. Quant au ***Bayadérisme***, je me suis adressé indirectement à Considérant, par un ami commun. […]

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 9 novembre [18]78.

Mon cher vieux,

Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous ?

Après un si long silence, après des excursions en Russie, en Angleterre, au diable vert – oui, c'est moi ; – et je viens vous dire que je ne suis établi à Paris que depuis hier ; que je veux savoir de vos nouvelles ; qu'il faut que vous m'appreniez combien de temps vous restez encore à Croisset – car je suppose que vous y êtes ; – et je veux y aller pour vous y voir. – Ma santé est assez bonne – et je marche tout seul comme un bébé de trois ans. – Pour aujourd'hui je n'ajoute pas autre chose, car je me sens pas mal ahuri – et j'attends votre réponse.

Je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] dimanche [10 novembre 1878].

Ah ! enfin !

J'allais re-écrire à Mme Viardot ! J'avais prié Maupassant de passer chez vous. Mon esprit errait dans toutes les hypothèses. Bref, j'ai poussé un cri de joie en voyant, ce matin, votre écriture.

J'ai été moins errant que vous. – Car sauf trois semaines passées au mois de septembre tant à Paris qu'à Saint-Gratien, et trois jours, dernièrement à Étretat, je suis resté depuis six mois devant ma table. Mes bonshommes me donnent un mal de chien ! Par moments, je n'en peux plus et – j'en ai encore pour deux ans ! – Quel livre ! Et qu'il faut être fou pour l'avoir entrepris.

Mon existence d'ailleurs n'est pas drôle ! Les ***affaires*** ne se raccommodent point, au contraire ! La résignation est venue. Mais par moments elle a des absences. – Et alors je rumine amèrement le passé et je songe à la crevaison.

Puis je me remets à la pioche !

Je ne compte pas revenir à Paris, avant le commencement ou même la fin de février. – Je veux avoir fini mon chapitre de ***l'Amour*** !!! Celui de la Politique sera terminé dans une quinzaine.

Vous savez bien que je ne compte nullement sur votre visite… malgré vos promesses. – Et d'ailleurs, vous ressemblez à Galatée. À peine entrevu, enfui ! Cependant… ?

Si vous n'êtes pas trop occupé (mais vous êtes un homme occupé), écrivez-moi une longue épître. Ce n'est pas gentil d'avoir laissé si longtemps sans nouvelles

votre VIEUX
qui vous embrasse et vous chérit.

À EDMOND LAPORTE

Croisset, nuit de mardi 12 [12-13 novembre 1878].

Mon bon,

Je commence à la trouver mauv*o*ise !

Pourquoi pas de nouvelles ? Que signifie votre mutisme ?

Vous deviez être à Couronne avant le 10 du présent mois. Nous sommes au 12. Pas de Bab encore ?

Quand viendrez-vous, nom de Dieu ?

Je n'ai plus que deux pages à écrire pour avoir fini mon chapitre.

Mais je suis ***crevé***.

Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, près Rouen 14 novembre [1878].

Mon cher ami,

En effet, je trouvais le temps un peu long ! – et je m'empresse de vous répondre.

1° Pour le traité ***Salammbô***.

Ma principale observation porte sur le numéro 4 relatif au ***portrait de l'auteur***. Vous savez bien que là-dessus je suis ***intraitable***. Vous ne verrez ma photographie nulle part. J'ai refusé de faire faire mon portrait par des peintres de mes amis du plus grand talent, depuis Gleyre jusqu'à Bonnat. Rien ne me fera céder. Cette répugnance est basée sur un idéal à mon usage. Je vous l'expliquerai quelque jour si ça peut vous amuser.

– Quant au prix, je le trouve minime ; à raison de 750 francs pour mille exemplaires, ça ne fait pas mille francs

pour 1 500 exemplaires. Il me semble que vous pourriez aller au-delà ! Voyons ! Fendez-vous ! Soyez mécène.

Je passe maintenant au

Traité Bouilhet.

Je puis le signer, puisque j'ai une procuration à cet effet donnée par M. Philippe Leparfait, légataire de Bouilhet. Tenez-vous à avoir cette procuration ou aimez-vous mieux que Philippe signe le traité ?

1° Il va sans dire qu'ici le portrait est de rigueur. Je vous enverrai une photographie. – Quand la voulez-vous ?

2° Art[icle] 1er. Dans les ***Poésies complètes***, ***Melaenis*** doit entrer, et vous devez payer à Lévy 500 francs pour cette cession. Donc, nous n'avons rien à recevoir pour le premier tirage. Vous avez décidé cela vous-même au printemps dernier.

Cela est bien convenu n'est-ce pas ?

Avant de m'envoyer les deux papiers timbrés pour que j'y appose ma signature, répondez-moi sur toutes les questions que je vous pose.

N.B. De plus, mon cher ami, comme la première moitié de 1879 s'étend jusqu'au 1er juillet prochain, je puis fort bien n'avoir à toucher d'argent qu'au 1er octobre. Je trouve ce terme très éloigné, trop éloigné. Si vous m'assurez que ***Salammbô*** paraîtra en février, je ne dis plus rien.

Tout à vous.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi [14 novembre 1878].

Mon cher Guy,

Ça n'est pas raide ! mais puisque vous n'y teniez plus d'ennui, vous avez bien fait de lâcher la Marine.

Les mille francs d'indemnité avec les 1 500 de la place font 2 500. C'est 100 francs de ***plus*** que vous n'aviez là-bas, ai-je bien compris ?

Il faudra ***obséder*** Bardoux, et puis, une fois dans l'établissement, on pourra vous trouver quelque chose de mieux.

Vous ne me dites pas si vous avez vu d'Osmoy ? Quand entrez-vous à l'Instruction publique ? Quand vous y serez casé j'écrirai au Ministre.

La détresse de Lagier est belle. Vous ***devez*** la secourir.

Depuis deux mois que Dalloz a le manuscrit de ma Féerie, pas de réponse ! on n'en veut pas, évidemment. On me méprise, on me traite tout à fait en grand homme, jusqu'à Charpentier qui m'a tout l'air de renâcler devant une édition de luxe de ***Saint Julie***n pour étrennes. Il me l'a solennellement re-promise au mois de septembre. Et songer que ***Les Pilules du diable*** ont rapporté plusieurs millions !

Ayons de la Philosophie, à défaut d'argent.

Je vous embrasse.

À PAUL APFELSTEDT

[Croisset, 16 novembre 1878.]

J'envoie à M. Apfelstedt ce spécimen de mon écriture, – qu'il m'a demandé.

Puisse-t-il lui être agréable !

Croisset, près Rouen, samedi 16 novembre 1878.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, près Rouen, 16 novembre [1878].

Convenu, cher ami.

Rédigez le contrat, ***conformément à votre lettre de ce matin*** – et envoyez-le-moi, ainsi que celui des ***Poésies complètes***.

Je vous serre la main.

Tout à vous.

EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi soir [19 novembre 1878].

Mon cher Vieux,

Au lieu de venir lundi prochain pouvez-vous venir samedi ? (par le bateau de 2 heures).

Si vous ne pouvez samedi, tâchez que ce soit vendredi ou dimanche.

Il s’agit de quelque chose d’***important***.

Votre GÉANT.

R. S.V.P.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi, 2 heures [21 novembre 1878].

Comme mon Asiatique est un nerveux ainsi que son Vitellius, je m’empresse de le rassurer. Ça n’a rien d’important pour vous.

Dormez sur vos deux oreilles jusqu’à samedi matin. À 2 heures comme il est convenu.

Nous ferons une forte séance de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***], mon chapitre est fini et recopié depuis hier soir.

Maintenant je travaille à la copie.

À vous, votre vieux

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi, 2 h[eures, 21 novembre 1878].

Caroline m’a écrit de Paris, dimanche dernier (elle en revient aujourd’hui), ces lignes que je vous transmets :

« M. B[ardoux] m'a formellement dit qu'il attacherait à sa personne, Guy dans un avenir très rapproché. Il verra à caser Laporte, puis certainement Zola sera décoré au jour de l'an. Gustave sera content. Il verra que je ne l'oublie pas. »

Commanville, qui est revenu de Paris lundi, m'a répété cela.

Donc, mon bon, je vous engage ***à aller*** chez Charmes. – Et lui demander ce que vous devez faire présentement. S'il faut que vous donniez votre démission et quand vous devez entrer dans votre nouveau service. Je croyais que vous y étiez déjà !

***

Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet (4, rue de Médicis). Il les connaît tous, et en est très bien vu.

Tenez-moi au courant des choses. Embrassez votre pauvre maman de ma part – et qu'elle vous *le* rende.

À vous, votre vieux

Dites à *Zola* ce qui le concerne. Il n'a rien à faire qu'à se tenir tranquille.

Pas de nouvelles de Dalloz. Je l'envoie se faire foutre ! – par d'autres, tant pis.

Le jeune Charpentier me fait une crasse ! Il ajourne encore ***S[ain]t Julien*** (édition d'étrennes).

***

À MARGUERITE CHARPENTIER

Croisset, jeudi [21 novembre 1878].

Chère Madame Marguerite,

Je ne trouve pas votre époux gentil. Mais pas du tout gentil.

Cette édition de jour de l'an ***devait*** paraître l'année dernière. – Puis cette année – L'époque des étrennes aura fini, que le livre ne sera pas prêt. Notez que votre légitime m'avait ***juré*** ses grands dieux du contraire, c'est-à-dire que nous paraîtrions au plus tard le jour de l'an de 1879 !

Je lui avais montré, et moi-même apporté le dessin en question, celui du vitrail de la cathédrale de Rouen – auquel la dernière ligne de ***Saint Julien*** renvoie le lecteur. Ce n'était pas bien difficile à découvrir.

Enfin, je ne vous cache pas que ce retard m'embête, – « si l'on peut s'exprimer ainsi ». – J'ignore si je récolte des lauriers, mais le côté truffes manque de plus en plus dans ma carrière. Ernest Daudet s'était proposé de me placer avantageusement un vieil ours (***Le Château des cœurs***). Dalloz apparemment n'en veut pas. Car il fait la sourde oreille. Bref, on me traite tout à fait en grand homme, on me méprise. Il faut être un joli maniaque pour continuer à travailler avec des encouragements pareils ! –

Voilà quatre ans que je suis sur mon livre ! Il m'en demandera encore deux ! Je me crois dénué d'envie et de cupidité. Dieu merci ! – En de certains jours pourtant, ce qui me reste à vivre ne m'apparaît point couleur de rose.

Pourquoi, diable, est-ce que je vous dis tout cela ? C'est que je vous regarde comme un Ami.

Tout en vous considérant comme une Belle dame, – dont je baise les deux mains.

Votre

Deux bécots de nourrice sur les joues de Georgette.

À PAUL DALLOZ

Croisset, près Rouen, 2[1] novembre [1878].

Mon cher ami,

Ernest Daudet m'a écrit plusieurs fois que « vous alliez m'écrire » relativement au manuscrit, déposé chez vous, depuis deux mois, bientôt.

Votre silence me fait supposer que l'œuvre vous déplaît ? Dites-le-moi donc, franchement, et qu'il n'en soit plus question.

En attendant une prompte réponse, S.V.P.

Je suis tout à vous.

À ERNEST DAUDET

[Croisset, 21 novembre 1878.]

Mon cher Daudet,

N'ayant point de réponse de Dalloz, ni indirecte ni directe, c'est que mon *ms.* lui déplaît ?

Vous auriez dû ne pas me cacher la vérité. Je suis assez grand garçon pour la subir.

Mais *je tiens* à avoir un mot de vous ou de lui m'annonçant carrément qu'on refuse ma copie.

Excusez-moi, mon cher ami, pour tous les ennuis que je vous donne. – Mais vous devez me comprendre.

Tout à vous.

Croisset, près Rouen. Jeudi 21 novembre.

J'enverrai prendre le *ms.* chez vous, dès que j'aurai une réponse catégorique. Tâchez, *je vous en prie*, qu'elle soit le plus prompte possible.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, 27 novembre [1878].

Mon cher ami,

J'attends toujours les deux papiers timbrés à signer.

Vous croyez peut-être me les avoir envoyés ? Il n'en est rien.

Votre dernière lettre, il y a plus de quinze jours, me les annonçait par retour du courrier.

Tout à vous.

À ÉMILE ZOLA

Croisset, mercredi 27 novembre [1878].

Il m'ennuie de vous, mon bon Zola. Donnez-moi donc de vos nouvelles !

Comment se porte *Nana* ?

À quand *L'Assommoir* – sur les planches ?

Êtes-vous content des cabots qu'on vous destine ?

Je ne reviendrai pas à Paris, avant le milieu de février, – quand j'aurai fini le chapitre que je commence – un chapitre *lubrique* ! Celui-là fini, j'entreverrai la terminaison totale. Mais quelle charrette à tirer ! Par moments, c'est dur ! –

La santé est bonne. Mais « les affaires », mon cher vieux, sont déplorables ! La malchance me poursuit de tous les côtés.

Charpentier, il y a deux ans, m'avait promis une belle édition de *Saint Julien* pour étrennes. L'année dernière, il m'a lâché pour la *Marie-Antoinette* de Goncourt ; – repromesse au mois de septembre dernier – et relâchage maintenant. C'est sa femme qui m'a annoncé cette gracieuse nouvelle – en me rappelant le plaisir qu'elle a eu à lire *Saint Antoine*. Vous ne trouvez pas ça ingénieux, comme rhétorique ?

De plus, Dalloz *ne veut pas* de ma Féerie, qu'il trouve « dangereuse », de sorte que cette malheureuse pièce – que je trouve, moi, une tentative originale, ne peut même pas être imprimée ! dans un journal ! – Ça ne m'humilie nullement. Au contraire ! *Ça m'excite* ; mais ça m'embête, au point de vue financier.

Quant à Charpentier, s'il est gêné, je l'excuse mais il aurait pu être plus franc.

Pour Dalloz, je ne vous recommande nullement le secret. – L'anecdote est même bonne à répandre – afin d'encourager les Jeunes.

Bardoux a ***de lui-même*** dit à ma nièce, la semaine dernière, qu'infailliblement vous seriez décoré au jour de l'an.

Tourgueneff ne m'a écrit qu'un mot pour me dire qu'il était revenu. Depuis lors, pas de nouvelles – bien que je lui aie envoyé deux lettres.

Mes bons souvenirs à Mme Zola

et tout à vous, mon cher ami.

Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi, 27 nov[embre18]78.

Mon cher vieux,

En réponse à votre petit billet – dont la tristesse m'avait navré, je voulais tomber à l'improviste à Croisset – et si je ne l'ai pas fait – c'est à cause de raisons majeures. – Il a fallu mettre en terre un vieil ami de quarante ans (quarante ans d'amitié), Khanykoff, qui s'est laissé mourir à Rambouillet, dans la plus maussade maison que j'aie vue. Il a fait bien vilain au Père-Lachaise – de la boue en bas, une sorte de grêle ou de neige par en haut, un vilain brouillard sale tout

autour. – Ils ont eu une peine infinie à faire tomber le lourd et énorme cercueil dans le trou béant. – J'ai prononcé quelques paroles d'adieu au bord de ce trou, sur un tas de mottes de terre grasse et glissante. J'ai parlé nu-tête – et j'ai attrapé un assez gros rhume, qui m'empêche de sortir de la chambre – et d'aller à Croisset. Cependant je vais mieux, et ***certainement***, la semaine prochaine ne s'écoulera pas sans que vous m'ayez vu dans votre ***maison***, à ***Croisset***. Je vois d'ici le sourire sceptique qui erre sur vos lèvres ; et je dois avouer que vous avez le droit de le laisser errer, vu mes nombreux manques de parole ; – et pourtant – vous verrez ! vous verrez !

Zola n'est pas encore revenu à Paris ; je n'ai pas vu Daudet. – Goncourt est venu hier chez moi, pour se faire donner un peu de couleur locale – Russie méridionale, noms de Bohémiennes, etc. – Je l'ai trouvé en bonne santé – un peu maigri – et toujours ces mêmes yeux, luisants et sombres – et pas bons du tout. – Il a parlé de vous avec beaucoup de sympathie.

Je viens d'avoir 60 ans, mon cher vieux… C'est le commencement de la queue de la vie. Un proverbe espagnol dit que c'est ce qu'il y a de plus difficile à dépiauter : – une queue ; – c'est en même temps ce qui offre le moins de plaisir et de résultats. – La vie devient absolument personnelle ; – et défensive contre la mort ; et cette exagération de personnalité fait qu'elle cesse d'avoir de l'intérêt – même pour la personne en question. – Mais vous n'êtes pas déjà si gai – pour que j'aille encore ajouter cette note lugubre ; – mettez que je n'ai rien dit.

Quand nous nous verrons, j'aurai à vous raconter ***beaucoup*** de choses sur mes deux voyages en Russie et en Angleterre ; aussi faites-moi bavarder.

Tout mon monde ici va bien et vous salue. – Et moi, je vous embrasse. – ***À bientôt***. – Vous serez averti la veille.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi [28 novembre 1878].

Je suis bien impatient de savoir le résultat ***définitif*** de votre visite à Bardoux. – Et bien embêté de ce que vous dites de votre pauvre mère ! Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une ***maison de santé*** ? Pouchet vous renseignerait là-dessus.

Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma Féerie « dangereuse » ? Ainsi, je ne puis me faire jouer, ni me faire imprimer. – Encouragement aux Jeunes ! Et Charpentier me lâche, quant à mon édition du ***S[ain]t Julien*** pour étrennes ! – Tout va mal ! – N'importe ! Je vais commencer un chapitre ***archi-lubrique***.

Je vous embrasse. Votre vieux

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 29 novembre 1878.]

Mon cher ami,

Votre lettre m'a ***attendri***. Elle me prouve que vous pensez à moi – ce dont je ne doutais pas d'ailleurs. Il est

bien de se souvenir des « Vieux dans l'ombre » comme dirait le père Hugo.

Je vous envie, puisque vous êtes Heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le Vrai. N'en sortez pas.

Moi, je travaille le plus que je peux, afin d'oublier les et la misère de ce monde ! Les encouragements, comme à vous, me font défaut. – Car Dalloz m'a refusé un ***ms.*** ! celui d'une Féerie – que je trouve bonne – que je n'ai pu faire jouer – et que je ne peux maintenant faire imprimer ! – Voilà où j'en suis à mon âge, 57 ans (dans 12 jours) – et après avoir produit ce que j'ai produit. – C'est un exemple encourageant pour les Jeunes. Je vous prie de croire que ça ne m'humilie nullement – mais ça m'embête ! Je n'en travaille que davantage. Je ne dis pas mieux, mais avec plus d'acharnement. – Dans un an, je ne serai pas loin d'avoir terminé mon livre. J'ai fait deux chapitres cet été. J'espère en avoir fait encore un, avant d'aller à Paris – ce qui n'aura pas lieu avant le mois de février.

Dès que je serai là-bas, vous serez prévenu. – D'ici là, mon cher ami bonne santé, bonne pioche, et belle humeur.

Tout à vous.

Votre

Croisset, près Rouen
29 novembre.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, nuit de dimanche,
1er décembre [1er-2 décembre 1878].

Mon bon cher vieux,

Dans ma dernière lettre, je vous ai prié de venir. Eh bien ***ne venez pas cette semaine***.

Je n'aurais pas l'esprit libre. Et vous seriez trop mal reçu ! – J'ai, ou plutôt nous avons des embêtements pardessus la tête ! mais j'espère que c'est la fin ?

Ah ! mon pauvre ami, que la vie est lourde !

Je vous prie, et même ***supplie*** de me réserver votre bonne visite pour une époque très prochaine, dans 8 ou 10 jours peut-être ?

Je vous préviendrai, dès que je serai tranquille.

J'ai bien besoin de causer avec vous longuement.

Je vous embrasse.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mardi, 3 heures [3 décembre 1878].

L'incertitude de votre position, mon cher ami, s'ajoute à tous mes chagrins ! Que d'embêtements ! mon Dieu ! que d'emmerdements !

Tâchez de voir Bardoux, coûte que coûte, car c'est intolérable ! une attente pareille.

Dalloz n'a pas daigné me répondre, mais m'a fait aviser par son secrétaire ! que mon œuvre « ne rentrait pas dans le cadre de la Revue ». Du reste « la maison (celle du ***Moniteur***) est à moi ». C'est aussi beau que Charpentier me faisant savoir par sa femme qu'il admire ***Saint Antoine***, mais ne peut publier ***Saint Julien***.

Mon manuscrit de la Féerie a été remis à Ernest Daudet, rue de Berlin, 36 (ou 34). Faites-moi le plaisir d'aller le chercher, et de le garder chez vous.

Tenez-moi au courant.

Je vous embrasse. Votre vieux

À LOUIS LABARRE

Croisset, près Rouen, mardi 3 décembre [1878].

J'écrirai à Dalloz tout ce que vous voudrez, qui puisse vous être utile. Indiquez-moi ce que je dois lui dire.

Mais je vous préviens de ceci : dernièrement, il m'a refusé un manuscrit que lui avait porté de ma part Ernest Daudet, et au bout de deux mois n'a pas même daigné me répondre. Une lettre de son secrétaire m'a appris que mon manuscrit ne lui convient pas, voilà tout – et qu'on l'a remis chez E. Daudet. Un ami commun a dû lui faire savoir depuis deux jours ce que je pense de son procédé.

N'importe ! Si vous croyez que je puis vous servir, usez de moi. Mais je doute que ma ***protection*** soit efficace. Claudin s'abuse.

Ma littérature est en baisse, car votre ancien patron Charpentier (qui ne répond pas non plus aux lettres, comme Dalloz) ne fait pas une édition pour étrennes de ***Saint Julien l'Hospitalier***, malgré deux promesses solennelles, dont la dernière est du mois de septembre.

Je vous croyais attaché à sa maison pour toujours. Votre départ m'afflige, et je vous serre la main, mon cher ami, en vous priant de me croire tout à vous.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi, 4 déc[embre 18]78.

Certainement, mon cher ami, j'attendrai que vous me disiez de venir et j'espère que vous le ferez bientôt. – Je suis fort tourmenté de vous savoir dans un si vilain pétrin – et j'espère encore que vous l'exagérez un peu, sous l'influence de vos nerfs. – Quant à la ***lourdeur*** de la vie – il n'y en a plus de légère, passé cinquante ans. – Enfin ! à bientôt – n'est-ce pas ?

Je vous embrasse.

Votre vieux

IV. TOURGUENEFF.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de mardi [10-11 décembre 1878].

C'était par tendresse pour vous, ma chère belle, que je ne vous écrivais pas. Je ne voulais point vous affliger par le détail de mes misères, ou plutôt de ma misère. Vous n'y pouvez rien. – Et d'ailleurs en parler me fait souffrir. Sachez donc que nous sommes maintenant, au fond de l'abîme – et il est sans espoir. La scierie de Comm[anville] va se vendre d'une façon déplorable ! Et puis, après ? Dieu sait ce que nous deviendrons ! – Peut-être que je m'exagère les choses ? Comm[anville] gagnera de l'argent d'une façon ou d'une autre ! N'importe, quoi qu'il advienne, ce ne sera pas gai. – J'en ai gros sur le cœur, je vous jure ! Et ce n'est pas le manque d'argent, les privations qui en sont la suite, et l'absence complète de liberté où je suis contraint. Non, ce n'est pas tout cela qui m'enrage. Mais je me sens ***souillé*** dans mon esprit par ces préoccupations basses, par ces dialogues commerciaux. Il me semble que je deviens un épicier. Figurez-vous une honnête femme prostituée de force dans un mauvais lieu, quelqu'un ayant des habitudes de propreté et qu'on roule dans un tombereau d'ordures, voilà ma situation. L'ironie est forte. Et la Providence, maintenant, dure pour moi. – Non ! pas de succès, pas de chance ! Je voulais tirer quelques sols d'un ***ms.*** de Féerie (œuvre que je trouve, moi, très remarquable, quoi qu'on die). Dalloz n'a pas même daigné me répondre, et m'a fait dire par son secrétaire que « ça ne rentrait pas dans le cadre de la Revue » mais que du reste, « la maison était à moi ». Autre histoire : ***Charpentier*** après m'avoir promis, pendant deux ans, et repromis au mois de septembre dernier, qu'il ferait pour les étrennes de 1879 une édition de luxe de mon ***S[ain]t Julien***, lâche ma littérature pour celle de Sarah Bernhardt, n'ose pas m'écrire, mais sa femme me prévient, dans une

lettre très aimable, « qu'il est trop tard » et qu'« elle admire ***S[ain]t Antoine*** » ! – Ne trouvez-vous pas tout cela magnifique ?

Quant à une Place, à une Fonction, ma chère amie, jamais ! jamais ! jamais ! J'en ai refusé que m'offrait mon ami Bardoux. C'est comme la croix d'officier dont il voulait, mêmement, me faire cadeau. – En mettant les choses au pire, on peut vivre dans une auberge de campagne avec 15 cents fr[ancs] par an. – C'est ce que je ferai, plutôt que de toucher un centime du budget. Ignorez-vous cette maxime (qui est de moi) : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit ». Et d'ailleurs, est-ce que je suis capable de remplir une place, quelle qu'elle soit ! Dès le lendemain, je me ferais flanquer à la porte, pour insolence et insubordination. – Le malheur ne me tourne pas à la souplesse, au contraire ! Je suis plus que jamais d'un idéalisme frénétique, et résolu à crever de faim et de rage, plutôt que de faire la moindre concession.

J'ai été bien avachi pendant quelques jours – mais je ***me remonte***. Et je travaille. C'est l'important, après tout.

Votre bonne volonté à mon endroit m'a attendri, ma pauvre chère belle. Mais je vous en prie, n'y pensez plus. N'importe, je vous remercie de la proposition, comme d'un présent.

Et ne regrettez rien ! Vous auriez eu un piètre monsieur ! ***n'étant pas fait pour la vie***. Creusez cette parole qui est profonde. Je me connais – et moi seul connais la quantité de larmes que cette vérité m'a fait répandre.

Je vous apprécie, allez ! je vous aime, et du fond de mon vieux cœur saccagé, une tendresse monte vers vous.

Tantôt, votre sœur est venue me voir, par la neige, ce que j'ai trouvé héroïque. – Le bon Houzeau voulait que nous allions dîner chez lui cette semaine. Le retour en fiacre, le soir, ***me navre***, et d'ailleurs maintenant, plus je suis seul, mieux je me trouve. Du moment que j'ai quitté ma table verte, le cœur me tourne.

Coûte que coûte, j'irai cet hiver passer trois mois à Paris. Quand sera-ce ? Je l'ignore. L'incertitude « des affaires » sera finie vers le milieu de janvier.

Savez-vous que demain votre Polycarpe aura 57 ans ! Je voudrais vous en offrir 25 ! – avec « un tilbury, 50 mille livres de rente et le titre de vicomte ». Mais pour moi, que n'en ai-je 80 ? La fin serait plus prochaine ! N'importe, je désire cracher encore des cuves de bile sur la tête des bourgeois et baiser la vôtre.

Continuez à m'aimer. Écrivez-moi – et croyez à toute la tendresse de

votre GVE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Vendredi [13 décembre 1878].

Rien n'est plus aimable que votre lettre, ma chère Princesse. – Elle m'a été au ***cœur***. J'y vois que vous ne m'oubliez pas. – Chose dont j'étais sûr, du reste. – Moi aussi, de mon côté, je songe bien souvent à vous. Et je vous ***vois*** dans votre maison, entourée de vos amis. Si je n'y suis pas, ce n'est point la volonté qui me manque, soyez-en convaincue.

Je ne veux pas vous souiller l'esprit par le détail de mes misères. Mais sachez, en un mot, que je suis malheureux, très malheureux, ma chère Princesse. Voilà tout. Et il faut que j'aie une belle santé pour vivre encore après toutes les coupes d'amertume que l'on m'a fait boire – et que je continue à boire. Dieu le voulait, apparemment ? Soumettons-nous !

C'est pour oublier tout cela que je travaille le plus possible, tâchant de me griser avec de l'encre comme d'autres avec de l'eau-de-vie. Mon bouquin avance. – Dans un an je serai près de la fin.

Je ne compte pas être à Paris cet hiver avant le mois de février. À cette époque, j'aurai la solution de *mes affaires*, solution qui sera déplorable. Mais au moins, je saurai à quoi m'en tenir. Quand on est au fond de l'abîme, on n'a plus rien à craindre. Je vous fais cette confidence, ma chère Princesse, pour que vous ne m'accusiez pas d'être un maniaque, un entêté. J'ai mal gouverné ma barque, par excès d'idéal. J'en suis puni, voilà tout le mystère.

Taine est un brave homme de penser à moi pour l'Académie ! Mais je ne lui demanderai pas sa voix ! – À quoi bon de pareils honneurs ?

J'ai eu, indirectement, des nouvelles de Goncourt. Je sais qu'il travaille ferme. Renan doit avoir publié un nouveau volume ? – qui est sans doute chez moi là-bas ?

Vous me rappelez tous les amis morts ! les anciens mercredis de la rue de Courcelles ! Ah ! c'était le bon temps ! – Et j'y pense plus souvent qu'il ne le faudrait pour ma gaieté ! À mesure que j'avance en âge le passé me tient de plus en plus aux moelles – dès que j'ai un moment de liberté d'esprit, je me retourne vers ce qui ne reviendra plus.

Oui, j'ai lu la lettre de Chambord à de Mun. Ces gens-là sont idiots ! – et surtout aveugles.

J'ai été indigné de l'attentat contre le roi Humbert. Pourquoi ? Dans quel but ? Ah ! la bêtise humaine, quel gouffre ! – La terre est un vilain séjour, décidément.

Si j'étais chez vous, près de vous, je pens[er]ais tout différemment.

Donnez-moi ainsi, de temps à autre, de vos nouvelles. Vous ferez bien plaisir à votre très affectionné

GVE FLAUBERT
qui vous baise les mains.

***

Ma nièce vous présente ses respects.

***

Souvenirs d'amitié à Popelin et à Marie.

***

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit de dimanche [15-16 décembre 1878].

Je crois, diable m'emporte, que je passe par toutes vos angoisses ! et il me tarde grandement de savoir la conclusion. Votre lettre du 12 (anniversaire de ma naissance, 57 ans !) m'a donné espoir ?

Pourriez-vous me faire la commission suivante, ***tout de suite***, car à Rouen il m'est impossible d'avoir promptement la chose, et j'en ai besoin pour mercredi ou jeudi au plus tard.

Ce serait d'aller à « la Librairie Nouvelle », et de demander de ma part, à M. ***Achille***, un livre dont le titre est, à peu près, celui-ci : ***Tout le bien et tout le mal qu'on a dit des femmes***. Quant à l'auteur, c'est Édouard Fournier ? ou quelque oiseau de la même catégorie ? Dans le cas où il tomberait dessus, qu'il me l'envoie par la poste *illico*. Inutile de payer.

Pécuchet vient de perdre son pucelage, dans sa cave ! (avant huit jours mon chapitre « de Amore » sera fini).

Je vais maintenant lui foutre une belle vérole ! Après quoi, mes bonshommes dissertent sur la Femme, et c'est alors que j'aurai besoin de textes moroso-moraux touchant cette espèce. Le livre en question (un petit bouquin) est, je crois, une collection de passages y relatifs.

Découverte : je sais ***pertinemment*** que Dalloz ***n'a pas même lu*** mon manuscrit ; il l'a fait lire par son secrétaire, lequel lui a déclaré « que c'était tellement ennuyeux que la publication était impossible ».

Cela me paraît fort !

Je vous embrasse, ainsi que votre chère mère.

Votre vieux

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 17 décembre 1878.]

Je vous attends jeudi à 2 heures par le bateau comme il est convenu, mon bon.

Et tâchez de m'apporter votre chapitre refait et tout ce que vous pourrez de la « copie ». J'éprouve le besoin d'en avoir le plus possible. Je suis au milieu des amours de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] qui n'auront pas plus de douze pages et j'espère commencer la philosophie au mois de janvier.

Ma santé n'a pas été bonne depuis quinze jours. Un peu de jaunisse et une tristesse à crever, – suite des Affaires.

Voir mon Bab me fera du bien.

Je l'embrasse.

N.B. Savourer dans *Le Temps* d'hier la réclame pour Sarah Bernhardt.

Ô Polycarpe, ressuscite !

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi [19 décembre 1878].

Merci, pour la bonne nouvelle ! Ça me desserre un peu le cœur. Votre lettre d'hier m'avait (et nous avait) navrés.

Espérons que maintenant ça ira bien. De plus amples *détails* me feront plaisir.

Vous êtes gentil de vous être occupé de mon bouquin. Jusqu'à présent, je ne l'ai pas reçu. Peut-être l'aurai-je, à 4 h[eures] par la seconde distribution ? – Tout en l'attendant j'ai fini mon chapitre. – En voilà trois d'expédiés depuis six mois. Encore trois à faire ! Donc, j'entrevois la fin.

Il était dit qu'aujourd'hui serait un bon jour 1° votre lettre et 2° un peu d'argent sur lequel je ne comptais plus. Les choses ne sont jamais ni aussi mauvaises ni aussi bonnes qu'on croit.

Je compte revenir à Paris vers la fin de janvier. – Dites-moi comment vous vous trouverez là-bas.

Ex imo.

Votre vieux

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 5 heures [21 décembre 1878].

Puisque mardi vous ne pouvez venir qu'à 7 heures, on trouve que ce serait bien peu de temps, vu la solennité de Noël ! Donc venez ***mercredi*** par le bateau de 2 heures.

Si vous avez un empêchement quelconque mercredi, venez mardi. Un mot de réponse.

Et apportez-moi deux ou trois chapitres de ***Couronne***. Nous les repiocherons.

J'ai fini mon septième, il est recopié.

Donc à mercredi, n'est-ce pas ?

Votre vieux

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 22 décembre 1878.]

Votre lettre d'il y a huit jours, ma chère Princesse, m'a attendri jusqu'aux larmes. (Vous savez que je suis, comme dit Goncourt, « un gros sensible ».) Oui, j'ai été touché jusqu'au fond de l'âme par la délicatesse de votre affection.

Réservez-moi votre bon vouloir, – mais ***présentement*** les choses ne pressent pas. J'ai cédé à un mouvement de découragement, en vous écrivant. J'ai du chagrin, parce que je vois souffrir près de moi ceux que j'aime. – Et que je suis dérangé dans mes travaux. Mais l'Âme reste libre ! la Conscience pure et le corps robuste. – C'est l'important.

Nous recauserons de tout cela vers la fin de janvier, quand je serai à Paris. – D'ici là, envoyez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez. – C'est une ***joie*** dans ma vie austère que la vue de votre (abominable et) chère écriture.

La neige couvre la terre. Et les toits. – Malgré le soleil. – Je vis comme un ours dans sa tanière ! Aucun bruit du dehors ne me parvient. – Et pour oublier mes misères je travaille avec acharnement. Aussi, ai-je fait trois chapitres depuis quatre mois – ce qui, vu ma lenteur habituelle, est prodigieux.

Ma nièce vous présente ses respects. Il est probable que vous la verrez avant moi.

Je vous baise les deux mains – et suis
votre vieux fidèle et très affectionné

Dimanche 22 décembre.

Croisset.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset, 22 décembre [1878].

Si je suivais mon ***penchant***, je vous écrirais tous les jours ! La fatigue physique m'en empêche. Voilà mon excuse. – Oui ! tous les jours, et plusieurs fois par jour, je songe à vous. – Par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé.

Il me semble que vous devez souffrir par ce temps abominable ? Nous n'habitons pas le pays qui nous convient ! Nous ne sommes pas de ce siècle ! – Ni peut-être de ce monde ?

L'existence, quant à moi, me devient de plus en plus à charge ! – Et je n'ai pas vos motifs pour la maudire ! Depuis un mois, j'ai passé par des ***embêtements matériels*** excessifs. L'espérance de ravoir ma fortune est définitivement perdue. Et mon sort ne sera ***fixé*** qu'à la fin de janvier ! – Des amis sachant mes embarras veulent (ou disent qu'ils veulent) me faire obtenir (sans que je m'en mêle) une position « digne de moi ». Vous me connaissez assez pour savoir d'avance ma réponse : ***jamais***. En vertu de cet axiome – qui est de moi mais que j'admire et auquel je me conforme : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit. » Plutôt vivre en pension, dans une auberge de campagne que d'être un Monsieur émargeant au budget. – C'est comme l'Académie française – que me prêche mon ami Taine. Tout cela n'est pas fait pour moi ! Chacun a son tempérament.

Au milieu de mes chagrins (et après avoir eu la jaunisse), j'ai continué à écrire. Depuis le mois de juin j'ai abattu trois chapitres, dont deux depuis le mois de septembre. Il m'en reste encore trois. Mais avant de me remettre à écrire, il me faut bien quatre mois de lecture acharnée !!!

J'ai eu des coups de massue – et des coups d'épingle. Dalloz n'a pas ***daigné*** lire un ***ms.*** que je lui envoyais ***(sic)*** et mon éditeur Charpentier (me manquant de parole pour la troisième fois) préfère à ma Littérature celle de Sarah Bernhardt ! – Enfin, on me traite tout à fait en grand homme, on me méprise. Je vous prie de croire que ça ne m'a nullement découragé. Au contraire. Ça m'a fortifié dans mes ***Principes*** et comme Thomas Diafoirus je me suis « roidi contre les difficultés ».

Je n'irai pas à Paris avant le commencement de février.

Ma nièce me charge de vous dire « tout ce que je trouverai de plus gentil ».

Je vous la souhaite « bonne et heureuse » ainsi qu'à votre mari.

Votre VIEIL AMI (qui vous aime).

Le p[ère] Didon m'a envoyé son livre. Je lui ai répondu par quatre pages d'écriture serrée. On a beau dire (et on aura beau faire) l'abîme est infranchissable. – Les deux pôles ne se toucheront jamais, la sottise est de croire qu'un des deux doit disparaître.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, dimanche 22 décembre [1878].

Mon cher vieux,

Mon silence doit vous étonner ? Mon excuse hélas est légitime. J'ai eu de tels ***embêtements d'argent***, des inquiétudes si violentes, que je m'étonne d'avoir encore la boule à peu près d'aplomb sur les épaules ! L'espoir de r'avoir ma fortune est absolument perdu ! – Et je ne serai fixé sur mon sort qu'à la fin de janvier. Je vous conterai tout cela au coin du feu. N'en ***dites rien*** aux Autres.

Jamais je n'ai eu envie de quelqu'un, – comme j'ai envie de vous. La société de mon cher Tourgueneff me fera du bien au cœur – à l'esprit, et aux nerfs. Je vous attends, dans le commencement de janvier. Pas avant 1° parce que voilà le jour de l'an. 2° Vous seriez ici trop inconfortablement – par le temps affreux qu'il y fait. 3° Ma nièce et son mari vont commencer leurs préparatifs de départ pour Paris.

Je n'y serai pas, moi, avant le commencement de février.

Donc, je vous attends dans quinze jours ou trois semaines. J'aurai à vous lire ***trois*** chapitres de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] – Il m'en reste encore trois ! Mais avant de me remettre à écrire, il me faut bien trois ou quatre mois de lectures.

Aucune nouvelle des amis. – Ah ! mon pauvre vieux, la Providence (ou ce qu'on nomme ainsi) me fait avaler de jolis crapauds ! – J'ai eu des coups de massue et des coups d'épingle. – Jusqu'à Charpentier (le jeune Charpentier !) qui préfère à ma littérature celle de Sarah Bernhardt.

Tout cela fait que j'ai eu la jaunisse. Mais à l'instar de Thomas Diafoirus, je me suis « roidi contre les difficultés » – et j'ai continué à barbouiller du papier, me figurant que c'était important.

À bientôt, n'est-ce pas.

Je vous embrasse à pleins bras.

Votre vieux

Mettez-moi aux pieds de Mme Viardot.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 6 heures [28 décembre 1878].

Apportez-moi mercredi ***Lefèvre et Nourrisson***. J'ai de la pâture d'ici là et au-delà.

Laffaille (qui me quitte) s'est beaucoup informé de l'ami Laporte. Il m'a fait présent d'un numéro du ***Gaulois*** qui vous divertira.

À vous, mon bon vieux. À mercredi, 1er de l'an, 6 heures et demie.

J'embrasse mon Bab.

Son G. FL. perdu dans la Métaphysique !

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de lundi 30 décembre
[30-31 décembre 1878].

Chère belle,

J'ai reçu la boîte tantôt, à 4 heures. Et maintenant je digère le cadeau. – Les deux substances étaient exquises. C'est gentil d'avoir pensé à son Polycarpe. Votre lettre de ce matin m'a attendri. Vous m'aimez, ***je le sens*** et je vous en remercie du fond de l'âme.

Comment ? Je vous avais écrit une lettre « navrante », pauvre chère amie ? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas ? Je vous ai ouvert mon cœur, et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su vous tant affliger, ma pauvre chère amie, je me serais tu.

J'ai passé par de violentes secousses. J'ai eu un redoublement d'embêtements. Voilà la raison de mon accès de tristesse. Mais je m'y ***ferai***. Je deviendrai « tranquille » !

Et je vous ***en prie***, chère belle, ne me parlez plus d'une place ou situation quelconque. « La Bonne Princesse » a eu la même idée que vous – et m'a écrit les mêmes choses, en d'autres termes. – Mais ***l'idée*** seule de ***cela*** m'ennuie, et pour lâcher le mot m'***humilie***. Comprenez-vous ?

Les préoccupations matérielles ne m'empêchent pas de travailler. – Car jamais je n'ai pioché avec plus d'acharnement. Je prépare maintenant les trois derniers chapitres de mon livre. – Et Polycarpe est perdu dans la Métaphysique et la Religion – et avant de me remettre à écrire il faut que j'aie expédié un travail que j'ose qualifier de gigantesque. Il y aurait de quoi me conduire à Charenton si je n'avais pas la tête forte. D'ailleurs, c'est mon but (secret) :

ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou. Mais mon but ne sera pas atteint, par la raison que le lecteur ne me lira pas. Il se sera endormi dès le commencement.

Mme Lapierre a dit, avant-hier, à ma nièce que vous étiez re-malade, pauvre chérie ! et qu'une fluxion gâtait votre belle mine ? Je la bécote, nonobstant, – en ma qualité d'idéaliste. Votre état de permanente souffrance m'embête, ***m'éluge***, m'afflige.

Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr. Vous êtes trop triste ! trop seule. On ne vous aime pas assez ! Mais rien n'est bien dans ce monde. – Sale invention que la vie, décidément ! – Nous sommes tous dans un désert. Personne ne comprend personne (je parle des natures d'élite).

Et re-voilà une autre année ! – Je vous la souhaite meilleure que celle qui est en train d'expirer (la sacrée rosse). Que la Nouvelle vous apporte tous les bonheurs que vous méritez ma chère, ma véritable amie ! – Il y a une chose qu'il faut se souhaiter même avant la santé, c'est la ***Bonne Humeur*** ! Prions le Ciel qu'il nous l'accorde.

J'oubliais une anecdote qui va vous faire plaisir. Vendredi dernier, étant à la cathédrale de Rouen, pour un enterrement, un employé des pompes funèbres m'a appelé : ***« M. l'Abbé »***, jugeant d'après ma calotte de soie et ma douillette que j'appartenais à l'Église. Je prends le chic ecclésiastique, maintenant !!!

Quand j'irai à Paris ? – Je n'en sais rien ! Des raisons me ***forcent*** à rester ici indéfiniment – indéfiniment veut dire longtemps. Ça ne m'amuse pas beaucoup, mais…

Adieu, je vous embrasse à pleins bras. Votre

GVE.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit du 31 décembre
[31 décembre 1878-1er janvier 1879].

Merci pour l'envoi ! – C'est bien beau cet article ! Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que les journalistes sont bêtes !

J'avais lu l'élucubration de Zola dans ***Le Figaro***. Elle a remué « la ville et la Province ». Oui ! jusqu'à Rouen, jusqu'à Caudebec ***(sic)*** ça a produit un immense effet. Notre ami sait s'y prendre pour faire parler de lui. – Rendons-lui cette justice.

Mais que dites-vous du dogme de « l'Hypocrisie littéraire », tellement établi maintenant qu'il n'est plus permis d'avoir une opinion à soi. On doit trouver bien… tout – ou plutôt tout ce qui est médiocre. Quand un monsieur proteste, ça révolte.

– J'ai vu Laffaille. Il était à Rouen pour 24 h[eures] et est venu me faire une visite.

Maintenant parlons de vous. – D'après ce que j'ai compris dans votre dernière lettre, vous n'êtes pas encore nommé ***en titre***. Quand sera-ce ? Peut-être veut-on vous essayer ? – Mais si vous êtes bien vu de MM. les directeurs, l'affaire se fera.

Quant à moi, je continue à être d'une noire tristesse – ce qui ne m'empêche pas de travailler formidablement. Je suis perdu dans la métaphysique, chose peu gaie, d'ailleurs. Je prépare mes trois derniers chapitres à la fois. Philosophie – religion. – Et morale. ***Ce poids m'écrase***. Ajoutez-y celui de ma personne, et vous comprendrez mon aplatissement.

Je suis curieux d'avoir des détails sur votre ***matinée*** ?

Caroline part pour Paris jeudi prochain.

***

Vous voilà un peu plus tranquille, n'est-ce pas ? Et vous allez re-travailler ? – Je vous écrirais long. Mais je suis éreinté à force de lire et de prendre des notes !

En vous la souhaitant Bonne et Heureuse

je vous embrasse.

Votre vieux

À AGÉNOR BARDOUX

[1878.]

Mon cher ami,

J'ai communiqué à ***Laporte*** ta bonne intention.

D'après mon conseil et ta promesse, il attend une occasion meilleure. Donc tu peux donner ***la place à Monselet***, sans aucun regret de ta part.

Merci – et tout à toi

ton vieux solide

Ménage un peu ta santé. – Dans l'intérêt des grandes choses que tu as à accomplir.

Dimanche soir.

À AGÉNOR BARDOUX

[1878.]

Mon cher ami,

La place de bibliothécaire de l'école des Beaux-Arts est vacante.

Mon ami ***F. Coppée*** désire l'obtenir.

Cela me paraît une raison suffisante pour la lui donner.

Il me semble que personne ne trouvera mauvaise cette nomination, dont tu me remercieras de t'avoir donné l'idée, et qui me fera particulièrement plaisir.

Ton

À AGÉNOR BARDOUX

[Croisset,] mercredi soir [1878].

Mon cher ami,

Bien que Laporte trouve qu'il n'a pas besoin de lettre d'introduction près de Ton Excellence, je tiens à te dire ceci :

Fais pour lui ce que tu ferais pour moi.

Je t'en serai extrêmement reconnaissant.

Ton

À LÉONIE BRAINNE

Lundi soir, 11 heures [1878 ?].

Ce n'est pas mercredi que je pourrai dîner chez Mme Lepic – mais ***jeudi***, à moins d'événements… impossibles à prévoir ?

Prévenez-la ! – Du reste, je lui écris en même temps qu'à vous.

Je me réjouis, d'avance, à l'idée de cette « petite fête de famille ».

– Vous, Mme Lapierre et Mme Lepic ?… Mais ce sera un dîner ***d'Anges*** !!!

J'aurais bien envie (ou plutôt ***besoin***) que Lapierre fût des nôtres !

Tout à vous (vous le savez).

Votre

GROS CHÉRUBIN.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset, 1er janvier [1879].

Princesse,

Quoique je sois ennemi des idées reçues, je ne résiste pas au besoin de vous présenter pour 1879 tous les souhaits de bonheur que l'on peut rêver.

En vous réitérant l'assurance de mon profond dévouement.

qui voudrait être, chez vous, près de vous – et vous baiser les mains, en restant à vos genoux.

À GEORGES PENNETIER

Croisset, 1er janvier [1879].

Vous savez, mon cher ami, que vous devez déjeuner à Croisset avec nos amis, dans la semaine qui suit les Rois.

Jusqu'à présent je n'ai pas de réponse du grand Georges, tâchez de m'en obtenir une !

Quant au jour, Houzeau est chargé de le choisir. Arrangez donc cela tous les trois et prévenez-moi quand tout sera décidé, irrévocablement.

Je vous serre la dextre, fortement, et suis votre

À AUGUSTE HOUZEAU

[Croisset, 2 janvier 1879.]

Convenu ! cher ami.

Le 12 janvier prochain je vous attends pour déjeuner avec les bons petits camarades. – Ce matin j'ai prévenu Laporte.

Je dois avoir laissé chez vous une canne en bois d'oranger ? Mais n'en ayez souci. Je la ferai prendre ou irai la prendre.

Tout à vous.

Jeudi.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 3 janvier 1879.]

Mon bon,

Les sieurs Houzeau, Pennetier et G. Pouchet ont choisi le ***samedi 18*** courant (de demain en quinze). Cela vous donne du temps.

Rien de neuf depuis hier bien entendu.

Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne personnellement.

Votre vieux – pas gai – mais qui pioche nonobstant.

Vendredi, 6 h[eures].

À ALPHONSE DAUDET

Croisset, 3 janvier [1879].

Merci pour la belle lettre, mon cher ami. Elle m'a ébloui, réjoui et attendri !

J'ai passé depuis trois mois par des émotions abominables, des embêtements gigantesques, et ce n'est pas fini. Ma vie est lourde. Il faut que je sois fort comme un bœuf pour n'en être pas crevé cent fois.

Afin de m'oublier, je travaille frénétiquement. Mais le livre que je fais est peu échauffant, de sorte que, de tous les côtés, il y a effort et douleur. Voilà le vrai !

Vous savez que votre frère avait eu la complaisance de présenter pour moi un manuscrit à Dalloz. Ledit Dalloz n'a pas daigné me répondre, et je sais ***pertinemment*** qu'il n'a pas lu mon manuscrit. Il s'en est rapporté à son secrétaire, lequel lui a déclaré que l'œuvre était « trop ennuyeuse » pour être imprimée ***(sic)***.

Votre « vieux » est comblé d'honneurs et de profits comme vous voyez.

Tout cela fait que, présentement, mon bon, ***je ne peux pas*** aller à Paris. Je n'y serai pas avant la fin de février.

Et vous ? Et ce roman ?

Les récriminations à propos de Zola me paraissent stupides. Je ne partage pas ses théories. Quant à ses critiques, elles étaient bien douces. Le scandale qu'elles causent est une preuve de plus de l'hypocrisie contemporaine. Comment ! on n'a plus le droit de dire que Feuillet et Cherbuliez ne sont pas de grands hommes ! Tout cela est à faire vomir de dégoût.

Je vous embrasse tendrement, mon cher Daudet.

Votre

« Toujours jeu-eûne, toujours le même », absolument comme Laferrière, qui tombait en morceaux. Mais je n'ai pas eu ses… distractions ! Respects à Mme Daudet, baisers au môme.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] vendredi 3 janvier [1879].

Moi, mêmement, mon cher ami, je vous la souhaite légère !

Si 1879 ressemble à 1878 je ne verrai pas 1880. – J'en crèverai ! – Ah ! Par quels embêtements j'ai passé et je passe ! – L'état de mes affaires est déplorable. Et mon sort (qui ne peut être que très mauvais) sera définitivement (?) fixé dans deux ou trois mois ? –

C'est pour cela que je ne vais pas à Paris ! – Il est possible que je reste encore ici jusqu'à la fin de février ?

Malgré tout je travaille ! Actuellement je suis perdu dans la métaphysique – chose peu gaie, et je prépare mes trois derniers chapitres.

Pourquoi dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier ai-je rêvé tout le temps votre frère *[sic]* ?

N.B. Que voulez-vous dire avec cette phrase : « Je me suis occupé de vous… toutefois avec la discrétion convenante » ?

La Princesse d'autre part m'envoie des allusions à une place, à « une position digne de moi » – je lui en suis reconnaissant d'avance. – Mais c'est aussi ***inutile*** que ses exhortations pour me présenter à l'Académie française.

Vous seriez bien gentil de me récrire longuement pour me dire ce que vous devenez. Ce roman avance-t-il ? Quoi de neuf, dans notre monde ?

Je vous embrasse.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de samedi [4-5 janvier 1879].

Ma pauvre chérie,

Je commence par t'embrasser – Et puis ?… Je n'ai absolument rien à te dire.

Ma vie n'offre aucun épisode. Tu me parais bien ***vaillante***. Je t'en félicite. Et je t'envie.

Non ! Vieux n'est pas gai ! Vieux n'est pas gai ! Il serait temps d'avoir des idées plus folichonnes. Quand sera-ce ? Quand le « soleil reluira », comme tu dis. Mais reluira-t-il ?

Je crois que la métaphysique ne contribue pas médiocrement à ma ***sombreur*** ? Ce défilé d'absurdités est vraiment attristant ! J'ai rarement travaillé sur des matières plus ardues. C'est un « cassement de tête », comme disent les bonnes gens. – Et j'en ai encore pour longtemps ? Le bon Pouchet m'a envoyé un nouvel ouvrage sur Berkeley. J'en alterne la lecture avec celle de Kant. – Et d'un résumé de Philosophie ***p***atérialiste par Lefèvre, lequel déchire ces pauvres sceptiques.

Pour me récréer, j'étudie le ***Cathéchisme de persévérance*** de Gaume ! et la ***Gymnastique*** d'Amoros – Voilà tout.

Ce brave p[ère] Didon voulant suivre mes conseils ! Encore un ***disciple*** – de plus ! c'est drôle.

Parmi les cartes de visite envoie-moi celle de ***Zieger*** pour que je sache son adresse. C'est le mari de l'Alboni. – Je tiens à lui rendre sa politesse.

Vois ce qu'est la brochure. Tu m'en écriras le titre.

J'ai reçu des lettres du jour de l'an de la P[rince]sse (qui s'informe de toi), de Goncourt, et de Daudet (celle-là exquise et farce). – J'oubliais Mme Régnier, qui ira à Paris vers le 15 courant. – Le jeune Lafitte est venu tantôt pour vous voir.

Julie se loue beaucoup « des bontés » que tu as eues pour elle. La jeune Suzanne re-sourit plus aimablement que jamais – et me sert très bien. – Le temps est doux. Et Monsieur brûle moins de bois. – Il va, présentement se coucher – car les yeux me cuisent et ma pauvre cervelle n'en peut plus.

Bon courage, ma chérie – et bonne santé. Ne t'éreinte pas trop à tes changements.

Ta vieille NOUNOU.

Tu m'écriras souvent, n'est-ce pas ? Tes lettres me seront une grande distraction dans ma solitude.

À GEORGES PENNETIER

[Croisset, 6 janvier 1879.]

Convenu ! cher ami ! – quand vous voudrez. – Seulement avertissez-moi 48 h[eures] d'avance.

En tout cas, au samedi 18[3] ici, à Croisset.

Tout à vous.

---

3 date fixée par Georges.

Lundi.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 7 janv[ier 18]79.

Eh bien, mon ami, toujours pas de lettre ? – Du reste, c'est peut-être pour le mieux – car si vous m'aviez écrit il y a quinze ou dix jours, je n'aurais pas pu venir, car j'ai été dans mon lit avec la goutte. – L'attaque a été très violente – mais courte – et depuis cinq jours je mets mes bottines et marche comme un homme naturel. – Donnez-moi de vos nouvelles dans tous les cas – et n'oubliez pas que vous avez promis de venir à Paris au commencement de février. – Nos pauvres dîners périclitent diablement.

Je n'ai vu Goncourt qu'une fois ; j'ai reçu un petit mot de Daudet, qui souffre beaucoup d'un rhumatisme au bras ***droit*** ; quant à Zola – il est de retour à Paris depuis 4 jours – et je viens de le voir. – Il est gros et gras – il achève de bâtir une maison à la campagne – et dans dix jours on représente ***L'Assommoir*** ! Il m'a promis un fauteuil – pour la première. Ce sera probablement un très beau tapage : il le sait du reste et s'en moque. – Il se moque tout aussi bien et du bruit qu'ont fait ses articles russes – et des attaques violentes d'Ulbach, de Claretie, etc. – Mais j'y pense : vous ne recevez guères de journaux chez vous – et vous ignorez peut-être toute l'affaire. – Nous en parlerons quand nous nous reverrons, si d'ici là tout n'est pas oublié.

Je suis désolé de vous voir embourbé comme vous l'êtes – et que vous ne puissiez pas vous dépêtrer ! – Il ne faut pas

se laisser « ronger l'âme » – malgré tout – et je suis heureux de vous savoir travaillant à votre besogne.

Il y a pourtant des choses que je ne comprends pas. – Qu'est-ce que ça peut vous faire que Charpentier édite Sarah Bernhardt – et quelle piqûre d'épingle est-ce là ?! – Ce livre, aussi bêtement écrit que misérablement illustré par M. Clairin, est déjà plus oublié que les modes de l'année passée.

Et que dites-vous du vote d'avant-hier ?

Mme Viardot vous fait dire mille choses aimables – et moi, je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 7-8 ou 14-15 janvier 1879.]

Donnez-moi de vos nouvelles !

Comment vous trouvez-vous à l'Instruction publique ?

Je voudrais bien être à Paris pour assister à la 1re de ***L'Assommoi***r. Amitiés à Zola –

Mettez-moi de côté ce qui paraîtra de plus violent ou mieux de plus bête là-dessus.

Je vous embrasse.

Votre vieux qui pense à vous.

Nuit de mardi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi [9 janvier 1879].

Chérie,

Je ne reçois que *ce matin* ta lettre datée de *dimanche*. Quel est ce mystère ?

1° Le facteur m'a affirmé tout à l'heure qu'il avait renvoyé à Paris le paquet d'affiches. Il y a déjà plusieurs jours, dimanche, croit-il ?

2° Mamzelle Julie s'inquiète beaucoup d'une lettre à son adresse, renvoyée également à Paris.

3° On m'a remis un paquet timbré pour Ernest, je l'ai moi-même mis à la poste.

Réponse sur toutes ces questions.

– Ne t'inquiète pas de la Féerie, tant pis pour d'Osmoy !

Commences-tu à y voir clair dans ton déménagement ? N'es-tu pas bien fatiguée, pauvre Loulou ? – Enfin tu as fait ce que tu as voulu. Tu as loué ton appartement !

Nous ne pouvons rien dire, ni faire aucun projet, même à courte échéance, tant que la vente n'aura pas eu lieu ! – Il me tarde bien qu'elle soit terminée ! – Quand ce sera fini, j'aurai toujours quelques milliers de francs, qui me permettront d'attendre la fin de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]. –

La gêne où je me trouve m'irrite de plus en plus – et cette incertitude permanente me désespère. Malgré des

efforts de volonté gigantesques, je sens que je succombe au chagrin. Il est temps que ça finisse. – Ma santé serait bonne si je pouvais dormir. J'ai maintenant des insomnies persistantes ; – que je me couche tard ou de bonne heure, je ne puis plus m'endormir qu'à 5 h[eures] du matin. Aussi, ai-je mal à la tête tout l'après-midi. Je lis et je prends des notes démesurément. Hier soir, je me suis promené sur le quai au clair de lune, malgré le froid qui était violent, mais la beauté de la nuit était irrésistible – et tout à l'heure après mon déjeuner, j'ai fait un grand tour dans les jardins. – Mais ma compagnie m'attriste. Mieux vaut celle des bouquins.

Mirza et Julio ne me quittent plus. – En ce moment ils dorment tous les deux devant mon feu.

De mardi matin à hier au soir, il y a eu un tel vent qu'on aurait dit que la maison allait tomber. Maintenant le soleil brille et le temps est splendide. – Mais ***ça pique***.

Comme anecdote locale, il y a eu à Bapeaume deux tentatives de viol, ***pendant*** la nuit de Noël. Les détails sont farces. Ça m'a réjoui ***naturellemen***t.

J'ai reçu une lettre de Tourgueneff qui ne me parle pas de venir à Croisset mais qui m'attend à Paris au commencement de février. Il m'attendra.

Melotte, l'artiste, m'a envoyé sa carte. Pourquoi ?

Je ne vois plus rien à te dire, ma chérie.

Et je t'embrasse.

Ton VIEIL ONCLE bien avachi.

À MARGUERITE CHARPENTIER

Croisset, 9 [janvier 1879].

Chère Madame Marguerite,

Je retrouve votre lettre sur ma table. Je n'y ai donc pas répondu ? – Mille excuses pour cette grossièreté involontaire ! et redoublements de souhaits pour l'an 1879 ! pour vous. Et les chers petits-enfants.

Vous n'êtes pas près de me voir parce que ***je ne peux pas*** aller à Paris. – Et comme il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, je pioche mon affreux roman, en désespéré.

Et j'approuve absolument la conduite de Zola. Je ne partage pas ses doctrines. Mais ses critiques me semblent parfaitement justes – et même modérées.

Mais à force d'hypocrisie, on est devenu idiot. Tant pis pour les imbéciles qui se fâchent.

J'oubliais un souhait de bonne année pour votre époux : le voici.

Je lui souhaite de ne plus manquer à sa parole – et de ne plus préférer à ma littérature celle de Sarah Bernhardt. Voilà tout.

Et pour me venger de lui je me permets d'embrasser Mme Marguerite Charpentier – une fois de plus.

À IVAN TOURGUENEFF

Croisset, jeudi [9 janvier 1879].

Mon bon cher vieux,

Je vous ai écrit un peu avant le jour de l'an. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

Dans cette lettre-là je vous disais que je comptais sur vous, *ici*, au commencement de janvier. Pouvez-vous venir maintenant ? Cela vous gêne-t-il ? – En me faisant une visite, vous ferez une ***bonne action***. Car j'ai bien envie ou plutôt besoin de vous voir.

Il ne m'est pas possible d'être à Paris avant la fin de février, au plus tôt, toujours à cause de mes abominables ***affaires***. J'en vois de dures, allez ! et si la fièvre typhoïde qui règne maintenant à Rouen pouvait m'emporter, ce serait un joli débarras pour moi. Mais non ! elle ne franchit pas les barrières, et reste confinée dans la patrie de Pierre Corneille et de Pouyer-Quertier.

Ce que ça me fait que Charpentier édite Sarah Bernhardt ? me demandez-vous. Sachez donc que ledit Charpentier m'avait, au mois de septembre dernier (pour la troisième fois) solennellement promis, juré, de publier une édition de *S[ain]t Julien l'Hospitalier*, ornée d'une lithochromie – un livre pour étrennes. – Comme c'est très cher, il a renâclé et a préféré éditer l'ordure de Sarah. Je comptais tirer de ce côté-là un peu d'argent. Néant. C'est comme Dalloz du *Moniteur* qui n'a même pas daigné lire un *ms.* que je lui envoyais, autre renfoncement pécuniaire. Bref j'ai peu de bonheur.

Néanmoins, je travaille comme un bœuf. J'ai à vous lire trois chapitres, la Littérature, la Politique et l'Amour ! –

Maintenant je prépare les trois derniers : Philosophie – Religion – Morale.

Votre ami est perdu dans la Métaphysique. Et présentement je lis, entre autres, le petit livre de Viardot qui me semble encore meilleur que la première fois. Re-faites-lui là-dessus mes compliments.

Je ne comprends pas que l'article de Zola ait causé tant de scandales ! car en somme ses critiques étaient douces. – Mais on est si lâche, et si hypocrite que la Franchise détonne. Il faut admirer le médiocre.

Le vote de lundi m'a fait plaisir – comme renfoncement au parti de l'ordre. – Mais j'ai peur que les choses ne se retournent ? C'est la République qui va devenir le parti de l'ordre ! – pourvu qu'elle ne devienne pas celui de la Bêtise.

Présentez mes respects à Mme Viardot.

Je vous embrasse tendrement.

Votre

Je suis ici tout seul. Ma nièce est à Paris, depuis le jour de l'an.

Venez. Je tâcherai que vous n'ayez pas froid. Et répondez-moi tout de suite, n'est-ce pas ?

À JULES TROUBAT

Croisset, 9 janvier [1879].

Mon cher ami,

Je suis bien content de votre nomination (à laquelle, du reste, je n'ai pas nui). Vous voilà calé, et débarrassé des soucis matériels. Que n'en puis-je dire, pour moi, de même !

Donnez-moi enfin quelquefois de vos nouvelles. J'espère vous voir à Paris quand vous y viendrez, car vous ne serez pas toujours confiné dans votre château royal ?

Je reste ici jusqu'au mois de mars, mais je serai là-bas jusqu'à la fin de mai.

Quant au scandale causé par l'article de Zola, ***pedibus manibusque in sententiam tuam descendo*** ; – à force d'hypocrisie on devient idiot.

Tout à vous, mon bon.

Votre très affectionné

À HIPPOLYTE TAINE

Croisset, vendredi soir 10 [janvier 1879].

Mon bon Taine,

Je ne saurais vous dire combien je suis ému par les attentions de votre amitié. La place du pauvre père de Sacy ne saurait me convenir. Et voici pourquoi.

Elle me forcerait à vivre à Paris, au moins pendant huit mois de l'année. Avec les trois mille francs que je recevrais, je serais plus pauvre qu'à présent, puisque à la campagne l'existence est moins chère. Il est vrai que le logement me tente. Mais ce serait une folie. J'y crèverais de faim.

Mieux vaut rester dans ma cahute le plus longtemps possible – et venir à Paris, quelquefois. – De plus, j'éprouve une répugnance bête mais ***invincible*** à remplir une place du gouvernement quelle qu'elle soit. Tel est votre ami, qui d'ailleurs devient (ou deviendra) philosophe.

Que faites-vous ? Comment vont les travaux ? Moi, j'ai écrit cet été trois chapitres – et je prépare les trois derniers : Philosophie, Religion, Humanitarisme. Présentement je suis enfoncé dans la métaphysique et vos ***Philosophes du XIXe siècle*** sont sur ma table.

Les difficultés de mon abominable bouquin augmentent. J'en ai encore pour douze à quatorze mois. Le second volume m'en demandera six, pas davantage – car il se fait peu à peu.

Si vous n'êtes pas trop accablé de besogne, écrivez-moi. Vos lettres me seront une fête.

Merci encore une fois. Vous êtes un brave.

Tout à vous.

Il est probable que vous ne me verrez pas avant le commencement ou même le milieu de mars.

D'ici là, ***mon sort pécuniaire*** sera fixé. Il ne peut être brillant. Mais il sera tolérable, je crois. – Et puis j'ai 57 ans ! J'incline vers la fin – consolation –

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 11 janv[ier 18]79.

Mon cher ami,

J'irai vous voir, dès que ce temps froid et neigeux aura cessé – probablement vers la fin de la semaine prochaine. Vous serez naturellement averti d'avance. – J'ai aussi le plus grand désir de vous voir et de vous parler.

Je ne savais pas que Mme Commanville était de retour à Paris ; j'irai lui rendre visite dès demain.

Vous êtes dans de mauvais draps – mon pauvre cher vieux ; mais il vous reste la santé, le travail – et de vrais amis : avec cela on peut vivre. – Surtout – ne vous ***mangez*** pas vous-même : c'est la seule chose à laquelle l'homme ne résiste pas.

Toute la famille Viardot vous fait dire mille choses aimables. Quant à moi, je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de mardi,
1 h[eure, 14-15 janvier 1879].

As-tu enfin terminé ton déménagement ma pauvre fille ? – Es-tu un peu tranquille ?

Et le point de côté qu'avait ton mari est-il passé ? Quel temps il a fait à Croisset ! neige, glace, et inondation ! La cour est aux deux tiers couverte d'eau. – Depuis qu'il dégèle c'est le brouillard – et le bateau de Bouille se repose.

Hier cependant, comme il me fallait à toute force avoir des livres, je me suis mis en route. – Et j'ai pataugé dans Rouen, sous la pluie, pendant une heure, avec un paquet de bouquins sous le bras, sans pouvoir trouver de fiacre. Et puis la vue de Rouen ! la vue de Rouen par le dégel, quelle abomination !!!

Tu penses bien que par un temps pareil, je n'ai aucune visite. Et un événement si petit qu'il soit ne se présente pas dans ma plate existence – peu ornée de distractions. – Elles manquent trop, franchement ! – mais qu'y faire ?

La lecture de l'encyclique du S[ain]t-P[ère] m'a pourtant beaucoup réjoui. – Lis-là, et tu verras de quelle manière il entend le progrès social. – J'ai fini aujourd'hui le *Catéchisme* de l'abbé Gaume. – C'est énorme ! Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire qui est soigné. Ce sont là des intermèdes à mes lectures philosophiques. – Si elles durent encore deux ou trois mois, je serai d'une force honnête. – Mais je vais bientôt avoir épuisé tout ce qui peut me servir à la Bibliothèque de Rouen. – Depuis deux jours, je prépare mon chapitre. Mais je ne suis pas près de l'écrire !

Voilà deux fois que tu me parles de ton « bon moral » ma chère fille. Est-ce vrai ? Ordinairement on ne se vante pas de ces choses-là ! – Moi, je voudrais pouvoir en dire autant ! – Et le travail n'y fait rien. La tristesse me ronge, voilà le vrai. Fortin ne veut pas me donner d'opium prétendant que ça me congestionnerait trop. Cependant, je voudrais bien dormir. Voilà deux jours que je marche

beaucoup. – Car dimanche j'ai fait une promenade (mauvaise hygiène pour ma cervelle) et ce matin j'ai pris un bain. Vais-je être calme dans mon lit ? – Problème.

Est-ce toujours mardi prochain la vente de la scierie ? – À ce moment-là verrai-je ton mari ?

Le bon Tourgueneff m'a écrit qu'il viendrait au commencement de la semaine prochaine. – Je ne compte pas dessus. Cependant, sa lettre était bien tendre.

Comme je n'ai plus de cartes de visite, envoie sur un morceau de carton, mon nom au g[énéra]l Vasse et à G. Lassez, directeur de *La Réforme*. Ils sont, dans ce journal-là, très gentils pour moi.

Tous les jours, j'apprends la mort de quelqu'un que j'ai connu et fréquenté. Depuis huit jours, voici la liste : Marc Fournier, – Flammarion, Latour, *Préault*, etc. !

Donne-moi souvent de tes nouvelles – et le plus prolixement possible.

Je t'embrasse.

VIEUX.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de mardi [14-15 janvier 1879].

Mon Bab,

Vous savez que les *Agapes* ont toujours lieu *samedi prochain 18*. – À 11 h[eures] du matin.

Et peut-être y mangerons-nous un Kanguro !

Ce n'est pas pour cela que je vous écris mais pour vous prévenir que :

Nous aurons ***beaucoup*** à piocher sans compter ce que nous aurons à nous dire. La journée du samedi sera prise par le repas, ou à peu près. Arrangez-vous donc pour me consacrer ***tout le dimanche***, jusqu'à lundi matin. Allons ! voyons ne fais pas ta putain.

GÉANT.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 15 janvier 1879.]

Comment, une entorse ***et*** un mal à l'œil ! Ah ! pauvre chère belle, le Ciel nous en veut ! Pas de chance, depuis quelque temps ! pas de chance.

Guy m'a appris cela, ce matin, et je pense à vous. Je vois votre embêtement, je le sens. Et j'en souffre.

Pouvez-vous me faire envoyer de vos nouvelles par quelqu'un ?

Voilà trois fois que Georges me manque de parole. Je suis ***indigné*** contre lui. Dites-lui ça.

Que ne suis-je près de vous ! Je tâcherais de débagouler des énormités pour vous distraire !

Je vous embrasse à pleins bras, tendrement, et vous aime du fond de l'âme.

Votre vieux POLYCARPE,
Votre petit PÈRE LOULOU.

Mercredi, 6 h[eures].

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi, 6 heures [15 janvier 1879].

Encore du nouveau !

Cet imbécile de Pouchet m'envoie un télégramme pour me dire qu'il ne peut venir déjeuner avant le samedi 25 !

Comme je m'ennuie de mon Bab, énormément, ***venez cette semaine*** quand vous voudrez. Dimanche au plus tard.

Réponse immédiate.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [15 janvier 1879].

Tranquillisez-vous, mon cher ami, je serai à Paris à la fin de février (ou au milieu de mars) et resterai jusqu'à la fin de mai. D'abord on ne peut pas vivre toujours dans la solitude, et puis j'ai besoin de la capitale pour mes lectures.

L'histoire de la croix de Zola est pitoyable. Est-ce bête ! Mais qu'est-ce qui n'est pas bête ?

Mon frère, professeur de clinique, a demandé un congé au ministre, il y a déjà longtemps, au mois de septembre, et jusqu'à présent il n'a pas reçu de réponse. Il est malade et se tourmente de ce silence officiel. Pouvez-vous dans les bureaux voir ce qui en est ? ou vous informer près de

Bardoux lui-même ? La demande a dû passer par le « canal » du directeur de l'école de Rouen, M. Leudet.

Je continue à faire de la métaphysique, et mon chapitre se dessine. Hier j'ai fini la lecture du ***Catéchisme de persévérance*** par l'abbé Gaume. C'est inouï d'imbécillité. Et l'encyclique du Saint-Père, qu'en dites-vous ?

La fin de mon roman dépassera, comme violence, le fameux article de Zola ; du moins je l'espère ! et on ne me « décorerait pas pour ça ».

Sérieusement, je regrette d'avoir l'étoile. Ce qui me sauve c'est que je ne la porte pas. Axiomes :

Les honneurs déshonorent ;

Le titre dégrade ;

La fonction abrutit.

Écrivez ça sur les murs.

Je vous embrasse.

Votre vieux SOLIDE.

Dites à Zola que je regrette bien de n'être pas à la première de ***L'Assommoir*** pour assommer ceux qui siffleront.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 18 janvier 1879.]

Ma pauvre fille,

Je viens d'écrire la lettre à de Fiennes d'après le modèle que tu m'as envoyé. – Encore une petite coupe d'amertume !

Il n'eût pas été difficile de me l'épargner, pourtant. Et elle était facile à prévoir ! – Une simple visite suffisait. Mais non ! Ton pauvre mari ne me paraît pas avoir un sens net de la justice ? De Fiennes est parfaitement dans son droit – il nous a fait des politesses et pour les reconnaître, non seulement nous ne le payons pas, mais nous sommes grossiers envers lui.

Ce qu'il y a de superbe c'est qu'Ernest s'indignait contre Laporte qui ne voulait pas faire de visite à Faucon ! Et il l'accusait de « se tourner contre lui », phrase très habile qui nous eût fâchés avec lui, mais que j'ai effacée, heureusement. Je m'arrête. Car j'en aurais trop à dire. N'importe ! C'est drôle de croire que les autres ont toujours des devoirs envers vous, et que soi, on n'a que des droits.

Ah ! ma chère Caro, ma chère fille, j'en ai gros sur le cœur, pourtant ! – Et je voudrais bien me soulager. –

Je satisfais mes besoins de tendresse en appelant Julie après mon dîner – et je regarde sa vieille robe à damiers noirs qu'a portée Maman. Alors je songe à la bonne femme jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. Voilà mes plaisirs. Ma vie est rude, franchement.

– La tienne n'est pas douce non plus, pauvre chérie. Mais tu es jeune, toi, par conséquent plus forte. Je te remercie bien de ta gentille lettre de ce matin. Elle m'a un peu desserré le cœur. –

La vente se fera-t-elle ? lundi ? – J'en doute. Ce sera encore remis à plus tard ! – Et en attendant, comment vivre ?

Au milieu de ces tristesses, je continue ma métaphysique, Kant, Hegel, Leibniz. Ce n'est pas drôle. – Et

j'en suis ***accablé***. – Hier j'ai travaillé 14 heures. Je suis solide, apparemment.

Je ne comprends pas ce qu'il faut faire pour le Corneille. Présentement Sénard confectionne la boîte. – Dans la 1re partie de ta lettre tu me dis qu'Ernest viendra à Croisset dimanche. Dans la 2e tu me dis qu'il ira tout droit à Dieppe, et que je fasse mettre la caisse en consignation. Mais pour la prendre, il faudrait qu'il eût un reçu du bureau de consignation ? – De peur qu'elle ne soit perdue, je la garde jusqu'à nouvel ordre.

Ce matin, la pluie a de nouveau traversé le plafond de la chambre de ton mari. Le pauvre Corneille, sur le chevalet au milieu, commençait à recevoir de l'eau, quand Suzanne est entrée par hasard. Nous l'avons sauvé. – Et je crois qu'il n'y paraîtra pas ? – N'importe, j'ai eu une belle peur.

— Que faut-il que je fasse pour le plafond ?

— Encombrée comme tu l'es dans ***notre*** logement comment vas-tu faire pour peindre ?

J'ai reçu de M. et Mme Fauqueux une invitation de soirée pour demain ! – Problème. – Et une lettre de Toudouze charmante, oui charmante. Les amis de Paris s'ennuient de moi et me réclament. Quand les verrai-je ? –

C'est ce soir la 1re de ***L'Assommoir***. Je voudrais bien y être. Mais ?… Ainsi de suite. – Enfin, attendons la vente. Je prendrai de quoi être un peu libre de mes actions, pendant quatre ans – et puis, après, à la grâce de Dieu. Mais quant à cela j'y suis ***résolu*** par exemple. – Et là-dessus je ne céderai pas. – Car je ne ***peux*** plus vivre dans des conditions pareilles.

J'attends demain à 2 h[eures] le bon Laporte. Et d'aujourd'hui en huit Houzeau, Pouchet et Pennetier à déjeuner.

Aucune révélation de Lapierre. – Et au fond j'en suis content – puisqu'il faudrait aller à Rouen. Et en revenir.

Ce que tu me dis de Mme Mazeline m'afflige – mais ne m'étonne pas. Le Vice est toujours puni. – Et la Vertu aussi.

Quant à la pauvre mère Tardif, tant mieux pour elle – de n'être plus de ce monde. (Il ne faut plaindre la mort que des heureux – c'est-à-dire celle de fort peu de gens.) Je me rappelle avec douceur les moments que j'ai passés chez elle, autrefois. – Et j'ai envie « de faire dire une messe » à son intention. Sérieusement. –

Je ne vois plus rien à te conter, mon pauvre Loulou. Mets à exécution ton projet de m'écrire longuement deux fois par semaine.

Maintenant, je vais reprendre l'examen de Leibniz par Condillac. – Lequel vaut mieux que sa réputation, puis relever mes notes dans le traité *Des apparitions* de dom Calmet, etc.

Et je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille NOUNOU.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset,] dimanche, 5 h[eures, 19 janvier 1879].

Je viens d'envoyer chercher à Rouen *Le Figaro* et *Le Gaulois* ! – Et je vois que la soirée a été splendide, immense

succès* ! – Ah ! enfin, voilà quelque chose de bon qui m’arrive. – Vous n’imaginez pas comme je suis content, mon cher ami !

Mes amitiés à votre femme.

Je vous embrasse.

Votre

* « Et pas décoré pour ça ! »

Pas décoré à cause du fameux article ! Sont-ils bêtes, nom de Dieu !

Empochez vos droits d’auteur et foutez-vous du ruban de Gustave Droz et de celui de Porto-Riche !

***

Il devait y avoir à la 1re de bien bonnes [têtes] d’embêtés parmi MM. les critiques. Que n’y étais-je !

Écrivez-moi. Détails si vous avez le temps.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 19 janvier 1879.]

Chérie,

Ton Corneille a été remis à la grande vitesse tout à l’heure. – J’espère qu’il t’arrivera en bon état ?

Laporte, qui devait venir aujourd'hui, est retenu dans un lit par un rhumatisme.

Je sais que ***L'Assommoir*** a eu hier un grand succès. Et j'en suis bien content.

Jamais de ma vie je n'ai passé une journée comme celle d'hier ! – Aujourd'hui, je suis plus calme – mais bien brisé. Et pas folâtre.

Ta vieille Nounou t'embrasse.

Dimanche, 6 h[eures].

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi, 6 heures du soir [20 janvier 1879].

J'ai été bien dupe de ne pas voir mon vieux Bab hier. Car il m'ennuie de lui démesurément. Quel mois ! décidément c'est trop ! Je commence à crever de chagrin (textuel), et de la métaphysique ***toute*** la journée par là-dessus. Quelle sotte étude, franchement ! j'espère en être quitte cette semaine.

Vous n'avez pas vu le Préfet, sans doute, puisque vous êtes cloué par le rhumatisme ! Si vous allez mercredi à Rouen, venez dîner et coucher. Mais n'oubliez pas, mon bon, que ***j'exige*** votre présence ***samedi prochain*** pour le fameux déjeuner tant de fois remis, – et le soir vous coucherez et vous ne vous en irez que le lundi matin. C'est convenu, n'est-ce pas ? Mercredi peut-être et samedi certainement.

Ou plutôt venez mercredi ***et*** samedi. La vue de votre binette me fera du bien.

Je vous embrasse.

Votre VIEUX.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 2 h[eures, 21 janvier 1879].

Ma chérie,

Je m'attendais à cette déception. – Donc, elle ne m'a pas surpris. – Encore attendre !

1° « Ce retard ne sera pas long », me dis-tu. Mais de qui dépend-il ? – Quand en aurons-nous fini, mon Dieu ! Quand aurons-nous la Paix ?

2° Il ne s'agit, n'est-ce pas que de la vente du premier lot ? – À quand la vente du second, celle des terrains ?

Je voudrais bien ne pas penser à tout cela – et je fais dans ce but des efforts de volonté excessifs. Mais cela m'est impossible – et même ça tourne chez moi à ***l'idée fixe***. Vendredi et surtout samedi mon état nerveux et ***mental (sic)*** m'a fait peur. Je rabâche intérieurement les mêmes récriminations ! et je me roule dans le chagrin sans discontinuer. – Puis je me remets à mes livres. – Je tâche de composer mon chapitre, alors comme l'Imagination est en jeu, au lieu de s'appliquer à des êtres Fictifs, elle s'applique à moi – et ça recommence !

Inutile de se plaindre ! mais il est encore plus inutile de vivre ! Quel avenir ai-je maintenant ? À qui même parler ? Je

vis seul, tout seul comme un méchant – et ce n’est pas près de finir. – Car il faudra bien que j’aille à Paris, pendant deux mois cette année si je veux finir *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]. Et alors vous reviendrez ici – de sorte que je serai peut-être jusqu’au milieu de mai sans voir ma pauvre fille. Quant à vivre tous les trois dans le petit logement de Paris, cela est matériellement impossible (n’y ayant pas même de chambre pour la cuisinière). Au moins, ici, rien ne m’agace – et là-bas, il n’en serait pas de même.

À propos de cuisine, comment mangez-vous ? C’est ton anniversaire, ma pauvre Caro ? Tu es née au milieu des larmes. Ça t’a porté malheur ! Allons, adieu. Je m’attendris trop. – Mais je suis bien las de faire des efforts, de me tendre, de *vouloir* – et pourquoi ? À quoi ça sert-il ? À qui cela fait-il du bien ?

Je t’embrasse bien tendrement.

VIEUX.

Prends-donc pour m’écrire du papier plus grand. – Tu croises tes lignes. C’est incommode.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 21 janv[ier 18]79.

Mon bon vieux,

Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne donne pas signe de vie ? Hélas, mon ami, je ne suis décidément qu’un infirme, qui ne peut plus rien « entreprendre ». Voici bientôt quinze jours que la goutte m’a repincé – et ce n’est

que depuis hier que je marche dans ma chambre – à l'aide de béquilles – bien entendu. – Je n'ai pas pu assister à la 1re de ***L'Assommoir*** qui, dûment châtré à ce qu'il paraît, a eu un grand succès de bon vieux mélodrame. – J'ai reçu hier la nouvelle de la mort de mon frère ; cela me fait beaucoup de chagrin – rétrospectif et personnel. – Nous ne nous voyions que rarement – et il n'y avait à peu près rien de commun entre nous… mais un frère… c'est quelquefois moins, mais c'est autre chose qu'un ami. – Moins fort et plus intime. – Mon frère est mort riche à millions – mais il laisse toute sa fortune à des parents de sa femme. – Il m'a mis (à ce qu'il m'a écrit) pour 250 000 fr[ancs] sur son testament (c'est à peu près la 20e partie de sa fortune) – mais comme les personnes qui l'entouraient dans les dernières années de sa vie sont des espèces de filous – il faudra probablement que je me rende sur les lieux sans tarder – le legs de mon frère pourrait fort bien s'évaporer en fumée ! – Ainsi – dans 10 jours je suis peut-être sur la route de Moscou. Dans ce cas – quand nous reverrons-nous ? Car il ne faudra plus songer à aller à Croisset. – Et pourtant, j'ai la plus grande envie de vous voir ! Est-ce vraiment bien nécessaire que vous restiez là-bas jusqu'à la fin de février ? – Quel triste hiver ! – Il n'y a pas de taupe qui mène une vie plus retirée que moi. – Être seul, tout seul – et ne rien faire – cela vous donne bien le goût – et l'arrière-goût de votre inutilité. – Enfin ! patience !

Heureusement que toute la maison ici va bien.

Écrivez-moi deux mots. – J'espère que votre travail avance régulièrement.

Je vous embrasse.

Votre J. TOURGUENEFF.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi, 3 h[eures, 22 janvier 1879].

Vive ***notre*** ministère' ! Personne n'est plus content que moi de sa consolidation. Comme la malchance me poursuit depuis longtemps, je m'attendais au contraire à sa chute. – Vous voilà donc rassuré sur votre sort ! Tant mieux. Que n'en puis-je dire autant sur le mien. – Ma vie n'est pas drôle, mon cher ami – et cet hiver est particulièrement rude (température à part). Si je ne vais à Paris, c'est que je n'ai pas le ***sol***. Voilà tout le mystère – et que je n'ai pas non plus de logement, puisque je laisse le mien à ma nièce jusqu'à ce que les affaires de son mari soient définitivement réglées. – Et qu'on sache ce qu'on deviendra – et ce qu'***il*** fera. Joli ! Joli ! Joli ! – Quoi qu'il advienne vous me verrez, pendant deux mois, à partir de mars – mais pas avant, j'en ai peur ?

Parlez-moi de la pièce. Quand passe-t-elle ? J'ai lu les comptes rendus de ***L'Assommoir*** dans ***Le Figaro***, ***Le Gaulois*** et ***La France*** (envoyés par vous ce matin). Je suis content du succès pécuniaire pour Zola. Mais ça ne consolide pas le Naturalisme (dont nous attendons toujours la définition). – Et ça ne pose pas notre ami comme auteur dramatique. À lui maintenant de faire une pièce, dans ***son système***. – J'ai vu que Daudet en avait lu une à l'Odéon tirée de ***Jack***. – Quels industriels que tous ces gaillards-là ! – Que n'en suis-je un moi-même ! Mais le cœur me manque.

Le pauvre Tourgueneff est recloué par la goutte. Allez-le voir, vous lui ferez plaisir. – Dans 25 jours, il part pour la Russie, où son frère vient de mourir.

J'ai su par Caroline que votre mère allait mieux. Embrassez-la bien pour moi.

Votre vieux solide

Ornez-vous de votre présence les soirées de « la Maison Charpentier » ? Savent-ils ce que je pense d'eux ? Inutile de le leur cacher – au contraire. –

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi [22 janvier 1879].

Encore la goutte, mon cher vieux ! – Et la mort de votre frère ! Partout des douleurs, des chagrins ! Des embêtements et des tristesses ! Il est temps de s'en aller ! Quant à moi je n'ai plus que cette idée-là ! Finissons-en. La vie est trop dure.

Mais vous n'allez pas vous mettre en route par cet horrible froid ? et malade comme vous êtes ! Attendez un peu. D'autre part, ne perdez pas votre héritage. L'argent est utile. Maintenant où je n'en ai plus – mais plus du tout, je suis fortement convaincu de cette vérité.

Vous me demandez s'il est bien nécessaire que je reste à Croisset jusqu'à la fin de février – nécessaire non, mais obligatoire. Ma pauvre nièce a rendu son logement. Et je leur laisse le mien en attendant la solution définitive des « affaires », jolie chose !

Après quoi que deviendrai-je ? Je l'ignore. Cela est dur à mon âge. Voilà ce que c'est, mon bon, que d'avoir des nièces qu'on aime. J'ai ***tout*** donné pour obéir au préjugé ***de l'Honneur***. Bref, l'espoir de reconstituer notre fortune est à jamais perdu. Là-dessus, rêvez.

Votre solitude n'est pas comparable à la mienne. Vous vivez avec des gens intelligents et charmants. Mais moi, mon cher ami, depuis le 2 janvier, je n'ai pas vu ***une*** personne. Mes matins et mes soirs se passent en tête à tête avec mon chien. Notez que je n'écris même pas, puisque je ne fais que lire – et lire de la métaphysique ! – pas autre chose – puis quand je suis écœuré de cette besogne, j'ai comme distraction l'idée de ma misère, qui commence à se faire sentir effectivement.

C'eût été une bonne détente pour mon cœur et pour mes nerfs qu'un long tête-à-tête avec mon ami, le grand Tourgueneff ! – il faut s'en priver. Mais au moins, écrivez-moi. Vous n'avez pas été gentil cet été. Vous m'avez laissé trop longtemps sans nouvelles.

Quoi qu'il advienne je serai à Paris au mois de mars – et compte y rester jusqu'à la fin de mai. Il me faut pour ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] des renseignements scientifiques que je ne peux me procurer ailleurs. – Quel livre ! Quel accablant fardeau ! Et la conception en est peut-être vicieuse ? Il est peut-être impossible de faire un roman avec cette idée-là ? C'est trop ***voulu***. Il n'y a jamais eu deux bons hommes pareils ? – Encore un sujet de déchirement intérieur. Regulus n'était rien auprès de moi. J'arrive à le croire.

J'ai lu quelques comptes rendus de ***L'Assommoir***. Son succès (pécuniaire) dont je me réjouis pour Zola ne prouve rien quant au ***Naturalisme*** puisque c'est un mélodrame – très ordinaire, et ça ne pose pas notre ami comme auteur dramatique, puisque la pièce n'est pas de lui.

Son fameux article a suscité des clameurs idiotes – et ***c'est pour cela*** qu'il n'est pas décoré. Est-ce bête ! mais

qu'est-ce qui n'est pas bête ? à commencer par moi – et surtout moi !

Allons, adieu. Espérons que nous nous verrons au printemps, plus gaillards l'un et l'autre.

Et n'oubliez pas votre vieux

GVE FLAUBERT
qui vous *chérit*.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 23 janvier 1879.]

Comment ? malgré tout, on écrit six lignes à son Polycarpe ! – C'est héroïque, pauvre chérie.

Les nouvelles de ce matin me desserrent le cœur. – J'espère demain ou après-demain voir Lapierre qui me donnera plus de détails.

Je baise sur la paupière le bel œil malade et partout le visage qui est en dessous.

Votre vieux troubadour, votre petit père Loulou.

GVE.

Jeudi soir.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi, 24 janv[ier 18]79.

Mon cher vieux,

J'ai reçu votre lettre – et hier Mme Commanville a eu l'amabilité de venir me voir. – Nous avons causé assez longuement. – Naturellement, c'est vous qui avez été le principal sujet de notre causerie. – Je l'ai trouvée en bonne santé et en bonne disposition de travail. – Je lui rendrai sa visite dès que je pourrai marcher sans canne et surtout monter des escaliers.

Il n'est pas impossible que mon voyage en Russie soit retardé : tout dépend des lettres que je recevrai de là-bas. – Dans ce cas j'irai certainement à Croisset. Malheureusement, le père de l'héritière est un coquin, qui ne demande qu'à me voler. – Ma présence l'en empêchera peut-être. – Je ne le crois pas – mais peut-être est-ce nécessaire que je fasse semblant d y croire.

Votre nièce m'a dit que votre santé est bonne : c'est le bon point. – Vous n'aimez pas à vous promener ; mais il faut vous y forcer. – Je suis resté une fois en prison (au secret) pendant plus d'un mois : la chambre était petite – la chaleur étouffante Deux fois par jour je transportais 104 cartes (deux jeux) une a une – d'un bout de la chambre à l'autre… cela faisait 208 tours ; – 416 en un jour – le tour à 8 pas – ça faisait plus de 3 300 ; – près de 2 kilomètres ! – Que ce calcul ingénieux vous donne du courage ! – Le jour où je n'avais pas fait de promenade, j'avais tout le sang à la tête !

J'ai découpé pour vous dans un journal l'article suivant, qui me semble d'un Prud'homme achevé ! – Ajoutez-le à votre collection.

Je vous écrirai bientôt, dès que je saurai quelque chose de certain.

En attendant, je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi soir, 6 h[eures, 27 janvier 1879].

Mon Loulou,

J'ai peur que ***Le Nouvelliste*** n'insère un entrefilet qui te donnerait de l'inquiétude. Je me suis donné samedi, en glissant sur le verglas, une ***très forte entorse*** avec fêlure du péroné. Mais je n'ai pas la jambe cassée.

Fortin (que j'ai attendu ***48 h[eures]***) me soigne admirablement. – Laporte vient me voir très souvent et couche ici – Suzanne me soigne très bien. Je lis et je fume dans mon lit – qu'il va me falloir garder pendant ***six semaines*** !

Je serais ***très contrarié*** si un de vous deux se dérangeait pour venir – Ça n'en vaut pas la peine. ***Je ne le veux pas***. Inutile de dépenser son argent à ça. Mon accident est le moindre de mes soucis et le plus léger de mes chagrins – ou plutôt n'est pas un chagrin – une simple contrariété. Quand je me serai fait faire une planche idoine pour écrire dans mon lit, je t'enverrai plus de détails. – Après-demain sans doute.

Je t'embrasse bien fort.

Ton VIEIL ONCLE
qui n'a pas beaucoup de chance.

À GEORGES CHARPENTIER

Croisset, 29 janvier 1879.

Oui c'est vrai. J'ai une très forte entorse, avec fêlure du péroné. Ce n'est pas dangereux, mais ce sera long.

Je vous embrasse.

À MAXIME DU CAMP

Croisset, 29 jan[vier 18]79.

Monsieur,

M. Gust. Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles. Il a eu une entorse très grave avec fêlure de la base du péroné.

L'inflammation a déjà diminué, mais un repos absolu est ordonné pendant quelque temps.

Il n'y a aucune crainte à avoir.

Votre dévoué serviteur.

E. LAPORTE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 11 h[eures, 30 janvier 1879].

Ma pauvre fille,

Tu as dû recevoir hier soir un télégramme de Philippe ? Je vais bien. Le gonflement (il était d'abord énorme, ça ressemblait à un éléphantiasis) disparaît et le sang se résorbe d'une manière rapide. Dans une douzaine de jours je pourrai m'asseoir dans un fauteuil. On me fera une ***botte d'amidon***, dans laquelle ma jambe sera prise. Quant à pouvoir marcher, je n'aurai pas ce plaisir avant 6 semaines, au plus tôt. – Et je boiterai peut-être pendant 3 ou 4 mois.

Fortin me soigne admirablement bien. Le bon Laporte s'en va de temps à autre pendant vingt-quatre heures – puis revient et ne me quitte pas. – Il a fallu les deux premières nuits le forcer à se coucher ! – Suzanne se montre très dévouée, très gentille. – Enfin je suis de toutes les manières aussi bien que possible. Pennetier et Pouchet « ***mouch taïb*** » comme chirurgiens.

Ce qui m'a le plus vexé dans mon accident c'est ***Le Figaro*** ! – Quels imbéciles ! – Et Lapierre avait eu l'attention de n'en rien dire, sachant mon horreur pour ce genre de ***réclames*** ! Oui, Villemessant a cru peut-être m'honorer, me faire plaisir, et me servir. Loin de là ! Je suis ***HHH***indigné. Je n'aime pas à ce que le Public sache rien de ma personne : « Cache ta vie », maxime d Épictète.

Hier j'ai reçu 15 lettres ! ce matin 12 ! et il faut y répondre ou y faire répondre. – Quelle dépense de timbres !

Mon moral est excellent, ***meilleur*** qu'auparavant ***(sic)***. Laporte s'étonne de ma patience, de mon caractère angélique. – Mais ces choses-là ne révoltent ni mon esprit, ni

mes nerfs, ni mon cœur – donc je n'en souffre pas. Voilà le vrai. Je me suis fait faire une table. Et tu admireras mes petites inventions.

Comment peins-tu le père Cloquet ? En robe ou en redingote ?

Je t'attends samedi, mon Loulou. Ça me fera bien plaisir de te voir arriver – mais grande peine de te voir partir.

Amitiés à Ernest. – *Que fait-il ?* Voilà qui est plus sérieux que ma guibolle cassée.

Ton vieil éclopé – et grabataire.

GVE.

Les nuits ne sont pas douces ! L'immobilité où me contraint mon appareil est embêtante. Toutes les 2 heures on asperge ma jambe. Mais l'inflammation de l'articulation n'est plus à craindre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi midi [30 janvier 1879].

Les attentions de votre amitié m'attendrissent, ma chère Princesse ! Je suis indigné contre *Le Figaro* qui aurait pu se taire ! et ne pas inquiéter mes amis.

En un mot, voici ce que j'ai : fêlure du péroné et entorse considérable. – L'inflammation de l'articulation n'est plus à craindre. Mais les premiers jours j'ai eu un épanchement de sang considérable. Dans 15 jours je pourrai me lever. – Je ne marcherai pas avant 6 semaines ou deux mois. Et je boiterai pendant longtemps, 3 ou 4 mois peut-être ?

Voilà tout. Cela retarde le moment où je pourrai vous voir – et franchement c'est ce qui m'ennuie le plus dans mon accident. – Car vous, ma chère Princesse, vous êtes le seul coin d'azur dans ma vie sombre. Et je suis de tout mon cœur

Votre GVE.

Amitiés au petit groupe des intimes, Marie, Popelin, Giraud, Mme de Galbois.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi midi [30 janvier 1879].

Non, mon bon vieux, ne venez pas. Je serais trop, trop triste de vous voir partir ; et franchement ça ne vaut pas la peine de vous déranger pour une visite de deux heures. Quand je pourrai me lever et causer longuement avec vous, ce qui aura lieu, je pense, dans une quinzaine de jours, je vous appellerai, si vous n'allez pas en Russie.

Savez-vous que je me suis cassé la ***guibolle*** cinq minutes après avoir lu la lettre où vous me recommandiez la marche !!! N'est-ce pas drôle ?

J'en ai pour six semaines ou deux mois avant de pouvoir marcher et je boiterai longtemps. Je vais aussi bien que possible, et je vous embrasse.

Votre VIEIL ÉCLOPÉ.

Le Figaro ayant eu la bêtise de publier mon accident, tous mes amis se sont inquiétés, et j'ai reçu hier quinze lettres, et ce matin onze. Voilà les bienfaits du journalisme. De quel droit ma jambe appartient-elle à Villemessant ? Notez qu'il croit m'honorer et me faire plaisir. Cet entrefilet

m’a été ***très désagréable***. Je n’aime pas à « intéresser » le public avec ma personne.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset, 30 j[an]v[ier 18]79.

Madame,

M. Gustave Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles.

Il a eu une entorse très grave compliquée d’une fêlure de la base du péroné. L’inflammation disparaît, mais un repos de plusieurs semaines est ordonné.

Aucune crainte à avoir.

Gustave me dit d’ajouter « qu’il attendait votre lettre ».

Veuillez agréer, Madame, mes respectueuses salutations.

E. LAPORTE.

À JULES TROUBAT

Croisset, 30 janvier 1879.

M. Gustave Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles. Il a une entorse fort grave, compliquée d’une fêlure du péroné. L’inflammation disparaît, mais un repos de plusieurs semaines est ordonné. Aucune crainte à avoir. Votre dévoué serviteur.

E. LAPORTE.

À ÉMILE ZOLA

Croisset, 30 janv[ier 18]79.

Monsieur,

M. Gustave Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles.

Il a eu une entorse fort grave compliquée d'une fêlure de la base du péroné. L'inflammation disparaît, mais un repos de plusieurs semaines est ordonné.

Aucune crainte à avoir.

« Je suis cloué dans mon lit fumant une pipe, ayant trois consolations : 1° l'emmerdement que cause aux confrères le succès de ***L'Assommoir*** ; 2° l'histoire du curé du Vésinet ; 3° le départ prochain et probable de notre Sauveur. Quand cela ne me fatiguera pas d'écrire je vous enverrai quelques mots de ma patte.

Mes amitiés à votre femme.

Communiquez ce bulletin à Marius Roux et à Hennique. »

(Dicté par Flaubert.)

Votre dévoué serviteur.

E. LAPORTE.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 31 janvier 1879.]

Mon Loulou,

Apporte-moi demain

1° du papier de Hollande – et du papier bleu, – grand format – l'un et l'autre sont dans le placard de ma chambre à coucher.

2° Le *Cours de littérature* de Noël, un gros volume relié qui est dans ma bibliothèque.

3° Un paquet de tabac-Civette.

Les amis sont bien embêtants. Ils m'énervent avec leurs tendresses ! – À chaque distribution, deux fois par jour, c'est de 8 à 12 lettres ! – Toutes bien entendu disant la même chose dans les mêmes termes. J'en suis ***énervé (sic)***. Donne de mes nouvelles à la mère Heuzé qui est à Reims chez Mme Pommery.

Laporte vient de me quitter pour jusqu'à dimanche soir. Il a paru étonné ce matin que Commanville ne lui ait pas répondu.

Je t'attends demain par l'express du soir.

Je vous embrasse.

VIEUX.

Un peu fatigué aujourd'hui, ce sont les lettres qui en sont cause.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi matin [31 janvier 1879].

Mon cher malade,

J'allais me mettre en route quand votre lettre est arrivée. – Je n'irai pas aujourd'hui, puisque vous le voulez – mais il faut absolument que je vous voie – pour moi et aussi pour ***vous*** – et j'irai ***lundi***. Que parlez-vous de ***deux*** heures ? – J'arriverai dans la matinée et je resterai jusqu'au jour suivant. – Si vous n'avez pas de lit à me donner – j'irai coucher à Rouen. Comme il est plus que probable que je vais partir pour la Russie dans une semaine, je tiens absolument à vous voir auparavant.

Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mon télégramme (réponse payée) ? – Vous m'avez tenu tout un jour dans une véritable anxiété ! – Et Mme Viardot aussi, qui vous fait dire qu'elle ne savait pas elle-même – jusqu'à ce jour – combien elle vous était attachée. – J'ai écrit hier matin à Mme Commanville et sa réponse m'a tranquillisé. – Cependant, elle ne parlait que d'une entorse – et je vois que vous vous êtes tout de même cassé la jambe. J'ai vu en rêve que vous me montriez l'endroit : un peu au-dessous du genou droit.

Ainsi – à lundi – « ***te volente aut nolente*** ». – J'aurai beaucoup de choses à vous dire et à vous entendre dire.

J'espère que vous serez tout à fait gaillard à mon retour de Russie, qui aura lieu dans six semaines. – En attendant, je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

AU PRINCE NAPOLÉON

[Croisset, 1er février 1879.]

Je suis bien sensible à votre bon souvenir, mon cher Prince.

J'ai une fracture avec désordres dans l'articulation mais tout se remet. Mon médecin de campagne me soigne très bien. Dans une huitaine je pourrai m'asseoir dans un fauteuil. Mais je ne marcherai pas avant 6 semaines ou deux mois – et je boiterai longtemps.

Tout à vous, mon cher Prince

du fond du cœur.

Votre

Croisset, 1er février.

À JULES TROUBAT

Croisset, 2 février 1879.

Mon cher ami,

Je ne sais si l'on a répondu à votre bonne lettre ; en tout cas, en voilà une autre. Ma fracture n'offre maintenant aucun danger, mais je ne pourrai marcher avant deux mois ;

ce qui remet mon voyage de Paris vers le milieu d'avril. Je compte y rester jusqu'à la fin de mai.

Pour le livre que je fais, je suis obligé d'avoir recours à des notes anciennement prises sur ***Port-Royal***. Les indications de passages à consulter ne concordent pas avec l'édition que je possède, celle de Hachette, in-12. Il faut donc que je les aie prises dans la première édition.

Tirez-moi d'embarras, c'est-à-dire dites-moi où trouver dans l'édition les indications suivantes :

1° Mauvais goût de saint François de Sales, tome I, p. 239 ;

2° Songe de M. Lemaître qui l'engage à cultiver les plantes potagères du couvent, tome I, p. 500 ;

3° La chasse n'est qu'un symbole, tome II, p. 9 ;

4° Mot de Mme de Sévigné sur la Bible de Royaumont, tome II, p. 241.

5° Mot de M. Duguet : « Ce qui est singulier me fait un peu de peine. »

Mes bons souvenirs à Mme Troubat et une cordiale poignée de main de la part de votre

G. F.

À JULIETTE ADAM

Croisset, 3 février [18]79.

Eussé-je les deux jambes amputées j'irais chez vous, quand même il faudrait me faire hisser par un palan jusqu'à la hauteur de votre étage.

Car je suis, chère Madame, votre très affectionné et dévoué.

À EDMOND DE GONCOURT

Croisset, 3 fév[rier 18]79.

Merci de votre bonne lettre, mon cher ami ; il n'y a plus maintenant aucun danger, c'est une affaire de temps. Mais les premiers jours ce n'était pas drôle et ç'aurait pu devenir très grave et même plus grave qu'on ne l'avait pensé tout d'abord.

Merci de vous être occupé de moi près du nouveau président de la Chambre ; nous en recauserons.

Je suis bien curieux de voir vos clowns et je vous approuve de vous écarter systématiquement de la niaiserie appelée « réalisme » ou « naturalisme » ***ad libitum***. Vous savez d'ailleurs ce que je pense de cette forte blague.

Je continue à trouver les Charpentier ***drôles***, pour ne pas dire plus.

Non, je ne savais pas que nous fussions favoris de cet excellent M. Bismarck. Où avez-vous lu cela ?

Ma guibolle cassée retarde mon travail de deux bons mois. J'en profite pour reposer ma pauvre cervelle. Ne comptez pas sur moi avant le milieu d'avril. D'ici là, bonne santé, bonne pioche, surtout bonne humeur.

Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Ça me fera bien plaisir.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, début de février 1879 ?]

Dis à ton mari de m'apporter demain

1° une vingtaine de feuilles de papier – coupé – ordinaire, celui qui me sert pour ma copie.

2° une douzaine de cartes de visite.

Ton oncle en
BAUDRUCHE.

Supposons que je m'appelle Druche. Tu me dirais : « tu es beau, Druche ».

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, début de février 1879 ?]

Je suis HINDIGNÉ !

***

2 chemises blanches, ordinaires.

Mes pantoufles de velours.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi, 5 heures, [5 février 1879].

Merci de votre télégramme, mon cher ami. Je viens de vous en envoyer un autre, qui précédera ce billet.

J'ai mis de côté un sot orgueil, et j'accepte. Car avant tout il ne faut pas crever de faim, ce qui est une sotte manière de crever.

Maintenant je voudrais bien savoir ce qui en adviendra, et si je peux ***compter*** sur cette place. J'ai peur que Ferry, n'ait ses protégés et que, la chose étant connue, des compétiteurs ne me démolissent. Avant votre départ, tâchez que j'aie un moyen de savoir à quoi m'en tenir positivement.

Je voudrais déjà que vous fussiez revenu de Russie. Votre visite m'a été bien douce. D'ailleurs, c'est à votre tendre éloquence que je dois ma détermination sensée.

Je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire fortement.

Votre VIEUX.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, 5 ou 6 février 1879.]

Ça va mieux – merci. – Dans quelques jours on me mettra une botte d'amidon et je pourrai m'asseoir dans un fauteuil.

Il m'est très incommode d'écrire dans mon lit. – C'est pourquoi j'arrête ici mon embrassade.

Tout à vous.

GVE.

Je n'ai reçu que 63 lettres jusqu'à présent, ***toutes*** (sauf deux ou trois exceptions) me disant la même chose dans les ***mêmes termes***. Voilà où est ***le malheur***. Quant à l'accident, ce n'est rien du tout, en soi.

Écrivez-moi le plus longuement que vous pourrez. Ça me fera bien plaisir.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi soir [6 février 1879].

Ce que vous me dites de votre pauvre maman me désole. – Et je vous plains bien, mon cher ami. Décidément le Diable, en ce monde, a le dessus.

J'ai un tas de choses à vous dire. Quel embêtement que de ne pas se voir ! – Mais quand nous verrons-nous ?

Voici le mot pour Banville. Vous serez bien reçu. C'est un très galant homme. Tâchez d'avoir le plus de feuilletonistes possible. Il faut que Zola et Alph. Daudet

viennent à votre première ! Connaissez-vous Lapommeraye ? Je pourrai vous recommander. – Prévenez-moi à temps.

Laporte m'a quitté hier et reviendra lundi.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 6 février 1879.]

Mon Loulou,

Je n'attends pas une lettre de toi pour te remercier du beurre et du raisin. L'un et l'autre m'ont fait le plus grand plaisir.

Malgré mes arrangements j'ai bien du mal à écrire dans mon lit et je me borne au strict.

Lundi on me passe ma botte. Hier, visite des Censier – aujourd'hui, celle d'Houzeau. Il m'a dit que Mme Brainne était ***très malade*** – et menacée de perdre un œil ! – Va chez elle prendre de ses nouvelles. C'est une bonne amie qu'il ne faut pas négliger.

Popelin m'a écrit ce matin une lettre charmante en me chargeant de le déposer « aux pieds de Mme Commanville ». – Donc on croit chez la P[rince]sse que tu es à Paris.

J'ai chargé la ***sœur*** de plusieurs commissions. Envoie chez lui, 113, boulevard Haussmann :

des cartes de visite

des enveloppes petit format.

Et si tu le vois (ou par billet), rappelle-lui ***le thermomètre de Fortin*** !

Voilà tout, chérie. Et écris-moi longuement si faire se peut. – Amitiés à Ernest et à toi toutes les tendresses de mon vieux cœur.

Ton GVE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi [6 février 1879].

Vous avez tort de me plaindre, ma chère Princesse. Depuis quelque temps j'ai tant de chagrins qu'une jambe cassée est une bagatelle près des autres. Cet accident-là n'affecte ni le cœur, ni les nerfs, ni l'esprit – donc, il est léger. – Je n'écris pas. Et ma cervelle se repose.

D'ailleurs je suis très bien soigné – et il n'y a plus aucun danger. Mais le ***cas*** était grave, à cause de l'articulation. Je boiterai pendant longtemps. – Ce qui ne m'empêchera pas de venir chez vous.

Donnez-moi de vos nouvelles, fréquemment. La vue de votre chère (et abominable) écriture me fait l'effet d'un rayon de soleil entrant dans ma chambre.

Je vous baise les deux mains aussi longuement que vous le permettrez car je suis votre vieux fidèle.

GVE F.

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 6 février 1879.]

Merci de votre bon souvenir cher ami. Ça va mieux – mais j'en ai encore pour six semaines au moins avant de pouvoir descendre mon escalier.

Amitiés aux amis. Et tout à vous.

Croisset, jeudi 5 fév[rier].

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 7 février 1879.]

Je vais mieux, ma chère belle. Mais j'en aurai pour longtemps. Ça me fatigue beaucoup d'écrire dans mon lit, autrement ma prose serait plus longue.

Je baise votre bel œil malade.

Votre POLYCARPE
pas indigné – très calme – et philosophe.

Vendredi soir.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Vendredi matin [7 février 1879].

Mon cher ami,

Voici ma réponse à vos deux lettres : soyez tranquille – on travaille à votre affaire – et je dois dire que Zola et les Charpentier se montrent ***très bien***. – Je suis très heureux de votre consentement et je ne ***partirai pas*** pour la Russie – avant qu'il n'y ait une solution. – Je vous tiendrai au courant. Il y a une petite difficulté qui s'est ajoutée : Baudry est le gendre de Sénard – et Sénard a contribué à la formation du nouveau ministère. – Mais Gambetta continue à vous témoigner le plus vif intérêt – et c'est là le principal. – Nous ferons tout ce qu'il faudra.

Vous ne me dites rien de votre pied – c'est bon signe. – Je l'espère, du moins. – Mes amitiés au bon M. Laporte. – Je vous embrasse.

J. TOURGUENEFF.

P.-S. Il est probable que je vous écrirai demain.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] samedi soir [8 février 1879].

Mon bon cher vieux,

Je ne vous remercie pas du mal que vous vous donnez pour moi, ce serait vous insulter ; mais il m'embête de savoir que vous retardez votre voyage en Russie exprès pour cette affaire.

Plus que jamais, je suis décidé à ne pas me sacrifier pour cet excellent M. Baudry. Donc, que les amis agissent ! Vous savez que je suis très bien avec Mme Adam, amie de Gambetta, et avec Mme Pelouze, amie de Grévy. Si on faisait

parler à ces deux anges, je ne doute pas de leur bonne volonté à mon endroit.

Ce matin, je me suis commandé une paire de béquilles, dont je ferai l'essai mardi. Laporte m'a quitté mercredi soir, mais revient demain.

Je vous embrasse. Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Dimanche matin [9 février 1879].

Mon cher ami,

Rien de nouveau encore aujourd'hui ; – c'est demain qu'on aura la réponse définitive de Gambetta. – Je reste ici jusqu'à jeudi. – Je prendrai en grande considération les renseignements que vous me donnez dans la lettre d'aujourd'hui. – Je ne connais pas Mme Pelouze – mais je crois que les Charpentier la connaissent ; quant à Mme Adam, je l'ai vue une fois à une vente, et elle m'a parlé avec beaucoup d'amabilité. – Je vais lui écrire pour lui demander un rendez-vous. – Pourquoi n'écririez-vous pas, de votre côté, à Mme Pelouze ? Maintenant que vous êtes décidé – il faut marcher de l'avant. Ce qui est bête dans tout cela, c'est que M. de Sacy va mieux et qu'on parle même de sa guérison possible !

Je suis content de savoir que vous allez vous lever dès mardi. – Prenez garde de vous fatiguer le pied. – Je vous écrirai tous les jours jusqu'à mon départ.

Je vous embrasse.

Votre

J. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 1 h[eure, 9 février 1879].

L'île en face est couverte d'eau. Le vent remue les flots. Le soleil de temps à autre paraît entre les nuages – et je regarde la rivière avec ma lorgnette. – À 4 h 1/2 ? j'attends le bon Laporte. Demain on me met ma botte en dextrine. Senard me confectionne une paire de béquilles. Et mardi ? je me lèverai. Mais il ne faut pas que je m'attende à descendre l'escalier avant 15 jours. Si je posais mon pied à terre, l'os traverserait ma peau, paraît-il.

J'irais très bien si je n'avais des démangeaisons abominables par tout le corps. C'est une petite affection nerveuse, dit Fortin. Ça m'empêche de dormir ! Malgré tout, je reste « un petit père tranquille ». Dans mes insomnies, je ne songe qu'aux maudites ***affaires*** !!! – et à l'avenir ! Quel supplice que cette incertitude. – C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé !… Quelle différence de milieux. Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition et jusqu'à sa mort je n'avais pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent. – Et quelle sécurité, quel bien-être.

N'importe, chère fille. Je te suis ***très obligé*** de la franchise de tes deux dernières lettres. Parlons-nous toujours ainsi, à cœur ouvert. Pas de réticence ! pas de ***pose*** !

Puisqu'on offre à Ernest une place de 8 mille fr[ancs] – qu'il la prenne ! Au moins ce sera ***sûr***. Le logement, s'il est convenable, est une considération.

Cette place l'empêcherait-elle de boursicoter ? Qui donc la lui offre ? – Je n'y vois qu'un inconvénient c'est qu'il serait bien tenu et ne pourrait pas l'été aller aux Pyrénées.

J'ai eu cette nuit un cauchemar ***affreux*** – à cause de ma jambe. Je rampais sur le ventre. Et Paul (le concierge) m'insultait. Je voulais lui prêcher la ***Religion (sic)*** – et tout le monde m'avait abandonné. Mon impuissance me désespérait, – j'y pense encore. La vue de la rivière qui est splendide me calme peu à peu.

Le départ de Mathilde ne m'afflige pas – au contraire. Quand tu auras plus d'expérience tu seras convaincue qu'il ne faut *jamais* renvoyer les domestiques, à moins qu'ils ne vous exaspèrent. On va toujours de mal en pis.

Nouvelles des portraits – S.V.P.

As-tu écrit un petit mot aimable à Bardoux ? Je ne sais où il demeure.

Tu feras bien, dans quelque temps, de retourner chez la P[rince]sse et chez Mme Brainne.

Je te bécote.

Ta NOUNOU.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] lundi [10 février 1879.]

Si je pouvais écrire dans mon lit commodément, je vous expliquerais comme quoi je ne peux m'adresser directement à Mme Pelouze. Lui faire parler, bien. Mais lui demander quelque chose moi-même, non.

Vous verrez que le p[ère] Sacy va guérir, ou, s'il ne se rétablit, que la place ne sera pas pour moi. Le malheur me poursuit.

Avec qui correspondre là-dessus, quand vous serez parti ?

Aujourd'hui je suis très énervé par suite de longues insomnies. Il ne me reste de forces que pour vous embrasser tendrement, mon bon cher vieux. À vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, vers le 10 février 1879].

Pour la 3e fois, je demande mes cartes de visite… nom de D !…

À MAXIME DU CAMP

[Croisset,] mardi soir [11 février 1879].

Aujourd'hui enfin j'ai pu me lever ! – Et je ne me sers plus du ***plat-bassin*** !!! Ce soir je dormirai sur le flanc, grâce à

ma botte de dextrine – et demain, je recommencerai à travailler.

On m'a fait une paire de béquilles ! – mais j'aime mieux me mouvoir, le genou posé sur une chaise que je pousse devant moi.

Il se passera encore un grand mois avant que je puisse descendre mon escalier. – Et il me sera impossible d'être à Paris avant le milieu d'avril.

Tu me parles d'Haçanin ! – Ah ! pauvre cher vieux Max ! – C'était le bon temps, c'était le bon temps ! – J'en pleure, quand j'y pense.

***

Quant à la Politique, j'ai un avantage sur toi – car ne voyant personne je n'entends pas dire de bêtises !

Envoie-moi ton bouquin ou par la poste, à Croisset, ou à l'adresse suivante : « M. Pilon, quai du Havre, 7, pour M. G. Flaubert ». Mais le premier moyen est plus rapide – et plus sûr. Amitiés au jumeau et à toi toutes mes tendresses.

Ton vieux GVE.

À JULES TROUBAT

[Croisset, 11 ? février 1879.]

Je vous remercie bien de votre bonne lettre. C'est à des services pareils qu'on reconnaît les amis.

Les choses ne me paraissent pas si mauvaises, Dieu merci.

Tenez-moi au courant. Donnez-moi des nouvelles fréquentes.

Je vous serre les deux mains et suis à vous.

Croisset, mardi soir.

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset,] 11 févr[ier 1879].

Mon cher Popelin,

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que votre bonne lettre, et je vous en remercie du fond de l'âme.

L'accident a été plus sérieux qu'on ne l'a cru, la fracture du péroné n'était rien – mais il y avait dans l'articulation des désordres ***espouvantables***, mon pied ressemblait à une citrouille recouverte de parchemin rouge ! Pendant dix jours on me l'a réfrigéré toutes les heures. – Le sang s'est heureusement résorbé, et tout danger a disparu. – Aujourd'hui enfin, j'ai pu me lever, grâce à une botte en dextrine qui me tient toute [la] jambe comme dans un étau, mais qui me permet de me mouvoir, et de me dormir sur le flanc. – Grande douceur !

Le moral est resté excellent. – J'ai profité de l'occasion pour reposer ma pauvre cervelle. Je vous dirai même que ce « malheur » (il y a de bonnes gens qui m'ont écrit ce mot) m'a paru fort léger près de tous les autres ! – Car depuis trois ans, j'avale de larges coupes d'amertume. Il m'a même distrait, et calmé les nerfs. – J'ai d'ailleurs été parfaitement

traité non par mon frère qui est à Nice, mais par mon médecin de village, un simple officier de santé plus praticien que Messieurs les docteurs de Rouen.

J'ai suivi dans les journaux les événements de politique. – Et je n'ai entendu dire de bêtises par personne. (Vu ma solitude.) Donc, enviez-moi.

Je vous ***prends au mot***, mon cher ami. – C'est-à-dire je compte sur votre visite. Si vous vous contentez d'une hospitalité plus que modeste, je peux vous offrir un lit. Arrangez-vous pour que nous puissions nous voir et causer un peu longuement. Il me semble que nous avons beaucoup de choses à nous dire ?

Il se passera encore un grand mois avant que je puisse descendre mon escalier et je boiterai pendant très longtemps. Il est impossible que je sois à Paris avant le milieu d'avril. – En attendant les bonnes ***bavettes*** que vous me promettez, je vous embrasse.

Votre vieux solide

Ne m'oubliez pas près de la Princesse. – Dites-lui de ma part tout ce que vous pourrez trouver de ***mieux***.

Amitiés à Gustave.

À EDMA ROGER DES GENETTES

Croisset [11 février 1879].

Aujourd'hui je me suis levé pour la première fois. Il m'est impossible de me servir de béquilles ! Je ***déambule***, le

genou sur une chaise. Et avec tous mes attributs autour de mon fauteuil je me fais l'effet de Scarron.

Comme à vous la bottine en dextrine m'a été intolérable. On l'a fendue. Et j'ai la jambe dans une gouttière, – suivant la méthode classique. – Ma fracture n'est rien, mais les désordres de l'articulation ont été ***fort*** graves. Et si le sang ne s'était résorbé j'aurais maintenant la jambe coupée – ou je serais crevé. – Je me suis livré à ces deux hypothèses pendant 48 heures avec une tranquillité d'âme parfaite, je vous assure. Je mens un peu. La première ***m'embêtait***.

Ce qui m'a exaspéré, c'est *Le Figaro*. – À part cela j'ai été philosophe.

Le changement de Président m'a été extrêmement agréable. C'est plein de grandeur, « quoi qu'on die », un événement considérable et tout nouveau dans l'histoire de France. – Et puis, enfin, nom de Dieu, nous sommes délivrés de messieurs les militaires, lesquels se connaissent à tout sauf à faire la guerre.

La nomination de Grévy c'est un Poncif de moins. Donc, je m'en réjouis.

Ce qui a fait tomber Bardoux, c'est lui-même. Il s'était déconsidéré à force de promettre sans tenir. Et puis Waddington avait besoin de sa place.

Ce que vous me dites de Plessy relativement au père Hyacinthe m'a diverti ***infiniment***. – Je m'étonne toujours de ces enthousiasmes pour des génies de quinzième ordre. – Du reste, je suis de plus en plus dégoûté de ce qu'on appelle la Religion – et la Métaphysique. Voilà deux grands mois que je ne lis pas autre chose. Quel néant ! – et quel aplomb !

Connaissez-vous le *Catéchisme de persévérance* de l'abbé Gaume ? C'est Hénaurme… – Il y a dans la seconde partie, un petit cours d'histoire, que je vous recommande.

Non, mes *affaires* ne vont pas mieux. Elles sont – et resteront pitoyables !

Et la peste russe qui s'avance ! Elle est maintenant à Salonique. – Un de ces jours elle va débarquer à Marseille ? Ah ! de cela, par exemple, je me bats l'œil profondément.

Oui, j'ai lu l'article de S[ain]t-Victor sur Zola. Il y a du vrai. Mais ce n'est pas *tout* le vrai.

Pardon pour le décousu et le laconisme de ce billet. Mais je me sens la tête un peu vuide. – Et puis j'ai un arriéré de lettres à répondre qui me talonne. – Je veux m'en débarrasser, pour me remettre demain à mes notes sur le spiritisme.

Je pense que nous nous verrons au mois de mai. Et mon cœur et mon esprit se roulent dans cet espoir.

Écrivez-moi *tant* que vous pourrez. Vos lettres me sont des rayons de Soleil.

Tout à vous, invariablement et toujours.

G.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [mercredi 12 février 1879].

Mon petit père,

Laporte, qui s'appelle maintenant « la sœur de Charité », m'a appris que vous vous trouviez très bien dans votre nouvelle boîte. Vous seriez bien gentil de me donner des détails dès que vous aurez un quart d'heure à vous.

Parlez-moi donc de votre pauvre mère ; est-il vrai qu'elle aille plus mal ?

Voici un entrefilet que vous ignorez peut-être ; il est tiré du ***XIX*^e^ *siècle*** d'hier. J'attends avec une impatience ***fébrile*** des détails précis et pittoresques sur les débordements lascifs de votre ancien patron.

C'est ça qui serait gentil ! (style ***Assommoir***) quand je serai un peu plus vaillant, de venir me voir si faire se pouvait (style Prudhomme).

Les lubricités que nous disons ma sœur grise et moi me causent des accès de priapisme courts mais énergiques.

Depuis hier je peux me lever et je ne suis plus obligé de chier dans mon lit, grand soulagement.

Je vous embrasse.

Je me touche en pensant à vous.

SŒUR CLITORIS.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 13 février 1879.]

Mon cher vieux,

Maintenant que vous m'avez converti j'ai ***envie*** de cette place dont l'idée seule m'indignait. – Et comme je la désire je crois que je ne l'obtiendrai pas.

Le père de Sacy est peut-être mort à présent d'après ce que je vois dans ***Le Temps***. On va s'agiter pour obtenir sa succession. Gambetta pensera-t-il à moi ? – Ferry peut déjà l'avoir donnée à un autre. Ça va se décider très prochainement.

Vous absent, ***qui veillera au grain*** ? Qui est-ce qui va aller chez Gambetta tout de suite, pour qu'il emporte la chose ?

Un mot de réponse avant votre départ, n'est-ce pas. – Et merci encore une fois. Je vous embrasse.

Votre

Jeudi matin, 11 h[eures].

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 13 février 1879.]

N'Y PENSEZ PLUS REFUS DÉFINITIF LETTRE DONNE DÉTAILS.

TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi soir, 5 h[eures, 13 février 1879].

Ma chérie,

Je suis ***tanné*** d'écrire des lettres. Cinq ou six ***tous*** les jours. Et je voudrais bien faire autre chose.

Cependant je veux répondre à ta question sur ma ***botte***. On vous entoure la jambe et le pied de ouate, puis de bandes à plusieurs tours, sur lesquelles on étend une couche de dextrine (qui est la partie grasse du blé, je crois). – En séchant, cette aimable préparation devient dure comme du fer. Et le membre est garanti de tout déplacement.

Je n'ai pu supporter cette entrave. J'en ai cuydé crever de douleur. Fortin me l'a fendue du haut en bas – puis, a maintenu les morceaux avec une bande. – De sorte que j'ai le pied et la jambe dans une gouttière. – Mais depuis 24 h[eures], enfin je ne souffre plus. Et je suis réinstallé dans mon cabinet où je prends des notes sur le Spiritisme – et la Religion !!!

N'***en*** parlons pas ! (des affaires). Cependant il me semble qu'Ernest aurait pu me prévenir de cette tuile ? à laquelle je ne comprends rien – sinon qu'on va tracasser R[aoul]-Duval à cause de moi. Mais j'ai tort même de murmurer !

Quand tu viendras me voir, je désire te parler à cœur ouvert, et longuement, ma chère fille – car vraiment j'ai trop de choses qui m'étouffent. Il ne s'agit pas de s'irriter, de se blesser, mais il ne faut, non plus, rien se cacher.

Ce matin encore, j'ai essuyé une ***déception*** (il ne s'agit pas de vous). C'est trop long à t'expliquer, mais tu verras que vraiment le sort me persécute.

Ta comparaison du « chêne séculaire » battu par l'ouragan m'a fait rire. – Elle est juste appliquée à moi. Car un chêne contient plusieurs bûches. – Et j'en deviens une, belle.

Pauvre chère enfant, comme ta vie me fait de la peine ! Tu es bien courageuse, bien raisonnable ! – Et je t'en aimerais plus, si c'était possible.

Comment vont les Portraits ? Tâche de t'absorber là-dedans, de toute ton âme.

Guy m'a écrit sur sa mère une lettre déplorable ! Les nouvelles de Mme Brainne sont un peu meilleures.

Le forgeron de Bapaume qui a posé la grille de la cour s'est, ce matin, noyé avec son cheval et son enfant – un gamin de 6 ans ! L'événement a eu lieu devant Duclos.

Tu n'imagines pas la gentillesse de Fortin à mon endroit. – Il est venu hier trois fois ***cras fas***. (Ah ! c'était le bon temps que celui où tu disais ***cras fas***).

J'ai eu ces jours-ci les visites de Cordier, Pennetier, E. Crépet. Avec tous mes ustensiles autour de mon fauteuil, je me fais l'effet du cul-de-jatte Scarron.

Il m'est impossible de me servir de béquilles. Elles me font peur. Monsieur est trop lourd, et je crains à chaque moment de tomber. D'autant que ma jambe me semble peser 500 livres. – Je me sers d'une chaise sur laquelle je mets le genou.

Je ne vois plus rien à te dire, ma chérie. – Croirais-tu ce fait de la ***Sœur*** ? Lundi, il m'avait quitté par le bateau de 11 h[eures] et devait revenir par celui de 6 h 1/2. Comme la chaussée de Couronne était couverte d'eau, il a retiré son

pantalon, et a marché nu-pieds dans l'eau pour rejoindre le passager. – La Seine était furieuse. Le sieur Saint-Martin refusait « le monde ».

– Voilà un ami, celui-là ! – qui s'expose à se noyer ou tout au moins à une fluxion de poitrine pour ne pas manquer à un rendez-vous… peu utile en somme !

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset,] jeudi soir [13 février 1879].

Merci de votre lettre, mon cher ami. Elle m'a fait ***bien*** plaisir. – Vous ne venez donc jamais à Rouen ? Si vous y venez, poussez votre pointe jusqu'à Croisset. Il y a trop longtemps qu'on ne s'est vu !

Je vais mieux. Mais je ne suis pas encore bien roide. Et j'en ai encore pour un bon mois avant de pouvoir descendre mon escalier. C'était sérieux. Et votre ami aurait très bien pu perdre la jambe, voire même l'existence, – ce qui eût été moins grave.

La philosophie, dont j'ai hélas besoin pour mon usage personnel, me fait envisager sans émoi les phases de la politique. Je suis content que l'on soit enfin débarrassé de MM. les militaires (lesquels, par la grâce du S[ain]t-Esprit, se connaissent à tout sauf à faire la guerre) – et que le président de la République soit un simple bourgeois. C'est le commencement de quelque chose de bon. Mais je suis

indigné de l'amnistie – mesure que je trouve inepte – et injuste.

La logique veut qu'on gracie aussi le Prince impérial. Pourquoi ne pas le faire revenir ? Il est moins coupable que les assassins de la Commune.

Loin de faire grâce à ces cocos-là, je voudrais qu'on leur donnât pour compagnie, – aux antipodes, – les fantoches du 16 mai – à commencer par Lizot.

L'idée de ***grâce***, le droit de grâce est une idée théologique incompatible avec l'idée républicaine. Pour sauter à pieds joints par-dessus le droit humain, il faut avoir la faculté de guérir les écrouelles. Or la Chambre et Grévy ne sont pas encore doués de cette puissance.

Vous me parlez de la Bêtise – générale, mon cher ami. Ah ! Je la connais. Je l'étudie. C'est là l'ennemi. Et même il n'y a pas d'autre ennemi. Je m'acharne dessus dans la mesure de mes moyens. L'ouvrage que je fais pourrait avoir comme sous-titre « encyclopédie de la Bêtise humaine ». L'entreprise m'accable et mon sujet me pénètre.

Respects – et amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 13 février 1879.]

Cher vieux,

À 11 heures j'ai reçu le télégramme suivant daté de 9 heures :

« N'Y PENSEZ PLUS REFUS DÉFINITIF LETTRE DONNE DÉTAILS. TOURGUENEFF. »

Est-ce que ça vous étonne ? moi j'en étais sûr d'avance.

J'ai jugé inutile de vous envoyer cela par le bateau dans une boîte.

Demain, si la lettre de Tourgueneff est curieuse, je l'insérerai dans une enveloppe pour vous.

À lundi. Votre

Visite aujourd'hui de Pennetier et de M. Besselièvre.

Relevé les notes de trois volumes.

Aucune douleur à la patte.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi [13 février 1879].

Ma chère Princesse,

Merci de votre bonne lettre. C'est une joie, quand je reconnais votre écriture sur une adresse. Ne me ménagez pas ces plaisirs-là.

Maintenant, je me lève. C'est-à-dire, qu'à l'aide d'une chaise sur laquelle je pose un genou je me traîne jusqu'à mon cabinet – et je peux lire et prendre des notes. Quant à *écrire* il faudrait être plus gaillard que je ne le suis. – Un mois

se passera encore avant de descendre mon escalier – et je boiterai pendant longtemps. C'était grave et je dois m'estimer heureux de m'en être tiré à si bon compte.

Du reste, il ne faut pas me plaindre. Cet accident-là n'est rien auprès des chagrins dont je suis abreuvé depuis trois ans.

Ma nièce a bien regretté de ne pas rencontrer chez elle Votre Altesse. – Elle ne peut s'y présenter le soir. – Et presque tout son temps est pris par la confection de deux portraits qu'elle se hâte de finir pour le 20 mars. Bonnat est très gentil pour elle et l'encourage.

La philosophie qu'il faut que j'emploie pour mon usage particulier, me sert aussi à considérer sans ennui notre avenir politique. Néanmoins, je suis indigné contre l'***Amnistie***. – Je trouve cela bête et injuste. Inepte de toute façon.

Mes distractions consistent à regarder mon chien qui dort devant mon feu – et les bateaux qui passent sur la rivière. Je lis le plus que je peux (et des choses peu drôles, de la métaphysique et du spiritisme). – Je rêvasse à tout mon passé, comme un Vieux. Et puis, je songe à vous, – à vous ma chère Princesse – et beaucoup, très longuement. Quand revient le mercredi soir votre ami est un peu plus triste, en pensant qu'il n'est pas près de vous – comme il en avait depuis longtemps, la charmante habitude. – Et il vous envoie en vous baisant les deux mains l'assurance de sa profonde affection.

Votre fidèle

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Jeudi matin [13 février 1879].

Mon cher ami,

Vous savez déjà, par mon télégramme de ce matin, l'écroulement de tous nos projets. – Voici les détails. – À mon retour à Paris nous avions pris les résolutions suivantes : je devais tâcher de parler à Gambetta, puis à Ferry et, s'il le fallait, à Baudry. – Jeudi soir – première lettre de Zola (ci-jointe) – et par la suite, temps d'arrêt. Je demande une entrevue à Mme Ed. Adam ; pas de réponse. – Lundi matin lettre de Zola, accompagnée d'un billet de Mme Charpentier (je les envoie aussi). Jugez de ma stupéfaction. Je prends une voiture et je vais tout droit au palais de la présidence pour voir Gambetta (les Charpentier avaient promis d'avoir une réponse définitive *samedi*). Je ne suis pas reçu mais je puis voir son secrétaire particulier M. Arnauld (fils de Mme Arnaud de l'Arriège). Je lui explique toute l'affaire : il m'écoute avec aménité, tout en frétillant sur place – prend des notes sur un morceau de papier – et me promet solennellement de m'envoyer une réponse dès le lendemain matin. – Naturellement, rien n'arrive. – Je m'en vais chez sa mère dont je venais de faire la connaissance : visage de bois. – Je retourne à la maison, écris une lettre à Gambetta – et la porte le soir même chez Mme Arnauld en la priant de faire remettre [ma] lettre par son fils. – J'ajoute que je viendrai chercher la réponse chez elle – le lendemain. – Le lendemain – c'est-à-dire hier mercredi – je retourne chez Mme Arnauld : rien ! – en même temps je reçois une lettre de Mme Edmond Adam, qu'on disait à Cannes (je vous l'envoie aussi). – Je mets habit, cravate blanche – et me voilà dans son salon, où se trouvent à peu près toutes les notabilités

politiques et où se gouverne et s'administre la France. Je suis très bien reçu par elle – je lui expose l'affaire… « Mais Gambetta est là – il fume après le dîner – nous allons tout savoir en un instant. » – Elle revient dans deux minutes : « Impossible, mon cher Monsieur ! Gambetta a déjà ses candidats. » – Le dictateur arrive à pas délibérés : jamais je n'ai vu de chiens savants dansant devant leur maître pareils aux ministres et sénateurs, etc. qui l'entourent. – Il se met à causer avec l'un d'eux. – Mme Ed. Adam me prend par la main et me mène à lui ; – mais le grand homme décline l'honneur de faire ma connaissance – et répète – assez haut pour que je l'entende : « Je ne veux pas – c'est dit – c'est impossible. » Je m'esquive – et je retourne à la maison, ***plongé***, comme on dit, dans des réflexions que je n'ai pas besoin de vous communiquer. Et voilà comme on peut se fier aux bonnes paroles et aux promesses.

Les deux places dont parle Mme Charpentier seront données à MM. Baudry et Soury.

Allons, mon bon vieux – il faut jeter tout cela par-dessus bord – et se remettre au travail, au travail littéraire, le seul digne d'un homme tel que vous. – Je ne pars que ***samedi*** (à 7 h[eures] du matin). Vous aurez le temps de m'écrire. Donnez-moi de vos nouvelles – pouvez-vous marcher maintenant avec vos béquilles ?

Je vous écrirai de Moscou.

Je vous embrasse bien fort.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

P.-S. – J'écris un petit mot à votre nièce.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, jeudi [13 février 1879].

Mon cher ami,

Je viens de voir Zola auquel j'ai tout raconté et qui par affection pour vous (ce garçon vous est sincèrement attaché, je m'y connais) regrette que je vous ai dit la vérité tout entière. – Il voulait que vous ne renonciassiez pas à la partie immédiatement. (***N.B.*** Mme Ed. Adam m'a promis de « travailler » pour vous pendant mon absence, accompagnant ses paroles d'expressions très fortes, disant que la France vous devait cela, etc. Je ne vous en ai pas parlé dans ma lettre.) À tout prendre, je crois que je vous devais la vérité vraie ; mon instinct d'ami m'y poussait. Cependant je vous transmets l'opinion de Zola. ***N.B.*** Je ne lui ai pas dit que je vous avais envoyé les pièces à l'appui – ses lettres – et peut-être ferez-vous bien de n'en pas parler. Il est évident que vos amis ont fait tous leurs efforts ; mais il est probable qu'ils se sont trompés sur les intentions bienveillantes qu'ils supposaient.

J'espère que vous n'allez pas vous imaginer que ces ennuis m'ont embêté personnellement ; j'ai beaucoup regretté le fiasco de nos démarches – pour vous ; – quant au contact avec les puissants du jour – je dirais presque que cela m'a amusé – car j'ai vu un assez joli dessous de cartes.

Allons – n'en parlons plus – et laissez-moi vous embrasser encore une fois.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] vendredi, 4 heures [14 février 1879].

Mon bon,

J'ai reçu ce matin tout un dossier de Tourgueneff. Vous verrez que les amis se sont remués, mais en vain ! Tout espoir est absolument perdu.

Aujourd'hui je suis un peu énervé, parce que hier j'ai peut-être trop travaillé, et que ma Peau m'a empêché de dormir cette nuit. Rien à la guibolle.

Il m'ennuie de ma sœur. À lundi matin. Je vous embrasse. Votre

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] vendredi, 5 h[eures, 14 février 1879].

Mon cher vieux,

J'en fais mon deuil, sans le moindre effort. – Et au fond (vous me reconnaîtrez là, vous qui êtes psychologue) je n'en suis ***peut-être*** pas fâché.

D'ailleurs les appointements sont médiocres. La place me forçant à un plus long séjour à Paris n'eût fait que me rendre plus misérable. Car je vis à Croisset mieux et à meilleur marché que dans la capitale. Donc, tant que je n'aurai pas une vraie ***sinécure*** me donnant environ 6 mille fr[ancs] au moins mieux vaut rester tranquille. Dites-le aux amis Charpentier et Zola, dont la conduite m'attendrit. Ne serait-il pas convenable que je leur écrivisse ? – Et à Mme Adam ? (Ceci est plus grave.)

J'aurais été désolé si dans votre zèle, vous fussiez allé voir Baudry, – qui se conduit avec moi comme un véritable cochon. Étant parfaitement libre envers lui, je pourrai au moins lui exprimer mon opinion sur son compte. Il doit savoir cependant qu'on a fait des démarches pour moi. Au reste je m'en fiche. S'il m'en parle, j'***accuserai*** les amis – et puis, chacun pour soi.

– Je ne dirai rien à Zola de l'envoi du dossier.

Donc, mon bon vieux, ***cessation immédiate de toute intrigue*** jusqu'à votre retour. Voilà le mot d'ordre.

J'ai peur que Mme Adam ne tripote en votre absence, et qu'un de ces jours il ne me tombe une position dérisoire que je refuserais – alors j'aurais [l'air] d'un ingrat et d'un grincheux.

Comment faire pour que cela ne soit pas ? Je laisse le moyen à votre judiciaire. Mais vous devez être bien ahuri par les apprêts de votre départ ? – Donnez-moi de vos nouvelles fréquemment ou priez, de ma part, Mme Viardot de m'en envoyer dès qu'elle en aura. – La Peste va m'inquiéter. Voilà comme je suis !

Ma botte en dextrine me faisant souffrir atrocement, on me l'a fendue du haut en bas, puis resserrée avec une bande. Et du côté de la jambe, ça va bien. – Mais je suis très ***faible***. – Et l'état nerveux est mauvais. – Sans que j'aie sur la peau le moindre bouton je passe les nuits à me gratter – et je ne dors presque pas.

Il me faudrait prendre des bains, ce qui est impossible. Mon plus grand soulagement est de ne plus me servir du ***plat-bassin*** !

Je n'ose vous prier encore de m'envoyer un petit mot avant votre départ. Cependant ?… – Allons ! adieu. Portez-vous bien et revenez vite.

Je vous embrasse à pleins bras.

Votre vieux

Un Rouennais, le sénateur ***Cordier***, que je tutoie, est venu me voir lundi. – Comme il est très bien avec Ferry je l'avais prié de lui parler. – Je lui écris de se tenir tranquille.

À VALÉRIE LAPIERRE

[Croisset, 15 février 1879.]

Comme vous êtes gentille de ne pas m'oublier et de me donner des nouvelles de la chère sœur.

Elles me paraissaient aujourd'hui un peu meilleures ! J'attends vers le milieu de la semaine prochaine (jeudi, par exemple) la visite du 3e Ange qui me fournira de plus amples détails. – Ma pauvre amie doit souffrir horriblement ? Je songe à elle vingt fois par heure ! – Comme le monde est mal arrangé ! et que la vie est embêtante ! J'en ai assez pour ma part. Je comptais sur la Peste. Mais on dit qu'elle rebrousse.

J'ai recommencé à travailler un peu. Mais je suis très faible. Quant à ma jambe elle se consolide. Néanmoins, j'en ai encore pour longtemps. C'était sérieux.

Embrassez bien pour moi notre chère malade et qu'elle vous le rende.

Votre vieux POLYCARPE.

Samedi, 4 h[eures].

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 4 heures [15 février 1879].

Avez-vous de quoi purger Julio ? il me paraît tout morose, ne mange plus et bouge à peine. Lui aussi attend sa sœur de charité, lundi.

J'ai à vous montrer une forte collection de lettres. Le sénateur Cordier s'est employé très activement. S'il y avait eu une direction dans les démarches et que nous nous y fussions pris un peu plus tôt, peut-être aurions-nous réussi ! tant pis. M… !

Réjouissez votre mentule demain soir, en sortant de la préfecture, afin de m'en apporter un beau récit.

Est-ce qu'il n'y a pas du Couronne à revoir ? J'ai relevé les notes de ***tous*** les livres de la bibliothèque, et d'autres encore.

Le support se consolide, mais hier l'humeur et les nerfs étaient malades.

Je vous embrasse ; à lundi.

Votre pitoyable AULUS.

À MAXIME DU CAMP

[Croisset,] samedi [15 février 1879].

Ton bouquin m'est arrivé hier à 10 h[eures] du matin. Il était fini à minuit. – Je ne sais pas si jamais j'ai lu quelque chose de plus ***intéressant***. – C'est très bien fait. – Je ne m'arrêtais que pour me livrer de temps à autre à des « réflexions philosophiques », comme disait Fellacher.

Quelles brutes ! quelles brutes ! voilà ce qu'on se répète tout le temps.

Je ne te ferai que de petites chicanes – non de style mais d'épithètes. Cédant à une « légitime indignation » tu qualifies ces messieurs d'assassins, de monstres, etc. – À quoi bon ? puisque tu ***montres*** qu'ils l'ont été.

L'effet eût été plus écrasant sans réflexion aucune. Mais il y a des choses exquises, des narrations excellentes. – Ce livre sera un trésor, dans l'avenir. – Je vais y relever des ***Beautés*** que j'intercalerai dans la ***copie*** de mes bonshommes, tels que « si Dieu existait, je le fusillerais » ! – Cela est digne du Garçon.

***

Ma guibolle se consolide. Mais j'en ai pour longtemps encore.

Je t'embrasse, mon cher vieux.

Ton vieux

Tendresses au Mouton.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi matin [15 février 1879].

Mon cher ami,

Je pars dans une heure et n'ai que le temps juste de vous dire combien je suis content de la façon dont vous prenez toute cette affaire. – Vous ferez bien d'écrire deux mots à Charpentier et à Zola. – Quant à Mme Adam, peut-être vaut-il mieux se taire.

On verra, quand je serai de retour – dans 5 ou 6 semaines. Peut-être serez-vous déjà à Paris dans ce temps-là.

Je vous écrirai de ***Moscou***. En attendant je vous embrasse.

Votre

J-T.

À GEORGES CHARPENTIER

Croisset, dimanche 16 [février 1879].

Mon cher ami,

Je ne suis pas ***injuste*** parce que je ne suis pas ***fâché*** contre vous. Et ne l'ai jamais été. Seulement, j'ai trouvé que vous auriez dû me dire tout de suite et carrément que l'affaire ne vous convenait pas. Alors je me serais adressé ailleurs. Cela dit n'en parlons plus – et embrassons-nous.

Je désirais mettre à la suite de ***Saint Julien*** le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois. Rien de plus. – Et cette illustration me plaisait ***précisément*** parce que ce n'était pas une illustration. Mais un ***document*** historique. – En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ? » –

Toute illustration en général m'exaspère – à plus forte raison quand il s'agit de mes œuvres : – et de mon vivant, on n'en fera pas – ***dixi***. C'est comme pour mon portrait. – Entêtement qui a failli me brouiller avec Lemerre. – Tant pis. J'ai des ***principes***. ***Potius mori quam foedari***.

La ***Bovary*** m'embête. On me ***scie*** avec ce livre-là. – Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas. – Je vous assure que si je n'étais besoigneux je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage. Mais la nécessité me contraint. Donc, ***tirez***, mon bon. Quant à l'argent, pas n'est besoin de me l'envoyer ici. – Vous me le donnerez quand je viendrai à Paris. – Une observation : vous dites mille francs pour 2 mille exemplaires. – Ce qui remet l'exemplaire à 10 sols. Il me semble que vous me donniez 12 ou même 13 sols par exemplaire mais je peux me tromper ? –

Autre guitare. Le 10 août prochain expire mon traité avec Lévy. Je rentre en possession de ***L'Éducation sentimentale***. Je voudrais bien en tirer quelques subsides.

Je n'ignore pas tout ce que les amis ont fait pour moi, dernièrement. Remerciez bien Mme Charpentier et prenez pour vous, mon cher ami, la moitié des remerciements.

Je savais par ma nièce qu'elle va mieux. Embrassez-la pour moi – ainsi que les mioches – et qu'elle vous *le* rende.

Votre vieux

J'ai encore pour longtemps à garder la chambre… Ça a été ***très*** grave. Je ne peux pas écrire ayant la tête ***vuide*** mais je me crève de lectures – (de la métaphysique et du spiritisme).

À ERNEST DAUDET

[Croisset, 16 ? février 1879.]

[…] Tourgueneff est en Russie – voilà ce que je sais.

Par besoin de polémique et pour débiner Gambetta ***Le Figaro*** va me fâcher avec Mme Adam (clairement désignée) voilà ce que je sais encore.

Si Villemessant voulait consentir à ne jamais s'occuper de ***ma personne***, il me rendrait un beau service. L'annonce de mon accident a failli tuer mon frère qui est à Nice – malade d'une affection nerveuse. […] Un peu plus, mon bon, on me coupait la quille, ou bien je crevais d'une résorption purulente. La fracture du péroné est une bagatelle mais j'ai eu dans l'articulation des désordres considérables […] je boiterai pendant ***très*** longtemps. […]

Je croyais que Maupassant avait repris le ***ms***. de la malencontreuse Féerie ?

Dalloz ne s'est pas même donné la peine de le lire. Je le sais ***pertinemment***. En revanche, son secrétaire M. Gusman (est-ce là le nom) m'a écrit que la « maison (du ***Moniteur***) était à moi ». L'ironie est forte. […]

À CHARLES LAPIERRE

[Croisset,] dimanche [16 février 1879].

Mon bon,

Au nom du Ciel, qu'on ***me foute la Paix*** ! ne vous occupez pas de moi, je vous en prie.

Cette pitié que ***Le Figaro*** sollicite pour moi est une nouvelle coupe d'amertume ! Maudit soit le jour où j'ai eu la malheureuse idée d'imprimer mon nom sur un livre ! il n'y a plus à y revenir, hélas ! mais je suis exaspéré qu'on s'occupe de ma personne. L'annonce de mon accident dans ***Le Figaro*** a failli tuer mon frère ***(sic)***, il voulait revenir de Nice quand même et le télégraphe ne marchant pas l'a laissé pendant des heures dans un état affreux… et on déclame contre l'Inquisition, mais les reporters ont remplacé les Dominicains, voilà tout.

Aujourd'hui, pour débiner Gambetta et par besoin de polémique, on va me fâcher avec Mme Adam et on publie ma ***misère***. Châtiment !

Tourgueneff est en Russie, voilà le vrai.

Je sais que le groupe de mes intimes désire une place pour moi et qu'ils ont pensé à celle du père de Sacy. Mais elle est donnée (ou promise depuis longtemps) à Fr. Baudry qui y a droit hiérarchiquement.

Maintenant, puisque vous connaissez Villemessant, si vous le voyez, priez-le, non pour moi (envers lequel il n'a aucun ménagement à garder) mais pour vous, de ne jamais parler du nommé Gustave Flaubert, c'est le plus grand service qu'on puisse me rendre.

Quand je passerai en cour d'assises (il n'y a plus que ça qui me manque), on pourra bien entendu fournir à MM. les lecteurs des détails piquants sur mon individu. D'ici là, je réclame l'abstention.

Votre numéro du ***Figaro*** ne m'est pas parvenu, mais Ernest Daudet m'a envoyé l'article en me demandant « si c'est vrai ». Beau problème scientifique, sublime sujet d'enquêtes. Il est vrai que je suis un fossile et ne comprends rien au Monde moderne, mais le Monde moderne me rend la pareille.

Quant à démentir (ou autoriser un ami à démentir) l'article du ***Figaro***, ***jamais***. Quoi qu'il advienne, je ne tiens pas à « éclairer le Public », qu'il croie ce qu'il voudra.

Ce que vous me dites de Mme Brainne me rassure un peu. Croit-on maintenant qu'elle ne perdra pas son œil ? Pauvre chère amie, comme je la plains. Embrassez-la bien fort pour moi.

Je vous attends à Croisset vers la fin de la semaine.

Votre plus que jamais POLYCARPE.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, dimanche 16 février [1879].

Mon cher ami,

Puisque vous devez publier cette année les ***Poésies*** de Bouilhet et ***Salammbô*** – et que maintenant je ne peux pas travailler, ne serait-ce pas le moment de corriger les ***épreuves*** ? Je n'ai rien de mieux à faire.

Je veux faire dans ***Salammbô*** quelques allégements, enlever des phrases un peu lourdes – des « mais », des « car », des « cependant ». Comme je ne possède ici aucun ex[emplaire] de ***Salammbô***, envoyez-moi ***z'en*** un.

J'en ai encore pour deux mois, au moins, avant de pouvoir descendre mon escalier. – Et je boiterai pendant longtemps. L'accident a été plus grave qu'on ne l'a dit. La fracture n'était rien mais les désordres de l'articulation pouvaient très bien amener l'amputation de la jambe – ou la mort du bonhomme (ce qui eût été moins grave) –

Je vous serre la dextre. Tout à vous.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 16 février 1879.]

Comment ? Ernest Daudet m'écrit (incidemment) qu'il a toujours chez lui le ***ms***. de la Féerie ! Je croyais que vous l'aviez repris depuis longtemps. R. S.V.P. –

Vous n'imaginez pas comme j'ai envie ou plutôt ***besoin*** de vous voir. – Et ce n'est pas uniquement pour deviser, ce qui me serait une grande douceur – mais pour vous parler de mes intérêts (matériels).

Est-ce que la semaine prochaine (celle des jours gras), vous n'aurez pas une journée de congé ?

Ne comptez pas me voir à Paris avant ***deux*** mois, au plus tôt.

Je vous embrasse.

Votre vieux – fort embêté.

Dimanche.

À FRANKLINE SABATIER

[Croisset,] dimanche [16 février 1879].

Ça ! c'est gentil ! « ***ma demi-nièce*** ». Vous ne pouviez rien imaginer qui me fût plus agréable. Pourquoi même pas 3/4 de nièce ?

Votre aimable lettre a fait se mouiller les paupières de votre « oncle Gustave », et d'ailleurs elle confirme chez moi une théorie esthético-morale : le cœur est inséparable de l'esprit ; ceux qui ont distingué l'un de l'autre, n'avaient ni l'un ni l'autre.

Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas. J'adore les enfants et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement ! – C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécotez bien le vôtre à mon intention.

Ma ***guibolle*** se consolide, mais je boiterai pendant longtemps ; il y a eu dans l'articulation des désordres très graves ; quant à la fracture du péroné, c'est une bagatelle. Votre mari a raison de m'aimer, car, de mon côté, je l'aime beaucoup ; c'est un brave homme et un lettré – donc quelqu'un de très rare, – un oiseau bleu.

Ce billet est stupide et décousu, car je me sens très faible et j'ai la tête vuide. Ce qui ne m'empêche pas de vous baiser sur les deux joues ***avunculairement***.

Quand vous serez cet été à Quevilly, il faudra s'arranger pour se voir plus souvent et nous taillerons de fières ***bavettes*** !

À ÉMILE ZOLA

[Croisset,] dimanche [16 février 1879].

Je sais tout ce que vous avez fait pour moi, dernièrement, mon cher ami. – Et je ne vous en remercie pas. Ce serait vous offenser.

Le dérangement que vous vous êtes donné n'a servi à rien – ou de rien. Je m'y attendais connaissant ma chance. Mais ce qui m'exaspère c'est l'article du ***Figaro***. Pour débiner Gambetta on me fâche avec Mme Adam et on publie ma misère, on ***apitoie*** le public sur mon sort en parlant de ma « bonté ». Ça, c'est dur. Il ne me manque plus que Villemessant organise une représentation à mon bénéfice ! – ou m'ouvre une souscription dans ses bureaux ! Amer ! Amer !

Amitiés à votre femme.

Je vous embrasse.

J'ai reçu de Charpentier une lettre qui m'a fait grand plaisir. Dites-le-lui quand vous le verrez.

Je me sens très faible – et j'ai peine à écrire. Mais merci encore une fois.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi [17 février 1879].

On ne me laissera donc jamais tranquille ! Qu'ai-je fait pour être ainsi persécuté ? Voilà ce que de Fiennes m'envoie !

Qu'avait besoin Ernest de lui écrire des injures ! Le pauvre garçon n'a donc pas assez d'ennemis ! « ***Inepties***, insolences », etc. Je comprends que de Fiennes ne soit pas content !

Et tout cela pourquoi ? Je n'y comprends plus goutte. Quel est le but ***pratique*** de cette lettre ?

Je suis trop énervé et trop tremblant pour pouvoir écrire. On me tue avec tout cela. – Je voudrais bien ne pas t'affliger, pauvre fille. Mais je ***n'en peux plus*** de chagrin. C'est trop !

Va voir de Fiennes. Fais la paix – la paix, oh ! mon Dieu !

Voilà plusieurs nuits que je ne dors pas du tout à cause de mes démangeaisons et j'ai les nerfs malades. Ma jambe va bien.

Je t'embrasse.

Ton pauvre VIEUX.

Mes forces sont épuisées, je ne peux plus que pleurer.

À ÉMILE ZOLA

[Croisset, 18 février 1879.]

Mon cher ami,

Il n'est pas possible d'être un ***meilleur bougre que vous***. Merci de votre lettre qui me remet, comme disent les bonnes gens, « du baume dans le sang ».

Dès que je pourrai descendre dans ma salle à manger il faudra venir y déjeuner.

N.B. Un mot seulement : que voulez-vous dire par ceci : « Demain si vous y consentez tout peut être réparé » ?

Je vous embrasse.

Mardi, 2 h[eures].

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Berlin, mardi 18 févr[ier 18]79.

Mon cher ami,

Vous imaginez-vous l'embêtement que m'a causé l'article du ***Figaro*** – dont je n'ai eu connaissance que dimanche, en chemin de fer, à je ne sais plus quelle station ? – Cet embêtement a surtout été grand par l'idée de celui que vous avez dû éprouver. – Je me donne au diable – si je sais qui peut être ce M. Aristophane. Ma visite à Mme E. A[dam] a eu lieu mercredi soir – je n'ai pas bougé de la maison ni jeudi ni vendredi, grâce à un terrible rhume de cerveau – et samedi je suis parti pour la Russie. – Je n'ai parlé de cette

affaire qu'à Viardot et sa femme – et à Zola ; ce ne sont pas ceux-là qui correspondent avec *Le Figaro*. – Enfin – il est dit que tout doit mal marcher dans cette affaire.

Je suis ici depuis hier soir ; je pars aujourd'hui pour Pétersbourg, où je compte arriver après-demain ; dimanche je suis à Moscou – et lundi ou mardi je vous écrirai.

En attendant portez-vous bien – c'est-à-dire : marchez sans béquilles et ne m'en voulez pas. – Je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] 19 fév[rier 1879].

Mon cher ami,

Bien que je n'aime pas *ça*, mettez mon nom sur votre papier, puisque vous croyez qu'il peut vous être utile. Mais vous êtes le premier à qui j'accorde cette permission. – Et serez le seul probablement.

J'embrasse la mère, l'enfant et le Père.

Tout à vous.

Ma guibolle sera très longue à se consolider. C'était griève.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi [19 février 1879].

Ne vous inquiétez pas de la Féerie. Peu importe qu'elle soit chez vous, ou chez E. Daudet.

***

Ne vous dérangez pas pour venir à Croisset. Mais contez-moi ***le plus vite*** et le plus longuement possible ce que vous savez de l'histoire Gambetta.

Si je désirais vous tenir ici, un soir, c'était justement pour en causer. Il me faudrait des éclaircissements pour savoir la conduite que je dois tenir.

Vous seriez bien, bien gentil d'aller faire une visite à cet excellent M. Baudry (lequel, ***inter nos*** bien entendu, s'est conduit avec moi, comme un jean-foutre). Vous ferez le « simple » et ne devez connaître tout cela que par l'article du ***Figaro***. Tâchez de savoir ce que le bonhomme a dans le ventre ? Il a voulu me mettre dedans. C'est comique.

N.B. Ne pas oublier que ***je ne peux encore écrire***. C'est Laporte qui me sert de secrétaire. Faites-moi même plus malade que je ne le suis.

***

Je vais joliment penser à vous ce soir ! mon cher ami. Que ne suis-je là, nom de Dieu ! Comme j'enrage de donner mon fauteuil à un autre. – Bonne chance !

Je vous embrasse.

Votre vieux

GVE.

Donc j'attends 1° un mot sur votre pièce pour savoir si elle a réussi. 2° votre « appréciation ». Et 3° le résultat de votre visite à B[audry]. Tout cela presse.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] vendredi, 5 heures [21 février 1879].

Rien de neuf, mon bon vieux, absolument rien ! Avant-hier deux lettres, une de Zola pour me consoler, une de Tourgueneff, écrite de Berlin, pour s'excuser quant au ***Figaro***, et puis des lettres ***de femmes*** ! Oh ! mais…

Pas de nouvelles de la pièce de Guy, ni de réponses à mes questions.

L'incertitude commence à m'agacer. Je voudrais en avoir le cœur net. Si Cordier est à Rouen demain, vous seriez bien gentil de passer chez lui pour savoir quand est-ce à peu près ***que*** j'aurai une certitude quelconque. Ne peut-il s'informer ?

Et ma belle-sœur qui m'écrit pour me parler de l'article du ***Figaro*** !!!!

Je compte sur ma petite Sœur des Pauvres ***dimanche soir***.

Suzanne sera demain sur le ponton à 10 heures et à 2 heures.

À vous.

Votre vieux

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi soir, 5 h[eures, 21 février 1879].

Pas de nouvelles de votre pièce au bout de 48 heures ! Ça m'embête. Je comptais sur Caroline pour m'en donner. Néant ! Sans doute, elle a la migraine.

L'incertitude où je reste quant à l'affaire de cette bibliothèque m'agace incroyablement. Vous qui êtes dans le cabinet du ministre, pourriez-vous savoir par Charmes, où en sont les choses ? Je ne demande que ça. J'ai même regret qu'on se soit occupé de moi. La faute en est à ce bon Tourgueneff. Il me répugne de devenir un fonctionnaire.

Cependant… Enfin je voudrais savoir à quoi m'en tenir et n'y plus penser.

Notez que je vis dans l'immobilité, la solitude, et l'obscurité.

Je suis bien curieux aussi de la visite que vous ferez à mon ami Baudry. Il va sans dire que je ne peux *écrire*. Sa lettre à ce sujet est un chef-d'œuvre ! Oh ! les bourgeois ! Et celui-là en est un joli.

Gardez-moi les journaux sur votre pièce.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 2 h[eures, 22 février 1879].

Mon Loulou,

Voici la ***vérité vraie***. Je voulais te cacher l'histoire pour ne pas te donner d'angoisses, ou tout au moins d'impatiences. En résumé, et d'abord, j'ai eu tort, une fois de plus, de suivre les conseils ***des autres***, et de me méfier de mon jugement. Mais je suis incorrigible. Je crois toujours au Jugement des autres ! puis je m'en trouve mal. Donc, je commence.

Au commencement de janvier, Taine m'a écrit pour me dire que M. de Sacy allait bientôt mourir et que Bardoux ne demandait qu'à me donner sa place. 3 mille francs et le logement. – Bien que le logement me tentât (il est splendide), je lui ai répondu que cette place ne me convenait pas, puisqu'un séjour forcé à Paris avec 3 mille francs de rente me rendrait plus pauvre que je ne le suis à Croisset. – Et que j'aimais mieux ne passer que deux ou trois mois à Paris. De plus, la Princesse et Mme Brainne m'ont dit que mes amis s'occupaient de me faire avoir « une position digne de moi ».

2e acte. Le lundi. Dès que vous avez été partis Tourgueneff a pris une figure solennelle et m'a dit : « Gambetta vous demande si vous voulez la place de M. de Sacy, ***8*** mille francs et le logement ! – Répondez-moi tout de suite. » À force d'éloquence et de tendresse (le mot n'est pas trop fort) et secondé en cela par Laporte, il a vaincu la répugnance que j'ai à devenir « fonctionnaire » ! – L'idée que je vous serais moins à charge est, au fond, ce qui m'a décidé – et après une nuit d'insomnie, je lui ai répondu : « Faites. »

Tout devait se faire en silence – et on ne devait t'initier qu'après une conclusion.

Vingt-quatre heures après, lettre de Tourgueneff – me disant qu'il s'est trompé et que la place n'est que de 6 mille, mais qu'il croyait devoir continuer ses démarches.

Or, Gambetta n'avait rien promis, du tout. Goncourt lui avait demandé pour moi une sinécure, ainsi que les Charpentier – lesquels s'étaient monté le bourrichon. Ils avaient écrit à M[me] Adam, toute disposée en ma faveur.

Autre lettre : la place n'est plus de ***6*** mille, mais de ***4*** ! –

Là-dessus, Cordier est venu me voir – et s'est montré tout dévoué. Il a parlé de moi à Paul Bert qui lui a dit qu'il ferait tout pour moi et au père Hugo, qui séance tenante a écrit une chaude recommandation à Ferry.

Article du ***Figaro*** – et départ de Tourgueneff pour la Russie. On m'avait prévenu, un peu auparavant, que M[e] Sénard ayant contribué au ministère réclamait la place pour son gendre, auquel elle revient ***de droit***.

Lundi dernier, lettre de F. Baudry me demandant ***enfin*** de mes nouvelles et m'apprenant le mariage de sa fille. (Cette épître est un modèle, et le faux bonhomme s'y dévoile complètement.) Il me dit qu'il fait des démarches pour la place de M. de Sacy, ne parle pas du tout de celles qu'on fait pour moi. Taine lui en avait parlé, mais « elle ne me convient pas du tout » ! De plus, il s'apitoye sur mon sort et en veut à Bardoux de ce qu'il ne m'a pas donné celle de Troubat : 3 mille francs et ***séjour*** forcé à Compiègne ! Charmante perspective ! Ledit philosophe est un sot. S'il m'avait écrit franchement : « Je vous en prie, tenez-vous tranquille. Je vous demande cela comme un service », ma gentilhommerie native m'eût forcé à lui laisser le champ libre. Je lui ai fait répondre par Laporte que j'étais trop souffrant pour lui écrire – et qu'il aurait de moi des

explications quand je pourrais tenir une plume. À Normand, Normand et demi !

Voilà où en sont les choses. – Mais je suis ***sûr*** qu'il sera nommé, et j'en serai pour ma courte honte ! Je passerai pour un sot intrigant. Voilà ce qu'***on*** m'aura fait gagner. De plus, l'article du ***Figaro*** (on m'écrit maintenant pour me demander. des éclaircissements là-dessus – comme hier Mme Achille – et il faut répondre ! ***Vois-tu la scie !***) m'aura fâché avec Mme Adam. Tourgueneff m'a écrit de Berlin pour « s'excuser ». Il ne sait pas d'où peut venir cette élucubration – qui contient des choses vraies – et de fausses, aussi.

J'avoue qu'elle m'a fait verser des larmes rouges. On publie ma misère ! et ces misérables me plaignent. – Ils parlent de ma « bonté ». Ça c'est dur ! C'est bien dur ! Je n'en mérite pas tant ! Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre ! – Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurais jamais imprimé ! – Comme je le regrette maintenant ! – Je demande à ce qu'on m'oublie, à ce qu'on me foute la paix, à ce qu'on ne parle jamais de moi ! Ma personne me devient odieuse ! – Quand donc serai-je crevé, pour qu'on ne s'en occupe plus. – Tu veux que je te dise la Vérité, ma chère fille – eh bien, la voilà. Mon cœur éclate de rage – et je succombe sous le poids des avanies.

Ce n'est pas assez d'écrire à de Fiennes et Faucon pour leur demander des ***faveurs***, il faut encore que ***Le Figaro***, pour les besoins de sa polémique, me traîne dans la fange ! – Après tout c'est bien. – J'ai été lâche – j'ai manqué à mes Principes (car moi aussi, j'en ai) et j'en suis puni. Il ne faut pas se plaindre. – Mais j'en souffre – oui – cruellement. Pas de pose. Toute la dignité de ma vie est perdue. Je me regarde comme un homme souillé. – Oh ! les Autres ! les

éternels Autres ! – Et tout cela, pour n'avoir pas l'air d'un entêté, d'un « orgueilleux ». Dans la peur de paraître « poser ».

Autre horizon. Si par un revirement improbable ? Fr. Baudry était écarté, – et que je fusse nommé, vois-tu sa Fureur ? Et comme il exciterait son frère à se venger sur Commanville !

Je croyais que c'en était fini, des contestations avec Alf. Baudry et Ernest ? – Mais d'après tes lettres, il paraît que jusqu'à la 1re vente ou même la 2e il a encore des moyens de coercition contre lui ? puisque Ernest ne veut pas envoyer la fameuse note à Bressel. Je vis, quant à ce chapitre dans l'obscurité la plus complète. C'est comme pour l'histoire de Faucon – moi, pas comprendre ! Ernest n'a daigné me fournir ni un avertissement, ni une explication, pas même un mot de regret. – Je n'en demande pas, du reste – à quoi bon ? Et même en y réfléchissant, je trouve qu'il a bien fait – et je le remercie de son silence, il m'épargne par là, la peine d'une minute d'attention sur les immondices appelées : Affaires !

Fortin a visité ma jambe hier – et lundi, me refera une autre botte de dextrine. – Je ne pourrai pas marcher avant un mois et « ce sera bien joli », dit-il. Je boiterai pendant trois ou quatre ans. – Cette perspective ne me désole pas, du tout ! – Quant à pouvoir monter les escaliers de Paris, principalement ***le nôtre***, cette année, la chose me paraît douteuse ? J'en suis tout consolé, d'avance – et d'ailleurs ***avec quel argent*** irais-je, et vivrais-je à Paris ? – J'ai besoin d'y vivre au moins deux mois pour mon travail. Eh bien ! mon travail s'en passera ! forcément. Souvent, d'ailleurs, il me semble que je ne pourrai plus écrire ? On a tant frappé sur ma pauvre cervelle que le grand ressort est cassé. Je me

sens fourbu. Je ne demande qu'à dormir. Et je ne peux pas dormir, parce que j'ai sur toute la peau des démangeaisons ***abominables*** (sans qu'on y voie de plaques ni de rougeurs). Fortin prétend que c'est une affection nerveuse – des papilles de la peau. De plus, j'ai mal aux dents. Ou plutôt à la seule dent d'en haut qui me reste. – Comique ! comique ! – mais comique qui ne me fait pas rire. Tel est le bonhomme. Ajoute à cela que mes lectures philosophiques et religieuses me soulèvent le cœur de dégoût, tant je trouve l'aplomb de ces messieurs outrecuidant. Mais la palme comme bêtise, et comme impudence appartient aux Apologistes modernes. Quels ânes ! ou quelle mauvaise foi.

Voilà, ma chérie. Tu ne diras pas cette fois que je ne sois pas « ouvert ». – Et je te ferai observer qu'il n'en est pas de même de vous, témoin l'histoire Dolfus-Censier-Ricard. – Moi qui croyais connaître vos amis, je soutiens que vous ne connaissez pas Dolfus. – Erreur. De ma part. Mystère. « Vieux » enfoncé une fois de plus.

N.B. Popelin doit venir me voir la semaine prochaine. Il dînera ou déjeunera ici. Peut-être y couchera-t-il ? Donc envoie-moi tout de suite ***la clef de la cave***. Autrement, je n'aurai à lui offrir que du vin exécrable.

– L'avalanche de lettres diminue, Dieu merci ! Cependant, depuis l'histoire de la Bibliothèque, pas de jour ne s'est passé que je n'en aie au moins 5 ou 6 à écrire. – Quel abrutissement !

Il ne m'est pas même permis d'avoir la jambe cassée. Il faut qu'on me tourmente dans mon lit ! Il y a aujourd'hui juste un mois qu'est arrivé mon accident. Eh bien, ***pas*** un jour, ou à peu près, ne s'est passé sans qu'on m'ait dit, fait

ou écrit quelque chose de pénible ! – insciemment, soit ! mais le coup n'en a pas moins porté.

J'attends le 21 mars avec impatience pour voir ma pauvre fille. – D'ici là, ne perds pas de temps.

Je t'embrasse.

VIEUX.

Je suis bien content du succès de Guy – et ***fâché*** que tu n'aies pas été à la 1re pour me remplacer.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 5 h 1/2 [22 février 1879].

Lapierre, sa femme et Houzeau sortent d'ici. – Et m'apprennent que la nomination de Baudry est depuis trois jours dans l'***Officiel*** ! – ***Tant mieux !*** Je sais au moins à quoi m'en tenir. – Et nous n'avons pas à redouter les vengeances dudit sieur.

Il est écrit que je resterai ***Pur***, quoi qu'on fasse, et même que je veuille faire !

Tu n'imagines pas comme je me sens allégé. – Je te le dis pour effacer un peu la sombreur de mon autre lettre d'aujourd'hui.

Et ta NOUNOU t'embrasse tendrement.

Ne pas oublier ***la clef***.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi [26 février 1879].

Ah ! la bonne heure ! Au moins voilà une vraie lettre ! – c'est-à-dire longue !

Et d'abord ma chérie, j'ai vu hier, dans ***Le XIX**^e^ **siècle*** une nouvelle qui doit te faire plaisir. Le Salon n'ouvrira pas avant le 15 mai ou peut-être avant le 30. Cela te donne du temps. – Tu ne m'as pas dit ce que Bonnat pense du portrait du p[ère] Didon.

Quant à la ***Mazarine***, je n'y pense pas plus que s'il n'en eût jamais été question. Je regrette que tu aies prié Mme Charpentier d'aller chez Gambetta. Ton zèle t'a entraînée trop loin. Enfin c'est fini ! ***n i*** ni ! Seulement, c'est une leçon pour l'avenir. La Raison devrait me faire regretter cette place. – Mais les Nerfs de Mossieu sentent différemment. – Voilà.

Je suis comme toi, – je ne demande qu'à être tranquille. (Et le souhait est ambitieux.) Aussi, quand rien du dehors ne m'arrive je me trouve très bien. La vue de la rivière et le chant des poules me suffisent comme distraction ***(sic)***. Jamais je n'ai moins désiré Paris. J'y pense même rarement. D'ailleurs, je ne pourrai pas monter un escalier parisien avant deux mois. Ainsi tout est pour le mieux. – Je voudrais bien me remettre à écrire. Mais franchement je crois que ce me sera impossible ? – et je ***recule*** devant ce moment. – J'ai eu, et j'ai encore trop de tourments ! Ma tête n'est pas libre. Je le sens ! Joli résultat ! – Et à qui ai-je été utile, en définitive ?

Avant-hier Fortin a changé ma botte en dextrine pour une bottine d'amidon. – Et il m'a fait prendre un bain afin de

me calmer les nerfs. – La descente de l'escalier et surtout son ascension n'a pas été une petite affaire ! Pour rien au monde, je ne recommencerais ! Je *criais* de terreur *(sic)*. Dans trois semaines il me sera possible de faire quelques pas dans ma chambre. – Le pire c'est mon prurit à la peau. À part tout cela et le mal de dents, je vais bien.

N'est-ce pas de lundi en huit la *vente* ? Voilà qui m'inquiète plus que toutes mes infortunes physiques ?

Je me demande à quoi passe son temps ton mari ? Que compte-t-il faire ?

Mon *disciple* se conduit avec moi comme un petit cochon. Je n'ai eu des nouvelles de lui qu'indirectement par Mme Lapierre. Il prend l'air occupé, « n'a pas le temps », sans doute ? Je t'autorise à lui exprimer tout mon mécontentement.

Mme Lapierre viendra peut-être demain me voir. – Et me promet pour dimanche la visite de Mme Pasca. À moins que Mme Brainne n'aille plus mal.

Laporte me quitte tout à l'heure pour revenir dimanche soir.

Adieu, pauvre chérie – bécots sur les deux joues.

VIEUX.

J'ai reçu la clef – merci.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] 10 heures [27 février 1879].

Je vous en prie, mon bon, venez.

Baudry m'écrit que mes amis travaillent toujours pour moi. On veut créer pour moi, à la Mazarine, une place de conservateur honoraire, avec une ***pension*** littéraire. Ça me dégoûte horriblement. J'ai bien envie de refuser.

Une pension ! Humiliant.

Et si quelqu'un m'engueule ! que répondre ? En acceptant il faudra que je remercie ***de l'aumône*** ceux qui me la donnent. Non ! m… !

Tout ça me fait crever de chagrin. Répondez-moi « non » et j'aurai un poids de moins sur l'estomac. Votre vieux

P.-S. – Tout décidé, je vais répondre à Baudry : ***M***… Dans le cas où vous m'approuveriez absolument, ne vous dérangez pas aujourd'hui.

Réflexion. – Ça peut bien être une farce de Baudry pour me compromettre et se justifier. Il aura fait ce qu'il aura pu, et puis ça aura raté.

L'idée est de Baudry. Et si un autre ministère supprime cette place sans fonctions ?

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] jeudi soir [27 février 1879].

Mon cher ami,

Je retire mes malédictions. Merci de la visite à Baudry. Ce n'était pas de son résultat que j'étais inquiet mais de vous, de votre pièce. Je voulais avoir des détails ***vrais***.

Enfin, tout a réussi ! ce qui est fort heureux pour ***l'avenir***. Maintenant, on lira vos ***ms***.

Quant aux petites perfidies, vous en verrez bien d'autres ! Il faut s'y résigner.

Les Naturalistes vous lâchent ; ça ne m'étonne pas. « ***Oderunt poetas*** » (Horace).

N.B. À propos des naturalistes, que dois-je faire avec votre ami ***Huysmans*** ? est-ce un homme à qui l'on puisse dire carrément sa façon de penser ? Ses ***Sœurs Vatard*** me causent un enthousiasme très modéré ! Comme il m'a l'air d'un bon bougre, je ne voudrais pas l'offenser ! Cependant ?…

Maintenant que je connais les sentiments de cet excellent M. Baudry, j'ai un terrain solide sous les pattes. – Et (sans vous compromettre en rien) je m'expliquerai carrément avec ledit sieur. La semaine prochaine, il recevra de moi une lettre qui lui clora le bec. Donc merci encore – et ne vous en occupez plus.

Tous vos renseignements ne font que confirmer mes prévisions.

Ce que je trouve charmant de sa part c'est la supposition qu'il pourrait être, un jour, contraint à user d'indulgence envers moi. – Voilà ce qui s'appelle un bon

ami ! et dévoué ! Mais on est ***comme ça***, quand on est fonctionnaire. C'est pourquoi je ne veux pas le devenir. Et je suis enchanté (au fond) de rester comme devant. – Quel embêtement de ne pas se voir ! Comme j'aurais des choses à vous dire, et à vous demander ! – Si je suis capable d'aller à Paris, vers la fin d'avril, – ce sera beau ! – Il faut se résigner. Comment va votre pauvre maman ?

Où publiez-vous l'***Histoire du vieux temps*** ? Quand je serai revenu à Paris, il faudra la faire jouer par Mme Pasca, chez la princesse Mathilde. – De cela je me charge.

Votre VIEUX
vous embrasse tendrement.

À FRÉDÉRIC BAUDRY

[Croisset, 28 février 1879].

Mon Bon,

Non ! Tenez-vous tranquille ! et priez ***mes amis*** de vous imiter ! – D'abord quels amis ? Notez que je ne sais rien, ou à peu près rien.

Je ne veux pas d'une ***aumône*** pareille ! – que je ne mérite pas, d'ailleurs. Ma famille m'a ruiné. Eh bien, c'est à elle de me nourrir et pas au gouvernement. Stupide, oui ! intéressant, non !

Et puis, notez que cette position aurait des inconvénients. De quel droit jouirais-je d'un logement, quand mes collègues en seraient privés. – La piètre mine que je ferais dans cette bibliothèque, où je n'aurais aucun emploi ! etc. Enfin, il faudrait ***créer*** une place nouvelle, je

serais discuté et bafoué. Sans compter que l'année suivante, on pourrait fort bien, par économie, supprimer ladite place. Ainsi c'est bien convenu. 1° Je vous remercie de votre idée que je trouve peu pratique. 2° Dites aux gens qui travaillent pour moi d'abandonner leur entreprise. – Et n'en parlons plus.

Taine a pu vous dire ou vous dira quelle a été ma réponse à la lettre où il me parlait de la place de M. de Sacy pour moi. Cela se passait au commencement de janvier. S'il a gardé mon autographe vous y verrez que je rejetais loin de moi cette idée.

Quant à Compiègne, Bardoux a très bien fait de choisir Troubat. Trois mille francs et le séjour de Compiègne n'eussent fait que m'appauvrir et m'embêter.

Enfin je suis si écœuré de tout que je n'espère plus qu'une chose : la Peste Russe ! Ah ! si elle pouvait venir et m'emporter ! Quelle chance !

Je vous écrirais plus long, mais ça me fatigue – et mon secrétaire Laporte n'est pas là.

Il se passera encore deux mois avant que je puisse descendre un escalier.

À vous, votre

GVE.

Vendredi.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, fin de février-mars 1879.]

Qu'écrirais-je bien ?

… J'attends les Anges ! comme le désert altéré soupire après la Pluie ! comme…

À CLAUDIUS POPELIN

Croisset [fin de février-début de mars 1879].

Mon bon Popelin,

Notre chère Princesse me fait espérer que j'aurai votre visite la semaine prochaine. ***[Il donne les indications pour le voyage.]*** Ce qui serait beau, ce serait de prendre avec vous un sac de nuit – et de coucher sous mon toit, nous aurions ***toute la soirée*** ! Venez vers la fin de la semaine parce qu'au milieu […] j'aurai […] des visites et nous ne serions pas seuls pour jaboter tout à notre aise […].

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 5 h[eures, 1er mars 1879].

Tu signes ta dernière lettre « ton pauvre Caro ! ». Il est certain, ma chère enfant, que tu n'es pas née sous une heureuse étoile ! et jusqu'à présent tu n'as guère eu à te louer du sort ! Quand donc s'arrêtera la malchance qui nous poursuit ?

Je continue à ne rien comprendre à la maudite scierie ! Comment se fait-il qu'estimée 6 cent mille francs (usine et terrains) sa vente n'en rapportera pas plus de deux cent mille ? – Et que moi, le plus fort créancier, je ne doive rien toucher du tout ? Il faut donc qu'Ernest se soit encore une fois, bien illusionné ? – À quoi passe-t-il ses journées ? Je comprends qu'il ne soit pas gai, et qu'il ait des accès de désespoir ! Mais à qui la faute ? Je doute qu'il puisse tenir dans une place quelconque. Ce n'est pas à son âge qu'on change de métier et d'habitudes. Il a donc renoncé à ses projets de Bourse ? – Sans doute Bardoux doit avoir des relations utiles. Mais ? mais ?…

Je veux toujours ne pas te parler de tout ça. Malgré moi, j'y retombe.

Quant à ce qui me concerne, cette histoire de la Mazarine m'a énervé, excessivement. Récapitule tous les embêtements que j'ai eus depuis que je suis dans mon lit !

J'avais cédé par faiblesse. Elle a raté. Tant mieux ! et qu'on ne me parle plus de rien de semblable.

Je suis tout résigné à lâcher Paris, ***définitivement*** s'il le faut – c'est-à-dire à ne plus y aller, qu'en passant. Je vivrai ici, seul et pauvrement avec ce que je pourrai gagner, avec ce que vous pourrez m'envoyer. Et, si besoin est, avec une petite pension que je réclamerai de mon frère. Il ne pourra me la refuser, j'espère. Ça m'humiliera beaucoup de la lui demander. Mais j'aime mieux être secouru par lui que par le public.

De tout cela il résulte que j'ai mal à l'estomac depuis quelques jours. De plus, je souffre tellement des dents que je vais être obligé de faire venir Galli. – Et la peau me démange

comme si j’avais la lèpre. – Bref un mauvais état névralgique. Il serait drôle qu’il en fût autrement ?

Je ne fais que penser à ceci : pourra-t-on payer les ***amis*** ? Qu’en crois-tu toi ? – Cette idée me poursuit à travers tout, comme si j’avais commis un crime ! Ah ! malédiction sur le commerce ! – quelle ignominie !

Et je lis, je me crève les yeux à force de lire ! – Quand pourrais-je ***[sic]*** reprendre mon roman ?

Aurais-je ***[sic]*** l’intelligence d’écrire ? Quant à mon prochain séjour à Paris, ne t’en inquiète pas. Ce sera beau si je puis au mois de mai monter un escalier ? Songe donc que je me fais mal à l’articulation quand je me retourne dans mon lit, bien qu’elle soit strictement moulée dans du coton et des bandes amidonnées.

C’est bien fâcheux cette maladie du p[ère] Didon qui retarde son portrait. Mais tu as huit jours de plus ? Il n’y a plus que de [ce] côté-là, ma chère enfant, c’est-à-dire du côté de tes succès d’artiste, que je garde un peu d’espoir, en ce monde.

Moi et mon frère nous sommes maintenant à « la tendresse ». Quand il sera revenu il veut faire une visite à M. De la porte, pour le remercier d’avoir pris ***sa*** place ! et accompli les « devoirs » dont il aurait dû se charger. – Mme Achille m’écrit des lettres, qui sont des chefs-d’œuvre ! – Sans me parler de moi, bien entendu. – Sa fille m’a envoyé deux lapins, tués par son fils, et une lettre très aimable.

J’avais oublié de te dire que ***plusieurs*** fois, et hier encore, la P[rince]sse m’écrit qu’elle est fâchée d’avoir manqué ta visite – qu’elle réparera cette faute et qu’elle s’arrangera pour te voir dans le jour (car je lui avais répondu que tu ne

peux aller chez elle le soir). Donc un jour que tu ne seras pas pressée, dépose chez elle une carte. Si elle ne te rend pas, très vivement sa *[sic]* visite, bonsoir.

Quant à Mme Régnier, je la trouve mauvoise. Voilà un an qu'elle me dit : je viendrai vous voir – il y a six semaines elle me l'a écrit. Elle te le redit pour que tu me le redises ! Je n'aime pas qu'on fasse valoir tant que ça les bienfaits !

Eh bien et mes lampes ? La tienne n'aurait qu'à me manquer je serais dans un bel embarras.

Mon compagnon Laporte ne reviendra que mardi (il faut s'habituer à la solitude, comme à la Pauvreté et à la Vieillesse !). – Mais inutile d'attrister encore ma pauvre fille, que j'embrasse tendrement.

Sa vieille NOUNOU.

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset,] mercredi soir 4 [5] mars [1879].

Mon cher ami,

Vous avez dû recevoir ce matin, par la poste, un exemplaire de *Salammbô*, soigneusement corrigé ?

1° Quand verrai-je les premières épreuves ?

2° Quand vous mettrez-vous aux *Poésies complètes* de Bouilhet ?

3° Ne devais-je pas recevoir de vous, à la fin de février, un billet de 500 francs ?

Vous seriez bien aimable de me répondre sur ces trois points.

Je vais mieux, mais je ne suis pas près de pouvoir monter un escalier !

Tout à vous.

Croisset, près Rouen.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mercredi 4 [5], minuit [mars 1879].

Il me semble que je suis en retard avec vous, ma chère amie ? Et bien que je sois un peu fatigué, je veux vous envoyer quelques lignes.

Samedi prochain, enfin, on retire mon second appareil, et je tenterai de faire quelques pas dans mon Cabinet ! Mais quand pourrai-je monter un escalier ? – Pas avant deux mois sans doute ? – Si bien que, peut-être, nous arriverons à Paris, en même temps l'un que l'autre.

Vous n'êtes pas sans connaître les ***potins*** du ***Figaro***, en ce qui me concerne. Il y a là-dedans un peu de vrai, et beaucoup de faux. D'abord je n'ai rien demandé et Gambetta n'a pas même ***vu*** Tourgueneff, parce que Tourgueneff lui a été présenté du côté de son œil borgne (ce que Tourgueneff, qui est maintenant à Moscou, ignore encore). Tout cela fini, on m'a proposé une chose indigne et ***injuste*** que j'ai refusée avec violence. Ces détails seraient trop ennuyeux à écrire. Je préfère vous les narrer, de vive voix.

J'en ai bientôt fini avec mes lectures sur le magnétisme, la philosophie et la religion. Quel tas de bêtises ! Ouf ! – Et quel aplomb ! Quel toupet ! Ce qui m'indigne ce sont ceux qui ont le bon Dieu dans leur poche et qui vous expliquent l'incompréhensible par l'Absurde ! Quel orgueil que celui d'un dogme quelconque !

Pourquoi haïssez-vous le p[ère] Hyacinthe ? Notez qu'il est méprisé de tout le monde, des Libres penseurs comme des croyants, ce qui me le rend sympathique, ce garçon ! Il a pris la voie la plus franche et la plus naïve. Où est le mal ? Mais il sort du ***cadre*** ; de là scandale. Il a été original dans sa conduite, et plus chrétien (chrétien primitif) qu'on ne dit. D'ailleurs l'importance qu'on attache à l'accouplement sexuel me semble bien drôle ! Ce que vous me dites, à son propos, de Sylvanire, m'a diverti, extrêmement. Et vous m'envoyez sur l'indélicatesse des gros papiers à lettres un paragraphe tellement ***exquis*** que j'ai envie de le copier, et de le publier comme étant de moi.

J'ai lu dernièrement trois livres qu'on m'a envoyés. ***Les Sœurs Vatard***, de Huysmans, un élève de Zola, que je trouve abominable ! – ***Le Chat maigre***, d'Anatole France, – charmant – et ***Grecque*** de Mme Adam. – Inénarrable, ineffable ! Lisez-ça ! et rêvez !

Je vous baise les deux mains, longuement.

Votre vieil ami

GVE.

Amitiés au mari, cela va sans dire.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 5 h[eures, 6 mars 1879].

– Explique-moi d'abord pourquoi très souvent tes lettres sont datées de l'avant-veille ! Ainsi celle que j'ai reçue ce matin est de mardi.

– Les lampes me sont arrivées hier. Je crois qu'on n'y a rien fait. Impossible de les faire marcher – j'y renonce !

– Mme Régnier sort d'ici. Elle a déjeuné avec moi en tête à tête. Et nous avons passé tout l'après-midi à Littératurer – un bon après-midi.

Dimanche j'avais eu la visite de deux anges, Mme Pasca et Mme Lapierre. – Tout à l'heure, j'attends par le bateau de 6 h[eures] et 1/2 le Bon Laporte. Je n'ose t'annoncer une fameuse nouvelle qui le concerne. Je crois qu'il va avoir une place de 6 mille francs (celle d'inspecteur du travail des enfants dans les manufactures). Du moins, tout le porte à le croire, la chose peut être conclue d'ici à deux jours. – Comment ? est-ce que la chance ***nous*** reviendrait ?

Je suis bien impatient d'être à mardi pour savoir comment aura tourné la vente de la scierie.

N.B. Tu ne me parles pas de la seconde vente, celle des terrains, sur laquelle Ernest comptait plus ? –

Enfin, pauvre fille, il ***faudra***, coûte que ***coûte***, payer les Amis ! J'ai tout sacrifié pour éviter la Faillite. N'importe ! Nous ne ***devons pas*** duper ceux qui à cause de nous deux (toi et moi) ont cru à des promesses, qu'on ne tiendrait point. Avant de prendre là-dessus un parti, viens me voir, ***je t'en prie***. Jamais, je n'ai eu plus besoin d'un long tête-à-tête avec mon Caro. Tu viendras un jour que tu n'as pas modèle. Je

compatis à tes douleurs artistiques ! – « Les Affres de l'art », passe encore ! mais avoir en même temps celles du Commerce, c'est trop ! Le Destin me semble bien ironique, à mon endroit. Il faudrait être dans ma peau, pour comprendre ce que je ressens ! –

« Dans quelque temps comment faire pour vivre ? » Voilà ce que je me répète ! – Sans compter d'autres réflexions, encore plus amères ! –

***

Et que je voudrais me remettre à écrire ! – Car bientôt j'aurai fini toutes les lectures que je peux faire ici. – Pour le moment du reste, j'y mets du luxe et je devrais commencer mon chapitre – mais je n'en ai ni la force ni l'audace.

Samedi prochain Fortin me retire mon appareil. Et je tâcherai de marcher avec une bande.

Mme Régnier m'a dit qu'elle était tombée chez toi, dans une assemblée de douairières où l'on tonnait contre le p[ère] Hyacinthe ! – Ça me semble bien enfantin. Qu'est-ce donc que votre voisine Mme de Saint-André ?

Guy est venu ici samedi soir pour me prévenir d'un [***coup de bas ?***] que voulait me jouer cet excellent M. Baudry. – Dieu merci, je n'avais pas donné dans le panneau. Si tu le vois (Guy), il te l'expliquera.

P.-S. Laporte arrive au moment même. Il vous prie de ***garder le silence*** sur ce qui le concerne. Parler pourrait avoir des inconvénients graves.

Adieu, pauvre chat. Je n'ai que le temps de t'embrasser.

VIEUX.

À JULIETTE ADAM

Croisset, 7 mars 1879.

Chère Madame,

Je vous remercie du souvenir et du livre (et de la dédicace aussi, qui ne ment pas, puisque dernièrement vous m'avez donné des preuves de sa sincérité).

Rien n'est plus élégant ni plus haut que votre poème. On y respire l'air de l'Olympe, on y coudoie les dieux. ***J'aime ça !***

Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie. Il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. Les restrictions que je me permettrai, dès que j'aurai le bonheur de vous voir, sont peu nombreuses et peut-être sottes d'ailleurs. Elles portent sur deux ou trois points peu importants. Une qualité m'a frappé, sans parler du talent descriptif, c'est la délicatesse morale. Quoi de plus charmant que la page 83 sur les bouquets fanés qui rappellent des émotions encore fraîches, et la page 107 : « mon existence avec… sentiments les plus délicats » « les ***femmes*** aiment le divin qui plane sur les choses »… En êtes-vous bien sûre ?…

Plusieurs, quelques-unes peut-être ? mais les femmes en général ? Non, hélas !

En refeuilletant votre volume, je trouve en marge un coup de crayon à la page 160, sur le Vésuve. La fin de la phrase est une merveille. J'en suis convaincu, je m'y connais.

Votre œuvre aurait plu à Goethe. Vous êtes de sa religion.

Je serre la main de mon confrère Lamber et je baise les mains de Mme Adam, en me mettant à ses pieds.

Son tout dévoué.

À ANATOLE FRANCE

[Croisset, 7 mars 1879.]

Mon cher poète,

Je vous remercie bien sincèrement pour l'envoi de votre volume et le plaisir qu'il m'a causé. Voilà longtemps que je n'avais lu quelque chose d'aussi ***propre***. Votre premier conte est excellent. Mais j'ose qualifier le second de chef-d'œuvre.

La seule chose que je reproche à ***Jocaste***, c'est un peu d'obscurité dans les sentiments de l'héroïne. On ne sait pas trop pourquoi elle a tant de remords. Il me semble, sauf meilleur avis, qu'ils auraient dû être plus lourdement expliqués ? Mais que de détails charmants ! Et l'ensemble a de la puissance.

Quant au ***Chat maigre***, de la première à la dernière ligne, il a fait mes délices. ***On voit*** tous vos bonshommes. Télémaque, une trouvaille ! (si en relief qu'il soit) n'écrase pas les autres. Et quel bon style ! simple, franc, pas poseur ! – De la vraie littérature, c'est tout dire.

Encore une fois merci. – Et bravo !

Tout à vous.

Croisset, 7 mars 79.

À JORIS-KARL HUYSMANS

[Croisset, 7 ? mars 1879.]

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux.

Si vous n'étiez pas mon ami (c'est-à-dire si je ne vous devais du respect) et si votre livre m'avait paru médiocre, je vous ferais un compliment banal, et tout serait dit. Mais je trouve qu'il y a là-dedans beaucoup, beaucoup de talent, et que c'est une œuvre hors ligne ***et très intense***. Donc, vous allez recevoir le fond de ma pensée.

La dédicace où [vous] me louez pour ***L'Éducation sentimentale*** m'a éclairé sur le plan et le défaut de votre roman dont, à la première lecture, je ne m'étais pas rendu compte. Il manque aux ***Sœurs Vatard***, comme à ***L'Édu[cation] sentim[entale]***, ***la fausseté de la perspective*** ! Il n'y a pas progression d'effet. Le lecteur, à la fin du livre, garde l'impression qu'il avait dès le début. L'art n'est pas la réalité. Quoi qu'on fasse, on est obligé de choisir dans les éléments qu'elle fournit. Cela seul, en dépit de l'École, est de l'idéal, d'où il résulte qu'il faut bien choisir. Les descriptions sont excellentes, les caractères bien observés. On dit partout : ***c'est ça***, et on croit à votre fiction, dont le tour de force est exécuté. Ce qui m'a frappé le plus, c'est la psychologie ; vous avez des analyses qui sont celles d'un maître. Dans votre prochain livre, donnez donc pleine carrière à votre faculté, qui vous est naturelle, et qui vous appartient en propre.

Le fond de votre style, sa pâte même, est très solide. Or, je vous trouve modeste de n'y pas croire. Pourquoi avoir voulu le renforcer par des expressions énergiques et souvent

grossières ? Quand c'est l'auteur qui parle, pourquoi parlez-vous comme vos personnages ? Notez que vous affaiblissez par là l'idiome de vos personnages. Que je ne comprenne pas une locution employée par un voyou parisien, il n'y a pas de mal. Si vous trouvez cette locution typique, indispensable, je m'incline, je n'accuse que mon ignorance. Mais quand l'écrivain emploie, par lui-même, un tas de mots qui ne sont dans aucun dictionnaire, alors j'ai le droit de me révolter contre lui. Car vous me blessez, vous gâtez mon plaisir. Qu'est-ce que ***maboule***, ***poivrots***, ***bibines***, ***godinette***, ***du tape à l'œil***, etc. ? Pourquoi dire des ***frusques***, au lieu de hardes ou habits ?

Je tombe au hasard, en vous relisant, sur les pages 2 et 6 : « Allons Caroline… » Une autre et bien d'autres la valent et, comme celle-là, sont d'un grand style. Est-ce le même homme qui a écrit tout à l'heure tant d'argot inutile ?

Une esthétique se révèle dans cette pensée, page 152 : « que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus ***intéressante*** que le sourire ensoleillé des roses », etc.

Pourquoi ? Ni les giroflées, ni les roses, ne sont intéressantes par elles-mêmes, il n'y a d'intéressant que la manière de les peindre. Le Gange n'est pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas plus que le Gange. Prenez garde, nous allons retomber, comme au temps de la tragédie classique, dans l'aristocratie des sujets et dans la préciosité des mots. On trouvera que les expressions canailles font bon effet dans le style, tout comme autrefois on vous l'enjolivait avec des termes choisis. La rhétorique est retournée, mais c'est toujours de la rhétorique. Je suis dépité de voir un homme aussi original que vous abîmer son

œuvre par de pareils enfantillages. Soyez donc plus fier, nom de Dieu ! et ne croyez pas aux recettes.

Ceci dit, je n'ai qu'à admirer la conception du bouquin et ses développements. Aucun poncif, de la force partout, souvent de la profondeur.

Le père Vatard est une trouvaille. Je ne parle pas des deux sœurs, si différentes (sans que l'opposition des caractères soit brutale). Le dénouement touche au sublime.

Voilà ***tout*** ce que j'avais à vous dire, mon cher ami.

Ma franchise vous prouve le cas que je fais de vous.

Votre très dévoué

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, | vendredi [7 mars 1879].

Vous n'êtes pas « gaie », dites-vous, ma chère Princesse ! – Mais qui est-ce qui est gai ? Ce n'est pas moi, hélas ! Au moins si on pouvait se lamenter dans la compagnie de ceux qu'on aime, ce serait un soulagement ! Si battu que je sois par le sort, si avarié que je me sente, il me semble qu'étant près de vous je pourrais vous distraire un peu de vos ennuis. – Pardon de la présomption !

L'hiver est abominable, – cette persistance du mauvais temps vous tape sur les nerfs et la couleur du ciel vous entre dans le cœur. – De la fenêtre de mon cabinet j'aperçois cependant quelques primevères. Que ne puis-je refleurir comme le gazon ! – Mais je me calomnie, ***le fond*** du bonhomme garde sa jeunesse. – Oui, riez de moi ! Je suis

aussi ***troubadour*** qu'à 18 ans. L'amour du Beau m'a conservé, comme le vinaigre fait aux cornichons.

La mort de M. de Sacy m'a fait de la peine. C'était un aimable homme et un lettré, – chose rare. Un peu après lui est mort Saint-René Taillandier, un imbécile qui a écrit contre moi des articles stupides. Cela va faire deux places à l'Académie. Je ne briguerai ni l'une ni l'autre. – Pas besoin n'est de vous le dire.

J'ai trouvé la lettre du Prince impérial très digne, très convenable.

Je me ***réjouis*** à l'idée que Popelin viendra me voir la semaine prochaine. Et serais fort dupé s'il ne venait pas.

Cette longue séparation de mes plus chers amis, parmi lesquels vous êtes au premier rang, Princesse, commence à m'attrister. – Mais je ne pourrai pas descendre un escalier avant 6 semaines au plus tôt. – Bref, si je peux faire le voyage de Paris vers la fin d'avril, ce sera beau.

D'ici là, écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Ce sera me rendre service.

Je vous baise les deux mains aussi longuement que vous le permettrez. Et suis votre vieux fidèle et dévoué.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, 7 [mars 1879].

Mon cher ami,

Je vous remercie bien de me prévenir de ce qui se passe.

Les intentions du Ministre me pénètrent de reconnaissance jusque dans les moelles. Ce n'est pas tant la chose en soi que la manière délicate dont il s'y prend ! Qu'ai-je fait pour mériter tout cela ?

Mais une répugnance ***invincible*** m'arrête. De tout ce que j'avais, je n'ai rien gardé que ***l'orgueil***. Qu'on ne me l'enlève pas ! Je ne pourrais plus écrire.

Une pension déguisée sous le nom d'« hommage » serait pour moi d'une pesanteur intolérable. Le « titre honorifique » qui l'accompagnerait sentirait trop la pitié. Notez que cette nomination doit être insérée à l'*Officiel* ! Alors je retombe dans les mains de MM. les journalistes. La mesure serait critiquée, discutée, et votre ami bafoué.

Si tout cela, titre et pension, pouvait être tenu secret, j'accepterais temporairement avec l'intention (ou même la promesse de ma part) d'y renoncer, en cas de meilleure fortune, – hypothèse qui peut se réaliser d'un moment à l'autre, par la mort d'une vieille tante de Caro ; alors les Commanville me rendraient ce qu'ils m'ont fait perdre.

Je voudrais bien ne point paraître à votre ministre un grincheux, un paon stupide. Que faire ?

Puisqu'il est plein de si bon vouloir, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir de lui la promesse de la première bonne place vacante dans une bibliothèque ? J'entends par bonne une place dans le genre de celles dont vous me parliez l'autre jour (Beaux-Arts, Sèvres, Élysée), de cinq à six mille francs et peu de besogne. Ce serait ***pour moi*** plus ***convenable*** que la faveur qu'on me propose.

En résumé, mon bon, si je dois figurer à l'*Officiel*, c'est ainsi recevoir publiquement, quel que soit le nom dont on la

déguise, une aumône. ***Suppliez*** ces messieurs de n'en rien faire. Ce serait trop me traiter en invalide ! et immédiatement j'en deviendrais un. C'est convenu, n'est-ce pas ?

J'attends votre pièce, et vous embrasse.

Votre VIEUX.

N.B. J'ai peur que la lettre du Ministre (que vous m'annoncez) ne m'arrive ce soir ou demain. Je serais bien embarrassé pour lui répondre, vu l'état de ma conscience et la crainte d'être grossier.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 7 mars 1879.]

Mon cher ami,

Vous savez sans doute que ***Caudron***, qui était trésorier de notre commission pour la Fontaine Bouilhet, est complètement fou, perdu !

On lui a nommé un tuteur – qui est très difficultueux pour nous. – Or, nous avons pris une délibération à l'effet d'obtenir le remboursement des sommes versées dans les mains de Caudron.

Donc, envoyez-moi ces lignes : « J'adhère à la décision prise par le comité de la souscription Bouilhet, le 24 février 1879. »

Tout à vous.

Respects et amitiés pour les vôtres.

***

Je vais mieux – mais ne pourrai pas monter un escalier avant 6 semaines, ou deux mois.

Réponse immédiate S.V.P.

Croisset, 7 mars 1879. Vendredi.

À CLAUDIUS POPELIN

Croisset, samedi, 5 heures, 8 [mars 1879].

Convenu, cher ami !

Je vous attends ***mardi prochain***.

Dites-moi l'heure de votre arrivée, vous m'obligerez, et apportez votre sac de nuit.

Je vous embrasse.

Tout à vous.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 2 h[eures, 9 mars 1879].

Loulou,

Suzanne a *12* couverts ***à dessert***. Elle t'engage à demander au chiffonnier s'il n'a pas trouvé cette petite cuillère que tu cherches dans ***son*** tas.

***

Ta lettre d'hier m'a fait du bien, ma pauvre fille, et aujourd'hui ça va un peu mieux. Mais depuis les histoires de Fiennes et Faucon, je suis bien démoralisé – Tous les mois, vais-je être obligé de prendre encore des engagements envers Faucon ? Ne lui ai-je pas donné assez, mon Dieu ! quel gouffre ! toujours des signatures ! – auxquelles je ne comprends goutte.

Tant mieux que la seconde vente ait lieu le 24 mars. – Nous saurons plus tôt à quoi nous en tenir.

Je continue à me demander comment il se fait que je ne doive rien toucher, moi le plus fort créancier ! – Il y avait donc plus de cent mille francs d'hypothèques – mettons deux cent mille ! Les autres créanciers avaient des garanties, apparemment – et moi, aucune ! – Ce qui était estimé 5 cent mille francs n'en rapportera donc pas plus de deux ?

Je m'y perds. On ne m'a donc pas dit la vérité ?

Tu as raison, ma chérie il faut tout faire – ***tout*** pour ne pas spolier nos amis. Nous serions toi et moi deux misérables, s'ils perdaient un sou. – Car enfin c'est à nous qu'ils ont prêté. Nous ne ***devions*** pas faire cela. En ce qui me concerne, les remords me déchirent.

Mon Dieu, comme j'ai envie de te voir ! et de causer avec toi, ***solitairement***. Et longuement. J'ai bien des choses à te dire, pauvre Loulou. – Du reste ***tu as raison***. Maintenant, ne te dérange pas. Finis ton portrait. Mais de vendredi en quinze, le 28, je compte sur toi.

Je suppose que la vente (celle de demain, comme l'autre) soit pitoyable. Une fois faite, est-ce que Comm[anville] pourra revenir dessus ? – et se mettre en faillite ? Et s'il se met en faillite, est-ce que les commanditaires ne seront pas obligés d'abord de reporter les sommes déclarées – et alors… ? Quelle torture ! mon Dieu ! quelle torture !

***

Laporte a dû partir ce matin pour Paris. – Je ne le verrai pas avant jeudi.

Les nouvelles d'Achille sont meilleures ce matin.

Néanmoins, dès que je saurai l'adresse de son médecin, j'écrirai audit docteur.

***

Autre histoire : par suite de l'incurie de Caudron (homme pratique, – un commerçant ! Madame, un gaillard de jugement), – j'ai été exposé à rendre aux souscripteurs du monument Bouilhet, ou plutôt à payer pour eux la somme de ***10 mille francs*** ! Car j'étais responsable des sommes versées et on ne les trouvait pas. Le tuteur de Caudron rechigne à me les livrer ! – Il faut de ce côté-là encore, se débattre. – Ça m'a tourmenté pendant huit jours.

Et écrire, au milieu de tout cela ! avoir la tête libre !…

Aujourd'hui, cependant, il fait si beau que le spectacle de la Nature me retrempe. J'admire avec volupté (le mot n'est pas trop fort) le soleil tapant sur la rivière. J'écoute béatement le chant des poules et je hume la bonne odeur du jardin. Le gazon commence à avoir des primevères, le ciel est tout bleu.

J'attends tout à l'heure Philippe et Lapierre – et mardi Popelin.

Adieu, ma pauvre fille, je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche, 4 heures, 9 [mars 1879].

Mon cher ami,

Puisque vous ***m'affirmez*** que cette pension sera ignorée de tout le monde, je me résigne, car la nécessité m'y contraint.

Vous me dites cependant : « aucun journal ne pourra protester, tant la chose paraît naturelle à tout le monde », de plus « je pense qu'on ne donnera à cette mesure aucune publicité ». Vous n'en êtes donc pas sûr ? Comment conciliez-vous ces deux assertions ?

D'autre part, vous me répétez plusieurs fois que ce sera un ***secret***.

Bref, si je suis ***sûr***, bien sûr, que la chose se passera entre le ministère et moi, seulement, j'accepte avec reconnaissance, et à la condition (dans ma conscience) que ce sera un prêt, un secours temporaire.

Voici comment je l'entends. Une fois la pension accordée, et dès que mon frère sera revenu de Nice, je lui demanderai l'équivalent de cette pension. Lui, sa fille et son petit-fils qui va être majeur, possèdent à eux trois environ cent mille [francs] de rentes. Ils peuvent bien m'en faire

cinq. Dans ce cas-là, j'irais derechef remercier le Ministre, et renoncerais à cette pension. Sinon, il me faudrait bien l'accepter, jusqu'au jour où je rendrais la somme entière, ou la rente. Je m'arrangerai pour cela, en m'y prenant d'avance. Car vous n'imaginez pas combien il m'en coûte d'en être réduit là !

C'est demain qu'on vend l'usine de Commanville et le 24 prochain on vendra ses terrains. Ces deux opérations seront pitoyables ! Je ne sais pas comment ma pauvre nièce et moi nous vivons encore, tant nous sommes torturés ! Oh ! les bourgeois !…

Je me résume : 1° pas de titre, 2° pas de publicité. ***Secret absolu*** et alors je n'aurai qu'à dire merci. Sinon, non. Je me fie là-dessus absolument à vous. Par excès d'amitié pour moi, ne me trompez pas, je vous en supplie. Soyez le gardien de ce que je considère (à tort ou à raison) comme mon Honneur, ma seule richesse.

Quand je dis secret, j'entends que mes amis même les plus intimes (y compris les *Commanville*) l'ignorent. Je me réserve de le divulguer à qui bon me semblera.

Et je ne vous remercie pas, mon cher fils, ce serait vous offenser. Mais je vous embrasse bien tendrement. Votre

Remerciez M. Charmes pour moi. Qu'ai-je donc fait pour que votre ministre me veuille tant de bien ? J'en suis stupéfait et ému.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 9 mars 1879.]

Très bien ! cher ami. Je compte sur vous pour une bonne visite avant quinze jours. Venez déjeuner ou dîner à votre choix, seulement prévenez-moi la veille.

Et tout à vous.

Dimanche 9 mars.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mardi matin [11 mars 1879].

[Les deux lignes de dédicace lui ont été au cœur et il le remercie vivement.]

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi matin, 11 h[eures, 11 mars 1879].

Ce n'est pas drôle, pauvre chérie ! mais ce pouvait être pire ? et ***j'aime mieux ça*** ! C'est fini, nous savons à quoi nous en tenir !

Nous voilà au fond de l'abîme ! – ***Est-ce bien le fond ?*** Il s'agit d'en sortir maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsister ? – Quels sont « les projets qui seront sages et auxquels tu espères que j'accéderai » ? Je me perds dans le vide, et rêvasse anxieusement. – J'en ai fait de mon côté, qui

me semblent bien impraticables (comme de donner des leçons ! etc., etc.).

Il y a une économie que nous pouvons réaliser, c'est que je n'habite plus du tout Paris. Le sacrifice en est fait dans mon cœur. Ce ne serait pas tous les jours bien gai. Mais au moins, *ici*, je serai *tranquille*. Oh ! la tranquillité. Le repos ! Le repos absolu ! –

Sans doute, Laporte m'avait parlé de Faucon. Mais j'avais mal compris – n'ayant pas toujours la tête à moi maintenant. – Tu me dis que « les nôtres en valent bien d'autres ». Je suis même convaincu que la mienne valait beaucoup. Mais on n'emploie pas un rasoir à fendre du bois ni un cheval de course à charrier des moellons. Les machines délicates se détériorent plus facilement que les grossières. – Je me sens ébréché, et fourbu.

N'importe ! C'est un soulagement de savoir que Flavie ne perdra rien. Dans tout cela je ne vois que M[me] Prieur qui soit payée. Eh bien, et tous les autres créanciers ? Que vont-ils faire ? Il n'y a rien pour eux ?? Ne peuvent-ils pas mettre *en faillite*, pour se venger ? – Quant à R[aoul]-Duval et Laporte, *comment ferons-nous* ? Voilà ce qui me tourmente. Réponds-moi là-dessus.

Et je persiste à ne pas comprendre quelle garantie je puis offrir à Faucon, puisque je n'ai plus rien. Il me demande ma parole. Je la lui donne. Mais je ne pourrai tenir ma promesse et je le sais. Je suis donc un *coquin* ?!

***

Dans quel état doit être ton pauvre mari ! Quel espoir de place a-t-il ? C'est si long et si difficile à trouver une place !

***

Houzeau m'a dit, vendredi, que s'il avait su plus tôt que Com[manville] cherchait une place il aurait pu lui en indiquer une, – ***superbe***. Directeur du gaz à Rouen, 30 mille francs par an ***(sic)***. Sa recommandation est d'un certain poids là-dedans. Ainsi que celle de Jean Darcel l'ingénieur. – Il y a un mois que le dernier titulaire est mort. – On n'en a pas encore nommé un nouveau. Mais la place doit être donnée ? N'importe ! Je crois que l'amitié d'Houzeau, dans les circonstances présentes peut vous être très utile.

***

Je n'ai pas vu Laporte depuis jeudi dernier. Et ne le verrai pas avant jeudi prochain. Il est à Paris à intriguer – le pauvre garçon !

***

J'ai reçu ce matin l'***Hist[oire] du vieux temps*** de mon disciple, avec une dédicace qui m'a été au cœur. – Les lignes imprimées en ton honneur sont charmantes de tact et de délicatesse. Ne trouves-tu pas ?

***

À 3 h 1/2 je vais avoir la visite de Popelin, – qui repartira demain matin. Je vais tâcher d'avoir l'air gai, pour le bien recevoir.

Hier j'ai pu faire trois pas, – en m'appuyant aux meubles. Ma jambe est encore enflée dans le bas – et ne sera pas dégonflée avant une vingtaine de jours.

– Le 28 est de vendredi en quinze ! – Le 29 j’espère embrasser ma pauvre fille ! – et causer avec elle, un peu longuement.

Quand est-ce qu’Ernest se propose d’écrire la fameuse lettre à Bresselle ? – Je demande à y collaborer. Ça me soulagera. Et j’en enverrai une copie à Monsieur son frère.

Bonne pioche ! et tâche d’être forte pour trois.

VIEUX.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi, 4 h[eures, 12 mars 1879].

Eh bien, si M. Rambaud par suite des insistances de Mme Charpentier est contraint de lui dire ce qui en est, ***dès*** que la chose sera faite, allez, vous, chez Mme Charpentier et ***suppliez-la***, en mon nom, de me garder le secret absolu. Je vois à sa divulgation les plus graves inconvénients, outre que j’en serais fort ***humilié***.

J’ai trouvé une combinaison qui me permettra de restituer plus tard la rente du ministère. – Si toutefois je ne m’en démets pas, d’ici à deux ou trois mois ? C’est un secours temporaire que j’accepte, un prêt que l’on me fait. Voilà comme je considère la chose.

(Ce qui me force à m’y soumettre c’est qu’avant-hier, lundi, Commanville a vendu sa scierie d’une façon déplorable !!!)

Mais si ***Le Figaro*** s'***en*** mêle, ou que des amis m'***en*** félicitent, je serai désespéré. Car enfin il n'est pas drôle de vivre sur l'assistance publique !

Puisque M. Charmes me veut du bien, communiquez-lui ce que je pense. (Si toutefois vous le jugez convenable.)

Je vous embrasse, mon ***cher*** ami.

Votre VIEUX.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi soir [12 mars ? 1879].

Oui, à demain par le bateau de six heures et demie et arrangez-vous pour rester plus longtemps que les autres fois, nom de Dieu !

Il me tarde d'avoir des détails.

Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] jeudi, 5 h[eures, 13 mars 1879].

Il faut que je vous remercie ***tout de suite***. Car vous venez de me faire du bien. Les anciens vers que vous m'envoyez m'ont tellement ému que j'en ai pleuré comme un veau. – Et ces larmes m'ont soulagé ! – Merci ! du fond de ma tendresse.

Lemerre, *enfin*, imprime les poésies complètes de notre ami. En avez-vous quelques vers ? Voulez-vous qu'ils ne soient pas perdus ?…

***

Vous n'avez pas compris *le sens* de mon indignation. Je ne m'étonne pas de gens qui cherchent à expliquer l'incompréhensible, mais de ceux qui croient avoir trouvé l'explication, de ceux qui ont le bon Dieu (ou le Non Dieu) dans leur poche. – Eh bien oui ! tout dogmatisme m'exaspère. Bref le matérialisme et le spiritualisme me semblent deux impertinences.

Après avoir lu, dernièrement, pas mal de livres catholiques, j'ai pris la ***Philosophie*** de ***Lefèvre*** (« le dernier mot de la science »), c'est à jeter dans les mêmes latrines. Voilà mon opinion. Tous ignorants, tous charlatans, tous idiots qui ne voient jamais qu'un côté d'un ensemble – Et j'ai relu (pour la troisième fois de ma vie) tout Spinoza. Cet « athée » a été selon moi le plus religieux des Hommes, puisqu'il n'admettait que ***Dieu***. Mais faites comprendre ça à ces messieurs les ecclésiastiques ! et aux disciples de Cousin !

Que deviennent les plantations de mon neveu ? Je l'ignore ! Et lui aussi, le pauvre diable ! Mardi dernier, on a vendu la scierie. – D'une manière déplorable !…

Ce que vous me dites de ma nièce est gentil. Elle est mon élève c'est vrai. Et j'en suis fier. Car une Femme qui n'est ni une Bourgeoise ni une Cocotte, voilà une rareté.

J'en veux à S[ain]t-René Taillandier pour ses inepties historiques à propos de ***S[ain]t Antoine***. Ne mouillez pas tant vos enveloppes. Votre lettre m'est arrivée décollée.

Bah ! Dans six semaines nous nous verrons. – Et quelles lectures !… Espérons-le. Il *faut* espérer.

Amitiés au mari.

Je vous embrasse, – sans la moindre cérémonie.

Votre vieil ami

GVE.

À GABRIEL FAURÉ

[Croisset, 13 mars 1879.]

Monsieur,

Je n'ai rien à refuser à des hommes comme vous et M. Gallet. Donc l'autorisation de mettre *Dolorès* en musique vous est acquise. Mais je ne crois pas le sujet aussi bien que celui de *Faustine* qui serait très facile à simplifier (selon moi) car un des personnages, celui d'*Aper*, est une superfétation, mise après coup. – L'œuvre a été gâtée aux répétitions par Marc Fournier. Appelez l'attention de M. Gallet sur l'indication d'un *ballet astronomique* à la fin. – Dans l'acte du festin chez Crispinius, il y a des motifs à musique bouffe ? – Enfin si M. Gallet n'est pas trop pressé, qu'il m'attende jusqu'au commencement de mai, à cette époque-là, je serai capable de me rendre à Paris – et nous causerions de la chose. Sinon, je vous le répète, cher Monsieur, *Dolorès* vous appartient.

Je vous serre la main très cordialement.

Je suis votre

Croisset près Rouen. 13 mars, jeudi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 3 h[eures, 14 mars 1879].

Ma chère fille,

Il n'y a pas à hésiter. J'adopte la seconde combinaison. Je peux très bien vivre sans Paris et n'y avoir pas de logement – Vous me réserverez dans quelque coin, un lit. Voilà tout ce que je demande. – Et quand j'aurai un peu d'argent je me donnerai une petite vacance. – Avec la maison de Croisset ***6*** mille francs ***servis régulièrement***, et ce que je pourrai décrocher d'autre part l'existence sera possible.

J'ai tout lieu de croire qu'on va ***m'offrir*** une pension ? et je l'accepterai, bien que j'en sois ***humilié*** jusqu'à la moelle des os. Aussi, je désire là-dessus ***le secret le plus absolu***. Espérons que la Presse ne s'en mêlera pas ! Ma conscience me reproche cette pension (que je n'ai méritée nullement, quoi qu'on dise). Parce que j'ai mal entendu mes intérêts, ce n'est pas une raison pour que la Patrie me nourrisse ! – Pour calmer ce scrupule, et vivre en paix avec moi-même, j'ai imaginé un moyen que je te communiquerai et que tu approuveras, j'en suis sûr. Car tu es un honnête homme, chose plus rare qu'une honnête femme – ma chère enfant ! ma pauvre fille.

Si cela se fait, comme je l'espère, je pourrai attendre la mort en paix !

Quand tu viendras ici dans 15 jours nous viderons à fond, plusieurs petites questions secondaires. Mais voilà la plus importante décidée, conclue – n'est-ce pas ?

***

Si Laporte au mois de mai est obligé de payer à Faucon 12 mille francs – ou de laisser prendre une hypothèque sur sa maison, j'en serai ***désolé***. Il fait le brave, par gentilhommerie, mais je vois ***très bien*** que l'idée d'une hypothèque sur sa maison le vexe infiniment moins encore à cause des frais de l'acte et de la rente à servir que du « qu'en-dira-t-on ».

Il a peur que ça ne nuise à sa considération politique. – (Cela est une supposition de moi) – mais j'en suis sûr !

Vois-tu un moyen quelconque d'empêcher cela ? – Quand l'histoire de Tavernier sera-t-elle finie ?

***

Autre histoire. Ceci n'est plus une affaire de cœur mais d'amour-propre. Comment, et quand rendre l'argent de Mme Pelouze ? Elle l'avait prêté pour une destination qui n'a pas été remplie. Ce qui, moralement, aggrave la dette.

***

En résumé, j'aime mieux la vie la plus chétive, la plus solitaire et la plus triste, que d'avoir à penser à l'argent. Je renonce à tout, pourvu que j'aie la Paix, c'est-à-dire ma ***liberté d'esprit***.

Espérons en tes succès picturaux. Vois-tu ma joie, notre joie, si tu allais être très remarquée au Salon ! – Au prix où est la peinture, tu peux gagner beaucoup d'argent. Mais le

moyen d'en gagner, c'est de ne pas peindre en vue d'en gagner. – Le succès matériel ne doit être qu'un résultat, et jamais un but. Autrement on perd la boule. On n'a même plus le Sens pratique. Faisons ***Bien*** puis advienne que pourra ! – Ah ! ah ! moi aussi j'ai des ***principes***. J'en ai même trop pour mon bonheur.

Je suis bien content que le portrait du p[ère] Didon marche bien. Es-tu sûre maintenant, d'être prête pour le 28 ?

Adieu, ma pauvre Caro. Écris-moi le plus souvent que tu pourras.

Ta vieille NOUNOU te bécote avec tendresse.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] lundi 17 [mars 1879].

Chère belle,

Ne me répondez pas. Faites-moi écrire ! Ne fatiguez pas vos yeux. Votre sœur qui est revenue à Rouen ne m'apporte pas de vos nouvelles et je suis bien inquiet. On m'a dit que l'autre œil se prenait, et que vous souffriez toujours beaucoup ?

Ah ! pauvre chère amie, ça ne va pas bien pour nous deux cet hiver ! – Au moins, si nous pouvions confondre nos misères !

Depuis avant-hier, je fais quelques pas dans mon cabinet. Mais le soir ma jambe est enflée. Il faut se résigner à cet inconvénient qui durera, paraît-il, pendant longtemps, mais je ne boite pas.

Si je peux aller à Paris au mois de mai, ce sera beau !

Comme j'ai envie de vous embrasser et que je m'ennuie de vous !

Votre vieux POLYCARPE
pas gai.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 6 h 1/4 [18 mars 1879].

J'ai bien peu de temps. Mais je tiens à embrasser ma pauvre fille.

D'abord l'Art avant tout. Je connais dans la liste que tu m'envoies : ***Cabanel***, ***Gut***, ***Boulanger***, Harpignies, Puvis de Chavannes (indirectement). Mais voici une autre liste prise dans *Le Temps* de ce matin et qui ne concorde pas du tout avec la tienne ? Tache de m'avoir la vraie. Alors j'aviserai « à dresser mes batteries ». Il faudrait aussi savoir qui fera le Salon dans les grands journaux.

***

Je suis content de ce que tu me dis de tes deux portraits. Espérons, ma pauvre fille, que quelque chose enfin nous réussira !

***

Quant aux deux places d'Ernest, j'aimerais (dans l'ignorance où je suis des détails) celle des Tabacs – car, s'il faut régir des Biens en Berry, ce sera peut-être un exil ?…

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, de samedi prochain en huit, n'est-ce pas ? – Je voudrais le savoir d'avance – à cause de Laporte. Il vient ordinairement à la fin de la semaine. Et j'aimerais être ***seul*** avec toi, car j'imagine que tu ne resteras pas longtemps.

Aujourd'hui enfin je me suis hasardé à descendre aux Lieux ! – Grande chose ! Je fais quelques pas avec une canne, comme un scheik !

Je t'embrasse – le bateau siffle.

VIEUX.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] mercredi soir, 19 mars [1879].

Mon cher vieux,

J'ai lâché tout pour ***M[adam]e de Châteauroux***. Tout, immédiatement. J'ai eu cette canaillerie – et j'en ai été récompensé. Ce nouveau volume me semble encore plus ***intéressant*** que les autres.

Voilà trois mois que je lis exclusivement de la métaphysique ! Après tant d'abstractions, vous pouvez penser s'il m'a été doux de me désaltérer dans le réel. – Enfin, je me suis collé comme un morpion sur les mottes de vos belles dames. Cela est un monument, une œuvre définitive. Nous en recauserons.

Quand ? – Charpentier et Zola m'ont promis de venir déjeuner ici, dès que je les appellerai. Mais je ne suis pas encore en état de descendre dans ma salle à manger. – Et je

ne vous invite pas ***avec*** eux, vu l'insuffisance de mon personnel. Donc, venez ***seul, dès*** que vous serez libre de vos *Frères Zemganno*.

Ma nièce doit venir me voir à la fin de la semaine prochaine. Après quoi, je rappellerai aux amis leur promesse. Je compte absolument sur la vôtre.

Popelin vous a un peu trop vanté ma personne physique – et morale. À peine si je peux faire cinq ou six pas dans mon cabinet. – Et chaque soir mon articulation est enflée. Serais-je en état d'aller à Paris au mois de mai ? J'en doute.

Quant à l'humeur, elle n'a pas été gaie, mon cher ami. J'ai passé par des états à me casser la gueule. Voilà le vrai. – J'ai eu cependant la force de m'étourdir par des lectures insensées (la valeur d'un volume par jour et avec notes !). Maintenant, je prépare mes trois derniers chapitres. – Et j'espère me remettre à écrire dans une quinzaine. – Bref, dans un an, mais pas avant, j'espère en voir la fin.

Aucune nouvelle de Tourgueneff – ni de Daudet. Entre deux épreuves, tâchez de trouver le temps de ***potiner*** avec votre

GVE FLAUBERT
qui vous embrasse.

Que dites-vous de Labiche candidat à l'Académie française ? Ô mânes de Boileau, où êtes-vous ?

Voici une découverte faite par votre serviteur. Dans ***La Réforme*** (revue), Yves ***Guyot*** trouve que Sarcey ressemble… ***à Diderot*** et même lui est supérieur ***(sic)***, c'est un « Diderot rassis ».

Maintenant rêvez.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 19 mars ? 1879.]

Aucune nouvelle de mon côté, non plus, mon cher vieux. Mais je trouve que mon Bardache est un cochon ! comment samedi ? – pour s'en retourner dimanche !

As-tu fini ! as-tu fini ! « Est-ce passe queu t'as ton paletot ajord'hui ohé mufe – et ta sœur ? Tu nous la fais à l'oseille ! » etc.

AGÉNOR.

Pourquoi pas vendredi à 6 h 1/2 ? puisque Môsieu est forcé (?) d'être à Couronne le dimanche pour recevoir ses « clients ».

En tout cas, à samedi matin. – Je prendrai un bain, et je te montrerai ma motte, – polisson.

***

Mercredi, 6 h[eures].

Dernière injure : sanglant outrage. Hiver qui est venu me voir aujourd'hui m'a dit : « Ton ami Laporte est adoré dans la ville de Rouen. » Malgré cela ne vous tuez pas, de l'énergie. – Soyez homme !

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi [20 mars 1879].

La présence de Popelin m'a été bien agréable, ma chère Princesse. Elle m'apportait quelque chose de la vôtre, un reflet de tout ce qui vous entoure.

– Comme je pense à vous ! et comme j'ai envie de vous revoir ! Ce sera je ne sais quand. Dès que j'ai fait cinq ou six pas dans mon cabinet, mon articulation enfle, et j'ai bien peur de ne pouvoir, au mois de mai, être en état de monter un escalier ? – J'ai passé un *dur* hiver ! Et mon accident chirurgical a été le moindre de mes chagrins. Sans la sacro-sainte Littérature, je crois que je serais devenu fou – ou imbécile. Il peut bien m'en rester quelque chose ?

J'ai eu hier une colère *comique* contre un bourgeois, un ancien camarade de collège qui est venu me voir, et a voulu m'apitoyer sur le désastre de la maison Quesnel du Havre – une faillite de *20* millions ! – ce qui m'est parfaitement égal. J'ai menacé mon visiteur de lui flanquer mon encrier (de bronze) à la tête, s'il continuait. – Car j'ai tant besoin de larmes pour mes propres infortunes qu'il ne m'en reste plus pour celles des autres. C'est pourquoi notre « avenir social » m'inquiète médiocrement. Tout le bavardage que l'on dépense là-dessus me paraît stérile, et anti-scientifique. L'Histoire suit son développement ; nous n'y pouvons rien. Autant se plaindre de n'être pas Dieu.

J'ai parlé à Popelin d'une petite grâce que je demanderai à Votre Altesse. C'est de faire jouer chez vous un dialogue en vers, fait par un jeune poète que j'aime beaucoup. Mme Pasca connaît l'œuvre, l'apprend maintenant, et s'offre pour remplir le principal rôle. Cela est de très bonne compagnie et vous agréera, je crois ?

Vous me parlez de vos neveux. – Que devient leur père, le prince Napoléon ? Il m'a écrit dès qu'il a su que j'étais malade. – Et depuis lors, personne ne m'a donné de ses nouvelles.

Mon jardin est maintenant plein de violettes – qui se perdent faute d'être cueillies. Que ne puis-je vous les envoyer toutes, – et m'envoyer avec elles, près de vous, pour les mettre, et moi aussi, à vos pieds, Princesse, comme il siérait à

votre vieux serviteur et dévoué

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi soir, 11 h[eures, 21 mars 1879].

Ma chérie,

Si dans ta conscience, tu ne trouves pas bien le portrait du p[ère] Didon, il ne faut pas le soumettre au jury. Peut-être as-tu eu l'ambition trop haute ? – Mais j'ai mauvaise opinion d'un artiste qui étant jeune n'a pas une ambition trop haute. Pour faire bien un sonnet, il faut avoir tenté un poème épique.

Au reste, demande l'avis franc de Bonnat. A-t-il vu le portrait de M. Cloquet ?

***

J'ai donné à Suzanne les 300 francs – qui m'ont paru lui faire plaisir.

Y a-t-il du nouveau pour les places d'Ernest ?

Ma *sœur* me lâche pour les occupations politiques. Il est tout entier au chemin de fer d'Elbeuf à Rouen. Je le verrai demain. – Mais il me quittera dimanche par le premier bateau.

Ma jambe, que je ménage beaucoup, est toujours enflée le soir ! – Quand pourrai-je aller à Paris ? où j'ai tant besoin, pour mon travail !

– Maintenant, je refais, ***pour la 3e fois,*** les tables de mon dossier intitulé philosophie. Ce sont les notes de mes notes, que je coordonne, pour dresser le plan de mon chapitre ! Depuis quinze jours je ne m'occupe pas à autre chose ! Quelle besogne !

Et je suis taquiné fortement par le mal de dents si bien que je viens d'écrire à Galli pour le prier de m'apporter ses outils ! – La Providence ne m'étouffe pas sous les roses ! Mais je ne l'accuse point, étant convaincu de la Nécessité des choses.

Je vais donc revoir ma pauvre fille ! Quand ? et pour combien de temps ? Le vieux Croisset te fera du bien. Il y a beaucoup de primevères et de violettes. Leur vue te délassera, te détendra les nerfs.

Suit une liste de commissions.

Embrasse ton mari pour moi, et quatre bécots sur tes joues.

VIEUX.

Avant-hier, visite de Nion et de Mme Lapierre.

2 paquets de tabac – indispensable.

– une boîte du fameux beurre – ***ad libitum***.

– des enveloppes à lettres, format ordinaire (elles sont dans l'armoire de ma chambre).

M'apporter Caro en bon état (exigé).

À FÉLIX GALLI

[Croisset, 21 mars 1879.]

Mon cher ami,

Quand vous aurez le temps vous seriez bien aimable de venir me faire une petite visite, armé de quelques-uns des instruments de votre profession, c'est-à-dire muni de ce qu'il faut pour limer, brûler et plomber. – Je souffre des derniers dominos qui restent dans mon jeu.

Merci d'avance et tout à vous.

Croisset, vendredi soir.

À MARIANNE RAOUL-DUVAL

Croisset, dimanche soir [23 mars 1879].

Ma chère petite amie,

J'ai lu aujourd'hui, dans ***Le Temps***, que votre père avait reçu de fortes contusions en arrêtant un cheval emporté. Donnez-moi des détails. Va-t-il longtemps garder le lit ?

Vous lui direz que « je le reconnais bien là ».

Son héroïsme ne m'étonne nullement, – bien que je le blâme d'avoir voulu sauver l'existence d'un bourgeois.

Et puis vous l'embrasserez de ma part en lui disant qu'il vous le rende.

Votre très affectionné

Mes respects à Madame votre mère.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi soir, 11 heures [25 mars 1879 ?].

Rien de nouveau, mon cher Agénor. Caroline vient samedi ; donc je vous attends jeudi ***pour dîne***r.

J'ai beaucoup pensé à l'histoire de Rouen pour les écoles. Faites ça : c'est l'affaire d'une vingtaine de volumes à lire, tout au plus, et le programme est dessiné dans ma tête.

Je creuse de plus en plus mon plan.

À jeudi, votre vieux

GONNOR.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi soir [25 mars 1879].

Ma chérie,

Je suis bien content qu'on ait vendu les terrains 30 mille francs de plus que tu ne croyais. – Dans l'hypothèse de 30 mille, il y a quelques jours, tu me disais : « au moins on payera Flavie », et tu me répètes cette même phrase aujourd'hui que la somme est doublée. – Je n'y comprends rien ?

Comment, avec ces derniers 30 mille, ne pas trouver le moyen de nous dégager tout à fait envers Raoul-Duval, et Laporte ! envers Laporte surtout !

***

Enfin, mon pauvre chat, je te verrai donc samedi ! J'en ai bien envie !

Puisque tu ne *crois pas* au portrait du p[ère] Didon, je t'approuve de ne pas l'exposer. Voilà plusieurs fois que je te demande si Bonnat a vu celui de M. Cloquet ? – Pas de réponse – mais Madame est toujours tellement pressée quand elle m'écrit ! la poste va partir ! elle a à peine le temps ! (mauvais chic). Je demande qu'à l'avenir « on change de système » et que tu ne prennes pas le genre occupé – lequel ne convient qu'aux paresseux – ce qui n'est point ton cas.

***

Re-commissions. Apporte-moi

1° *Ursule Mirouët, Séraphîtüs-Séraphîta*, dans votre Balzac.

2° et *ta* gymnastique de chambre.

***

Mamzelle Julie avec qui je fais la conversation après mon dîner m'a demandé ce que c'était qu'un *Argus* et l'explication du *télégraphe électrique*. J'ai satisfait sa curiosité.

***

Je souffre toujours des dents, surtout le soir – et Galli à qui j'ai écrit vendredi dernier ne s'est pas encore présenté.

Il fait ici un froid ***abominable***. Aussi y a-t-il dans ***nos*** pays beaucoup de rhumes et de bronchites.

Adieu, chère fille, à bientôt.

VIEUX t'embrasse.

Je t'attends samedi par l'express de l'après-midi.

Combien de temps resteras-tu ?

***

Je suppose qu'Ernest viendra te reprendre.

***

À JULIETTE ADAM

Croisset, 26 [?] mars 1879.

J'ai reçu une invitation à une soirée chez M[me] Adam pour le dimanche 30 mars.

Merci, chère Madame, je puis à peine faire quelques pas dans ma chambre ! Cependant mon médecin me jure qu'au commencement de mai, je serai en état d'aller à Paris. – C'est-à-dire de monter votre escalier. Cet espoir me soutient. En attendant qu'il se réalise, permettez-moi de vous baiser les mains et de vous dire que je suis

votre très humble et affectionné

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi 27 [mars 1879].

Mon médecin, qui ne m'avait pas vu depuis huit jours, m'a affirmé hier que je pourrai aller à Paris au commencement de mai, certainement ! Dans cinq ou six semaines, au plus tard, je vous verrai donc, ma chère Princesse. Le proverbe « loin des yeux, près du cœur » est vrai pour moi. Plus je vais, plus je vous aime. Et comment ne pas vous aimer ! –…

Je vous remercie bien de la promesse que vous me faites relativement à ***mon jeune homme***, c'est-à-dire de faire jouer chez vous sa petite pièce. Ce lui sera un grand honneur – et qui pourra lui être utile. D'ailleurs, son œuvre vous intéressera, je crois.

Vous me semblez bien sévère pour ***M[adam]e de Châteauroux*** ? Ce n'est pas de cette façon que j'aurais fait ce livre, si je l'avais fait. Mais tel qu'il est, il est curieux, et bien exécuté dans ***son genre***. Ce qui vous choque tient au sujet même, et non à l'historien. Quant à l'auteur, à de Goncourt, on m'avait dit, au contraire, qu'il était maintenant en bon état ? Ses nervosités viennent de sa santé qui n'est pas robuste. Pour rester serein, il ne faut pas souffrir. – Et puis, peut-être, manque-t-il un peu de Philosophie ?

J'attends après-demain la visite de ma nièce. Elle a fait le portrait du père Cloquet. – Je vous demanderai pour elle votre protection près des membres du Jury. La pauvre enfant est bien à plaindre, et a besoin d'encouragements.

Popelin a eu la gentillesse de m'envoyer un livre – et moi la grossièreté de ne pas l'en remercier.

Faut-il croire à ce que vous m'annoncez ? une petite visite ? Là-dessus je rêve…

et je vous baise les mains, Princesse,

en me disant votre vieux Fidèle

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi 28 [mars 1879].

Mon cher ami,

Quant à ce qui me regarde personnellement je suivrai vos instructions de point en point. Je remercierai du mieux qu'il me sera possible – puis nous verrons.

***

Pas plus tard qu'hier j'ai reçu une lettre de la Princesse, me disant que ***dès*** que je serai revenu, on jouera chez elle votre ***Histoire du vieux temps***. Ce jour-là, bien entendu, je vous présenterai. – Vous pouvez lui envoyer votre brochure avec ce mot : « à S.A.I. Madame la p[rince]sse Mathilde ». C'est la formule. Le reste, comme vous l'entendrez.

J'ai écrit à Huysmans une lettre de brave homme à laquelle il n'a pas répondu – c'est-à-dire que tout en lui faisant des éloges je lui disais franchement mon opinion. Si j'en avais reçu une pareille, j'en aurais remercié l'auteur. – Pas un mot. Que dois-je penser ?

Est-il vexé ? Tant pis pour lui ! – J'ai agi honnêtement – et esthétiquement.

Je m'étonne, aussi, de n'avoir point encore le nouveau roman d'Hennique – (***Couronneau*** ?).

***

Fortin m'affirme que je pourrai aller à Paris au commencement de mai. – Donc, mon pauvre chéri, nous nous verrons dans cinq ou six semaines au plus tard. – Je continue à faire de la métaphysique. Mon ch[apitre] VIII est préparé, j'en vois maintenant l'ensemble – et je me mettrai à l'écrire dans 8 ou 10 jours. – Quand Caroline (que j'attends demain) sera partie.

C'est à ce moment-là, je pense, vers le milieu de l'autre semaine, que j'aurai la visite de Charpentier et de Zola.

J'oublie toujours ***de*** vous prier ***d'***aller chez Ernest Daudet chercher le ***ms. de*** la Féerie. J'ai des raisons pour ne pas le laisser traîner chez les étrangers.

Laporte, qui maintenant me classe des notes, me charge de vous dire qu'« il pleure sur son épuisement prématuré ».

Je vous embrasse.

GVE FLAU.

Écrivez-moi quand vous aurez le temps.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche, 2 h[eures, 30 mars 1879].

Mon bardache,

Quand vous irez mardi à la Bibliothèque

1° prenez pour moi : ***Ars magna lucis et umbrae in X libros digesta*** du p[ère] Kircher, Rome, 1645,1646 – Amsterdam, 1671, in-fol. –

Il y a dedans, me dit Pouchet (et il m'envoie des indications précises) des choses qui me serviront. La Bibliothèque doit posséder ce bouquin.

Son poids et sa grandeur vous donneront dans la rue une immense considération !!!

Pour moins vous gêner, prenez chez Pilon, quai du Havre 7, mes deux sangles.

2° Pendant que vous serez à ladite Bibliothèque, si l'excitation lubrique, causée par le profil de Lebreton vous laisse un peu de liberté d'esprit, trouvez-moi dans ***L'illustration, 1853***, une image représentant toute l'Europe s'occupant à faire tourner des tables. – Comme on ne vous laissera pas emporter ce volume, vous me ferez la description du susdit dessin.

J'enverrai Suzanne sur le ponton à 4 h 1/2.

Ma molaire me fait souffrir atrocement ! ce qui ne m'empêche pas de piocher Spinoza – et de rabibocher mon plan. Chaque jour, je trouve quelque chose de mieux. – Enfin, quand j'aurai lu ce que j'attends de votre Excellence, je me mettrai à écrire.

– Oui, Excellence ! car vous ressemblez bien plus à ***Elfrid*** qu'à Gonnor – vu la distinction de vos manières, la beauté de votre vit, votre galanterie et vos idées féodales ! –

La preuve que c'est moi qui suis Gonnor, c'est que je demande des livres ! tandis que chez vous, des clients

« de dons magnifiques (témoin l'alose)

« Chaque jour, dès l'aurore encombrent vos portiques ».

À mercredi, quand la terre croulerait – ou serait croulée.

Caroline n'a pu venir hier, à cause d'une migraine. Je l'attends tout à l'heure.

Votre vieux

GONNOR.

J'ai lu l'ouvrage de Quatrelles, ***Le Causeur parisien***. Rien à craindre. Ah ! non. C'est idiot. – ***Le Dictionnaire*** est plus fort que ça.

À PAULINE VIARDOT

[Croisset, fin de mars 1879.]

Chère Madame,

Pourriez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff ? Son silence m'inquiète. Voilà un mois que, selon nos conventions, il aurait dû m'écrire. Et malgré moi, je pense à la peste russe.

Je profite de l'occasion, chère Madame, pour vous baiser les mains, – et vous prier de croire que je suis votre

tout dévoué

Mes amitiés je vous prie à M. Viardot.

À LÉONIE BRAINNE ET VALÉRIE LAPIERRE

[Croisset, début d'avril 1879.]

Oui, chères belles ! D'autant plus que je souffre comme un misérable.

Votre vue me soulagera.

Quatre baisers ; un sur chaque joue, sans compter les mains.

Votre

GUSTAVE.

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset, 4 avril 1879.]

Mon cher ami,

Pouvez-vous me rendre le service suivant ? Ce serait de recommander aux membres du jury de peinture le portrait de Jules Cloquet (un vieux en robe rouge) par Mme Commanville. Elle n'a pas envoyé celui du p[ère] Didon qu'elle juge insuffisant.

Presque tous ces messieurs doivent venir chez la Princesse ?

Inutile de s'occuper de Bonnat. Mais dites, je vous prie, à Hébert, à Boulanger et à Baudry que l'Exposante est ma nièce. Si vous jugiez qu'une lettre de moi aux susdits, fût nécessaire, prévenez-moi.

Il est ***important*** : pour M[me] Commanville, d'être reçue cette année. Je compte sur votre bonne amitié et sur celle de la Princesse.

Mon pied va bien, mais pour le quart d'heure, c'est-à-dire depuis dix jours, j'ai un mal de dents, abominable. Donc mon état nerveux est piètre. – Et je trouve la vie de plus en plus lourde !

Merci de votre bonne lettre – amitiés à Gustave.

Et tout à vous.

Votre

Le 4 avril, vendredi.

À LOUIS VIARDOT

[Croisset, 5 avril 1879.]

Mon cher Monsieur Viardot,

Ma nièce, qui est maintenant près de moi, ***n'ose vous écrire*** pour réclamer votre protection comme membre du jury de peinture.

Elle a envoyé un portrait de M. Jules Cloquet (un vieux en robe de satin noir et rouge) et désire ardemment que ledit portrait soit reçu au Salon. Donnez-lui un petit coup d'épaule, si besoin est. – Et vous m'obligerez beaucoup.

Que devient Tourgueneff ? est-il revenu ? Dites-lui donc de m'écrire.

Présentez, je vous prie, tous mes respects à Mme Viardot et recevez pour vous la cordiale poignée de main

de votre

Croisset, près Rouen, 5 avril, samedi.

À JULIA DAUDET

[Croisset,] lundi 7 [avril 1879].

Madame et chère confrère,

Je ne saurais vous dire le plaisir que m'a causé ***L'Enfance d'une Parisienne***. Si le mot ***charmant*** n'était pas banal, je l'écrirais. Sans appareil scientifique, sans surcharge de couleurs, sans prétention à l'idéal ou au naturalisme, vous faites sentir ce que vous avez ressenti. Il m'a semblé parfois, en vous lisant, que j'avais été autrefois une petite fille, jouant aux Tuileries, marchant dans la rue de Rivoli, et vivant dans cette bonne vieille maison avec ses ornements Empire et ses grandes armoires.

C'est un régal pour qui aime la Littérature en ***soi*** que de lire des choses pareilles. La race de votre style est très noble et très délicate. – Si artiste, sans en avoir l'air ! Voilà le difficile !

– Dans vos Pensées détachées, j'en ai trouvé plusieurs qui m'ont semblé éblouissantes de vérité et de tournure, comme celle sur les jets d'eau. Les deux pièces de vers que j'aime le mieux sont : « À mon fils » et « La Chambre aux joujoux ». Et dans les Études littéraires, j'ai relu avec un

nouveau chatouillement d'amour-propre tout ce qui me concerne.

Je ne pourrai pas aller vous remercier avant un mois ou six semaines, car je ne puis faire encore que quelques pas dans mon Cabinet.

Le Temps ne donne pas le roman de votre mari. Pourquoi ? Dites-lui donc (à votre mari) de m'écrire un peu. – Serrez-lui la main de ma part, et permettez-moi Madame de baiser la vôtre, en vous priant de me croire

votre très respectueux et affectionné serviteur (et *copain*)

À JOSÉ–MARIA DE HEREDIA

[Croisset, 7 avril 1879.]

Mon cher ami,

Je ne saurais vous dire l'extrême plaisir que m'a causé votre second volume. Comme c'est amusant ! Voilà de l'histoire !

Depuis bientôt trois mois je suis enfoncé dans des études atroces et antiplastiques. – Rien que de la philosophie et du magnétisme. Votre œuvre a donc été pour moi comme un bain de Jouvence. Elle m'a donné de l'air et du soleil. Je ne fais plus que rêver à l'entrée et à la sortie de Mexico. – Merci, mon cher poète, mon cher ami.

Dès que je serai à Paris (pas avant un grand mois ?) je vous le ferai savoir, et vous prierai de venir me voir. Car votre escalier m'épouvante.

Envoyez-moi de vos nouvelles si vous en avez le temps. – Et cette goutte ?

Tout à vous

ex imo.

Croisset près Rouen. Lundi 7 avril.

À JEANNE DE LOYNES

Croisset, lundi [7 avril 1879].

Qui donc vous a dit que « j'allais au théâtre de Rouen » ? Il n'en est rien, ma chère belle, rien du tout ! Je ne marche pas encore. – Et quand cela serait je n'irais pas au ***théâtre de Rouen*** ! Voilà une idée imbécile, qui ne me viendrait jamais.

Je commence à faire quelques pas dans ma chambre. Hier, je me suis fait arracher une dent et ce matin, j'ai un lumbago qui ne me permet même pas de remuer, sans douleur, sur mon fauteuil. Tel est le bilan (physique) de votre ami. Et le côté moral est encore pire – bref, triste, triste.

Tout cela ne m'a pas empêché de lire et de prendre des notes, depuis trois mois. – Et ce soir je me remets à écrire. Je reprends ma marotte. Celle-là est innocente, et jusqu'à présent a suffi à m'étourdir.

Je partage absolument votre admiration quant au discours de Renan. Vous rappelez-vous m'avoir une fois demandé en quoi consistait précisément le ***style*** ? Eh bien, prenez, après le discours de Renan, celui de Mézières. Comparez-les, phrase à phrase. Et vous saurez à quoi vous

en tenir. Il y a la différence de la hauteur à la bassesse, du talent à la bêtise, du distingué au commun, d'un patricien à un cuistre. Je voudrais avoir une chaire de rhétorique pour démontrer par ce seul exemple en quoi consiste l'Art d'écrire.

Vous me parlez de Mme Plessy. La fréquentez-vous ? Que devient-elle ?

Mais c'est vous qui m'intéresse *[sic]*. Votre billet était bien gentil, mais trop court. Bavardez donc un peu avec moi si vous avez le temps. – Et il faut trouver ce temps.

Vous ne me verrez pas avant un mois, ou six semaines. Les escaliers de Paris m'épouvantent.

Je baise vos deux belles mains, tendrement.

Votre vieil amoureux

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] lundi 7 [avril 1879].

Je ne puis faire encore que quelques pas dans mon jardin. Mais mon médecin me jure que dans un mois, je serai capable de monter mon effroyable escalier de Paris ! – Ainsi soit-il ! Depuis quinze jours j'ai atrocement souffert d'une dent. Mon dentiste m'a fait attendre quarante-huit heures ! – Et d'hier, seulement, je suis débarrassé de mon domino – un des derniers ! De plus, j'ai aujourd'hui une douleur de reins qui me fait ressembler à un Z. Voilà mon bilan physique.

Le vôtre me paraît encore pire ? Pauvre amie ! La vieillesse (nous y sommes) n'est pas drôle ! – Et comme

vous, je trouve la vie bien lourde ! Si au moins, elle était tolérable. Mon ambition maintenant ne va pas plus loin.

Je ne partage pas votre admiration pour le livre de Mme Adam. Vous avez vu ce qui n'y est point. Dans quel monde cela se passe-t-il ? Comment admettre des Grecs modernes qui sont païens ? Bref, je n'y ai rien compris, sauf le paysage.

Par ***mesure d'hygiène*** lisez donc tout de suite le 2e volume de mon ami don José-Maria de Heredia (***Conquête de la Nouvelle-Espagne***. L'entrée et la sortie de Mexico vous éblouiront comme un conte de Fées). Vous connaissez le premier, n'est-ce pas ?

Mme de Maupassant n'est pas venue. Son mari, un assez pauvre sire, vit encore. Elle a une santé déplorable et (maintenant) très peu de fortune. C'est un des meilleurs êtres qui existent, une amie d'enfance à moi. J'aime son fils tendrement parce qu'il ressemble à son oncle Alfred Le Poittevin. Jamais je ne leur ai entendu dire qu'ils eussent une parente à Villenauxe.

Après trois mois et demi de lectures sur la philosophie et le magnétisme, je me propose de commencer ce soir même (j'en ai la ***venette***) mon chapitre ***VIII*** qui comprendra la gymnastique, les tables tournantes, le magnétisme et la Philosophie jusqu'au nihilisme absolu ; le IXe traitera de la Religion, le Xe de l'Éducation et de la morale, avec application au Bonheur général de toutes les connaissances antérieurement acquises. – Restera le second volume, rien que de notes, elles sont presque toutes prises. Enfin le ch[apitre] XII sera la conclusion en trois ou quatre pages. – J'aurai donc à vous lire au mois de mai (vers le milieu ou la fin de mai n'est-ce pas ?) la fin du ch[apitre] II, les Sciences

(III), l’Histoire (IV), la Littérature (V), la Politique (VI) et l’Amour (VII). – Sans compter le ***Dictionnaire des idées reçues***, entièrement fait, et qui doit être placé dans le second volume.

***

Quelle jolie leçon de rhétorique on ferait avec les discours de Renan et de Mézières ! Mais pourquoi Renan s’est-il présenté à l’Académie ? Quelle modestie ! Quand on est quelqu’un, pourquoi vouloir être quelque chose ?

Amitiés au mari. Et tout à vous

du fond du cœur.

GVE.

6 h[eures] du soir.

Je r’ouvre ma lettre pour vous dire que je viens de recevoir la vôtre du 5. – J’ignorais le paragraphe de Daudet. Merci. « Je te reconnais bien là Marguerite ! » Vous avez toutes les délicatesses du cœur et de l’esprit aussi…

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] lundi 7 [avril 1879].

Mon bon cher Vieux,

Je lis dans *Le Temps* de dimanche (hier) que M. Tourgueneff est revenu à Paris.

Il me tarde de vous embrasser. Quand venez-vous ? (Selon votre promesse du mois de février.) Nous en avons long à dégoiser !

Ma nièce, qui a passé la semaine avec moi, vient de partir il y a une heure. J'attendais son départ pour dire à Zola et à Charpentier qu'ils peuvent maintenant me faire leur visite. Mais comme je tiens avant tout à la vôtre, j'attends un mot de vous pour leur ***assigner*** un jour. Qui vous empêche de venir tout de suite ? En tout cas, un mot n'est-ce pas ?

Je vous embrasse.

Votre vieux G. FL. éclopé.

Hier, je me suis fait arracher une de mes dernières dents, et aujourd'hui j'ai une grande douleur de reins, un lumbago.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi, 6 heures et demie [7 avril 1879].

Je pense que si vous ne venez demain mardi que par le dernier bateau, nous n'aurons pas fini de dîner avant dix heures et nous ne pourrons guère travailler le soir ? Prenez donc celui qui arrive ici vers deux heures.

Mon domino a été extrait de ma boîte hier. En revanche, j'ai mal aux reins.

N'importe ! Je commence ***ce soir*** mon chapitre VIII, tous les livres étant lus et les notes prises.

Mon Bardache me sortira du bain mercredi matin.

Caroline m'a quitté à midi. Voici cinq heures que j'écris des lettres.

À demain.

Votre vieux GONNOR.

À MAXIME DU CAMP

[Croisset, vers le 7 avril 1879.]

[…] J'entame mon huitième chapitre ; après celui-là, encore deux, et puis le second volume, qui ***est fort avancé***. […]

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 9 avril 1879.]

Voici ce que Popelin m'envoie – je trouve cette attention pour moi charmante.

Ma pauvre fille, est-ce que la chance tournerait ? Va-t-il enfin nous arriver un peu plus de bonheur ?

J'ai commencé mon chapitre avant-hier.

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

Mercredi, 1 h[eure].

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi, 3 heures [9 avril 1879].

Nos deux lettres se sont croisées, mon bon cher vieux. Je ne pourrai pas aller à Paris avant ***un mois ou six semaines***. Attendre à vous voir jusque-là, serait bien long.

Dites-moi quand je dois avoir enfin le plaisir d'embrasser mon bon Tourgueneff, parce qu'après votre visite j'écrirai à Zola et à Charpentier de venir déjeuner à Croisset.

Arrangez-vous 1° pour rester quelque temps sous mon toit : nous avons démesurément à causer ! et 2° j'ai à vous lire trois chapitres.

D'ici là je vous embrasse. Votre

Popelin m'a écrit ce matin que le portrait de M. Cloquet par ma nièce était reçu. Tant mieux ! Remerciements à Viardot.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 11 h[eures, 10 avril 1879].

Non seulement reçue, mais sur ***la cimaise*** et à une « place distinguée » puisque Mme Commanville a le n° 2. Viardot a eu la gentillesse de m'écrire cela hier ! Je reçois sa lettre en même temps que la tienne. De plus une de la Princesse qui s'en réjouit – et ajoute : « Je n'ai pu encore la joindre. »

Ton vieux est bien content de ton admission. Le portrait sera donc regardé, premier point, puis admiré, espérons-le ! Par conséquent, il t’en viendra d’autres.

***

J’ai reçu, aussi, ce matin une lettre de MM. Faucon, Pécuchet et Cie me prévenant que les 1 500 francs de M. Com[manville] sont protestés. Je leur réponds immédiatement pour savoir en quels termes il faut que je leur écrive, car je continue à n’y comprendre goutte ! – Quelles garanties puis-je leur donner, puisque je n’ai plus rien ? – Et ils le savent aussi bien que moi ! Quelle valeur a ma signature ? Que représente-t-elle ? C’est idiot.

Je n’ai plus la force physique de m’en irriter. – Mais je sens que je m’en vais tout doucement par cette plaie suppurante – qui ne se ferme pas.

La semaine prochaine aurai-je une réclamation de de Fiennes ? J’y songe. Comment faire de l’art dans des conditions pareilles !

Mon pauvre Laporte m’a fait peine à voir mardi soir. Le matin, il avait appris que la place d’inspecteur lui échappait. Il n’est porté par la Commission que le 2e sur la liste ! et, donc, ne sera pas nommé. Ils étaient 72 candidats ! – Il m’a l’air à bout de ressources – et ne sait pas où il trouvera de l’argent pour payer les frais d’hypothèque sur sa maison de Couronne si Faucon en exige une. – Je voudrais ne pas penser à tout cela ! J’avais commencé mon chapitre – qui allait bien. V’lan ! me voilà retombé. Que d’efforts il faut faire ! pour continuer à vivre.

Mme Pasca, maintenant à Rouen chez Mme Lapierre, est très malade – et ne jouera pas chez la Princesse la pièce de

Guy. Ça me contrarie beaucoup. Ces deux dames viendront déjeuner chez moi dimanche – et « m'apporteront des primeurs ».

Le temps est splendide. Les lilas vont fleurir, et en dépit de tout quelque chose du printemps vous entre dans le cœur. Le séjour de Croisset te serait plus hygiénique que celui de la capitale, pauvre Loulou. Le dernier que tu y as fait n'était pas assez long. Quant à ta migraine d'hier, pourquoi t'avises-tu de recevoir Casse-Robine, – dont la légèreté est capable de tuer un rhinocéros ?

Ce sont les journaux de Paris qui ont dit que j'assistais à Rouen à la 1re de ***L'Assommoir*** ! – Depuis ton départ re-lettres d'amis m'en félicitant. Mais plus modeste que le p[ère] Monsabré (à propos de la réception de Renan), je ne réclame pas pour si peu.

Mon rhumatisme m'est tombé dans le genou droit. Mon pied continue à enfler un peu chaque soir. – J'ai essayé toutes les chaussures que je possède. Aucune ne peut me convenir. Je suis donc réduit aux pantoufles pour longtemps. De cela, je m'en moque.

Eh bien, et la place (ou les places) pour Ernest ? Et l'arrangement ***définitif*** ! avec ses créanciers ?

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 11 h[eures, 12 avril 1879].

Voici le reçu signé et paraphé. Et je viens d'écrire à MM. Faucon Pécuchet et Cie, une lettre dont ils m'ont envoyé le modèle !

Cet ***acte de commerçant*** que j'accomplis régulièrement tous les mois, sans en comprendre le sens pratique, m'exaspère de plus en plus. On ne refait pas son tempérament. N'en parlons plus ! mais c'est dur ! – Une jambe cassée n'est rien à côté, ni même un mal de dents. Je me les ferais toutes arracher avec une volupté reconnaissante à la condition qu'on ne me parlerait plus d'argent, tonnerre de Dieu ! Le reçu de notre locataire m'est même désagréable à signer ***(sic)***.

– Je viens aussi d'écrire à Mme Lapierre pour stimuler son légitime.

***

Hier, Monsieur a fait maigre et s'en est bien trouvé. J'ai eu la tête très lucide toute la journée. – Pas un bruit sur le quai, pas un bateau sur la rivière – rien – silence absolu, et aucune lettre à écrire ! Aussi ai-je travaillé jusqu'à deux heures du matin. Résultat : une page et la préparation de deux autres. C'est là ce qu'il me faut : l'écartement de toute manifestation extérieure. Et j'ose dire de toute relation humaine. Je suis de moins en moins pressé d'aller à Paris. – D'ailleurs, ma jambe enfle dès que je marche un peu. Et hier soir elle me faisait souffrir. Je crois que c'est un rhumatisme qui se porte sur l'articulation ?

Cependant je voudrais bien voir le portrait de ma pauvre fille sur la cimaise.

***

Tourgueneff ne répond pas à deux lettres que je lui ai écrites. Cependant je voudrais savoir quand il viendra, à cause de Charpentier et de Zola – qui depuis longtemps attendent une invitation à déjeuner. – Après eux, j'aurai de Goncourt. Le silence du Moscove me gêne. Tâche d'en tirer quelque chose.

Je t'embrasse.

VIEUX.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 12 avril 1879.]

Chère belle,

Est-ce vrai, ce ***mieux*** dont vous me parlez ? Pourvu que ce ne soit pas encore un leurre ? N'importe, votre bonne lettre m'a desserré le cœur. Je n'exagère pas en vous assurant que votre maladie a été cet hiver mon plus grand tourment, mon inquiétude permanente. Sans cesse, je vous voyais avec un bandeau sur l'œil, – ou dans l'obscurité, au milieu de votre chambre. Et pleurant, vous désolant, – j'aurais voulu essuyer ces larmes qui coulaient sur votre belle et bonne mine. Pauvre chérie, la vie n'est pas douce ! – Et pour ma part, j'en suis repu à en vomir.

Notre amie Alice [n'a] pas l'air, non plus, bien folâtre. Elle renonce à jouer chez la Princesse la petite pièce de Guy – décision qui me contrarie beaucoup. Tâchez de la faire revenir là-dessus, quand vous la verrez. Que devient-il, notre jeune auteur ? Je m'étonne de son silence ! Dites-le-lui.

Mon pied enfle dès que je marche et je ne peux mettre que des pantoufles. Aussi, ne sais-je encore quand je pourrai aller à Paris. La semaine dernière, on m'a arraché un de mes derniers dominos ! Je souffrais atrocement depuis quinze jours mais tout cela n'est rien, près d'autres chagrins. Ça n'attaque pas le fond de l'individu.

Je me suis remis à *écrire* depuis lundi dernier, et votre Excessif s'en trouve bien.

Mais en voilà assez. Ne vous fatiguez pas à me lire. Je vous baise sur les paupières, tout doucement.

À vous de corps et d'âme.

Votre

Samedi midi.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, 15 avril [1879 ?].

[…] Et *ces épreuves* ? Voilà trois semaines que je n'ai rien reçu ! En finirons-nous ! […]

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir [16 avril 1879].

Réponse aux questions de mon Loulou :

1° Non ! Laporte n'est pas à Paris. S'il n'y va pas c'est à cause de la maladie, à nous connue et qui s'appelle « faute d'argent ». Mais pourquoi cette demande ?

2° Lapierre me fait l'effet de ne plus vivre avec sa femme, tant il fait des absences fréquentes dans la capitale ? Il se pourrait que la lettre d'Ernest ne lui soit pas encore parvenue ? – Mme Lapierre m'a dit que toutes les places (sauf peut-être celles qui rapportent 1 200 francs) étaient données ***depuis un an***. N'importe, j'engage ton mari à lui re-écrire.

3° Quand tu auras le temps, envoie-moi le livre du sieur Anatole France. Sa lettre était pour me l'annoncer.

4° Mon déjeuner de dimanche n'a pas été ce que tu crois ! – Ah ! Sais-tu ce qu'ont fait mes deux anges après le repas ? – Un somme ! L'une (Mme Pasca) sur mon divan et l'autre (Mme Lapierre) dans un fauteuil ! Pendant qu'elles dormaient j'ai travaillé à ma table, tranquillement comme un petit père tranquille. Rien de plus vertueux – et de plus commode ! Leurs provisions de bouche étaient d'ailleurs excellentes – et abondantes. Il m'en est resté jusqu'au surlendemain.

Ton Vieux a eu ce matin une colère violente au spectacle du 1er n° de ***La Vie moderne***, rédacteur en chef Bergerat, éditeur Charpentier. Tu n'imagines pas une infection pareille. C'est encore plus ignoble que ***La Vie parisienne***, cette merde à la vanille ! Mon premier mouvement a été d'écrire une lettre d'injures à ces messieurs, en les priant d'ôter mon nom de dessus la couverture. Car elle le salit. Mais j'ai eu peur d'avoir l'air de ***vouloir poser*** ! et je me suis abstenu. N'importe ! J'en suis encore ***indigné (sic)***.

La lecture de la *Correspondance inédite* de Berlioz m'a remonté. *Lis-la*, je t'en prie. Voilà un homme ! et un vrai artiste ! Quelle haine de la médiocrité ! Quelles belles colères contre l'infâme bourgeois ! Quel mépris de *On* ! Cela vous enfonce les lettres de Balzac, de 36 mille coudées ! Je ne m'étonne plus de la sympathie que nous avions l'un pour l'autre. Que ne l'ai-je mieux connu ! Je l'aurais adoré !

Sens-tu la beauté des funérailles de Villemessant ? Embaumement comme celui d'un Pharaon – messe dite par un évêque, la gare du chemin de fer transformée en chapelle ardente – « retour des cendres » à Paris – et demain quel enterrement !… Et tout cela pour une des plus sales canailles de notre époque ! Mais il disposait d'une « immense publicité », inclinons-nous.

Et Pinard ! mon ennemi, ce saint homme, auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, et que Mlle Delaporte a mis à la sienne (de porte), vu ses manières trop galantes – oui ! Pinard, l'ancien ministre, communiant dimanche dernier à Notre-Dame, avec Mgr le duc de Nemours, n'est-ce pas beau ? Tout cela (sans compter le reste) me donne envie de crever, puisque c'est plus fort que nous.

***

Merci des cent francs remis au concierge.

***

Ne vous préoccupez pas de mon arrivée à Paris. Le monde m'attire de moins en moins, et ne sais-je quand je me résignerai à monter dans un wagon. L'idée même de franchir mon seuil m'est désagréable. Il se pourrait bien que je reculasse mon voyage jusqu'à l'automne ? Je finirai par

ressembler au chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui n'était pas sorti de sa chambre depuis trente ans « par l'incommodité de sa mélan*ch*olie ».

Adieu, pauvre fille, je te bécote.

VIEUX.

Le gonflement de mon articulation ne diminue pas, bien qu'en dise Fortin – et tous les soirs je souffre un peu.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mercredi soir [16 avril 1879].

Mon vieux chéri,

Aucune nouvelle de Tourgueneff. Notez qu'il devait avant-hier m'écrire pour m'annoncer son arrivée. Mais ce brave ami est le plus inexact des hommes ! Je ne suis pas bien sûr qu'il vienne dimanche ?

En tout cas, quand voulez-vous venir ? ne devez-vous pas être au Conseil général à partir de lundi ? Cela nous remettrait bien loin !

Ah, m… ! Débarquez sur mon ponton samedi soir, fichtre !

J'oubliais que le dimanche est le jour des vassaux de Monseigneur ! Enfin quand ?

Et je vous embrasse.

Rien de neuf.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] mercredi soir 16 [avril 1879].

Princesse,

Vous avez bien raison ! Des œuvres comme ***Ruy Blas*** vous rafraîchissent le sang ! Cela vous sort de la crasse littéraire qui nous entoure. Il n'y a de Beau que le Beau, quoi qu'on dise.

Je vous trouve un peu sévère pour Renan, car son discours est un « joli morceau » bien que selon moi, il ait un peu trop louangé l'Académie. –

Et je ne partage pas votre pitié pour Villemessant. Ah ! mais non ! pas du tout ! Des hommes comme lui ont fait beaucoup de mal, ont été de véritables pestes. N'ayons pas d'indulgence pour les coquins heureux ! Villemessant, Girardin, Buloz, Marc-Fournier et deux ou trois autres, voilà les gens qui ont le plus avili de choses, le plus désespéré les artistes. Quant au ***Figaro***, et à tout ce qui y tient de près ou de loin, je le hais, cordialement. Son inventeur est crevé, tant mieux ! Voilà le fond de mon opinion.

On m'a envoyé ce matin le 1er numéro de ***La Vie moderne***, rédacteur en chef : Bergerat. Cette feuille me paraît encore plus infecte que ***La Vie parisienne*** du chemisier Marcelin – ce qui n'est pas peu dire. Par bêtise, j'avais autorisé ledit Bergerat à mettre mon nom sur la couverture. Je le regrette bien maintenant. Je n'ai pas de chance avec les gendres de mon pauvre Théo.

Au reste, je ne comprends plus rien à rien. Pourquoi ce nouvel attentat contre l'empereur de Russie ? Dans quel but ? C'est idiot et horrible.

Pourquoi l'élection Blanqui ? Pourquoi le retour des Chambres à Paris ? – mesures dont peuvent se réjouir les ennemis de la République. Le monde devient fou décidément.

Une chose m'a pourtant un peu remonté le moral aujourd'hui : à savoir la *Correspondance inédite* de Berlioz. Quel homme ! et quel véritable artiste ! Quand on pense à tout ce qu'il a souffert, on ne devrait plus se plaindre.

Pinard communiant dimanche dernier à Notre-Dame, en compagnie du duc de Nemours, ne vous fait-il pas rêver ?

Je ne connais rien de bon sur la terre que vous, ma chère Princesse – et je vous baise les mains dévotement, car je suis

Votre vieux dévoué

À MAXIME DU CAMP

[Croisset,] mercredi 16 [avril 1879].

Mon cher vieux,

Merci de ton 3e volume. On en voudrait dix comme ça, tant c'est amusant ! bonne narration, jolis détails, parfait. On est collé sur les pages. Mais au risque de rabâcher, pourquoi ***as-tu blâmé*** ces sinistres imbéciles, quand tu les représentes si blâmables ? – C'est naïf ! Tu leur permets de récriminer contre toi, quand il eût été si facile de leur clore le bec. À quoi bon quand tu parles du drapeau rouge l'appeler « une loque, un haillon », c'était un drapeau rouge tout bonnement et qui n'avait pas même le mérite d'être en lambeaux, comme il sied à ce genre de symboles. Pourquoi à propos

des gueuses dansant sur la place de la Concorde faire précéder « débauche » de « hideuse » (ou d'« horrible ») ? Je n'ai pas là ton livre. Je l'ai prêté à mon médecin. – Sois tranquille, on est convaincu, d'après ta description, que la débauche était chouette.

À part ces remarques de pion, je m'incline et applaudis.

Quant à ma quille, je commence à appuyer dessus. Mais j'en souffre encore. De plus je me suis fait extraire de la gueule un de mes derniers dominos (style naturaliste). J'ai eu un lumbago, et j'ai encore un rhumatisme.

Après trois mois de lectures exclusivement philosophiques je me suis remis à écrire. J'entame mon 8e chapitre, après celui-là encore deux – et puis le second volume, lequel est fort avancé.

Ne sais-je encore quand j'irai à Paris ! À quelle époque partez-vous pour Bade ?

Ah ! pauvre cher vieux si tu savais, comme dans ma solitude je pense au vieux temps et par conséquent à toi ! L'océan des souvenirs me submerge. Je m'y noie.

Est-ce que les funérailles de Villemessant ne te font pas doucement rêver…

Et Pinard, *mon* Pinard (l'inventeur de Gambetta pour le plus grand bien de l'Empire) communiant à Notre-Dame, dimanche dernier avec Mgr le duc de Nemours… farce… farce !…

Embrasse le Mouton pour moi et qu'elle te *le* rende.

Ton vieux

KARAPHON.

À MARIE RÉGNIER

[Croisset, 16 avril 1879.]

Ma chère confrère,

Primo : Félicitations au double bachelier, ou plutôt à ses père et mère. C'est une belle épine tirée du talon et je comprends votre joie, moi qui étais né avec toutes les vertus domestiques. Mais la littérature m'a empêché de donner carrière à mes vertus comme à mes vices.

Il faut pourtant que je lâche la bride à mon indignation (jolie phrase). On m'a envoyé ce matin le premier numéro de ***La Vie moderne***. Elle me paraît encore plus infecte que ***La Vie parisienne*** du chemisier Marcelin ! Comme doctrines, langage et réclames (jusqu'à la petite fantaisie du docteur Lambert), c'est complet ! Et moi qui ai eu la bêtise de leur laisser mettre mon nom sur la couverture !

Est-ce que les funérailles de Villemessant ne vous font pas rêver ? Embaumement comme pour un pharaon, messe dite par un évêque, la gare transformée en chapelle ardente, « retour des cendres » à Paris, et demain discours, panache, musique et foule immense, j'en suis sûr. Il jouissait « d'une immense publicité ». Inclinons-nous. Moi, je ne me suis jamais incliné. Je n'ai pas plié le genou devant cette institution.

Et Pinard, mon ennemi Pinard, l'auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, Pinard qui a inventé Gambetta (pour faire du bien à l'Empire) ! cet excellent M. Pinard communiant dimanche dernier à Notre-Dame en compagnie de Mgr le duc de Nemours ! Farce ! Farce !

Quant à ma quille, je commence à marcher, pas très gaillardement il est vrai, et je ne sais pas encore quand j'irai à Paris, ni même si j'irai le mois prochain. Rien ne m'y attire, ou plutôt tout m'y dégoûte.

Une chose m'a pourtant retapé aujourd'hui : la lecture des lettres de Berlioz ! Quel artiste et quel haïsseur du bourgeois ! Quand on voit tout ce qu'a souffert ce grand homme, on ne doit plus se plaindre.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 17 avril 1879.]

Tourgueneff m'écrit ce matin qu'il viendra ***mardi*** pour s'en retourner jeudi.

Donc, mon bon, avisez.

Je vous embrasse.

Votre GÉANT.

Jeudi, 2 h[eures].

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de lundi [21-22 avril 1879].

Chérie,

Je viens de ficeler le Berlioz. Il partira demain matin. Tu le remettras à Sabatier en le remerciant beaucoup. Peu de livres m'ont plus ***édifié***.

Quant à la vérité sur les mauvaises dispositions de mes ami*es* à ton endroit, ce n'est pas « au bon Flau » qu'on la dira – si toutefois il y a quelque chose à dire ? Demande à mon ***disciple***, il est discret, on peut se fier à lui.

Que devient-il, mon disciple ? Je n'ai de lui, et depuis longtemps, aucune nouvelle.

Jeudi, je vais enfin dîner rue de la Ferme – et comme ***j'ai peur*** j'emmène… ma Bonne ! – oui ma Bonne pour me soigner en route ! – La bonne du célibataire podagre ! Cet accompagnement de la décrépitude, cet accessoire du scheik européen…

Le Moscove, qui devait venir demain, me remet à vendredi. Manquera-t-il à ce nouveau rendez-vous ? Problème.

***

Chevalier vous envoie demain une barrique de cidre.

***

Je n'en ai pas fini avec les funérailles de Villemessant. Sais-tu qui tenait un des cordons du poêle ? Halanzier !… Ainsi, juge. –

Pauvre Berlioz ! pauvre cher grand Homme ! On lui a rendu moins d'honneurs.

Ce qui me charme en lui, c'est sa colère permanente. Il savait haïr – et admirer, deux rares vertus ! – Quel rugisseur !

Il est un peu tard – et temps de se coucher.

Adieu, ma chérie.

VIEUX t'embrasse.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de lundi [21-22 avril 1879].

Tourgueneff qui devait venir demain mardi me remet à ***vendredi***.

Eh bien, et vous, espèce de joli cavalier, quand vous verrai-je ?

Jeudi, je vais dîner rue de la Ferme. Je ne pense pas que Tourgueneff reste au-delà de lundi matin ? Ce sera même beaucoup pour lui.

Continuez à remplir la Préfecture de vos lumières, l'Hôtel de France de vos ***lazzis****, les lupanars de vos décharges, et croyez, monsieur et cher confrère, etc.

* Oui, oui ! Valère ***fait le farceur à table d'hôte*** pour obtenir les suffrages des Letellier, des Roquigny et autres Kons.

… Suis-je assez caustique, nom de Dieu ! Vieux chameau, je t'embrasse.

Et ***ils*** ont nommé Blanqui ! Quelles brutes !

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] jeudi [24 avril 1879].

Mon cher ami,

Voici mon bilan :

Ma jambe va bien. Cependant elle enfle tous les soirs. Je ne puis guère marcher au-delà de cent pas – et il me faut porter une bande autour des chevilles –.

De plus, je me suis fait arracher une de mes dernières molaires.

De plus, j'ai eu un lumbago.

De plus, une blépharite.

Et actuellement, depuis hier, je jouis d'un clou au beau milieu du visage.

À part tout cela, je vais bien.

Je me suis remis à écrire, et j'espère avoir fini mon horrifique chapitre VIIIe, au mois de juillet. Alors j'entamerai l'avant-dernier !

Quand irai-je à Paris ? Je n'en sais rien ! Pas avant le milieu de mai. – Si j'y vais ? Il faudrait pourtant que j'y all*asse* ! – En tout cas, vous me verrez cet été chez la bonne Princesse. C'est une chose inouïe, le mal que j'ai maintenant à me déplacer.

Charpentier m'a envoyé les deux premiers numéros de sa *Vie moderne*, que je trouve encore plus bête que la *Vie parisienne* ! Le *chic* perdra la maison Charpentier. Retenez cette prophétie.

Et le manifeste politique de Zola menaçant la République de sombrer, si elle n'arbore l'étendard du Réalisme ! Naturalisme, pardon. Drôle, drôle !

J'ai lu dans l'élégante Feuille de notre éditeur un fragment de votre roman *qui m'excite*. Quand il sera paru, le roman (ou même avant), seriez-vous assez Curtius pour

venir à Croisset ? J'y attends demain Tourgueneff. Zola et Charpentier m'ont également promis de venir déjeuner un dimanche.

Hennique fait des conférences, maintenant ?

Nous sommes des Fossiles, mon cher ami, des restes d'un autre monde. Nous ne comprenons rien au mouvement !…

Je vous embrasse.

Votre vieux

« Tou… ou… jours… jeune ! »

(Illusion qui dénote le sheikisme.)

***

Lisez la *Correspondance* de Berlioz ! Peu de livres m'ont plus *édifié*. Il rugissait, celui-là ! – et haïssait le médiocre. Voilà un Homme !

***

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de vendredi [25-26 avril 1879].

Ma Belle et chère amie,

Vous manquiez bien, hier, à « cette petite fête de famille » qui a été babylonienne de luxe et de fantaisie. Je

laisse à ses auteurs l'orgueil de la décrire. Mais le plus ***doux*** a été votre épître trouvée, sous ma serviette en m'asseyant.

L'assurance que vous allez mieux m'a détendu le cœur, pauvre chérie ! – Ah ! quel hiver !

Vous ne savez pas la suite de mes maux. Car après m'être fait arracher un des derniers dominos de ma pauvre gueule (style naturaliste) j'ai eu un tour de reins, – puis, mal aux paupières – et actuellement je jouis d'un clou au milieu de la face, à la gauche du nez. Voilà. Savez-vous comment mon médecin Fortin m'appelle ? « une grosse fille hystérique », ce n'est que trop vrai ! Que ne suis-je, au moins, nymphomane ! ***Ça*** se guérit par l'usage.

Malgré tout, je me suis remis à écrire. Si piètres que soient mes fictions, elles valent mieux que l'accablante réalité. La recherche des phrases fait qu'on oublie le regret des choses – et peu à peu, la vie s'écoule. Tant mieux !

Les funérailles de Villemessant ont pourtant apporté dans la mienne un élément de gaieté ! En avez-vous lu le détail ? Était-ce assez beau ! Halanzier – (mon Halanzier) et Lachaud tenant les cordons du Poêle, sublime ! J'oubliais Haussmann qui représentait la Ville de Paris ! – Imaginez-vous dans le Paradis le dialogue entre Villemessant et le Père Éternel : – Sujet de poésie digne du Dante !

Et je songe amèrement qu'il y avait ***9*** personnes à l'enterrement d'Henri Heine ! Oh ! Public ! Oh ! Bourgeois ! Oh ! Crapules ! – Ah ! misérables !

Votre Polycarpe ne se calme pas, du tout. ***Au contraire !*** Mais si vous voulez connaître quelqu'un de bien plus Polycarpe encore, lisez la ***Correspondance inédite*** de Berlioz !

Les paupières me cuisent, – ma chère belle, je baise les vôtres. – Et les bras – et le reste.

Votre G.

Quand nous verrons-nous ?…

Je ne sais pas encore à quelle époque du mois de mai j'irai à Paris ? – Ni même si j'irai ? À part vous, rien ne m'y attire. D'ailleurs tout dépend…

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, minuit [25-26 avril 1879].

Que dis-tu de Tourgueneff qui devait d'abord venir dimanche, – puis ç'a été pour mardi, ensuite pour vendredi, – et maintenant c'est pour dimanche prochain. Cette habitude de toujours manquer de parole me donne le vertige. Je n'y comprends goutte…

***

Une commission, mon Loulou, pendant que j'y songe. Quand tu passeras rue Saint-Honoré devant ***La Civette***, entre z'y ! et demande à la débitante, Mme Renard, si elle ne pourrait pas (lorsque je l'en avertirai) m'expédier à Croisset 2 paquets de tabac dans une feuille de plomb. – Et comment la payer ? Tu lui expliqueras les voies et chemins.

***

Eh bien, oui, j'ai été hier dîner rue de la Ferme avec ma ***Bonne*** (Mme Lapierre avait invité personnellement Suzanne). La voiture m'a extrêmement gêné. Le mouvement des roues,

et les cahots me faisaient mal dans le pied et le grand air m'étourdissait. – Seul, je n'aurais pas continué.

On m'a reçu avec des honneurs, choisis, – car c'était la S[ain]t-Polycarpe. Lapierre s'était déguisé en Bédouin, Mme Lapierre en Kabyle – et le chien de Mme Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. – Au dessert on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive S[ain]t Polycarpe ! » – toast avec du champagne. – Après quoi Mme Pasca a déroulé un grand morceau de papier et a lu des vers à ma louange, composés par Boisse (qui était le seul convive avec Houzeau).

Les amphitryons ont été bien aimables, mais les mets, atroces. – Mauvais cidre – et crevettes pas fraîches.

Tu sauras que je m'en gorge tous les jours (de crevettes) – ne pouvant plus manger de viande. Fortin m'appelle, plus que jamais, « une grosse fille hystérique » – et comme il m'est poussé un clou abominable en plein visage, il m'a purgé ce matin. Au commencement de la semaine j'ai eu mal aux yeux, au point d'employer un collyre. Voilà, et je dis comme Oreste :

« Oui ! je te loue, ô Ciel, de ta persévérance. »

Mais tous ces maux-là ne sont rien près des autres, c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas jusqu'à l'âme.

Mme Lapierre m'a montré la lettre de Commanville à son mari. – La lettre écrite avant-hier, je crois. Et Lapierre m'avait envoyé le matin à Croisset son télégramme d'Évreux. Où en est-ce ?

Je ne doute pas que ***mes amis*** ne fassent tout ce qu'ils pourront. – Aussi, mon Loulou, tu me permettras de trouver drôle tes piques à propos de visites plus ou moins rendues.

***

J'ai reçu le livre d'A. France, – et ***Le Figaro***, contenant l'élucubration de Zola. Tu as dû toi-même recevoir ce matin un article sur son article ? – La fin est louangeuse pour moi, et cruelle pour lui. Mais il devient trop grotesque. Quel mauvais goût que de parler toujours de soi !

Je suis en train de corriger les épreuves de ***Salammbô*** pour Lemerre. – Eh bien, franchement, j'aime encore mieux ça que ***L'Assommoir***.

Avant-hier visite de M. et Mme Censier. Censier ***gobe*** Zola, le gobe complètement, œuvres et théories – tant le succès en impose au Bourgeois !!!

Et le père Harel regrette Villemessant ! « C'est une perte ! » ***(sic)***.

La sœur Béatrix, tantôt, m'a demandé de tes nouvelles. Voilà tout.

Je t'embrasse.

Ton NONAGÉNAIRE.

N.B. Que devient mon ***Disciple*** ? – Impossible d'en avoir la moindre révélation. – Mystère.

***

Encore un bacio à ma pauvre niepce.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 25-26 avril 1879.]

Que dites-vous de Tourgueneff, qui m'a encore manqué de parole, aujourd'hui ? Il devait venir dimanche dernier. – Puis mardi, puis vendredi ; maintenant c'est pour dimanche prochain !

Qu'il n'en souffre pas lui-même à crever, voilà ce qui me semble vertigineux. Enfin !…

***

Mais ce n'est pas pour cela que je vous écris. Voici la chose.

Comme je disais hier rue de la Ferme que quelques-uns de MM. les conseillers généraux s'étaient proposé d'offrir un souper à Sarah Bernhardt, – on m'a ***nié*** le fait, sous prétexte que ces bonshommes auraient eu trop peur de se compromettre.

Rien ne m'est plus insupportable que ce genre de scepticisme ! Quand j'avance un fait, j'aime qu'on fasse semblant de me croire. – Et je tiens, mon vieux Bab, à avoir les preuves de celui-là. – Donc dites-moi ***les noms*** de nos élégants (avec détails) pour que je close le bec à qui de droit.

À bientôt, n'est-ce pas ? Je vous embrasse.

Votre

GÉANT.

Vendredi minuit.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [26 avril 1879].

Eh bien, mon cher ami, c'est le cas de dire comme dans Laurent-Pichat :

… J'attendrai

sans ajouter :

Que l'on fasse venir le cul-de-jatte André,

ce qui est une belle rime.

Merci de votre lettre. Elle m'a fait plaisir de toutes les façons. Mais, mon pauvre cher bougre, que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler ! comme si un bon vers n'était pas cent mille fois plus *utile* à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent ! Les idées simples sont difficiles à faire entrer dans les cervelles.

Oui, j'ai lu la brochure de Zola. C'est énorme ! Quand il m'aura donné la définition du naturalisme, je serai peut-être un Naturaliste. Mais d'ici là, moi pas comprendre.

Et Hennique qui a fait, aux Capucines, une conférence sur le Naturalisme !!! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

La Vie moderne me paraît encore plus bête que *La Vie parisienne*. Est-ce assez… artistique ! hein ? et les dessins qui n'ont aucun rapport avec le texte ! et la critique de Bergerat ! Je suis indigné que mon nom soit sur la couverture, mais j'espère que ce… n'aura pas la vie longue.

Une chose m'a réjoui : les funérailles de Villemessant. Quelle pompe ! Mais on n'y pense déjà plus. Le Peuple est ingrat.

Vous ne me verrez pas avant le 20 mai. Je veux, avant d'aller à Paris, en avoir fini avec le magnétisme, c'est-à-dire être à la moitié de mon chapitre. Mais irai-je à Paris ? Franchement, rien ne m'y attire, sauf vous, mon cher Guy.

Je continue à n'être pas d'une gaieté excessive et je vous embrasse avec toute la tendresse dont est capable le cœur de votre vieux.

Est-ce que Huysmans a été choqué de ma lettre ?

Lisez donc la ***Correspondance*** de Berlioz. Voilà un homme ! et qui exécrait le bourgeois ! Ça enfonce Balzac !

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi matin [26 avril 1879].

Mon cher vieux,

C'est pour le coup que vous allez me traiter de poire molle, de chiffon, de loque, etc. – et j'ajoute que vous aurez raison. – Cependant écoutez-moi – ***avant*** de frapper. (Je me distingue en ceci de Thémistocle.) – Tout mon monde part aujourd'hui – et j'aurais été libre – ***mais*** Paul Viardot donne demain son concert (ce que j'avais oublié) – et je ne puis me dispenser d'y assister. – Mardi soir je dois faire une lecture (à notre Société de protection des artistes russes) – dans un but de bienfaisance ! – Je pourrais donc venir mercredi… ***Mais*** à un dîner sardanapalesque que Zola nous a donné avant-hier – il a été arrangé que lui, Daudet, Goncourt et moi, nous irions chez vous ***dimanche*** (pas demain, une

semaine plus tard) – nous arriverions pour le déjeuner – ils repartiraient le soir et moi, je resterais avec vous toute la journée de lundi. – À présent – comme vous avez le droit de ne plus avoir confiance en moi – je me soumets humblement à vos invectives. – Mais je crois cette fois-ci que la chose tiendra bon !

Et sur ce, je vous embrasse et suis

votre

IV. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] dimanche matin [27 avril 1879].

Non, je ne vous invectiverai pas ; mais si vous saviez ***le mal nerveux*** que vous me faites, vous auriez des remords. J'omets les malédictions de ma cuisinière à votre adresse.

Vos motifs me semblent grotesques, mon cher ami. Il me semble, par exemple, que le jeune Viardot peut jouer du violon sans vous, et que votre compagnie ne lui est pas indispensable.

Franchement, vous êtes désagréable en proportion de la tendresse que j'ai pour vous, ce qui est beaucoup dire. Vous promettez votre visite pendant des mois ; vous manquez à votre parole, ***toujours*** ; puis, à peine arrivé, quand on croit vous tenir, vous repartez bien vite. Non ! Non ! ce n'est pas gentil.

J'ignore ce qui a été décidé au dîner sardanapalesque de Zola. Mais, mon bon, comme je ne possède pour toute livrée

qu'un seul domestique, qui est une femme, elle ne peut faire et servir un déjeuner pour six personnes. Il ***faut*** (!!!!) que je reçoive mes amis l'un après l'autre, et non tous à la fois.

Et puis, comment ! vous n'avez pas compris, vous, mon cher bon vieux, que mon bonheur serait gâté si je vous voyais arriver avec d'autres ? On ne tire pas un coup en public, nom de Dieu ! Mais vous êtes l'homme « des parties de plaisir », – tous les vices.

Bref, faites comme il vous plaira. Venez quand vous serez libre de toutes vos obligations, et ne me tourmentez plus en m'annonçant des joies qui ne se réalisent point.

Là-dessus, mon bon, je vous embrasse.

Votre vieux

G. FLAUBERT
blessé.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche, midi [27 avril 1879].

Vieux Bab,

Vais-je me fâcher avec Tourgueneff ?

Voilà depuis huit jours quatre fois qu'il me manque de parole (et quels motifs ! je vous montrerai sa lettre).

Voulez-vous venir ce soir me calmer en mangeant le dîner préparé pour ce cosaque ?

Ce n'est pas vous qui feriez cela !

Si vous ne pouvez ce soir, venez demain ou après-demain. Il m'ennuie de vous.

Quant à Tourgueneff, il m'annonce sa visite pour dimanche prochain.

À vous, cher vieux.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] nuit de lundi,
1 heure [mardi 29 avril 1879].

Problème :

1° Vous avez dû recevoir de moi une lettre vous demandant un renseignement rouennais ?

2° Hier j'ai envoyé Suzanne vous en porter une autre à l'Hôtel de France. Là on lui a dit que vous étiez au bureau de votre ***gondole*** (Hôtel d'Espagne) où déjà on venait de vous envoyer deux lettres.

Vous n'avez donc pas reçu mes deux épîtres, mon bon ? J'ai peur que la seconde ne soit perdue ? Pourquoi n'ai-je de réponse ni à l'une ni à l'autre ?

La dernière vous eût appris la conduite de Tourgueneff. En tout cas il ne viendra pas demain mardi. Si rien ne vous empêche, venez donc vous ! que j'embrasse.

Votre GÉANT.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 4 h[eures, 30 avril 1879].

Mon Loulou,

J'ai donné ce matin à Suzanne 200 francs et quand j'en aurai donné 100 autres pour mes chemises de toile et de flanelle il me restera zéro. Cette somme était destinée à payer ce que je dois pour la souscription Bouilhet !... Inutile de faire des commentaires,... mais c'est encore une coupe d'amertume !

Tourgueneff ne se doute pas de celle qu'il m'a fait boire dimanche. Franchement il m'a ***blessé***, me manquer de parole ***quatre fois*** dans la même semaine c'est se foutre de moi, trop cyniquement. Et le ton ***léger*** de sa lettre aggravait le procédé. Peut-être a-t-il été choqué de ma réponse ? tant pis ! Il m'a gêné, dérangé, troublé pendant quinze jours, et affligé comme conclusion. La faute en est à moi qui dans ma naïveté crois encore à l'affection des catins. N'en parlons plus. Mais c'est un ***deuil***. Je n'oublie ni le Bien ni le mal. Or cela est irréparable.

Quant aux Cloquet, leur conduite me paraît e***st***range. Attendons l'exposition – puis s'ils ne se fendent pas veux-tu que j'écrive à Girou de Buzareingues pour qu'il les incite au paiement ?

Je n'ai pas encore vu Achille, par la raison qu'il est encore à Paris.

Tu me parles de mon prochain voyage à Paris. Mais avec quoi y vivrais-je, pauvre Loulou ? – D'ailleurs, le cœur ne m'y entraîne pas. Je n'y ai pas ***maintenant*** grand besoin pour mon travail. – Et il sera plus sage de rester ici tout l'été, ou du moins jusqu'à ce que j'aie fini mon chapitre VIIIe. Je

ne demande plus au Ciel qu'une chose : la ***tranquillité***. Or je l'ai à Croisset, quand je ne vois aucun mortel, et que je ne suis pas relancé par une lettre… d'***Affaires*** !!!

R[aoul]-Duval m'a invité au Vaudreuil pour dimanche prochain. Je viens de m'excuser sur ma jambe, bon prétexte, et qui me servira longtemps.

Le bon Laporte (qui n'est pas un lâcheur celui-là) part pour Paris vendredi. Il ira te voir.

Je ne connais pas du tout M. Dillon.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset, 30 avril 1879.]

Mon cher ami,

Vous avez dû recevoir ce matin mon second envoi d'épreuves ? – Comme je ne suis pas fort en art typographique, je vous engage à le faire revoir soigneusement par quelqu'un d'expert.

Peut-être même, à cause des lignes supprimées, serait-il bon que vous me renvo***yassiez*** lesdites feuilles ?

Si vous trouvez que les notes finales (= ma lettre à Sainte-Beuve et les deux réponses à Frœhner) grossissent trop le volume, supprimez-les. Elles ont trait à la personnalité de M. Gustave Flaubert – donc elles sont inutiles. Arrière le ***je***.

Ce qui n’empêche pas que *je* vous serre la main cordialement, étant

votre

Croisset, 30 avril [18]79.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 30 avril 1879.]

Mon cher ami,

Je voudrais aller dimanche au Vaudreuil y souhaiter votre fête. Mais je ne puis encore faire des courses aussi longues. – Jeudi dernier, je me suis aventuré jusqu’à la rue de la Ferme. Le mouvement du fiacre m’a fait beaucoup de mal et le lendemain ma pauvre quille était très enflée. Aujourd’hui seulement, je peux re-marcher.

Mais comptez sur moi, cet été. Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Il m’ennuie de vous.

Respects et amitiés dans votre logis à qui de droit.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Croisset, 30 avril.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] jeudi 1er mai [1879].

Mon cher ami,

Je suis ***enchanté*** de votre bouquin !

Dans les premières pages je vous ai cherché quelques chicanes de détail comme « et avec », « sur eux », etc., puis, zut ! emballage complet. – Plusieurs fois, je me suis retenu pour ne pas pleurer, et cette nuit j'en ai eu un cauchemar ***(sic)***.

Ne pas avoir fait mourir Nello est d'un goût exquis, précisément parce que le lecteur s'attend à sa mort.

J'ai retrouvé toutes mes sensations de fracturé, – la douleur au talon, et la peur des béquilles. – Enfin mon cher ami, on n'aime pas vos deux frères. On les adore. Personne, je crois, ne comprend mieux que moi les ***dessous*** de votre bouquin. C'est ferme, rapide, coloré, très artiste – et pas artistique, Dieu merci ! – On voit vos personnages, le père Bescapé, sa femme, le chien, etc. Et *La Talochée* m'excite. La Tompkins est une bonne figure. – Bref rien de vulgaire dans les détails, et un chouette ensemble.

En revanche, je désapprouve la Préface – comme intention. Qu'avez-vous besoin de parler directement au Public ? Il n'est pas digne de nos confidences. « Cache ta vie », dit Épictète.

Autre histoire : Tourgueneff – qui, en huit jours, ne m'a manqué de parole que ***quatre*** fois, m'annonce ce matin sa visite pour dimanche.

Je compte ensuite sur la vôtre. – Et afin de jaspiner ensemble, plus commodément, sur la vôtre sans

accompagnement. Voulez-vous venir avant ou après le convoi Zola-Charpentier-Daudet ? Arrangez-vous avec lesdits sieurs ?

Vu l'insuffisance de mon personnel je ne peux pas recevoir plus de trois hôtes à la fois.

Réponse prochaine, hein ? – Et de nouveau bravo, bravissimo, mon cher ami. – En vous embrassant tendrement.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 10 h[eures, mai 1879].

Merci, mon bon cher vieux ! Cinq minutes avant l'arrivée du môme, je venais de recevoir 100 francs de Paris. L'argent me survient de deux côtés à la fois et moi qui me plaignais d'en manquer ! Cette abondance de richesses est-elle un symbolisme (ou mieux symbole) ? Croyons-le !

J'ai passé hier ***8 heures*** à ranger et brûler des lettres, une besogne depuis longtemps retardée. – Et les mains me tremblent d'avoir ficelé des paquets.

Après le brouillard, voilà un soleil splendide. Est-ce un autre présage ?

Adieu pauvre cher vieux – que j'aime comme il mérite d'être aimé, c'est-à-dire avec toute la tendresse dont est capable votre

GÉANT.

« Quand on croit qu'il décharge, il a sué des mains. »

(Su-é.) Tel est le vrai vers.

« Moi, je pars ! »

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset, 4 ou 11 mai 1879.]

Un mot, seulement.

Serez-vous à Paris vers la fin de ce mois et le commencement de l'autre ? Mon intention est de m'y rendre, dans quinze jours, ou trois semaines. – J'y resterai du 25 mai au 15 juin environ.

Comme j'ai envie de vous voir ! Que de choses j'ai à vous dire ! – Sans compter que je ***brûle*** de vous lire l'histoire de mes bonshommes.

Mille tendresses de votre vieil ami.

GVE.

Dimanche.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 6 h[eures, 6 mai] 1879.

Mon Loulou,

Le Moscove qui est parti ce matin m'a promis d'aller demain, entre quatre et six, te donner de mes nouvelles. –

Elles ne sont pas excellentes. – Non ! Ça ne va pas ! Ça ne va pas ! je suis trop triste. Quoi que je fasse, la mélancolie me submerge. Cette nécessité de me roidir sans cesse, m'épuise. Bref, je suis gorgé de l'existence. Voilà le vrai. Quand ma pauvre cervelle n'en peut plus de travail, que veux-tu que je fasse ? à quoi veux-tu que je pense ?…

Comme distraction j'attends un de ces jours une re-lettre de Faucon. Quand sera-ce fini ? Si ça continue encore un peu, je serai fini auparavant. – Et le procès de Guillot ? Où en est-ce ?

Puisque nous en sommes aux choses désagréables Mme Lapierre m'a prévenu qu'il ne fallait pas trop se fier à Pouyer-Quertier, qu'elle m'a l'air de tenir en piètre estime (*entre nous*). Donc Ernest ne ferait pas mal de chercher ailleurs – en attendant. – Si M. Dillon est du parti Bonapartiste, son ami Filheul doit pouvoir lui donner des renseignements.

Le cocher d'Achille est venu hier me prévenir que ses maîtres ne rentreraient que la semaine prochaine. L'attente de Galli n'était rien auprès de l'angoisse que me donne l'idée de ma prochaine Requête. Enfin !…

Ci-inclus une lettre qui m'a l'air sincère. Lis-la attentivement. – Si tu peux faire parvenir à Varin 20 francs tu m'obligeras. Réponse là-dessus, S.V.P. Depuis ce matin je ne fais que penser à Déville, au vieux temps et à tous ceux qui ne sont plus. Mon cœur est gros de larmes. – Et surtout, ma chère fille, *pas de morale*.

Inutile de « m'admirer » si je reste ici. Comment puis-je faire pour n'être pas admirable – tu es bien bonne. D'ailleurs, moi, je me trouve pitoyable.

Bonne pioche, au Louvre.

Je t'embrasse.

Ton VIEUX, bien vieux.

Ma jambe me fait mal. – Et le grand air m'étourdit.

Il me semble, quand je me meus, que je porte 500 livres. Je ***m'accable*** !

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mercredi matin [7 mai 1879].

Mon cher vieux,

Les « sprotten » n'arrivent que dans une semaine ; – en attendant je vous ai envoyé d'autres poissons suédois qui pourtant ne valent pas les « sprotten ». – Les deux livres partent aujourd'hui – et je verrai aujourd'hui votre nièce. – Les 3 chapitres que vous m'avez lus m'ont fait le plus grand plaisir, surtout le 2e et le 3e. – Travaillez ferme, remontez-vous le moral et arrivez ici dès que vous le pourrez.

En attendant – je vais aussi tâcher de travailler et je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi matin [8 mai 1879].

Mon Bab,

Moi non plus, ***ça ne va pas*** ! la tristesse me submerge ! mon bouquin ***m'accable*** ! J'ai quelquefois des maux de tête, comme hier soir par exemple, où il me semble que je vais crever, et des crises de larmes ! Enfin, c'est complet.

Tourgueneff est venu dimanche et reparti mardi matin. Il m'a paru très content de ce que je lui ai lu.

Allez donc voir Guy à son ministère, et tâchez de m'avoir des nouvelles de ce qui me concerne.

Vous me dites que vous êtes au bout de votre rouleau. Moi, mon bon, je n'ai même plus de rouleau.

Et il m'ennuie de mon Bardache atrocement.

Vous voyez par mon écriture que ma main tremble un peu. On a tant abusé de mes nerfs.

Ne revenez que quand vous aurez fini toutes ***vos*** courses. Écrivez-moi dès que vous serez à Couronne.

J'attends mon frère au milieu de la semaine prochaine !… ?…

Caro vous donnera deux paquets de tabac pour moi.

Je vous embrasse.

Votre vieux GÉANT peu gigantesque.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi matin [8 mai 1879].

J'ai reçu hier les deux boîtes, mon cher vieux. L'une est même à demi dévorée. Merci du cadeau. Mais encore plus merci pour les trente-six heures passées près de moi. Votre départ m'a laissé bien triste. « Ça ne va pas. » Je me sens profondément atteint. Ma vie est trop peu semée d'agréments. Et quant à mon bouquin, il m'accable. Le résultat, quel qu'il soit, ne compensera pas l'effort.

Aimez-moi toujours, mon cher grand. Je vous embrasse tendrement.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 4 h[eures, 10 mai] 1879.

Ma chérie,

Suzanne a reçu depuis le 1er avril 500 fr[ancs] (y compris les 200 de ce matin). Elle en a dépensé ***846*** – reste dû 346 francs 50 c[entimes]. Ses gages font 225. En dehors de la cuisine 181 fr[ancs]. Pour le mois de mars 98 fr[ancs] au boucher.

Si j'avais eu de quoi payer ma place au chemin de fer – et si je savais où coucher en arrivant à Paris je serais parti, ce matin même, pour la capitale, car voici ce qui m'arrive.

Un monsieur dont je ne peux lire la signature mais que je crois Paul Baudry le peintre (56, rue Notre-Dame-des-Champs), le ***B*** est fait comme une ***S***, m'envoie une lettre

archi-aimable, écrite, me dit-il, en collaboration avec About. Pourquoi About, je m'y perds. Bref, on m'avertit que le ministre me propose une place de conservateur adjoint à la Mazarine, 3 mille fr[ancs]. Pas de logement. « Vous garderez votre liberté tout entière, vous ne serez pas même astreint à venir aux bureaux. » On me prie de répondre immédiatement si cette proposition m'agrée. « Le détour que ***nous*** employons en ce moment est pour lui (le ministre) un hommage à votre fierté bien légitime. »

Mais pour répondre immédiatement il faudrait savoir qui m'écrit – et puis qu'est-ce que ***Nous*** ?

J'envoie l'autographe à Guy, afin qu'il me débrouille la question vivement. Comprends-tu combien je me mange le sang. – Et j'écris à Laporte d'aller voir, ***illico***, mon disciple.

Il n'est donc plus question de pension ? J'aime mieux ça. – Ce n'est plus une aumône. Sans doute 3 mille ne valent pas cinq mille – mais il y aurait peut-être moyen d'augmenter plus tard le traitement ? Quoi qu'il en soit, ma conscience sera plus en repos.

Il est très important que je réponde tout de suite. J'ai peur que ma lettre à Guy ne se trouve perdue. ***Préviens donc le susdit***.

***

Mme Achille m'écrit des lettres incompréhensibles – la dernière dément toujours la précédente. Ils m'ont l'air de rester à Paris indéfiniment ?… Tu serais bien gentille d'écrire à Juliette Roquigny de m'envoyer des nouvelles de son père, il lit les lettres que j'adresse à sa femme et je voudrais savoir ce qui en est positivement.

Le pauvre Laporte m'a expédié de Paris une épître lamentable. Du matin au soir, il est en courses pour ses affaires, et me paraît tout à fait désespéré.

Je regrette bien que tu ne puisses donner pour moi 20 fr[ancs] à Varin ! Il est amer de se priver de ces plaisirs-là. Il y a plusieurs années je n'ai pas même répondu à la veuve de Narcisse, et ce silence de ma part m'est resté sur le cœur, comme une mauvaise action.

***

Tu es sans doute bien occupée aujourd'hui par le vernissage ?

***

J'ai écrit à Laurent une lettre roide.

***

Tourgueneff m'a eu l'air content de mes 3 chapitres. Mais je suis tellement abruti par le manque d'argent que je pense à la littérature avec difficulté.

Aucune nouvelle de la mère Heuzey.

Adieu, pauvre chat.

Je t'embrasse.

VIEUX.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi [10 mai 1879].

Mon Bab,

J'ai reçu ce matin une lettre fort aimable dont je ne peux lire la signature. Je la crois de Paul Baudry, le peintre (56, rue Notre-Dame-des-Champs), mais le ***B*** est fait comme une ***S***. About s'y trouve mêlé et est, me dit le signataire, de moitié dans la rédaction d'icelle.

Bref, on me dit que le ministre me propose une place de conservateur adjoint à la Mazarine. 3 000 francs, pas de logement, et aucune obligation, pas même celle de venir dans les bureaux. Il faut que je réponde immédiatement. « Le détour que nous employons en ce moment, est pour lui (le ministre) un hommage à votre fierté bien légitime. »

Il n'est donc plus question de pension ?

J'envoie l'autographe à Guy en lui demandant des éclaircissements.

Trois mille francs n'en valent pas cinq… mais peut-être y aura-t-il le moyen de donner le coup de pouce ?

N'importe. Du moment que je ne suis astreint à rien du tout, « pas même à me présenter dans les bureaux », j'aime mieux ça qu'une pension. Cette aumône déguisée m'humilie beaucoup.

Tâchez donc de me tirer l'histoire au clair et de voir Guy. L'intervention d'About m'épate ? Mystère.

Je suis bien impatient de la conclusion, quelle qu'elle soit.

Et vous, mon pauvre bonhomme, où en êtes-vous de vos affaires personnelles ?

Mulot est venu me voir avant-hier. Je lui ai donné rendez-vous pour samedi prochain afin de régler avec vous la circulaire aux souscripteurs. Si vous ne pouvez déjeuner samedi à Croisset, voulez-vous lundi ? (De lundi prochain en huit.)

Mandez-le-moi afin que je prévienne ledit Mulot.

Je compte sur le zèle de mon Bab et je l'embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche 2 h[eures, 11 mai 1879].

Mon cher ami,

La lettre que j'ai reçue hier et que vous ai immédiatement envoyée m'a tourné la boule. Je ne sais plus trop ce que je vous ai dit.

Bref, je voudrais savoir ce qu'il y a chez vous, de nouveau, quant à moi ? L'idée de la pension de 5 mille est donc abandonnée, on a donc changé d'avis ?

Peut-être est-ce tout bonnement une idée d'About ?

Ce qu'on me propose maintenant est tout à fait (sauf le logement) le dernier programme de cet « excellent M. Baudry ».

Voici à quoi je me suis arrêté. Dans la dernière semaine de ce mois (quand je serai à la moitié de mon chapitre), ***j'irai à Paris***, et je verrai moi-même le ministre. C'est ce qu'il y a

de plus simple, n'est-ce pas ? Donc, tenons-nous tranquilles d'ici là ? –

De qui est l'autographe ? De Paul Baudry le peintre ?

Je vous embrasse.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche [11 mai 1879].

Mon bon,

Je viens de re-écrire à Guy que je me décide à ceci :

J'irai à Paris avant la fin du mois et je verrai le ministre. C'est plus simple.

Car je me perds dans toutes ces complications. Allez le trouver aujourd'hui à son bureau et envoyez-moi des éclaircissements.

L'intervention d'***About*** là-dedans achève de me troubler.

Si vous voulez profiter de l'occasion pour lui reparler de Limbourg, vous pouvez de ma part aller le remercier (About) et lui dire que je n'ai rien compris à la lettre de son ami Paul Baudry le peintre (est-ce Paul Baudry ?), mais que, n'importe, je ne lui ai pas moins de reconnaissance pour son bon vouloir.

Toutes ces histoires-là finiront par me rendre fou ! Comment travailler !

Je vous embrasse.

Votre VIEUX.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 11 mai 1879.]

Ma chère Princesse,

Je compte vous voir ***à la fin de ce mois***. Serez-vous encore à Paris ? Si vous êtes à S[ain]t-Gratien, j'irai à S[ain]t-Gratien. Car, il m'ennuie de vous, démesurément. Rester si longtemps sans le spectacle de votre personne est une des tristesses de ma vie – qui d'ailleurs en est pleine.

Un rhumatisme s'est jeté sur mon articulation, de sorte que je boite, et souffre toujours. – Mais c'est bien peu de chose à côté du reste.

Le roman de Goncourt m'a plu. – Au commencement, je me suis révolté contre certaines afféteries et négligences de style. Puis, je me suis laissé empoigner – et en somme, je trouve ce livre, plein de talent. Telle est mon opinion ***sincère***.

L'exposition ouvre demain. Je vous ***vois*** errant dans les salles et considérant les tableaux. Dites-moi ce que vous pensez du portrait du père Cloquet par ma nièce. Votre opinion m'importe. La pauvre femme est si à plaindre ! –

J'ai eu, ces jours-ci, la visite de Tourgueneff. Il m'a l'air désolé de l'état de son pays. Le nôtre n'est pas encore si bas. Est-ce que le Prince impérial est malade ? Vous devez être inquiète ?

Je me mets à vos pieds – et vous baise les mains.

Votre vieux dévoué, ou plutôt votre dévot.

Dimanche.

Amitiés à Marie et à Popelin, S.V.P.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, lundi soir, 6 heures [12 mai 1879].

Jeune impur,

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre ? pourquoi ?

Je le saurai demain, car ce soir je serai à Paris. Donc venez me voir demain mardi avant d'aller à votre bureau ou bien mercredi. Je ne passerai à Paris que ces deux jours-là.

Tout à vous.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi, 4 h[eures, 16 mai 1879].

Mon cher ami,

On dit à la Princesse « *Madame*, ou *Votre Altesse* » – Votre Altesse est cérémonieux, se dit la première fois, puis de temps en temps on en émaille le discours pour lui rappeler incidemment qu'on n'oublie pas sa qualité. « Madame la Princesse » est bourgeois et de mauvais goût. Quand on lui écrit on met « S. A. I. Madame la princesse Mathilde ».

Voici ce qu'il faut faire. Lui écrire un mot de remerciement *illico* en lui disant que vous vous empressez de vous conformer à ses ordres et que vous lui demandez l'honneur de vous présenter chez elle. Puis, écrire à Popelin 7 rue de Téhéran, – qui vous pilotera dans la maison. Ou bien allez le voir dimanche – Elle vous invitera probablement pour le soir ou pour mercredi.

Quant à la Pasca, il *faut* qu'elle joue votre pièce chez la Princesse. J'écris à Mme Brainne pour qu'elle l'y contraigne autant que possible. – Moi, elle (Pasca) m'a envoyé promener. Quelle grue ! – Et allez vous-même chez ladite.

Je trouve cette représentation utile pour vous et pour elle.

Je tremble comme un voleur parce que j'ai des plumes atroces – et que je viens de soigner mon pauvre Julio qui est en voie de crever.

Hier je ne suis parti que par le train du soir. – Ayant passé tout mon après-midi près de mon frère. Il est, j'en ai peur, bien malade. Quant à ce qui me concerne, ça n'a pas fait un pli.

***

Ce matin, re-lettre de Paul Baudry pour me dire qu'About était le mandataire de Ferry. Je vais remercier About.

Je serai à Paris de lundi prochain en quinze, positivement. – Et j'y resterai deux ou trois semaines.

***

Si la charmante Alice ***s'entête*** à ne pas vouloir jouer votre ***Vieux temps***, prenez une autre femme. – Mais qui ? – Car personne comme elle n'est apte à ce rôle ? –

Et donnez-moi des nouvelles.

Votre vieux qui vous embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 5 h[eures, 16 mai] 1879.

Mon Loulou,

Je suis sorti de chez toi, hier, ***bourrelé de remords***. Ma personne et ma correspondance deviennent bien déplaisantes depuis quelque temps ! Mais pour mon excuse il faut songer que je souffre démesurément, que j'en retiens cent fois plus que je n'en dis – n'ayant personne à qui m'épancher. Moi qui étais né si expansif ! – Je n'assouvis aucun besoin de mon cœur – et ma solitude est complète. J'ai même la certitude que pas un des mortels de ma connaissance ne pourrait vivre comme je vis. N'importe ! pauvre enfant, j'ai été envers toi trop égoïste. – Et je t'en demande pardon.

***

La requête près de mon frère n'a pas fait un pli – il m'a même coupé la parole en me disant : « Qu'est-ce que tu veux ? de l'argent ? » Puis quand je lui ai dit que vous étiez complètement ruinés son mot a été : « Pauvres gens ! Au reste je sais que Caroline fait de la peinture pour vivre. On dit que son portrait du père Cloquet est très beau. » Bref, il

m'a promis 3 mille fr[ancs] par an – mais, et le mais est formidable, je doute que le pauvre homme ait bien sa tête.

Ma vue l'a fait trembler de plaisir. – Et je suis resté avec lui jusqu'à 9 heures du soir. – Il a voulu que je le mène en consultation chez le docteur Duplay que je connais un peu (médecin indiqué par Larrey). J'ai prétexté des courses à faire pour retourner chez Duplay, où Juliette est revenue me trouver. Duplay le regarde comme perdu. – Un ramollissement irrémédiable. S'il n'a pas de nouvelles attaques, il pourra vivre encore pendant un an, – tout au plus ?

Presque toujours, il est lucide comme autrefois, et il a examiné ma jambe, comme s'il avait eu trente ans. Puis il a des absences, et pour la moindre contrariété est pris d'accès de larmes. Sa démarche est celle d'un homme de 90 ans. Juliette et sa mère font aussi mauvais ménage que possible. Toutes deux sont excédées l'une de l'autre. Mme Achille ***reproche*** à sa fille la maladie de son père. C'est elle qui le tue, etc.

Tout le monde dans la maison a eu l'air de se raccrocher à moi. – À 11 h 1/2, j'ai trouvé au chemin de fer leur coupé qui m'a ramené ici.

Maintenant voici ce que je compte faire : dans 15 jours, quand je serai à Paris, je demanderai à Florimont (qui était chez eux, pendant le déjeuner) comment me conduire pour avoir quelque chose ***d'assuré***. S'ils reviennent à Rouen d'ici là, j'en reparlerai à Achille. Car je ne serais nullement étonné s'il avait oublié complètement notre dialogue. Il était hier dans une de ces situations où les coquins se font donner tout ce qu'ils veulent. La manière dont il a accueilli mes premiers

mots m'a retiré toute gêne. – Et pendant la course chez Duplay il a été charmant. Puis là, il est retombé.

***

Ce matin re-lettre de Paul Baudry pour me dire qu'About était le mandataire de Ferry. – Je vais remercier About et lui dire ce qui *[sic]* en est.

***

Ci-inclus un billet de la Princesse.

***

Je suis bien curieux de savoir le chiffre des Cloquet.

***

Mon pauvre Julio est très malade.

Je t'embrasse tendrement.

VIEUX.

À FRÉDÉRIC BAUDRY

Croisset, vendredi soir [16 mai 1879].

Mon cher ami,

C'est fait. – J'ai enfin cédé à un petit groupe d'amis qui désirent pour moi que je sois votre adjoint.

Vous-même, m'aviez exprimé ce désir, au mois de février.

Mon « intraitable orgueil » avait résisté jusque-là. – Mais, mon cher vieux, je suis à la veille de crever de faim ou à peu près *(sic)*. Donc j'accepte la place en question : 3 mille francs par an – et la ***promesse*** de ne me faire servir à quoi que ce soit. Car vous comprenez que le séjour forcé de Paris me rendrait encore plus pauvre qu'auparavant.

Maintenant : (ceci entre nous) si vous aviez ***besoin*** de moi, il va sans dire que je suis et serai à vos ordres, – espérant que mon supérieur me sera clément ?

Votre vieux

Je suis *très* inquiet de la santé de mon frère – et je m'aperçois que la voix du sang n'est pas une blague.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 16 mai 1879.]

Ma chère amie,

Faites en sorte, *je vous en prie*, que Mme Pasca joue la pièce de Guy chez la Princesse. – Chose que je regarde comme *très* utile pour lui et pour elle. – Elle m'a déclaré, il y a un mois, qu'elle n'en ferait rien et m'a envoyé promener, net ! C'est un tort. La bonne Princesse a le bras long et peut lui rendre service. – C'est de moi que vient l'idée. Ces personnes-là n'aiment pas à être déçues dans leurs fantaisies. – Et d'ailleurs pourquoi refuser après avoir promis ? Le rôle n'est ni long ni difficile. Ce caprice est bête. Faites-lui sentir ça.

J'ai tant de choses à vous dire que je ne vous dis rien. – À bientôt.

Et mille tendresses de votre vieux

POLYCARPE.

Vendredi soir.

Elle peut bien retarder son départ de 8 ou 15 jours – et si elle est assez bien portante pour faire 600 lieues en chemin de fer, rien ne l'empêche de dégoiser 200 vers.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] vendredi soir [16 mai 1879].

Homme de ***La Vie moderne***,

Vous saurez sans doute que j'ai passé avant-hier quelques heures à Paris – et pourquoi je me suis traîné jusque-là. Le gonflement de mon articulation ne m'a pas permis d'aller plus loin.

J'avais prié Goncourt de s'entendre avec vous et les amis pour organiser deux trains vers Croisset. – Pas de réponse – mystère –

Dites à Zola que j'ai bourré de coups de crayon aux marges ses dernières élucubrations. Nous en causerons.

Vous me verrez mort ou vif dans les premiers jours de juin. Car j'ai plusieurs propositions à vous faire (sans compter les obscènes). Ainsi ***L'Éducation sentimentale*** redeviendra ma propriété, le 10 août prochain. – Etc.

Malgré un hiver abominable (– six mois que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, si j'avais des ennemis – la patte cassée était une plaisanterie à côté du reste), malgré, ***dis-je***, un état moral des plus rigoureux je n'ai pas cessé un seul jour de travailler pour :

La Maison Charpentier !!!!!

et je n'ai plus que deux chapitres et demi à faire. – Quant au second volume, aux trois quarts fabriqué, je n'ai plus que des attaches à y mettre. Bref dans un an – nous ne serons pas loin de la terminaison complète – et quand vous connaîtrez l'œuvre, vous verrez que j'ai été rapide.

Mon grand âge – ou pour mieux dire ma sénilité m'autorisant à beaucoup de libertés je prends celle d'embrasser Mme Marguerite et son époux malgré les exemples déplorables qu'il offre à nos bords.

Votre

Ma lettre est bien mal ***rédigée*** et pleine de choses qui m'exaspèrent. Mais je suis trop éreinté pour faire mieux –

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] vendredi soir [16 mai 1879].

Ma chère Princesse,

Je vous remercie des encouragements contenus dans votre dernier billet, reçu ce matin. – Je les ai envoyés à ma nièce. Ils lui feront plaisir.

Un aveu : j'ai passé à Paris la soirée d'avant-hier et la matinée de jeudi – et je n'ai pas été vous voir ! – Mon cœur vous a envoyé une bonne pensée en frôlant le bout de la rue de Berri.

J'avais été appelé là-bas, immédiatement, pour une affaire que je vous expliquerai. – Mon escalier m'a donné un mal de cinq cents diables à grimper. – Je n'ai été libre qu'à 11 h[eures] du soir – l'heure et mon costume m'interdisaient l'entrée de votre maison. Puis le lendemain, j'ai été voir mon frère que je crois un homme ***perdu***. Encore un deuil. – Encore un chagrin !

Mais dans une quinzaine, – à moins que la terre ne croule d'ici-là, j'aurai quelques bons moments, puisque je vous verrai.

En attendant, je vous baise les mains, Princesse, et suis toujours, et du plus profond

votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] samedi, 7 heures [17 mai 1879].

Moi, bien content, mon cher pauvre vieux. Dès que vous saurez ***votre endroit***, un télégramme bien vite, puis une lettre.

Et à mercredi, n'est-ce pas ? Prévenez-moi un peu d'avance, que j'aie le temps d'avertir Mulot.

Mon frère m'a accordé tout de suite ce que je lui demandais. Il me l'a même proposé ; mais le pauvre homme est dans un tel état, ***entre nous*** (un ramollissement du

cerveau), que je ne serais pas étonné si notre dialogue lui était déjà sorti de la tête ? mais j'ai imaginé un moyen d'obtenir quelque chose de positif.

Est-ce que la Fortune changerait ? allons-nous enfin être tranquilles, mon cher compagnon des mauvais jours ?

G. F. qui embrasse tendrement son Bab.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] samedi [17 mai 1879].

Si Mme Pasca s'entête dans le mutisme de son désespoir (le 4e en date, au dire de Mme Brainne – ce qui doit nous rassurer) je ne vois guère que Favart ou Plessy. Communiquez cette idée à la Princesse ou à Popelin et dites qu'elle vient de moi. Il importe que cette petite fête littéraire ne tombe pas dans l'eau.

J'ai écrit hier à Mme Brainne pour qu'elle exhorte son amie.

Je vous embrasse.

Votre vieux

Et tenez-moi au courant de tout.

Je vous recommande mon jeune homme (*id est* Tourgueneff). Figurez-vous que vous êtes un docteur chargé par la famille de faire perdre à un jouvencel « de mauvaises habitudes ».

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 5 h[eures, 18 mai 1879].

Enfin, mon pauvre Loulou, voilà donc quelque chose de bon qui nous arrive ! (d'autre part, Laporte m'écrit qu'il est sûr d'être nommé, étant le 1er sur la liste). – Est-ce que la Fortune changerait ? La générosité des Cloquet me fait doublement plaisir. Et je m'applaudis de t'avoir empêchée, il y a deux ans, de renoncer à la peinture lors de tes démêlés avec Mme Trélat. Mais n'oublie pas (une leçon de morale, à mon tour) que l'Argent ne doit jamais être qu'une conséquence et non un but. Tu en gagneras d'autant plus que tu y songeras moins.

Comme il ne faut rien négliger néanmoins, voici, quant aux articles, ce que tu as à faire : 1° écris immédiatement à Lapierre pour qu'il te recommande aux Salonniers de sa connaissance. 2° Il faut aller au Cabinet de Lecture du passage de l'Opéra, – demander ***tous*** les journaux de la semaine, et faire la liste desdits cocos. – Tu me l'enverras. ***A priori***, je ne connais que Burty pour ***La République française*** et Judith au ***Rappel***. Mais il m'est très facile de te recommander à tous, ou presque tous. – Sarah Bernhardt accomplit cette mission dans ***Le Globe***. Si tu veux, j'irai la voir ? – Au reste, Guy peut te renseigner là-dessus. Quelques-uns de ses amis doivent s'en mêler. Au début, la Réclame sert beaucoup

***

J'ai partagé entre Suzanne et Chevalier les 800 francs.

***

Mon pauvre Julio vit encore. On lui donne des lavements de vin et de bouillon. Et on va lui remettre des

vésicatoires. Le vétérinaire maintenant ne serait pas étonné s'il en réchappait. – Avant-hier, ses extrémités étaient froides et nous le regardions, croyant qu'il allait mourir. C'est exactement comme une personne. Il a de petits gestes d'une humanité profonde.

***

Ci-inclus une lettre fort aimable de F. Baudry – nous revoilà dans les meilleurs termes. N'importe ! J'aurai du mal à avaler ces trois mille fr[ancs]. De quelque nom qu'on les décore. – C'est un poids qui m'étouffe. Je me ***sens*** taré. Je ne porte plus haut la tête. Je croyais mieux finir. – Et n'avoir jamais recours à l'Assistance publique. – Car enfin le Public ne me doit rien. Ce n'est pas juste.

Je n'éprouve pas du tout la même répugnance en ce qui me concerne près de mon frère. Aussi dès mon retour à Paris, agirai-je.

Ah ! pauvre chère fille, si tu pouvais lire dans mon vieux cœur dévasté tu comprendrais que, malgré mes mauvaises lettres, je suis stoïque. – Enfin, je tâcherai de ne plus t'embêter autant.

Je crois qu'un peu de repos me fera du bien. Ma cervelle n'en peut plus. Et j'éprouve de grandes difficultés à travailler. Mais aussi, quel livre !

Je t'embrasse bien tendrement.

NOUNOU.

Oui, j'ai reçu le tabac, mardi dernier.

À JULIETTE ADAM

[Croisset, 19 mai 1879.]

Madame et chère confrère,

Il va sans dire que je n'ai rien à vous refuser. Mettez donc mon nom sur la couverture de ***L'Esprit libre*** et puisse votre Revue anéantir la feuille Buloz !

Quant à ma collaboration, je n'ose vous la promettre. Mais je suis libre de tout engagement – et qui sait ?

Les amis ont été bien bons pour moi. Vous par-dessus les autres – et avant tous.

Dans la première semaine de juin, je tenterai l'ascension de vos étages. Il me tarde de vous voir, chère Madame, et de vous baiser les mains – en vous assurant que je suis tout à vous.

Croisset, lundi soir.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] lundi [19 mai 1879].

Vieux,

J'écris à Mulot que vous serez jeudi à Croisset, et je l'invite à déjeuner. Il faut ce jour-là que nous nous débarrassions de la circulaire.

Rien de neuf, sauf une lettre de Mme Adam pour me féliciter de ma ***nomination*** qu'elle a sue ***mercredi***, – mystère ! C'est elle, j'en suis sûr maintenant, qui a poussé About.

De plus, elle me demande ma collaboration pour une revue qu'elle fonde, destinée à tomber la feuille de Buloz, et qui s'appellera ***La Libre pensée***. Pas moyen de refuser. Encore une canaillerie de votre géant.

B[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] me donnent un mal terrible et je n'aurai [pas] fini la première moitié de mon chapitre à la Pentecôte, époque où décidément j'irai à Paris.

Lundi soir.

Suzanne vient de vous apercevoir sur ***Le Chamois***, petit cochon !

Ne pas oublier les prières pour les vaches, nom de Dieu !

À JEANNE DE LOYNES

Croisset, mercredi [21 mai 1879].

Ma chère amie

Je n'ai été à Paris que quelques heures. Et votre escalier m'a fait peur !

Mais j'y retournerai dans quinze jours pour y rester une partie du mois de juin. Attendez-vous donc à me voir l'autre semaine, vers le 3 ou le 4 ?

D'ici là, je vous embrasse bien fort.

Votre vieil amoureux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi [22 mai 1879].

Mon Loulou,

Juliette Roquigny m'écrit ce matin que ses parents s'en vont ***enfin*** de Paris mardi prochain – et que son père est plus mal. – Ils iront probablement à Ouville ?

Je sens que ma requête à mon pauvre frère doit lui être sortie de la cervelle ? D'ailleurs une promesse orale, vu sa situation, n'a rien de sûr. Il faut en ***finir*** maintenant. Écrire à Florimont serait difficile. J'aime mieux dire qu'écrire. – Donc, voici ce que j'ai envie de faire : avancer mon voyage de huit jours. – Car si Achille n'est plus à Paris quand j'y arriverai, comment ferai-je ?

En étant à Paris dimanche soir, j'irais chez Florimont lundi matin, de bonne heure, je lui expliquerais mon affaire. Et il pourrait aviser tout de suite à des mesures effectives. – Qu'en dis-tu ? Il me semble que ce parti est prudent. Si tu l'approuves, dispose de suite mon appartement selon nos petites conventions :

1° Je crois qu'il est plus sage de rétablir la cheminée de mon cabinet telle qu'elle était. – On peut casser le buste. Les deux lampes me gênent et les deux coupes syracusaines me sont plus commodes dans mon cabinet que dans ma chambre à coucher ;

2° Qu'as-tu trouvé dans l'armoire à glace ? Je devais y avoir deux chapeaux ? – Et des affaires de toilette.

***

Le temps est splendide et vraiment ***ça me fait deuil*** de quitter maintenant Croisset qui est exquis.

***

Julio est sauvé au grand étonnement du vétérinaire.

Fortin me fait prendre de la valériane et du bromure de potassium, les nerfs de Monsieur n'étant pas en bon état.

J'attends une réponse immédiate de ma chère fille que j'embrasse.

NOUNOU.

Que veux-tu qu'on fasse de la boîte déposée chez Pilon, depuis très longtemps ?

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] 9 h[eures], samedi [24 mai] 1879.

Comme Juliette R[oquigny] m'écrit : « tu auras une lettre aussitôt que je serai renseignée sur le départ de mes parents », et qu'il est impossible que le logement soit prêt demain ou lundi, – et qu'après tout ***ça*** ne presse pas absolument, j'attendrai que tu me laisses le champ libre. Mais Loulou, le plus tôt sera le mieux. –

Partir demain pour revenir lundi serait absurde.

J'ai relevé ta note de salonniers. Ils sont bien obscurs. Mais je connais beaucoup de directeurs de journaux, ***Le Siècle*** et ***Le Temps*** entr'autres.

T'ai-je dit que Mme Adam paraissait me vouloir infiniment de bien ? C'est une personne à cultiver, non plus dans mon intérêt mais dans celui des autres.

Tâche de te guérir, ma pauvre fille, et écris-moi dès que je pourrai venir.

VIEUX qui t'embrasse.

Juliette m'écrit : « Je vais perdre la tête grâce à ma mère. »

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi, 6 h 1/2 [24 mai 1879].

Loulou,

N.B. Faut-il que j'apporte des serviettes, tant de table que de toilette ?

N'y avait-il pas dans l'armoire à glace un et même deux chapeaux ? – Autres renseignements sur les brosses et éponges, S.V.P.

Ne t'inquiète pas de Julie. Elle mangera chez Chevalier.

***

Aucune nouvelle du ministère… pas un mot du jeune Guy ! Il est temps que je me mêle un peu de mes affaires, ***moi-même***. On ne peut pas tout accomplir par correspondance.

En partant demain (comme tu me le conseillais dans ta lettre de vendredi) pour revenir lundi, je n'étais pas sûr, ***primo***, de rencontrer Florimont et de pouvoir tout faire en si

peu de temps. – Et puis, ma chérie, tu ne penses pas aux frais de route. Où veux-tu que je déniche de l'argent ? – À peine aurai-je de quoi prendre le chemin de fer ! À Paris, je trouverai de l'argent chez Charpentier.

Ta cousine Juliette m'a l'air bien embêtée de sa mère ! ***Ils*** ne savent pas ce qu'ils veulent. Provisoirement ils vont aller chez le Bon S[ain]t-André – lequel en aura peut-être assez, en peu de temps. Et alors ils seront capables de s'en retourner à Nice. Je tiens à ne pas les manquer.

Comment aurions-nous passé l'hiver si je ne m'étais point cassé la patte – accident qui m'a fait rester ici, forcément. – Tout a donc été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Tes arrangements de départ, paquets et déplacement de meubles ne me semblent pas devoir exiger encore dix jours ? J'en parle peut-être bien à mon aise ? Enfin, Loulou, tu connais la situation (piètre). Fais tout pour le mieux.

Un peu de repos fera du bien à mon pauvre ***système***, du reste je ne travaille pas trop mal, – bien qu'avec de GRANDES difficultés et j'aurais voulu avoir fini mon mysticisme avant d'aller à Paris. Ce qui est impossible.

Je t'embrasse.

VIEUX.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 24 mai 1879.]

Homme occupé !

drôle de Pistolet (***vesanus sclopetus***, comme on dit en vers latins).

Pourquoi n'ai-je aucune nouvelle de votre excellence ?

– que devient la soirée littéraire chez la Princesse ?

– et cette ***nomination*** ? – dont Mme Adam m'a félicité par lettre – mystère ! –

Vous me verrez d'ici à très peu de jours. J'attends que les Commanville aient vuidé les lieux.

À vous.

Votre vieux

Samedi soir.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Dimanche matin [25 mai 1879].

Mon cher vieux,

J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles. – Faites-moi savoir : 1°) Si vous avez ***quelque chose*** à me dire ? Une ***amélioration*** s'est-elle produite dans vos affaires ? – 2°) Comment va la santé ? le travail ? – 3°) Venez-vous à Paris et quand ? – À partir de vendredi je suis à Bougival. J'ai une chambre à vous y offrir. L'air est bon là-bas et il y a de grands divans sur lesquels on peut s'étendre de tout son long. Mais écrivez vite. – En attendant je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 5 h[eures, 26 mai] 1879.

Il est inutile maintenant de te gêner. Ce que j'avais prévu arrive : les Achille partent ce soir ou demain matin de Paris. Où les retrouverai-je ? Ils vont chez S[ain]t-André – et puis ensuite, on ne sait pas. Et ils ne savent pas. – À la grâce de Dieu !…

Guy n'a pas répondu à trois lettres successives. Je me contente de noter tout sans me ***plaindre de rien***, autrement que dans le silence du cabinet.

Donc, chérie, je te le répète, il sera fait selon ton désir, je ne viendrai à Paris que de mercredi en huit – à moins que *le* logement ne soit prêt plus tôt ? mais actuellement peu importe.

Je t'embrasse – en tremblant comme un voleur, car j'ai souvent bien du mal à écrire.

VIEUX.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 26 mai 1879.]

Mon cher ami,

Vous me verrez au milieu de la semaine prochaine – à moins que d'ici là je ne sois crevé.

Et je vous fournirai toutes les excuses et explications nécessaires.

Je vous embrasse.

Votre

Lundi.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 26 mai 1879.]

Mon cher bon vieux,

À moins que la terre ne soit écroulée la semaine prochaine, vous me verrez au milieu de ladite semaine. –

Dès que je serai à Paris, un mot de moi vous préviendra.

J'achève la ***magie*** de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] – et je n'en peux plus.

Je vous embrasse fortement.

Votre

Lundi 26.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 28 mai 1879.]

Très bien ! mon cher ami. Je serai à Paris, au plus tard, mercredi soir. (Peut-être dimanche soir ?) – Et il me sera plus commode de remercier les grands dans une visite que par une lettre.

Sacrée Pasca ! Quelle dinde !

***

Je lis le nouveau volume de Cladel ! – *Dux* est ineffable.

***

Je vous embrasse.

Votre vieux

Mercredi matin.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi matin [29 mai 1879].

Mon chéri,

Je pars dimanche 1er juin par l'express de l'après-midi (quelle chance si à la gare je rencontrais mon Bab !).

Guy m'a écrit hier que ma nomination était *signée* et que je trouverais à Paris 750 francs, mon premier trimestre. La chose est donc certaine.

Et vous, où en est-ce ?

Je compte vous voir à Paris très prochainement, n'est-ce pas ? et là il faudra nous donner une ***petite fête de famille***, nous l'avons bien gagné.

Réponse tout de suite, n'est-ce pas, cher vieux.

Merci pour les noms magiques.

Votre GÉANT.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 29 mai 1879.]

Chère Belle,

Attendez-vous à me voir tout au commencement de la semaine prochaine ! Ne deviez-vous pas faire un petit voyage à Rouen dans les premiers jours de juin ? – Retardez-le ! – pour qu'on puisse se voir un peu et s'embrasser. Nisard, la dernière fois, a comprimé mes expansions.

Votre père Loulou, votre vieux

POLYCARPE.

Vous savez que je garde rancune à la sensible *Alice* pour n'avoir pas voulu jouer chez la Princesse l'œuvre de mon disciple.

Si vous voyez l'illustre Georges Pouchet, dites-lui que j'ai besoin de conférencer (ou conférer) avec lui.

– Re-tendresses.

Jeudi.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, mai 1879.]

Merci de votre mot de ce matin.

Venez déjeuner demain, en prenant le bateau qui arrive ici à 9 h 1/2. – Nous causerons de vous. Puis, après le repas, nous piocherons. Je ne crois pas d'ailleurs que je parte lundi. – Ce sera probablement jeudi.

Mais cette lettre vous arrivera-t-elle à temps ?

Tout à vous, mon cher vieux.

Votre

Jeudi matin, 7 h[eures].

À ERNEST REYER

[Paris, entre le 1er et le 4 juin 1879.]

[Flaubert exprime à son correspondant le désir de régler définitivement et immédiatement l'affaire de « Salammbô ».] Je me suis résolu à envoyer promener mon ami Catulle, mais avant cela j'aurais besoin d'en conférer avec vous.

À JULIETTE ADAM

[Paris, 2 juin 1879.]

Chère Madame Adam,

Voulez-vous me dire quand je pourrais avoir le bonheur de vous voir ?

D'ici là, permettez-moi de vous baiser la main et de vous assurer que je suis

entièrement vôtre.

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Lundi 2 juin.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré,
lundi 2 juin [1879].

Mon vieux chéri,

Me voilà arrivé depuis hier au soir. Comment nous voir ? Mon intention est bien d'aller à Bougival, mais pas immédiatement, car je suis accablé déjà de courses et de rendez-vous. Tous les jours de cette semaine je dîne en ville.

Avez-vous un jour où vous veniez à Paris ? Je n'ose vous donner un rendez-vous, de peur d'y manquer. Je rentre ordinairement vers trois ou quatre heures, pour reposer ma patte. À cette heure-là, vous auriez la chance de me trouver.

Dimanche prochain, je ne bougerai pas de toute la journée. Je compte donc sur vous ce jour-là, au plus tard. D'ici là je vous embrasse.

Votre

À ÉMILE ZOLA

[Paris, 2 juin 1879.]

Mon vieux Solide,

Me voilà revenu (pour trois semaines).

Où ? et quand nous voir ?

Je dîne cette semaine tous les jours en ville – et j'ai pas mal de rendez-vous dans l'après-midi.

Mais *dimanche prochain* je ne bougerai pas de chez moi.

Ordinairement je rentre dans mon domicile vers 4 h[eures] – pour y reposer ma quille jusqu'à 6 ou 7 heures. Telles sont provisoirement mes mœurs. – Mais ça n'a rien de fixe. Comme je serais désolé de vous *rater* imaginez un truc pour nous voir un peu longuement.

Et tâchez, en tout cas, de venir dimanche.

Tout à vous.

Lundi 2 juin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 3 juin 1879.]

Quel froid ! – Et quel rhume ! C'est plutôt une grippe ! Je n'en peux plus de fatigue. – Et bien que je dépense des sommes folles en voiture, mon pied enfle. – Bref, ça ne va pas. Aussi n'irai-je point demain dîner chez M[me] Adam. Je crois que je resterai toute la journée au coin de mon feu. Il m'a fallu acheter du bois.

Pour tous les jours de la semaine j'ai des invitations à dîner. – Et déjà deux pour la semaine prochaine.

Je viens de faire des courses depuis 9 h[eures] du matin. Je rentre et il en est quatre ! – Aussi vais-je piquer un chien.

Tu auras des articles ! *sois sans crainte*. Charpentier se charge de 3 journaux, Guy de deux, etc. ! etc. – Du reste ton œuvre a du succès. Je n'ai pas encore vu Florimont mais c'est de ma faute. Je m'étais trompé d'adresse. Et je l'ai manqué. Je l'attends chez moi demain ou après-demain.

***

Je suis bien attristé par des avaries advenues à mon Bouddha. Un coin du piédestal est brisé, et une aile des bras partie. – Où est le morceau ?

***

J'ai retrouvé *une cuillère* dans une boîte à gants.

***

Ernest serait bien gentil de m'apporter ma grande couverture rouge – ou ma couverture de tricot.

Il me semble que j'avais laissé ici une paire de ***pantoufles en maroquin rouge*** ? – toute neuve. Si je me suis trompé qu'il m'apporte la moins vieille paire des deux paires rouges, situées sur ma planche dans ma chambre à coucher.

Je t'embrasse, chère fille – je vais m'étendre sur mon divan.

VIEUX
bien éreinté.

Une nouvelle Farce : plainte en adultère, avec demande en séparation de corps, déposée au parquet par Mme Bardoux contre le sieur Agénor Bardoux, son époux ! –

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

[Paris], mercredi, 3 h[eures, 4 juin 1879].

Mon cher ami,

Me voilà revenu. Mais je n'en vaux guère mieux. Car j'ai un rhume abominable qui m'empêche de sortir. Donc ***cet après-midi et ce soir*** je ne bougerai de chez moi.

Vous seriez bien gentil de venir deviser longuement
avec votre

Je resterai à Paris une quinzaine.

À JULIETTE ADAM

[Paris, 5 juin 1879 ?]

Madame,

Je suis désolé de ne pouvoir me rendre à votre charmante invitation mercredi prochain – et j'ajoute à mes excuses une requête : quand puis-je me présenter chez vous, pour vous renouveler l'assurance de mes regrets ?

En attendant ce plaisir-là, permettez-moi Madame de vous baiser les mains et de vous dire que je suis entièrement

Vôtre.

Jeudi.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

[Paris, 5 juin 1879.]

DIMANCHE POUR SÛR, DEMAIN PASSERAI VERS QUATRE HEURES.

TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] vendredi matin [6 ? juin 1879].

Votre télégramme d'hier n'est pas clair. « Venez demain. » Où venir ? À Bougival ? Cela m'est impossible. Si c'est à Paris, très bien. Donc, demain, à tout hasard, je

sonnerai à votre porte, rue de Douai, dans l'après-midi vers trois heures. Mais ne vous dérangez pas pour moi, parce que je ne pourrai vous consacrer que peu de temps.

Tout à vous, mon bon.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris,] vendredi, 4 h[eures] du soir [6 juin 1879].

Princesse,

Comme je ne lis les journaux que fort irrégulièrement, cet après-midi seulement j'ai appris la mort du prince d'Orange !

Je sais que vous l'aimiez, – à cause de sa mère surtout. Vous avez du chagrin – et je vous plains, ma chère Princesse ! Tout s'en va autour de nous, choses et gens ! La vie est triste.

Raison de plus à ceux qui pensent et sentent de même pour se rapprocher.

À mercredi ! Mais j'ai bien du mal à me mouvoir.

Votre vieux fidèle et dévoué

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, dimanche 8 juin 1879.]

Oui ! – dimanche prochain, je serai libre, le soir, mais ***éreinté*** par mes réceptions. Donc, j'aimerais mieux un autre

jour, sauf le lundi suivant (de demain en huit où je dîne chez les Sabatier). – N'importe ! ce sera pour dimanche.

Demain j'ai rendez-vous à 10 h 1/2 chez le ministre de l'Instruction publique, puis je passe tout l'après-midi à la Bibliothèque – de 4 h[eures] à 7 h[eures] courses. Le soir je ne bouge, voilà le programme. Mardi soir également je resterai chez moi, – tout prêt à y recevoir la chère belle.

Tous ces jours-ci jusqu'à mon départ, ma vie sera de même.

Cependant je suis assailli par les dîners. J'en ai mercredi, vendredi et samedi.

Dites-moi vos plans. – Si vous ne pouvez venir un de ces deux soirs prévenez-moi.

Je suis HHHindigné contre mes plumes et j'en tremble de colère.

Mille tendresses.

10 h 1/2.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 8 juin 1879.]

Mon Loulou,

J'ai l'air de t'oublier ? Et pourtant je travaille pour ma pauvre fille, – qui d'ailleurs passe à l'état ***de grand peintre***. Ton étude de femme nue a causé l'enthousiasme de Goncourt, Burty et Heredia, tous gens d'un goût difficile et

même grincheux (surtout le premier). Goncourt veut que pour l'année prochaine tu fasses « une Salammbô » ! ***(sic)***, etc., etc. !

Je ne voulais t'écrire qu'après avoir vu le portrait du père Cloquet. Ce ne sera pas encore pour demain ! Mais ce sera pour mardi, certainement.

J'ai eu aujourd'hui du monde chez moi depuis 11 h[eures] jusqu'à 7 ! – Ce qui fait qu'avec le temps orageux je tombe sur les bottes. – Et je suis bien assommé par mes rendez-vous ! et mes dîners. – Comment pouvoir travailler le soir ? – N'importe, à partir de demain j'envoie tout promener pour passer tous mes après-midi à la Bibliothèque nationale.

Je crois que mercredi je lâcherai la bonne Princesse ? – tant j'ai d'affaires !

***

Pour me récréer, j'ai reçu tout à l'heure la lettre mensuelle de MM. Faucon, Pécuchet et Cie, – à laquelle je viens de répondre par une lettre dont je ne comprends pas même les termes. – Encore une fois quelle garantie puis-je offrir puisque je n'ai rien ? Et 2° jusques à quand durera cette scie ?

N.B. Voilà plusieurs fois que j'adresse cette question, ou plutôt ces deux questions, sans qu'on daigne m'y répondre.

3e question : les affaires avec le jeune Baudry sont-elles finies ? Ceci pour ma gouverne envers Fr. Baudry. Puis-je lui dire ce que je pense ***sans danger*** ?

Adieu pauvre chérie. Je t'embrasse tendrement.

VIEUX.

Dimanche soir, 10 h[eures].

À LÉONIE BRAINNE

[Paris, 11 juin 1879.]

J'irai demain chez vous entre quatre et six heures.

Mais ne vous gênez pas si vous avez à sortir.

Je reviendrais vendredi matin avant midi car maintenant je passe toutes mes journées à la Bibliothèque.

Tantôt j'ai été empêché par la pluie et par le Japon. – Je vous expliquerai ça.

D'ailleurs, ça ne va pas ! ça ne va pas !

Deux bons baisers.

GVE.

Mercredi, 6 h[eures] du soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi matin, 11 h[eures, 12 juin 1879].

Ma nièce Caro m'oublie tout à fait – depuis douze jours une *seule* lettre ! As-tu la migraine, pauvre chat ?

J'ai vu hier (et enfin) le fameux portrait auquel je ne trouve rien à redire. – Cependant je te ferai une observation sur le col. – Mais j'ai peur de dire une bêtise. Et provisoirement je m'abstiens. – J'ai cuydé crever de chaleur et de fatigue à l'exposition. La marche m'est encore très

pénible. N'importe, je suis resté trois heures devant les tableaux. Celui de Carolus Duran m'a enthousiasmé, – bien que je ne le trouve pas très ressemblant car je connais le modèle, Mme Vandal. – J'admire sans réserve le portrait du père Hugo. Il est vrai jusque dans la forme des ongles.

Mes courses pour t'avoir des articles n'ont fini qu'avant-hier. Si l'on me tient parole, tu auras une soignée Presse.

En dînant, avant-hier, chez Charpentier, Burty, ***à propos de rien***, est revenu sur ton étude de femme nue : « Savez-vous que votre nièce a du talent ? » Alors ton vieil oncle se rengorge.

Pas de Princesse, hier ! J'étais trop éreinté pour aller à S[ain]t-Gratien – et pour remonter, le soir, mon escalier.

Ce matin j'ai envoyé promener définitivement Catulle quant à *Salammbô*. Reyer est venu hier chez moi et nous avons eu là-dessus une longue conférence. Il y a peut-être moyen de faire jouer la Féerie au Théâtre des Nations. Des démarches à ce sujet sont entamées.

Tous les jours à midi je m'installe dans la Réserve devant un bureau spécial et je lis, en prenant des notes, des matières ecclésiastiques. Et le soir autant que possible je reste chez moi. Il n'y a plus que le travail qui m'amuse.

Ce soir pourtant dîner chez Pouchet et lundi prochain chez Sabatier.

Avant-hier j'ai été remercier Jules Ferry, lequel a été ultra-poli.

J'ai bien envie d'être revenu à Croisset pour y jouir du frais – n'avoir plus à m'habiller et bécoter un peu ma pauvre niepce.

VIEUX.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Paris,] vendredi 13 juin [1879], 8 h[eures] du matin.

Vous êtes pour moi *un remords* depuis un mois que je n'ai pas répondu à votre lettre. –

Aujourd'hui enfin, je me lève exprès de très bonne heure, pour vous dire que je ne vous oublie pas.

Votre décision de ne point venir à Paris m'a bien affligé. C'est donc que vous êtes plus malade, pauvre amie ! Comme je vous plains ! Quelle triste existence que la vôtre ! Êtes-vous assez héroïque ! – Quand nous verrons-nous maintenant ?

J'avais besoin – un besoin sentimental et esthétique – de vous lire les trois quarts de mon roman. Votre bon sourire m'eût soutenu pour le reste ! Dieu ne l'a pas voulu ! Courbons-nous.

Vous apprendrez avec plaisir que ma position matérielle s'est un peu améliorée. Pendant que j'avais la quille cassée, les amis ici se sont occupés de mon sort, – d'eux-mêmes, spontanément. Bref, le ministre de l'Instruction publique m'a fait demander si j'accepterais une sinécure – et après bien des hésitations, j'ai enfin consenti à devenir conservateur-adjoint à la Mazarine. Absolument rien à faire et 3 mille francs d'appointements. Cela me permet de garder mon petit logement à Paris – et de pouvoir y passer tous les ans trois ou quatre mois. D'autre part, mon frère (qui est fort riche) va me *faire* trois ou quatre mille francs de rentes. Avec ce qui me reste et *les gains* de la Littérature, je peux vivre

tranquille. N'importe, je ne vous cache pas que l'argent du gouvernement me pèse sur le cœur, m'humilie. Pour calmer ma conscience, je le regarde comme un prêt, et je me suis arrangé pour que l'État n'y perde rien si je puis faire cette restitution de mon vivant. – Ah ! votre vieil ami a passé par de rudes étamines ! – et il faut que son « coffre » soit bon !

Savez-vous ce qui m'a le plus indigné cet hiver ? Ce sont les plaintes sur ma jambe cassée ! Et elles recommencent depuis que je suis à Paris : « Comme vous avez dû souffrir ? – Pas du tout ! » Alors on s'étonne et on cause d'autre chose. – Oui, ma fracture me devient une ***scie***. C'est comme la ***Bovary***, dont je ne peux plus entendre parler ; son nom seul m'exaspère. Comme si je n'avais pas fait autre chose. – Et Charpentier veut en faire une édition illustrée ! Ainsi que de ***Saint Julien***. Assez de concessions comme ça !

Les deux premiers jours que je suis arrivé ici, je me suis ennuyé à crever. – Puis, j'ai eu plaisir à revoir mes amis. Toute locomotion, tout changement d'habitudes m'est, à présent, désagréable. – Marque de sénilité. Le cœur seul ne vieillit pas. – Au contraire, peut-être ?

Mais la Littérature devient de plus en plus difficile. Il fallait être fou pour entreprendre un livre comme celui que je fais.

Tous les jours, je passe mon après-midi à la Bibliothèque nationale, où je lis des choses stupides – rien que de l'apologétique chrétienne, maintenant. C'est tellement bête qu'il y a de quoi rendre impies les âmes les plus croyantes. Oh ! quand on veut ***prouver*** Dieu, c'est alors que la bêtise commence.

Connaissez-vous Schopenhauer ? – J'en lis deux livres. – Idéaliste et pessimiste, ou plutôt bouddhiste. – Ça me va.

Il y a du talent dans l'autobiographie de Vallès (= ***Jacques Vingtras***). Pauvre diable ! On comprend son fiel. N'importe ! c'est un vilain coco. Et j'aime mieux la ***Correspondance*** de Berlioz. – À propos de musique, Fauré et Gallet vont faire un opéra sur ***Faustine***. J'ai rompu avec Catulle Mendès et Reyer va prendre Barbier pour se mettre à ***Salammbô***. – De plus, il y a peut-être moyen de faire jouer la Féerie, la fameuse Féerie ! toujours inédite.

Enfin la chance a l'air maintenant moins mauvaise ? –

Là-dessus, je vous embrasse.

Amitiés à l'Époux.

***

Je reste encore à Paris toute la semaine prochaine.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris,] vendredi [13 juin 1879].

Ma chère Princesse,

Avant-hier, l'orage, et une station de trois heures au palais de l'Industrie m'avaient tellement démoli qu'il a fallu rentrer chez soi et s'étendre sur son divan. Les courses, bien que je les fasse toutes en voiture, me fatiguent beaucoup. Et le soir j'ai la patte enflée.

Mais ***mercredi prochain***, je lâcherai tout pour aller à S[ain]t-Gratien. C'est bête à moi d'être si près de vous et ne pas vous voir plus souvent ! –

Je baise vos belles mains, Princesse,

et suis votre vieux dévôt

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, les Frênes.
Vendredi soir, ce 13 juin [18]79.

Mon bon vieux,

Je pars probablement demain soir pour Londres. – Dans tous les cas je ne pourrai pas dîner avec vous et je remets ce grand plaisir à mon retour, qui aura lieu dans une semaine. Ne me grondez pas trop – et quand je vous dirai le pourquoi – vous ne m'en voudrez pas. – En attendant je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

P.-S. Il me semble qu'il [y] a un changement pour le mieux dans vos affaires – et je m'en réjouis ***beaucoup***.

P.-S. Si je ne pars pas samedi, je viendrai vous voir dimanche.

À JEANNE DE LOYNES

[Paris, 13 ou 20 juin 1879.]

Ma chère amie,

Je me propose demain, à 11 heures, de venir chez vous, vous demander à déjeuner*.

Ce sera le moyen d'être ***seuls*** et de pouvoir un peu causer, n'est-ce pas ?

D'ici là, – comme toujours

tout à vous chère belle.

Vendredi midi.

* c'est-à-dire m'asseoir devant votre table. Ne me donnez presque rien. – Ou autrement je ***pioncerais*** sur les bouquins, à la Bibliothèque.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] dimanche matin [15 juin 1879].

Ma chérie,

J'ai été bien perplexe hier au soir. Paul m'a montré un télégramme adressé à ton mari. (C'était le second de la journée.) Nous ne savions que faire. Au risque d'être indiscret, je l'ai décacheté. Et Paul l'a immédiatement retransmis à Croisset. Ernest l'a-t-il reçu ? Ai-je bien fait de le lui envoyer ? – À l'avenir, si pareil cas se présente, quelle doit être ma conduite ?

***

Je t'envoie un mot aimable d'A. Silvestre dans ***L'Estafette***, – que Guy m'a apporté hier.

***

Comme je me méfie du jeune Charpentier j'ai été parler ***moi-même*** à d'Hervilly pour ***Le Rappel***.

***

Je me suis débarrassé de Catulle ! Espérons qu'aux mains de Jules Barbier, la pauvre ***Salammbô*** marchera plus vite ? – T'ai-je dit que j'entrevoyais un moyen de faire jouer la fameuse Féerie ? – Grâce au père Hugo. – C'est à lui que je dois ma place de « conservateur hors cadres », à lui, plus qu'à tout autre. Je le sais maintenant par Cordier. – Ah ! si l'on faisait un bel opéra avec ***Salammbô***, et si la Féerie était jouée, je pourrais restituer cette place ! Mais pour le moment il ***faut*** se réjouir de l'avoir.

Hier Chéron m'a manqué de parole, de sorte que ma journée a été perdue. – J'en ai fini avec les matières ecclésiastiques ! – Maintenant c'est au tour de l'Éducation et de la Morale ! – Je ne sais encore quand je reviendrai, près de mon Loulou, dans le pauvre vieux bon Croisset. – Ce ne sera pas, j'en ai peur, avant 8 ou 10 jours. – Tant il me reste encore d'affaires à régler ! – Et puis Monsieur est accablé de politesses. J'en suis tout surpris. Il est évident qu'on a beaucoup de plaisir à me revoir, et qu'il y a des gens moins aimés de leurs amis que moi.

Visite au père Baudry avant-hier. – Très aimable. Je dois déjeuner un de ces jours chez lui.

Demain je dîne chez Frankline. Son mari m'a écrit pour me rappeler ma promesse.

Il est huit [heures] et demie – et je vais corriger des épreuves, puis raturer quelques phrases en attendant l'heure de mes réceptions.

Dimanche dernier elles ont été gigantesques. Heredia m'a amené Jules Breton, le peintre, qui désirait « avoir l'honneur » etc.

***

Tu as raison, les lettres sont un mauvais moyen de correspondre. Nous reviendrons sur tout cela, un de ces jours – quand nous serons seul à seul.

Adieu, pauvre fille, je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

Suzanne est payée de toute la dépense que j'ai faite ici – tu n'auras pas à t'en occuper.

***

On a apporté pour moi un prodigieux rouleau. La preuve que tu deviens réellement un ⦚ tiste c'est que tu écris ***aquarel (sic)***.

À JULES TROUBAT

[Paris,] dimanche soir [15 juin 1879].

[Flaubert demande à son ami un service :] Ce serait dans votre salon de dire ***quelque chose de bien senti*** sur le portrait du baron Jules Cloquet par ma nièce, Mme Commanville, élève de Bonnat n° 714. L'éloge ne vous déshonorera pas. [...]

À LINA SAND

[Paris, 16 juin 1879 ?]

Chère Madame Lina,

J'irai vous voir un de ces après-midi, vers 5 h[eures] – soit demain mardi, vendredi ou lundi.

Comme je dois quitter Paris la semaine prochaine tout mon temps est pris, et je ne pourrai dîner chez vous. Mais je tiens à vous voir – vous et les chères belles petites.

Amitiés à Maurice.

Votre bien affectionné

Lundi matin.

À EDMOND LAPORTE

Paris, jeudi matin, 19 [juin 1879].

Qu'est-ce que cela veut dire ? où êtes-vous ? pas de nouvelles de Bab depuis douze jours, – et Caroline m'écrit que non seulement vous lui avez manqué lundi, mais qu'ils n'ont de vous aucune révélation, – ni moi non plus, nom de Dieu !

J'aurai pas mal de choses à vous narrer, et en somme de bonnes choses. Je compte être rentré à Croisset mercredi.

Tout à l'heure seulement je viens de finir la première partie de mon chapitre, et ce soir je commence à préparer la philosophie.

Je vous embrasse.

Votre vieux GÉANT.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] jeudi [19 juin 1879].

Mon Caro,

Le portier ne m'a remis pour toi aucun journal. Tu as dû recevoir ce matin un bel article de Banville. Ce paragraphe me semble mériter une carte de visite ? Théodore de Banville demeure rue de l'Éperon, 10. – Je n'entends pas parler de Laffaille ?

Demain, je retournerai chez Bergerat. Enfin, pauvre chérie, je soigne ta gloire.

Le dîner chez Frankline a été charmant et ***bon***. Convives : Carrière, un jeune médecin fort instruit, et M. de Pressensé, qui nous a fait le récit de la fameuse séance de la Chambre – à laquelle, plus indifférent que toi, je ne regrette point de n'avoir pas assisté. Les fureurs de Cassagnac me semblent aussi intéressantes que celles d'un voyou dans un cabaret.

Je n'ai pas encore été chez Flavie parce que jusqu'à présent j'ai été surchargé de courses, d'affaires et d'études. Mon ami Chéron étant malade m'a fait perdre deux jours de Bibliothèque. Je mets un terme à mes lectures, samedi ! Si j'ai besoin de livres, Ernest m'en prendra quand il viendra à Paris, et les rapportera. – C'est convenu avec ces messieurs.

Je comptais partir lundi en effet. Mais je garde encore deux jours pour différentes courses et je reviendrai ***mercredi*** au plus tard.

Je dois déjeuner chez Baudry. – Et chez Mme de Tourbey, retourner chez Mme Adam, chez About, etc., etc. ! – et voir la bonne Flavie.

Lundi dernier Mme Jules Godefroy est venue déjeuner chez moi et m'a apporté tout ce qu'il faut pour faire un garrick à l'indienne (y compris le poulet). Suzanne sait maintenant faire ce mets exotique – et excellent.

Mardi, à midi, comme j'étais en manches de chemise et prêt à partir pour la Bibliothèque, coup de sonnette. Un monsieur en cheveux blancs entre. Nous nous regardons avec étonnement : « Camille Rogier ! » Embrassade.

Nous ne nous étions pas vus depuis 1857 ! Tu sais, n'est-ce pas, qui est C. Rogier ? Après avoir parlé de nos souvenirs communs qui datent de 1850, à Beyrouth, il fut question d'art et de peinture. – Alors exhibition du torse de femme – de la nièce, où il a trouvé « les plus rares qualités ».

Par attention pour le père Cloquet, je lui ai envoyé l'article de Banville.

À propos de vieux, t'ai-je dit que pour ma place c'était le père Hugo qui avait presque tout fait. – Au rapport de Cordier.

***

Ce matin, j'ai fini la 1re partie de mon chapitre et ce soir je commence la préparation de la philosophie. Monsieur a une drôle de manière de se reposer à Paris. – Quant à ma

jambe, elle ne se guérit pas vite. – Je me sens mou comme un chiffon.

Hier dîner à S[ain]t-Gratien – avec les habitués. Tendresses habituelles et promesse de se revoir au mois de septembre.

Sais-tu ce qui m'*obsède* maintenant ? L'envie d'écrire la bataille des Thermopyles. Ça me reprend.

Adieu, pauvre chère fille – à bientôt – mais écris-moi, nonobstant.

Ta vieille NOUNOU.

***

Comme je me couche de bonne heure, je me lève ***idem*** et Monsieur est à son ***bureau*** depuis 7 h 1/2 (***sic***).

P.-S. J'ai envoyé à Fortin un fort bel ouvrage (le livre de Charcot, prix 60 fr[ancs]). C'est Pouchet qui s'est chargé de l'envoi : le port a même été payé.

Le paquet a dû arriver à Croisset dimanche. Jusqu'à présent pas de nouvelles dudit Fortin. Bien bon garçon. – Mais estrange, par moments.

Ne témoigne pas ton étonnement de son silence. Il s'en fâcherait peut-être ? Mais pour me rassurer informe-toi près du facteur.

Encore un Bacio !

À CLAUDIUS POPELIN

[Paris,] vendredi soir, 10 h[eures, 20 juin 1879].

Mon cher Popelin,

J'apprends la mort du Prince impérial – et je songe à la Princesse, – qui doit être bien triste ?

Dites-moi comment elle a subi cette nouvelle. Dois-je aller la voir ? Pensez-vous que ma visite lui serait agréable ?

Avez-vous lu les lignes de Girardin ? C'est simplement ignoble. Mais ça ne m'étonne pas !

Je reçois un billet de faire-part de la part des de Najac. – Quelle est leur adresse ?

Tout à vous.

Votre

240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

À EDMOND LAPORTE

[Paris,] samedi matin [21 juin 1879].

Mon vieux Bab.

Je compte être revenu à Croisset *mercredi* vers 4 heures. Guidez-vous là-dessus.

Je suis tout mélancolieux en songeant que nous allons être quelque temps sans nous voir !

Hier, j'ai fini mes lectures ! – de bibliothèque.

Je vous embrasse.

Votre

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Paris, 21 juin 1879 ?]

Lundi prochain me convient parfaitement, chère Madame.

Donc, à après-demain.

Je vous baise les mains.

Votre tout dévoué

À JULIETTE ADAM

[Paris,] lundi matin [23 juin 1879].

Ma chère confrère,

Ne vous ***pendez pas***. Ce serait dommage ! et la corde serait trop heureuse.

La faute en est à la pitié de votre concierge pour ma claudication. Il m’a conseillé de ne pas tenter l’ascension de votre escalier, n’ayant guère de chance d’être reçu. J’ai été lâche. J’en suis puni.

Quant à mercredi, je ne serai plus à Paris depuis 24 heures. Voilà plusieurs fois que je refuse vos cordiales invitations, ce qui d’abord est bête pour moi, et de plus a

l’air grossier. Mais l’hiver prochain sera moins sinistre, espérons-le ! et alors je prendrai ma revanche.

En attendant ce plaisir-là, je vous baise les deux mains. Et vous prie de croire à une affection qui ne demande qu’à s’affirmer.

Tout à vous, chère Madame.

Ex imo.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris, 23 juin 1879.]

Ma chère fille,

Je compte toujours être rentré à Croisset mercredi (par le train de l’après-midi).

Laporte, qui part jeudi pour sa nouvelle résidence, viendra y dîner et y coucher.

Je suis accablé de courses ! et ***tanné*** du séjour de la capitale, à cause de cela.

J’étais invité pour mercredi chez Mme Adam, et pour jeudi chez Heredia. Mais zut !

La mort du Prince impérial me fera aller demain à S[ain]t-Gratien, ce qui me dérange beaucoup.

Tes commissions seront faites. Quant au paquet de papier à lettres, nous ignorons ce que ça veut dire.

Adieu, chérie – à bientôt.

Oui, envoie une carte à Darcel.

Je t'embrasse.

VIEUX.

Lundi, 9 h[eures] du matin.

P.-S. Suzanne ne trouve pas la caisse aux confitures. Réponds, par le télégraphe, ce que tu veux qu'on fasse – car après-demain, il ne sera plus temps.

À GUY DE MAUPASSANT

[Paris,] lundi matin, 9 h[eures, 23 juin 1879].

Ne vous avais-je pas invité à dîner pour demain ? – Eh bien, ne venez pas. Il faut que je dîne avec *Florimont* et C. Rogier.

La mort du Prince impérial me fait aller à S[ain]t-Gratien – ce qui complique l'ahurissement du départ.

Je vous ai attendu hier à partir de 4 h[eures] – Et vous avez manqué un fier garrick !

Le père Baudry m'a fait de vous un *grand éloge* !!!

Tâchez de venir me dire adieu *mercredi matin*. Sinon, je ne sais pas comment nous voir.

Votre vieux

Ce soir je dîne chez Charpentier – avec Bergerat et Banville.

À mercredi, n'est-ce pas ? D'autant plus que je vous reconfierai la Féerie.

À CLAUDIUS POPELIN

[Paris,] lundi matin [23 juin 1879].

Je me présenterai demain à S[ain]t-Gratien. Si la Princesse ne devait pas y être, envoyez-moi un télégramme. Je tiens à la voir. J'ai été chez elle samedi, elle venait de partir. […] Je ne lui ai pas écrit, – pensant qu'elle avait autre chose à faire que de lire mes lettres…

À ALPHONSE LEMERRE

[Paris, mercredi] matin [25 juin 1879].

Mon cher ami,

À partir d'aujourd'hui, vous pouvez m'adresser les épreuves de ***Salammbô*** à Croisset près Rouen.

Quant à l'édition des ***Poésies complètes*** de L. Bouilhet vous en avez chez vous tous les éléments. 1° ***Festons et Astragales***. 2° ***Melaenis*** (qui vous a été remis par Philippe). 3° ***Dernières chansons***. Si ce volume, par hasard, vous manquait, envoyez-le prendre de ma part chez Charpentier.

Tout à vous.

Mercredi matin.

À ÉMILE BERGERAT

Croisset, près Rouen, jeudi soir [26 juin 1879].

Mon cher ami,

Je vous ai attendu mardi pendant une grande demi-heure et vous m'avez fait engueuler par Camille Rogier chez lequel je dînais.

Maintenant il vous faut attendre jusqu'au mois de septembre pour avoir vos pipes et la communication du portrait de [Millais *?*] – lequel m'enchante peu. Mais ça vous regarde.

N.B. Ne pas oublier ma nièce dans les feuilles dont vous disposez : n° 714, portrait de Jules Cloquet par Mme Commanville.

Puisque vous voyez Charpentier tous les jours rappelez à cet oiseau qu'il doit me publier ***illico L'Éducation sentimentale***.

Et re-compliments pour votre livre sur le cher beau-père, – mon pauvre Théo !

Tout à vous.

Votre vieux des Vieux

À MARGUERITE CHARPENTIER

Croisset, jeudi soir [26 juin 1879].

Chère Madame Marguerite,

Comme votre époux est peu épistolier – et que j'ai à vous remercier pour les deux bonnes soirées que vous m'avez fait passer, j'aime mieux vous écrire à vous qu'à son honorable personne.

1° Dites-lui que j'attends immédiatement les premières épreuves de ***L'Éducation sentimentale***. Le livre m'appartient à partir du 10 août prochain – et d'ici au 10 août nous n'avons pas trop de temps. Or ***j'ai besoin*** que le susdit bouquin paraisse le plus promptement possible. Cela est très sérieux.

Ce roman a été étranglé à sa naissance par Troppmann et Pierre Bonaparte. Il serait juste de le réhabiliter. C'est un four immérité. Georges devrait penser à le réintroduire dans le monde par quelques articles corsés.

2° Je n'ai pas entendu parler de Bertrand – bien que Burty lui ait demandé un rendez-vous pour moi. Donc la malheureuse Féerie est de nouveau, dans les mains de Maupassant. Si « la Maison Charpentier » désire la lire, elle peut la lui demander. – Nous verrons ensuite ce qu'il faudra en faire.

Je ferai encore une tentative au mois de septembre. – Puis, comme cette tentative ratera (j'en suis presque certain) nous la publierons ***avec illustrations*** !!! Il y a douze tableaux ; on peut faire douze dessins de décors.

Rien n'empêche d'y rêver dès maintenant.

3° J'attends votre visite vers le milieu de juillet.

4° Je vous baise les mains, – et avec votre permission les deux joues.

Votre très dévoué

À LÉON CLADEL

[Croisset, 26 juin 1879.]

Mon cher ami,

Je suis bien en retard avec vous. Voici mon excuse : j'ai reçu vos ***Bonshommes*** au commencement de ce mois – que j'ai passé presque tout entier à Paris. Là, j'ai été assailli de courses et d'affaires… j'espérais qu'un hasard vous apprendrait ma présence et je m'attendais à vous voir.

Je voulais vous dire le plaisir que m'a causé votre volume.

Titi Foÿssac est une création. C'est travaillé, ciselé, creusé. L'observation chez vous n'enlève pas la poésie ! au contraire elle la fait ressortir. L'enterrement de votre bonhomme est une merveille. J'ai connu des vieux dans ce goût-là.

Je ne connais peu ***[sic]*** de choses plus originales que votre ***Dux***. L'objection que tout le monde vous fait et que je vous fais moi-même : à savoir que Baudelaire n'était pas comme ça – tombe d'elle-même puisque vous ne nommez pas Baudelaire. Ce conte est une étude philosophique, dont je ne vois l'analogue nulle part. Votre personnage principal crève les yeux, tant il a de relief et de puissance. – J'aime moins la ***Mère-Blanche***, qui me paraît moins neuve ? Je vous reprocherai çà et là une recherche d'archaïsme dans les mots. Mais vous êtes un rude écrivain, mon cher ami ! un véritable artiste !

Et je suis plus que jamais tout à vous.

Votre

Croisset, 26 juin [18]79.

À CAMILLE LEMONNIER

Croisset, près Rouen, 26 juin 1879.

Monsieur et très sympathique confrère,

J'ai lu avec beaucoup d'attention le livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Dès les premières pages, j'ai été saisi par l'intensité de ses effets, le soin de la forme, mille détails charmants.

Vos deux personnages principaux sont bien à leur place et dominent l'ensemble. Le désespoir de votre avare cherchant son trésor au pied de l'arbre est une simple merveille.

Je retrouve sur mon exemplaire la marge de la page 113 barrée d'un coup de crayon, ce qui veut dire : « Parfait ». J'aime moins votre sorcière et vos amoureux qui ne vous appartiennent pas aussi complètement. Je trouve aussi qu'il y a peut-être trop de dialogue.

La franchise de mes critiques vous prouvera le cas que je fais de votre livre. Donnez-nous-en de pareils et recevez une cordiale poignée de mains de votre tout dévoué.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi [27 juin 1879].

Mon chéri,

Puisque vous détenez ***Le Château des cœurs***, vous ferez bien de songer dès maintenant aux pièces de vers qui doivent y entrer ; il n'y en a pas plus de cinq ou six.

Au mois de septembre, je hasarderai une ultime démarche qui sera encore vaine, j'en suis sûr. Puis immédiatement je commencerai une édition illustrée, c'est-à-dire douze dessins, un par tableau et représentant le décor dudit tableau. Charpentier est prévenu. S'il désire connaître l'œuvre, il peut vous demander le manuscrit. Je l'en ai prévenu par une lettre hier soir.

Donnez-moi de vos nouvelles (et des nouvelles) de temps à autre.

Je vous embrasse.

Vôtre.

À ÉMILE ZOLA

Croisset, vendredi [27 juin 1879].

La Préface de vos ***Haines*** m'a ravi, mon cher Zola. – Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne la connaissais pas. – Et j'en suis féru ! Bravo ! Voilà comme il faut parler.

Quant aux différents articles du volume je suis de votre avis en ce qui concerne « l'abbé *** », Proudhon et le catholique Hystérique. J'ai relevé plusieurs témérités dans ***L'Égypte il y a trois mille ans*** et des choses qui, selon moi, sont inexactes. Je vous trouve bien indulgent pour Erckmann-Chatrian. Quant à Manet, comme je ne comprends goutte à sa peinture, je me récuse.

Et je maintiens que vous êtes un joli romantique, quoi que vous en disiez. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime.

J'ai trouvé Alp. Daudet bien éreinté. Mes lectures sont finies. – Et je n'ouvre plus aucun bouquin jusqu'à la terminaison de mon roman.

Votre vieux

À MAXIME DU CAMP

[Croisset, fin de juin ou début de juillet 1879.]

[…] Si les conscrits partent les premiers, la place va donc rester vide, car les capitaines vieillissent et ne vont pas tarder à plier bagage. […]

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] jeudi, 5 h[eures, 3 juillet 1879].

Mon bon cher vieux,

Je commençais à m'ennuyer fortement de n'avoir pas des nouvelles de mon Bab ! – qui, du reste, a trop de modestie. Comment, mon brave, vous me dites que vous êtes ***peut-être*** le meilleur de mes amis. J'enlève peut-être et le remplace par ***certainement***.

Vos embêtements avec Faucon me causent des ***remords***. Car c'est moi qui vous ai fourré là-dedans ! Une chose, après tout, m'étonne. C'est que Commanville ait ***pu*** payer depuis quatre ans la moitié de la somme pour laquelle vous vous

êtes engagé ! Je ne lui ai pas parlé de vos derniers ennuis. À quoi bon ? – (D'ailleurs il est à Paris depuis lundi.) Mais tenez-moi bien au courant, quant à tout ce qui touche ledit Faucon. Votre tourment me tourmente. Si vous êtes forcé de vous exécuter, Duplan vous trouvera-t-il une hypothèque ? etc.

***

Depuis avant hier je me suis remis à ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. – Et je crois que la métaphysique marchera ? Mais que c'est difficile, nom de Dieu ! – Et ***au fond*** votre Géant se sent éreinté. Ah ! comme j'aurais besoin de dormir pendant trois mois, au soleil, sur une plage de la Méditerranée ! – Car voilà des années que je mène une vie bien laborieuse et trop rude.

Aucune nouvelle sur nos bords. Je n'ai point assisté aux courses de Rouen, bien entendu. – Et je n'ai vu ni le Préfet ni le consul d'Amérique quand j'ai été vendredi dans la patrie de Corneille et Pouyer-Quertier.

Je ne fais aucune lecture. La philosophie de Hartmann est même délaissée. Merde pour les bouquins, provisoirement. Il faut avancer dans la copie ! – coûte que coûte.

Et mon Bardache n'a pas l'air de s'amuser chez ses fleuristes ? Où va-t-il insérer sa mentule ? Que faire de son appendice ? Comment employer sa Poutre ? Je ne vois qu'un moyen : la masturbation, et l'engage à s'y livrer si les animalcules spermatiques lancinent trop violemment l'intérieur de ses rognons. – Pas de bidet pour la toilette des dames. C'est triste. J'aurais voulu être là pendant le dialogue. – Et voir la pudique rougeur de vos hôtesses.

Il pleut sans discontinuer. Le ciel ressemble à un pot de chambre, malpropre. On en est attristé et abruti. Je me figure mon vieux Laporte, fumant sa pipe, là-bas, dans sa petite chambre d'« employé » – et rêvant mélancoliquement à sa maison de Couronne. Quand vous y rentrerez, ça vous semblera bien doux. Vous croirez avoir fait un héritage.

Aujourd'hui on m'a envoyé des épreuves de ***Salammbô***. J'en recevrai de ***L'Éducation sentimentale*** la semaine prochaine. Burty m'a écrit qu'il ne fallait pas compter sur Bertrand, lequel est un homme à la côte. Donc je me résigne à publier ***Le Château des cœurs*** avec une petite Préface et 12 dessins, un par tableau. Guy va porter le ***ms.*** chez Charpentier et j'espère que ledit sieur va s'y mettre.

Je ne vois plus rien à vous dire, mon pauvre vieux. Vous voyez que je ne vous fais pas languir après ma réponse. Car j'ai reçu votre lettre il y a une heure. – Caroline, qui travaille dans son atelier, ignore même l'arrivée de votre missive – bienvenue.

Pas de révélation de Tourgueneff !

Votre GÉANT
vous embrasse tendrement.

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Croisset, 3 juillet 1879.]

Chère Madame Charpentier,

Burty m'a écrit qu'il ne fallait pas compter sur Bertrand. C'est un homme à la côte. Donc je renonce à faire jouer ***Le Château des cœurs***. – Publions-le !

Je ferai une petite Préface et avec 12 dessins (un par tableau), la chose ne sera pas honteuse.

Ayez donc l'obligeance de demander le *ms.* à Maupassant (17, rue de Clauzel). Lisez-le. Puis, nous en causerons.

Je compte sur votre visite avant une quinzaine de jours – et *j'attends* les épreuves de *L'Éducation sentimentale*.

Votre très dévoué qui vous baise les mains

Croisset, 3 juillet.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi [8 juillet 1879].

Je n'ai rien du tout à vous narrer, mon chéri – rien du tout. Pas un fait, pas une idée.

Je suis perdu dans la métaphysique de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] – et j'espère l'avoir finie avant la fin d'août.

Quant au livre de *Vivier*, en repassant par Paris, voyez cela – et achetez-le pour moi. – Au fond, ça m'inquiète peu. Il en sera comme pour celui de Quatrelles, sans doute ?

Quel troubadour vous faites ! Impossible d'être huit jours sans s'occuper de son vit ! – Très bien les œillades et les ambulations sous la fenêtre de la Personne.

J'attends des Récits. Et au fond je vous envie bassement. Eh bien, et *Couronne* dans tout ça ? – L'archéologie est délaissée pour la cochonnerie.

Pas un mot de Laffaille dans ***Le Nouvelliste***. – Mystère.

Faites-moi penser à vous lire une lettre touchant ma belle-sœur – laquelle est gigantesque (pas la lettre, mais ma belle-sœur). De ce côté, rien de fait encore.

Je vous attends dans la seconde moitié de la semaine prochaine. Prévenez-moi la veille.

D'ici là je vous embrasse.

Votre vieux GÉANT.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] 10 juillet [1879].

Mon cher ami,

Votre Préface m'a bien intéressé. Moi qui n'aime pas à en écrire, j'admire les vôtres.

Vous avez raison, hélas ! bien raison. Je ne relirai pas ***Henriette Maréchal***, parce que je la sais par cœur. Mais un de ces jours je me repasserai ***La Patrie en danger***.

J'ai repoussé toute espèce de livres pour activer la Rédaction de mon bouquin. Actuellement, je suis perdu dans la métaphysique. La rendre claire et vivante n'est pas une petite besogne ! comme bien vous pensez !

Charpentier ne répond pas à mes lettres. Que faire ? J'aurais cependant bien besoin qu'il publiât tout de suite ***L'Éducation sentimentale*** et pour le jour de l'an la Féerie. Il est gentil mais trop peu pratique.

J'espère me trouver avec vous chez la Princesse vers le milieu de septembre. D'ici là, je vous embrasse.

Votre vieux solide

À RAOUL-DUVAL

Croisset, jeudi 10 j[uillet 1879].

Mon cher ami,

Merci pour votre discours de Bordeaux. Comme c'est clair, net, topique et ***probant*** ! Votre Capitaine au long cours, le sieur Armange, est une bien belle binette ! J'aurais voulu être là, pour le voir.

La question du libre-échange m'intéresse extrêmement. Vous savez que je suis un des premiers lecteurs (en ordre chronologique) du grand Bastiat et toute objection aux vérités qu'il a si bien mis[es] en lumière me révolte jusque dans les moelles. – Et puis quelle source de comique n'y a-t-il pas là-dedans !

Vous avez crossé MM. les filateurs. – De cela je vous remercie comme d'un service personnel. – Quels ânes, ou quels coquins. Mais l'un n'empêche pas l'autre.

Quand nous verrons-nous ? Vous ne venez donc jamais « sur nos bords ».

Respects et amitiés aux vôtres.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi soir [15 juillet 1879].

Nous vous attendons jeudi.

Et il me tarde d'ouïr le récit de vos lubricités.

C'était un voyage dans le genre de ceux du père Jérôme ! (t. II du Vieux, ***Portraits des personnages, orgies d'un genre neuf***).

Je pioche et ai pioché rudement, mais je ne veux vous lire ma philosophie que quand elle sera terminée.

À jeudi.

Votre GÉANT.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mardi soir, 15 juillet [1879].

Je ne sais pourquoi, mais il ***me semble*** que vous êtes plus mal, ma chère amie ! Est-ce vrai ? Dites-moi que non. Cet affreux été n'est bon ni pour les légumes, ni pour les poires, ni pour les gens ! Moi, il commence à m'agacer ***le système***. On ne se doute pas ordinairement combien le soleil nous est indispensable. – Quelle drôle d'idée ont eue nos ancêtres en venant vivre sous des cieux aussi incléments. Pourquoi habiter des pays bêtes ? – Afin d'avoir plus d'esprit, sans doute.

En ce moment, je fais travailler le mien d'une façon acharnée. J'ai repoussé ***tous*** les livres et j'écris, c'est-à-dire je barbote dans l'encre, sans discontinuer. Me voilà à la

partie la plus rude (et qui peut être la plus haute) de mon infernal bouquin, c'est-à-dire à la métaphysique ! Faire rire avec la théorie des *idées innées* ! Voyez-vous le programme ! Enfin, j'espère au commencement de septembre n'avoir plus que deux chapitres ! Mais je suis encore loin de la terminaison totale.

Alors, je pousserai un beau *ouf* de satisfaction, je vous en réponds. Il faut être fou pour avoir entrepris une pareille tâche ! Mais nous ne ferions rien, dans ce monde, si nous n'étions guidés par des idées fausses. C'est une remarque de Fontenelle, que je ne trouve point sotte.

La mort du Prince impérial, qui m'a frappé comme une image d'Épinal tant elle est violente et sauvagesque, commence à devenir une *scie*, ne trouvez-vous pas ? J'étais à Paris, aux premières loges, quand la nouvelle en est venue. Et j'ai contemplé la gigantesque bêtise de Messieurs les Bonapartistes. La Princesse a été très affligée et très raisonnable – et le Prince plein de réserve.

Autre *scie* : la loi Ferry. Ceux qui la défendent et ceux qui l'attaquent m'embêtent également. – Car des deux côtés on est d'une mauvaise foi insigne. Ce qu'elle a de pire contre elle, c'est qu'elle est inapplicable. Les Jésuites porteront un bonnet rouge, voilà tout. On n'aura la liberté religieuse que quand on aura supprimé du Code pénal les attaques à la Religion. Mais cela est peut-être trop fort pour les têtes françaises.

J'ai lâché Catulle Mendès – et Reyer prend pour librettiste Du Locle. Mais avant la 1re de ***Salammbô***, grand opéra, etc., il se passera encore bien du temps. Fauré et Gallet commencent un opéra sur ***Faustine***. On imprime

Salammbô chez Lemerre et ***L'Éducation sentimentale*** chez Charpentier.

Peut-être que ***Le Château des cœurs*** paraîtra au jour de l'an, avec des illustrations, puisqu'il m'est impossible de lui donner des décors. Cela est un de mes chagrins littéraires (est-ce un chagrin ?) : ne pas voir sur les planches le tableau du cabaret et celui du Pot-au-Feu !

Avez-vous lu le second volume de ***La Conquête de la Nouvelle-Espagne*** paru cet hiver, traduit par mon ami Heredia. C'est merveilleux ! Vous en ai-je parlé ?

Donnez-moi de vos nouvelles. Amitiés à M. Roger et tout à vous. Votre vieux fidèle

GVE.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 15 juillet 1879.]

Quelle abominable semaine vous venez de passer, ma chère et bonne Princesse ! Quel voyage ! – Et quels tableaux ! Samedi dernier je n'ai pas fait autre chose que de songer à vous !

Ce matin les journaux m'apprennent que vous êtes revenue à Paris ! Dites-moi, par un mot, comment vous allez.

Je vous aurais écrit plus tôt. Mais [vous] aviez autre chose à penser qu'à lire mes billets.

Ma vie, à moi, est sans épisodes. Heureusement, je travaille beaucoup. Et puis, le lendemain je recommence à tourner ma meule. Ainsi de suite.

Le meilleur de mon année sera au mois de septembre, quand j'irai vous voir à S[ain]t-Gratien.

D'ici là, Princesse, je suis comme toujours en vous baisant les mains, votre fidèle et vieux dévot.

Croisset, mardi 15 juillet.

À GEORGES CHARPENTIER

Croisset, mardi 22 [juillet 1879].

Mon cher ami,

Vous recevrez en même temps que ce billet les deux volumes de ***L'Éducation sentimentale***, soigneusement « revus et corrigés ». J'ai fait tout ce que j'ai pu ! Maintenant, c'est à vous !

Il ne me paraît guère possible que l'œuvre entière tienne dans un seul volume ? Envoyez-moi un spécimen.

Et donnez-moi de vos nouvelles – de vous et des vôtres.

Et ne vous endormez pas dans les délices de Dieppe. – Prenez garde au soleil !

Je vous embrasse.

Quand faut-il compter sur votre visite ?

À CLAUDIUS POPELIN

Croisset, mercredi 23 juillet [1879].

Mon cher Popelin,

M[me] de Galbois m'a envoyé un billet de faire-part de la mort du père de son neveu – je crois ?

Il m'est impossible de lire l'adresse qu'elle a eu soin d'écrire au bas dudit billet.

Ayez la bonté de me la calligraphier de votre écriture, à vous.

Rien de neuf, mon bon. Je continue à piocher mes bonshommes. Au mois de septembre j'espère n'avoir plus que deux chapitres. Alors je me donnerai un peu d'air en allant à S[ain]t-Gratien – où nous philosopherons le soir en tête à tête.

D'ici là, je vous embrasse.

Votre vieux

Inventez tout ce que vous pourrez trouver de plus convenable pour l'exprimer de ma part à la Princesse.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 31 juillet 1879.]

Eh bien et ces épreuves de ***L'Éducation sentimentale*** ?

Et ***Le Château des cœurs*** ?

Qu’est-ce que tout cela devient ?

Au lieu de faire le gandin sur la plage de Dieppe, daignez un peu vous occuper de votre serviteur

qui vous embrasse.

Quand est-ce que je vous aurai à déjeuner vous et la petite famille ?

***

Croisset, près *Rouen*, 31 juillet, jeudi.

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset,] 31 juillet [1879].

Mon cher ami,

Je m’étonne de ne pas recevoir la dernière et l’avant-dernière épreuve de *Salammbô* – que je n’ai vues qu’une fois.

D’où vient ce retard ? Quand faites-vous paraître les deux volumes ?

Et les *Poésies complètes* de Bouilhet ? Où en sommes-nous ?

Soyez assez bon de me répondre et recevez une cordiale poignée de main de votre

Croisset, près Rouen.

À GEORGES POUCHET

[Croisset,] jeudi [31 juillet 1879].

Excellence,

J'attends toujours votre venue, pour déjeuner ici avec Houzeau et Pennetier, ne tardez pas ! ou je me recasse une autre jambe.

Comme je dois aller à Dieppe, d'ici à une douzaine de jours, y passer un après-midi, je voudrais bien savoir ***votre*** jour, à vous. Entendez-vous avec les copains (ou ***copins***) ?

D'ici là, je vous embrasse.

Votre VIEUX.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] jeudi [juillet ? 1879].

Ma chère Princesse,

Je ne comprends goutte à votre billet d'hier.

Je vois seulement que vous avez – ou avez eu du chagrin – vous me le dites. Vous pensez à moi. C'est bien. Je vous en remercie.

Le Figaro a parlé de vous ? Mais je ne lis jamais *Le Figaro* ! Et depuis dix jours, personne n'a franchi le seuil de mon logis. – Donc, j'ignore complètement ce qui se passe. Vous dites : « La Presse s'est occupée de moi. » Il y a donc eu plusieurs articles ? À propos de quoi ?

Je suis d'autant plus perplexe qu'il y a deux lignes que je ne puis lire.

Mais après tout, que vous importent Messieurs les journalistes !

Quoi qu'on die, comptez sur l'inaltérable affection de

GVE FLAUBERT
qui vous baise les mains.

À PHILIPPE LEPARFAIT

[Croisset,] dimanche soir, 6 heures [3 août 1879].

Mon cher ami,

Je comptais sur ta visite aujourd'hui et suis fâché de ne pas te voir. Celle de jeudi ne compte pas : elle était trop courte.

Lemerre m'a écrit avant-hier qu'immédiatement après *Salammbô* (qu'il est en train d'imprimer) il va se mettre aux *Poésies complètes* de L. Bouilhet ; donc, que je lui envoie « *Festons et astragales*, *Melaenis* et *Dernières chansons* ». Je ne possède ces trois volumes que reliés ; ils seraient perdus et d'ailleurs gêneraient les imprimeurs.

Peux-tu, toi, les envoyer *illico* à Lemerre, ou prier Billard de se charger de la commission ? Cela est urgent.

Envoie-moi cinq litres d'eau-de-vie comme celle de la dernière fois.

2° Quatre de Bourgogne, à ton choix,

3° Deux de vin de liqueur : ton dernier porto était bon,

4° Deux madère,

5° Quatre champagne. J'aurai besoin de cela ***tout de suite***, parce que mardi matin j'aurai un monsieur (de Paris !) à déjeuner.

À toi.

Ton charretier pourra reprendre ta cruche et un panier.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 5 août 1879.]

Mon cher ami,

Je vous prie de me rendre le service suivant :

Quand vous irez chez Charpentier demandez-lui s'il veut, oui ou non, continuer à être mon éditeur. Depuis deux mois que ***L'Éducation sentimentale*** doit être sous presse, je n'ai pas reçu une épreuve. Il possède depuis 6 semaines le ***ms.*** du ***Château des cœurs***, et il n'a pas daigné me dire ce qu'il en ferait. Il laisse ***toutes*** mes lettres sans réponse. Je suis excédé de ce jeune homme. Voilà le vrai.

Quand on travaille comme je le fais on ne devrait pas éprouver de pareils embêtements dans sa publication. Comme tout cela vous encourage à la Littérature, hein ?

Il est vrai que je n'ai pas besoin d'être encouragé. Je pioche plus que jamais.

Mais Charpentier qui connaît ma position devrait comprendre qu'un billet de mille francs de temps à autres

me serait utile. Or *L'Éducation* pouvait paraître le 10 de ce présent mois, puisque j'en redeviens propriétaire à partir du 10 août. Je l'eusse vendu à un autre que la chose serait faite.

Et d'un autre côté il est d'un entêtement infernal. Vous verrez que, malgré trois paroles d'honneur, *jamais* il ne publiera *Saint julien* comme je le désire.

Je vous demande pardon, mon cher ami, de vous entretenir de cela. Mais à qui me plaindre si ce n'est à vous ?

Savez-vous ce que deviennent les amis ? Je n'ai d'aucun d'eux aucune nouvelle – y compris Tourgueneff. Pas un mot depuis qu'il m'a manqué de parole pour dîner.

Ce qui m'étonne, de plus en plus, c'est l'inconsistance de ces bonshommes. Autant d'oiseaux ! –

Que dites-vous de d'Osmoy – qui lui aussi répond moins que jamais à mes lettres, mes *trois* dernières lui réclamant l'argent qu'il doit à la souscription Bouilhet ! –

Je viens de lire un roman de Marius Roux qui m'a peu enthousiasmé – et vous ?

Je compte toujours être à S[ain]t-Gratien vers le milieu de septembre. Nous y verrons-nous ? Tâchez que *oui*.

D'ici là, je vous embrasse.

Votre vieux

Mardi soir 5 août. Croisset.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] mardi, 11 h[eures] du soir [5 ? août 1879].

Je pense à mon pauvre vieux compagnon – qui se désole là-bas, dans son coin. – Et je ne lui envoie pas de consolations pour ne point l'irriter.

Voyons, mon bon Asiatique ! un peu de sagesse !…

***

Il me semble que vous allez être encore plus seul ? Voulez-vous venir passer quelques jours (ou 48 heures) ici ? – Ça vous distraira. Je vous ferai piocher. – Croyez-en l'expérience de votre aîné. Le travail frénétique est le plus grand de tous les remèdes. – Venez ! faites ce que je vous conseille. Ça ne me gêne ***en aucune façon***. Au contraire.

En tout cas, je vous attends samedi par le bateau de 2 h[eures]. D'ici là, un mot pour me dire comment vous allez.

Je vous embrasse.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, mardi soir, 5 août [1879].

Mon cher ami,

J'ai bien des choses à vous dire. Mais commençons par vous. Comment va votre mère, vos travaux, votre santé.

1er chapitre. En ce qui me concerne 1° aurai-je, au 1er septembre, à toucher mon trimestre ? 2° ne devait-on pas, après le budget, aviser à une mesure plus effective *id est* 2 mille francs de plus par an ? Car vous saurez, mon bon, que ma chère belle-sœur a *refusé* carrément la petite rente que Florimont lui avait demandée pour moi, déclaration accompagnée d'injures *ignobles* sur ma mère et les Commanville. Elle et Florimont sont fâchés, à cause de cela. — Je vous donnerai des détails, ils sont bons.

2e. Autre guitare. Il s'agit des poésies complètes de Bouilhet. Lemerre me dit qu'il n'a pas *Festons et astragales* ni *Dernières chansons* et il m'écrit ceci : « *Melaenis* qui m'avait été prêtée dans le temps par M. Coste Maréchal m'a été redemandé. » Qui est M. Coste Maréchal ? Mystère. Je croyais que *Billard* éditeur de droit place Dauphine lui avait remis l'année dernière *toutes* les poésies de Bouilhet ?

Il faut donc se les procurer et les remettre chez Lemerre au plus vite. Dans ce but, faites-moi le plaisir soit d'aller, de ma part, chez *Billard*, ou à la Librairie Nouvelle. Et là priez le jeune *Achille* de se charger de la chose. C'est important. *Je compte sur vous*. Pour que le volume paraisse cet hiver, il faut s'y mettre tout de suite.

Que dites-vous, par parenthèses, du sieur Charpentier qui ne m'a pas encore envoyé une épreuve de *L'Éducation sentimentale*, depuis plus de deux mois que ledit bouquin doit être sous presse ! – Et de Tourgueneff, qui ne m'a pas écrit *un* mot depuis le jour où il m'a manqué de parole pour dîner avec vous. L'inconsistance de ces êtres-là me donne le vertige.

Quant à *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] je n'ai plus que cinq pages pour avoir fini mon espovantable philosophie. Je ne

dors plus, et j'en arrive à une effrayante exaltation. Mes inquiétudes augmentent à mesure que j'approche de la terminaison. Il fallait avoir le génie de l'ascétisme pour entreprendre cette œuvre !

Vous apprendrez avec plaisir que Commanville a trouvé de l'argent pour remonter une scierie à Rouen. Est-ce que la Fortune changerait ? Quoi qu'il en soit, il y a maintenant un peu de bleu à l'horizon.

Mais je ne suis pas content de la santé de Caroline – son anémie commence à m'inquiéter. C'est le résultat de la vie qu'elle mène depuis quatre ans.

J'ai lu un roman de Marius Roux qui m'a peu enthousiasmé.

Et les amis ?

Et cet excellent Baudry, *quid ?*

Je compte toujours aller à Paris, à S[ain]t-Gratien vers le commencement de septembre.

D'ici là, mon cher Guy, je vous embrasse tendrement.

Votre vieux

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, les Frênes, Chalet (Seine-et-Oise).
Jeudi, 7 août [18]79.

Mon cher ami,

Décidément il y a trop longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. – Écrivez-moi deux mots sur ce que vous faites,

comment vous vous portez, etc., etc. Quant à moi, je vais physiquement très bien ; pour ce qui est de l'état de mon ***âme*** – vous pouvez vous en faire une idée exacte – en soulevant le couvercle d'une fosse d'aisance – et en regardant dedans ; encore faut-il que ce ne soit pas un « water-closet » anglais : ils sont généralement propres.

Tout mon petit monde d'ici vous envoie ses meilleures amitiés ; – je le fais aussi – du fond de mon ***spleen*** – car je vous aime bien, vous le savez.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] samedi, 6 h[eures,] soir [9 août 1879].

Ah ! enfin ! j'ai de vos nouvelles, mon cher bon vieux ! – Vous vous embêtez donc bien fort ? Mais je préfère l'état ***latrineux*** de votre âme à l'état goutteux de votre corps.

Vos souffrances morales viennent peut-être de votre Bonnet de Docteur ? – ou bien de ce [que] vous n'avez pas l'occasion de me manquer de parole. J'attends même la justification de votre dernière traîtrise. Car vous deviez dîner chez moi un certain samedi du mois de juin. Depuis lors, plus de bonhomme !

Quant à moi, ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] m'épuisent. Je n'ai plus que quatre pages pour avoir fini mon chapitre de la Philosophie. – Après quoi, je commencerai l'avant-dernier chapitre ! Ces deux derniers me mèneront jusqu'au mois de mars ou d'avril. Puis, restera le second volume ! Bref dans

un an, j'y serai encore attelé. Il faut avoir le génie de l'ascétisme pour s'infliger de pareilles besognes ! En de certains jours, il me semble que je suis saigné aux quatre membres, et que ma crevaison est imminente. Puis je rebondis et je vais ***quand même***. Voilà.

Vous apprendrez avec plaisir qu'il y a un peu de bleu dans l'horizon financier de ma vie. Commanville est parvenu à remonter une scierie. Le voilà re-embarqué. Pourvu qu'il ne sombre pas encore une fois ! Mais je crois que non. L'affaire me paraît bonne.

Ma nièce ne va pas très bien. Elle est anémique et en proie à des migraines presque continuelles.

Aucune révélation des amis.

Si vous êtes à Paris, vers le milieu de septembre, j'espère vous y voir quand je serai à S[ain]t-Gratien chez la Princesse.

Vous ne m'avez pas l'air très occupé. ***Donc*** rien ne vous empêche de m'écrire longuement. Faites-le, ce sera une bonne action.

Amitiés, et respects à tous les vôtres.

Je vous embrasse tendrement.

Votre vieux

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] jeudi 14 [août 1879].

Si je ne vous ai pas répondu catégoriquement sur mon voyage à Villenauxe, c'est que le moment de le faire est encore lointain. Ce ne sera pas avant la terminaison de mon affreuse besogne. Dans trois ou quatre jours, j'aurai fini mon ch[apitre] VIIIe – restent le IXe et le Xe ! (la religion et l'humanitarisme) puis, j'aurai le second volume, très avancé déjà, mais qui exigera bien six mois. ***Nonobstant*** je me propose, comme récompense, d'aller vous lire le 1er volume, quand il sera parachevé, c'est-à-dire au printemps, vers le 1er mars ou le 1er avril. Tels sont mes projets.

Votre ami est complètement ***fourbu***, abruti. Je me demande avec inquiétude si j'aurai la force de continuer ! Heureux ceux qui sont nés sans le désir de la Perfection ! désir est un mauvais mot. C'est plutôt un besoin, une rage. Cette lugubre faculté suffit pour empoisonner la vie.

Ma nièce attend lundi prochain le p[ère] Didon qu'elle se propose de mener à Jumièges. – Je ne serai pas de la fête. Le moindre dérangement me bouleverse. Lundi dernier, pour avoir passé un après-midi à Dieppe (où j'avais été faire une visite à la Princesse), je suis rentré tout démoli. La distraction m'ennuie, et le repos me fatigue, car il faut reprendre le mouvement. – Je ne lis rien du tout, pas même un Journal. – Et puis j'ai mal aux yeux. Je larmoie comme un vieillard (que je deviens). C'est le résultat d'un grand nombre de nuits passées sous une carcel.

Le caissier de la souscription pour le monument Bouilhet, étant devenu gâteux, son curateur ne veut pas nous livrer ***notre*** argent. Ce qui fait que j'ai un Procès ! – La mort ne finit donc pas les choses ? alors, autant vivre !

Vous apprendrez avec plaisir qu'il y a un peu d'azur dans mon horizon pécuniaire. Mon neveu est parvenu à remonter une affaire de bois, des chênes de *[sic]* Caucase qui seront sciés à Rouen. Cela s'annonce bien. Je n'ai lu que par fragments le livre sur Sainte-Beuve – pouah ! pouah !

Il y a du bon dans celui de Bergerat.

Mille amitiés au mari – et à vous tout en entier, en vous baisant longuement les mains.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] dimanche 17 [août 1879].

Mon cher ami,

Si vous voulez venir à Croisset, dépêchez-vous parce que : au milieu de la semaine prochaine je ne serai plus là.

Je (ou plutôt nous comptons) sur vous, Mesdames Charpentier, et les mômes, pour déjeuner chez votre serviteur.

Eh bien ? et ces épreuves ? Je vous affirme que vous devenez intolérable.

À MARIUS ROUX

Croisset, lundi 18 août [1879].

Mon cher ami,

Je suis bien en retard avec vous ! Voici mon excuse. J'ai eu mal aux yeux. Puis, j'avais un chapitre qu'il me tardait d'avoir fini – et qui l'est depuis hier seulement. Donc je reprends votre roman (que j'ai lu, tout entier et d'une seule haleine, le jour même que je l'ai reçu).

Cela commence splendidement (mettant de côté la dédicace qui ne répond pas à la gravité de votre œuvre). La 1re scène entre Lagrappe et Nucingen est vraiment fort belle. Dans toute la suite, la connaissance de la matière, c'est-à-dire du monde financier, m'éblouit ; et vous m'avez intéressé avec des choses répugnantes. Donc le tour est joué.

La Gazette des Capitalistes, les radeaux de la Garonne, parfait.

L'Horloge du Palais avec sa devise ne donne pas (je crois ?) l'effet que vous en attendiez.

La réunion [des] actionnaires, très bien.

Le faux désespoir des deux coquins chap[itre] XII, excellent.

L'opposition du libertinage de vos deux bonshommes aurait dû être plus développée ?

La psychologie d'Hélène est réussie, et le mal qu'elle a à vouloir faire le bien – navrant !

Je réserve tous mes applaudissements pour la fin, le triomphe de Lagrappe dans son hôtel ! À la bonne heure ! Voilà de la vérité, et bien dite.

Rien ne m'a choqué. Je n'ai relevé aucune faute. Au contraire ! c'est net, vif, et d'un tour bien français.

Donc, ***bravissimo***, mon cher ami. – Et je vous serre la main fortement.

Votre

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 20 août 1879.]

Mme Régnier vient demain à 11 h[eures].

Donc j'attends mon Bab demain soir à 6 h 1/2 – d'autant plus que j'aurai besoin de lui vendredi matin pour l'affaire Bouilhet. Mulot viendra m'en parler et nous aurons une circulaire à rédiger.

Et vous, vieux, quoi de neuf ?

À demain soir !

Votre GÉANT.

Mercredi, 9 h 1/2.

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Croisset, 20 août 1879.]

Chère Madame,

Je reçois à l'instant une lettre de votre Légitime, où après avoir reconnu ses méfaits à mon endroit, il m'annonce votre visite collective pour la semaine prochaine.

Entendez-vous avec lui pour que ce soit dimanche, lundi ou mardi prochain, parce que : mercredi je m'absente de Croisset jusqu'au milieu de septembre.

Je vous attends ***trétous*** pour déjeuner un des jours indiqués.

Et dans l'espoir d'une prompte réponse je vous baise les deux mains.

Votre très affectionné

Mercredi, 4 h[eures].

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 20 août 1879.]

Faites-moi la lettre d'introduction pour M. Schaeffer. Je la signerai et vous la renverrai car où l'adresser par ce temps ***de chasse*** ? D'Osmoy peut être dans la Nièvre, au Plessis, à Aptot, etc. ?

De plus, je vous préviens que, vu le caractère dudit sieur, ma recommandation ne servira à rien du tout.

Voilà la 3e sommation que j'envoie au citoyen d'Osmoy, pour qu'il ait à nous cracher les 300 fr[ancs] de sa souscription au monument Bouilhet. Pas de réponse. (C'est un excellent garçon – en paroles.) Je vous avouerai que je suis résolu à le poursuivre férocement pour cette dette qui me paraît sacrée.

Vous savez maintenant quels sont nos rapports. Avisez. Je ferai ce que vous trouverez bien pour votre ami. Mais encore un coup, ce n'est pas à d'Osmoy pour un service effectif.

Je vais écrire à Lemerre de se mettre à l'édition de Bouilhet. Merci de vos démarches.

Il me tarde d'avoir des détails sur les ***frasques*** de votre frère. Et je plains votre pauvre maman – et vous aussi des embêtements que ce jeune homme vous cause.

Mon intention est d'être à Paris de demain en huit. – Je compte sur vous pour dîner ce soir-là.

La fin de mon chapitre m'a éreinté. Ma cervelle est en bouillie.

À bientôt, – mon cher Guy.

Je vous embrasse.

Mercredi.

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset, 20 août 1879.]

Mon cher ami,

Votre confrère, M. Billard, vous a remis hier les 3 volumes de Bouilhet.

Donc mettez-vous à l'œuvre. Je voudrais qu'elle fût en train la semaine prochaine car je serai à Paris le 27, et j'y resterai jusqu'au milieu de septembre.

Voici l'ordre. Ma Préface (qui est en tête des *Dernières chansons*).

Festons et astragales
Melaenis
Dernières chansons.

À bientôt. Et tout à vous.

Croisset, mercredi 20 août [18]79.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] jeudi 21 [août 1879], 4 h[eures].

On crève, ma chère belle ! Quelle chaleur ! une température indienne ! « Cet excellent M. Flaubert », dans le plus grand des négligés, souffle et râle, sue et gémit – et, se mettant à vous écrire, est assailli par les idées les plus gracieuses. Oui, si vous étiez là, bien que vos mains soient, dites-vous, abîmées de moustiques, il les baiserait, et malgré les ampoules de vos joues, il couvrirait de caresses cette royale et belle figure qui vous appartient. – Avec votre permission il serait encore plus tendre pour le « gentilhomme ». Ah ! si Martin était là, que dirait-il…

Pauvre chérie ! comme votre lettre est aimable et gentille ! À la lire, je crois vous entendre parler. Quel bon rire vous avez et quels bons yeux ! – Les atroces nécessités

de la vie, seules, m'empêchent de vous voir plus souvent. Et ce n'est pas une de mes moindres mélancolies. L'hiver prochain se passera encore avec peu de joyeusetés, puisque je resterai dans ma cahute jusqu'à la terminaison de mon bouquin, c'est-à-dire jusqu'à la fin du Ier volume. Le second (fait en partie) exigera 6 mois. Bref, tout 1880 y sera employé. Si je connaissais quelqu'un entreprenant une pareille besogne je le ferais enfermer à Charenton. Car il faut être archi-fou, pour vouloir mettre l'océan dans une bouteille – ce qui est le cas de votre serviteur. – Hier, j'ai fini mon chapitre VIIIe, restent le IXe et le Xe ! Je suis éreinté. J'ai la cervelle en bouillie. Je ne me tiens plus sur mes jambes.

Dans une quinzaine, j'irai à S[ain]t-Gratien, et serai revenu ici vers le 20 septembre. Écrivez-moi donc à Paris dès que vous y serez. Je tâcherai de m'échapper un matin, pour vous embrasser.

Il y a déjà fort longtemps que j'ai reçu une lettre d'Alice. Je n'en ai reçu qu'une seule. Vous pouvez lui dire si cela lui est agréable (et cela lui sera agréable) que la bonne Princesse s'informe d'elle, extrêmement. Entre nous, vous savez que je trouve sa conduite stupide. Il me semble qu'elle aurait ***dû*** (pour une foule de raisons) jouer la petite pièce de Guy, comme il était convenu. Mais les gens qui ont des peines de cœur se considèrent comme haussés tout à coup à une dignité extra-humaine. ***Ça n'arrive qu'a eux***, pensent-ils. Partant de là, on leur doit des respects, et ils n'en doivent aucun.

Le bon Georges (« l'homme le plus courageux que j'aie connu », dit Mme Adam) a cuydé périr dans la mer de Concarneau ; les pêcheurs qui le conduisaient ignorant les écueils de ces parages. Il m'a écrit cela d'un ton léger, l'autre semaine.

Nous avons, de temps à autre, la visite d'Houzeau. Lundi dernier il a dîné ici avec Sabatier et le p[ère] Didon. Demain, j'attends Mme Régnier – de Mantes (je vous en ai parlé souvent, je crois) – qui vient me lire un drame. Et la semaine prochaine j'aurai tous les Charpentier !

Quant à l'avenir pécuniaire, il y a un peu de bleu. Mais ma pauvre nièce n'en peut plus ! Par suite de ses longs efforts elle est devenue si anémique et si névralgique qu'elle a, provisoirement, renoncé à la peinture. Le moindre travail l'accable. Je vous conterai sur l'autre partie de ma famille des choses navrantes ou plutôt ***ignobles***, à mon endroit. Elles ne m'ont d'ailleurs aucunement surpris. Votre ami est sensible mais il est aussi philosophe – Dieu merci !

Ce qui m'a soutenu dans toutes les tempêtes, c'est l'Orgueil, l'estime de soi. Si un événement survient qui vous met dans votre conscience au-dessus des autres il faut remercier la Providence. (Ne vous étonnez pas de ce langage, ô ma chère belle. Il est la conséquence de mon chapitre IX. J'ai sur ma table 3 paroissiens, deux catéchismes, l'***Imitation***, etc. – et jusqu'au jour de l'an, je serai plongé dans la Religion.)

Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire, chère belle. – Je cherche quelque chose de plus, et ne trouve rien, sinon que je vous aime. Un baiser sur chacun de vos beaux yeux. Mettez-en d'autres où il vous plaira.

Et tout à vous.

GVE.

Est-il séant que vous disiez de ma part quelque chose à Mme Lavolley ? Dans ce cas, trouvez un mot bien senti.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset, 22 août 1879.]

Mon cher Bab,

Voulez-vous ***mardi*** prochain venir déjeuner avec les Charpentier ? C'est ce jour-là qui me convient le mieux.

Nous avons Mme Régnier jusqu'à dimanche – et mercredi, je fais mes paquets.

Donc, je vous attends mardi par le bateau de 9 h[eures].

Ne répondez pas mais venez.

Votre GÉANT.

Vendredi soir.

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Croisset, 22 août 1879.]

Chère Madame,

Nous vous attendons mardi, à 11 heures et demie, puisque vous arriverez à Rouen à 11 heures.

À cette heure-là il n'y a point de bateau pour Croisset. Le premier fiacre venu que vous trouverez à la gare vous y mènera.

Est-ce que nous n'aurons pas Madame votre belle-mère – et Mlle Georgette ?

Donc à mardi.

Et d'ici là, comme toujours, tout à vous.

Votre très dévoué

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mardi [26 août 1879].

Mon bon,

C'est Mme Régnier qui en est cause. Elle a affirmé à Caroline que vous aviez l'étoile des braves, tandis que vous êtes simplement décoré des palmes universitaires ! – Ô ironie !

Je sais indirectement par Maupassant que vous allez bien.

Je serai jeudi soir à Paris, vers 5 heures. Voulez-vous venir me prendre entre 5 et 6 pour dîner avec moi et le sieur Guy – ou bien déjeuner le vendredi matin ? – Présentement je n'ai pas d'autre jour à vous donner.

Un mot de réponse, S.V.P., chez moi à Paris, de manière à l'avoir quand j'arriverai.

Tâchez de venir jeudi.

D'ici là, je vous embrasse.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] vendredi soir [29 août 1879].

Mon Loulou,

Je commence par te donner deux ***bécots***. Voilà l'essentiel.

Ton vieux a été hier soir trempé comme une soupe, mouillé jusqu'aux os, à ne pas remettre aujourd'hui mes habits. Grâce au beau temps, sans doute, mon rhumatisme ne s'est pas révélé.

Toute la journée s'est passée à faire des courses. Et je tombe sur les bottes. Je suis rentré trop tard pour aller dîner chez la bonne Princesse.

Comme distraction, j'ai passé trois heures ce matin à corriger des épreuves de ***L'Éducation sentimentale***. Et je viens d'en recevoir d'autres. Charpentier se réveille. ***L'Éducation*** paraîtra au commencement d'octobre, comme ***Salammbô***.

Que dis-tu du Moscove qui veut s'en aller jusqu'au fin fond de la Scythie, pour obtenir ***le silence du cabinet*** (***sic***) ? Il ne peut pas travailler à Paris ! et croit retrouver son génie dans l'air natal.

Il est convenu entre lui et Mme Adam que je corrigerai un récit qu'il destine à ***La Nouvelle Revue***, le journal de Juliette Lamber, dont le 1er numéro doit paraître en octobre.

Je viens de voir ladite – qui a été extrêmement gracieuse et me demande mon roman. Si elle m'en donne un bon prix, je ne refuse pas « d'acquiescer » à son désir.

Ma pauvre amie Laure est bien tourmentée par son second fils – qui lui a fait dans sa garnison beaucoup de dettes (de café !). Elle ne sait comment les payer. Ce jeune homme est pitoyable. – Mon disciple ne se porte pas bien. La semaine dernière il a été trois jours couché.

Mme Bardoux recommence (paraît-il) des instances pour se séparer d'***avec*** son époux. Son Excellence menant une vraie vie de Polichinelle – jusqu'à ***trois*** cocottes à la fois ! dont une dans les coulisses de l'Opéra ! – Ah, mon Dieu, gémissons ! Quelle triste conduite !

Idem pour le sieur d'Osmoy ! Regémissons.

***

J'ai passé aujourd'hui devant Chassini. Mais j'étais talonné par l'heure et ne suis point entré pour y voir des instruments respiratoires. Tu devrais dire à Fortin de me donner un peu plus de détails.

Nos portiers ont été très polis, se sont informés de Mme Commanville.

Adieu, pauvre fille, soigne-toi bien. Et surtout tâche de ne pas t'ennuyer.

Je t'embrasse tendrement.

VIEUX.

Dis à Suzanne qu'il m'est impossible de retrouver la lanière en crin avec laquelle je frotte mon individu.

Écris-moi à Paris. C'est plus sûr, ne sachant encore le jour précis où je serai installé à S[ain]t-Gratien.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 29 août 1879.]

Ma chère Princesse,

Je compte dans une quinzaine de jours en passer quelques-uns dans le bon S[ain]t-Gratien. D'ici là je vais en Champagne, pour tâcher d'en tirer quelque argent. Et j'ai à faire plusieurs courses sur le pavé de Paris.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer au faubourg S[ain]t-Honoré deux ou trois mots pour me dire comment vous allez.

En attendant le prochain plaisir de vous voir, je vous baise les mains, Princesse

et suis votre très dévoué

Vendredi soir.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] vendredi soir [29 août 1879].

Mon bon vieux,

Dans quelques jours, quand je serai revenu à Paris, je vous écrirai, et nous tâcherons de nous réunir, nom d'un pétard.

Maupassant m'a dit que vous vous disposiez à chercher « le silence du cabinet » jusque dans le fin fond de la Russie ! Je trouve cela gigantesque !

Mme Adam m'a prévenu (par une lettre que j'ai trouvée, hier soir, sur ma table, et tantôt de vive voix) que j'aurais à corriger une de vos œuvres.

Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

Il me tarde bien de vous lire la philosophie de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*].

Dans une quinzaine, et même avant cela, je vous préviendrai.

Écrivez-moi ici à Paris.

Je vous embrasse très fort.

Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes, Chalet (Seine-et-Oise).
Samedi, 30 août [18]79.

Mon bon vieux,

C'est entendu – et j'attendrai votre signal pour accourir.

J'ai, en effet, l'intention d'aller en Russie – non pour y travailler – par exemple ! – mais tout bonnement pour respirer *l'air natal* du Marseillais. – Cette décision m'a fait sortir de l'exaspération nerveuse, dans laquelle je me consumais, pour parler à la Prud'homme. – Riez, si vous voulez – mais l'idée de me plonger dans ce bourbier – jusqu'au cou – m'a calmé. Ce que c'est que la nature humaine ! – dirait le même Prud'homme.

J'ai dû promettre un petit récit de 10 pages à Mme Adam – et je me suis permis de lui dire que je comptais soumettre cette œuvre capitale à votre révision. – Vous voilà prévenu et vers la fin de novembre je fonds sur vous avec mon manuscrit !

Il me tarde – à moi aussi – de faire connaissance avec la philosophie de B[ouvard] et P[écuchet] !

Tout cela dépend de vous.

J'attends – et en attendant, je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

P.-S. J'ai lu les premiers feuilletons du roman de Daudet… ????

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] mercredi soir [3 septembre 1879].

Je commençais à m'ennuyer de n'avoir pas de nouvelles de ma pauvre fille et je suis bien content de savoir qu'elle va mieux.

Renseignements : Laffaille t'a fait ce qu'il fait à *tous* ses amis. Le jeune homme, paraît-il, est un traître. (Guy ne le voit plus à cause de cela.) Il a vanté *Loir* dans un journal de Paris, et l'a déchiré dans sa correspondance provinciale.

Quant à tes études picturales, pauvre chat, tu devrais t'exercer à la composition. Je me crois capable de t'indiquer une méthode. Nous en recauserons. De plus Vieux pense que l'Histoire te serait maintenant plus utile que cette bonne métaphysique.

Lacroix (= bibliophile Jacob) a fait, effectivement, un livre sur le costume. Il doit être à la Bibliothèque de Rouen.

Tous les jours, je corrige des épreuves de ***L'Éducation sentimentale***. J'ai mis en train l'édition des ***Poésies complètes*** de Bouilhet et je m'occupe avec Reyer de ***Salammbô***, opéra.

À propos de Bouilhet, je n'aurai pas de procès. Je sais cela par Galli.

Les procédés de ce bon Houzeau me touchent.

N'oublie pas de me dire si les affaires de Dieppe sont finies !

Une lettre de Mme Brainne renvoyée de Croisset se termine par « bien des amitiés à votre nièce ». Je la verrai (pas ma nièce, mais Mme Brainne) samedi. On imprimait dans les feuilles que Raoul-Duval avait un bras cassé – ce qui est faux.

***

Monsieur a passé un après-midi à relire dans le silence du cabinet les trois derniers chapitres de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. Son avis est que : c'est très bien ! très raide, très fort – et pas du tout ennuyeux. Voilà mon opinion.

Te souviens-tu ***de*** la farce ***de l'œil du maître*** ? Quelqu'un m'en a fait une autre pareille. J'ai reçu de Russie une photographie représentant « le théâtre du crime » de Pantin ! affaire Troppmann. Est-ce Mme Pasca qui m'envoie cette œuvre – mais dans quel but ?

Ma lettre est stupide. – Et peu remarquable comme transitions. Aussi ne la relis-je point !

Adieu, pauvre chat. Deux bécots sur les joues.

VIEUX.

Ne sois pas si longtemps sans m'écrire.

À ERNEST REYER

[Paris, 3 septembre 1879.]

J'arrive à Paris – et on me renvoie de Croisset votre lettre, du 1er septembre.

Puisque vous quittez nos bords dès samedi nous [ne] nous verrons pas cette fois.

J'attends avec impatience le scénario de M. Du Locle

Pourquoi, un dimanche, ne viendriez-vous pas tous les deux me voir dans ma cabane, là-bas ? Cela abrégerait la correspondance ?

À bientôt de vos nouvelles, n'est-ce pas ? Et d'ici là, mon cher Reyer.

Tout à vous.

Mercredi soir 3 septembre.

À GABRIEL FAURÉ

Paris, 240 rue du Faubourg-S[ain]t-Honoré,
3 septembre [1879].

Cher Monsieur Fauré,

Je n'entends pas parler de ***Faustine***, opéra, et je ne reçois pas le scénario que M. Gallet, au mois de juin, devait m'envoyer très prochainement. Pourquoi ?

Je suis à Paris pour une quinzaine. Je n'y reviendrai plus que très tard, cet hiver. Si vous et M. Gallet (dont j'ignore l'adresse) aviez une communication à me faire, écrivez-moi un petit mot, je vous prie. Mais ne vous dérangez pas pour venir me voir, car toute la journée je suis en visite.

Tout à vous, bien cordialement.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] lundi soir, 4 h[eures, 8 septembre 1879].

Merci de ta bonne lettre, ma chère fille. Elle a réjoui le cœur de ton ***Vieux***. Continue à m'envoyer des choses aussi gentilles. Tu sais que Monsieur aime les douceurs et a besoin d'être caressé.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que d'apprendre le rétablissement de ta santé. Mais n'en abuse pas. Il me semble que « ***des*** quatre heures » employées à peindre, c'est de « l'exagération ». Prends garde de retomber dans ton état anémique. Amasse des forces pour cet hiver où il faudra faire un chef-d'œuvre. Penses-y !

N.B. Deux commissions. 1° Donne-moi l'adresse de ton cordonnier pour que je me commande des pantoufles

et 2° puisque Ernest doit venir à Paris mercredi ou jeudi, qu'il ait la bonté de m'apporter mes deux carcels dans leur boîte. – Voilà deux fois que je vais chez Carcel (ou plutôt chez son successeur) avec qui j'ai eu de longues conférences

relativement à l'éclairage. Bref je désire avoir mes lampes le plus promptement possible.

3° On peut mettre dans la boîte – dûment enveloppé, ***un gilet noir droit***. Celui qui me sert tous les jours est un peu ignoble, vu ses taches et j'en rougis près des altesses.

***

L'affaire de ***Salammbô*** avec Reyer est très sérieuse. D'ici à peu de temps, j'aurai le scénario de Du Locle – et peut-être aurai-je à Croisset le mois prochain la visite de Du Locle et de Reyer.

Quand à l'opéra de ***Faustine***, Gallet est aux bains de mer. Fauré m'a écrit pour l'excuser.

Les corrections d'épreuves de ***L'Éducation*** m'occupent tous les jours, pendant deux heures au moins. Et j'en suis tanné.

***

Mme Brainne, que j'ai vue samedi, s'en va à Rouen mercredi, et y restera jusqu'à la fin du mois. Sa sœur est revenue de la Suisse, il y a déjà plusieurs jours.

Voilà tout, pauvre chérie.

Mes félicitations sur le silence de la vache.

Je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

À GEORGES CHARPENTIER

[Paris,] mercredi soir [10 septembre 1879].
240, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Mon cher ami,

Bergerat, que je viens de voir, m'affirme que vous rentrez aujourd'hui à Paris et que le beau temps prolongera votre séjour à Dieppe.

En conséquence, mon bon, il faudrait ***vuider*** maintenant la question du ***Château des cœurs***. Tâchez d'être à ***La Vie moderne*** vendredi entre 4 et 5. Si vous ne pouviez vous y rendre, envoyez-moi un mot pour me donner un rendez-vous.

Mais je ne vois que vendredi – car sans doute vous repartirez samedi.

***

M. Vieille m'a communiqué une lettre de votre imprimeur berrichon – qui me paraît… farce.

Tout à vous.

Je n'en ai tenu aucun compte bien entendu.

Hier, je n'ai pas reçu d'épreuves. Pourquoi ? – Quelquefois je les renvoie le jour même ! étant ***un modèle d'exactitude***, Monsieur !

P.-S. Avec le prochain envoi d'épreuves, expédiez-moi :

1° ***L'Histoire de la papauté de Lanfrey***.

2° ***L'Église et les philosophes au XVIIIe siècle*** du même.

À FRANÇOIS COPPÉE

[Paris, 10 septembre 1879.]

Mon cher ami,

Lemerre m'a remis un volume de votre théâtre orné d'une splendide dédicace. Merci trois fois de l'un et de l'autre.

Si je ne vous savais aux Eaux-Bonnes, j'aurais été vous voir.

Tout à vous.

Quand nous trouverons-nous ensemble ? Je resterai encore tout cet hiver à Croisset ! Mais au printemps, mon horrifique roman sera fini, je l'espère, et il faudra, mon cher ami, tailler une ou plutôt des bavettes formidables.

À EDMOND DE GONCOURT

[Paris, 11 septembre 1879.]

Mon cher ami,

Je me propose d'aller à S[ain]t-Gratien lundi prochain – et d'y rester jusqu'au vendredi suivant.

Tâchez de faire en sorte que nous y soyons ensemble.

Mais où êtes-vous ?

Ma lettre vous parviendra-t elle ?

Je voudrais bien vous voir car 1° il me semble que j'ai beaucoup de choses à vous dire et 2° nous ne sommes pas près de conférer puisque je ne reviendrai à Paris qu'après la terminaison de mon bouquin, c'est-à-dire pas avant le commencement de mars ou d'avril.

Je vous embrasse. Tout à vous.

Paris, 11 septembre.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Paris, 11 septembre 1879.]

Ma chère Princesse,

Puis-je vous faire ma visite annuelle, à partir de lundi prochain ? Il me tarde de vous voir un peu longuement.

Dans cette espérance, je vous baise les deux mains, et suis

votre vieux fidèle et dévoué

Paris, 11 septembre.

À IVAN TOURGUENEFF

[Paris,] jeudi 11 septembre [1879].

Mon vieux chéri,

Répondez-moi, ***tout de suite***, à la question suivante :

Voulez-vous, ***lundi*** prochain, venir me prendre chez moi vers onze heures ? Nous déjeunerons ensemble puis je vous lirai mon chapitre. – Après quoi, je m'en irai à S[ain]t-Gratien (où je dois être vers 5 heures). Si vous ne pouviez lundi, voulez-vous dîner samedi ? (De samedi en huit.) Mais c'est lundi prochain qui me botterait le mieux.

Tout à vous.

À ÉDOUARD GACHOT

[Paris, 11 ou 12 septembre 1879.]

Monsieur,

Envoyez-moi le 21 ou le 22 votre manuscrit à Croisset.

Je vous promets de le lire attentivement et de vous en dire mon avis en toute franchise.

Je vous serre la main avec cordialité.

À RAOUL-DUVAL

[Paris, 12 septembre 1879.]

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre du 10 courant ce matin et hier au soir, j'en avais reçu une autre de votre protégé.

Rien n'est plus délicat qu'un conseil à donner en pareille matière. Il ne faut ni désespérer une vocation, ni entretenir

une illusion. Comment faire ? Comment préjuger, à bon escient, de l'avenir d'un homme ? Une erreur peut avoir les conséquences les plus graves.

D'après les deux lettres de Gachot (celle que je vous renvoie et celle qui m'est adressée) je n'en augure pas grand bien – ***entre nous***. N'importe ! Je ferai œuvre de patriarche en lisant son ***ms***. Donc je lui écris de m'envoyer son œuvre à Croisset, vers la fin de la semaine prochaine. À ce moment-là je serai rentré chez moi. Puis, quelques jours après, je peux lui reporter son ***ms.*** au Vaudreuil – quand j'irai vous voir car, à moi aussi, mon cher ami, il me semble que nous nous oublions ?

Ce qui me serait le plus commode, ce serait d'aller chez vous dans une quinzaine environ. Est-ce convenu ? Un mot de réponse à Croisset, vers le 21 ou le 22 S.V.P.

Respects et amitiés aux vôtres et tout à vous.

Votre vieux

12 septembre, Paris.

À EDMOND LAPORTE

Saint-Gratien, mardi 16 [septembre 1879].

Mon bon vieux,

Voici les réponses à vos questions :

1° J'espère être revenu à Croisset dimanche soir et je n'en bougerai plus d'ici à longtemps sauf la semaine

prochaine (ou la suivante) pour aller passer 24 heures au Vaudreuil ;

2° Charpentier va, le mois prochain publier, dans ***La Vie moderne***, ***Le Château des cœurs*** avec les dessins des décors faits par des décorateurs de théâtre. Affiches sur les murs pour épater les populations, réclames, etc. ;

3° ***L'Éducation sentimentale***, dont je corrige les épreuves, paraîtra à la fin d'octobre – et ***Salammbô*** au commencement d'octobre.

***

Tourgueneff, à qui j'ai lu mon ch[apitre] de la Philosophie, en a été ***ravi*** (le mot n'est pas trop fort).

Il est probable que je donnerai ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] à Mme Adam.

Je suis en correspondance avec Reyer et Du Locle pour l'opéra.

Quoi encore ?

Ah ! nom de Dieu ! j'oubliais le vit !

Eh bien, en quinze jours il a tiré XX coups et je vous trouve exigeant de me demander si à Paris j'ai « écrit ». Franchement j'écris assez tout le long de l'année pour avoir le droit de me reposer un peu ! Mon bardache est dur.

Néanmoins j'ai amassé quelques notes pour le second volume. Et il faudra s'y mettre cet hiver, mon bon. Quand vous serez quitte de toutes vos fonctions publiques, nous donnerons quelques soirées à ***Couronne*** puis nous rebûcherons la Copie.

Je suis emmerdé par le baron Taylor ! et je vous embrasse.

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Paris, septembre 1879 ?]

Je baise la main du secrétaire.

Qu'ils ne manquent pas, surtout !!!

Qu'ils ne manquent pas !!!!

À SA NIÈCE CAROLINE

[Saint-Gratien,] mercredi matin,
11 h[eures, 17 septembre 1879].

Je suis étonné – stupéfait et même inquiet de n'avoir pas de nouvelles de ma pauvre fille ! Comment, depuis plus de huit jours, pas un mot !

Mon portier a cependant l'ordre de m'envoyer toutes mes lettres quand il ne m'a pas vu à 5 h[eures] du soir.

Lundi, il n'y avait rien dans sa loge. J'y retournerai vendredi. Fais en sorte que je sois plus heureux.

Je continue à corriger ***L'Éducation sentimentale***. L'affaire avec ***La Vie moderne*** pour la publication du ***Château des cœurs*** est arrangée. Ils vont faire faire des affiches ! Il faudra que « Mme Commanville » collabore à cette publication par un dessin. – Je t'expliquerai ça dimanche soir, car j'espère

être revenu à ce moment-là près de toi, mon pauvre Loulou. –

Ma vacance m'a fait du bien. Mais je commence à éprouver le besoin d'être chez moi – comme un petit bourgeois.

Le Moscove a été ***enthousiasmé*** de mon chapitre. Voilà un public, celui-là. Et « il fait des remarques ».

J'ai lu deux ***ms.*** de Jeunes – qui sont stupides ! L'un est un protégé de Raoul-Duval – chez qui j'irai prochainement. – Après quoi solitude complète jusqu'à la terminaison de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***].

Adieu pauvre fille. Je t'embrasse tendrement. Bien que tu ne mérites guère de l'être, sous-entendu embrassée.

VIEUX.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Saint-Gratien,] jeudi 18 [septembre 1879].

Pauvre chat,

Confiteor ma bêtise. J'avais cru que j'avais chargé Ernest ***de*** te dire ***de*** m'écrire, en premier lieu, puis que je te répondrais – et je m'étonnais de n'avoir pas de tes nouvelles ! quand c'était moi qui devais commencer !

– ***Secundo*** : mon portier est la cause des inquiétudes que j'avais depuis avant-hier. Je ne sais pourquoi il a mis, cette fois, tant de retard à m'envoyer ta lettre.

Celle que j'ai reçue ce matin n'est pas gaie. – le ton en est bien dolent ! Tout cela est la conséquence des efforts que tu as faits pour être une Femme Forte – ma pauvre fille ! Espérons que ta petite vacance au bord de la mer va te retaper un peu. Mais sais-tu où est l'adresse de Laure ? Moi, je l'ignore complètement. La vacance de Guy (qui se promène maintenant en Bretagne) ne doit pas se prolonger au-delà du 25. – Ne sais quand sa mère reviendra. Il est plus prudent d'écrire à Mme d'Harnois.

Ainsi, à peine Vieux sera-t-il rentré que tu décamperas – et quinze jours après ton retour, sans doute tu l'abandonneras pour l'infâme Paris. Néanmoins, j'approuve beaucoup ton idée d'un séjour au bord de la mer. – Car cet état de langueur permanent me désole, mon pauvre Loulou.

Je compte toujours être revenu dimanche pour dîner, malgré les instances de la Princesse. – Et puis, j'en ai assez ! Il est temps de revoir la nièce et de reprendre *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] !

Je me doute quel est le Monsieur qui est venu me voir. C'est un protégé de R[aoul]-Duval. Quant à la dame ? Mystère !…

Les épreuves de *L'Éducation* me tannent. Aujourd'hui, je n'ai à corriger que 80 pages. J'ai tant sermonné Charpentier que l'imprimeur me pousse l'épée dans les reins. – Et je ne suis pas encore à la moitié.

Demain, je passerai toute la journée à Paris – pour en finir avec *La Vie moderne*. Samedi j'y reviendrai pour faire mes paquets. Il me tarde de te revoir et de rentrer dans ma solitude – qui est décidément ce que je préfère à tout !

***

Je n'oublierai ni les rideaux, ni les fers à repasser. Combien en faut-il ? À tout hasard j'en prendrai deux ou trois.

Adieu, pauvre chat ; à bientôt – mais d ici là deux forts bécots de ta

NOUNOU.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Paris,] vendredi, 11 h[eures, 19 septembre 1879].

Merci de ton petit mot, ma pauvre fille. – Je trouve en arrivant chez mon portier ta lettre d'hier. – J'ai peur ***que*** celle ***que*** j'ai écrite hier soir ne t'arrive ***qu'***en même temps ***que*** celle-ci.

Aujourd'hui courses nombreuses dans Paris – et je déjeune chez Popelin.

Je compte toujours dîner dimanche prochain dans le bon vieux Croisset.

Juliette, au lieu de perdrix, aurait mieux fait de me donner des nouvelles de son père.

Bourlet m'a écrit une lettre relativement au fils d'un de ses amis, Henri Fauvel du Havre, pour que j'engage iceluy à renoncer à La littérature. Tu verras ma réponse. Ça m'indigne ces bourgeois ennemis de l'art !

Je n'ai que le temps de t'embrasser.

VIEUX.

À ALEXANDRE BOURLET DE LA VALLÉE

Croisset, lundi 22 septembre 1879.

Mon vieux Pit-Chef,

Je ne te rendrai pas le service que tu me demandes, parce que je ferais : 1° une mauvaise action ; 2° une action parfaitement inutile. J'ai été étonné de l'intelligence et de la grande lecture de ton ami, ou plutôt de notre ami, Henri Fauvel. Les essais qu'il m'a montrés me paraissent extrêmement remarquables. Enfin, j'ai reconnu tous les signes d'une vocation littéraire bien prononcée.

Je l'ai néanmoins, et à deux reprises différentes, fortement engagé à poursuivre ses études médicales. Je le croyais même embarqué depuis six mois à bord d'un bâtiment de l'État. Il m'a même envoyé ses adieux.

Tout ce qu'on pourra dire ou faire ne servira absolument à rien qu'à le chagriner et à le blesser.

Quant à réussir, quant à avoir le succès, c'est là le secret du bon Dieu ; et, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est né écrivain et qu'il écrira.

Comment veux-tu qu'après lui avoir donné des encouragements, je revienne sur ce que j'ai dit et qu'en définitive je parle contre ma pensée ? Cela m'est impossible, tu dois le comprendre.

Sur ce, mon vieux Pit-Chef, je t'embrasse tendrement.

TON.

À ÉMILE BERGERAT

Croisset, près Rouen, mardi 23 septembre [1879].

Mon cher ami,

J'ai retrouvé la lettre de Cogniard à Noriac, une perle ! comme vous pouvez vous en convaincre. Ne la perdez point. Je crois parfaitement inutile de la publier, d'autant plus qu'elle ne m'est pas adressée. Mais elle peut vous servir dans votre préface.

Depuis deux jours je cherche d'autres documents. Impossible de mettre la main dessus. Ci-joint une petite note sur l'historique du manuscrit.

Ma nièce, M[me] Commanville, vous enverra un dessin à la fin de la semaine prochaine.

Tout à vous. Votre vieux

Il me tarde de savoir combien *ça* fera de lignes.

[Note.]

1° Marc Fournier ***refusa*** d'entendre le scénario du ***Château des cœurs*** prétendant « que nous étions incapables », moi et Bouilhet, de faire une féerie.

2° Gustave Claudin nous demanda la pièce pour M. Noriac, directeur des Variétés. Enthousiasme dudit Noriac qui voulait supprimer trois rangs de fauteuils d'orchestre, machiner son théâtre, etc., et commencer les répétitions tout de suite. Après quoi silence absolu pendant

six mois. Et le ***ms***. ne me fut rendu qu'après des instances brutales de ma part.

3° La pièce fut portée à Hostein, directeur du Châtelet, et quarante-huit heures après me fut rapportée par son ***domestique***, qui proféra ces mots :

« M. Hostein m'a chargé de dire à M. Flaubert que "ce n'est pas du tout ce que Monsieur désire" » ***(sic)***.

J'en oublie quelques-uns.

4° Un directeur de la Gaîté (ancien directeur d'une troupe italienne à Nantes) a entendu la Féerie chez moi, rue de Murillo, – et puis pas de nouvelles, après avoir témoigné beaucoup d'admiration bien entendu.

5° Carjat demanda à Bouilhet la Féerie pour Dumaine et Rosevil (?) directeurs de la Gaîté. Le manuscrit fut gardé trois mois et rendu à moi avec dédain par M. Dumaine.

6° Raphaël Félix en entendit la lecture (avec Michel Lévy) et s'apprêtait séance tenante à « faire le traité », quand il se ravisa tout à coup, parce qu'il voulait remonter ***Lucrèce Borgia***.

7° L'année dernière, Weinschenck, directeur de la Gaîté, garda le manuscrit huit jours. – Même réponse que ses confrères.

8° Cet hiver, au mois de décembre, Dalloz a refusé de le faire paraître dans la ***Revue française***.

À ÉDOUARD GACHOT

Croisset, près Rouen, 23 septembre [18]79.

Monsieur,

M. Raoul-Duval vous remettra votre manuscrit que je lui remettrai demain (ou après-demain), jour où il doit venir à Rouen. Vous pourrez donc vous présenter au Vaudreuil vers la fin de cette semaine. Si je ne vous renvoie pas directement votre cahier, c'est que j'ai peur qu'il ne soit abîmé par la poste.

Comme il est peu probable que j'aille moi-même au Vaudreuil, je vous écris au lieu de vous parler.

La sincérité m'oblige à vous dire que le placement de votre œuvre me paraît difficile, sinon impossible. Les journaux regorgent de copie et aucun éditeur ne prendra la vôtre.

Vous avez une ***grande imagination***, beaucoup d'acquit déjà et une instruction historique précoce. Vous êtes jeune ; travaillez longtemps dans la solitude et ***sans espoir de récompense***, sans idée de publier. Faites comme moi ! J'avais 37 ans quand j'ai imprimé ***Madame Bovary***. Vous êtes perdu si vous pensez à tirer de vos œuvres un profit quelconque. Il ne faut songer qu'à l'art en soi et à son perfectionnement individuel. Tout le reste s'ensuit.

Et ne croyez pas que la vie d'un homme de lettres comme moi soit « semée de fleurs ». Votre illusion est complète.

Je vous le répète : si vous aimez réellement la littérature, faites-en ***pour vous*** d'abord et lisez les classiques. Vous avez lu trop de livres modernes ; on en voit le reflet

dans votre œuvre. Exercez-vous à écrire des choses que vous ayez senties personnellement, à décrire les milieux qui vous sont familiers.

Mes paroles sont rudes, mais franches. Je vous estime, vous honore et vous serre cordialement la main.

À EDMOND LAPORTE

[Croisset,] dimanche 28 septembre [1879].

Mon cher vieux,

Une lettre de vous, que Commanville me montre à l'instant même, m'étonne !

Il me semble que vous ne comprenez pas la situation ?

Faucon pourrait vous demander le paiement immédiat de 14 mille francs d'ici à la fin de l'année. Il consent à reculer d'un an – et pour ce léger service nous demande ***25 mille francs*** !

Or Commanville a trouvé un capitaliste qui rembourse Faucon, tout de suite et ne demande, lui, à être remboursé qu'en deux années, moitié fin décembre 1880 et l'autre moitié, fin 81.

R[aoul]-Duval a accepté cette transmission et (d'après une lettre de lui) est ***enchanté*** que Commanville puisse sortir des mains dudit Faucon.

Qui vous empêche d'en faire autant ? Que craignez-vous ? Car jusqu'à présent, vous n'avez rien payé. Et on ne vous demande pas aujourd'hui, de payer. Les choses n'empirent point ! Au contraire ! Puisqu'on donne du temps.

Ces 25 mille francs de surcroît, que désire M. Pécuchet seraient mieux dans ma poche que dans la sienne, franchement. Il faudra pourtant que nous les trouvions, si vous ne consentez pas à renouveler votre engagement.

Moi – pas comprendre ce qui vous arrête. – Enfin, quoi que vous décidiez, mon bon, rien ne sera changé entre nous deux. Mais avant de vous décider, ***je vous prie*** de réfléchir sérieusement.

Là-dessus, je vous embrasse.

Votre GÉANT.

Quand vous verra-t-on ?

Quand revenez-vous sur nos bords ?

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, près Rouen, lundi 29 septembre [1879].

Mon cher ami,

Je suis fâché de n'avoir pu vous rencontrer à Paris ! – Envoyez-moi donc ici votre traité pourvu qu'il me soit ***le plus avantageux possible***.

Tout à vous.

J'attends prochainement les 1res épreuves des poésies de Bouilhet.

À AUGUSTE HOUZEAU

[Croisset, 30 septembre 1879 ?]

Mon cher ami,

Le train pour le Pont-de-l'Arche ne part qu'à 3 h 14 m[n].

Ne ***m'attendez pas pour déjeuner***. Parce que : je suis chargé de deux dames que je dois conduire à la gare et qui prendront ce même train de trois heures.

Je vous expliquerai le reste des empêchements, ne m'en voulez pas.

À demain, – à 3 h[eures] à la gare.

Tout à vous.

Mardi, 6 h[eures] du soir.

À AUGUSTE HOUZEAU

[Croisset, 4 octobre 1879.]

Mon cher ami,

Je ne sais si ma nièce (dans l'abrutissement de son départ pour Étretat) a eu le temps de vous prévenir que : demain, elle ne sera pas à Croisset. – Ce serait une course vaine, au point de vue chimique.

Mais le bon Lapierre, doit dîner ici lundi probablement ? – Donc entendez-vous avec ledit sieur, pour venir ensemble prendre un modeste repas du soir, lundi, mardi, ou mercredi

– le jour de la semaine prochaine qu'il vous plaira, à l'un et à l'autre.

Je compte sur vous deux. R. S.V.P.

et tout à vous.

Samedi 4. – Soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 10 h[eures, 5 octobre 1879].

Chère fille,

La clef de ton armoire avait été mise par Suzanne dans ton pupitre. Elle est maintenant dans mon tiroir.

2° Ta couverture et la sangle d'icelle seront demain chez Pilon.

3° Putzel te cherche partout. Et je tâche de la consoler en la prenant dans mon cabinet.

***

Je vous renvoie deux lettres.

***

J'en ai reçu une de Laporte, tout à l'heure. Il est à Couronne depuis vendredi soir et compte me voir aujourd'hui au dîner du Préfet. Le ton en est amical, comme par le passé.

Ne me voyant pas il viendra me voir cette semaine, j'en suis sûr. Cette attente est pour moi une véritable angoisse. Aura-t-il reçu d'ici là la lettre de Faucon ? Que lui dire ? Je suis perplexe et navré ! Quand donc serais-je tranquille ? Quand me foutra-t-on la paix, définitivement ?

Cette histoire de Laporte m'emplit d'une telle amertume et gâte ma vie tellement que je n'ai pas eu la force de me réjouir d'un événement heureux qui m'arrive : Jules Ferry (l'homme de l'article 7) m'a écrit, hier, qu'il m'accordait une indemnité annuelle de 3 mille fr[ancs] à partir du 1er juillet 79. La lettre est ultra-aimable. Ce libre penseur a du bon.

Je devrais être content ? Pas du tout ! Car enfin, c'est une aumône. (Et je me sens humilié jusque dans les moelles.) Quand pourrais-je la rendre, ou m'en passer ?

Pour me distraire de ces sombreurs je reporte ma pensée sur ma chère fille – il fait beau, – et le soleil au bord de la mer doit lui remettre un peu de force dans le sang.

***

Un télégramme pour M. Commanville.

Comme il est compliqué – et incompréhensible et que j'ai peur de faire des bêtises je l'envoie à Étretat dans une lettre.

– Je voudrais savoir le plus tôt possible ce qui en est des relations Faucon-Laporte.

Amitiés à Laure ; embrasse-la pour moi. Dis à mon disciple qu'il fasse en sorte de venir un peu, ici.

Promène-toi, hume de l'oxygène.

Je vais reprendre mes livres ecclésiastiques – qui m'embêtent et puis travailler à mon plan. – Mais ça ne va pas ! ça ne va pas !

Deux bécots.

VIEUX.

À LA PRINCESSE MATHILDE

Croisset par Déville, mercredi [8 octobre 1879].

Ma chère Princesse,

Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que je voudrais bien recevoir quelques lignes de cette écriture, dont la vue me cause toujours un mouvement de joie. Comment allez-vous ? Quels sont maintenant les hôtes du bon S[ain]t-Gratien ? Avez-vous toujours le fils de la p[rince]sse Julie ? Rien n'est agréable et charmant comme ce jeune homme ! On l'aime tout de suite. C'est si beau la jeunesse ! quand elle est sincère, c'est-à-dire franche et brave !

Aucun événement n'a, depuis bientôt trois semaines, interrompu la platitude de mes journées. Comme distraction, j'ai eu la visite inattendue de Mario Uchard, nommé (je ne sais pourquoi) entrepositaire des tabacs à Rouen. Il y passe tous les mois, trois jours, – de sorte que je suis menacé de le voir à l'échéance fin de mois, régulièrement. Heureux homme celui-là. Il est content de ses œuvres !

La semaine dernière, j'ai exécuté une vieille promesse : j'ai été au Vaudreuil, chez Raoul-Duval, pendant 24 heures, ce qui m'a dérangé, pour trois jours.

Ma nièce est à Étretat, pour voir un peu si l'air salé lui redonnera des forces. Et je suis seul. Comme je le serai tout l'hiver. Maintenant je lis des livres de Dévotion moderne, qui sont ineffables de stupidité. On n'a pas l'idée de ***ça***. J'en suis gorgé. Aussi, dans deux ou trois jours, je me remets à écrire.

Ce soir, la pluie tombe. C'est la fin des beaux jours ? Il y a longtemps que les miens sont passés ! Je n'en trouve plus ***de bons*** que chez vous, Princesse,

et je vous baise les deux mains, en me disant tout à vous,

votre fidèle et dévoué

Amitiés, je vous prie, aux amis – et surtout à votre Marie et à Popelin.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir [8 octobre 1879].

J'entends le bateau siffler. Donc il est trop tard, tu n'auras ma lettre que vendredi matin, s'il n'y a pas à Étretat deux distributions par jour. Ce sont les épreuves de ***L'Éducat[ion] sent[imentale]*** qui en sont cause. (J'en subis, des épreuves et de toutes les sortes !) Hier, j'ai passé *8* heures à cette agréable besogne. Car j'ai corrigé tout ***Le Château des cœurs*** et 3 feuilles de ***L'Éd[ucation] s[entimentale]***.

Tout à l'heure, j'ai reçu une lettre de Bergerat, avec des explications qui te concernent. Il est enchanté du dessin,

mais voudrait plus d'encadrement. Je te montrerai sa missive.

Le gilet et ton pantalon de flanelle seront demain chez Pilon.

Verrai-je Ernest vendredi ? Je voudrais bien savoir si Faucon en a fini avec Laporte ! Il ***m'est impossible*** de travailler, c'est-à-dire d'écrire, dans l'état intellectuel où votre déplorable histoire m'a mis ! J'y pense sans cesse. J'en suis encore plus excédé que tourmenté. – Je n'ose même aller à Rouen (où j'ai à faire chez mon oculiste, chez le préfet et à la Bibliothèque) dans la crainte de rencontrer Laporte, ne sachant quelle mine lui faire, ni que lui dire. – Il faut, maintenant, que j'attende les fantaisies de Faucon, pour régler ma conduite personnelle !!!

Du reste, je recommence à ne rien comprendre aux infernales affaires ! Tu m'écris « s'il eût accepté que M. Labarre payât » mais M. Labarre a payé puisque l'argent est déposé chez Faucon et depuis vendredi – et vendredi, la veille de votre départ, j'ai encore re-signé des billets !

***

Houzeau et Lapierre sont venus dîner ici lundi. Mais le dîner n'a pas été gai. Je n'étais pas en train, mes hôtes m'ennuyaient.

***

Désirée a lavé Putzel – que je ne garde plus dans mon cabinet, tant elle est bruyante.

Où faut-il maintenant vous adresser vos lettres ? celles d'Ernest ?

Profite du beau temps, chérie, repose-toi.

Je n'ai rien de plus à te dire.

Deux bécots de ta pauvre vieille NOUNOU.

À JEANNE DE LOYNES

Croisset par Déville, Seine-Inférieure.
Mercredi soir, 8 octobre [1879].

Comme il y a longtemps que je n'ai entendu parler de vous, ma chère belle, ma vraie ***amie***.

Et d'abord comment va ***l'humeur*** ? – Car la santé ne vient qu'après. Êtes-vous encore au bois de Boulogne ? Où avez-vous passé votre été ? Ce soir la pluie tombe. Les beaux jours sont finis !

Les miens ont disparu depuis longtemps ! Savez-vous ***le seul bon*** que le sort m'ait donné cette année ? Eh bien, là, franchement, c'est le matin que j'ai été déjeuner au Parc des Princes, au mois de juin d'été. Quels yeux ! Comme vous étiez jolie ! Et pendant deux heures, je vous ai aimée follement, comme si j'avais eu 18 ans. D'ailleurs, je vous aime toujours, adorable créature que vous êtes.

J'ai cherché pour vous (et d'après vos ordres) une maison aux environs. Mais jusqu'à présent impossible de rien trouver qui soit digne de vos grâces.

Quand nous reverrons-nous ? Je vais encore passer tout cet hiver à Croisset, pour finir plus vite mon interminable bouquin. Mais peut-être, à partir du mois d'avril, resterai-je toute l'année à Paris sans désemparer. Alors, on réparera le

temps perdu ! – On se verra, hein ? Pourvu qu'il n'y ait pas chez vous trop de bourgeois, trop de messieurs.

Ma vie est plate. Et triste. Du côté des Affaires il y a, pourtant, du mieux.

Votre ami est fatigué d'écrire. Mais vous qui ne tirez pas de telles charrettes, envoyez-moi un peu de votre écriture ; vous serez bien gentille.

La Vie moderne va, dans quelques jours, publier un vieil ours de moi.

Je vous baise bien tendrement les deux mains.

Votre vieux fidèle

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi soir [8 octobre 1879].

Mon cher vieux solide,

Caroline m'écrit d'Étretat que vous ne pouvez venir maintenant à Croisset mais qu'il faut compter sur une visite de vous à la fin du mois.

À la fin de ce mois, c'est-à-dire à la Toussaint même, Heredia doit venir. – Nous ne nous verrions pas librement. Donc, venez soit de dimanche en quinze – ou le dimanche qui suivra celui de la Toussaint.

Autre histoire. Dites-moi en quels termes il faut que je vous écrive pour que vous puissiez toucher *mon argent* du ministère ? Vous me l'apporteriez, à votre prochain voyage. Sans doute vous savez que maintenant, la somme est

doublée, sous le nom d'indemnité. Votre ministre me l'a écrit, dans une lettre fort aimable. Je l'en ai remercié, hier – et j'ai écrit, en même temps, à M. Rambaud – qui m'a répondu, aujourd'hui. On n'est vraiment pas plus aimable que vos supérieurs.

***

Ça ne va pas, mon chéri ! J'ai eu, dernièrement, une vilaine histoire qui m'a tapé sur la crête et sur le gésier. Je vous conterai ça ! Bref, j'ai rarement été plus gorgé de l'existence.

Et *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*], naturellement, se ressentent de tout cela ! – Et puis, je fais des lectures stupides – où je découvre pourtant, par-ci par-là, de belles choses. Que dites-vous de ce titre de chapitre : « De la modestie pendant les plus grandes chaleurs » ? C'est dans *Le Manuel des pieuses domestiques*, auxquelles on conseille de ne pas entrer en service chez les comédiens, les aubergistes, « les marchands de gravures obscènes ».

Tel est le monde ; quand on n'en pleure pas de rage, on en vomit de dégoût.

Et vous ? Cette santé ? Et les travaux ?

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux

Répondez-moi nom de Dieu !

Et ne manquez pas de venir bientôt, mille tonnerres !

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] mercredi soir, 8 [octobre 1879].

Vous me parlez de ***L'Éducation sentimentale*** – et votre lettre, tantôt, m'a surpris en train de corriger les épreuves d'***icelle*** !(une édition de Charpentier qui doit paraître dans une quinzaine).

Pourquoi ce livre-là n'a-t-il pas eu le succès que j'en attendais ? Robin en a peut-être découvert la raison ? C'est trop vrai. Et esthétiquement parlant il y manque : ***la fausseté de la perspective***. À force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or rien de tout cela dans la Vie. Mais l'Art n'est pas la nature ! N'importe ! Je crois que personne n'a poussé la probité plus loin. Quant à la conclusion, je vous avoue que j'ai gardé sur le cœur toutes les bêtises qu'elle a fait dire.

Autre guitare : ***La Vie moderne***, appartenant à Charpentier, publiera prochainement ***Le Château des cœurs***, avec un dessin de ma nièce, – et des illustrations faites par des décorateurs.

Et Lemerre, le 15 de ce mois, fait paraître ***Salammbô*** dans sa Bibliothèque. Vous voyez si depuis deux mois je suis dans les épreuves !

Hélas ! j'en ai subi de toute sorte (un mot). Un homme que je regardais comme mon ami ***intime*** vient de se montrer envers moi du plus plat égoïsme – cette trahison m'a fait souffrir. Les coupes d'amertume ne sont pas ménagées à votre vieil ami !

Et je lis des choses stupides ou plutôt stupidifiantes : les brochures religieuses de Mgr de Ségur, les élucubrations du p[ère] Huguet, jésuite, Baguenault de Puchesse, etc ! et cet excellent M. Nicolas, qui prend ***Wolfenbüttel*** pour un homme (à cause des fragments de W[olfenbüttel]) et par conséquent il tonne contre Wolfenbüttel ! La Religion moderne est quelque chose d'ineffable, décidément. Et Parfait dans son ***Arsenal de la dévotion*** n'a fait qu'effleurer la matière. Dans ***Le Manuel des pieuses domestiques***, que dites-vous de ce titre de chapitre : « De la modestie pendant les grandes chaleurs » puis, conseils aux Bonnes de ne pas se mettre en service chez les comédiens, les aubergistes et « les marchands de gravures obscènes » ! Ça, ce sont des fleurs. – Et les imbéciles déclament contre Voltaire qui est un spiritualiste ! et contre Renan qui est un chrétien. Ô Bêtise ! ô infini !

J'aurai du mal dans mon chapitre IXe = la Religion, à garder l'équilibre. Mes pieuses lectures rendraient impie un saint.

Oui, je vous lirai mon roman, quand il sera fini et j'irai à Villenauxe, s'il n'y a pas d'autre moyen. Mais vous me rendriez un ***vrai service*** en venant à Paris. Notez que cette lecture, faite à haute voix, demandera plusieurs jours. –

Mais quand aurai-je fini ? Pas avant le commencement d'avril ! Puis, il me faudra encore six mois au moins pour le second volume ! Rien n'est conclu avec la revue de Mme Adam. Il est probable, cependant, si l'on m'offre beaucoup d'or, que je pousserai là ma copie.

Que vous ayez à vous plaindre du ***Moniteur***, ça ne m'étonne pas. Le Dalloz étant, entre nous, un vilain coco, et qui s'est conduit envers moi comme un vrai polisson.

Je connais l'article de Poupard-Davyl contre Daudet. Mais est-ce que tout cela regarde le public ! L'autobiographie du père Michelet dans *Le Temps* m'a paru une platitude. Je soupçonne son épouse d'y avoir trop collaboré ? – D'ailleurs, je n'aime les confessions que lorsqu'elles sont excessives. Pour qu'un monsieur vous intéresse en parlant de sa personne, il faut que cette personne soit exorbitante en bien ou en mal. Donner au public des détails sur soi-même est une tentation de bourgeois à laquelle j'ai toujours résisté.

Pourquoi trouvez-vous la Politique « si laide » ? Quand donc a-t-elle été jolie ?

Avez-vous admiré la Fête de Florian ? Dans quel but fêter Florian ? C'est un comble ! Et le père Hugo qui était Président d'Honneur ! Farce ! farce !

Amitiés au mari. Je vous baise les deux mains fortement et longuement.

Votre fidèle

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset, 9 octobre 1879.]

Mon cher ami,

Merci pour la lettre de ce matin et son contenu.

J'attends la semaine prochaine les 1res épreuves du Bouilhet.

Tout à vous.

Votre

Jeudi 8 octobre 79.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 11 octobre 1879.]

Mon cher ami,

Envoyez-moi ***le papier*** qu'il faut pour les deux dessins.

Dès qu'ils seront tirés, envoyez-moi les deux épreuves. Ma nièce désire les voir, pour y retoucher.

Est-ce qu'il faut deux autographes ? – deux autographes en regard, ça me paraît coco ?

Tout à vous.

Croisset, par Déville, près Rouen.
Samedi matin.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] mercredi soir, 15 [octobre 1879].

Mon cher ami,

Je n'ai plus à voir, en seconde épreuve, que très peu de feuilles de ***L'Éduc***[***ation***]. Vous pouvez donc vous disposer en conséquence. C'est-à-dire préparer vos batteries.

On a été bien injuste pour ce livre. Y a-t-il moyen d'avoir là-dessus ***une réparation*** ? –

M. Jules Lemaître, professeur de rhétorique au lycée du Havre, vient de m'adresser un très bel article, publié le 12 courant dans la ***Revue politique et littéraire***.

***

Envoyez-moi quand ***L'Éd***[***ucation***] sera parue trois ou quatre exempl[air]es à l'adresse de M. Pilon, quai du Havre, 7, pour M. G. Flaubert, Rouen. – Adressez-en un à Mme Adam, en mettant dessus : de la part de l'auteur. Vous m'obligerez.

— Dites à Bergerat de répondre à ma dernière lettre, sacré nom de Dieu !

Et embrassez toute la famille pour moi – et qu'elle vous le rende.

Tout à vous, votre

J'attends ***Les Rois en exil***.

Amitiés aux amis.

Je travaille comme un misérable et suis fort éreinté.

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

[Croisset, 15 octobre 1879.]

Mon cher Heredia,

Vous savez bien que je n'ai pas oublié votre promesse, faite au mois de juin dernier.

De dimanche prochain en quinze, nous serons à la Toussaint. Or, ***je vous attends***. Exécutez-vous ! Pas de blague.

Il est bien entendu que vous coucherez dans mon logis. Ça ne me gêne en aucune façon. Au contraire.

D'ici là, je vous embrasse

et tout à vous.

Mercredi soir 15 octobre.
Croisset par Déville (Seine-Inférieure).

À ALPHONSE LEMERRE

[Croisset, 15 octobre 1879.]

Mon cher ami,

N'est-ce pas aujourd'hui 15 octobre que doit paraître ***Salammbô*** ? – J'ai laissé chez vous l'adresse où il faut m'envoyer à Rouen trois ou quatre exemplaires.

Faites-moi le plaisir d'en expédier un à Mme Adam (Juliette Lamber) en écrivant dessus « de la part de l'auteur », vous m'obligerez.

Il serait temps de s'occuper des ***Poésies de Bouilhet***, mon bon ! puisque vous m'avez promis de les faire paraître immédiatement après le jour de l'an.

En attendant « une réponse favorable » je serre la main de Votre Excellence

et suis vôtre.

Mercredi soir. Croisset.

À JORIS-KARL HUYSMANS

[Croisset, 20 octobre 1879.]

Merci de votre bon souvenir, cher ami.

Je me rappelais ***Marthe*** parfaitement bien. En coupant les pages de la nouvelle édition, je retrouve mes impressions, que j'ai dû vous communiquer autrefois ?

Pourquoi avez-vous enjolivé votre volume d'une pareille illustration ? Bonté divine, quel art ! Ça, ça me dépasse.

Tout à vous, cordialement, du fond.

Votre

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] mardi [21 octobre 1879].

Certainement, chère belle, vos lettres me font plaisir ! Soyez généreuse : écrivez-moi le plus souvent que vous le pourrez. Mais n'exigez pas de votre ami de longues épîtres. Il est si fatigué de remuer la plume, le pauvre homme. En de certains jours comme aujourd'hui, par exemple, je m'étonne

de n'en pas crever. Si vous saviez ce que je fais vous auriez pitié de moi ! – Et dans une vie si aride, pas ***une fleur***, rien ! Voilà le vrai.

Vous n'avez pas dû me trouver aimable au Vaudreuil ? Le matin même, il m'était advenu quelque chose de très pénible (– et que je vous conterai quand nous serons seuls – en tête à tête).

Par amour pour vos beaux yeux et sympathie nerveuse, j'ai mal à un œil (le gauche). L'oculiste, chez qui je suis retourné samedi, prétend qu'on ne doit rien y faire. En attendant, je larmoie comme un vieillard, je tourne au scheik.

Que devient la forte (ou peu forte) Alice ? M'a-t-elle oublié ?

Avez-vous lu *Les Rois en exil* de Daudet ? Qu'en pensez-vous ? Quant à moi, mon opinion est complexe. C'est bien, mais il y manque de la grandeur – ça sent trop le boulevard. Et la vie parisienne. Ce qui sera du reste un élément de succès – momentané. N'importe ! Ce gaillard-là a bien de l'esprit.

L'autre Ange doit être près de vous ? Embrassez-la de ma part. – Et pour vous toutes mes tendresses avec les baisers aussi inconvenants que possible.

Votre, du fond du cœur

À ALPHONSE DAUDET

Croisset, par Déville, près Rouen.
Mardi 21 octobre [18]79.

Mon cher Daudet,

Votre volume reçu à dix heures du matin était avalé à quatre et demie du soir.

Il ne dépare pas la collection. Oh ! non !

Sacré nom de Dieu, comme c'est bien composé ! et que le dernier chapitre (lequel, en soi, est sublime) se relie bien au premier !

Votre ***Christian*** est une de vos meilleures créations ! (C'est ***ça***. Bravo, mon vieux.) Soyez sûr qu'il restera comme un type.

Ce que je trouve de moins ***rare*** dans l'œuvre c'est Tom Lévis et Séphora, bien qu'ils soient très amusants.

Sauvadon, le vieux Duc et le Prince d'Axel (avec sa manière de parler) m'ont ravi.

J'aurais voulu un peu plus de développement philosophique dans les idées de Méraut ? Mais la Plastique y aurait perdu !

Jamais je crois vous n'avez montré plus d'esprit. Quand on ne rit pas on sourit.

À chaque pas, on marche sur des perles ! Et des tableaux en quatre lignes comme la rentrée de Christian, ivre et fripé, page 120, etc.

La séance de l'Académie, splendide. – Et la scène entre le Roi et sa femme (le chap[itre] X) !!! Où y a-t-il quelque

chose de plus pathétique ? Voilà un fier dialogue, mon bon. Je voudrais l'entendre sur la scène, c'est sonore, et râblé ! – enfin royal ! Et la reprise jésuitique (« remarquez d'ailleurs », etc., p. 265) est un trait de ***génie***.

Quel bon comique (325-327) le roi chantant ses romances à la Préfecture de Marseille !

Si vous étiez là, vous verriez que mon exemplaire est rayé aux marges par beaucoup de points d'exclamation. Quelques barres indiquent de petites taches de style. Mais elles sont peu nombreuses. Vous savez du reste que je suis un pédant.

En résumé, vous devez être content et fier de ce livre. Le Ciel vous a doué d'un don : ***le charme***. Ne l'a pas qui veut, à commencer par moi.

Quand nous verrons-nous ? Comme je dois rester ici jusqu'à la terminaison de mon roman (laquelle n'aura pas lieu avant la fin de l'hiver), il est convenu avec Charpentier que le petit Cénacle ***fera les Rois*** à Croisset. – Enfin, qu'on organisera en janvier et février des caravanes, à l'effet de me visiter.

Comment va la santé ? l'estomac, et le reste.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles un peu longuement.

Mes respects à Mme Daudet. Bécots aux moutards.

Et tout à vous mon cher bonhomme.

Votre

GVE FLAUBERT
qui vous embrasse, vous aime et vous admire.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mardi 21 octobre [1879].

C'est convenu. De samedi prochain en quinze je verrai votre chère binette. J'en ai à vous dégoiser.

Oui, j'ai eu un petit renfoncement – car je croyais que c'était du nouveau, du ***surplus*** ! Espérons qu'il viendra ?

Ne me parlez pas du réalisme, du naturalisme, ou de l'expérimental ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties !

Je viens de finir ***Les Rois en exil***. Qu'en pensez-vous ? Quant à moi, hum, hum !

Pouvez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff ?

Si vous n'avez rien de mieux à faire, en passant par le passage Choiseul, entrez chez Lemerre et dites-lui que je m'étonne 1° de ne pas voir paraître ***Salammbô*** et 2° de ne pas recevoir de réponse à ma dernière lettre qui concernait ***Melaenis***. Je vous embrasse.

Votre vieux

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] mercredi soir [22 octobre 1879].

Sauf meilleur avis je ne vois rien à reprendre à la page ci-contre ?

***

N.B. Mais il me reste à corriger en dernière épreuve, plusieurs pages qu'on ne me renvoie pas.

***

Admirer dans le volume de Huysmans, (***Marthe***) une illustration qui est un ***comble*** !

Si c'est là du Naturalisme, où est le Fantastique ?

À vous, mon bon, votre

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, par Déville, près Rouen.
Lundi soir [27 octobre 1879].

Mon cher Lemerre,

J'ai reçu les exemplaires de ***Salammbô***. C'est parfait. Je vous en remercie.

Je ne vois pas, jusqu'à nouvel avis, qu'il faille en envoyer davantage à la Presse et aux amis ?

Vous ne m'avez pas répondu relativement aux ***Poésies de Bouilhet***, qui d'après notre traité devaient paraître cette année. Il me semble qu'il serait temps de s'y mettre, pour que ce soit publié, au moins cet hiver ?

***

J'attends de vous un billet (non d'amour, bien que j'en sois digne) mais échangeable contre des espèces – dans trois mois d'ici – à moins que vous ne préfériez me payer en monnaie à la fin de février.

Tout a vous.

Votre

Et tâchez d'être plus épistolier.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 28 octobre 1879.]

Mon Bon,

Vous recevrez en même temps que ceci la fin de ***Salammbô [sic***, pour ***L'Éducation sentimentale]***. Je ne sais si j'ai donné le bon à tirer de ce qui s'étend de la page ***506*** à ***511*** ? ***Veillez-y***. Quel imprimeur ! Regardez les en-têtes de pages et la quantité de lettres qui sont de travers ! – Enfin, c'est fini, Dieu merci !

Bergerat a dû recevoir dimanche matin, les deux dessins de Croisset. Nous avons fait, ma nièce et moi, tout ce que nous avons pu pour satisfaire ledit rêve. S'il n'est pas content, zut !

Quand paraît ***Le Château des cœurs*** ? ne pas oublier ***La Chanson des Brises***.

Quant à M. Laffitte, je sais qu'il admire le ***Voyage autour de ma chambre*** de Môssieu de Maistre ! ce qui me dispose médiocrement à lui être agréable. 2° Faire annoncer mon roman en plein succès de ***Nana*** me semble peu adroit. 3° Il est promis à Mme Adam. Et 4°, si l'on veut que je ne l'achève pas, c'est d'en parler maintenant. La moindre réclame me couperait la musette, absolument.

Attendons au moins ***Le Château des cœurs*** ! Donc, jusqu'à nouvel ordre : ***je refuse***.

Autre guitare. Vous avez fait au milieu de septembre un nouveau tirage de ***Salammbô***. Et ***L'Éducation sentimentale*** va re-paraître. Vous seriez bien aimable de m'allonger maintenant le montant de ces deux éditions, en prélevant ce que je vous dois comme acquisitions de livres. Le jeune Guy doit venir me voir le 8 du mois prochain. Il irait prendre l'argent chez vous. Faut-il le prévenir ? Réponse là-dessus, ***je vous prie***, et sur le reste.

Oui j'ai lu ***Nana*** (8 feuilletons), et je trouve ça SPLENDIDE. Vous pouvez le dire à l'auteur de ma part, en lui serrant la main.

Tout à vous, mon chéri.

Votre

Mardi 28.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] jeudi [30 octobre 1879].

Mais je n'ai rien de neuf à vous apprendre, ma chère belle. Rien n'est empiré dans ma position matérielle, ***au contraire***. Ce à quoi je faisais allusion est une histoire tout intime. Une déception de cœur, je vous la conterai.

***

J'ai vu mardi notre amie Alice – qui m'a paru en meilleur état moral et physique – très raisonnable, très gentille. Je l'ai fortement engagée à chauffer le père Hugo,

pour qu'il lui donne le rôle de la Tisbe. Dans son intérêt, elle n'a que cela maintenant à faire.

Eh bien, et vous ? et la santé ? et le reste ?

Comment supportez-vous la vie ? Prenons garde de nous assombrir avec l'âge ! Moi, je deviens scheik. Et parfois je me sens accablé, comme si je n'avais plus de moelle dans les os. – Puis, je rebondis, pour retomber et me reélancer ! ainsi de suite.

Dans une quinzaine, ma nièce me quitte – et je vais rester seul, absolument seul jusqu'à la fin de l'Hiver. À cette époque, espérons que mon abominable bouquin sera terminé. J'en ai assez ! il m'abrutit. – Et le beau, c'est qu'il assommera les Bourgeois ! J'en suis d'avance certain.

Lisez-vous ***Nana*** ?

Que devient le grand Georges ?

J'attends dans 8 jours mon obscène disciple.

Écrivez-moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Je baise tendrement et gloutonnement les deux côtés de votre cou – en descendant très bas. – Aussi bas que vous le permettrez. Soignez-vous bien. – Et surtout tâchez, pauvre amie, de ne pas trop vous embêter.

Votre VIEUX qui vous chérit.

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

[Croisset,] vendredi, 3 h[eures, 31 octobre 1879].

Mon cher ami,

Votre combinaison est impossible. – La course de Rouen à Bonsecours, et de Bonsecours à Croisset exige ***au moins*** deux heures. – Vous ne seriez pas à Croisset avant 1 heure !

Au lieu de venir déjeuner chez moi, déjeunez à Bonsecours. – Puis, vous ferez le voyage de Croisset, vous ***y dînerez***. Et on vous aura un fiacre, qui vous portera à la gare de Rouen, par le dernier train. De cette façon, vous serez rentré chez vous à minuit. –

Si vous me donniez toute la soirée, vous pourriez être le lendemain matin à Paris à 11 heures. Espérons qu'on vous fléchira.

En tout cas le programme ci-dessus est le seul praticable.

Un télégramme, pour savoir à quoi m'en tenir S.V.P.

Je vous embrasse.

Votre

On va donc tailler une bavette ! et une soignée !!!

AU PRINCE NAPOLÉON

[Croisset, 4 novembre 1879.]

Monseigneur,

Vous me rendriez un grand service si vous pouviez me donner des renseignements (confidentiels) sur M. ***Durassié*** qui a été au service de Votre Altesse.

Il est sur le point de s'associer à mon neveu dans une grosse affaire d'argent qui m'intéresse.

Que faut-il penser de son intelligence et de sa probité ?

Je vous remercie d'avance, Monseigneur, et vous prie de me croire – (ce dont vous ne doutez pas) votre très affectionné

Croisset par Déville près Rouen (Seine-Inférieure)
4 novembre 79.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi soir [5 novembre 1879].

Mon chéri,

Je compte sur vous, samedi prochain, suivant votre promesse.

Si vous pouvez me faire les deux commissions suivantes vous m'obligerez :

1° aller chez Lemerre et lui dire que je m'étonne grandement de ne pas avoir de réponse à ma dernière lettre. Ledit sieur me doit de l'argent que je ne vois pas venir et lambine pour l'édition des poésies de Bouilhet, d'une façon exaspérante !!!

2° se présenter chez le jeune Charpentier et articuler la même antienne. ***Id est*** : exprimer de ma part le plus vif étonnement de ce que je n'entends parler ni de ***L'Éducation***

ni de la Féerie. – Bref, vous lui demanderez s'il n'a rien à vous donner pour moi.

Ces bougres-là sont à gifler avec leur sans-gêne !

À samedi, je vous embrasse.

Votre vieux

Quelle bavette nous taillerons !

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 5 novembre 1879.]

Comment allez-vous, ma chère Princesse ? Êtes-vous revenue à Paris, pas encore sans doute ? Et vous profitez des derniers rayons d'automne.

À la fin de la semaine prochaine, ma nièce me quitte. Et je vais être seul tout l'hiver. Quand vous me reverrez (que n'est-ce demain) j'aurai fini mon interminable livre, lequel commence à me peser terriblement. Ne m'oubliez pas dans ma solitude. Envoyez-moi de temps à autre un petit souvenir. Vos lettres me sont des joies.

Il y a huit jours, j'ai eu la visite de Mme Pasca. Elle se proposait d'aller à S[ain]t-Gratien vous présenter ses respects. Ce à quoi je l'ai fortement engagée. Elle m'a paru en meilleur état physique et moral. La pauvre femme est dans une situation fâcheuse. Mais pour qui donc la vie est-elle bonne ?

Je viens d'écrire à Renan pour le remercier de son dernier volume. Comme je suis en ces matières un peu plus qu'un amateur je peux en parler sciemment. Ce livre est un chef-d'œuvre d'érudition et d'ingéniosité. Je n'en dirai pas autant des ***Rois en exil***. Vous ne lisez pas ***Nana***, je suppose ; donc je me tais.

Hier, j'ai adressé une lettre au prince Napoléon pour lui demander un renseignement qui m'importe beaucoup. Est-il à Paris ?

Vous me paraissiez inquiète de ce bon général Chauchard. J'aime à croire qu'il va mieux.

On ne peut que vous approuver, Princesse, « d'avoir confiance ». Pourquoi se troubler ? s'agiter ? Qu'y pouvons-nous ? Les récriminations qu'on fait contre son époque avec l'éternel « comment ça finira-t-il ? » proviennent de l'ignorance historique. L'Humanité, en somme, n'a jamais été moins malheureuse qu'à présent. De quoi se plaindre ? Vous avez bien fait d'acheter votre hôtel. Restez-y. Et soignez-vous ; conservez-vous pour tous ceux qui vous aiment, c'est-à-dire qui vous connaissent.

En vous baisant les mains, Princesse,

Je suis votre très affectionné

Croisset, par Déville (Seine-Inférieure), 5 novembre 79.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, les Frênes, Chalet (Seine-et-Oise).
Jeudi, 6 nov[embre 18]79.

Voyons, mon bon vieux, il faut pourtant que je vous écrive et que je sache ce que vous faites. – Quant à moi, je n'ai pas bougé d'ici – et ça n'a pas très bien marché ici. – La seconde fille de Mme Viardot a mis au monde – assez laborieusement – une petite fille – il y a un mois de cela – la mère et l'enfant se portent bien ; – mais sa fille aînée (Jeanne) a attrapé la scarlatine – voici 3 semaines qu'elle est séquestrée – et cela durera encore autant. – Marianne est fortement grippée et ne peut pas sortir. – M. et Mme Viardot sont retournés à Paris depuis lundi – et je reste ici, comme une vieille huître qui ne bâille pas même au soleil. – Mon cœur aussi me donne des ennuis – avec des palpitations, des crampes nocturnes, etc.

J'ai fini la traduction du petit article pour la revue de Mme Adam – et je vous l'enverrai – ou le porterai moi-même, pour que vous y fassiez les corrections nécessaires. – Je vous en informerai d'avance et je vous remercie dès à présent. La chose est très courte.

Je ne crois pas que j'aie jamais lu quelque chose d'aussi parfaitement ***ennuyeux*** que ***Nana*** (ceci – entre nous). C'est à périr de terre à terre, de méticulosité ; et les quelques gros mots qui [s'y] trouvent, comme autant de grains de poivre, ne suffisent pas à relever le goût insipide de cette bouillie.

Il paraît que c'est aussi un four – dans l'opinion générale.

Je vous embrasse – à bientôt en tout cas.

Votre

J. TOURGUENEFF.

À JEANNE DE LOYNES

[Croisset,] samedi soir [8 novembre 1879].

[Lettre très variée. Au sujet de Mme Plessy qui ne lui a envoyé aucun remerciement ; à l'encontre de son amie, il n'en montre nulle surprise :] Quand nous serons en tête à tête, je vous exprimerai mon opinion entière sur cette personne, elle est médiocre *[il souligne ; il accorde qu'elle est seulement]* bonne femme, qualificatif qui ne veut rien dire. […] Elle avait beaucoup de talent, mais le talent ne constitue pas tout l'être, il dépend d'une faculté particulière et très restreinte, et des gens de génie peuvent être des imbéciles en dehors de leur spécialité.

[Répondant à une question de Mme de Loynes, Flaubert dit qu'il ne connaît rien de « Nana » ; mais :] Je me suis délecté avec le dernier volume de notre ami Renan. Quel bijou d'érudition ! quel historien !

[Pour « Bouvard et Pécuchet », Flaubert s'assimile quantité d'ouvrages.] Pour le chapitre que j'écris maintenant, je lis beaucoup de livres de dévotion moderne, et aujourd'hui j'ai trouvé quelque chose de bien joli que je vous envoie pour votre récréation *[il cite une question extraite du « Manuel du jeune communiant », pour l'examen des péchés en vue de la confession, d'une rudesse tout à fait biblique. / Mme de Loynes avait entretenu Flaubert d'affaires de bourse, mais ces agitations, ces avidités, ne sont pas son fait ; elles]* n'arrivent pas jusqu'à lui, dieu merci ! […] dès qu'on me parle de ces choses-là, ou le sommeil me prend,… ou l'exaspération.

[Quand se revoir ?] Ce ne sera pas demain, hélas ! puisque je ne quitterai ma cabane qu'ayant terminé mon énorme bouquin, c'est-à-dire à la fin de l'hiver.

À EDMA ROGER DES GENETTES ?

[Croisset, 8 novembre 1879.]

Voici une heure que j'ai reçu votre lettre, et j'y réponds immédiatement pour vous calmer, car votre inquiétude m'inquiète. Comment ! une émeute est imminente et la Champagne va devenir prussienne ? Ah ! non ! ça, c'est trop. En quoi notre temps est-il « étrange » ? Je ne comprends rien à tout cela. Nous sommes, au contraire, dans le calme et la platitude. Avez-vous peur de Blanqui, de Humbert ? L'élection de Javel vous terrifie-t-elle ? Ce serait trop naïf !

Quant à mes bonshommes, c'est parce qu'on les assomme avec Ségur et ses pareils qu'ils tournent à l'indifférence, et ce procédé-là est « tout à fait digne de moi », bien que vous en disiez, ma chère amie.

Depuis trois mois, je ne lis que des livres de dévotion moderne. Aujourd'hui j'ai expédié le ***Manuel des jeunes communiants***, où il y en a de raides ! « Avez-vous commis des actes déshonnêtes avec des animaux ? », page 376, etc. Ce qui est peut-être un souvenir de ce passage de la Mischna :

« Il n'est pas bon à l'homme prudent de rester seul avec un animal, surtout si c'est un quadrupède. »

L'importance qu'on donne aux organes uro-génitaux m'étonne de plus en plus.

Et notre ami le p[ère] Didon qui débagoule sur le divorce et le mariage !… Peut-on s'occuper de niaiseries pareilles ?…

Je vous assure qu'en ces matières je suis un peu plus qu'un amateur. Eh bien ! le cœur me saute de dégoût ! Pie IX – le martyr du Vatican – aura été funeste au catholicisme. Les dévotions qu'il a patronnées sont hideuses : Sacré-Cœur, Saint-Joseph, entrailles de Marie, Salette, etc. Cela ressemble au culte d'Isis et de Bellone dans les derniers jours du paganisme. En signalant ce symptôme, je suis dans le vrai, et je fais mon devoir.

Je n'ai encore rien lu de ***Nana***. Quant aux ***Rois en exil***, je vous trouve un peu sévère ! L'auteur, il est vrai, n'a pas compris la grandeur du sujet. Ça sent trop ***la Vie parisienne***.

Je me suis délecté avec le dernier volume de Renan. Quel bijou d'érudition, et comme c'est modeste ! Il n'a pas le bon Dieu dans sa poche, celui-là, et voilà pourquoi je l'aime. – Mais je vous aime encore plus que lui, et je vous embrasse.

Votre vieux fidèle.

Amitiés au mari.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 8 novembre 1879.]

Mon vieux chéri,

Envoyez-moi ou mieux apportez-moi votre travail quand il vous plaira. Ne me faites aucune promesse, ne

m'annoncez pas votre voyage. Prévenez-moi vingt-quatre heures d'avance. – Et ***arrivez,*** voilà tout ce que je vous demande.

B[ouvard] et P[écuchet], qui vous présentent leurs respects, sont maintenant en pleine dévotion. Ils vont « s'approcher de la s[ain]te table ». Je crois que ce chapitre de la Religion ne me fera pas bien voir de MM. les ecclésiastiques ? Je suis gorgé de lectures pieuses ! – Enfin au jour de l'an, j'espère entamer le dernier chapitre – et quand ce sera fini j'en aurai encore pour 6 mois.

Ma nièce me quitte dans huit jours – et je vais être seul jusqu'au printemps. Ce soir j'aurai la visite du jeune de Maupassant. Voilà tout, mon bon.

Je n'ai lu de ***Nana*** que cinq ou six feuilletons. Conséquemment, ne puis en parler. Mais je me suis délecté dans le volume de Renan. – Quel bijou d'érudition !

Dites chez vous tout ce que vous pourrez trouver de plus aimable, en commençant par Mme Viardot pour finir à la dernière-née.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux

Vous ne me parlez pas de la goutte. Donc elle est absente ? – Tant mieux.

Moi aussi je me sens parfois bien vieux – bien las, éreinté jusqu'aux moelles. N'importe. Je continue. – Et je ne voudrais pas crever avant d'avoir déversé encore quelques pots de merde sur la tête de mes semblables.

Cela seul me soutient.

AU PRINCE NAPOLÉON

[Croisset, 9 novembre 1879.]

Monseigneur,

Je vous remercie des détails que vous m'avez envoyés, et de la promptitude avec laquelle ils me sont parvenus.

Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais vos bons offices.

Et je profite de l'occasion, Monseigneur, pour vous assurer que je suis

votre tout dévoué

Dimanche soir, 9.
Croisset.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 11 novembre 1879 ?]

Dites donc, mon cher ami, savez-vous que vous avez ***beaucoup de talent***. Votre discours m'a ravi. – C'est un bijou ! – Quand Bastiat a paru, j'ai été dans l'ombre, un de ses applaudisseurs. Et depuis je l'ai relu plusieurs fois.

« La Protection », comme il l'a prouvé, est une « spoliation ». Mais à présent toute Notion de justice me paraît s'en aller de ce monde !

On perd la boule. L'égoïsme engendre l'imbécillité. Bref votre morceau me renforce dans la Haine du Bourgeois. Donc je vous en remercie comme d'un service personnel.

Et vous embrasse, fortement.

Votre

À bientôt, n'est-ce pas ?

Mardi 11.

Faites-nous souvent des œuvres pareilles. On y sent la Maîtrise et la Vocation. Bon sang ne peut mentir.

À MAXIME DU CAMP

[Croisset,] jeudi 13 novembre [1879].

Mon cher vieux Max,

L'envoi de ton volume (nous en causerons tout à l'heure) me fait supposer que tu es, que vous êtes revenus à Paris ? Donc, et ***primo***, comment allez-vous ? – Que vas-tu écrire maintenant ? Envoie-moi le plus de détails possible sur ta vieille carcasse.

La mienne a subi depuis quelques années, et l'hiver dernier principalement, tant de rudes assauts, que je m'étonne de n'en être pas crevé ou devenu fou. Les coupes

d'amertume m'ont été largement distribuées – et j'en suis considérablement vieilli, au-dedans et au-dehors.

Nonobstant, je n'ai pas lâché le morceau, c'est-à-dire que j'ai continué ma besogne, furieusement. Aussi avance-t-elle ; au printemps j'aurai fini (espérons-le du moins) mon premier volume. Six mois me suffiront pour le second, qui est aux trois quarts fait. Et dans un an je compte publier ce lourd bouquin. Afin d'aller plus vite je vais rester tout l'hiver ici, dans la plus complète solitude – sans autre compagnie que celle de mon toutou et de ma cuisinière.

Maintenant parlons de ton IVe volume. Rien n'est plus amusant, et je crois plus véridique. La matière me paraît traitée à fond. Les efforts d'impartialité sont évidents – mais on les voit, ce qui est un défaut d'art. Ce n'est pas un ***réquisitoire***, comme tu t'en accuses modestement. Mais c'en est le ton, en maints endroits. Tu répètes à satiété idiots, fous, criminels. Eh ! pardieu, on le sait bien ! Tu le démontres pertinemment ! Laisse donc le lecteur penser par lui-même. Le but de l'Histoire me paraît plus haut que celui de tonner contre les crimes ! Tu as des choses exquises comme psychologie telles que [p.] 65 « le principe révolutionnaire » et puis des plaisanteries fâcheuses : l'interpellation de l'auteur à Meillet, p. 81. Un cordonnier « à cheval sur les formes », [p.] 12[2]. – La sortie contre les institutrices qui fument la cigarette ([p.] 261), l'idylle de la Bonne Sœur chez le notaire Fovard, trop bonhomme. – La comparaison de Grêlier à Dioclétien [p.] 274. « On avait vaincu l'archevêque – on allait vaincre quelques vieux prêtres » [p.] 335.

Je t'assure que ça finit par agacer.

Il y a une page que je voudrais effacer de ton volume, la page 244 :

Les côtés dangereux de la théorie de Darwin ! Est-ce sérieux ? Et tu avoues toi-même qu'elle a agi sur les communeux ***un peu*** à leur insu.

Je crois même qu'ils l'ignoraient complètement et l'exemple en note de Lebiez ne me convainc pas de ce danger – et quand même ! Fût-il réel, est-ce que la Science doit se plier à la Morale ? Nos besoins sont-ils la mesure de l'Absolu ? – De deux choses l'une pourtant : ou l'Évolution ou le Miracle. Il faut choisir.

Et c'est parce que les Socialistes sont encore dans la vieille théologie qu'ils sont si bêtes et si funestes. ***La Magie*** croit aux transformations immédiates par la vertu des formules, absolument comme le ***Socialisme***. Ni l'une ni l'autre ne tiennent compte du temps et de l'Évolution fatale des choses. Darwin n'aurait pas été compris à l'âge de pierre où l'on croyait à des dieux, ou peut-être même à Dieu = à un Pouvoir Omnipotent et conscient.

C'est l'Économie politique (ou mieux « l'infâme » Malthus) qui a inspiré Darwin. Il serait temps que la sociologie s'inspirât de lui. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait en Angleterre. Quand ces idées-là seront descendues dans les masses, il n'y aura plus de révolutions parce qu'on sera convaincu que « ***Natura non facit saltus !*** »

Et on a eu raison de reprocher l'Être suprême à ce calotin de Robespierre, car celui qui est dans les secrets de l'Être suprême, et qui croit avoir le bon Dieu dans sa poche, va loin ! La Science exclut ***a priori*** « Dieu du domaine de la ***connaissance*** » [p.] 419 (et non de la conscience). « Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse », disait Laplace. C'est

pourquoi le Matérialisme et le Spiritualisme sont deux impertinences. ***Quod non pertinet homini***. Et encore un coup, reprocher à Darwin d'avoir contribué à la Commune ! ***mouch taïeb***.

Embrasse le Mouton pour moi et qu'elle te le rende.

Ton vieux GVE FLAUBERT
sévère, mais juste !

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, 13 [novembre] 1879.

Hélas ! non, ma chère Gertrude, je ne serai pas à Paris à la fin de ce mois, devant rester ici jusqu'au printemps prochain, époque où j'espère avoir fini mon lourd bouquin. Ce petit travail m'aura demandé plusieurs années et il me tarde d'en être débarrassé. Mais puisque vous passerez l'hiver à Florence, j'espère vous voir à votre retour, vers le commencement d'avril. Tâchez d'avance de dresser vos batteries en conséquence. Je vous en prie, ***vous en supplie*** !

L'année n'a pas été meilleure pour moi que pour vous. Depuis quatre ans, j'ai enduré des chagrins tels que je m'étonne de n'en être pas devenu fou. Mon horizon paraît se désembrunir un peu. Si je vous voyais plus souvent, ce serait un coin d'azur. Il me semble que vous devez aussi sentir le besoin de causer ensemble du vieux temps. Nous avons tant de choses à dire, n'est-ce pas, ma chère jeunesse retrouvée !

Caroline espère avoir votre visite prochainement ; elle sera au faubourg Saint-Honoré à partir de dimanche prochain.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Je lis vos moindres billets avec avidité.

Souvenirs affectueux à vos charmants enfants, et à vous, du fond de mon cœur, les meilleures tendresses de votre vieil ami.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, les Frênes, Chalet (Seine-et-Oise).
Jeudi, 13 nov[embre 18]79.

Mon cher bon vieux,

Je porterai en personne à Croisset les épreuves de ma petite machine. Ça aura lieu vers le commencement de décembre, car la chose elle-même ne paraîtra que dans la livraison du 15. Vous serez averti 24 heures à l'avance.

Savez-vous ce que nous lisons depuis 6 jours avec enchantement, avec ravissement ? – ***L'Éducation sentimentale*** ! Après nos autres lectures (il est vrai qu'il y avait là des romans de la ***Revue des 2 Mondes*** – c'est tout dire) – cela nous semble merveilleux ! – Dans ce diamant il y a pourtant une tache, une seule : c'est la description du ***chant*** de Mme Arnoux. 1°) Telle qu'on se la figure – elle devrait chanter autrement et autre chose ; 2°) une voix de ***contralto*** ne peut pas chercher ses effets dans des notes ***hautes***, la troisième encore plus ***haute*** que les deux premières ; 3°) il aurait fallu préciser musicalement ce qu'elle chante – sans cela l'impression reste vague et même un tout petit peu comique. – C'est ce que vous n'avez pas voulu, n'est-ce pas ? – Mais vous vous rappelez le vers classique :

« *Ubi plura nitent in carmine*… » etc.

Je souhaite à Bouvard et Pécuchet la contrition nécessaire pour leur grande action religieuse – plus elle sera intense, plus vigoureusement ils regimberont après.

Ma santé va bien – ma goutte se tait, mais il y a toujours des malades dans la maison. – J'ai transmis aux Viardot vos bonnes paroles – et ils vous en remercient.

Je vous embrasse bien amicalement.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 3 h[eures, 19 novembre 1879].

Ma chère fille,

Ta lettre *respire* la satisfaction et j'en suis bien aise. J'ai envie de contempler ton fameux chapeau. Apporte-le ici, quand tu viendras, pour m'honorer et envoie-moi la semaine prochaine une description soignée de la noce. Que ton mari prenne garde au froid ! en banquetant sous la tente – cette idée de tente me paraît biblique mais peu confortable pour « nos pays ».

Hier, j'ai passé un excellent après-midi, seul avec Pouchet, qui est un charmant homme – si instruit – et si simple ! Nous avons rêvé ensemble le voyage aux Thermopyles, quand je serai quitte de *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]. Mais à cette époque-là, c'est-à-dire dans 18 mois, Vieux ne sera-t-il pas trop vieux ?

Le même Pouchet ne comprend goutte à la brutalité de Mme Brainne envers mon disciple – qui, paraît-il, a été d'une patience angélique. Et le jeune Brainne (comme à moi) lui tape considérablement sur le système.

Croireriez-vous, Madame, que jamais il (Pouchet) ne s'était promené dans la Propriété ? Il ne connaissait ni les cours, ni même la terrasse ! *(Sic.)* Je lui ai tout montré, puis l'ai reconduit jusqu'à la ferme de Platel. Bref hier, j'ai pris l'air pendant deux heures.

On dit que Charpentier va crouler ? J'ai reçu 9 exempl[aires] de *L'Éducat*[*ion*], mais pas d'argent dudit sieur. – Ce matin, on m'a envoyé un *Phare de la Loire* où je suis exalté aux dépens de Zola. J'ignore l'auteur de l'article. La 1re partie de mon chapitre est faite ; je vais la copier, lire encore quelques *bons* livres, et la semaine prochaine, je recommence à écrire.

Le soir, après dîner, je me repasse, comme distraction, tes notes de *Nicole*. Quelle patience tu as eue, à recueillir de semblables platitudes !

En fait de nouvelles, présentement on apporte un banneau de terre. Et un cor de chasse, dans un canot, me met au *comble* de l'exaspération. Je t'embrasse bien tendrement.

LE VIEILLARD DE CRO-MAGNON
(et pas de Belleville).

Eh bien ? et mes lampes !

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] mercredi [19 novembre 1879].

Ma chère belle,

Qu'aviez-vous donc la dernière fois que mon disciple a dîné chez votre grâce ? Il m'a conté que vous l'avez rabroué, violemment, à propos d'un conte, dont l'idée me paraît charmante. J'ai cru que le jeune Homme exagérait, mais son récit m'a été confirmé hier par le bon Georges. – Ces colères-là d'ordinaire indiquent quelque souffrance profonde et qu'on ne veut pas laisser voir.

Guy me paraît, au contraire, dans une excellente voie. Il m'a récité des vers de sa façon qui feraient honneur à n'importe quel maître.

– Et du reste, puisque son futur conte tend à bafouer nos compatriotes, je l'approuve ! La haine des Rouennais est le commencement du goût. Ce sont de mauvaises gens – et envieux, péché que j'ai en horreur. Si Dieu me prête vie, j'écrirai leur histoire psychologique, ce sera drôle.

Votre Polycarpe n'a rien à vous apprendre sur sa personne. Depuis dimanche dernier, je suis complètement seul. – Perdu dans mon chapitre religieux.

Ma seule distraction ou volupté consiste à manger beaucoup de harengs. C'est un goût hystérique qui me tient. J'en absorbe de frais et de marinés, de rôtis, de sauris et de bouffis. – Enfin, je deviens comme ce gamin (dont il est question dans le ***Dict***[***ionnaire***] ***des sciences médicales*** à l'article : Cas rares) qui ne ***rêvait que harengs*** ! – Et plût au Ciel que ça augmentât ma laitance !

Chose étrange, moi qui étais né maquereau ! Ces fades plaisanteries n'ayant pour but que de vous divertir, je vous prie de m'excuser.

Et en vous bécotant sur toute la figure comme une nourrice, je suis, chère Madame, votre

À MAXIME DU CAMP

[Croisset,] mercredi 19 novembre [18]79.

Merci de ta bonne lettre, mon cher vieux – et un mot seulement.

Je me suis mal expliqué : ou bien tu n'as pas compris.

Je ne défends nullement le Darwinisme, n'ayant pour cela aucune compétence. Seulement je maintiens qu'il est innocent de Lebiez, tout comme le catholicisme l'est de Mingrat ou de Lacolonge.

Toi, qui connais si bien la Commune, explique-moi pourquoi *les Bourgeois* qui la fuyaient avec terreur, la défendaient ? Nous autres provinciaux nous n'y comprenions goutte. Et ça nous indignait. – Il y a là un mystère psychologique que je ne puis débrouiller.

J'ai découvert un document bien beau ! Sais-tu pourquoi le ministère de la Marine et la Sainte-Chapelle n'ont pas été brûlés ? C'est parce que : ces deux monuments avaient été mis sous la protection de la *médaille de s[ain]t Benoît* ! On y avait introduit secrètement et caché à différentes places des médailles dudit ! (*Origine et effets admirables de la médaille de s[ain]t Benoît*, p. 4, 116.)

Au reste je deviens fort sur le catholicisme moderne. – Depuis quatre longs mois je ne lis pas autre chose que les élucubrations de ces messieurs. – C'est inimaginable ! et les libres penseurs sont des ingrats, ils devraient élever une statue d'or à Pie IX.

Amitiés au Mouton, et à toi, toutes mes tendresses.

Ton vieux

Je te pige dans ton IV[e] volume quelques beaux textes que j'intercalerai dans mon bouquin.

J'ai eu du mal à lire ta lettre. Ton écriture devient trop petite. Prends garde : ***tu es sur une pente***.

À MARIE RÉGNIER

[Croisset, mercredi, 19 novembre 1879.]

C'est charmant, votre *Conte de fées* ! et d'un excellent style. Je ne ferai qu'une remarque. Pourquoi votre Méduse ne se sauve-t-elle pas en vertu de ses mérites, par ses propres efforts, plutôt que par ceux de Sans-Malice ?

La page 15 est adorable de facture, et il y en a bien d'autres ! Mais je suis ***Hindigné*** contre vos illustrations. Quel dessin ! et quelles inventions ! Est-il possible d'exécuter plus lourdement la littérature ! Le frontispice, surtout, est de la vraie démence. Le portrait d'une cocotte pour figurer un être idéal ! Tout ce qu'il y a de plus connu et poncif, sous prétexte de nous faire rêver à l'insaisissable ! Grévin dans l'azur ! Non, ma parole d'honneur, j'en suffoque de colère !

Et les cassures japonaises en bas des draperies. Pourquoi le Japon ? Mais le chic ! le chic ! Charpentier se pâme là devant, je suis sûr !

À vous, chère confrère, mes meilleures tendresses.

Si vous pouviez me trouver moyen de vous relire sans illustrations, j'aurais plus de liberté d'esprit, mais j'en ai l'intellect perturbé.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi 19 [novembre 1879].

Mon vieux chéri,

Sans doute, le passage en question n'est pas fort ! Je le trouve même un peu ***coco***. Cependant, une voix de contralto peut faire des effets de ***haut***, témoin l'Alboni ? Et au fond vous me paraissez sévère ? Notez pour me disculper que mon héros n'est pas un musicien, et que mon héroïne est une personne médiocre. N'importe ! Ce paragraphe, entre nous, m'a toujours embêté. En le faisant j'ai dû être gêné par des souvenirs contradictoires.

Je suis bien aise de l'impression que vous cause ***L'Éducation sentimentale***. Sans être un monstre d'orgueil, j'estime que ce livre a été mal jugé, sa fin surtout ! De cela, je garde rancune au public.

Ce qui serait gentil, puisque vous m'annoncez votre visite pour le mois de décembre, ce serait de venir le *12*, anniversaire de ma naissance. Nous célébrerions, ou plutôt déplorerions ensemble cet événement, – peu considérable.

Ma nièce est à Paris depuis dimanche – et voici le commencement de ma solitude. Maintenant je suis à la moitié de *ma* Religion ! Quel fardeau que ce bouquin-là, mon cher ami !

Je lis avec avidité l'histoire de votre nihiliste, dans *le Temps*. Est-il possible, ô Jésus, de faire souffrir aussi atrocement des créatures vivantes !

Mme Adam m'a écrit pour que je *patronne* les inondés de Murcie ! Je ne demande pas mieux. Mais en quoi consistent mes fonctions ? Elle n'a pas, jusqu'à présent, répondu à cette question. Il m'est revenu que *Nana*, en somme, n'a pas de succès. Est-ce vrai ?

Quand vous n'aurez mieux à faire, écrivez à votre

GVE FLAUBERT
qui vous chérit et vous embrasse.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Bougival, Les Frênes.
Dimanche, 23 nov[embre 18]79.

Mon bon vieux !

Certainement je viendrai à Croisset le 12 – avec deux bouteilles de champagne sous le bras – pour fêter la… quantième année de votre existence ? Il y a juste quinze jours – au 9 novembre – j'en ai eu *61* !

Vous aurez les épreuves de ma machine pour *La Nouvelle Revue* – dès les premiers jours de décembre – et corrigez ferme, si vous trouvez quelque chose qui ne soit pas tout à fait bien.

Je suis, comme vous, un des patrons de la fête pour les inondés de Murcie. (La date de cette fête est fixée au 11 novembre. Tout ce que nous aurons à faire (car je présume que vous accepterez) – c'est de mettre un habit, une cravate blanche – et d'***honorer*** la fête de notre présence, avec un petit ornement distinctif à la boutonnière. – Vous voyez que ça n'est pas difficile. – Il vous faudrait pour cela envoyer votre acceptation – et puis venir à Paris le 11 ou le 10 au soir – et nous repartirions ensemble pour Croisset – le 11 au soir ou bien le 12 de grand matin. – Voilà !

Nous continuons à lire ***en famille L'Éducation*** – et toujours avec le même plaisir.

Non, ***Nana*** n'a pas de succès. Il y avait pourtant deux bien jolis chapitres, il y a de cela quelques jours. Mais – en somme – c'est ennuyeux – et ce qui déplairait surtout à Zola – c'est tout ce qu'il y a de moins naïf – tendancieux (dit-on : tendancieux ?) en diable !

J'ai un rendez-vous demain avec votre nièce. – Je quitte la campagne vers la fin de cette semaine.

Au revoir bientôt – je vous embrasse.

Votre

IV. TOURGUENEFF.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 23-24 novembre 1879.]

Mon Loulou,

Je suis désolé de la mort du général. Dis-le bien à Flavie et embrasse-la pour moi. Penses-tu qu'une lettre de moi lui ferait plaisir ? Mais je suis si las d'écrire ! D'autre part il me semble que je lui dois cette marque d'affection ?

À quand les mariages ? Je plains bien aussi les pauvres jeunes filles. – Quelle amère contrariété ?

***

Tant mieux, chère Caro, que tu sois contente de ton éventail ! La perspective de pouvoir gagner quelque argent avec tes *talents* doit te donner du courage. – Maintenant trouve un atelier… et aux grandes œuvres ! – Qu'est-ce que Bonnat pense des toiles faites pendant l'été ?

Quant à Charpentier, je ne vois aucun moyen d'en avoir, maintenant, le cœur net. – Attendons ! – Et puis après tout, bonsoir ! Pourvu qu'on ne me parle pas d'argent je suis content. Et en demander même quand j'en ai besoin m'exaspère. Cette antipathie pour les *Affaires* est devenue chez moi une vraie démence.

***

Mme Régnier s'étonne de ma sévérité à l'encontre de ses illustrations. Je t'engage à ne pas la ménager sous ce rapport.

Vraiment *ma gloire* m'encombre ! Cette semaine, voilà trois envois d'auteurs ! – Avec mes lectures (et mes ratures) je n'en peux plus. – La théologie m'abrutit. Quel chapitre ! Il me paraît difficile d'avoir fini au jour de l'an ? Les difficultés surgissent à chaque ligne.

***

J'ai reçu les ***Bouffis*** ! Merci. Monsieur s'en gorge.

Pas de boîte aux lampes ? J'enverrai à Rouen voir si elle est arrivée.

L'as-tu payé, Carcel ?

Depuis mardi soir je n'ai vu personne – ce qui s'appelle pas un chat. – Aucune nouvelle, d'ailleurs. Le nombre des bateaux augmente… j'en ai compté hier ***23*** !

Adieu, pauvre chérie.

Ta NOUNOU t'embrasse.

(Nuit de dimanche.)

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 25 novembre 1879.]

1° Comment allez-vous ? Qu'écrivez-vous ? Que devenez-vous ? Bref, donnez-moi de vos nouvelles.

2° Un renseignement : de plusieurs côtés il me revient que Charpentier ***va crouler*** ? Est-ce vrai ? Ça me désolerait.

Est-ce parce qu'il est gêné dans ses affaires qu'il ne m'envoie pas d'argent ? Cette hypothèse me paraît probable. Et probablement que ***La Vie moderne*** ne se porte pas bien non plus ? Car je n'entends plus parler de ma ***Féerie***, pour laquelle on devait faire… des Affiches !!! – Bergerat (imitant son patron) trouve plus commode de ne pas répondre à mes lettres. Comme tout cela est encourageant !

Et Mme Adam qui me demande à ***patronner les inondés de Murcie*** ! – Je lui ai posé cette question : que devrais-je faire ?

– pas de réponse. – Et là-dessus je rêve. Me forcera-t-on à danser un boléro, à jouer de la guitare, ou à comparaître dans la cavalcade, déguisé en Seigneur !

Mon Dieu, que tout est farce ! – ou triste. Ça dépend des dispositions que l'on a.

Tourgueneff m'a écrit que *Nana* n'était pas un succès ? Je n'en connais pas une ligne.

Que dites-vous des *Rois en exil* ? Que devient-on dans notre petit monde ?

Moi je suis abruti par *ma* religion (exégèse et apologétique chrétienne). C'est mon avant-dernier chapitre. J'en ai bien encore pour deux bons mois ! – Priez pour moi.

Vous savez bien qu'il faudra venir me voir cet hiver. Nous en causerons après le jour de l'an.

Je vous embrasse tendrement.

Votre vieux

Mardi soir, 25.

À MAURICE MONTÉGUT

Croisset, mardi soir 25 [novembre 1879].

Mon cher Confrère,

Lady Tempest me plaît infiniment et réchauffe mon vieux cœur romantique. Le souvenir (ou mieux, l'inspiration) de

Shakespeare y est manifeste. On nage chez vous en pleine poésie. Vous m'avez fait du bien, je vous en remercie.

Il me semble (autant qu'un humble prosateur peut en juger) que vous avez déjà une grande expérience du vers. J'en ai remarqué beaucoup d'excellents. Des vers tout d'une venue, simples, fermes et sonores. Des vers collés sur le fond de l'idée. Bravo !

Mais si vous tenez ***au succès***, il faudra exécuter des choses moins hautes, ce à quoi, du reste, je ne vous engage pas. Cependant, il y a peut-être moyen d'appliquer vos facultés poétiques, qui sont éminentes, à des sujets flattant plus le ***vulgum pecus*** ?

Vous avez maintenant assez de dextérité pour faire ce qu'il vous plaira.

Mes félicitations encore une fois.

Je vous serre cordialement la main et suis votre

1879.

À JULIETTE ADAM

Croisset [25 novembre 1879].

Ma chère Confrère,

Je prends la liberté de vous envoyer par le même courrier une pièce de vers que je trouve très remarquable et pouvant orner votre revue.

L'auteur, Guy de Maupassant, est attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique. Je lui crois un grand avenir littéraire d'abord ; et puis je l'aime tendrement parce que c'est le neveu du plus intime ami que j'aie eu, auquel il ressemble beaucoup du reste, un ami mort il y a bientôt trente ans, celui à qui j'ai dédié mon *Saint Antoine*. Enfin, je vous serais très reconnaissant d'insérer son petit poème. Ledit jeune homme a fait jouer l'hiver dernier un petit acte chez Ballande, qui a eu beaucoup de succès : *Histoire du vieux temps*. Il est connu dans le monde des Parnassiens.

Notre ami Georges Pouchet m'a donné de vos nouvelles, la semaine dernière. S'il vous donne des miennes, il pourra vous dire que je travaille violemment – *et pour vous*.

Je vous serre la main bien cordialement comme confrère. Après quoi, je me permets de vous la baiser comme homme, en vous priant de croire, chère Madame, que je suis entièrement vôtre.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mardi 25 novembre [1879].

Mon Bon,

Je viens d'écrire à Mme Adam une lettre *chaude* en lui annonçant l'envoi de votre *ms.* – qu'elle doit recevoir demain soir.

Je n'ai pas parlé d'argent. Quand elle aura *reçu* votre poème, nous verrons. Les républicains sont généralement si pudiques que je ne suis pas sans inquiétude sur la

réception ?! Mais je crois que le côté ***goethique*** séduira la dame.

Vous savez que Pouchet est son grand ami. Parlez-en audit sieur – et à Tourgueneff aussi.

C'est ***très bien*** votre ***Vénus***. Je n'y vois rien à reprendre que deux petites incorrections grammaticales. Mais elles peuvent se défendre. Dormez sur vos deux oreilles. ***C'est bon***.

Connaissez-vous Theuriet ? Il a publié des vers dans le papier de Mme Adam. En sachant combien il a reçu ce sera une base pour demander.

Que dites-vous de Charpentier qui ne m'envoie pas l'argent qu'il me doit. Et de ce bon Bergerat qui ne répond pas à mes lettres. – Et de Lemerre se privant de m'expédier les Ires épreuves des ***Poésies*** de Bouilhet, que je devais avoir la « semaine prochaine », il y en a plus de trois.

Quelles quantités de merdes molles on rencontre à chaque pas que l'on fait, mon pauvre ami !

Ma religion (exégèse et apologétique chrétienne) m'exténue ! Je n'aurai pas fini au jour de l'an. Il faut en prendre son parti. J'ai peur d'être terminé moi-même, avant la terminaison de mon roman ! Quel fardeau qu'un pareil bouquin !

« Bienheureux Scudéry, etc. »

Je vous embrasse tendrement.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi 27 [novembre 1879].

Comment, chérie, je te dois plusieurs lettres ? Ton reproche est aimable mais injuste.

Et à propos de lettres, je suis ***tanné*** d'en écrire ! J'ai envie de publier dans les journaux que je ne répondrai plus à aucune. Quatre aujourd'hui ! six hier ! autant, avant-hier ! Mon temps est mangé par ce gribouillage imbécile.

J'en ai écrit une à Flavie. – T'en a-t-elle parlé ?

Et Mme Régnier qui me prie de la recommander à Mme Adam ! Pour sa ***Princesse hindoue***. Oh ! les éternels Autres !

Avec tout ça ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] n'avance pas. Je succombe sous la théologie ! – Et je t'assure, Loulou, qu'il faut avoir la tête forte et vaste pour coordonner et rendre plastiques toutes les questions qui sont à traiter dans ce gredin de chapitre-là ! J'en viendrai à bout – je crois ? Mais quand sera-t-il fini, ce chapitre IX ? Ne le sais ! et il se pourrait très bien que je n'all***asse*** à Paris qu'au milieu de l'été prochain ?

Monsieur commence à ne plus dormir bien que tous les jours je m'astreigne à une demi-heure de promenade. N'importe, le physique et le moral sont bons. –

Pour ne plus penser pendant deux ou trois heures à la ***Religion*** (car j'en rêve la nuit, et à mes repas j'en mange avec mon fricot), j'ai invité Fortin à dîner, pour aujourd'hui.

Suzanne m'a demandé de l'argent, me déclarant qu'elle n'en avait pas ! Je lui ai donné cent francs. Quand j'aurai remis après-demain cent francs au jardinier, il me restera

pour toute fortune 60 francs ! – Les commentaires sont inutiles, n'est-ce pas, ma chérie ? Et je m'en prive, ne voulant pas t'« écrire des choses dures ». Mais je te prie de descendre dans ta conscience et d'examiner la situation de Vieux, à qui tout le monde doit (depuis Me Bonenfant jusqu'à l'éditeur Charpentier, sans compter l'excellent M. Laporte) – et que personne ne paie ! Voilà les petites roses sur lesquelles je m'étends pour me délasser, quand je suis trop las de mon travail ! Assez de plaintes ! Ça ne sert à rien.

***

Es-tu remise de tes émotions de funérailles ?

Quand se marie ton élève ?

As-tu trouvé un atelier ?

Que dit Bonnat de tes œuvres ?

Et Durassié ?

***

Je t'embrasse.

Ta vieille NOUNOU.

Il commence à faire un joli froid – et je brûle beaucoup de coke (rien de Paul ! (de Kock)).

À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

[Croisset, 1er ou 8 décembre 1879.]

Copie d'autographe

« Si tu as l'occasion d'écrire à M. Heredia dis-lui que je suis ici, et que je serai contente de le voir. Je voudrais le fréquenter, ainsi que sa femme. Il me semble que ce serait une relation dans mes goûts. »

Voilà, mon bon, ce que ma nièce m'a écrit hier. Maintenant avisez.

Quel froid, nom de Dieu ! Ça m'abrutit ! Et vous ?

Cependant, j'espère dans un mois commencer mon dernier chapitre ! Il est temps que ce livre-là finisse, ou je finirais moi-même.

Je compte cet hiver sur une re-visite de vous, un peu plus longue – et en l'attendant

Je vous embrasse.

Votre vieux

Lundi soir.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 2 décembre 1879.]

Ah ! mon Bon ! Vous m'en demandez plus long que je n'en sais ! n'ayant point pris note de la chose. ***Il me semble*** que la dépense a été entre 300 et 500 fr[ancs] ? Du reste je vais écrire à ma nièce, Mme Commanville, qui se rappellera peut-être ce qu'elle a acheté pour moi ? Je vous transmettrai le renseignement.

Je ne comprends goutte à ce que vous me dites de Mme Adam ! Aurait-elle fait quelque réclame en mon honneur ? Notez que je vis dans l'obscurité la plus complète – et ne puis comprendre aucune allusion. Éclairez-moi.

La conduite des Charpentier forçant au parrainage leurs pauvres auteurs me semble monstrueuse d'iniquité.

Mon infernal bouquin n'avance pas. Je croyais avoir terminé l'avant-dernier chapitre au jour de l'an. – J'en ai encore (de celui-là) pour jusqu'à la fin de février ! – Bref, je suis dans un moment d'accablement. Quelle démence que d'entreprendre de pareilles œuvres ! Malgré tout, je continue, mais bien éreinté.

Je vous embrasse très fort.

Votre vieux

Mardi 2 décembre.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 5 h[eures] 1/2 [2décembre 1879].

Quel froid ! mon Loulou ! – et quelle tristesse avec cette neige ! Si ton mari était sur « nos bords », il n'y tiendrait pas. Tu ne me parles pas de Durassié ? – c'est encore une déception sans doute.

J'ai eu dimanche la visite de Mme Lapierre. J'ai refusé d'aller dîner chez elle parce que le retour le soir en fiacre est trop lugubre. La partie est remise à la fin du mois. – J'ai de temps à autre la visite de Fortin. Voilà toutes les nouvelles.

Et puis j'ai *fini* mes lectures ! Et demain je me mets à la 2e partie de mon chapitre. Il est impossible que je l'aie terminé au jour de l'an ! – Si je l'ai fini à la fin de février ce sera beau ! – Si bien que j'ignore quand je serai quitte de cet infernal bouquin. Par moments, je t'assure que je suis tenté d'en pleurer (*sic*). Quel livre ! quel livre !

Charpentier (auquel je viens de re-écrire pour de l'argent ; serai-je plus heureux cette fois ?), jugeant à propos de prendre ses auteurs pour parrains de ses enfants, – a fait cette offre aimable à E. de Goncourt. – Lequel me demande combien *ça* m'a coûté. Te le rappelles-tu ? Peux-tu me fournir ce renseignement ?

***

On m'envoie toujours beaucoup de livres – ça devient un abus. – Jusqu'à des livres de jour de l'an. – Encore un, aujourd'hui.

***

As-tu enfin trouvé un atelier, pauvre fille, t'es-tu remise au travail ?

***

Je crois que j'ai pris de la théologie en telle quantité, que je n'y reviendrai plus. Non ! assez ! J'en suis gorgé ! – Et il va falloir maintenant rendre tout ça, clair et plastique !

Écris-moi le plus souvent – et surtout le plus longuement que tu pourras. Je n'ai pas grande distraction ! Et ma solitude n'est pas près de finir. Pense à cela et aime toujours

ta vieille NOUNOU
qui te bécote.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 2 décembre 1879.]

Mon cher ami,

Vous commencez à me devenir très désagréables – vous et Bergerat, qui prend votre genre de ne pas répondre aux lettres qu'on lui envoie.

Donc je vous demande

1° ce que devient la Féerie.

– Où en sont les dessins ?

– Quand paraît-elle ?

– Et cette préface ?

N.B. 2° Vu la rigueur de la saison il me serait agréable de recevoir l'***argent*** du dernier tirage de ***Salammbô*** – et du dernier de ***L'Éducation***.

3° Il me semble que ce serait l'heure de faire parler de la susdite ***Éducation***.

Tout à vous.

Mardi soir.

À JULIETTE ADAM

Croisset, mardi 2 décembre 1879.

Chère Confrère,

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux comme dit le père Hugo au Père Éternel.

1° J'attends, en épreuves, l'élucubration du bon Tourgueneff, et la garderai par-devers moi le moins de temps possible ;

2° Pas d'imprudence ! ***Mes deux bonshommes ne sont pas près d'être finis !*** Le premier volume sera terminé cet été, mais quand ? et le second me demandera bien encore six mois, si toutefois je ne suis pas moi-même fini – avant l'œuvre ! Depuis six ans que j'y suis attelé, je commence à en avoir assez. Donc, ***je vous en prie***, n'annoncez rien, ne faites rien, il me sera impossible de vous remettre le ***ms.*** avant la fin de 1880 ;

3°Avez-vous reçu ***La Vénus rustique*** de Guy de Maupassant ?

Qu'en faites-vous ? Il me semble que ces vers-là ne déshonoreront point votre papier.

4 °Comme vous êtes une personne considérable, et qu'on sait que je suis de vos amis, on fait des bassesses auprès de moi. Donc je suis chargé de vous recommander, pour un article ou une réclame, un livre de jour de l'an, déposé dans vos bureaux. Cela a pour titre : ***La Princesse Méduse***, par Daniel Darc (autrement Mme Régnier, femme d'un médecin de Mantes), édité chez Charpentier.

À vos genoux, en vous baisant la main ou plutôt les mains.

À ALPHONSE LEMERRE

Croisset, 2 décembre [1879].

[Flaubert réclame les épreuves de « Poésies » de L. Bouilhet.] J'ai laissé passer deux fautes graves dans notre *Salammbô*. Faites-les corriger à la main. 1° p. 39 : « Il écartait les *bras* en remuant ses *bras* » : c'est *doigts* qu'il faut. – p. 233 : « … d'un *maillet*, d'un *marteau* » : c'est d'un *ciseau*. […]

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 2 décembre 1879.]

Un mot seulement !

Mme Adam m'écrit qu'elle va m'envoyer votre œuvre en épreuves, et que j'aie à la lui renvoyer tout de suite.

Mais non, n'est-ce pas ? – À vous d'abord. – Et puis, il me semble que nous en causerions bien mieux de vive voix que par lettre.

Apportez-moi donc la chose, le 12 courant, de vendredi en huit.

B[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] m'éreintent. Franchement, je n'en peux plus !

Il me reste assez de forces pour vous embrasser.

À bientôt.

Votre vieux

Mardi 2 décembre.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Mardi, 2 déc[embre 18]79.

Voici, mon bon vieux, la corvée dont je vous avais parlé, qui vous tombe sur la tête. – Et voici ce que je demande de votre amitié. – Lisez cette petite bêtise, corrigez, changez, coupez ce que vous voulez – et renvoyez-la-moi dès demain, si c'est possible !! Je vous en serai reconnaissant – autant qu'on peut l'être.

Me voici de retour à Paris – depuis deux jours. – Vous ne m'avez pas dit si vous approuvez mon projet – pour vous – de venir ici le 11 ? – Dans tous les cas je passe la journée du 12 à Croisset. – C'est une affaire arrangée.

Mille remerciements d'avance – et je vous embrasse.

IV. TOURGUENEFF.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 3 décembre 1879.]

En même temps que ceci vous recevrez votre ***paquet***.

Ci-inclus un petit mot d'explications.

Non ! je n'irai pas à Paris pour les Espagnols, ce serait trop bête.

Mais je vous attends le 12.

B[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] ne marchent pas roide. Le temps m'attriste. Et puis je suis abruti par mes lectures. Mais Dieu merci, elles sont finies !

Je vous embrasse.

Votre vieux

Mercredi, 5 h[eures] du soir.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, 3 décembre 1879.

Ci-inclus, mon chéri, l'autographe de Mme Adam. Ça peut servir. Voilà bien les journaux ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !!! Déroulède assimilé à Leconte de Lisle, et Theuriet donné pour modèle ! La vie est lourde et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de samedi,
1 h[eure, 6-7 décembre 1879].

Il faut que je t'embrasse bien fort, ma chère fille, pour te remercier de ta bonne lettre d'hier. Continue à m'en envoyer de pareilles. Tu sais que Vieux a besoin d'être aimé et caressé ! Et son cœur n'a pas trop de pâture maintenant.

Tant que je travaille ça va bien. Mais les moments de repos, les entractes de la Littérature ne sont pas tous les

jours folâtres. Enfin je vois le terme de mon chapitre. Dans une quinzaine de jours j'espère n'avoir plus que dix pages !

Quel temps ! quelle neige ! quelle solitude ! quel silence ! quel froid ! Suzanne a fait un paletot à Julio avec un de mes vieux pantalons. – Il ne ***démarre*** pas du coin du feu. J'attends vendredi le Moscove. Viendra-t-il ?

Charpentier m'a envoyé 700 fr[ancs] et doit me faire encore un autre envoi prochainement. – Pas de nouvelles de mes lampes ?

Comme je voudrais que l'affaire Miramont fût en train ! et qu'on eût payé Faucon ! C'est un poids que j'ai sur l'estomac. Quand en serai-je délivré ? Je continue à penser très souvent à mon ex-ami Laporte. Voilà une histoire que je n'ai pas avalée facilement.

Si Bonnat est dur pour toi, c'est qu'il te ***considère*** beaucoup. Tant mieux ! Il te traite en confrère. Comment peux-tu savoir ce qui se dit chez la bonne Princesse ? Voilà un mois que je lui dois une lettre. Mais je suis débordé. Je passerai ma journée demain rien qu'à écrire des lettres – dont ***cinq*** sur des livres qu'on m'a envoyés ! Tous ces hommages me deviennent une peste. J'ai tant d'autres choses à lire ! et tant d'autres lignes à tracer.

Garde les livres et revues à mon adresse. C'est autant d'épargné.

Dis à Gertrude que je suis bien fâché de ne pas la voir. Repassera-t-elle par Paris au printemps ?

Il est temps d'aller se coucher.

Je t'embrasse bien fort.

NOUNOU.

Pas de *Furet*.

Personne sur le quai. Le Facteur arrive à des heures fantastiques.

J'aime à croire que Putzel va mieux.

Et l'oxygène ?

Houzeau m'abandonne – naturellement.

À PAUL ALEXIS

[Croisset,] lundi soir, 8 décembre 1879.

C'est très gentil, votre acte ! Pourquoi n'y en a-t-il pas trois ? Je vous remercie d'avoir fait un dénouement qui n'est pas poncif. Puisqu'il est en dehors de la morale vulgaire, il est donc bon. Que le public l'ait avalé, voilà ce qui m'étonne.

Mais *entre nous*, mon cher ami, je trouve que, dans votre préface, vous donnez une importance exagérée aux organes génitaux. Qu'importe que… ou que l'on ne… pas, ô mon Dieu ! Les classiques avaient le cocuage, qui est une chose gaie. Les romantiques ont inventé l'adultère, qui est une chose sérieuse. Il serait temps que les naturalistes regardassent cette action comme indifférente.

Toutes mes amitiés à Zola. J'ai bien envie de lire son bouquin.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 8 décembre 1879.]

Mon Bon,

Voici ce que m’écrit ma nièce :

« Tu en as eu pour 500 fr[ancs| et le cadeau à Mme Charpentier n’était que de 50 fr[ancs| – un éventail acheté en fabrique. – Tu n’avais que très juste le nombre de boîtes voulues. M. de Goncourt aura de la peine à s’en tirer à moins de 600 à 700 fr[ancs] s’il fait les choses largement. »

***

Quel froid, nom de Dieu ! Cette nuit, j’avais les couilles gelées, dans mon lit (***sic***).

Si vous pouvez me donner des nouvelles de Votre Seigneurie – et de notre petit monde, vous me ferez plaisir.

J’espère dans un mois commencer mon Dernier chapitre !

Je vous embrasse.

Lundi soir.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] lundi soir, 8 décembre [1879].

Ma chère Princesse,

Je vous écrirais plus souvent si je ne craignais de vous importuner avec ma correspondance, n'ayant à vous narrer rien de neuf, ni de drôle. Ma vie est si plate ! Mais par cet abominable froid, je ne résiste pas au besoin de vous demander « comment allez-vous ? ».

J'aime à croire que vous vous privez de sortir, malgré votre amour de la promenade. Ici, il est impossible de mettre le pied dehors. Pas un bateau sur l'eau, pas un passant sur la route ! C'est comme un tombeau d'une entière blancheur, dans lequel on gîte, enseveli.

Je profite de cette radicale solitude pour avancer mon interminable bouquin. Aussi, j'espère dans un mois entamer le dernier chapitre.

Chesneau m'a envoyé un roman de sa façon où ***vous*** vous trouvez. – Et le père Giraud (de l'École de droit) aussi. – J'en ai reçu un autre de Charles-Edmond. Je doute que ces deux œuvres vous causent un vif plaisir ?

La gent de lettre parisienne m'a l'air émoustillée par les « inondés de Murcie » ? On m'avait invité à faire partie du comité. Mais la ***Fête*** se passera de ma présence – ne sachant ni danser le boléro, ni pincer de la guitare.

Dans votre dernière lettre, vous vous disiez triste ? Il faut se roidir pour supporter la vie, ma chère princesse ! Moi non plus, je ne suis pas tous les jours folâtre ! Mais je pense à vous ; ce m'est comme un rayon de soleil. – Car je suis, vous le savez bien,

votre vieux fidèle et très affectionné

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 8 décembre 1879.]

C'est entendu, convenu, ***juré***. Et ne manquez pas, nom de Dieu ! vous feriez une mauvaise action.

Donc vendredi prochain 12 courant je vous attends pour dîner.

Et arrangez-vous de façon à rester jusqu'à lundi. Ayez cette obligeance. ***Je vous en prie***. Nous avons tant à nous en conter ! Et je suis si vertueux que je mérite beaucoup de douceurs.

D'ici la, je vous embrasse.

Votre vieux

Lundi soir, 8 décembre.

À ERNEST CHESNEAU

[Croisset, 8 décembre 1879.]

[…] Cette œuvre-là doit avoir été vécue ? Il me semble qu'il y a des choses personnelles, senties. […] Mais je demande où est la chimère ? Car enfin, son amour n'est pas tellement haut, sa maîtresse n'est pas si extraordinaire qu'il soit puni par l'idéal ! ***[Flaubert loue le style, note quelques*** taches ***mais aussi les*** choses rares.***]*** Ces remarques de pion vous prouveront que je vous ai lu scrupuleusement.

À CHARLES-EDMOND CHOJECKI

[Croisset,] lundi 8 décembre [1879].

[…] Ça m'a remis sous les yeux et dans les narines. Merci mon bon ! J'admire énormément Soliman Pacha « à cheval messieurs ! » mais j'ai cherché vainement Lubbert-Bey, qui était une belle binette. Le public vous reprochera de n'avoir pas enfermé vos observations dans une action dramatique. Moi je vous en loue. Il est temps que le roman ne soit plus un joujou. Par ce froid qui vous casse la gueule en quatre, votre livre m'a fait du bien en m'apportant le soleil de là-bas […].

À ÉMILE BERGERAT

[Croisset, à partir du 10 décembre 1879.]

Mon cher ami,

Vous me semblez Fol ! Où avez-vous vu que je vous boudais ? Si je ne vous envoie pas de vers pour les Espagnols c'est que je n'en imagine aucun. Ce n'est point ma ***partie***. Assez de la pose ! Et puis en quoi les inondés, même de Murcie, doivent-ils me faire faire, et me faire signer des turpitudes ? Quant aux autographes sur les deux vues de Croisset, j'avais cru comprendre que c'est ainsi que vous les désiriez […].

[Il demande deux numéros du « Voltaire » : l'article de Zola.]

Vous voyez, mon bon, que je suis calme, et je vous embrasse ainsi que votre femme.

Votre vieux

À ÉMILE ZOLA

[Croisset,] mercredi soir [10 décembre 1879].

Mon cher ami,

Inutile de poser, n'est-ce pas ? ou de faire semblant de ne point ***l'***avoir lu, quand, au contraire, je ***l'***ai lu trois fois ! La pudeur seule m'a empêché d'en faire par à ma cuisinière. Du reste, elle ne l'eût pas compris.

Tonnerre de Dieu ! Comme vous y allez ! Comme vous me vengez ! Mon opinion secrète est que vous avez raison : c'est un livre ***honnête***. Mais n'ai-je pas voulu faire dire au Roman plus qu'il ne comporte ?

Quand le mois de janvier sera passé, il faudra venir me voir. Arrangez-vous pour ça d'avance avec les amis. Ce sera une petite « fête de famille » qui me fera du bien. À cette époque je serai, espérons-le, dans mon dernier chapitre.

Je travaille beaucoup. – Mais j'en ai assez ! Et le froid m'embête !

Si vous n'êtes pas surchargé de copie envoyez-moi de vos nouvelles. – Mon impatience de lire ***Nana*** n'a d'égale que mon envie de vous montrer mes Bonshommes. – Quand paraît votre volume ?

Remerci. Je vous embrasse.

Votre vieux

Mes bons souvenirs à Mme Zola.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] nuit de mercredi [10-11 décembre 1879].

Quelle adorable lettre, ma chère belle ! Il faut que je vous en remercie ! Donc, mettez-vous bien en face de moi, afin que je contemple votre charmante figure – et que je vous bécote et que je vous pelote et que je vous tripote, à mon aise. Je baise vos beaux yeux, vos beaux sourcils, vos… Ah ! tout ce qu'il y a de beau dans votre personne.

Dans vingt-quatre heures, demain 12 décembre, votre esclave indigne prend 58 ans ! J'aimerais mieux ne vous en offrir que 25 ! N'importe, le cœur reste jeune.

Ne suis-je pas un « féminin », comme vous dites ! Lesbos est ma patrie. J'en ai les délicatesses et les langueurs. Il fallait que le fourreau fût solide, car la lame est bien affinée. – Et puis la vie que j'ai toujours menée, et que je mène, n'est pas précisément très hygiénique. Bah ! petit bonhomme vit encore ! Malgré tout ! – Et il espère commencer, dans un mois, son dernier chapitre ! Quel poids de moins sur l'estomac quand ce bouquin sera fini !

Lapierre m'a envoyé ce matin un article de Zola, qui est vraiment « aux petits zoignes ! ». Mon opinion secrète est que ledit Zola est dans le vrai. Le public a été injuste envers ***L'Éduc[ation]*** et les jugements portés sur la conclusion me révoltent encore, – bien que je ne me croie pas un monstre d'orgueil ?

C'est gentil ce que vous me dites sur le trio d'amis, vous, Georges et Guy. Je me flatte que l'année prochaine ce sera un quatuor.

Quand partez-vous pour le Midi ? Quand en reviendrez-vous ? – Quel chien de temps, hein ? Ici, ça manque peut-

être de gaieté. – Tâchez de ne pas geler et surtout de ne pas vous embêter.

Amitiés à la petite sœur – et à vous toutes les tendresses de votre

EXCESSIF.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 12-15 décembre 1879 ?]

Je trouve ***ça*** gentil, spirituel et tendre enfin, charmant ! ma chère belle.

Et je vous embrasse violemment.

S[AIN]T POLYCARPE.

Lapierre m'a écrit une lettre divine et le second Ange, aussi. Et vos fleurs ne le sont pas moins.

Vendredi soir, minuit.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] 13 décembre [1879].

Votre lettre m'est arrivée hier 12 – comme pour fêter l'anniversaire de ma naissance – ou mieux pour m'en consoler ! 58 ans ! un demi-siècle, et quelque chose en plus. N'importe, il faut se dire comme Laferrière : « tou… ou… ou… ou… toujours jeune ».

Malgré mon adolescence j'ai un commencement de goutte dans la main droite qui me gêne un peu, pour écrire. Mais pareil à Thomas Diafoirus « je me roidis contre les difficultés » et dans un mois j'aurai sans doute fini mon chapitre. Alors je n'en aurai plus qu'un !

Je ne lis rien – je ne vois personne. Ma nièce est à Paris, – et je reste seul ici tout l'hiver, sans autre compagnie que celle de mon chien et de ma cuisinière.

Aujourd'hui cependant, j'ai là près de moi le grand Tourgueneff – qui est venu me faire ses adieux, avant de partir pour la Russie.

Mais malgré l'ami je pense à l'ancienne amie.

Et tout à vous. Votre

Triste temps pour l'horticulture, n'est-ce pas, monsieur Roger.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de lundi [15-16 décembre 1879].

Il est bien tard – et mon feu s'éteint. N'importe ! Je veux écrire à ma chère fille afin d'avoir d'elle une épître.

Ton mari a dû te donner de mes nouvelles avant-hier. Et Tourgueneff m'a promis d'aller te voir aujourd'hui.

Son départ pour la Russie m'attriste beaucoup car il ne sait quand il reviendra ? Il a peur d'avoir dans sa jolie patrie des désagréments politiques, c'est-à-dire d'être colloqué

dans ses terres, indéfiniment. Nous avons passé ensemble 24 heures charmantes. – Quel brave homme et quel artiste !

Il m'a redonné du cœur pour ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]** – ce dont j'ai grand besoin, car, franchement, je tombe ***sur les bottes***. Ma pauvre cervelle n'en peut plus ! Il faudra que je me repose ! (depuis tant d'années, je travaille sans relâche !) mais quand sera-ce ? ***Ma religion*** n'avance pas ! Jamais je ne verrai donc la fin de ce gredin de chapitre qui est d'une composition infernale. – Et puis je suis ***déchiré*** entre la Foi et la Philosophie, voulant être aussi sympathique à l'une qu'à l'autre. C'est-à-dire qu'il y en ait pour les deux bords.

L'Histoire du p[ère] Didon ne me surprend nullement. Au contraire ! Et elle renforce mes théories. Du moment que vous vous élevez, ***on*** (l'éternel et exécrable ***on***) vous rabaisse. C'est pour cela que l'Autorité est haïssable essentiellement. Je demande ce qu'elle a jamais fait de bien, dans le monde ? Aussi ton bonhomme d'oncle est-il révolutionnaire jusque dans les moelles.

Mais quelle réclame pour mon Loulou que le portrait du Révérend ! Médite-le ! et soigne-le !

Tes présents de bouche ont été bien reçus. – Et nous avons fêté ma 58e dignement.

Gertrude m'a envoyé ce matin une charmante lettre. Mais Il est trop tard pour lui répondre ce soir.

Flavie t'a-t-elle parlé de celle que je lui ai écrite ?

– Eh bien – et mes lampes ?

La maison n'est pas précisément chaude. – On est transi rien qu'à traverser la grande salle à manger.

Suzanne me soigne très bien. – Et Fortin vient me voir souvent.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

Ton VIEUX.

À GERTRUDE TENNANT

Croisset, mardi soir [16 décembre 1879].

Merci de votre lettre, ma chère, ma bien chère Gertrude. Dolly aurait tort de me faire des reproches. Je suis désolé de n'être pas à Paris puisque vous y êtes (ma volonté là-dedans n'y est pour rien, soyez-en sûre). Mais il faut revenir au printemps, vers la fin de mars ou le milieu d'avril ; à cette époque je serai tout à votre disposition. Le premier volume de mon infernal roman sera fini, le second ne me demandera plus que six mois et je regarderai l'œuvre comme terminée. Ce que c'est ? Cela est difficile à dire en peu de mots.

Le sous-titre serait : « Du défaut de méthode dans les sciences ». Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes. Les femmes y tiennent peu de place et l'amour aucune. Votre Américain a été fort mal renseigné. Je crois que le public n'y comprendra pas grand-chose. Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés. Peut-être sera-ce une lourde sottise ? À moins que ce ne soit quelque chose de très fort ? Je n'en sais rien ! et je suis rongé de doutes, accablé de fatigue.

Cette année (1879), je n'ai, en tout, passé que deux mois à Paris. Donc personne moins que moi n'est au courant des nouveautés et curiosités de la capitale. Caroline vous

renseignera là-dessus mieux que son oncle. Vos filles connaissent-elles le musée de Cluny et celui de l'hôtel Carnavalet ? La collection des médailles à la Bibliothèque de la rue Richelieu ? Il y a une promenade obligatoire pour les étrangers, c'est une partie de canot dans les égouts ! Mais le temps n'est pas très propice. Quant aux théâtres, j'ignore absolument ce qui s'y passe, voilà ***plusieurs années*** que je n'ai mis les pieds dans une salle de spectacle. Je ne suis pas un provincial, mais un sauvage.

Vous n'avez pas dû vous divertir prodigieusement au cours de M. Caro : l'homme est bien médiocre. Quant à mon amie Sarah Bernhardt et à Coquelin, cela dépend de ce qu'ils auront joué.

Ma nièce m'a écrit que votre seconde fille était embellie et que l'aînée était de plus en plus spirituelle. Je leur porte une vraie tendresse. Et à vous, donc !

Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, ma chère Gertrude.

À vous du fond du cœur et tout entier vôtre.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] nuit de vendredi [19-20 décembre 1879].

Ça c'est trop Beau !

Mais j'ai eu un mouvement complexe. En voyant une telle abondance de votre écriture, je me suis d'abord réjoui – puis j'ai eu une petite déception en reconnaissant l'article de Zola ! – que je connaissais.

Il me semble que j'ai reçu toutes vos lettres. Je vous en ai adressé il y juste 8 jours.

Que Villenauxe n'est-il à Croisset ? Ce serait bien commode.

Mille tendresses de votre vieil ami.

GVE.

J'espère au jour de l'an n'avoir plus que 7 pages à écrire de mon avant-dernier chapitre !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de vendredi [19-20 décembre 1879].

Chérie,

J'ai eu tantôt une petite déception en ne voyant pas arriver Ernest vers 7 heures. Ce serait peut-être pour demain ?

Depuis dimanche matin, ma solitude a été absolue. Aussi je pioche raide ! Avant-hier trois pages ! et aujourd'hui une ! J'espère au jour de l'an n'en avoir plus que sept à écrire de mon satané chapitre ! Je me demande si personne a jamais travaillé et vécu comme moi ? Je trouve que je tourne au ***phénomène***. Ma seule distraction consiste, tous les soirs, après mon dîner, à causer du vieux temps avec Julie. Aujourd'hui elle m'a parlé de Marmontel et de ***La Nouvelle Héloïse*** – chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. Elle voudrait savoir si tu as vu sa nièce ?

Quant à ton voyage ici, pauvre fille, ne te gêne pas. Je hais l'oppression et les anniversaires sont une bêtise. Cependant, si les jours gras sont trop loin (n'ayant point encore de calendrier j'ignore leur époque), le temps va me paraître bien long, avant d'embrasser la nièce ! – Et puis, vers le milieu de février, j'ai envie de donner un festival aux amis de Paris (il a été raté l'année dernière) et je leur dois bien ça – car je dîne chez eux, souvent, sans leur rendre jamais leur politesse. (As-tu lu l'article splendide de Zola paru il y a eu mardi huit jours ? Tâche de te le procurer. Et que dis-tu de Mme Roger – qui me l'a copié, et envoyé aujourd'hui même ?)

Conclusion : viens quand tu voudras. Je ne crois pas commencer ma saison à Paris avant la fin de mars ? – Encore trois mois et demi !

***

Pour ce qui est de la peinture, malgré l'avis de Bonnat, fais le portrait du p[ère] Didon (si tu t'en sens les forces, bien entendu) et travaille autre chose que les têtes. Il ne s'agit pas de réussir mais de se perfectionner. Quel soulagement, quand tu vas être toute seule dans ton atelier, comme une petite mère tranquille. – Oui, « l'Art est un dieu jaloux ». Tu as raison ; j'en sais quelque chose, moi qui lui ai tout sacrifié – à l'art ! Et encore à quoi, ou mieux à qui ? – à Loulou.

Verras-tu Mme de Heredia ? Fais-m'en la description. Tu ne me dis rien de Frankline.

***

Ne t'inquiète pas du vieux *ms.* de *L'Éducation*. Il est écrit des deux côtés, n'est-ce pas ? Dans ce cas-là, tu peux le brûler.

***

Comment s'est passé le dîner de la Divine ?

***

Ah ! les *Thermopyles*, avec ce bon Pouchet, c'est un rêve ! Mais dans dix-huit mois, ne serai-je pas trop vieux pour l'accomplir ? Ça me ferait pourtant du bien de prendre un peu d'air – et de reposer mon malheureux cerveau.

– Et le froid, est-il assez embêtant ! Tous les matins, on attend le dégel qui ne vient pas.

Dans ta prochaine, j'espère avoir ta décision relativement à ta venue ici. Comme tu quitteras Paris quand j'y arriverai nous allons être bien longtemps sans vivre ensemble, ma chère enfant.

Ta vieille NOUNOU t'embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche soir [21 décembre 1879].

Ma chérie,

Un mot, ou plutôt un conseil avant que tu n'aies pris de décision sur ta visite à Croisset.

Ne viens pas maintenant. Il fait trop froid. Vous seriez trop mal, ce serait même peut-être dangereux pour Ernest. – Quel hiver !

Moi je me porte bien – sauf que Monsieur est décidément goutteux. En fait de nouvelles, cette bonne Clémence m'a fait cadeau aujourd'hui de deux merles pris

au piège, et dont je me suis régalé. Ça valait mieux que la ***macreuse*** d'hier ! – On ne sait comment se nourrir. Aucun marchand ne venant plus sur nos bords – gelés.

Gertrude m'a demandé une lettre d'introduction près d'Alp. Daudet, Dolly désirant faire sa connaissance Je viens de la lui envoyer.

J'attends très prochainement une épître de ma pauvre fille.

Tâche qu'elle soit longue – et bientôt suivie d'une autre ***idem***.

Bécots de ta vieille NOUNOU.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi matin,
10 h[eures, 23 décembre 1879].

Ma Caro,

C'est de ***l'insenséisme*** ! Venir ici par un temps pareil. – Et vouloir peindre dans les conditions atmosphériques du logis ! Tu n'y songes pas. Crois-tu que ton modèle pourra se dénuder ? Où la mettras-tu ? Où te mettras-tu toi-même ? En ma qualité d'ancêtre, je m'oppose à cette extravagance. Reste à Paris. Tu viendras me voir, plus tard dans un entracte de ton travail – je ne suis pas ***héroïque*** du tout, mais raisonnable. – Et puis, qui vous servirait ? ***Ma Bonne*** a bien assez que de me monter toutes les heures du coke et du bois !!! J'en brûle même qui est vert. Ainsi c'est entendu. Mais par exemple, beaucoup de lettres et de longues.

N.B. Tu dois t'être trompée ? Ce n'est pas *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] qu'on annonce dans *Le Voltaire*, mais ma Féerie. Je serais bien contrarié si le titre de mon roman, et même mon roman était annoncé maintenant ! – Mon petit Duplan m'envoyait toutes les feuilles où se trouvait mon nom. À présent je ne sais même plus ce qui me concerne !

Les lampes sont peut-être à Rouen ? Mais comment les avoir ? Plus de communication avec cette bonne ville. On risque de se casser la gueule ou un membre, si l'on y va pédestrement. – Et cette nuit le ponton a sombré.

Ce matin, un brouillard à couper au couteau. – Malgré mon grand âge, je n'ai jamais vu un pareil hiver. – Dois-tu être embêtée d'entendre parler du froid ! – toi qui vois des humains.

– Garde-moi les cartes de visite. Ernest me les apportera avec les livres et les brochures.

Adieu, pauvre chat ; mille bécots de

VIEUX.

À AUGUSTE HOUZEAU

[Croisset, 25 décembre 1879.]

Eh bien ! mon bon, tant que vous n'aurez pas fait un soleil pour fondre la glace et que l'ancien ne ressuscitera pas, il faut attendre. Mais dès qu'on pourra circuler vous devez venir ici avec Pennetier et Georges pour réparer le malencontreux déjeuner de l'année dernière.

Rappelez ce devoir aux deux compagnons.

Que 1880 vous soit léger !

Tout à vous.

Pennetier ignore peut-être que son riflard est chez moi depuis un mois. Il devait l'envoyer chercher, au dire de Pouchet, auteur du délit.

Jeudi 25 décembre 79.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 2 h[eures, 26 décembre] 1879.

Ma chérie,

L'ours des Cavernes désire que son neveu lui apporte :

1° du kermel, épice que l'on trouve place de la Madeleine, chez un épicier de choses estranges, – et que l'on met dans le garrick.

2° deux paquets de tabac de la Civette.

3° cent cartes de visite, à commander tout de suite, *illico*, dare-dare chez Cabasson, lequel a ma planche.

4° une petite boîte de beurre *de chez* Noirtier.

5° tous les livres, cartes et brochures envoyés chez moi.

Voilà ce que réclame pour son jour de l'an le vieillard de Cro-Magnon.

Son jour de Noël n’a pas été gai. Tu n’as pas l’idée du temps qu’il faisait. Mais je me suis forcé à l’ouvrage – et ça a été tout de même ! Maintenant, je prépare les 8 dernières pages de mon chapitre, – que j’espère avoir terminées dans une quinzaine ? – Quel bon *ouf* je pousserai !

– Merci de l’article du *Voltaire* ! Il n’y a rien de grave. Mais à quoi sert une réclame faite si longtemps d’avance.

La *Bovary* est illustrée (à part) depuis longtemps. Les dessins concernant le livre à peu près comme la lune.

Puisque tu dînes demain chez Frankline embrasse-la de ma part. Et amitiés à son mari – bon public.

Je connais Madrazzo, l’ayant vu plusieurs fois chez la P[rince]sse. L’homme est agréable.

Adieu pauvre chat. Préserve-toi du froid.

Je t’embrasse bien fort.

VIEUX.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] vendredi 26 décembre [1879].

Homme généreux,

Je n’ai pas encore reçu le caviar ni le saumon. Par quelle voie avez-vous expédié ces deux boîtes ? Mon estomac est rongé d’inquiétudes !

Votre voyage en Russie m’embête extraordinairement, mon pauvre vieux. Il me semble que ce départ-là est plus sérieux que les autres. Pourquoi ? Est-il vraiment bien utile,

indispensable ? Arrangez-vous pour que votre absence ne soit pas longue, et revenez vite en France où sont vos amitiés et vos tendresses.

Je prépare maintenant les 8 dernières pages de ma Religion. J'ai peur que ce chapitre-là ne soit bien sec.

Je vous embrasse bien fort.

Votre

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi matin [27 décembre 1879].

Mon bon vieux,

Le caviar et le saumon ont été envoyés il y a ***4 jours*** – à l'adresse de M. ***Pilon***, Rouen, quai du Havre – pour être remis à M. G. F. – (Cette adresse m'a été donnée par Commanville.) – Prenez les informations nécessaires. – Je regretterais surtout la perte du saumon, qui était splendide.

Le froid qui règne me glace – et m'abêtit. Cependant j'ai déjà commencé mes préparatifs de départ. – « Le vin (quel vin !!) est tiré – il faut le boire. »

Je vous enverrai sous peu un roman en 3 vol. du Cte Léon Tolstoï, que je regarde comme le premier écrivain contemporain – vous savez quel est, dans mon opinion, celui qui pourrait lui disputer ce rang. Malheureusement la traduction est faite par une dame russe… et je crains en général les dames qui traduisent, surtout quand il s'agit d'un écrivain aussi énergique que l'est Tolstoï.

En attendant, je vous embrasse.

Votre I. T.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 28 décembre 1879.]

Ma chère Princesse,

Je comprends votre indignation contre ces deux livres dont vous me parlez et que je ne connais pas – d'abord parce que je comprends toutes les indignations, ***secondo*** parce que c'est ***vous*** qui êtes blessée, et troisièmement parce que j'aime la grandeur et que j'exècre ce qui l'outrage. Mais qu'y faire ? N'y plus songer, si l'on peut, est le seul remède. – Méprisez donc tout cela ! – et ne pensez qu'à vous – et à vos amis (recommandation bien inutile).

Quand ce billet vous arrivera, il me semble qu'on sera un peu dégelé ? Ce soir (ici du moins) le temps est moins froid, et il pleut. Je viens de passer un mois enseveli sous la neige, et menant l'existence du fossile appelé « l'Ours des Cavernes ». Aussi ai-je avancé ma besogne.

J'espère entamer mon dernier chapitre vers le milieu du mois prochain. – Quand il sera fini je me précipiterai vers la rue de Berri – et je compte rester longtemps à Paris. Ou du moins m'en absenter fort peu, pendant un an, ou dix-huit mois.

Du livre de Goncourt, je ne connais que deux fragments. D'ailleurs, je ne lis rien du tout en dehors des livres relatifs à mon travail. Et quels livres !!! des catéchismes et des apologétiques par MM. les Jésuites, – élucubrations d'une

lourdeur à tuer un rhinocéros ! – Voilà les tourments que vous inflige la probité littéraire.

Que 1880 vous soit léger, ma chère Princesse ! Personne plus que moi ne fait des vœux pour votre bonheur.

Votre très dévoué, qui vous baise les deux mains

Dimanche soir, 28 décembre.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche soir [28 décembre 1879].

Mon cher ami,

Dites-moi si je ne ferais pas bien d'envoyer ma carte le jour de l'an à votre ministre et à M. Rambaud. En cas que Ferry ne soit [plus] ministre jeudi prochain, donnez-moi son adresse de simple citoyen.

2° question. Quand viendra cette augmentation de trois mille balles promise ?

3° À quel moment de cet hiver aurai-je l'heur de vous voir ?

Je n'en peux plus ! Je suis éreinté, exténué ! mon chapitre de la Religion a été pour moi un véritable pensum. J'ai peur que ce ne soit bien sec, et trop françois ? Tourgueneff, il y a quinze jours, m'a paru cependant content de ce qui est fait ? Advienne que pourra ! Je compte l'avoir fini dans trois semaines, et alors je pousserai un joli *ouf* !

Mme Brainne m'a écrit que votre conte rouennais était « charmant ». J'ai bien envie de le voir, et son auteur ***idem***.

Je viens de passer un mois sous la neige, menant absolument l'existence de l'ours des cavernes. Paris, du reste, devait être pire que Croisset.

Avez-vous lu dans ***Le Voltaire*** l'apologie de ***L'Éducation sentimentale***, par Zola ? Que dites-vous de Charpentier qui ne m'a pas envoyé cet article ! Cette négligence me paraît coupable.

Mme Commanville se plaint de ce que vous l'oubliiez.

Tâchez d'être un peu épistolier, et répondez à votre Vieux qui vous embrasse.

Nouvelles de votre maman, S.V.P.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset, 28 décembre 1879.]

Hier soir, j'ai reçu la boîte. Le saumon est magnifique, mais le caviar me fait pousser des cris de volupté.

Quand en mangerons-nous ensemble ? Je voudrais que vous fussiez parti et revenu. Là-bas, au moins, écrivez-moi.

Ce soir, il a l'air de dégeler. Serait-ce vrai ?

Quant au roman de Tolstoï, faites-le remettre chez ma nièce. Commanville me l'apportera.

Tout à vous, mon cher vieux.

Votre VIEUX
vous embrasse.

Dimanche soir.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi soir [31 décembre 1879].

Que *1880* te soit léger, ma chère fille ! bonne santé, triomphes au Salon et réussite des affaires !

Pour moi particulièrement, j'ajoute : avoir fini *B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] ! car, franchement je n'en peux plus. Il y a des jours comme aujourd'hui, où j'en pleure de fatigue (*sic*) et c'est à peine si j'ai la force de tenir une plume ! Je devrais me reposer. Mais comment ? – où ? – et avec quoi ? – Encore une bonne quinzaine pourtant, et j'espère avoir fini mon chapitre ! – Ce qui me donnera du revif ; j'aime à le croire ! – Et au bout de trois ou quatre mois, quand le dernier chapitre sera fait, j'en aurai encore (avec le second volume) pour six ou huit mois !!! Cette perspective m'épouvante dans mes heures de lassitude. – Mais a-t-on jamais fait un livre pareil ? – Je crois que non ?

Pour se remonter le tempérament, Monsieur se soigne sous le rapport de la gueule. Le caviar de Tourgueneff, avec le beurre de la nièce, sont la *base* de mes déjeuners et Mme Brainne m'a envoyé (sans compter un pot de gingembre) une terrine de Strasbourg – qui est à faire pousser des cris ! Suzanne, hier, à la réception de la susdite, a proféré un beau mot : « Quel dommage que M. Commanville ne soit pas là ! »

À propos de mes bonnes, Mamzelle Julie m'a chargé ***de*** ne pas oublier ***de*** dire à Mme Commanville, etc. – Elle a peur que je n'oublie ses souhaits de bonne année.

Comme hommage de jour de l'an, devine de qui, ce matin, j'ai reçu une lettre ?… De M. Laporte ! – Ci-inclus la copie de ladite.

Qu'en dis-tu ?

Je ne lui répondrai rien – bien entendu.

***

Quelle idée tu avais de vouloir venir, maintenant, mon pauvre Loulou ! – On est noyé dans la boue. Il a fallu, encore une fois, faire relever la porte de ton atelier. Et il est très difficile d'allerrr r'aux Lieux ! – à cause des flaques d'eau – et du verglas. Tantôt, j'ai encore risqué de me casser une patte. – Autre désagrément : les Pauvres ! (La sonnette retentit à chaque moment, ce qui me trouble beaucoup.) Du reste Suzanne les congédie avec une impassibilité charmante.

***

N.B. Mes lampes vont très bien. Donc, fais-moi le plaisir de payer Carcel, immédiatement. Réponse sur cet article.

***

Que te dirai-je encore, chère fille ? Je ne vois plus rien ! J'attends demain, à mon réveil, une lettre de toi. Mais probablement le facteur sera en retard. Celle-ci t'arrivera vers l'heure de ton dîner.

Pense bien à Vieux qui est là-bas tout seul – et qui crache dans sa petite cheminée, sous la grosse poutre de sa

petite salle, ayant pour compagnie son chien. Quelle vie d'artiste !

Allons, encore deux bons bécots de nourrice.

CRO-MAGNON.

Mes cartes de visite.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset,] 2 janvier [1880].

Mon cher ami,

Dites à M. Laffitte que ***je me mets à ses genoux*** pour le supplier de me laisser ***maintenant*** tranquille avec mon roman ! Si on veut que je ne le finisse pas, c'est de m'en parler. Chacun a ses faiblesses. Et celle-là chez moi est excessive.

Une réclame dans ***Le Voltaire***, inventée par je ne sais qui, m'a gêné durant trois jours. – (Est-ce Charpentier qui en est l'auteur ?) En tout cas, j'en veux au cocu inconnu qui livre au public les initiales de mes deux bonshommes – et qui soutient que j'ai prôné Rochefort ! – par-devant LL. MM. Impériales ! – Ce qui eût été d'un joli goût ! – Oh ! le reportage ! quelle merde !

Pour en revenir à Laffitte dites-lui que mon bouquin ne peut être livrable avant un an. – Il me faut encore cinq mois pour avoir fini le 1er volume. Le second m'en demandera bien six. Cela nous remet à l'automne prochain. Alors on s'abouchera. – Et puis, le susdit roman est, en quelque sorte

(et jusqu'à nouvel ordre), promis à Mme Adam. Cependant il n'y a rien de conclu. Telle est la vérité.

Quand paraît votre livre ? Ce que j'en connais m'allèche. Il me semble que c'est bien dans votre tempérament.

Allons, mon bon vieux, que 1880 vous soit léger. Santé, lauriers et monacos, voilà ce que je vous souhaite.

Et je vous embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] 2 janvier [1880].

Que *1880* vous soit léger, mon très aimé disciple. Avant tout, plus de battements de cœur, santé à la chère maman. Un bon sujet de drame qui soit bien écrit, et vous rapporte cent mille francs.

Les souhaits relatifs aux organes génitaux ne viennent qu'en dernier lieu, la Nature [seule ?] y pourvoyant d'elle-même.

Ah ! çà, vous allez donc publier un ***volume*** ? Un volume de vers bien entendu, mais d'après votre lettre le conte rouennais en fait partie ? Et puis vous dites ***nos*** épreuves. Qui cela ***nous*** ?

J'ai grande envie de voir l'élucubration antipatriotique. Il faudrait qu'elle fût bien forte pour me révolter.

Dans une quinzaine j'espère avoir fini mon chapitre (l'avant-dernier) !!!

Tâchez de venir dans trois semaines.

Je vous embrasse. Votre vieux

J’attends mon ordonnance (n’est-ce pas le mot ?) pour toucher à Rouen mon trimestre ?

À SA NIÈCE CAROLINE

Croisset, dimanche, 2 heures [4 janvier 1880].

Je n’ai pas encore reçu ta lettre de mercredi ! Le télégramme d’Ernest, parti de Paris hier à 3 heures et arrivé à Rouen à 6, ne m’est parvenu qu’à 10 !

L’absence de toute nouvelle m’a bien tourmenté pendant trois jours. Quand on a, comme ton vieil oncle, une sensibilité exaspérée et une imagination déplorable, on va loin dans les hypothèses funèbres. Espérons que demain matin j’aurai de toi une autre lettre !

Il n’y a plus qu’une distribution par jour. Et ***Le Furet*** ne marchant pas, la levée de la boîte se fait de midi à 4 heures, ***ad libitum***.

Je n’ai rien à t’apprendre, bien entendu, vivant toujours dans une ***austère*** [solitude]. Hier pourtant j’ai eu une visite : celle de Mme Brainne. Elle m’avait écrit mercredi dernier pour me souhaiter la bonne année, et je n’ai pas encore reçu sa lettre ! Jolie administration !

Dans huit ou dix jours je ne serai pas loin d’avoir fini mon chapitre !

Adieu, pauvre chat. Je t’embrasse bien tendrement.

VIEUX.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 1 h[eure, 5 janvier 1880].

Je crois que la Poste a juré de me faire crever ! Sa négligence en ce qui me concerne prend le caractère d'une persécution directe. – Ta lettre écrite samedi soir ne m'arrive que ce matin, en même temps qu'une de Houzeau mise à la poste, avant-hier. Sur un ouvrage en 3 vol[umes] que m'envoie Tourgueneff, je ne reçois que les tomes 2 et 3. – Et l'unique boîte de Croisset est relevée à toutes les heures.

Enfin pauvre chat, tu vas bien. C'est le principal. –

Fais-moi le plaisir de répondre à toutes mes questions. Peut-être aussi ne reçois-tu pas mes lettres ? Je t'en ai écrit une, hier, dimanche.

Ci-inclus un mot pour Bidel et une carte pour ton mari.

Madame dans *son* atelier ! Voilà un spectacle que je voudrais voir ! Ça va te permettre de pouvoir désencombrer le logis !

***

Ah ! oui, « le travail rend insociable ». À qui le dis-tu ! Ainsi, le déjeuner d'après-demain chez les Lapierre me tourmente *d'avance*, ça me dérange. Songe que je n'ai pas été à Rouen depuis le commencement de novembre ! – Je voudrais déjà être rentré !

***

Tu ne me dis rien sur la lettre de Laporte dont je t'ai envoyé la copie ? As-tu payé Carcel ? Je tiens à ce qu'il le soit maintenant.

***

Jamais je n'ai été plus incertain sur la valeur de ce que je fais, que je ne le suis de *ma* Religion. La mesure étant si difficile à garder ! Oh l'art ! quel supplice ! il n'y a pourtant que ça de Bon, en définitive.

Je t'embrasse.

L'OURS DES CAVERNES.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mardi soir [6 janvier 1880].

Merci ! trois fois merci !

Ô S[ain]t Vincent de Paul des Comestibles ! Ma parole d'honneur ! vous me traitez en bardache ! C'est trop de friandises.

Eh bien, sachez que : le caviar, je le mange à peu près sans pain, comme des confitures.

***

Quant au Roman, ses trois volumes m'effraient – trois volumes, maintenant, en dehors de mon travail, c'est rude. N'importe, je vais m'y mettre. Comme à la fin de la semaine prochaine je compte avoir ***terminé mon chapitre*** !!!, avant de commencer l'autre, ce sera une distraction.

Quand partez-vous, ou plutôt quand revenez-vous ? C'est bête de s'aimer comme nous faisons et de se voir si peu.

Je vous embrasse.

Votre vieux

À GUY de MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi soir 7 [janvier 1880].

Mon chéri,

À peine vous avais-je adressé ma question que je me suis rappelé l'histoire. Mille excuses !

Quel sera le titre du volume ? Il me paraît difficile à trouver.

Ce que vous me dites de Charpentier m'embête beaucoup. Il me doit un peu d'argent – et il va m'en devoir.

N.B. Autre chose : je vous préviens ***entre nous*** que M[me] Commanville me paraît blessée de ne pas vous voir. Allez chez elle, afin que je n'aie point de désagrément à votre endroit.

Et ne soyez pas ***gonflé*** par votre nouvelle dignité. Ah ! il y a des gens qui perdent la boule pour moins que ça.

J'espère dans une huitaine avoir fini mon sacré tonnerre de Dieu de merde de chapitre. – Quel soulagement !

Je vous embrasse.

Votre vieux

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset, 7 janvier 1880.]

Mon cher vieux,

Je ne vous remercie pas de votre ***Poliphile*** que j'ai reçu ce matin – ou plutôt je ne vous remercie que de l'envoi. Quand je l'aurai lu nous en causerons. Sa mine m'allèche. (Combien avez-vous de fascicules ?) Dans une huitaine j'espère avoir fini mon avant-dernier chapitre et alors je goûterai, tranquillement la chose.

Voici un petit service que je vous demande. La souscription Bouilhet est Dieu merci chose faite ! L'architecte a confectionné son plan et son devis, et demandé pour nous à Guillaume de faire le buste. – Consentement dudit Guillaume. Mais il ne nous a pas encore répondu quant à la question du prix : – or nous ne sommes pas riches, une dizaine de mille francs. Il faudrait donc que Guillaume fût modéré.

Sauvageot l'architecte me disait tantôt qu'il nous demanderait six mille fr[ancs). – Cela me paraît excessif. (Nous carotterons le marbre aux Beaux-Arts.) N'est-ce pas votre avis ?

Maintenant vous me ***voyez venir***. Votre éloquence ou celle de la Princesse (ou mieux toutes deux réunies) arriveront-elles à convaincre Guillaume qu'il doit travailler pour la gloire ?

Si ma demande est indiscrète, n'en tenez compte.

Je vous embrasse.

Mercredi soir 7.
Croisset par Déville, S[ei]ne-Inférieure.

À EUGÈNE GUILLAUME

Croisset, près Rouen, mercredi 7 janvier 1880.

Cher Monsieur Guillaume,

M. Sauvageot, architecte de la ville de Rouen, m'a montré aujourd'hui la copie d'une lettre où il vous demandait de vouloir bien faire le buste de ***Bouilhet*** qui doit être encastré dans un monument municipal. Nos ressources ont été de par lui un peu exagérées. Ce n'est pas 14 mille francs que nous possédons mais environ 12 ! Nous ne pourrons dépasser ce chiffre, il ne faut point se faire d'illusions. J'espère obtenir du ministère, le marbre qu'il vous faudra. Voilà ce dont je devais vous prévenir en attendant que vous envoyiez une réponse à M. Sauvageot ou à moi. Votre délicatesse, cher Monsieur, prendra en considération les instances que je ne puis faire à un artiste et à un homme tel que vous. Je vous serre la main cordialement et suis votre très affectionné.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche soir [11 janvier 1880].

Je vais donc te voir, bientôt, ma pauvre fille. – Jeudi ou vendredi, n'est-ce pas ? J'espère que pendant « les courts moments que tu me consacreras » tu n'auras pas d'occupations t'empêchant d'être longuement avec Vieux.

Je t'aurais écrit avant-hier soir, sans la venue de ton époux.

Mon chapitre est fini. Je l'ai recopié hier où j'ai écrit pendant dix heures ! Aujourd'hui je le re-recorrige, et le re-recopie. À chaque nouvelle lecture j'y découvre des fautes ! Il faut que ce soit ***Parfait***. C'est la seule manière de faire passer le fond. Ta dernière lettre est bien gentille, pauvre chat. Et je t'en remercie.

Ton voyage tombe on ne peut mieux – avant de commencer mon dernier chapitre.

Mais si tu veux te faire ***encore*** mieux voir apporte-moi :

1° deux paquets de tabac

2° de la poudre de gingembre et du Kermen* pour le cari à l'indienne

objets qui se trouvent (bien que dise M. Commanville) sur la place de la Madeleine, à côté d'un m[archan]d d'oiseaux, quand on a le dos tourné au marché.

Cuvelier doit aussi les vendre, ou Guyot ?

– La note du boucher se monte à 180 fr[ancs].

Adieu, à bientôt. Le Préhistorique te donnera de bons baisers de

NOUNOU.

* Je ne suis pas sûr du nom. Mais c'est quelque chose d'approchant ?

À MARGUERITE CHARPENTIER

[Croisset,] mardi 13 j[anvier] 1880.

Chère Madame Marguerite,

Votre aimable billet de jour de l'an s'est beaucoup promené avant de me parvenir – la poste n'ayant pu lire l'adresse, qui me semble lisible, cependant.

C'est moi qui aurais dû vous écrire le premier ! L'excuse à ma goujaterie est que je suis éreinté, écrasé jusque dans les moelles. Il y a des moments où j'ai peine à lever une plume. – Et tout cela pour qui ? – pour la « Maison Charpentier » ! Aujourd'hui, seulement j'ai fini mon avant-dernier chapitre ! – et lundi prochain je me mets au dernier, qui me demandera encore trois ou quatre mois.

Maintenant autre guitare : je demande à votre mari comme ***un service personnel*** de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir aux Français une petite pièce de lui.

J'insiste. Ledit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent ! C'est moi qui vous l'affirme et je crois m'y connaître. Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public. – Et il est poète, sans étoiles ni petits oiseaux. – Bref, ***c'est mon disciple***. – Et je l'aime comme un fils.

Si votre légitime ne cède pas à toutes ces raisons-là, je lui en garderai rancune. Cela est certain. De plus, le même Charpentier me doit des excuses pour ne m'avoir point transmis le splendide article de Zola sur ***L'Éducation*** ! Sans un ami (de Rouen) qui me l'a envoyé, j'eusse été privé de cet encens.

Embrassez vos mioches pour moi, – me permettant de commencer par leur mère, licence qu'autorise le grand âge de

votre tout dévoué et très affectionné

Quand aurons-nous un petit éditeur ?

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mardi soir [13 janvier 1880].

Mon cher Guy,

Je viens d'écrire non à Charpentier mais à son épouse pour qu'elle lui demande de ma part et comme un ***service personnel*** de publier tout de suite votre volume. J'insiste sur les raisons, – fais votre éloge, et lui dis que, s'il n'exécute mes désirs, je me fâche.

Ma lettre vous servira-t-elle ? Problème. ***La Revue moderne*** m'a envoyé votre « Mur ». Pourquoi l'ont-ils à moitié démoli ? La note de la Rédaction, qui vous fait mon parent est bien jolie. – Du reste, cette Revue me paraît gigantesque ! Sarah Bernhardt comparée à Fr. Lemaître et à George Sand ! Et dans l'article sur l'Odéon : « Après la Ligue, la Renaissance !!! » Si ce sont là les « Jeunes », je redemande Baour-Lormian.

Quant à votre « Mur », plein de vers splendides, il y a des disparates de ton. Ainsi le mot ***bagatelle*** vous verse une douche glacée. L'effet comique arrive trop tôt. – Mais admettons que je n'aie rien dit. Il faut voir l'ensemble.

Que vous avez raison quant aux visites !!! Quelle scie ! – Mais les gens du monde sont sans pitié pour nous, mon bon !…

***

Ce soir enfin, j'ai terminé mon avant-dernier chapitre. – Dont je reste inquiet. – Mais je n'y vois plus clair.

Lundi prochain, je me mets au dernier.

***

N.B. Ah ! nom de Dieu, j'oubliais une chose griève.

À qui s'adresser dans votre établissement pour carotter le marbre devant servir à Guillaume, qui va faire le buste de Bouilhet ?

La chose presse, car les travaux de maçonnerie vont être mis en adjudication et Sauvageot, l'architecte de la ville, me prie de me hâter.

***

J'espère vous voir ici à Croisset – dans peu de temps.

Les Commanville y viennent demain pour 4 ou 5 jours.

Je vous embrasse bien fort. Votre vieux

À GERTRUDE TENNANT

[Croisset,] mardi soir, 13 janvier 1880.

Ne soyez pas triste, ma chère Gertrude. Songez que vous en avez encore ***d'autres*** qui ont besoin de vous ! et qui

en auront toujours besoin. Votre lettre m'a été au cœur, ma vieille amie. Comme je voudrais vous voir souvent et très longtemps, seul à seul ! Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas ?

Je souhaite à Éveline tout le bonheur que méritent son gentil caractère et son extraordinaire beauté. Un poète pour mari ? Diable ! une bourgeoise n'aurait pas fait cela et je ne vous en aime que davantage, si c'est possible. Être poète, jeune, riche et épouser celle qu'on aime ! Il n'y a rien au-dessus de ça ! et j'envie votre gendre, en faisant un retour sur mon existence si aride et si solitaire.

Le voyage de Rome est remis ; très bien. Mais celui de Paris ? non, n'est-ce pas ? J'espère vous voir au printemps.

Je suis content que Daudet vous ait plu. L'homme, comme le talent, est plein de séduction, un pur tempérament méridional. De son côté il m'a écrit une lettre enthousiaste à votre endroit.

J'ai peur que vous ne soyez retournées en Angleterre, aussi je vous y adresse ma lettre.

Un petit mot de temps à autre, n'est-ce pas ?

Mille vraies tendresses.

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 13 janvier 1880.]

Mon cher ami,

Je vous demanderai un peu de temps avant de lire votre volume parce que je suis ***accablé*** de lectures.

– Mais votre roman reste sur ma table. Dès que je serai quitte des autres je m'y mettrai.

Tout à vous.

Mardi soir, 13 j[anvier].
Croisset, par Déville (Seine-Inférieure).

À HENRI LIESSE

[Croisset,] 14 janvier [1880].

[Curieuse lettre au sujet de « On n'aime qu'une fois », par Henri Liesse.]

À FRANÇOIS COPPÉE

Croisset, par Déville (Seine-Inférieure).
Mercredi, 14 janvier 1880.

Merci de votre cadeau, mon cher Coppée. (On ne me l'a envoyé de Paris qu'il y a trois jours.)

J'imagine que vous êtes fatigué des mots faits sur ***Le Trésor***. C'en est un : « ceux-là (les vers) ne sont pas de faux diamants », mais l'appréciation est juste, bien que le langage soit banal.

Comme vous maniez avec dignité les choses familières ! – Quel prix vous donnez aux moindres objets ! les poètes ont toujours raison… et il n'y a ***que le style*** – quoi qu'on dise.

Quand donc MM. les comédiens joueront-ils de vous une œuvre de longue haleine !

Mais vous devez être content (du succès matériel). Ça a réussi, n'est-ce pas ?

Vous me verrez au printemps quand j'aurai fini mon affreux bouquin, et alors on taillera une soignée bavette. Il me semble que nous avons besoin de nous voir. En attendant ce plaisir-là, remerci et je vous embrasse.

Votre

Vous me confondez avec vos dédicaces olympiques

***Chatouillant de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse*.**

À UN AUTEUR

Croisset par Déville, S[ei]ne-Inférieure,
14 jan[vier 1880 ?].

Monsieur,

Votre livre remis chez moi à Paris ne m'est parvenu ici à la campagne qu'il y a fort peu de jours. Telle est mon excuse.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Car j'ai extrêmement goûté votre œuvre.

Elle décèle une grande expérience du style et de la vie. Les choses sont ***vues*** et presque toujours bien rendues. C'est plein d'esprit et d'art, et fort amusant, qualité rarissime.

Je vous reprocherai seulement… « Voilà les restrictions qui commencent », allez-vous dire. N'importe. À un homme de votre valeur je ne cacherai rien de ma pensée. Donc je trouve que vous abusez du dialogue. Si bien que les dialogues principaux sont un peu noyés par les dialogues secondaires. La tournure par l'indirect eût mieux convenu pour ceux-là. – Et il en résulte que les seconds plans arrivent trop près des premiers.

Cette réserve faite, j'admire tout, et la psychologie encore plus que les peintures.

Je vous serre la main cordialement, et suis vôtre.

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset,] mercredi soir [21 janvier 1880].

J'ai passé tout l'après-midi à vous lire, mon cher ami. Et je vous crie bien haut ***bravo*** sans restriction aucune.

Jules de Goncourt m'appelait « un gros sensible ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai eu souvent les yeux mouillés – une fois même, il a fallu prendre son mouchoir ! – Votre roman déborde de sensibilité, ou plutôt de sentiment, ce qui vaut mieux. Et pas de mièvrerie, pas de grimace. Cela est sain et ***bon***. – Et habile, car l'intérêt ne se ralentit pas une minute. – J'ai ***dévoré*** vos 370 pages !

L'émotion m'a empoigné au dîner du médecin, quand il rentre chez lui. Et elle n'a cessé. – Mais vous avez du TALENT mon camarade ! – Aucun mot ne m'a choqué, – rien de vulgaire. Ce livre-là doit vous faire adorer des femmes – et apprécier, applaudir par les artistes.

On voit que vous aimez votre mère, c'est ***senti***. Garde[z]-la le plus longtemps que vous pourrez. Je vous envie ! –

Je n'aime pas beaucoup la mort de Fougerin, qui ne meurt qu'après avoir fait sa recommandation à Gaston. Cela est un peu voulu. – C'est la seule tache que j'aperçoive.

L'épilogue est fort beau = le retour de tendresse de Mme Lambelle pour sa bru.

Dans la vieille Claudine, il y a des naïvetés adorables.

Enfin le problème est résolu : moral et pas [coco ?] !

Encore une fois, mon cher ami, toutes mes félicitations bien sincères. Et à vous

ex imo.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi soir [21 janvier 1880].

Deux mots seulement, mon bon cher vieux.

1° Quand partez-vous ? ou plutôt non : quand revenez-vous ? – Êtes-vous moins inquiet sur les conséquences de votre voyage ?

2° Merci de m'avoir fait lire le roman de Tolstoï. C'est de premier ordre ! Quel peintre et quel psychologue ! Les deux premiers volumes sont ***sublimes***. Mais le 3e dégringole affreusement. Il se repète ! et il philosophise ! – Enfin on voit le monsieur, l'auteur, et le Russe, tandis que jusque-là on n'avait vu que la Nature et l'Humanité. – Il me semble qu'il a

parfois des choses à la Shakespeare ? – Je poussais des cris d'admiration pendant cette lecture – et elle est longue !

Parlez-moi de ***l'auteur*** ? Est-ce son premier livre ? En tout cas il a des ***boules*** ! Oui ! C'est bien fort ! bien fort !

***

J'ai fini ***ma Religion*** – et je travaille au plan de mon dernier chapitre : ***l'éducation***.

***

Ma nièce est venue passer ici trois jours pleins. – Elle est repartie ce matin. – Et elle gémit sur l'abandon où la laisse notre grand ami, le grand Tourgueneff

que j'embrasse tendrement.

Son vieux

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 21 janvier 1880.]

Mon chéri,

Le titre est bon. « ***Des vers par G. de M.*** » Gardez-le !

Je doute que ma lettre à Mme Charpentier vous serve à quelque chose ? Elle a dû lui parvenir le jour même de son accouchement ? Et son époux était ***alité***, détail que j'ai su par Mme Régnier. – Mais c'est samedi que paraît le commencement du ***Château des cœurs***, – après quoi j'écrirai audit Charpentier « lui-même ». – Et lui reparlerai de vous. – Mais allez souvent dans sa boutique ! Assommez-le !

Importunez-le ! Fatiguez-le ! C'est là la méthode. À force d'embêter les gens, ils cèdent.

***

Je compte sur vous (*si pecunia licet*) pendant les jours gras, c'est-à-dire dans une quinzaine. – Arrangez-vous pour passer ici au moins ***un jour plein***. – Et prévenez-moi un peu d'avance.

Maintenant je prépare mon dernier chapitre : ***l'éducation***. Si je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre Ministère j'y trouverais, j'en suis sûr, des trésors ! – Mais par où commencer les recherches ? Il me faudrait des choses ***caractéristiques*** comme programmes d'études – et comme MÉTHODES.

Je veux montrer que l'Éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand-chose, et que la Nature fait tout, ou presque tout.

Avez-vous un catalogue de votre bibliothèque ? Parcourez-le. Et voyez ce qui peut me servir.

Si je vous lisais mon plan, vous verriez ce qui me conviendrait. Il sera fait dans une quinzaine.

– Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne chez Charpentier. Et pensez à moi.

Caroline est venue ici samedi, et en est repartie ce matin.

Je vous embrasse tendrement.

Votre vieux

N.B. Je ne sais pas du tout en quels termes faire ma demande à M. Turquet. ***Envoyez-moi un modèle***.

Un buste de L. Bouilhet que doit faire M. Guillaume pour orner une fontaine qui sera encastrée dans la nouvelle bibliothèque de Rouen – buste et fontaine érigés par souscription publique. Là-dessus, réponse très prompte.

On me talonne.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de vendredi,
2 h[eures, 23-24 janvier 1880].

Ma pauvre fille,

Par une lettre que ton mari a reçue tantôt je sais que tu vas bien. – Et que ton retour s'est effectué, solitairement. ***Ne manque pas*** de fortement plaisanter Lapierre, qui a préféré à ta compagnie celle des notables de Rouen ! comme si tout Rouen t'allait à la cheville ! ce qui est cependant te placer très bas ! De mon côté, je t'assure que je lui ferai une ***scie*** qui l'embêtera. Explication : c'est qu'il avait ***quelque intérêt pécuniaire*** à être avec ces mossieurs.

Ernest et moi nous faisons très bon ménage. Voilà deux soirs que nous jacassons jusqu'à près de 11 h[eures] du soir ! Hier, il m'a beaucoup parlé de ***son affaire***. Sa persistance est vraiment touchante. Il finira par réussir à force d'entêtement ! Ne prends ***aucune mesure***, avant quelque temps. Il a besoin maintenant de toutes ses facultés !

Je pioche le plan de mon chapitre X et dernier ! lequel se développe dans des proportions effrayantes. ***L'Éducation***

n’est pas un petit sujet !!! Et il se pourrait bien, par conséquent, que je ne sois pas prêt à quitter Croisset avant la fin d’avril – ou le milieu de mai ? Mais je ne veux pas me demander quand j’aurai fini.

J’avais gardé de ***L’Éducation des filles*** de Fénelon, un bon souvenir. Mais je change d’avis, c’est d’un bourgeois à faire vomir ! – Je relis tout l’***Émile*** de Rousseau. Il y a bien des bêtises ! Mais comme c’était fort pour le temps, et original ! – Ça me sert beaucoup.

Tu recevras ***Le Château des cœurs***, demain. Nous verrons l’effet que ça fera ? ***Garde tous les numéros***. Parce que j’enverrai mes exemplaires à Juliet Herbert.

Les lettres adressées à ton mari ne sont pas ***pour moi***. Donc ma chérie, pense un peu au

PRÉHISTORIQUE.
qui t’embrasse !

Comme ç’a été gentil les trois jours passés ensemble ! n’est-ce pas, pauvre Loulou.

N.B. Et mes livres sur l’Éducation !

À PAUL ALEXIS

Croisset, samedi soir 24 janvier 1880.

Excusez-moi, mon cher ami, si je ne lis pas votre livre, ***illico*** – parce que 1° j’ai immensément à lire pour mon bouquin, 2° je suis bien éreinté. Mes yeux commencent à se fatiguer.

Mais un de ces jours – quand ? je n'en sais rien – je prendrai votre volume et vous en dirai mon opinion.

Je commence mon dernier chapitre, c'est-à-dire je le prépare. Quand il sera fini j'irai à Paris, où je resterai longtemps. Alors, on se reverra – et on reprendra les bavettes littéraires du Dimanche.

Amitiés à Zola, et aux amis.

Tout à vous mon bon.

Votre

À MAXIME DU CAMP

[Croisset, 24 janvier 1880.]

Mon cher vieux,

Un petit service :

te souviens-tu de m'avoir parlé d'un livre (j'en ai oublié le titre et l'auteur) prédisant la ***Fin du monde par le développement exagéré de la Science***.

Si tu pouvais me renseigner là-dessus tu serais bien gentil.

Je prépare mon *dernier* chapitre ! Quand il sera fini, j'irai à Paris où je resterai pendant un laps !

Je suis éreinté au-delà de toute expression.

Embrasse le Mouton pour moi et qu'elle te le rende.

Ton vieux

Croisset par Déville. S[ei]ne-Inférieure.
Samedi 24 janvier.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 24 janvier 1880.]

Mon cher ami,

Un petit service, ***littéraire*** S.V.P.

Étant une fois au Vaudreuil (il y a deux ou trois ans), vous m'avez ébloui à propos des ***conseils de Préfecture***, et du ***Conseil d'État*** qui se trouvent souvent être juge et partie. Je ne me souviens d'aucun détail. Mais ce que vous disiez me semblait lumineux. – Et je me promis de revenir là-dessus, quand j'en aurais besoin. – Arrivé au dernier chapitre de mon bouquin ce besoin se fait sentir. Pouvez-vous m'envoyer une petite note là-dessus ? – ou me mettre sur la voie ?

Il s'agit pour un de mes personnages de déblatérer contre ces deux institutions, en particulier, – et contre l'Administration en général.

Vous aviez parlé des fournisseurs départementaux ne pouvant se faire rendre justice s'ils sont lésés. – Envoyez-moi des exemples.

Peut-être ne comprendrez-vous goutte à ma lettre ? En tout cas elle me vaudra une réponse me donnant de vos nouvelles.

Je vous embrasse, comme je vous aime, fortement.

Votre vieux

Respects et amitiés aux vôtres.

***

Croisset par Deville, S[ei]ne-Inférieure.
24 janv[ier].

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, 50, rue de Douai.
Samedi, 24 janv[ier 18]80.

Mon bon vieux,

Vous ne pouvez vous imaginer quel plaisir m'a fait votre lettre et ce que vous dites du roman de Tolstoï. – Votre approbation fortifie mes idées sur lui. – Oui, c'est un homme très fort – et pourtant vous avez mis le doigt sur la plaie : il s'est fait, lui aussi, un système de philosophie, à la fois mystique, enfantine et outrecuidante, qui a diablement gâté et son troisième volume et le second roman, qu'il a écrit après *La Guerre et la Paix* – et où il se trouve aussi des choses absolument de *premier ordr*e – Je ne sais ce que diront MM. les critiques (j'ai envoyé aussi *La G[uerre] et la P[aix]* à Daudet – et à Zola) – mais pour moi la chose est décidée : *Flaubertus dixit*. – Le reste n'a pas d'importance.

Je suis heureux de voir que vos bonshommes avancent.

Je quitte Paris dans le courant de la semaine prochaine – mais je me rappellerai à votre souvenir avant de m'en aller. En attendant je vous embrasse.

Votre IV. TOURGUÉNEFF.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] dimanche 24 [25] j[anvier 18]80.

Mon cher ami,

La Renommée aux cent bouches m'a appris que Mme Charpentier était accouchée – et que le jour même où le Ciel vous octroyait une héritière, vous étiez alité.

Donc, comment se portent la mère, l'enfant et le Papa ?

2° Pour vous fléchir, j'avais bassement écrit à Mme Charpentier : mon épître a dû lui arriver le jour où elle enfantait. Donc, ma lettre est probablement perdue. Elle avait pour but de vous recommander la publication, aussi prompte que possible, ***Des vers de Maupassant***. Faites cela, et vous m'obligerez infiniment, c'est un SERVICE que je vous demande. Et la publication ne vous déshonorera pas !

3° La Féerie a bonne mine. Et ainsi publiée elle me plaît.

Nous causerons de la question pécuniaire quand tout sera paru. – Mais (il y a toujours un ***mais***), d'ici là, mon bon, vous seriez bien aimable de m'envoyer ce qui me revient de ***L'Éducation sentimentale*** (votre dernier paiement était pour un tirage de ***Salammbô***). Franchement et sans blague aucune, un peu de monnaie me serait agréable pour le quart d'heure.

***

Je commence le plan de mon ***dernier chapitre***. Quand sera-t-il fini ? Dieu le sait ! Peut-être pas avant la fin d'avril, ou le milieu de mai ?

Dès qu'il fera moins hideux, au commencement de mars, je suppose, je m'attends à votre visite, en compagnie de Zola, Goncourt, et Alph. Daudet. – Vous apparaîtrez avec les violettes ! Et nous nous livrerons à un petit balthazar rustique.

D'ici là, je vous embrasse.

Votre

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 25 janvier 1880.]

J'attends le ***modèle de ma pétition*** à M. Turquet.

***

Je viens de re-écrire à Charpentier pour votre volume de vers. Il aura ma re-lettre en même temps que vous aurez ce billet.

Avez-vous trouvé quelque document pour moi dans votre boutique ?

Puis-je, aux jours gras, compter sur Votre Excellence ?

Adieu – mon chéri. Je vous embrasse.

Dimanche.

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] dimanche 24 [25] j[anvier 18]80.

Je crois que vous ***errez*** ma chère amie ? et que je vous avais écrit vers le jour de l'an ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'attendais de vos nouvelles, un peu anxieusement.

Du reste il ne faut pas m'en vouloir si je suis en faute. Songez que j'ai, en moyenne trois ou quatre lettres à écrire, par jour, et de deux à trois volumes à lire par semaine, sans compter ce qu'il faut que je lise pour mon travail. – Si bien que maintenant je suis ***débordé***. Mes yeux ne suffisent plus à ma besogne, ni le temps non plus. Je suis obligé de répondre aux jeunes gens qui m'envoient leurs œuvres : que maintenant je ne puis plus m'occuper d'eux. Et je me fais (bien entendu) autant d'ennemis.

Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes ? – À plus de 1 500. Mon dossier de notes a 8 pouces de hauteur. – Et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant. De cela, j'en suis sûr.

Enfin je commence mon ***dernier chapitre*** ! Quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai), j'irai à Paris pour le second volume qui ne me demandera pas plus de six mois. Il est fait aux trois quarts. – Et ne sera presque composé que de citations. Après quoi, je reposerai ma pauvre cervelle, qui n'en peut plus.

Lisez donc ***La Paix et la Guerre*** de Tolstoï, 3 énormes volumes chez Hachette. C'est un roman ***de premier ordre***, bien que le dernier volume soit raté.

Je n'ai pas souffert du froid. Mais j'ai brûlé 18 cordes de bois, sans compter un sac de coke par jour. J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, et en somme parfaitement bien, puisque ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie* et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer* et je ne respire librement que dans le désert.

Les querelles du parti bonapartiste sont pourtant divertissantes !

Les collèges de filles de Camille Sée ne me semblent pas plus drôles que les couvents, après tout ? – Et la question du divorce me *tanne* prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Non ! les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant. » Cela est inique, mais folichon.

Le Château des cœurs a commencé à paraître dans le numéro d'hier.

Dites à M. Roger que je compatis à ses tristesses horticoles. Comme le Ciel est injuste ! Ici je n'ai eu aucun dégât. – Pas une plante de gelée.

Tout à vous, du fond du cœur, chère Madame.

Votre vieil ami

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 2 h[eures, 27 janvier 1880].

Mon Loulou,

Mon indignation n'a pas de bornes ! et j'ai envie de t'accabler d'injures.

Si la 1re du ***Nabab*** est pour jeudi prochain, comment veux-tu maintenant avoir des places ? La répétition générale commencera demain à 1 h[eure]. ***Le service*** sera déjà fait s'il ne l'est ? J'aime à croire que la 1re n'aura lieu que samedi. – Alors tu auras chance d'avoir tes places.

Tu as vu par toi-même quand je montais les 1re[s] de Bouilhet que l'auteur d'une pièce manque toujours de places, bien qu'il en achète, de sa poche ! – et que la veille d'une 1re, tout le monde perd la boule. On ne lit même plus les lettres.

Crois-tu que Daudet va avoir le temps de te répondre et de s'occuper de toi ? – Sans compter, que les billets de spectacles mis sous enveloppe et envoyés par la poste sont presque toujours volés.

N.B. Ne jamais en ces cas-là se servir de la poste.

Bref, si tu veux assister à la 1re du ***Nabab*** il faut : aller ***toi-même*** ou envoyer un commissionnaire intelligent chez Daudet, et qu'il ***attende*** la réponse. Si Daudet ne t'en donne pas, re-envoie ce commissionnaire chez Deslandes, et qu'il ***attende*** indéfiniment.

Mais en y allant toi-même tu as plus de chances de réussir.

***

Tu vas trouver que c'est trop compliqué, mettre à la poste les lettres qui ne seront même pas décachetées. – Et tu n'auras pas de places et tu te plaindras du sort ! –

Mon Loulou n'est guère pratique ! Que n'as-tu écrit, quelques jours d'avance, à Mme Daudet. C'était là le Bon moyen.

***

Si j'étais ***de toi*** je m'informerais de l'heure où finira la répétition générale – et munie des deux épîtres ci-incluses, j'irais ***moi-même*** au Vaudeville, en altière Vasthi pour parler à ces messieurs.

***

Quant à ***La Vie moderne***, réclame-la, impudemment.

Bergerat n'a pas compris. Au lieu d'envoyer les numéros à Paris, comme il faisait auparavant, il les envoie à Croisset.

***

À la fin de sa Préface il y a un mot très aimable pour Mme Commanville.

***

Bonne chance pour la 1re ! Quant à moi je suis content de n'y pas assister. Ces solennités-là sont hideuses ! On y voit trop crûment le plus vilain des 7 péchés capitaux : l'Envie.

L'OURS DES CAVERNES
(et pour toi NOUNOU).

À GUSTAVE TOUDOUZE

[Croisset, 27 janvier 1880.]

GUSTAVE FLAUBERT

Merci : cher ami.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi, 3 h[eures, 28 janvier 1880].

Voici la chose ! c'est-à-dire la copie intégrale de votre prose.

Je n'ai pas mis d'enveloppe de peur, par ignorance, de manquer aux rites dans la Rédaction de l'adresse. –

Mettez-en une, ornée d'un cachet de cire ***rouge***, par excès de pompe.

***

Une lettre de Charpentier m'affirme, me ***jure*** que votre volume de vers paraîtra au printemps.

Avez-vous vu un mot aimable de ***Fouquier*** sur vous dans le numéro de lundi ?

Il parle d'une petite pièce de vous, ***La Répétition***, dont Caroline m'avait parlé et que j'ignore.

J'attends tout ce qui vient de vous avec impatience. – Et vous-même avec un désir plus grand.

Votre vieux

GVE FLAUBERT
qui vous bécote sur les deux joues.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 28 janvier 1880.]

Maintenant UN SERVICE LITTÉRAIRE ***relatif à B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***].

P[écuchet] apprend à un enfant le dessin et commence (suivant la recommandation de J.-J. Rousseau dans ***Émile***) par le dessin d'après nature. Il sait fort peu dessiner lui-même. Et il doit barboter d'une manière grotesque. La perspective surtout le démonte. Donc voici ma question : « Quelles sont les bêtises qu'il peut faire, et pourquoi ? » Il y a chez lui défaut de vision et d'aptitude. – Et chez l'enfant encore plus, bien entendu. Rêve un peu à cela, et réponds-moi d'une manière catégorique.

***

Je prépare toujours ce diable de chapitre, auquel je ne me mettrai pas peut-être avant 15 jours ! Je suis dans la Phrénologie ! – et le droit administratif, etc. ! – Sans compter que l'Action de ce chapitre est difficile à emboîter dans les Idées. Peut-être ne l'aurai-je pas fini avant la fin de mai ? – Tant pire ! bonsoir !

Et les livres offerts « au maître » pleuvent ! Cela devient une persécution ! Ce matin, je n'en ai reçu que ***quatre*** !

La journée s'écoule avec une rapidité effrayante.

T’envoie-t-on enfin ***La Vie moderne*** ? Puisque la 1re du ***Nabab*** est retardée, tu peux bien y aller, si toutefois Madame a suivi mes prescriptions.

Les amis de Paris s’ennuient beaucoup de moi, et m’écrivent des lettres tendres.

Mme Brainne (dont je n’ai d’ailleurs aucune nouvelle) m’a envoyé aujourd’hui un cédrat confit magnifique, venant de Cannes.

Guy (qui me paraît faire, comme on dit, feu des quatre pieds) m’a envoyé sa ***Répétition***, c’est charmant. Et j’attends demain les épreuves de son conte intitulé ***Boule de suif***.

Tu n’imagines pas comme il a fait beau aujourd’hui. Quel paysage que celui de la Seine, vers 2 h[eures] ! – Je me suis promené assez longtemps. La vertu seule m’a ramené vers l’Article ***cerveau*** du ***Dict[ionnaire] des sciences médicales***.

J’imagine que la Peinture ne va pas roide en ce moment, et que mon Loulou a un moment de découragement ? Est-ce vrai ?

Ma lettre est bien bête, et bien décousue – tâche de m’en écrire une longue. Les yeux me piquent et je tombe sur les bottes.

VIEUX te bécote.

Les affaires de la fontaine Bouilhet sont définitivement réglées. Et on va se mettre aux travaux ! – enfin ! – enfin ! – enfin ! mais j’ai eu de l’entêtement et quelque chose de plus, sans me vanter.

À RAOUL-DUVAL

[Croisset,] 30 janv[ier 1880], soir.

Voilà ce que j'appelle un brave Homme ! – Deux cadeaux le même jour. 1° le dialogue des Ruraux et 2° des renseignements pour mon bouquin.

Ces renseignements me suffisent. C'est parfait ! J'ai compris ; et j'en ferai mon profit.

Quant à votre petit pamphlet, il a quelque chose de ***mon*** Bastiat. Comme les idées simples sont difficiles à faire admettre, mon cher ami ! On n'arrive à la vérité (et à la moralité) qu'à force de temps, d'art et de patience.

J'ai très bien reconnu M. ***Mathieu*** le filateur ! « Le journal vient de Rouen » ! ***Le Petit Rouennais*** aussi est pour la Protection (c'est-à-dire pour le vol). Des républicains soutenant la Prohibition, c'est roide !

Ah ! si j'étais journaliste, comme je m'amuserais dans de certains moments ! – Mais je crois que la notion d'esprit est tout à fait perdue en France ? – On devient idiot. Il y a ramollissement de la cervelle publique.

Gardez la vôtre intacte, et robuste – et faites-nous souvent des choses ***comme ça***.

Je vous embrasse.

Votre VIEUX qui vous aime.

Vous me verrez à Paris, vers la fin d'avril, quand j'aurai fini ma laborieuse élucubration.

***

Si vous voyez M[me] Perrot dites-lui que je la remercie bien, et que j'attends d'autres documents promis.

À ÉMILE BERGERAT

[Croisset, fin de janvier-début de février 1880.]

Mon cher ami,

Grâce à vous, je vais devenir célèbre ***à Rouen*** !!! ***Le Nouvelliste*** m'a fait pour la première fois de sa vie une forte réclame d'après vous, et ***Le Journal de Rouen***, mardi dernier, a reproduit (avec une introduction) ***toute*** votre préface. Une vieille bonne que j'ai et qui est sourde, boiteuse et aveugle, m'a dit hier un mot sublime, et qui était le résultat de ce qu'elle avait entendu dire chez l'épicier, où l'on parlait du susdit numéro du ***Journal de Rouen*** : « Il paraît que vous êtes un grand auteur ! » Mais il fallait voir la mine et entendre la prononciation !

Eh bien ! ***ce grand auteur*** est un idiot. J'ai oublié de vous dire le plus beau des détails sur les pérégrinations du manuscrit. Il est ***resté onze mois*** à l'Instruction publique ! c'est-à-dire ***dans le cabinet de Bardoux*** ! Ledit Bardoux ***s'était engagé***, à peine ministre, à faire représenter la pièce de ses trois amis. Ne trouvez-vous pas ça joli ? Là encore, comme chez Noriac, j'ai été obligé, à la fin, de reprendre mon infortuné papier.

Je crois que les deux journaux ***de la localité*** (substantif employé par M. de Villèle pour la Grèce : « La Grèce, que nous importe cette localité » ***sic***) feront du bien à ***La Vie moderne***, les bourgeois de ces lieux ayant foi en ***leur*** journal. Mais les libraires me semblent stupides. Aucun jusqu'à

présent ne l'a en montre, et beaucoup même n'ont point ***Le Château des cœurs***.

Amitiés à Estelle et tout à vous, mon chéri.

Votre

Qui est donc celui qui m'a fait une si belle réclame dans ***Le Voltaire*** ? Et cet oiseau de Charpentier qui ne m'a pas envoyé un pareil article ! Quel être ! Rappelez-lui que j'en attends toujours deux exemplaires.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 4 h[eures, 1er février 1880).

Primo : les choses du métier ou plutôt : ***l'Art avant tout !***

1° ***L'Éducation homicide*** de Laprade m'allèche (mon gamin, fils de forçat, veut tuer un autre enfant et torture les animaux). ***L'Éducation libérale***, moins, – cependant, je serais bien aise de les avoir, l'une et l'autre.

Le livre de Robin sur la même matière m'a paru peu fort. Et à celui de Spencer, j'ai éprouvé la même désillusion. Néanmoins, je voudrais bien les relire ! Arrange-toi pour que le p[ère] Didon m'expédie ce qu'il a, le plus promptement possible, et remercie-le, d'avance.

Oh ! si quelqu'un pouvait m'envoyer le livre de ***Spurzheim*** sur ***l'Éducation***, ce quelqu'un serait un sauveur !

Rien de tout cela n'est à Rouen et ce gredin de Pouchet ne me répond pas. Je viens de lui re-écrire.

***

Ce qui me fait ***enrager***, maintenant que je voudrais ne pas perdre une minute, c'est le temps perdu à lire les romans des jeunes ! Trop d'hommages ! J'ai prié Charpentier de ne plus m'en envoyer ! – J'en ai là, quatre sur ma table – qui attendent leur tour. – Je n'ai pas même eu le temps de remercier Popelin pour son ***Poliphile***. Mais je vais tous les ***bâcler***. – Puis, je n'en ouvre plus un seul.

Sans compter qu'il faut répondre à ces messieurs. Voilà aujourd'hui quatre heures d'employées à cette besogne ! Je suis trop bonasse.

***

Boule de suif, le conte de mon disciple, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est ***un chef-d'œuvre***. Je maintiens le mot. Un chef-d'œuvre de composition, de comique, et d'observation. – Et je me demande pourquoi il a choqué Mme Brainne ? – J'en ai le vertige ! – Serait-elle Bête ?…

***

Jolie conduite ! tu te trimbales dans « les coulisses ». La mère Heuzey devait jubiler ? se figurer qu'elle était actrice !!! Cette anecdote confirme ma théorie : les Femmes sont plus braves que les hommes. Moi, je n'oserais jamais faire ce que vous avez fait, de peur d'être mis à la porte ! – et on m'y mettrait ! Mais *les Dames* ! Ah bien oui ! Quel toupet ! – et pas de migraine le lendemain ; c'est beau ! – En résumé, mon pauvre chat, tu as eu raison.

Et à l'impudence, tu ajoutes le vol ! (vol de mon papier). Enfin tu prends *le genre de Paris*. Je t'approuve. Dans les Âges préhistoriques, on n'était pas sévère pour la morale, et

en fait de ***Divorce***, je crois que « la plus dégoûtante promiscuité », etc. J'ai envie d'écrire les Mémoires du Vieillard de Cro-Magnon.

Je suis content que tu ailles souvent chez le père Cloquet, – que j'aime et respecte beaucoup – pour lui-même. Et à cause du Passé.

***

Gertrude m'a écrit pour me faire ses adieux. Et dans sa lettre il y avait un billet de Dolly – ***admirable*** ! Elle me dit qu'elle m'a connu bien avant sa mère « dans une existence antérieure ». Quelle drôle de ***young Lady*** ! – c'est fou, et plein de charme.

Tâche que ton mari se repose. Il doit être éreinté.

Maintenant je vais écrire encore une lettre à « un jeune » – puis reprendre les ***Offices*** de Cicéron – et rebûcher mon plan.

Deux bécots de la

NOUNOU.

Ci-inclus des cartes de visite pour ce M. Berg – que je n'ai jamais vu.

***

P.–S. À quelque jour, je tuerai un Pauvre. – Ernest t'expliquera pourquoi. – Mais, immédiatement après son départ, j'ai trouvé un truc pour la sonnette.

L'OURS DES CAVERNES.

À PAUL ALEXIS

[Croisset,] dimanche, 1er février 1880.

Merci de votre volume, mon brave Alexis, il m'a fait grand plaisir.

J'avais déjà lu ***Lucie Pellegrin***, et il m'en était resté le souvenir d'une chose raide. Elle m'a semblé plus raide encore : ça a ***de la poigne***. C'est fort et amer ! et on sent que c'est ***vrai***. La chienne enceinte est une trouvaille d'artiste. Il y a des mots et des traits bien heureux, tels que l'Adèle « qui aurait couché avec le roi des Belges », et, page 29, le sang qui coule sur la cuvette ; page 41 : « Ça a des envies comme une femme, une chienne enceinte… » ; page 42 « envie de me pocharder avec vous » ; page 44 « parce que je ne fais plus la noce ». – Et la mort ! magnifique !

Dans ***Monsieur Fraque***, j'ai remarqué surtout la psychologie, page 72. « Elle poussait l'injustice… » « Elle se sentit toute disposée à lui rendre la vie dure. » La villa Poorcels (78) très juste ! et l'évêque qui vient ! – 82 : je blâme ***absolument*** le mot « Si jeune, monsieur... » parce qu'il est connu ! (et dans Balzac et dans Soulié). – 84 : Je ne crois pas qu'on puisse être magistrat et garde national (?). S'en informer ! ces deux fonctions me paraissent incompatibles. L'amour de Mme Fraque pour le petit prêtre vient très bien. Le pasteur protestant et sa famille sont excellents. – 114 : ***parfaite***, la distribution des prix : je m'y suis retrouvé. – La Mole est très bien, pendant la déclaration de cette femme qui couvre son lit de baisers (137-138) ; et l'idée de le tutoyer, exquise (139). – La lutte du curé et du pasteur, très bien – et ce que pense Fraque à la fin (147), très bien.

Les Femmes du père Lefèvre m'ont fait rire tout haut deux ou trois fois (***sic***). C'est d'un comique excellent. Le café, les

Coqs, la binette du père Lefèvre m'ont charmé. Tout cela est vu et senti. Bravissimo. Pages 176, 177, l'ahurissement de la population, charmant. Peut-être y a-t-il un peu de longueur et abus de procédé, dans l'attente des dames ? Mais leur arrivée dans le café, la stupéfaction de leur laideur est tout bonnement ***sublime***. Les ombres sur le mur d'en face pendant le bal, ingénieuses. En somme, quelque chose de bien cocasse et de bien amusant.

Monsieur Mure est le moins original des trois contes, malgré des choses excellentes.

Le lecteur se demande d'abord s'il est naturel qu'un monsieur écrive ainsi sa vie, minute par minute.

Il fallait, peut-être, développer davantage la psychologie d'Hélène. On la pressent, on la soupçonne plutôt qu'on ne la connaît. À force d'être fin, l'auteur manque de franchise !

Pages : 265. « Le temps est un grand maigre », encore un mot ***trop*** connu. – 270. Phrase de haut vol ! « n'escortant d'autre bière… » – Le père Derval excusant sa fille après l'avoir maudite, très nature ! – 285. « Je lui disais des choses que je ne pense pas ordinairement », profond. – 288. Paysage du quartier de l'Europe, neuf et bien fait. – 291, très bon, 292, leurs adieux, ***idem***. – 292 et 295, une étourderie : Lucienne ou Julienne ? (J'ai commis la même erreur dans ***L'Éducation sentimentale***.) – 308, les réflexions à la Morgue en regardant les nippes des femmes, bien. L'hôtel meublé, du reste, est bien fait.

Ici commence le mystère. Se livre-t-elle à la prostitution ? Et le saltimbanque ? est-ce la première fois qu'elle… avec lui ! (337, page excellente). On serait curieux de savoir comment elle s'est réconciliée avec son mari.

Maintenant, mon cher ami, je vais vous faire des remarques de pion :

Page 4. Avait ***rompu le silence***, locution toute faite.

Page 5. ***Menaça***, pour dire que son geste était menaçant, n'est point d'une langue pure.

Page 63. Un cigare… on ne fumait pas tant que ça, alors. ***La Madeleine*** n'était pas inaugurée, ni même achevée.

Page 229. « En ce temps-là » sous la Restauration, il n'y avait pas de ***Pouvoirs à côtelettes***.

Page 241. Prendre un bain de pieds. Indélicat ! – À quoi bon ?

Page 278. Un ***mazagran*** n'est pas de la langue de M. Mure, lequel est un magistrat. Pourquoi ainsi parler argot ?

Dernière remarque : pourquoi initiez-vous le public aux dessous de votre œuvre ? Qu'a-t-il besoin de savoir ce que vous en pensez ? Vous êtes trop modeste et trop naïf. En lui disant par exemple que M. Mure n'a pas existé, vous glacez d'avance le bon lecteur. Et puis, que signifie « ***le triomphe certain de notre combat*** », dans la dédicace ? Quel combat ? le Réalisme ! Laissez donc ces puérilités-là de côté. Pourquoi gâter des œuvres par des préfaces et se calomnier soi-même par son enseigne !

Tout ce que je viens de vous écrire doit vous prouver, cher ami, avec quelle attention j'ai lu votre livre. Il m'eût été facile de vous écrire : « Admirable partout ! » Mais je vous aime trop pour user avec vous de procédés ***banaux***.

Là-dessus, une forte poignée de main, mon bon.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [1er février 1880].

Parlons d'abord de ***La Répétition***, puis nous causerons de ***Boule de suif***. Eh bien, c'est très, très gentil ! Le rôle de René ferait la réputation d'un acteur, et c'est plein de bons vers, tels que le dernier de la page 53. Je ne vous signale pas les autres, étant trop pressé. La volte-face de l'amant et l'arrivée du mari sont dramatiques. C'est amusant, fin, de bonne compagnie, charmant.

Envoyez donc un exemplaire de ce volume à la princesse Mathilde, avec votre carte fichée à la page de votre titre. Je voudrais bien voir jouer cela dans son salon !

Mais il me tarde de vous dire que je considère ***Boule de suif*** comme un ***chef-d'œuvre***. Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi ; deux ou trois fois j'ai ri tout haut (***sic***).

Le scandale de Mme Brainne me donne le vertige ! Je rêve !…

Je vous ai mis sur un petit morceau de papier mes remarques de pion. Tenez-en compte, je les crois bonnes.

Ce petit conte ***restera***, soyez-en sûr ! Quelles belles binettes que celles de vos bourgeois ! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et vrai ! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte « ma chère enfant », et la fin ! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre chante ***La Marseillaise***, sublime. J'ai envie de te bécoter pendant un

quart d'heure ! Non ! vraiment, je suis content ! Je me suis amusé et j'admire.

Eh bien, ***précisément*** parce que c'est raide de fond et embêtant pour les bourgeois, j'enlèverais deux choses, qui ne sont pas mauvaises du tout, mais qui peuvent faire crier les imbéciles, parce qu'elles ont l'air de dire : « Moi je m'en f… » : 1° dans quelles fosses, etc. ce jeune homme jette de la fange à nos armes ; et 2° le mot ***tétons***. Après quoi le goût le plus bégueule n'aurait rien à vous reprocher.

Elle est charmante, votre fille ! Si vous pouviez atténuer son ventre au commencement, vous me feriez plaisir.

Excusez-moi près d'Hennique ! Vraiment je suis accablé par mes lectures, et mes pauvres yeux n'en peuvent plus. J'ai encore une douzaine d'ouvrages à lire avant de commencer mon dernier chapitre. Je suis maintenant dans la phrénologie et le droit administratif, sans compter le ***De officiis*** de Cicéron, et le coït des paons.

Vous qui êtes (ou qui, mieux, avez été) un rustique, avez-vous vu ces bêtes se livrer à l'amour ?

Je crois que certaines parties de mon chapitre manqueront de chasteté. J'ai un moutard de mœurs inconvenantes, et un de mes bonshommes pétitionne pour qu'on établisse un b… dans son village.

Je vous embrasse plus fort que jamais.

J'ai des idées sur la manière de faire connaître ***Boule de suif***, mais j'espère vous voir bientôt. J'en demande deux exemplaires. Rebravo ! n… de D… !

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 2 février 1880.]

Loulou,

Fortin a perdu sa mère avant-hier soir.

Je m'habille pour l'accompagner à l'église et au cimetière (charmant après-midi).

Tu ferais bien de lui écrire une lettre très gentille.

Au reçu d'une simple carte il serait plus en droit de se fâcher que Mme ***de*** La Chaussée.

Ne pas croire que Mme Fortin soit une « bonne petite femme ». Elle fait quelque chose qui ***me scandalise*** ! – moi, qui suis un homme évangélique ! À plus tard les détails.

Deux bacios.

VIEUX.

Lundi, 2 h[eures].

CAROLINE COMMANVILLE À GUSTAVE FLAUBERT

Paris, le 2 février 1880.

Voici cher Vieux, les idées qui me sont venues sur le dessin. Je te les écris de suite, elles ne valent pas grand-chose, mais sauront peut-être t'en donner, qui elles, seront bonnes.

Être très préoccupé du choix d'un ***site*** – au lieu de copier une chose simple, un arbre, une maison, etc., vouloir toujours des perspectives, des vues étendues. D'ordinaire

une grande prédilection pour se placer sur une éminence, on veut copier ce qui est à ses pieds, et comme on ignore que cela est d'une grande difficulté et ne peut s'obtenir que par un effet d'extrême lointain, qu'arrive-t-il ? le paysage au lieu d'être à vos pieds est sur votre tête.

Si l'on copie un pays plat, l'ignorance de la perspective vous fait presque toujours commettre la faute d'avoir un premier plan qui semble être une fondrière, la raison c'est que des objets (terrains, herbes, etc.) placés au premier plan est trop grand avec ceux placés au second plan.

Maintenant, la feuille des arbres doit être une grande préoccupation, se garder de confondre, il faut que l'on reconnaisse un chêne, un orme, un saule, au lieu de chercher à peindre par les formes générales et les masses, on cherche à rendre par une observation minutieuse des détails. B[ouvard] et P[écuchet] pourraient à cet effet emporter une lorgnette pour mieux ***se rendre compte***.

Encore deux bonnes bêtises :

1° Avoir la prétention de copier le ciel, désespoir de ce que les nuages changent sans cesse.

2° Toujours égayer le paysage par des figures, ne serait-ce que pour donner ***la proportion***. B[ouvard] et P[écuchet] ayant des idées de moralisation pourraient conseiller à leur élève des sujets élégiaques et vertueux. Une jeune fille qui prie au pied d'un calvaire au détour d'un chemin, une vieille qui revient de la forêt, etc. etc.

Peux-tu te servir de ce que je te dis là ? Je ne te parle que de paysage pensant que tu ne t'occupes que de cette partie. Si tu en as besoin, je réfléchirai sur le dessin d'après le modèle et la bosse, mais cela [s'y] prête moins, les plus

grandes fautes viennent des raccourcis incompris, puis il faut être plus fort et sans doute tes bonshommes s'en tiennent au commencement.

Je crains que le p[ère] Didon n'ait oublié les livres. Son volume paraît aujourd'hui, il doit être dans le coup de feu des envois. Je vais lui rappeler néanmoins ta commission.

L'Éducation homicide de Laprade doit être faite contre l'enseignement clérical et jésuitique, le p[ère] D[idon] ne la possède pas.

Qu'est-ce que Spurzheim ? Ce nom est allemand. À qui s'adresser pour avoir ce livre, veux-tu que j'écrive à Tischer, il se mettra en quête pour me le procurer ? Veux-tu lui écrire toi-même, ce qui le flattera très fort. Voici son adresse : 95 Boulevard S[ain]t-Michel. Je crois qu'il serait à même de te rendre ce service.

Un bon bacio et à toi

CAROLO.

À LÉON HENNIQUE

[Croisset,] nuit de lundi 2 [2-3 février 1880].

Mon cher ami,

Deux hypothèses : ou je suis un idiot, ou vous êtes *un Farceur*. Je préfère la seconde, naturellement.

Sous prétexte de blaguer le romantisme, vous avez fait un *très beau livre romantique*. Mais oui ! Il y a là-dedans un drame à la Shakespeare ! Soyez-en persuadé.

« *L'âme telle qu'elle est* » ! prétendez-vous la connaître ? ***Personnages exagérés***, nullement. ***Langage conventionnel***, pas du tout !

Et puis, de quoi parlez-vous ? Quelle école ? Où y a-t-il une école ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Cette scie contre 1830 commence à devenir ennuyeuse, prenez garde ! – Et où sont-ils les hommes de 1830 ? Je vous défie de m'en citer un seul à commencer par le père Hugo qui soit encore dans la tradition. Notez que je vous parle de choses que je connais personnellement.

Vous croyez avoir ***blagué leur*** style, détrompez-vous ! Lisez donc Pétrus Borel, les premiers drames d'Alex. Dumas, et d'Anicet Bourgeois, les romans de Lassailly et d'Eugène Sue : ***Trialph*** et ***La Salamandre***. Comme parodie de ce genre-là, voir ***Les Jeunes-Frances*** de Théo, un roman de Charles de Bernard dont le titre m'échappe (il est tiré de Vénerie – ***Gerfaut*** –) et, dans les ***Mémoires du Diable***, de Soulié, l'Artiste.

Chaudes-Aigues et Gustave Planche ont fait au Romantisme ***absolument*** les mêmes reproches que l'on fait au Réalisme. Ponsard n'a dû son succès qu'à cette réaction qui date de quarante ans (39 ans pour être exact) ni plus ni moins. Édifiez-vous avec la critique d'Armand Carrel sur ***Hernani*** – qui pourrait s'appliquer à ***L'Assommoir***. Mlle Mars ne voulait pas prononcer le mot « amant » comme trop obscène, etc.

Cette manie de croire qu'on vient de découvrir la ***Nature*** ! et qu'on est plus ***vrai*** que ses devanciers m'exaspère. La Tempête de Racine est tout aussi vraie que celle de Michelet. ***Il n'y a pas de vrai***. Il n'y a que des manières de voir. Est-ce que la Photographie est

ressemblante ? pas plus que la Peinture à l'huile, ou tout autant !

À bas les Écoles quelles qu'elles soient ! À bas les mots vides de sens. À bas les Académies, les poëtiques, ***les Principes*** ! Et je m'étonne qu'un homme de votre valeur donne encore dans des niaiseries pareilles – ***dixi*** –

Maintenant, je commence.

J'ai entamé votre volume, hier, à 10 h[eures] du soir – et je l'ai fini à 3 h[eures] du matin. Ce qui vous prouve qu'il m'a amusé. Et je n'ai pas ri, une minute (vous avez manqué votre but). Au contraire, j'ai admiré. Quand ça n'est pas beau, c'est charmant. Je crois que vous ne comprenez pas ce que vous avez fait ?

p. 9. Des vers très galants ; et le dernier couplet, exquis. Vos bandits sont ***classiques***. Ce sont ceux de tous les romans picaresques. Mais ce n'est peut-être pas vraisemblable de parler du crime si légèrement ? Ils font des plaisanteries, enfin ils sont ***grotesques*** ! La Nature (!!!) ne parle pas comme ça ! – Exemple : dans le romantique Molière, les lazzi de Sbrigani et de Nérine.

Ponthau, mon bon, est une ***création tout à fait hors ligne*** et je souhaite que vous en fassiez souvent de pareilles – j'y reviendrai.

p. 23. En petit texte « Porte le ***cachet*** des élégants de la Cour ». Ça, ce n'est pas du style des romantiques. Ils avaient bien « ***morbidezza*** » et ***pittoresque*** (déjà vieux en 1815), mais pas de ***cachet***.

25. La déclaration d'Hélène « Vous m'aimez » etc. – charmante, le sentiment, la mesure, le ton.

30. ***Maille à partir*** même observation que pour ***cachet***. – Est du vocabulaire de MM. Étienne et de Jouy.

38. ***Mazaroz*** Eh bien ? Il parle très simplement, très naïvement, ce fanatique !

53. Le miracle raté et le commencement du doute dans l'âme de Ponthau est tout bonnement ***sublime***. Oui ! Nom de Dieu.

***

Le dialogue où Ponthau veut convaincre Ghistelles d'amener sa fille au roi, très bien.

Suzanne amoureuse du maître, au lieu du valet, très ***nature*** – très organique. Elle va au plus Beau mâle –

Qu'il bouscule les processions, très bien. Ça se faisait tous les jours (voy[ez] ***Histoire du Parlement de Normandie*** par Floquet). Cela n'est nullement exagéré.

126. ***Tamisée*** par le feuillage même observation que pour « maille à partir ». Le mot est excellent, mais si usé !

Au Louvre : je crois que ça a pu se passer comme ça.

La scène entre Henriette et Ponthau, admirable, admirable ! et un homme comme Ponthau n'a ***pu*** dire ni agir autrement ? – Et puis, il y a là des choses du plus grand style : « Aucune plante », etc.

« Pauvre femme ! tu pleures » et toute la p[age] 160, ***superbe*** ! Voyez-vous un Frédérick Lemaître – jeune, disant cela ? Mais le théâtre en croulerait d'enthousiasme ! Et le revirement : « Retournez à votre lit, ma tête bat sous le fardeau de vos derniers baisers. » Vous ne trouvez pas ça beau, mon bonhomme, tant pis pour vous !

« Je me suis vautré sur votre corps comme les vers du cimetière », etc. biblique. Et c'est bien l'occasion d'être biblique.

Le baptême – très ***juste*** de ton. Et très probable, historiquement.

171. « Il faut être orgueilleux pour se dévouer. » – Ayez beaucoup de mots comme ça !

185. Le maître et le valet se labourant la peau, à coups de poignard ! Vous croyiez peut-être que ça ferait rire ? Mais imaginez du sang qui coulerait, et on ne rirait plus. (Seulement l'action ici est amenée trop vite.) Et puis il y a eu des gens ***comme ça*** – et il y en a encore ! Pendant l'Exposition de 1867, des Japonais à Paris et à Marseille se sont livrés à deux duels de ce genre. Comme pénitence, les bouddhistes en font autant, ***et en France***, à l'heure qu'il est, certains catholiques ! tels que M. Dupont, de Tours – (voy[ez] ***La Foire aux reliques*** et ***L'Arsenal de la dévotion***, de Paul Parfait).

C'est donc ***Naturel***, bien que ce soit ***exagéré*** ! Mais tout ce qui est beau est exagéré. Sarcey n'est pas exagéré.

***

Je continue :

201. Le souffreteux qui est ce farceur de Barrabas, excellent ! c'est de la vieille veine françoise ! Ça remet en mémoire *Gil Blas*. Et puis ça prêtera plus tard à un mouvement très beau.

La bastonnade, très bien – dans l'esprit du temps.

Henri IV me paraît très ressemblant à l'idée qu'on se fait, ou du moins que je me fais d'Henri IV.

268. Superbe, Barrabas dans la chapelle ! Il y a là un souffle à ranimer Rabelais dans son tombeau.

Les commencements du doute amenés dans l'âme de Ponthau par l'amour, et son espèce de folie, sa proposition d'enlever Hélène – et surtout la p[age] 275, très fort, très fort ! L'épisode de l'Oiseleur, ***id***.

294-[29]5. La défense de Ponthau fait songer à d'Aubigné et à Corneille. Allons ! vous vous foutez du monde. C'est bien ! Mais de moi, ce n'est pas gentil.

300. « Vous avez oublié la torture ! » Ici, ***vous avez réussi***. (C'est un ***mot à effet***. J'entends Mélingue.) La torture ne pouvait avoir lieu, puisque dès le début Ponthau a tout avoué.

301. « Le doute… me déchire » parfait.

303. « J'en ai bu une pleine ***coupe***. » Eh oui ! c'est vrai ! – Ex[emple] : Léger, Papavoine, et l'Homme des environs de Gênes qu'on appelait La Hyène. Il y a dans Shakespeare des choses de cette force, v[oir] ***Titus Andronicus***, et dans ***Clitandre*** du classique P[ierre] Corneille.

315. Ponthau s'apercevant de son impuissance thaumaturgique ! Je n'ai pas d'expression pour vous exprimer combien je trouve cela fort !

Maintenant, l'époque et le caractère dudit Ponthau étant donnés, en est-il arrivé à ce point de Philosophie ? J'en doute. Après tout, c'est possible ? Mais qu'importe ! puisque c'est une conséquence ***logique*** de tout ce qui précède.

C'est un homme de nos jours qui parle ainsi ? Et ***à cause*** de cet anachronisme (s'il y en a un ?), votre œuvre n'en est que ***plus vivante***. Tant il est vrai que le sujet importe peu. Et le temps où se passe une action, ***idem***. On peut ***faire du moderne*** en peignant la cour de Sésostris. Et même en la peignant, je vous défie de n'en pas faire.

Le Moderne, l'Antique, le Moyen Âge, subtilités de rhéteur. Voilà mon opinion !

Je suis né sous la Restauration – est-ce du moderne ? Non ! car je vous jure que les mœurs de ce temps-là ne ressemblent pas plus à celles d'à présent qu'elles ne ressemblaient à celles du temps d'Henri IV. – De par la théorie qui a cours, il me sera défendu d'en parler ?

Dieu sait jusqu'à quel point je pousse le scrupule en fait de documents, livres, informations, voyages, etc. Eh bien, je regarde tout cela comme très secondaire et inférieur. La vérité matérielle (ou ce qu'on appelle ainsi) ne doit être qu'un tremplin pour s'élever plus haut. Me croyez-vous assez godiche, pour être convaincu que j'ai fait dans ***Salammbô*** une ***vraie*** reproduction de Carthage, et dans ***S[ain]t Antoine*** une peinture exacte de l'Alexandrinisme ? Ah ! non ! mais je suis ***sûr*** d'avoir exprimé l'***idéal*** qu'on en a, aujourd'hui.

Aussi, M. de Sacy (pas un romantique, celui-là !) n'a jamais pu comprendre ce ***truisme*** que je lui disais un jour : « L'Histoire romaine est à refaire tous les 25 ans. »

Bref, pour en finir avec cette question de la ***réalité*** je fais une supposition : la trouvaille de documents authentiques nous prouvant que ***Tacite*** a menti d'un bout à l'autre. Qu'est-ce que ça ferait à la gloire et au ***style*** de Tacite ? Rien du

tout : au lieu d'une vérité nous en aurions deux : celle de l'Histoire et celle de Tacite.

En voilà long, hein !

Mais je finis – et par une citation de Goethe, un ***naturaliste*** qui était romantique, – ou un romantique qui était naturaliste, autant l'un que l'autre – comme vous voudrez.

Dans *Wilhelm Meister* je ne sais plus quel personnage dit à W[ilhelm] « Tu me fais l'effet de Saül, fils de Kis ! Il sortit pour aller chercher les ânesses de son père et il trouva un royaume ! »

***

Vous avez voulu faire une farce, et vous avez fait un beau livre.

Sur ce, mon bon, je vous serre la main fortement, et suis votre

GVE FLAUBERT

alias : la dernière ganache romantique qui a porté un bonnet rouge et qui couchait au dortoir, un poignard sous son traversin

– qui, à propos de *Ruy Blas*, a engueulé tous les notables de Rouen, en plein théâtre

– qui s'est fait foutre à la porte de la Préfecture d'Ajaccio pour avoir soutenu devant le Conseil général attablé avec lui que Béranger n'était pas le plus grand poëte du monde

– et qui a *insulté personnellement* Casimir Delavigne (action d'éclat).

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, midi [3 février 1880].

Mon Loulou,

Voici le billet doux qui m'a réveillé.

Où ***ça*** s'arrêtera-t-il ? Quand finira cette ***dévastation*** pécuniaire – et morale !

Tout ce que je comprends c'est que ces MM. agissent poliment avec moi. – Et je leur ai répondu en copiant la phrase qu'ils m'envoient entre guillemets.

Que veux-tu que je te dise ?… je te laisse à penser tout ce que je pense.

Dans un état pareil, il faudrait être bien philosophe pour ne pas souhaiter mourir le plus vite possible – Car ça tourne au supplice.

Ce n'est pas assez d'être ruiné. Non : il faut que ***je m'occupe*** d'affaires d'argent sans y comprendre un mot. – Pourquoi ces 2 billets « à mon ordre » ? Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! délivrez-moi de tout ça.

Je t'embrasse.

Ton pauvre Vieux.

G.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] 3 h[eures, 3 février 1880].

Chérie,

C'est encore moi.

D'abord : merci pour la note sur l'art du dessin. Elle est ***parfaite***. Et je défie nos plus grands artistes à commencer par ton maître Bonnat d'en dire tant, en si peu de mots, MM. les peintres étant généralement très bornés. Mais mon Loulou (qui est fortement mon élève), ayant fait des études philosophiques, a pris l'habitude de penser, et de se rendre compte des choses. Tu n'imagines pas comme ce petit renseignement m'a fait plaisir sous tous les rapports. Il provient d'une bonne caboche. – Je la prends par les deux oreilles, cette caboche, et la couvre de bécots.

Depuis que tu es venue ici, il m'ennuie de toi plus qu'auparavant !

Remercie Ernest pour son envoi de journaux.

Spurzheim est le collaborateur de Gall dans son grand ouvrage, ***Anatomie du cerveau*** etc., où sont posés les principes de la Phrénologie.

Le père Grout a été fanatique de Phrénologie. ***L'Éducation*** de Spurzheim se trouve peut-être dans sa bibliothèque. S'en informer à Sabatier ou à Mme Grout. Et par la même occasion, tendres amitiés à Frankline.

***

Toute la journée d'hier a été consacrée à Fortin. Le pauvre garçon pleurait à torrents. – Ce que voyant, Vieux a fait comme lui.

***

Voilà ***trois jours*** que je perds absolument à lire des romans et à écrire des lettres !!! Je suis ***Hindigné*** ! – Mais ça va finir.

***

J'ai écrit à Charpentier de me chercher Spurzheim mais quand le p[ère] Didon sera remis de la « tablature des auteurs », comme disait Fellacher, s'il pense à moi, il m'obligera.

Il ***faut*** que tu te procures, pour ton plaisir, le n° du ***Voltaire*** du 30 janvier, vendredi. – Tu verras comment on y parle de Cro-Magnon (*11 faubourg Montmartre).

Je suis si exaspéré par les en-dehors de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] que je vais dépasser Cro-Magnon. Je deviens

NÉANDERTHAL !

***

Ne ménage pas ***mon*** Papier. Encore un baiser, ma chère fille.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] mardi soir [3 février 1880].

Ma chère belle (toujours belle, quoi que vous en disiez) et toujours aimée (bien qu'il n'y paraisse guère) 1° j'ai reçu votre cédrat, qui est à peu près aussi exquis que vos lèvres, – et je vous en aurais remerciée tout de suite si j'avais su votre adresse ; je l'ai même demandée à Georges, – qui prend ***le genre*** de ne plus répondre aux lettres.

Toute ma journée d'hier a été prise par l'enterrement de la mère de Fortin. Le pauvre garçon que j'accompagnais pleurait beaucoup, – ce que voyant Polycarpe a fait de même.

Votre lettre n'est pas gaie, ma pauvre amie, mais résignée. C'est déjà beau que d'en être arrivé à la Résignation. Quant à ce que vous me dites touchant votre ***abandon***, je vous trouve souverainement injuste. Peu de femmes ont, comme vous, des amitiés d'hommes solides. Vous leur demandez plus qu'ils ne peuvent donner, à savoir leur temps et des attentions. Quant à Georges, il a pour vous une tendresse profonde, j'en suis sûr. – Et mon disciple Guy en venant chez vous fait en votre faveur une exception ***unique***. Il s'est présenté une fois chez ma nièce, ne l'a pas trouvée, n'est plus reparu. Et depuis le mois d'octobre, il n'a pas été ***une fois*** voir sa tante ni ses cousines. Notez donc qu'il n'a que trois heures par jour pour travailler, le pauvre diable ! – Dimanche dernier, j'ai lu en épreuves ***Boule de suif*** que je trouve un ***chef-d'œuvre*** ni plus ni moins. Conception, observation, personnages et paysages et surtout composition (chose rare), c'est parfait. Deux ou trois fois, j'ai ri tout haut ! Quant à être immoral, c'est au contraire très moral, puisque l'Hypocrisie et la Lâcheté y sont flagellées durement. On goûte en lisant cela comme le plaisir d'une vengeance. – Et je ne comprends pas que cette œuvre vous ait scandalisée. – Pourquoi ? je m'y perds… Vous étiez malade, ce jour-là ? – Vous relirez la chose à tête froide et vous verrez que l'Excessif a raison.

Si vous voulez lire quelque chose de drôle sur lui (l'Excessif), procurez-vous ***Le Voltaire*** du 30 janvier, vendredi dernier. C'est drôle.

Mais ce pauvre Excessif est éreinté ! Il succombe sous l'excès des hommages ! Tous « les jeunes » m'envoient leurs œuvres, et ces lectures me gênent dans la confection de la mienne. Savez-vous qu'en moyenne j'ai reçu trois volumes par semaine cet hiver, et que j'ai quelquefois, jusqu'à 6 lettres à écrire par jour ? Depuis dimanche matin je ne fais

pas autre chose que de m'occuper des ***Autres*** ! Encore deux jours comme ça (j'expédie l'arriéré) et puis, ce sera fini ! – Mes yeux n'en peuvent [plus]. Je perds mon temps, – j'ai d'immenses lectures à faire pour mon compte. Et dans tout cela mon chapitre (le dernier Dieu merci) n'est pas même commencé.

Ma nièce est venue me voir cinq jours le mois dernier. – Et me revoilà complètement seul jusqu'au mois de mai, probablement. – J'aurai peut-être Guy aux jours gras, pendant 24 heures – et le mois prochain, tout le cénacle des dimanches, une caravane, doit venir déjeuner à Croisset.

Je vous plains, plus que je ne le dis, de la divergence qu'il y a entre vous et votre fils. C'est ***cruel***, ma pauvre amie ! Mais je n'y vois rien à faire !…

Pourquoi prenez-vous de l'eau de Vichy ? – qui ayant la propriété de diluer le sang, doit vous rendre encore plus anémique. – Qui vous a conseillé ce traitement ? Nous sommes tous anémiques parce que nous faisons tous plus que nos forces ne nous permettent.

En fait de ***lâcheurs*** notre amie Alice me paraît rentrer dans la catégorie ? – Depuis le milieu de l'été dernier pas un mot, pas un souvenir à celui qu'elle appelle « son Flau ». Oh ! les Femmes !… Mais avant tout tant mieux si ses douleurs sont calmées. – Et comme je suis un homme Évangélique, embrassez-la de ma part.

***

Comme je voudrais être avec vous ! Comme ça me ferait du bien, un peu de bleu, un peu de repos, un peu… (trouvez le mot, finissez la phrase). Ah ! oui être près de vous, par un temps chaud, au clair de lune, accoudés l'un près de l'autre

sur un balcon devant la Méditerranée,… vous en robe de chambre, légère… Ah ! nous ne tarderions pas à passer dans les appartements… malgré nos âges.

Allons – adieu ! Soignez-vous. Et tâchez de supporter l'existence ! – Dites de ma part à Mme Lavolley tout ce que vous trouverez de plus aimable et de plus convenable. Vous savez que j'aime sa figure si loyale ! et sa peau blanche.

Mais j'aime encore mieux celle de « tite Ninie ».

Avec toute ma tendresse, à vous

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 3 février 1880.]

Mon cher ami,

Vous êtes un drôle de pistolet ! ***vesanus sclopetus*** comme on dit en vers latins (de Jésuites). Sans un hasard providentiel j'ignorerais le n° du ***Voltaire*** de vendredi dernier. Je ne comprends pas que vous vous obstiniez à ne point m'envoyer les fleurs à mon adresse ! Vous me demandez si je connais un article du ***Figaro*** ? Où voulez-vous, sacré nom de Dieu, que je trouve ici ***Le Figaro*** ?

N.B. Donc m'envoyer, ***illico***, deux numéros du susdit ***Voltaire*** du ***30 janvier***. – Et celui du ***Figaro***, si ça en vaut la peine ?

Autre guitare : quand ***Le Château des cœurs*** sera paru en entier, adressez-en un exemplaire, de ma part, à Vacquerie.

Et arrangez-vous pour que je ne reçoive plus de ***nouveautés***. Ces lectures me prennent un temps absurde.

Depuis ***quatre*** jours, afin d'en être quitte, je lis les romans empilés sur ma table ! Il faut répondre aux auteurs. ***Je n'en peux plus !*** Et ça recule d'autant mon bouquin. – Qui me demande des lectures formidables.

À ce propos, si vous pouviez me découvrir quelque part et n'importe à quel prix : ***De l'éducation***, par Spurzheim, vous seriez un vrai sauveur ! Sans compter sa collaboration avec Gall dans le grand ouvrage intitulé ***De l'anatomie du cerveau***, Spurzheim a fait un livre spécial intitulé ***De l'éducation***. C'est ça qu'il me faudrait ! – Que ne me faudrait-il pas !

J'attends même un couple de paons, pour étudier le coït de ces beaux volatiles.

***

Le père Cassagnac a rendu sa grande âme à Dieu. Qué malheur ! Va-t-on recommencer la scie du baron Taylor ? Espérons que non ! Ils formaient, dans ce temps-là, une chouette phalange ! Buloz, Marc Fournier, Villemessant, Cassagnac – reste Girardin…

Et Lagier, qui va publier « ses confidences », comme Lamartine ! Allons, la France se relève.

Bécots de nourrice aux mioches, bonne santé à la mère, Prospérités au Papa et tout à vous.

Mardi.

Quel est l'Homme aimable caché sous le nom de Gustave Gœtschy ? Remerciez-le de ma part.

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset, 4 février 1880.]

Mon vieux Popelin,

J'ai passé hier presque tout mon après-midi à lire les deux fascicules de ***Poliphile***.

Comme c'est drôle, et intéressant ! Rien, je crois, ne fait mieux connaître l'esprit de la ***Renaissance***. La grandeur romaine ébahissait ces bonshommes-là. – On sent une Religion nouvelle qui se développe. Quelle immense rêverie babylonienne, quel délire d'architecture !

Comme vous avez dû avoir du mal à traduire ça ! et c'est merveilleu[sement] écrit. Il y a de place en place des phrases exquises. – Le souterrain, le dragon, l'enfant qui pisse, les nymphes et le priapisme de Poliphile ! Quels bijoux.

Merci de m'avoir fait connaître et donné une pareille œuvre ! C'est un vrai régal pour les délicats –

Tendres respects à la Princesse

et tout à vous, mon vieux.

Votre vieux

Mercredi 4 fév[rier 18]80.

À MAURICE SAND

[Croisset, 4 février 1880.]

Mon cher Maurice,

Parbleu ! Je vous livrerai *tout* ce que je possède. Mais il me faut un peu de temps pour faire des fouilles dans mes innombrables tiroirs ! – Êtes-vous très pressé ? Si oui, je vais m'y mettre *illico*.

Je commence mon dernier chapitre et suis *éreinté*.

Il me reste pourtant assez de force pour vous embrasser, vous et les vôtres.

Votre vieux

Mercredi.

Donnez-moi 8 ou 15 jours, n'est-ce pas ?

À ERNEST COMMANVILLE

[Croisset,] jeudi soir, 8 h[eures, 5 février 1880].

Vous avez reçu n'est-ce pas, hier au soir une grosse enveloppe contenant une assignation d'huissier pour le 13 courant ? Je l'ai à peine parcourue – et ce que j'y ai compris, c'est qu'elle venait de Laporte. Il me semble que c'est *très grave* dans les circonstances présentes ? et je m'attendais à vous voir ici, ce matin, par le premier train.

Peut-être êtes-vous à Rouen, et vais-je vous voir ce soir ? – Peut-être viendrez-vous demain ?

Je suis bien inquiet – En tout cas si vous ne venez pas demain, réponse immédiate par le télégraphe S.V.P.

À vous, votre vieil oncle

GVE FLAUBERT

qui vient de passer deux jours pas gais ! – Quand donc serai-je tranquille !

Je m'étonne que Laporte, avant de venir réclamer 13 mille francs, ne m'ait pas rendu mes 500. Que faire s'il me [les] rend ? Ce que ce serait maintenant fâcheux. Nous n'aurions plus d'arme reconventionnelle.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] vendredi, 5 h[eures, 6 février 1880].

Ma chère Fille,

La sommation du chevaleresque Laporte m'a bouleversé, je l'avoue. Comme si on m'eût craché à la figure. Je ne l'ai pas lue à cause de l'écriture et de la longueur mais j'ai vu plusieurs fois mon nom sur le papier ***timbré*** ! – Et aux dernières lignes j'ai compris la chose (tu sais d'ailleurs l'effet que me cause le papier timbré). Ah ! il va loin, le monsieur !

« Nous en sortirons », dis-tu. Ce mot venant de toi (qui es ordinairement pessimiste) me rassure. Cependant, j'ai peur que tout cela ne fasse rater la grosse affaire ? Que va dire Labarre en voyant arriver ton mari ? Cet empressement va lui paraître suspect ? – Faucon attendra-t-il jusqu'à ce qu'un remplaçant de Laporte soit trouvé ? Et ***j'ai peur*** que

d’un moment à l’autre, il ne m’envoie mes 500 fr[ancs]. – Ce serait une arme retirée. Bref, je re-suis bien tourmenté !

J’ai beau comme toi « juger de haut l’espèce humaine », je n’en souffre pas moins. Causons de choses moins ignobles.

***

J’ai reçu tes deux volumes, Robin et Laprade.

***

Le père Grout m’a écrit ce matin qu’il mettait sa bibliothèque à ma disposition. Il a des livres pouvant me servir. Je lui ai écrit pour lui demander ses jours et heures.

***

Mon *disciple* viendra déjeuner à Croisset dimanche et restera jusqu’à mardi. – Mais dans l’après-midi de dimanche je le lâcherai pour aller chez Galli présider notre dernière séance du comité, à laquelle il ne viendra personne ; j’en suis sûr – ce sera vite fait.

***

Le *Journal de Rouen* a reproduit *en entier* la Préface de Bergerat (avec une introduction aimable). Mamzelle Julie en a entendu parler chez Leroux ! et m’a dit, hier soir, un mot sublime : « Il paraît que vous êtes un *grand auteur* ! »

J’ai demandé deux fois à Charpentier de m’envoyer le n° du *Voltaire* du *30* janvier. Tâche de te le procurer. Il te plaira. Tu verras comment des gens que je ne connais pas parlent de Vieux – non comme « grand auteur » mais comme ecclésiastique, ou plutôt comme évangélique.

Jules Lemaître (du Havre) viendra me voir mercredi. – Ainsi pendant trois jours, je vais ***causer Littérature***, bonheur suprême ! Ça me reposera. – ***Mon plan*** est fait, et j'allais m'y mettre quand est arrivée la copie de l'huissier ! Alors bonsoir ! – Je ne puis que lire et prendre des notes. – J'espère me mettre (enfin) aux phrases jeudi ou samedi prochain.

D'après mes petits calculs Ernest doit être ici jeudi ou vendredi. – S'il arrive quelque chose de ***définitif***, envoie-le-moi, dès que tu le sauras. – Et puis, écris le plus souvent possible à ta Nounou qui te regrette beaucoup. – Malgré son stoïcisme (apparent), car au fond, le Préhistorique est une vache.

Cependant j'espère, quand tout sera fini (ce qui ne peut tarder) montrer à M. le Conseiller général que j'ai dans les veines du sang de Mohican avec la gueule de l'ours des Cavernes.

L'autographe que je lui enverrai coûtera cher, plus tard, s'il le conserve. Les « mouvements » de style qui me viennent à propos de cette future lettre me gênent. – Et au point de vue de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] il faut que je m'en débarrasse le plus vite possible.

Encore deux bons baisers, pauvre fille.

VIEUX.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi, 5 h[eures, 11 février 1880].

Ma chérie,

Ton mari va-t-il venir ce soir ? Je suis plein d'inquiétude. – ***L'acte*** est-il signé ? Que se passera-t-il ***vendredi*** ? Jamais je n'ai été plus anxieux et impatient de nouvelles. Guy, heureusement, m'a tenu compagnie pendant trois jours. Et cet après-midi j'ai eu Jules Lemaître. Ils m'ont distrait de mes pensées.

Il faut se remettre au travail. Mais comment travailler, n'ayant pas l'esprit libre ? – Et le sentiment du temps que je perds me désole. – J'ai beau me faire des raisonnements, l'imagination rebelle se tient cachée ! – Et j'ai si bien travaillé cet hiver !

Si Ernest ne doit pas venir demain envoie-moi un télégramme m'expliquant la ***situation*** en deux mots.

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX
agité.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 11 février 1880.]

Mon bon Goncourt,

Je ne trouve pas gentil de me reprocher les ***pavés*** du jeune Bergerat. – D'autant que la manière dont il publie ma Féerie et les dessins dont il l'enjolive laissent peut-être à désirer ?

« L'ami Flaubert » s'est bassiné l'œil cet après-midi avec vos Albums japonais. – Mais je ne voudrais pas me livrer souvent à de pareils régals de couleurs – car je retombe plus gémissant sur mon roman ***philosophique*** !!! Pourquoi la

Fatalité veut-elle que je prenne toujours des ***sujets*** abominables !

Quand j'aurai lu ***Nana*** je commencerai mon dernier chapitre. – Et quand il sera fini, ou à peu près, j'ornerai pour longtemps Paris de ma présence.

C'est charmant, ***exquis*** (et instructif) ce que vous dites des Albums japonais – des lutteurs, des robes de femmes, du plaisir qu'ils se donnent avec l'eau, etc. – Oui, mon cher ami, sans blague aucune, c'est bien troussé ! – Et si tout est comme ça, ce sera un livre chouette.

Je vous embrasse bien tendrement et fortement.

Votre vieux

Mercredi soir, 11 fév[rier 18]80.

À LAURE DE MAUPASSANT

Croisset, mercredi 11 février 1880.

Ma chère Laure,

J'éprouve le besoin de te dire que mon ***Disciple*** (c'est ainsi que Caroline dénomme ton fils) est en train de devenir un gaillard ! Il a, maintenant, beaucoup, mais ***beaucoup*** de talent. Son conte en prose intitulé ***Boule de suif*** est une merveille et il m'a récité, hier, une pièce de vers, comme j'en connais peu de meilleures ! Je ne crois pas que l'affection m'aveugle ? Non. Je m'y connais. Et quel bon bougre ! bien que Mlle Suzanne Lagier (personne d'une grande moralité) l'appelle « cette petite crapule de Maupassant » !

J'ai su, par lui, que le séjour d'Ajaccio te faisait un bien infini. Reste donc en Corse le plus longtemps possible, ma chère Laure, et puis, sais-tu un rêve ? Ce serait de venir cet été passer une huitaine ici avec ***notre*** jeune homme. Quelle bavette nous taillerions ! comme on parlerait du vieux temps, et du ***Garçon***.

Depuis le milieu de novembre, j'ai vécu complètement seul, et que de fois, au coin de mon feu, en ruminant le passé, n'ai-je pas songé à lui (le Garçon !) et à tout ce qui s'y rapporte…

Adieu, ma chère Laure, je t'embrasse fraternellement. Ton plus vieil ami.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi, 2 h[eures, 13 février 1880].

Lapierre m'envoie le n° de ***L'Événement*** du vendredi 13 février (celui d'hier) où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes.

Je m'en réjouirais, mon cher ***fils***, si je n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements ? Rassure-moi ***tout de suite*** par un mot.

(Et Aurélien Scholl ***qui*** écrit ***que*** Littré a dit « ***que*** l'Homme descend du singe ! » Ô âne !)

2° J'attends avec impatience les livres qui t'appartiennent – ceux que doit m'envoyer Hachette – ceux que doit m'envoyer Pouchet – et ***Nana*** ! Impossible de commencer mon chapitre, avant d'avoir expédié toutes ces lectures. – Je n'ai rien à faire et me ronge solitairement.

Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal (un autre titre : *Le Justicier* ?).

Il y aurait toute une série d'articles à faire sur les ***Tyrans du XIXe siècle***. On commencerait par la Littérature et le journalisme : Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc. Puis on aborderait les Finances : les crimes de la maison Rothschild, etc., puis l'Administration, etc.

Le tout pour prouver que les misérables sus-nommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et Sedan.

Un livre pareil, bien fait, se vendrait à un million d'exemplaires.

Et réponds-moi tout de suite.

Je t'embrasse.

Ton VIEUX.

Et tranquillise-toi : « J'ai fait ma nuit. »

***

Pour la première fois depuis 1820, un service commémoratif a été dit à *[un mot illisible]* avant-hier pour le repos de l'Âme de S.A.R. Mgr le duc de Berry !!!

N.B. j'avais mis dans la chambre où tu as couché le paquet de lettres de la mère Sand afin que Commanville les emportât ! – Ce matin en les réclamant (car ledit Comm[anville] a couché cette nuit à Croisset et est reparti pour Paris) Suzanne nous a dit que M. de M. les avait prises.

– Veux-tu que Maurice vienne les prendre à ton bureau ? – Dans ce cas, donne-lui un rendez-vous – ou te charges-tu

de les lui porter ? – Réponse là-dessus. ***Il faut que ce soit remis en mains propres***.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] vendredi 13 fév[rier 1880].

Vous me semblez toujours bien dolente ma pauvre chère belle. – Votre santé est déplorable sans doute. Mais je crois que votre plus grande maladie est ***la peur de vieillir*** ! Tranquillisez-vous ! Avant de ne plus plaire, il se passera encore du temps.

Et puis votre vous forgez des chimères ! (si tant est que les chimères se forgent). ***On*** vous aime ! et vous ne le croyez pas ! Ainsi, vous vous plaignez de Guy qui ne vous écrit que ***deux fois*** par mois ! Deux fois par mois, mais c'est gigantesque ! Et je suis sûr qu'il ne fait cela pour personne ! – Pouchet vient vous voir une fois par semaine. Le dévouement d'un homme occupé ne peut aller au-delà ! Les gens du monde et les femmes en particulier sont ***impitoyables*** pour les travailleurs. Tâchez donc de ne pas tomber dans ce travers !

Ah ! par exemple, je vous plains bien, quant aux tourments, que vous donne votre fils. La cause me paraît irrémédiable. Elle tient au tempérament du jeune Homme. – Aura-t-il en prenant de l'Âge, un peu plus de rectitude dans la cervelle ? – Espérons-le ! Mais là-dessus, je partage, pauvre chère amie, toutes vos inquiétudes et vos tourments.

« Cette petite crapule de Maupassant », comme dit Mlle Lagier, est venue passer les jours gras avec moi. Je le trouve en grand progrès. Maintenant il travaille

sérieusement. Sa *Boule de suif* est un chef-d'œuvre et nullement antipatriotique bien que vous en disiez. – Et il m'a apporté une pièce de vers digne d'être signée par un maître.

Il paraît que notre ami Georges *batifole* aux bals de l'Opéra. Il trouve la vie très bonne (je n'en dirai pas autant), devient épicurien, roquentin.

Lundi dernier j'ai dîné chez la petite sœur où je n'ai pas *déparlé* tout le temps !

Je crois que les Affaires de Commanville vont *enfin* avoir une bonne conclusion.

Les illustrations de *La Vie moderne* sont pitoyables et c'est publié d'une manière stupide ; on coupe ma prose avec des petits bonshommes imbéciles. Je *rage* contre Bergerat. Quant aux deux vues de Croisset, contrairement à votre avis, chère belle, je trouve que dans la première, la maison, loin d'être trop petite, est encore trop grande. – Car n'ayant pas de recul, il a fallu prendre ces vues de l'autre côté de l'eau – et la pauvre maison se trouve écrasée par la colline de Canteleu.

***

Votre Polycarpe est maintenant perdu dans la Phrénologie et les méthodes d'enseignement ! Si bien que je n'ai pas encore commencé mon dernier chapitre. Quand sera-t-il fini ? – Peut-être pas avant quatre grands mois ! – Et il m'en faudra 6 pour le second volume ! – Je traîne un fardeau abominable.

Mille tendresses. Je vous baise les deux mains bien longuement – et puis les deux yeux – et puis… tout ce que vous voudrez – permission qui me ferait le plus grand plaisir et du fond du cœur

votre

GVE.

Houzeau s'est fait couper les cheveux et porte des cravates très basses, avec des cols rabattus. Il ressemble maintenant à un vieux mignon d'Henri III ! (*Sic.*)

À GEORGES CHARPENTIER

Croisset, 13 février 1880.

Voyez, mon cher ami, si vous pouvez faire quelque chose pour ce brave homme.

Je crois qu'il faut l'obliger, puisque son but est de propager la bonne littérature. Votre générosité peut être une réclame.

Et envoyez-moi ***tout de suite*** un exemplaire de ***Nana***. J'attends de l'avoir lu pour me mettre à mon dernier chapitre.

Tout à vous et aux vôtres.

Votre

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset,] vendredi 13 fév[rier 1880].

Non ! ma chère Princesse il n'y a pas ***d'entêtement*** dans mon absence prolongée. La nécessité m'y contraint ! Si vous connaissiez les mystères, ou plutôt les misères de ma vie, vous ne me feriez pas ces tendres reproches. Mais je vois

que tous cela, enfin, va se terminer ! Il apparaît un peu de Bleu dans mon horizon.

Vous me verrez au commencement de mai – pendant un an, au moins, je compte bien ne guère quitter Paris. Donc, je deviendrai un hôte assidu de la rue de Berri et de S[ain]t-Gratien.

Je suis présentement perdu dans la Phrénologie et dans les méthodes d'Éducation. Et je ne lis que les livres relatifs à ces matières. Aussi, j'ignore absolument la question du ***divorce*** de mon ami Dumas et ***Le Divorce*** de mon autre ami le p[ère] Didon. – Ainsi que les ***Mémoires*** Rémusat et les ***Mémoires*** Metternich. Je suis un Fossile, un être préhistorique. Mon existence est celle du grand ours des cavernes.

Le ***Poliphile*** de Popelin m'a intéressé extrêmement. – Dites-lui (à Popelin), je vous prie, que dans quelque temps, quand il fera plus beau, je le sommerai de tenir sa promesse, c'est-à-dire de me faire une visite.

Guy de Maupassant a remis chez vous un volume, où il y a une petite comédie de société – qui vous fera passer, je crois, un quart d'heure agréable.

Ma pauvre Féerie est bien mal publiée. On coupe mes phrases par des illustrations enfantines. Cela me renforce dans ma haine des journaux.

Je vous baise les deux mains longuement, ma chère et bonne Princesse, et suis

votre vieux fidèle et dévoué

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 5 h 1/2 [15 février 1880].

Eh bien, pauvre fille, comment va la santé ? Comment va la Peinture ?

Ce matin en faisant un tour (solitaire, bien entendu) sur la terrasse, et en pensant à toi, une idée m'est venue, dont tu feras ce que tu voudras. Ton modèle Cécile est peu favorable aux flamboiements du pinceau. En somme ce n'est pas un bon sujet de peinture. Comme contraste, si tu prenais ***ton ami*** D[on] J.-M. de Heredia ? hein ? Son refus de poser m'étonnerait. Peut-être même ta proposition le flatterait-elle ? Un portrait ferait valoir l'autre. – En l'habillant (Heredia) rembranesquement ou plutôt à la Vélasquez, il serait superbe.

Tu as encore le temps de t'y mettre.

***

En attendant mes livres d'Éducation qu'on doit m'envoyer de Paris, je me ronge et je remanie mon plan. – Ou plutôt j'ai une venette abominable de mon chapitre. Aussi, dans la peur de m'en dégoûter, je ***m'y mets*** ce soir même !!! À la grâce de Dieu !

Toute ma journée d'hier s'est passée à lire ***Nana*** (de 10 h[eures] du matin à 11 h[eures] et demie du soir sans désemparer). Eh bien, on dira ce qu'on voudra. Les mots orduriers y sont prodigués, le milieu est ignoble, et il y a des choses d'une obscénité sans pareille. Tous ces reproches sont justes. ***Mais*** c'est une œuvre énorme faite par un homme de génie ! Quels caractères ! Quels cris de passion ! Quelle ampleur ! – Et quel ***vrai*** comique ! Nana tourne au

mythe sans cesser d'être une femme et sa mort est ***michelange[le]sque***.

Va-t-on dire des bêtises là-dessus ! mon Dieu ! en va-t-on dire ! C'est du reste ce que demande le bon Zola.

La manière dont ***La Vie moderne*** publie ma pauvre Féerie est de plus en plus pitoyable ! J'ai beau réclamer. Ah bien oui !

***

Mon chapitre exigera bien quatre mois ! car il ***doit*** être le plus long, et n'avoir pas loin de 40 pages ! – Cela me remet au milieu de juin ! – Cependant, si je ne veux pas rompre avec tous les civilisés, il faut que j'aille à Paris cette année ? – Il faut que j'y aille aussi pour mes notes, – et même si je veux paraître en 1881, il faudra que je prenne pendant quelque temps un secrétaire. Je ne m'en tirerai pas autrement.

Et dans tout cela, quand nous verrons-nous ma pauvre Caro ? – Tu viendras ici, quand j'en partirai – et cet automne, peut-être t'y laisserai-je toute seule ? – Comme notre vie est mal arrangée.

Il me tarde beaucoup que cette continuelle incertitude d'un avenir prochain, soit finie. Je sens qu'elle m'use. Or, à ***mon âge***, on a besoin d'être tranquille. Il faut garder toutes ses forces exclusivement pour son travail.

Depuis quinze jours je suis empoigné par l'envie de voir un palmier se détachant sur un ciel bleu – et d'entendre claquer un bec de cigogne au haut d'un minaret… Comme ça me ferait [du] bien au corps et à l'esprit !

Allons ! n'y pensons plus ! Je vais mettre ***moi-même*** cette lettre à la poste, – nettoyer ma table, piquer un chien. Puis, après mon dîner, me mettre à mon chapitre, n'en écrirais-je ce soir que trois lignes.

Deux bons baisers de nourrice, pauvre chat, de ton

PRÉHISTORIQUE.

Mamzelle Julie, très sévère pour moi, trouve que j'ai eu « une bonne vacance » (à cause des deux jours pleins et de l'après-midi passés ici par mon disciple et par Lemaître) et qu'« il est temps que je me remette à travailler ».

Ai-je tort quand je soutiens que le genre humain n'a pas d'indulgence, ni même de justice pour moi ? – C'est toujours l'histoire de la casquette de loutre, que Lapierre trouvait si drôle – quand tout le monde en avait une pareille ! Il y a là un ***mystère psychologique***, que je tâche vainement de comprendre. Il ne m'indigne pas du tout, mais me fait rêver. –

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] dimanche 15 fév[rier 18]80.

Mon cher ami,

Ce n'est pas pour me « livrer à la débauche » – mais pour payer mon marchand de bois que j'attends vos monacos, dont la venue « prochaine » me fut annoncée par votre excellence le 27 janvier dernier.

Les millions doivent pleuvoir chez vous par le ***canal*** de ***Nana*** ? Quel bouquin ! c'est roide ! Et le bon Zola est un homme de génie ; qu'***on*** se le dise !!!

***

Ce soir, je commence enfin mon dernier chapitre et avec une venette abominable ! Quand sera-t-il terminé ? Peut-être au milieu de l'été, seulement ? – Et j'en aurai, encore, pour six mois, avant d'avoir expédié le second volume ! En tout cas, vous me verrez à Paris au mois de mai.

J'attends qu'il y ait des primevères dans mon jardin, et un peu plus de soleil, pour vous convier avec les amis.

Bergerat a dû vous communiquer mon peu d'enthousiasme pour la manière dont ma pauvre Féerie est publiée dans ***La Vie moderne***. Le n° d'hier ne change pas mon opinion ! Ces petits bonshommes sont imbéciles. Et leurs physionomies absolument contraires à l'esprit du texte ! – Deux pages de texte, en tout ! De sorte : qu'un ***seul*** tableau demandera plusieurs numéros ! – Et encore si ce n'était pas coupé par d'autres dessins, n'ayant aucun rapport avec l'œuvre ! Mais il paraît qu'il ***le faut*** ! Ça dépasse le raisonnement ! C'est ***mystique*** ! Je m'incline.

Ô Illustration ! invention moderne faite pour déshonorer toute Littérature !…

***

Et mon disciple Guy poursuivi pour immoralité par ***le tribunal d'Étampes*** !!! Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous savez que le jeune Homme se développe prodigieusement ? ***Boule de suif*** est un bijou ; – et il m'a montré, il y a huit jours, une pièce de vers qu'un maître signerait.

Imprimez *donc* tout de suite son volume, afin qu'il paraisse au printemps. Il crève d'envie d'être publié. Et il a *besoin* de l'être.

Envoyez-moi une *Nana*, de surplus, S.V.P.

Amitiés aux amis

et tout à vous – et aux vôtres.

Je ne vous prie plus de m'envoyer les feuilles qui me concernent parce que je vois que l'effort est au-dessus (ou au-dessous) de votre tempérament. Quel être !

***

À ÉMILE ZOLA

Croisset, dimanche [15 février 1880].

Mon cher Zola,

J'ai passé hier toute la journée jusqu'à 11 h 1/2 du soir à lire *Nana*. – Je n'en ai pas dormi cette nuit, et j'« en demeure stupide ».

Nom de Dieu, quelles couilles vous avez ! quelles boules !

S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare et de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages ! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent ; et la fin, la mort de Nana, est *michelangelesque* !

Un livre énorme, mon bon !

Voici les pages que j’ai *cornées* (dans l’excès de mon enthousiasme, – et à une première lecture) :

33		(82, 87, un peu de longueur ?	
45, 46		ou plutôt de lenteur.)	
51-52	134		
79	141		205. Mignon ! avec ses
105	146		fils ! ineffable de
108	156		Beauté !
126	173		
130	192	(adorable)	
	195	*id.*	

La vision de Mme d’Anglars !

239

256. Mais ce qui précède : la nuit passée dans les rues, est moins personnel. – Il était du reste, le plan donné, impossible de faire autrement. Car il fallait amener le « couchons-nous » – qui est excellent.

Tout ce qui regarde Fontan, parfait.

295.

Tout le ch[apitre] *X*.

377 ! « Viens donc ! viens donc ! »

N.B. 401 « entre Le Havre et Trouville », impossible !Mettez *Honfleur*.

415. Plein de grandeur, épique, sublime !

427. La paternité de tous ces messieurs, adorable.

459. Le suicide de Georges et sa mère arrivant en même temps : ce n’est pas du mélodrame (bien que certainement

on dira que c'en est). – Car l'effet résulte des caractères – et des événements ingénieusement combinés.

483. Très grand, très grand !

489-[4]90. Comme c'est vrai et intense !

500.

504. Rien de plus haut.

XIV. Au-dessus de tout ! – Oui ! nom de Dieu ! sans pareil.

Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible. Que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur », je le crois ! Eh bien ? après ! Merde pour les imbéciles ! – c'est nouveau en tout cas, et crânement fait.

Le mot de Mignon « quel outil » et tout le caractère de Mignon, du reste, me ***ravit***.

Nana tourne au Mythe, sans cesser d'être réelle. Cette création est ***Babylonienne***.

Dixi.

Et là-dessus, je vous embrasse.

Votre vieux.

Dites à Charpentier de m'envoyer ***un exemplaire*** car je ne veux pas prêter le mien.

Il doit être content, le jeune Charpentier ? Voilà un petit succès assez chouette, il me semble ?

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [16 février 1880].

Mon chéri,

Je vais immédiatement écrire la lettre que tu me demandes, mais ça va me prendre toute la journée, et peut-être la soirée. Car avant tout il faut y réfléchir. Je ne crois pas cette idée de ton avocat pratique. Elle pourra grandement fâcher messieurs les juges, qui s'en vengeront sur toi. Prends garde ! Je suis sûr que l'un d'eux s'est piqué des italiques mises au bas des fragments du ***Mur*** et où l'on te souhaitait un procès.

Il faut user de toutes les influences possibles pour étouffer l'affaire. La seule crainte, n'est-ce pas, c'est d'être renvoyé du ministère. En conséquence, pesons sur la Justice d'abord et sur l'Instruction publique ensuite.

1° Va chez Commanville pour qu'il prie M. Simonot de parler de toi à Grévy ou au frère de Mme Pelouze, Wilson. M. S. voudra-t-il faire la démarche ? C'est douteux ; enfin, essayons.

2° Voici une lettre pour Cordier, sénateur. Cordier est très puissant, car il dispose d'un groupe au Sénat.

3° Une autre pour le poète Laurent-Pichat, sénateur, et qui a été poursuivi pour avoir publié la ***Bovary***.

4° Mais avant tout, n… de D… ! va chez d'Osmoy ! Pour ces affaires-là c'est un brave ! Et pousse-le ferme, sans aucun ménagement.

5° Et va chez Bardoux aussi. Du reste, je vais lui écrire quelque chose de ***corsé***.

6° Sous prétexte de reprendre tes vers, va chez Mme Adam et conte-lui ton histoire. Je la crois bonne femme au fond. Et que Pouchet y aille un peu avant toi.

7° Vacquerie m'a toujours dit que *Le Rappel* était à mon service. Je vais le mettre à l'épreuve. Mais encore une fois je ne crois pas qu'il faille maintenant irriter MM. les juges.

8° Va trouver Popelin, homme de jugement, et qu'il demande de ma part à Demaze ce qu'il faudrait faire. Demaze est un conseiller à la Cour, très malin, très puissant et qui peut te donner de bons conseils.

Midi et demi.

Tout en buvant une ***horrificque*** tasse de ***cawoueh*** pour me monter le coco (chose bien inutile, car il est très monté) et en méditant le plan de la lettre publiable, il m'est venu à l'idée de m'adresser à Raoul-Duval, lequel est le meilleur bougre de la terre. De cela j'en suis sûr ; on dira de lui tout ce qu'on voudra, mais c'est un brave. Il connaît tout le monde, est bien vu ***individuellement*** de tous les partis et peut-être pourra-t-il t'indiquer des démarches utiles. Il connaît à fond la magistrature, en ayant fait partie lui-même. Peut-être même est-il très bien avec le ministre de la Justice, à moins qu'il ne soit très mal ? Ça n'y fait rien, va le voir ! et demande-lui des conseils ; il sera flatté. Enfin, si les choses tournent mal, si tu es condamné à Étampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bouzin infernal. Raoul-Duval, dans ce cas-là, serait bon. Mais nous n'en sommes pas encore là. Avec un peu d'adresse on peut tout arrêter.

La lettre pour *Le Gaulois* est difficile, à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire la plus dogmatique possible. Sur ce, je commence mes billets pour tes

protecteurs dont il faut user ; après quoi je me mettrai à ***l'œuvre***. (Tu l'auras, j'espère, demain soir.)

Hier, j'ai écrit à Charpentier pour ton volume.

J'ai peur que ton avocat, pour se donner du relief, ne te fasse faire des bêtises. Maintenant, je vais piquer un chien si c'est possible, et quand j'aurai ***fait ma nuit***… Tranquillise-toi.

À ADÈLE HUSSON

[Croisset,] lundi 16 fév[rier] 1880.

Mon cher jumeau,

1° Embrassez bien le vieux Max de ma part et qu'il vous ***le*** rende. – Et dites-lui que je le plains bien pour ses douleurs néphrétiques ! – Moi aussi, je ne suis pas toujours très vaillant. Depuis deux ans, j'ai terriblement vieilli. Mais le coffre est bon.

Quant à l'Académie, j'ai peur qu'il ne soit la victime d'une ***machination*** comme il est advenu à Taine la première fois qu'il s'est présenté. Et si Max n'a pas fait ***beaucoup*** de visites, il est flambé. – Donc, le voilà condamné à une candidature indéfinie. – Qui veut la fin veut les moyens.

Mais pourquoi avoir donné dans une niaiserie pareille ? Le bel honneur que d'être proclamé l'égal de MM. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Viel-Castel, etc. !

– Ah ! non ! C'est trop de modestie ! si bas que l'on se place.

« Des sollicitations », mais ***tous*** vous sollicitent (par esprit de politesse). Quand le père Sacy vivait je le fuyais,

précisément à cause de cela. Et pour la même raison, je ne vais presque plus chez le père Hugo.

Ah ! s'il y avait attaché à la place d'Académicien une rente de 4 mille francs, je commencerais immédiatement des bassesses pour être admis. L'argent bien, mais l'Honneur ? merci !

Gardez tout cela pour vous, mon Mouton. Car rien n'est de plus mauvais goût que ***de blaguer*** l'Académie. C'est comme la croix d'Honneur. On a l'air d'un envieux – donc il faut se taire.

***

Votre jumeau n'aura pas fini son roman avant le milieu de Juin – après quoi, il n'aura plus que le second volume, l'affaire de 6 mois. Néanmoins, j'irai à Paris vers le commencement de mai. Espérons que vous y serez encore.

Amitiés au Major. Et tout à vous du fond de son vieux cœur, votre vieux

À RAOUL-DUVAL

[Croisset, 16 février 1880.]

Mon cher Duval,

Comme vous êtes ***le meilleur bougre de la terre*** (c'est ainsi que je vous désigne dans toutes les sociétés), je vous prie de me rendre service en aidant de vos conseils (et de vos démarches ?) ***Guy de Maupassant*** qui vous remettra ce petit mot.

Je crois qu'il faut s'arranger de manière à arrêter les poursuites. Il va vous conter son Histoire. – Prodigieuse de stupidité.

Merci d'avance

et tout à vous.

À AUGUSTE VACQUERIE

[Croisset, 16 février 1880.]

Mon cher Vacquerie,

Vous m'avez dit souvent que ***Le Rappel*** était entièrement à mon service. Comme je n'en doute pas, je vous présente un confrère à vous, M. Guy ***de Maupassant***, qui vous contera son histoire. Elle est jolie ! et votre vieux cœur de romantique va, comme le mien, en bondir d'indignation.

Voyez ce qu'il faut faire ! Je vous en laisse juge.

N.B. Il y a des ménagements à garder, vu la position de mon jeune Homme – qui est plein de talent, mais sans rentes.

Merci d'avance

et tout à vous.

Ex imo.

Rappelez-moi au souvenir du Maître ! – pas besoin de dire en quels termes.

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, 19 [16] février 1880.
*[Lettre ouverte, publiée dans « Le Gaulois »
du 21 février 1880.]*

Mon cher bonhomme,

C'est donc vrai ? j'avais cru d'abord ***à une farce*** ! mais non ! Je m'incline.

Eh bien, ils sont jolis à Étampes ! Allons-nous relever ***de tous*** les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises ? Comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit poursuivie, étant reproduite dans un journal de province, auquel peut-être tu n'as pas donné cette permission, et dont tu ignorais sans doute l'existence ? À quoi sommes-nous forcés maintenant ? que faut-il écrire ? comment publier ? dans quelle Béotie vivons-nous !

Prévenu « pour outrage aux mœurs et à la morale publique », deux aimables synonymes, qui font deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième outrage : « et à la morale religieuse », quand j'ai comparu devant la huitième chambre avec ***Madame Bovary***. Procès qui m'a fait une réclame gigantesque, et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte ! Es-tu la victime d'une vengeance personnelle ? Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable. Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule ? Je le crois.

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit ; bien que je défie tous les parquets de m'en démontrer

l'utilité ***pratique*** ; mais pour des vers, pour de la littérature. Non ! c'est trop fort !

***

Ils vont te répondre que ta poésie a des ***tendances*** obscènes ! Avec la théorie des tendances, on peut faire guillotiner un mouton, pour avoir rêvé de la viande. Il faudrait s'entendre définitivement sur cette question de la moralité dans l'État. Ce qui est beau est moral, voilà tout et rien de plus.

La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas. Tu as traité un lieu commun, parfaitement, et tu mérites des éloges au lieu de mériter l'amende et la prison.

« Tout l'esprit d'un auteur, dit La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre. » Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus ? Mais « le sujet », objectera Prudhomme, le sujet, monsieur ! Deux amants. Une lessivière ! le bord de l'eau ! Il fallait prendre le ton badin, traiter cela plus délicatement, plus finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir, à la fin, ***un vénérable ecclésiastique*** ou ***un bon docteur***, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot, votre histoire pousse à « ***la conjonction des sexes*** ». Ah !

D'abord, ça n'y pousse pas ! et quand cela serait, par ce temps de goûts ***anormaux***, il n'est pas mal de prêcher le culte de la femme. Tes pauvres amants ne commettent même pas un adultère ! ils sont libres l'un et l'autre, « sans engagement envers personne ». Tu auras beau te débattre, ***le parti de l'ordre*** trouvera des arguments. Résigne-toi.

Mais dénonce-lui, afin qu'il les supprime, ***tous*** les classiques grecs et romains, sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile. Ensuite, parmi les étrangers, Shakespeare, Goethe, Byron, Cervantès. Chez nous, Rabelais, « d'où découlent les lettres françaises », suivant Chateaubriand, dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste ; et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui) ; le grand Corneille, son ***Théodore*** a pour motif la prostitution ; et le père La Fontaine, et Voltaire, et Jean-Jacques, etc. ; et les contes de fées, de Perrault ! De quoi s'agit-il dans ***Peau d'âne*** ! et où se passe le quatrième acte de ***Le Roi s'amuse*** ? Après quoi, il faudra supprimer les livres d'histoire qui ***souillent l'imagination***.

***

J'en suffoque d'indignation.

Qui va être surpris ? L'ami Bardoux ! Lui, dont l'enthousiasme fut tel à la lecture de ta pièce, qu'il voulut faire ta connaissance et te plaça, peu de temps après, dans son ministère. La justice les traite bien, ses protégés.

Et cet excellent ***Voltaire*** (pas l'homme, le journal) qui, l'autre jour, me plaisantait gentiment sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la littérature ! c'est ***Le Voltaire*** qui se trompe ! et, plus que jamais, je crois à la haine inconsciente du ***style***. Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en vous une force, et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir. Les gouvernements ont beau changer, monarchie, empire ou république, peu importe ! L'***esthétique officielle*** ne change pas ! De par la vertu de leur place, ses agents – administrateurs et magistrats – ont le monopole du goût

(voir les considérants de mon acquittement). Ils savent comment ***on doit*** écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel léger, – et une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout. Vous conversiez avec la muse : on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles ! Tout embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant, par luxure, les pissotières !

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs, et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans faute de prosodie) et les relire, en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide. Il en répétera quelques-uns plusieurs fois, comme le citoyen Pinard : « Le jarret, messieurs, le jarret », etc.

Pendant que ton avocat te fera signe de te contenir – un mot pourrait te perdre – tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable ; alors il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais, encore une fois, ce n'est pas possible. Tu ne seras pas poursuivi, tu ne seras pas condamné. Il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi. Le garde des sceaux va intervenir ! On n'est plus aux beaux jours de M. de Villèle.

Cependant, qui sait ? la terre a des limites ; mais la bêtise humaine est infinie.

Je t'embrasse.

Ton vieux

G. FLAUBERT.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] mercredi, 5 h[eures, 18 février 1880].

Ta lettre reçue ce matin me rassure beaucoup. – Grâce à R[aoul]-Duval le procureur général arrêtera les choses ! et tu ne perdras pas ta place.

J'éprouve le besoin de te foutre des sottises. Car tu donnes dans les ***potins***, mon jeune homme.

Quels sont-ils, ces « canaux autorisés » par lesquels tu ***sais*** que Mme Adam, etc.,

Quelle « confidence » te soutenait que ***Nana*** serait saisi ? comme si on pouvait saisir un volume déjà dispersé à 50 mille exemplaires ! C'est comme l'autre jour quand tu prétendais que La Rochelle serait le directeur de l'Odéon – pas du tout ! C'est La Rounat qui est nommé. Son nom est à l'***Officiel*** depuis avant-hier.

Ah ! attrape –, et d'ores en avant sois plus sceptique, ô mon Fils !

***

Quant à ma Lettre pour ***Le Gaulois***, je crois de plus en plus qu'elle serait inutile. Tenons-nous, tiens-toi dans l'ombre ***maintenant***.

En tout cas, si vous croyez devoir la publier, – recopie-la-moi et renvoie-la-moi, pour que je recale.

Je parie que Charpentier va hésiter à faire paraître ***Les Soirées de Médan*** ?

Pas de réponse à ma 4e réclamation (faite dimanche dernier) pour 700 fr[ancs] qu'il me doit depuis le mois de septembre ! – Charmant ! – Si la publication de ma pauvre Féerie continue de ce train-là, j'ai envie de lui envoyer un huissier pour le sommer de la suspendre.

– J'ai reçu les livres de Hachette ; merci !

***

Mulot (secrétaire de notre comité Bouilhet) est MORT hier. Demain l'enterrement !…

Et la bureaucratie de la chose va me retomber sur les bras et les courses à Rouen ! Ah là ! là ! – ouf !

***

Mais quelle mine font-***ils*** à ton ministère ? Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. – D'ici à la terminaison ***heureuse*** de l'affaire j'attends des lettres de toi, ***tous les jours***, bougre d'obscène ! – Tu me dois bien ça – pour que je sois tranquille dans mon chapitre.

Je t'embrasse. Ton vieux

Use de tous les moyens d'intrigue possibles – et écoute les conseils de ce bon Duval sans imiter, bien entendu, le catholique Barbey d'Aurevilly. Bourreau des crânes – et triple couillon.

À RAOUL-DUVAL

Croisset, mercredi [18 février 1880].

Parbleu ! J'en étais bien sûr ! que vous vous mettriez en quatre pour mon jeune Homme !

Tâchez de le tirer de là – et de ***le calmer*** car il me paraît perdre la boule ? Son idée de publier une lettre de moi dans les feuilles me semble peu sage ? – Qu'en dites-vous ?

Encore une poignée de main ! – Non je vous embrasse, mon cher vieux.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 2 h[eures, 22 février 1880].

Pauvre fille,

Ton mari qui vient de partir pour Pissy t'écrira demain, et me charge de te dire que :

Hier, a eu lieu une longue conférence chez Fauconnet, qui présentera son ***acte*** rédigé mardi soir, à 5 h[eures]. Labarre a été (***en tapinois***) prendre des renseignements sur Ernest, près de Faucon, qui les a donnés « excellents » (***sic***). Jeudi, l'acte probablement sera signé ! – Est-ce bien vrai ? En sortirons-nous, enfin ! Je n'ose le croire, tant nous avons eu de déceptions ! Mais les paroles de Faucon ont produit le meilleur effet.

***

Ma semaine à moi a été bien agitée : 1° par les histoires de mon disciple ! Elles m'ont fait perdre 3 jours ! Lundi dernier je n'ai travaillé pour lui que *14* heures, tant pour écrire des lettres de recommandation que pour composer à la hâte, un morceau informe destiné au ***Gaulois*** (voir le numéro d'hier, samedi). On ne m'a pas donné le temps de le corriger ! – ce qui me vexe infiniment !

De plus, ***Mulot*** (notre secrétaire du comité Bouilhet) est mort mardi. Je l'ai enterré jeudi, par une pluie battante. C'est encore une complication dans cette malheureuse fontaine ! Et les fonctions de Mulot retombent sur moi ! ***naturellement***.

De plus, j'ai eu des épreuves de Bouilhet à corriger ! Mme Régnier me demande une lettre pour La Rounat, devenu directeur de l'Odéon ! etc. Ah ! vraiment ! les éternels Autres commencent à m'embêter ! Je fais toujours tout pour eux – et je ne vois pas qu'ils fassent grand-chose pour moi.

***

Et travailler au milieu de tout ça ! Le moyen ? Et puis, je pense à Labarre, à Faucon, à Laporte ! J'ai la tête ***souillée*** par un tas de choses basses. Le dernier attentat contre le Czar m'inquiète à cause du Moscove ? – Et je m'attriste de ta continuelle anémie, ma pauvre fille. Il me semble que nous ne nous sommes pas vus, depuis XV ans ! – Et quand tu viendras ici, j'en partirai ! Est-ce assez bête ! Mon chapitre ne sera pas fini avant la fin de juin !!! N'importe. J'irai à Paris au commencement de mai. – Et je prendrai quelqu'un pour me relever des textes indiqués d'avance. Autrement ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] ne seraient pas publiables en 1881 !

J'ai pourtant cette semaine écrit ***deux pages*** ! et c'est sublime d'effort, vu l'état de mon ***moi***. Je n'ai plus le beau

calme que tu as admiré il y a un mois ! Peut-être que la semaine prochaine tout ira mieux que jamais ?

Ce n'est pas la peine de me voler ***mon*** papier pour m'écrire sur des formats aussi grotesquement minimes. Ta dernière lettre pas chic ! pas chic !

Je t'embrasse bien fort, pauvre chérie.

VIEUX.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche [22 février 1880].

Ça m'embête ! Mieux écrite la chose eût eu plus de portée, eût produit plus d'effet. Je n'ai plus qu'à me résigner. Mais toutes les fois qu'on a à faire avec la Presse, il faut s'attendre à des sottises. ***Se presser*** étant le seul principe de ces Messieurs.

Tu peux pour te justifier près de Bardoux s'il est vexé (ce que je ne crois pas), lui montrer la copie-Mirbeau, corrigée par moi.

– Pourquoi R[aoul]-Duval s'est-il tant hâté ?

Ce sera bientôt fini ? Espérons-le !

L'histoire de ton œil m'embête. Mais si c'était grave, ce ne serait pas venu si vite.

Avant d'aller à ton bureau ***fais-moi le plaisir*** de passer chez Charpentier et de lui dire que j'attends impatiemment un livre dont il recevra le titre demain matin lundi en même

temps que tu reçois ce billet, et de me l'envoyer ***illico***. Les autres sont moins pressés.

Je t'embrasse.

Ton vieux

Talonne !

Aiguillonne !

Harcèle les amis !

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] dimanche [22 février 1880].

Vous n'imaginez pas dans quelle ***tourmente*** je suis !

1° Le sort de mon neveu et partant le mien qui ***va*** se décider d'ici à huit jours.

2° Le procès de mon disciple Maupassant (voir ***Le Gaulois*** d'hier 21). J'ai écrit une lettre qu'on ne m'a pas donné le temps de corriger et qui est écrite en style de cheval de fiacre. N'importe ! elle est publiée. Et je rougis de mes fautes de français.

3° Mulot, le secrétaire de notre comité Bouilhet, est mort cette semaine et ses fonctions retombent sur moi ***naturellement*** !

Et travailler dans tout cela ! Le moyen ? Mon dernier chapitre me demandera quatre ou cinq mois. Et je ne sais plus quand paraîtra mon roman : je suis ***exaspéré***.

Il me faut un tas de renseignements qui se contredisent et de livres qu'on ne m'envoie pas. Je serais marié, père de famille, commerçant et député, que les ***Autres*** ne m'embêteraient pas davantage !

***

J'ai copié pour Sylvanire trois pièces de vers de Bouilhet qu'elle aurait pu trouver dans ses volumes. – Mais me sachant fort occupé, sans doute, elle ne m'a pas remercié. Voilà une attention délicate.

***

La semaine dernière j'ai passé un jour à rechercher toutes les lettres de George Sand, à moi écrites (174 !), pour les envoyer à son fils qui désire les publier dans la correspondance générale de sa mère.

Quoi encore ? Je corrige le volume des *Poésies complètes* de Bouilhet pour Lemerre.

J'ai lu *Nana*, que je trouve, malgré tout, un beau livre. Canaille, si l'on veut, mais vrai – et fort – très fort. La fin est épique.

La Vie moderne publie la Féerie d'une façon stupide – quels dessins !

Consolez votre mari de ses pertes cruelles.

Et tout à vous *ex imo*.

À PAULINE VIARDOT

[Croisset, 22 février 1880.]

Chère Madame Viardot,

Du moment que Tourgueneff est dans sa patrie, il ne m'écrit plus – et « nous devons », comme vous dites, « reprendre notre correspondance ».

Je suis bien inquiet. J'ai peur que le dernier attentat ne lui attire des désagréments ?

Il devait envoyer de Pétersbourg un renseignement dont mon neveu Commanville a grand besoin. Soyez assez bonne pour le lui rappeler, n'est-ce pas ?

Je vous baise les mains.

Votre fanatique et dévoué

Croisset par Déville, Seine-Inférieure.
(Dimanche.)

AU PRINCE NAPOLÉON

[Croisset, 23 février 1880.]

J'apprends que le prince est malade.

Je désirerais avoir de ses nouvelles.

Et je remercie la personne qui m'en donnera.

Croisset par Déville

S[ei]ne-Inférieure.

***

Lundi 23 fév[rier] 1880.

À MAURICE SAND

[Croisset, 23 février 1880.]

Parbleu oui, il ***faut*** venir ici.

Prévenez-moi 24 heures d'avance. Comme vous ne pouvez faire ce voyage (retour compris) dans une seule journée, je vous attends pour coucher dans une quinzaine, n'est-ce pas ?

Votre vieux

CRUCHARD
vous embrasse ainsi que les vôtres.

***

Lundi.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit de mercredi [25-26 février 1880].

Mon bon,

1° Voici un bouquin qui rentre absolument dans mon sujet. Il ***me le faut***, et promptement :

Félix Voisin, ***Applications de la physiologie du cerveau à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale***, Paris, 1830.

Si on le trouve dans le magasin de la librairie, dis à Charpentier de me le procurer coûte que coûte – et de me l'envoyer par la poste. (Il va sans dire que je préfère l'emprunter ! s'il est possible.)

2° Ne pas oublier de m'envoyer chez Pilon avec le paquet de Spencer les nouveaux documents sur Schopenhauer, l'engueulade à Challemel-Lacour, etc.

***

Je suis gêné de plus en plus par « mon fils, j'ai fait ma nuit » et par le jeune ***Fellateur*** de nos amis.

Je t'embrasse. Ton

VIEUX.

Je demande ***2 Nana***.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] jeudi 26 fév[rier 1880].

Merci pour le livre sur la Pédagogie, mon cher ami. Mais j'attends toujours ***autre chose*** !?

***

Excusez-moi près de M. Aicard. Je suis ***accablé*** de lectures et de travail. Et si je veux que mon bouquin paraisse en 1881, je ne dois pas employer trois minutes à autre chose.

Je lirai ses vers plus tard. – Mais les forces humaines ont des limites ! Mes yeux n'en peuvent plus !

***

Tous les dimanches *La Vie moderne* me donne un accès de rage ! (*sic*). On ne peut rien imaginer de plus inepte que ces illustrations. Consultez là-dessus la voix publique.

Je n'en demandais pas, mon Dieu ! Un dessin (= le décor, seulement) pour chaque tableau suffisait.

Cette parodie du texte m'exaspère !

Aucune de ces stupidités ne pourra entrer dans le volume ! – De toutes [les] avanies qui sont tombées sur *Le Château des cœurs*, cette dernière n'est pas la moindre. Et je regrette bougrement d'avoir, pour une fois, failli à mes *principes*.

Avec lesquels, j'ai l'honneur d'être, mon bon, votre

À MAXIME DU CAMP

Croisset, 27 février 1880.

D'abord, je trouve gentil de m'avoir annoncé tout de suite ta nomination, et je t'en remercie.

Ensuite, pourquoi veux-tu que je sois *irrité* ? Du moment que ça te fait plaisir, ça m'en fait, mais je m'étonne, je m'épate, j'en demeure stupide, je me demande : dans quel but ? pourquoi ?

Te souviens-tu d'une charge faite autrefois, à Croisset, entre toi, moi et Bouilhet ? C'était notre réception mutuelle à

l'Académie française !… Ce qui m'amène à des « réflexions curieuses », comme dirait Joseph.

Que le Mouton embrasse de ma part le nouvel académicien.

Ton VIEUX.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset, 28 février 1880.]

J'ai reçu la boîte de raisins hier soir, ma chère belle – et je vous en remercie la bouche pleine. Une douceur de plus envoyée à ce pauvre Polycarpe ! Êtes-vous assez gentille !

Eh bien, pour votre récompense, je vais vous apprendre quelque chose qui vous fera plaisir. Les affaires de Commanville, ce soir peut-être, seront définitivement terminées ! Son acte sera signé au plus tard lundi ou mardi. – Je vous expliquerai tout quand nous nous verrons. – Enfin, je ne vais donc plus entendre parler d'argent ! Et y songer ! Et nous allons tous les trois sortir de la gêne et des angoisses qui m'étranglent depuis quatre ans ! J'ai avalé non des coupes, mais des tonneaux d'amertume ! – Comment n'en suis-je pas crevé ? Voilà ce qui m'étonne. Mais j'ai des inquiétudes sur la santé de ma nièce, Caro. Cette tension de la volonté contre le sort l'a bien fatiguée.

Vous connaissez l'histoire de Guy. Il paraît que ma lettre dans ***Le Gaulois*** lui a servi ? Tant mieux. Savez-vous qu'elle a eu du succès à Rouen ! Ô Prodige !

Depuis avant-hier, j'ai des re-embêtements pour la fontaine Bouilhet. Tout était décidé et on allait se mettre à

l'œuvre. Pas du tout ! Le Conseil municipal ajourne la continuation des travaux.

Reçu ce matin une lettre du bon Georges m'annonçant qu'il va vous voir là-bas ! Que n'y suis-je ?

Mille tendresses, ma bonne et chère amie.

Votre POLYCARPE,
qui vous baise sur le bec, franchement et longuement.

***

Samedi.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] samedi [28 février 1880].

Ma pauvre fille,

La 1re page de ta lettre (reçue avant-hier) m'a fait grand plaisir, bien qu'elle décelât une souffrance : l'insupportation du Bourgeois ! J'ai reconnu mon sang ! Comme je comprends ça ! La Bêtise humaine me suffoque de plus en plus ! ce qui est imbécile – car autant vaut s'indigner contre la pluie !

À propos de bêtise, tu sais toutes les phases de l'histoire de Guy ! Mon épître dans *Le Gaulois* lui a beaucoup servi. L'as-tu lue ? Je la trouve fort incorrecte – et l'avoir ainsi publiée, est la plus grande marque de dévouement que je puisse donner à quelqu'un. Je n'ai pas dit « l'Art avant tout » mais « l'ami avant tout ».

J'approuve ton idée de faire venir « quelques amateurs » dans ton atelier pour leur soumettre ton œuvre. Présente-toi à ***La Vie moderne***. Ça ne peut pas nuire. J'ai adressé à son rédacteur et à son éditeur des admonestations qui manquaient de tendresse. – Jamais je ne leur pardonnerai leurs petits bonshommes – dont je reçois des plaintes de partout. Quels imbéciles !

N'oublie pas Banville (10, rue de l'Éperon). Il sera sensible à ta politesse et c'est un brave Homme.

Ton pauvre mari n'en peut plus ! Mais il y met une patience héroïque. (Labarre est d'un méticuleux ineffable !) Il croit que ***tout*** sera fini lundi ou mardi. Quel soupir de soulagement, ma pauvre chérie ! Allons-nous, enfin, vivre sans le souci permanent de l'Argent ?

***

Tu as raison pour ton projet de voyage ici. Ton préhistorique ne t'attend pas avant 6 semaines (la dernière quinzaine d'avril).

B[ouvard] et [Pécuchet] ne vont pas mal. J'entrevois de grands horizons dans ce X^e chapitre.

Visite de Nion il y a trois jours.

Félicitations et applaudissements des Rouennais pour ma lettre à Guy. ***Le Petit Rouennais*** l'a reproduite.

Reçu ce matin une lettre de Bardoux – toute en sucre – et hier une boîte de raisins, envoyée par Mme Brainne.

Par moments, il m'ennuie de toi démesurément, et je sens le besoin de te pétrir, et de bécoter ta mine.

NOUNOU.

La nomination de Du Camp à l'Académie me plonge dans une rêverie sans bornes et augmente mon Dégoût de la Capitale. Mes ***Principes*** n'en sont que renforcés. Et je me répète cette maxime qui est ***de moi*** :

« Les honneurs déshonorent,
Le titre dégrade,
La Fonction abrutit. »

Labiche et Du Camp, – quels auteurs !!! Après tout, ils valent mieux que beaucoup de leurs collègues.

Commentaire : impossible de pousser plus loin l'orgueil.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 28 février 1880.]

Je suis bien content que tu sois tiré d'affaire. Bardoux m'a écrit ce matin pour m'en faire part. Lettre charmante pleine de sucre.

Mais quel idiot que ce Charpentier ! C'est aujourd'hui que devrait paraître ton volume ! Il ne m'a pas encore payé les 700 fr[ancs] qu'il me doit depuis le mois de septembre ! Et après *IV* réclamations ! Je ne te recommande nullement le secret. Au contraire ! car il n'est digne d'aucune pitié, vu la façon dont il échigne, dont il souille ma pauvre Féerie ! Tâche que son petit entourage l'engueule là-dessus, ça me fera plaisir ! Oh ! la prédominance des Arts inférieurs !…

***

Ton œil m'embête et je voudrais bien en avoir le cœur net. Savoir le fond, la cause.

Commanville en aura fini d'ici deux ou trois jours. L'horizon s'éclaircit.

Et d'ici à peu nous sortirons de l'abominable gêne et des inquiétudes qui m'étranglent depuis quatre ans.

J'embrasse mon chéri.

Son vieux

Samedi.

À LÉONIE BRAINNE

[Croisset,] mi-Carême [4 mars 1880].

Je ne savais pas que ce fût si grave l'affection de Guy ! Votre lettre que je reçois à la minute et qui m'apprend l'opinion d'Abadie me bouleverse ! – Encore une angoisse de plus ! Si Georges est près de vous (ou même s'il n'y est pas), priez-le instamment de m'éclairer là-dessus.

Je me méfie du ***cœur*** de mon disciple – mais devenir aveugle !…

Vos lettres sont des caresses, ma chère amie. Je vous bécote comme une nourrice.

Quand revenez-vous à Paris ? Voilà notre amie engagée par le grand artiste nommé Koning ! (une syllabe de trop).

Est-ce que vous manqueriez à tous vos devoirs en ne venant pas à Rouen pour la Saint-Polycarpe ?

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] mi-Carême [jeudi 4 mars 1880].

Un mot, cher ami, pour me tirer d'incertitude.

Hier, je vous ai envoyé un reçu pour un tirage de ***Salammbô***. Il y a erreur. Ce doit être pour ***L'Éducation sentimentale*** ? Je m'embrouille. À moins que ce ne soit vous ?

Car ***L'Éducation*** est mon dernier livre tiré chez vous.

Votre

Que de fois je répète ce mot ***tirer*** ! Ne pas croire que ce soit l'effet d'une préoccupation vénérienne. –

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset, jeudi de la mi-Carême [4 mars 1880].

Mon Chéri,

Charpentier me paraît en état de démence. Il est maladroit de n'avoir pas déjà publié ton volume ! Dès le jour de la présentation, l'imprimeur aurait dû s'y mettre.

Je ne sais comment exprimer la rage hebdomadaire que m'inspire ma pauvre Féerie ! Je redoute le dimanche. J'ai eu beau m'en plaindre à plusieurs reprises, zut !

J'ai reçu tous les envois de bouquins et je suis en plein dans mon chapitre, qui sera le plus long de tous et le plus complexe. Quand l'aurai-je fini ? Problème !

La nomination de Du Camp à l'Académie m'a fait rêver ! Que les hommes sont drôles !

Ah ! n… de D… ! J'oubliais ***notre marbre***. Il serait temps de l'obtenir. La mort de Mulot nous a causé encore de nouveaux embarras et un conseiller municipal a failli nous rejeter à plusieurs mois pour l'exécution du monument. Tâche de m'avoir le cadeau tout de suite.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] jeudi 4 mars [1880].

Mon vieux chéri,

Du moment que vous êtes en Russie, comme vous ne me donnez plus de vos nouvelles, la correspondance reprend entre moi et Mme Viardot.

Une lettre d'elle me dit que vous avez une sciatique, que vous êtes triste, que vous vous embêtez, etc., et elle m'engage à vous écrire pour vous distraire. Que ne puis-je, mon pauvre vieux, vous envoyer toutes les fleurs du monde – et de la Vie.

Que vous apprendre ? La nomination de Du Camp à l'Académie française ! Vous la connaissez, bien sûr ? – Elle me donne le vertige… Pourquoi « briguer cet honneur » ? Comme les hommes sont farces !

J'ai commencé mon dernier chapitre – et j'en suis à la page 7e. Il en aura quarante. Quand l'aurai-je fini ? Dieu le sait. – Quoi qu'il en soit, je compte passer à Paris les mois de mai et de juin – puis, j'y retournerai dès septembre, pour n'en bouger de longtemps. Alors on se verra !… ?

J'ai lu ***Nana*** en volume, d'un seul trait. Et je vous trouve un peu dur pour cette œuvre ? Il y a des choses bien fortes, des cris de passion superbes – et deux ou trois caractères (celui de Mignon entre autres) qui m'ont ravi.

Le jeune Maupassant a failli avoir un procès de presse. Je dis failli, car on a arrêté les poursuites à peine commencées. À ce propos, j'ai publié une lettre dans ***Le Gaulois*** (le dernier samedi de janvier). Je n'ai pas même eu le temps de relire mon morceau ! Aussi est-il assez mal torché. Jamais je n'ai fait une concession pareille mais le pauvre petit bougre m'apitoyait. Je vous dirai entre nous (tout à fait ***entre nous***) que la santé de mon disciple m'inquiète. Il a un ***cœur*** qui lui jouera subitement quelque mauvais tour. Je le crains.

Pensez-vous à l'affaire de Commanville, une consultation près d'un avocat, relative aux bois du prince Sollooub (ce ne doit pas être l'orthographe ? n'importe).

Votre amitié apprendra avec joie qu'il y a maintenant du bleu dans mon horizon pécuniaire. Commanville remonte une scierie à Rouen – il a trouvé les fonds. Le contrat doit être signé, peut-être, ce soir ? Cela fait, Comm[anville] part immédiatement pour Odessa.

Ma nièce seule à Paris se hâte de finir un portrait pour l'Exposition. Vous savez qu'elle n'est pas du tout contente de vous. Et je suis sûr qu'elle en dira du mal, ce soir, chez Mme Viardot.

Quoi encore ? un tas de petits livres que des jeunes m'envoient et qui ne valent pas la peine d'être nommés. ***La conscience*** me force à les lire, et ça me fait perdre du temps – ce dont j'enrage ! J'ai déjà tant de choses à lire pour ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***]. Maintenant, je suis perdu dans les

systèmes d'Éducation. – Y compris les moyens de prévenir l'Onanisme ! Grande question ! Plus je vais, plus je trouve farce l'importance que l'on donne aux organes uro-génitaux. Il serait temps d'en rire, non pas des organes – mais de ceux qui veulent coller dessus toute la moralité humaine.

Aujourd'hui le temps est splendide, les arbustes bourgeonnent et les violettes percent sous le gazon. Vous pouvez vous figurer votre ami dans son cadre. Le vôtre est pour moi brumeux et incertain…

Revenez donc parmi nous. Et écrivez-moi le plus longuement possible.

Du fond du cœur et à pleins bras

votre vieux

Croisset, par Déville (S[ei]ne-Inférieure).

À ERNEST CHESNEAU

Croisset, 4 mars 1880.

[Spirituelle lettre où Flaubert félicite son correspondant d'avoir publié un ouvrage plein de faits et d'idées, sans être tombé dans le potin. Son portrait de Préault, entre autres, lui semble parfait.] En ma qualité de vieille ganache romantique, moi aussi je crie comme ceux de 1827 : « Vive l'art pour l'art. »

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 5 h[eures, 7 mars ? 1880].

J'ai oublié quelque chose ! te demander la phrase que j'attends sur : la difficulté qu'il y a : ***à*** vouloir dessiner les objets trop proches de nous, – autour de nos pieds. Il me faut la ***raison***.

Je t'avais demandé ça dans la lettre que tu as dû recevoir hier. – Et ce matin j'ai été estonné de n'avoir pas de lettre de mon Caro.

Je te rebécote.

VIEUX.

Quel beau temps ! J'ai fait après déjeuner un long tour dans les jardins, en contemplant la Nature. La terrasse sera verte dans huit jours. Il y a beaucoup de violettes – les primevères se montrent.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] lundi, 2 h[eures, 8 mars 1880].

Ma chère fille,

Comme je suis content, ou plutôt heureux de la lettre que j'ai reçue ce matin ! Je voudrais être à Paris, pour m'en réjouir avec vous ! C'est donc fini ! Quel soulagement. ***N.B.*** Néanmoins, pour me tranquilliser tout à fait, je m'attends à recevoir un mot ***jeudi matin*** me disant : « Daliphard a signé. »

Sois sûre, pauvre Loulou, que ta santé va se ressentir en bien de ce changement de fortune. Dans les premiers temps ce ne sera peut-être pas encore ***magnifique*** ? Mais enfin il y aura un flux métallique, qui nous fera sortir de la gêne, – et l'avenir est bon ! – Hosanna ! – Nous avons eu tant de renfoncements successifs que j'ai peine à y croire…

Parlons, parlons de… l'***Art***.

Bien que ton mari te traite de banquiste j'approuve ton idée de convier des amateurs à venir dans ton atelier. ***Ça les flattera***, et peut-être paieront-ils cette attention par de petits coups d'épaule.

N'oublie pas d'inviter A. Darcel (vu ***Le Journal de Rouen***). Écris aussi un petit mot à E. de Goncourt, (53, boul[evard] Montmorency), il est très répandu dans ce monde-là. Veux-tu que je prie P. Burty, de ta part. Si tu tiens à des articles, il faut t'y prendre d'avance.

***

Je suis enchanté de ce que t'a dit Bonnat. Oui ! tu « arriveras » si tu fais ce qu'il faut pour cela, c'est-à-dire : cracher ***a priori*** sur le succès. Et ne travailler ***que*** pour toi. Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au Beau. La morale n'étant qu'une partie de l'Esthétique. – Mais sa condition foncière. – ***Dixi***.

Et cet été, il faut que Madame ***pioche les accessoires***, apprenne à faire le linge, le velours, etc. On doit savoir ***tout*** exécuter, être rompue à tous les exercices. La vraie Force est l'exagération de la Souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbanque.

Comme je prêche ! C'est peut-être la faute de ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***], car je suis perdu dans la Pédagogie. Ça ne va pas vite. Ça va même très lentement. Mais je ***sens*** mon chapitre. J'ai peur qu'il ne soit bien rébarbatif ? – Comment amuser avec des questions de méthode ! – Quant à la portée philosophique desdites pages, je n'en doute pas.

***

Mercredi prochain, probablement, j'irai à Rouen pour voir Sauvageot et commander ***officiellement*** le buste. – Car toutes les difficultés sont levées, depuis hier !

De samedi en huit, j'aurai, je crois, Pouchet et Pennetier à déjeuner, avec l'ineffable Houzeau qui hier, m'a donné de tes nouvelles. Il doit te ***re***voir mercredi. Ce n'est plus de l'amour mais de la Phrénésie !

***

Les primevères commencent à pousser ! Avant-hier, j'ai fait une promenade ***hygiénique*** ! Suzanne me cueille de petits bouquets de violettes, qui embaument mon cabinet.

Adieu, pauvre chérie, deux forts bécots de

NOUNOU.

J'ai reçu une ***charmante*** lettre de ma vieille amie Laure pour me remercier de ce que j'ai fait à l'endroit de Guy.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche, 4 h[eures, 14 mars 1880].

Mon pauvre chat,

Ta dernière lettre ***m'a été au cœur***. Car, malgré toi, elle débordait de joie et d'espérance. Voilà donc du Bleu dans notre horizon ! Ma chère Caro, mon Loulou ! quand bien même l'Établissement ne donnerait pas des résultats magnifiques, il nous tire de la gêne, – et de l'inquiétude, qui est pire encore. J'aurais maintenant bien du plaisir à t'embrasser ! Ce ne sera pas avant un grand mois, sans doute ? – Nous en recauserons, tout à l'heure.

Voyons ! j'ai bien des choses à te dire :

1° Ton jardinier a écrit à Ernest pour des arbres de Pissy. Que faut-il faire ?

2° Dans 8 ou 10 jours, le vin ordinaire manquera. Faut-il en reprendre chez Vinet ? Ton mari avait dit qu'il y penserait. Mais il a eu, probablement, d'autres chiens à fouetter !

3° Je suppose qu'Ernest t'enverra un télégramme dès qu'il sera à Odessa. Par conséquent j'attends de ses nouvelles vendredi. – N'oublie pas.

4° De la peinture :

Pour que je prie Burty de passer à ton atelier, il faudrait que je ***susse*** l'adresse dudit atelier, et les heures où l'Artiste reçoit.

5° Comment s'est passé le dîner chez Heredia ? Détails S.V.P.

6° Tu m'as « mis la puce à l'oreille » en m'écrivant que Du Camp s'était montré grossier. Je désire savoir comment ? Ça m'intrigue, et me trouble. Depuis qu'il est académicien, sa cervelle légère doit en avoir tourné. Homme étrange, dont il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal à dire.

Jeudi, en même temps que Daliphard signait, moi, j'en ***finissais*** avec la fontaine Bouilhet. Il y a donc une conclusion à tout ! Cette affaire-là n'a duré que dix ans ! Maintenant je n'ai plus à m'en mêler sauf pour les inscriptions – et les travaux vont commencer. Ils seront achevés, prétend Sauvageot, vers le mois d'octobre.

B[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] me donnent un mal de chien ! En quatre semaines dix pages ! Hier soir, j'étais si fatigué que je me suis couché à 11 heures. Aussi ai-je fait une bonne nuit, chose qui ne m'était advenue depuis longtemps.

***

Maintenant parlons un peu de ***notre*** ou plutôt de ***mon*** logement. Eh bien, madame, voici mon désir :

Je demande à être débarrassé de mon ennemi : ***le piano***, et d'un autre ennemi qui me donne des coups au front, l'***inepte suspension*** dans la salle à manger. Elle est fort incommode quand on a quelque chose à faire sur la table. Or comme cet été j'aurai besoin de cette table pour mon copiste, retire cette mécanique, et replace ma modeste suspension que j'avais boulevard du Temple.

Débarrasse-moi aussi… de ***tout le reste***, ce sera plus simple ! la machine à coudre, les plâtres, ta ***belle*** bibliothèque vitrée, ton bahut ! J'étais si gêné par tout cela la dernière fois, que mes habits restaient sur des chaises. – Enfin, mets cet excédent de mobilier chez Bedel jusqu'à un nouvel emménagement. Mais arrange-toi pour que je sois un peu chez moi, et libre dans mes entournures. Puisque cet appartement ne doit plus vous servir, ***vuide-le*** ! Note que j'en aurai besoin en mai et en juin et que j'y reviendrai probablement dès septembre.

Je me propose de faire de ta chambre un boudoir. Le canapé-lit (en perse), que je mettrai dedans te servira à toi ou à Ernest, cet été, en cas de besoin (il encombre la salle à manger, on risque de casser les fenêtres). N'enlève, bien entendu, ni le tapis, ni les rideaux. – Je ***tolère*** la grande armoire à linge dans ma chambre, à cause du contenu qui est difficile à emporter. Là se bornent mes concessions. – N'oublie pas de faire réparer mon Bouddha. Les appliques et le petit lustre, ainsi que la glace de Venise, ne me gênent pas dans mon cabinet.

Quant à ta chambre (= mon futur boudoir), je sais bien qu'il te serait plus commode d'y mettre le piano. Si tu ne sais où loger le piano, c'est une raison de plus pour ôter de cette pièce ton lit royal – qui ne te servira pas cet été – et alors, je subirai le piano sans trop de grognements. – Mais je t'en prie, Loulou, fais-moi la place nette.

Tu t'occuperas de tout cela, quand ton tableau sera reçu. Puis tu viendras visiter Vieux. – Et tu retourneras avec moi à Paris, au commencement de mai.

Autrement nous ne pourrions nous voir ! Puisque je serai dans la Capitale à cette époque. Suzanne nous servira tous les deux pendant le temps qu'il te faudra pour l'Exposition. – À moins que tu ne préfères t'y trouver seule ? Dans ce cas, je retarderais mon retour de quelques jours. Mais je ne veux plus y être aussi embêté par un encombrement de meubles inutiles ! Voilà.

Le portrait que tu fais de toi (chose que j'ignorais) ayant des plumes, tu dois ressembler à l'Altière Vasthi ! Je me le destine.

Adieu, pauvre fille – je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

Réponds à toutes mes questions – et écris-moi longuement comme la dernière fois, c'est bien gentil.

Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du livre de ***Tolstoï***, et de ***Nana*** – Aujourd'hui dans ***La Vie moderne***, dessins moins bêtes.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche 14 [mars 1880].

La conduite du clown nommé Charpentier (car tu sais qu'il se déguise en ***clown***) ne m'étonne nullement. Qu'y faire ?

À présent, il ne répond jamais à mes lettres ! Et il m'est impossible d'avoir ***mon compte*** ! Je déplore que ton volume de vers ne soit pas encore paru ! Que devient celui des ***Soirées de Médan***, il me tarde de relire ***Boule de suif***.

Maintenant causons de ***Désirs***. Eh bien, mon jeune homme, ladite pièce ne me plaît pas du tout. Elle indique une facilité déplorable.

un de mes chers désirs. Un désir qui est cher !

avoir des ailes. Parbleu ! le souhait est commun.

Les deux vers suivants sont bons. Mais au 4e, les ***oiseaux surpris*** ne sont pas surpris puisque tu es à les poursuivre à moins que surpris ne veuille dire étonnés ?

Je voudrais, je voudrais. Avec une pareille tournure on peut aller indéfiniment tant qu'on a de l'encre ! Et la Composition ? où est-elle ?

« ainsi qu'un grand flambeau » l'image me semble comique. – Outre qu'un flambeau ne laisse pas de flamme, puisqu'il la porte.

« des fronts en cheveux noirs aux fronts en cheveux roux ». Charmant, mais rappelle trop le vers de Mainard :

« *Sous tes cheveux châtains et sous tes cheveux gris.* »

« *Oui* – je voudrais » ? Pourquoi *oui* ? Chic racinien.

Les quatre « je voudrais au matin

… clair de lune » excellent ?

L'affolante bataille atroce !

En somme, je t'engage à supprimer cette pièce. Elle n'est pas à la taille des autres.

Là-dessus, ton vieux t'embrasse.

GVE FLAUBERT
sévère mais juste.

J'ai reçu une lettre exquise de ta chère maman.

Ton œil te fait-il souffrir ? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand-chose.

***

Mes bonshommes me foutent un mal de chien ! Je n'avance pas vite. Dix pages en un mois !

***

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] nuit de lundi [15-16 mars 1880].

Je voudrais bien ne pas mécontenter mon Loulou – ni moi non plus.

Donc voici ce qu'il faut faire : garde ta chambre telle qu'elle est. ***Mais*** débarrasse moi du piano (c'est convenu), de la suspension de la salle à manger, de la machine à coudre, du bahut et du canapé de perse. Tout au moins du bahut. Tu mettras le canapé de perse dans l'antichambre. Arrange-toi aussi pour que le corridor soit net. Enfin, ***ne conserve*** que ce qui t'est vraiment utile pour dormir et t'habiller. – Reprends le buste dans ta chambre. (Ou laisse-le sur le haut de la bibliothèque.)

Quant à ton voyage à Croisset, il me semble chérie, que tu ferais bien de venir seulement après être quitte de tes œuvres picturales – ce serait plus prudent.

J'avais projeté d'avoir à déjeuner le jour de Pasques : Zola, Concourt, Daudet et Charpentier, qui s'attendent à cette invitation depuis longtemps. Jules Lemaître doit d'ailleurs venir ce dimanche de Pasques. Il me l'a promis, lors de sa dernière visite, le mercredi des Cendres. Il faut que je m'exécute. Et j'aurais aujourd'hui écrit à ces ***Mossieux*** sans ta lettre de ce matin.

En conséquence je te propose de venir un peu après, à la fin de l'autre semaine – vers le 5 ou 6 avril ? – Ernest ne peut être revenu à Paris avant le 20 ? Prévenue de son

arrivée, tu y retourneras, et pourvu que ***ma*** chambre soit libre dans les premiers jours de mai je n'en demande pas plus. Vieux sera même content de passer encore quelques jours ***avec toi*** là-bas. Tu me piloteras dans l'exposition. Mais en même temps que Suzanne arrivera avec moi, il faudra que ***la Personne*** déguerpisse, – est-ce convenu ?

– Réponse quant au vin, et autres questions (sauf celles relatives au logement, affaire vuidée, n'est-ce pas ?).

VIEUX t'embrasse bien fort.

J'espère bien que ton mari est maintenant en route ?

On m'a apporté aujourd'hui (pour lui) un billet à ordre de 200 fr[ancs]. J'ai dit qu'on l'adresse à Paris ! –

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 1 h[eure, 16 mars 1880].

Comme ce matin, il a fait du brouillard, ma lettre écrite cette nuit est encore dans la boîte.

Celle-ci est pour te dire de demander à Ernest (en cas qu'il ne soit pas encore parti) ce qu'il faut que je fasse avec son monsieur qui vient réclamer 200 fr[ancs] !

Ce matin, pour la seconde fois depuis hier, il m'a encore relancé – bien que je lui eusse fait dire par Suzanne d'envoyer le papier à Paris ! – Ça commence à m'embêter, ce genre d'écriture déposé sur ma table me faisant exactement l'effet d'un plat de merde qu'on me servirait – et plus je vais, plus mon dégoût augmente. –

Tu ne m'as pas dit si tu avais été chez la bonne Princesse ? tâche de la rencontrer.

Adieu, pauvre chat. Mille bécots de

VIEUX.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset, 18 mars 1880.]

Monsieur,

Bien que votre existence depuis six mois ne soit qu'une continuité de crimes, et que vous mettiez le comble à vos infamies en vous travestissant en clown, pour vous livrer à des danses impures chez des personnes qui ne le sont pas moins ; en dépit de votre conduite capable de ***faire rougir toutes les bases*** de la société ; malgré les obscénités dont vous couvrez la surface de la terre, et nonobstant les illustrations de ***La Vie moderne***, je vous préviens que : par considération pour votre famille, eu égard à votre femme, à vos pauvres petits enfants, et à Mme votre mère, me disant d'ailleurs qu'après tout ce n'est pas votre faute si le tempérament vous emporte, et convaincu que ma société ne peut vous faire que du bien tant sous le rapport des exemples que sous celui des préceptes T. S.V.P.

Vous êtes convié avec MM. Alph. Daudet, Edmond de Goncourt et Émile Zola à venir le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques prochain ou prochaine, faire un petit balthazar champêtre,

chez votre

Jeudi 18 mars.

À EDMOND DE GONCOURT

[Croisset, 18 mars 1880.]

Mon cher ami,

J'écris en même temps à Zola, Charpentier et Daudet pour les inviter, ***enfin*** ! à venir ici, le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques – comme il vous plaira.

Arrangez-vous avec eux – et faites en sorte que cette « petite fête de famille » ne soit pas ratée. Ce qui me chagrinerait extrêmement. Réponse, n'est-ce pas, ***bonne*** et rapide.

Vous savez que je peux vous coucher.

D'ici là, mon vieux, je vous embrasse.

Votre autre vieux

18 mars, Croisset, par Déville (S[ei]ne-Inférieure).

À ÉMILE ZOLA

Croisset, par Déville, 18 mars [18]80.

Mon cher Zola,

Concertez-vous avec Goncourt, Alp. Daudet et Charpentier à cette fin : de venir déjeuner ou dîner (***ad libitum***) chez votre ami le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques.

J'ai quatre lits à vous offrir.

Voilà !… et ne manquez pas, nom de Dieu !

Donc je vous attends – avec impatience.

N.B. La mort ne serait point une excuse.

En vous ***espérant***, je vous embrasse.

Votre vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 4 h[eures, 18 mars 1880].

Je viens d'inviter mes ***collègues*** à venir ici soit le samedi, le dimanche, ou le lundi de Pasques – et à la fin de cette semaine de Pasques, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'espère bien avoir la visite plus longue et autrement douce de ma pauvre fille. – Tant pis pour les quelques jours d'atelier que tu perdras !

Ton mari ne peut guère revenir avant la fin d'avril ? (Comme je le plains de voir sans cesse retarder son départ ! Ils sont à étrangler, ces bonshommes.) Tu iras le retrouver – ***puis*** tu m'attendras à Paris, et nous y resterons ensemble quelques jours, tous les deux, n'est-ce pas chérie ?

Quant aux arrangements de meubles tout est convenu ! – Mais il me semble que l'antichambre va être bien

dégarnie ? – Où s'asseoir ? Le banc de chêne m'était commode.

Le monsieur qui réclamait 200 fr[ancs] était le même qui a apporté le billet à ordre pour le 15. (J'ignore son nom, ayant à peine lu le billet.) Le même billet m'a été représenté le lendemain puis dans l'après-midi est arrivé le papier timbré, tout cela, je crois, est la même histoire. Ce que je sais c'est que j'ai eu trois colères, dont la dernière n'était pas mince. ***L'horreur*** des affaires d'argent est devenue chez moi de la ***Folie***. (Je parle très sérieusement.) Et ce n'était pas tout ! Ce même jour-là (après le papier timbré) est advenue une lettre de M. Dieusy jeune me réclamant ***700 fr***[***ancs***] que je ne lui devais pas, du tout ! Une heure après, entrée de Philippe m'expliquant le mystère. Son patron perd la boule, tourne au gâtisme et Philippe s'est fâché avec lui. Il cherche une position et me paraît fort inquiet de son sort. C'est l'artiste Louis Delamarre qui est cause de la rupture.

Il me tarde de savoir l'effet produit par tes œuvres, sur les personnes qui à l'heure présente sont dans ton atelier. As-tu invité Popelin ?

Je suis content de ce que [tu] me dis de la Princesse. On s'y attache, plus on la connaît. Sans doute que tu ne lui as pas dit le revirement des Affaires. Il me semble que je dois lui annoncer cette bonne nouvelle ? Merci des détails que tu me donnes. J'aime à tout savoir.

J'ai commandé aujourd'hui un fût de 50 bouteilles chez Vinet. Raymond remet les pavés dans la salle de bains et AUX LIEUX !!!

Ce matin, j'ai envoyé ce qui s'appelle faire foutre, un juif allemand qui me proposait de la toile de Hollande à très bon marché. Tu n'imagines pas sa tête de coquin. Il servait

d'interprète à une Dame ! et la marchandise était sur le quai dans une brouette ! – Tableau.

B[*ouvard*] *et P*[*écuchet*] n'avance pas vite ! Mais le peu qu'il y a de fait est roide. J'ai passé trois jours cette semaine dans la Botanique – sans le secours de personne, ce qui n'était pas facile.

Écris-moi toujours de bonnes lettres comme les dernières, c'est-à-dire longues !

NOUNOU t'embrasse bien fort.

Ton malheureux mari, est-il parti, enfin ? Quel soulagement pour lui quand il montera en wagon !

J'espère que ta prochaine m'affirmera la chose.

Amène ici *Désirée*. Elle soulagera Suzanne et trois semaines de séjour valent les frais de voyage.

Tu auras cet été un très joli jardin. – Avant 15 jours les lilas seront fleuris. Le temps est splendide.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, *9 h*[*eures*],
car Monsieur ne dort plus, ou presque plus !
[23 mars 1880].

Mon pauvre chat,

Je songe avec joie qu'à la fin de la semaine prochaine, tu seras ici *enfin*, et que nous nous livrerons, sans compter les bons baisers, à quelques conversations philosophiques !

Je viens de recevoir ton mot d'hier m'annonçant l'arrivée d'Ernest. Pourquoi donc ne voulait-on pas lui donner son traité ? Tout maintenant va bien, c'est le principal.

Mes invités ne se rendront à mon festival que lundi probablement. Ils ont du mal à s'entendre sur leur départ. J'aurai une réponse nette vendredi. – Suzanne écure et récure, à force ! Jamais elle n'a plus travaillé ! Ton jardinier m'a l'air dans les mêmes dispositions. Quant à ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] leur lenteur me désespère ! Quel livre ! Je suis à sec de tournures, de mots et d'effets ! L'idée seule de la terminaison du bouquin me soutient. Mais il y a des jours où j'en pleure de fatigue (***sic***) – puis je me relève et trois minutes après, je retombe comme un vieux cheval fourbu.

Non seulement Houzeau ne m'a donné aucun détail sur la visite d'amateurs à ton atelier, mais il m'a paru stupide, pas moyen d'en tirer un mot ! De sorte que je ne sais pas du tout ce que signifient ces mots de ton avant-dernière lettre, appliqués à la P[rince]sse : « … très sans façon, légèrement trop peut-être » (style, déplorable d'ailleurs). C'est comme pour le dialogue avec Du Camp. Cette manière d'écrire vous fait bombiciner dans le vide, inutilement.

Non, ton adorateur Houzeau n'est pas fort ! Et a peu brillé au déjeuner scientifique de dimanche. Croirais-tu que sur trois savants qu'il y avait là, moi, homme de lettres – j'étais le seul qui eût lu Hippocrate !

***

Garde le bahut si ça t'est plus commode. Pourvu qu'il y ait de quoi s'asseoir dans l'antichambre c'est tout ce que je demande. – Je ne vois pas arriver avec plaisir le moment de quitter Croisset, mon rêve étant maintenant la tranquillité.

Adieu, pauvre fille,

NOUNOU te bécote.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] nuit de mercredi [24-25 mars 1880].

Mon cher bonhomme,

Je ne sais pas encore quel jour viendront ici Goncourt, Zola, A. Daudet et Charpentier pour y déjeuner ou y dîner et y coucher peut-être. Ce soir même ils doivent prendre leur décision – que je saurai vendredi matin. Ce sera, je crois, lundi que je les recevrai.

Si donc ton œil te le permet, transporte ta personne chez un desdits cocos, informe-toi de leur départ, et arrive avec eux.

En admettant que tous passent à Croisset la nuit de lundi, comme je n'ai que quatre lits à offrir, tu prendras celui de la femme de chambre maintenant absente avec la permission de te polluer dedans cochon !

Commentaire : Il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction, de te faire examiner par ***mon*** médecin Fortin, simple officier de santé que je considère comme très fort.

Autre observation : si tu n'as pas le sol pour faire le voyage, j'ai un double louis superbe à ton service. Un refus ***par délicatesse*** serait de la canaillerie à mon endroit.

Dernière guitare : Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de M. Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, ***rara avis***, auquel il faut donner une cage plus vaste que Le Havre.

Peut-être viendra-t-il lundi à Croisset ?

Et comme mon intention est de vous soûler tous, j'ai invité Fortin pour « prodiguer ses soins » aux malades.

Le Festival manquera de splendeur si je n'ai pas mon bardache.

Ton VIEUX.

J'ai reçu ce matin une incompréhensible lettre de 4 pages signée Harry Alis ! Il paraît que je l'ai blessé ! en quoi ? en tout cas, je viens de lui demander pardon. Vivent les JEUNES !!!!!

À ÉMILE ZOLA

[Croisset,] vendredi [26 mars 1880].

Mon cher ami,

Un mot de Mme Charpentier m'apprend que vous serez à Croisset ***tous*** dimanche vers 4 h[eures]. – Très bien ! ***Parfait*** ! Vous y dînerez, coucherez et déjeunerez. ***Very well*** !

Je vous attends avec une légitime impatience, comme bien vous pensez.

Vous trouverez à la gare des fiacres qui vous mèneront ici directement.

À bientôt donc ! – Et d'ici là, je vous embrasse.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 27 mars 1880.]

Mon pauvre chat,

J'attends au milieu de la semaine prochaine une lettre de toi, me disant le jour et l'heure de ton arrivée. Car jamais, je crois, je n'ai eu envie de te voir, comme à présent. Nous allons passer ensemble quelques bons jours !

Tu ne me dis pas si tu as reçu, depuis le télégramme d'Ernest, une lettre de lui ? – Ci-inclus le fragment recopié d'une épître du Moscove. Envoie-le à ton mari. Ça lui fera plaisir.

Mon disciple, qui m'est arrivé tantôt, me dit que tu as oublié les jurés du gouvernement – à la tête desquels est d'Osmoy. Il en connaît plusieurs et te recommandera. Demain, je verrai si mes convives en connaissent ?

Je peux écrire, ***moi-même***, à Paul Baudry. (Mais comment lui désigner ton œuvre ?) Ton ami Heredia est très intime avec Jules Breton, qu'il m'a amené un jour en visite. Quant à Jules Lefebvre et aux autres adresse-toi à Popelin, qui ne demandera pas mieux que de t'obliger. Ou ce qui est plus simple, va (sous prétexte de lui demander ses commissions pour moi) chez la bonne Princesse et dis-lui qu'elle te donne un coup d'épaule. Son mouvement oratoire dans ton atelier rentre dans ses habitudes. Il ne faut pas plus faire attention à ce qu'elle dit qu'aux propos d'un enfant de 6 ans. – Je m'étonne, seulement, qu'elle n'ait pas traité le p[ère] Didon de mouchard et de voleur. Qualifications qui lui

sont usuelles. Je lui ai vu déchirer des gens, qu'elle recevait ensuite parfaitement bien. Tous les Bonaparte sont ainsi. Ils ont des accès de lyrisme, sans cause.

***

Hier, bonne visite de Sabatier que j'ai trouvé *très* intelligent, charmant. Nous n'avons causé *que* de choses élevées. Il est plus fort que Houzeau. Croirais-tu que depuis huit jours, je n'ai pu faire comprendre même à G. Pouchet ce que je désire comme botanique ! F. Baudry, j'en suis sûr d'avance, m'enverra ce qu'il me faut. Ainsi, pour un passage de 6 lignes, j'ai lu 3 volumes, conféré pendant deux heures, et écrit 3 lettres. Vainement ! Quelles drôles de cervelles que celles des savants, pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une idée principale !!! – Tout cela, faute d'habitude littéraire et *philosophique*. J'en suis stupéfait ! Je t'assure que ce cas est drôle. Je te l'expliquerai.

Le bon Sabatier viendra déjeuner jeudi.

***

Mais parlons de ma réception de demain, qui sera *Gigantesque* ! Tous mes confrères acceptent ! Non seulement ils dîneront mais ils coucheront. Et leur joie de cette petite vacance est telle que les femmes en sont scandalisées. J'ai aussi invité Fortin « à qui je dois bien ça ! », selon Mamzelle Julie.

J'ai pris, pour aider Suzanne, Clémence, et le père Alphonse pour servir. Le repas, j'espère, sera bon. « Et la plus franche cordialité ne cessera de régner. »

***

Reçu les 500 fr[ancs] de Laporte, avec une lettre ***pitoyable***. Elle fait partie du dossier, – et nous déciderons ensemble, quelle doit être ma conduite.

Tous ces jours-ci, j'ai eu mal à l'œil gauche. Je me bassine à l'eau très chaude, ce qui me fait du bien.

***

Fortin, à ma prière, a tantôt pendant plus d'une heure examiné mon disciple. On m'avait dit sur sa maladie tant de bêtises et d'incompatibilités que ça me tourmentait. (Je ne sais pas son opinion.) Ce qu'il y a de sûr, c'est que Guy souffre ***beaucoup***. Il s'est couché, ce soir dès 9 heures. Il a probablement la même névrose que sa mère ?

À propos de névrose, voilà deux fois que j'oublie de te dire ceci. Potain (le médecin de Guy) a guéri Mme Lapierre de ses migraines. Celle-ci m'avait chargé de te l'apprendre, et Pouchet, *idem*, dimanche dernier, en t'engageant fortement à aller chez lui.

Adieu, pauvre fille ; deux bécots retentissants de ta

NOUNOU.

À FRÉDÉRIC BAUDRY

Croisset par Déville (S[ei]ne-Inférieure),
lundi de Pasques [29 mars 1880].

Mon cher ami,

Il faut que vous me rendiez le service suivant.

Voici un texte de moi que je vous prie de compléter et de rectifier !

Un mot d'explication préalable est nécessaire. Il s'agit de botanique. N'ayant pas d'autres livres sur ce sujet, j'ai pris la ***Botanique*** de J.-J. Rousseau, ce qui rentre bien dans le caractère de mes bonshommes.

Pécuchet, pour mieux ***inculquer*** cette science à deux enfants qu'il élève, écrit ***un axiome*** – qui tout de suite se trouve démenti par les faits.

N.B. c'est au commencement du printemps, et j'ai besoin de plantes très connues. –

Si l'axiome est mauvais changez-le. Mais je crois qu'il peut aller ?

C'est dans Rousseau que j'ai vu « la plupart des liliacées manquent de calices » (calice pris dans le sens ancien = l'enveloppe verte). Ce ***la plupart*** m'a fait penser qu'on trouvait des liliacées en ayant un ? –

Mais on m'affirme que ce n'est pas vrai, que tou[te]s les liliacées en sont privé[e]s. (Il me faut donc une autre famille !)

Tout l'effet du passage consiste dans la fin ; il me faut l'exception particulière d'une exception générale. Si je n'ai pas cela autant supprimer tout le passage sur la Botanique.

J'ai exposé mon cas aux professeurs Pennetier et Georges Pouchet que j'avais sous la main, ils n'y ont ***rien compris*** ! Ils n'ont pu se mettre à mon point de vue ! Et le bon Pouchet m'a écrit, hier, une lettre de 4 pages qui m'abîme les yeux, vu son infâme écriture, et qui m'embrouille la cervelle, par son défaut de méthode.

Je me résume. – Il me faut 1° un axiome aussi général que possible 2° trois plantes qui le démentent et 3° une plante contredisant l'exception de l'exception.

On doit trouver cela, nom de Dieu ! Et je compte sur vous, pour me tirer de ce pétrin.

Vous déchirerez la page ci-contre, et me la renverrez avec votre commentaire.

En vous remerciant, et ***bénissant*** d'avance, mon cher ami, je suis votre

Est-ce que la nomination de Du Camp ne vous fait pas rêver…

Moi, j'en demeure stupide.

Vous me verrez au commencement de mai.

« Il écrivit cet axiome sur le tableau : toutes les plantes ont des feuilles, un calice et une corolle enfermant un ovaire, ou péricarpe qui contient la graine.

« Puis, il ordonna à ses élèves d'aller dans la campagne, lui cueillir les premières venues.

« Victor en rapporta… (ici, très courte description d'une plante n'ayant pas de péricarpe) et Victorine une touffe de gazon : un X (ici le nom de la plante rapportée par Victor) et des graminées ! Il y chercha vainement un péricarpe.

« Bouvard qui se méfiait de son savoir, fouilla toute la bibliothèque, et trouva dans le *Redouté des dames* (= un atlas de planches coloriées, quelconque) une rose épanouie.

L'ovaire n'était pas situé dans la corolle mais au-dessous des pétales.

« "c'est une exception", dit Pécuchet.

« Il y avait dans leur jardin des tubéreuses en fleurs : toutes sans calices !

« "Une étourderie ! la plupart des liliacées en manquent."

« Puis on trouve X qui, bien que liliacée, a un calice, de sorte qu'ils disent : "Allons, bon ! si les exceptions elles-mêmes ne sont pas vraies, à qui se fier !…" »

Note.

Un bourgeois, ignorant la Botanique, pose l'axiome suivant pour l'Instruction de deux enfants :

« Toutes les plantes ont des feuilles, un calice et une corolle enfermant l'ovaire ou péricarpe qui contient la graine. »

L'axiome doit être démenti par trois faits.

1° Les enfants apportent à leur professeur

<table>
<tr><td>— une touffe de gazons des graminées
— et X . . . . ?</td><td>}</td><td>où il n'y a pas de péricarpe</td></tr>
</table>

<table>
<tr><td>2° Une rose.</td><td>{</td><td>Ici l'ovaire n'est pas dans la corolle
mais au-dessous des pétales.</td></tr>
</table>

3° Je demande une plante n'ayant pas de *calice* comme la jacinthe, les anémones.

J.-J. Rousseau dans sa ***Botanique***, dit que « la plupart des liliacées en manquent ». Ce mot « la plupart » m'avait donné à croire que certaines liliacées en manquent. Mais on m'affirme que tou[te]s en manquent.

Je ne tiens pas aux liliacées. Donc, cherchez une autre famille n'ayant pas de calice, ***mais*** où cependant, on trouve, par exception, une plante en ayant un.

Pour arriver à ce double effet : L'axiome posé est démenti par X qui n'ont pas de corolle.

Eh bien ce n'est pas vrai ? X qui sont de cette famille – en ont un.

De sorte que non seulement la règle est démolie, mais encore l'exception à la règle.

***

Il me faut des plantes vulgaires. On est à la fin d'avril, en Basse-Normandie.

***

À EUGÈNE NOËL

[Croisset, 29 mars 1880.]

Mon cher Noël,

Notre ami Pouchet sachant que j'ai besoin d'***une férocité d'enfant commise sur un chat*** me dit que vous avez une histoire de chat – sublime !

Comprenez-vous ce qu'il veut dire ? Pouvez-vous m'envoyer cette histoire ?

Si elle est trop longue à écrire, donnez-moi un rendez-vous. Et je me précipiterai, vers la Bibliothèque, afin de l'ouïr.

Merci d'avance

et tout à vous.

Lundi de Pasques.

Croisset près Rouen (Seine-Inférieure).

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mardi, 10 h[eures] du matin,
[30 mars] 1880.

Mon Loulou,

Comprends-tu quelque chose à l'autographe ci-joint ? – Encore des menaces ! je commence à m'y faire. Et comme je défie qui que ce soit de me saisir « tant mobilièrement qu'immobilièrement » je reste tranquille.

J'ignorais absolument que j'eusse emprunté 50 mille fr[ancs]. – Qui est ce M. Legendre ?

– Bref, à qui faut-il recourir ? Est-ce à l'avoué de Rouen, ou à celui de Paris ?

La lettre de M. Mesnil m'est renvoyée de la rue Murillo !

Fais ce que tu jugeras convenable – car tu dois avoir des instructions.

As-tu des nouvelles d'Ernest ?

Je n'ai que le temps de t'embrasser – à cause de la poste.

VIEUX,
qui t'attend impatiemment.

Laisse dans mon cabinet les appliques, la glace – au besoin le lustre mais les candélabres me gênent beaucoup sur la cheminée.

La réception s'est ***admirablement*** passée !

À LOUISE LEPIC

[Croisset,] dimanche [mars-avril 1880].

Quel ***morceau*** que la lettre de votre curé ! On le voit, le bonhomme, avec ses engelures – touchant détail ! et, comme lui, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude.

Je peux la garder, hein ? Elle me servira plus tard. Quant aux ***Locutions*** demandées, je m'arrangerai de ce que m'a envoyé votre chère maman.

Ce sera au mois de mai qu'on me reverra à Paris, – pas avant – je veux finir mon affreux bouquin.

Votre billet était gentil comme un cœur, comme vous, c'est tout dire.

À pleins bras, chère amie et du fond du cœur, je suis vôtre.

P.-S. – Je vous ferai observer que je ne vous parle pas de la ***Question du divorce***. V'là une scie !

À LÉONIE BRAINNE ?

[Croisset, mars ou avril 1880.]

Ma chère amie,

Je crois que j'ai commis hier la plus inconcevable étourderie en écrivant « à qui ***appartien***NENT » au lieu de « à qui appartient ». Soyez assez calligraphe pour faire du second ***n*** un ***t*** et passez sur les trois dernières lettres une vigoureuse barre.

Où avais-je la tête ? où l'avais-je ? c'était sans doute la faute du papier ?

Ne pas oublier ma botanique et mon chat.

L'après-midi de dimanche m'a été bien agréable.

Votre vieux

GUSTAVE FLAUBERT
vous embrasse.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] 1er avril [1880],
jour du ***Poisson***, 6 h[eures] du soir.

Chérie,

2 chemises de nuit.

3 chemises de jour.

34 paires de bas. Je dis bien : 34 paires de bas !!!

1 paire de bas de soie noire.

***

Vieilles chemises de Dieppe.

***

Voilà le linge que tu as dans ton armoire.

***

J'ai donné cent fr[ancs] à Léopold.

Non seulement je reçois du papier timbré pour mon compte, mais encore pour les autres, pour les domestiques ! Je ne sais qui a mis arrêt sur les appointements de ton malheureux jardinier à l'occasion de sommes qu'il ne doit pas, paraît-il. Je ne vois dans tout cela qu'une persécution du ***Sort*** à mon endroit ! Rien au monde ne m'étant plus intolérable ! Il faudrait être dans ma peau pour le savoir. Toutes les fois qu'on me parle d'argent, j'ai la sensation esthétique de quelqu'un qu'on plongerait dans les Latrines ! –

Ce n'est pas 400 francs que j'ai, sur la prière de ton mari, avancés à Suzanne, mais 500 ! – De plus je lui ai ***donné***,

en dehors de la dépense de la maison et pour ne pas embrouiller les comptes, 100 francs devant payer intégralement la réception de dimanche.

Ton mari m'a juré ses grands dieux qu'au milieu d'avril, il me rendrait ces 500 fr[ancs] ! (Note que cet hiver j'ai payé 300 fr[ancs] de bois et 300 fr[ancs] de vin fin à Philippe.) – Si je t'en livre encore 500 (– ce qui se fera du reste) et qu'il soit impossible de me rendre et ceux-là, et les autres, comment vivrai-je cet été, à Paris ?

Il faudra le 15 de ce mois trouver de quoi payer le terme ! ***Nonobstant*** comme je suis « un homme d'ordre » bien qu'on dise, j'ai de quoi suffire, ***maintenant***, à tout. Donc ne t'inquiète pas, pauvre chat. Mais il FAUDRA prendre des habitudes un peu plus régulières. – Car, en ces matières, je suis à bout de force nerveuse. La journée de mardi a été lugubrement gâchée par la lettre de M. Mesnil.

***

Laisse à Paris le Shakespeare de Lemerre et les *Vies modernes*, apporte le reste.

Compliments de ton admission, pauvre fille !

***

Sabatier sort d'ici où il a déjeuné et passé tout l'après-midi, à entendre ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]** – qui lui tape sur la cervelle. J'y avance bien lentement, étant éreinté, jusqu'aux moelles. Il est temps que ça finisse.

À dimanche, à 4 heures ! Comme nous allons bavarder !

Je t'embrasse bien fort, en attendant.

Ton VIEUX.

À EUGÈNE GUILLAUME

[Croisset, première quinzaine d'avril 1880.]

Cher Monsieur Guillaume,

Vous devez avoir reçu une caisse contenant des portraits photographiés de Bouilhet ?

Galli, leur propriétaire, y tient extrêmement. J'ai beau lui assurer qu'il n'a pas à s'en inquiéter, il désire savoir si vous les avez reçus ?

Je compte vous voir vers le milieu du mois prochain. D'ici là, recevez je vous prie une cordiale poignée de main de votre tout dévoué

Croisset par Déville. Seine-Inférieure.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] dimanche soir, 4 avril 1880.

Lundi dernier, j'ai envoyé à « cet excellent monsieur Baudry » une lettre où je lui présentais mon ***cas Botanique***. Depuis lors, pas de réponse ! – Pourquoi ?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez ledit sieur pour que j'en aie le cœur net. – S'il ne peut (ou ne veut ?) me fournir le renseignement en question, demande-lui ***ma note***, c'était la seconde page de ma lettre (il n'y a qu'à la détacher de la première) et montre-la à n'importe quel botaniste. Enfin tâche de m'avoir ***ça***. En

mettant ***bien entendu*** les initiales ***B*** et ***P*** à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple ? Mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte ! – et je me dépite de rester en plan.

Je t'embrasse, ton vieux

Mme Commanville est ici, depuis hier au soir.

À GABRIEL FAURÉ

[Croisset, 7 avril 1880.]

[Flaubert interroge Gabriel Fauré sur l'importance du personnage d'Aper. Est-il indispensable ? Flaubert paraît inquiet. Le rôle d'Aper lui paraît peu clair :] il ne sert qu'à la préparation d'un sentiment. La musique veut les situations claires et des paroles chantées ne sont pas faites pour donner des explications. ***[Néanmoins, il fait confiance à Gallet qu'il estime mieux à même que lui de résoudre cette question.]***

À JULES LEMAÎTRE.

[Croisset,] 7 avril [1880].

[…] Je serai ***dans la nouvelle Athènes*** vers le 10 mai. Venez donc me voir 240, rue du Faubourg-Saint-Honoré. […] Si vous acceptez un poste en Afrique, détermination que je vous engage à prendre, arrangez-vous pour vous arrêter ici en passant. […]

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] mercredi 7 avril [1880].

Mon bon cher vieux,

Je me réjouis en songeant que dans un mois environ, je vous reverrai ! Toutes les inquiétudes que vous aviez sont disparues, Dieu merci ! et bientôt on pourra deviser longuement.

Le dimanche de Pasques, les oreilles v[ous] ont-elles corné ? On a porté chez moi un toast à Tourgueneff, en regrettant sa présence. Ont choqué leur verre de champagne à votre santé : 1° votre serviteur, puis : Zola, Charpentier, A. Daudet, Goncourt, mon médecin Fortin et « cette petite canaille de Maupassant », comme dit Lagier. – À propos de Maupassant, son état n'est pas si grave que je le craignais ; il n'a aucune affection organique mais le jeune homme est archi-goutteux, ultra-rhumatisant et totalement névropathe. – Après avoir dîné ici, ces messieurs y ont couché – et sont repartis le lendemain, après avoir déjeuné. Il m'a fallu de l'entêtement pour ne pas leur lire quelque chose de ***B*[*ouvard*] *et P*[*écuchet*]**.

Pradier, quand il travaillait aux Invalides en 1848, avait coutume de répéter : « Le tombeau de l'Empereur deviendra le mien », tant il était fatigué de sa besogne. Moi, je puis dire : « Il est temps que la fin de mon livre arrive, sinon ce sera la mienne. » Franchement, j'en suis tanné, fourbu ! Ça tourne au pensum ! Et j'en ai encore pour trois mois ! – Sans compter le second volume, qui m'en demandera six ! J'ai peur, en somme, que l'effet ne réponde trop peu à l'effort ? Et je me sens si épuisé que le dénouement pourrait bien être anémique et raté !

– Du reste, je n'y comprends plus goutte. Et j'ai les membres moulus, avec des crampes d'estomac, car je ne dors presque plus. – Mais assez de gémissements !

Voici mes projets d'existence : j'espère être à Paris vers le 10 mai, y rester jusqu'à la fin de juin, passer à Croisset deux mois à faire des Morceaux pour mon second volume, puis revenir à Paris en septembre, et n'en bouger de longtemps.

Commanville doit être aujourd'hui à Trieste. Il est content de son voyage en Russie.

Ma nièce, dont les deux portraits sont reçus à l'Exposition, vous envoie ses amitiés.

Les journaux ont roulé dans la boue notre ami Du Camp, le nouvel académicien.

La Vie moderne continue à me déshonorer par les illustrations du ***Château des cœurs***. Ma pauvre Féerie n'a pas de chance ! Mais aussi, pourquoi avoir écouté les conseils des ***Autres***, pourquoi avoir fait des concessions !

Je ne lis aucun des livres qu'on m'envoie, par conséquent ne puis vous donner aucune nouvelle littéraire.

Ma plus grande indignation porte maintenant sur les Botanistes. Impossible de leur faire comprendre une question, que je trouve très claire ! Vous verrez cela vous-même. Et vous serez stupéfait du peu de ***jugement*** qu'il y a dans ces cervelles !

Tâchez de trouver quelques minutes pour m'écrire. Vous serez bien gentil. – Ne reculez pas votre retour parmi nous.

Je vous embrasse à pleins bras mon cher vieux.

Votre

À FRÉDÉRIC BAUDRY

[Croisset,] 8 avril [1880].

Patriarche,

Réponse à votre objection : je ne commettrai pas « une foule d'erreurs » puisque je consulte les gens spéciaux. Mais les gens spéciaux et vous tout le premier ne comprennent goutte à mes intentions.

Vous me reprochez les ***liliacées***. Mais je ne tiens pas aux liliacées et j'y tiens si peu, que je vous demande autre chose. Bref, comme je suis sûr d'être dans ***le Vrai*** littérairement parlant, nous reviendrons là-dessus, de vive voix, ce qui est plus simple et je crois qu'en trois minutes vous me direz les noms qu'il me faut.

Je ne « m'engage » nullement « dans la Botanique que je ne sais pas ». Soyez sans crainte.

J'ai été trois ans avant de trouver ***en nature*** le Paysage qu'il me fallait. J'ai fini par le découvrir. Et pour mon présent livre, je n'aurai lu que 15 cents à deux mille volumes (***sic***). Cela devrait vous rassurer sur ma moralité. Soyez indulgent aux petits, ô Patron !

Et attendez-vous, vers le 10 du mois prochain, à être relancé par

votre

Il me semble que nous en aurons à dégoiser !

À GUY DE MAUPASSANT

Croisset [8 ? avril 1880].

Mon cher Ami,

J'ai reçu la lettre de Baudry, qui ne répond à ***aucune*** de mes questions. (J'en suis à me demander si je suis fou.) Mais en revanche, il me donne des conseils sur l'art d'écrire : « Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique, que vous ne savez pas ? Vous vous exposez à une foule d'erreurs qui n'en seront pas moins drôles pour être involontaires. Il n'y a de bon comique dans cet ordre d'idées que celui qui est prémédité ; celui que l'auteur a fait malgré lui est tout de même comique, mais autrement ! » etc.

Savoure la finesse de ces railleries. Est-ce assez attique ?

Et il me reproche de ranger les tubéreuses dans les liliacées, quand je me suis exténué à lui dire que Jean-Jacques Rousseau les classe ainsi ; et il m'apprend que dans « les roses, l'ovaire est caché au-dessous des pétales », ce qui est ***la phrase même de la lettre que je lui envoie***.

J'ai répondu que je lui demandais pardon, tout en réclamant un peu d'indulgence. N'importe ! Me croire ***a priori*** incapable de donner un renseignement fourni par d'autres, et 2° me juger assez charlatan pour faire rire à mes dépens, c'est vif. Creuse le fait, il me paraît gros de psychologie et j'en reviens à mon dada : « la haine de la littérature ». Vous avez lu 1 500 volumes pour en écrire ***un***. Ça n'y fait rien ! Du moment que vous savez écrire, vous

n'êtes pas sérieux et vos amis vous traitent comme un gamin. Je ne cache pas que je la trouve « mauvaise ».

J'en viendrai à bout ***tout seul*** ! dussé-je passer dix ans là-dessus, car j'en suis enragé. Mais tâche par tes relations professorales de me dénicher un botaniste ; ça m'épargnerait bien du temps.

Je t'embrasse.

Ton VIEUX,
dans un état d'exaspération impossible à décrire.

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset, 15 avril 1880.]

Mon brave Popelin,

Êtes-vous homme à accomplir maintenant votre promesse ? ***id est*** : à venir tailler une bavette dans ma solitude ? Vous savez tout le plaisir que vous me ferez. Donc, je vous attends.

Et d'ici là, je vous embrasse.

Votre vieux

Mettez-moi aux pieds de la Princesse.

15 avril, jeudi.

Je ne serai pas à Paris avant le 10 du mois prochain.

À IVAN TOURGUENEFF

[Croisset,] 15 avril [1880].

Mon vieux chéri,

N.B Commanville vous prie de lui envoyer le nom et l'adresse de votre avocat, afin qu'il puisse, sous votre recommandation, se mettre en rapport avec lui.

Il (Commanville) est revenu de Russie, samedi dernier, enchanté des affaires qu'il a faites là-bas. Sa scierie marchera avant deux mois.

Quant à moi, mon bon, je suis ***exténué*** de fatigue, ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] m'embêtent ! et il est temps que ça finisse. Sinon, je finirai moi-même.

Mon intention est d'être à Paris vers le 8 ou le 10 mai, probablement de dimanche prochain en trois semaines. – Mon 1er volume ne sera pas terminé avant la fin de juin – après quoi, j'en aurai encore pour 6 mois !

Quand vous reverrai-je ? Au milieu de mai n'est ce pas ? – Qu'il me tarde de vous embrasser ! Votre vieux

Vous avez dû recevoir une lettre de moi, il y a une quinzaine ?

À JULIETTE ADAM

[Croisset, 16 avril 1880.]

Mon cher confrère,

Il m'est impossible de lire le nom de votre secrétaire, qui me demande l'adresse de ***Guy de Maupassant***. C'est : rue de Clauzel, 17.

Je profite de l'occasion d'abord pour vous serrer la dextre, bien cordialement 2° pour vous baiser les deux mains.

Votre très affectionné

Vous recevrez ma visite avant un mois – et comme mon abominable bouquin se termine nous aurons à causer sérieusement.

16 avril. Croisset par Déville (Seine-Inférieure).

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] vendredi soir, 16 avril [1880].

Mon chéri,

Je viens d'envoyer ton adresse à Mme Adam, car je ne peux lire le nom de son secrétaire. Voici le billet. Donc transporte-toi à ***La Nouvelle Revue***.

2° As-tu été chez la princesse Mathilde ?

3° Dis à Charpentier de m'envoyer 2 exemplaires des ***Soirées de Médan,*** un pour prêter, et un pour donner. Sans compter le mien, que je compte recevoir demain.

***

4° Ci-inclus la note sur la Botanique. Je t'assure que je donnerais 500 fr[ancs] pour que ton naturaliste me contentât, afin de pouvoir embêter cet excellent M. Baudry. Tout se réduit à me dire deux noms propres, puisque sur ***3 exception***s j'en ai déjà trouvé ***deux***. Il me semble qu'il est impossible d'être plus clair que je ne le suis ? –

Depuis ton départ ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] m'ont causé un long accès de désespoir. C'est passé, et maintenant, je vois la fin.

Je serai à Paris probablement de dimanche prochain en trois semaines. – Mme Commanville y est depuis hier.

Je te bécote.

Ton vieux

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche soir [18 avril 1880].

Mon Loulou,

Tu dois avoir reçu deux conférences de Renan ? – Et ce matin, avec la dernière, j'ai expédié à ton mari : encore une assignation d'huissier !!! Si c'est une gageure pour me faire crever de rage, elle est près d'être gagnée. Inutile d'en parler davantage, n'est-ce pas ?…

***

Je ne demande aucune explication. Mais au nom du Ciel, qu'on me foute la paix ! Qu'on me la foute, et que cette persécution finisse !

***

Autres nouvelles (plus gaies).

Mon ami A. Nion est revenu, sur un deuxième billet de moi, me donner des explications, sur les justices de paix.

Le sénateur Cordier m'avait invité à déjeuner pour aujourd'hui. Je me suis donc transporté à Rouen. – Réception très cordiale, charmante. Il m'a reparlé de l'affaire d'Ernest et me paraît se méfier ***extrêmement*** de son « protecteur ».

Sur le port, vue, coupe, élévation et perspective de Gustave Roquigny. – Échange de salut, digne.

Vu l'absence de fiacres et la plénitude des tramways, ***retour à pied*** ! jusqu'au bas de la côte de Déville. Soif, ennui et maronnage de M. G. Fl. – pionçage de 4 à 6 h[eures].

***

Ce matin, j'ai reçu d'un compositeur anglais, M. Lee, la demande de faire la musique du ***Château des cœurs*** pour le théâtre du Strand. J'ai répondu (en vrai Normand) que je lui dirais oui ou non d'ici à quelque temps. La Pauvre Féerie serait-elle enfin jouée ? Verrais-je le ***Pot-au-feu*** sur les planches ?

***

La Revue des Deux Mondes, dernièrement (à ce que m'a dit Cordier), dans un article sur l'Hystérie, m'a vanté comme ***médecin*** et a cité en preuve ***Salammbô***.

***

Zola, Céard, Huysmans, Hennique, Alexis et mon disciple m'ont envoyé les ***Soirées de Médan***, avec une dédicace collective très aimable. Je suppose que Guy t'en aura envoyé un exemplaire (à moins qu'il n'en possède pas). J'ai relu ***Boule de suif,*** que je persiste à considérer comme un chef-d'œuvre. Et le jugement de mon amie Mme Brainne (à qui j'en veux pour cela) est celui d'une oie. Elle s'est coulée dans mon estime par cette critique, ***la Littérature*** étant la base de tout.

Je n'écrirai pas à Bergerat, parce que je suis en froid avec lui (à propos de la publication du ***Château des cœurs***) et que je ***tiens*** à le bafouer, dans son bureau, en public. Donc, je ne veux, d'ici là, lui demander aucun service. ***Mais*** adresse-toi, pour tout ce qui est réclames et articles, à quelqu'un de plus considéré que Bergerat, c'est-à-dire au magnifique Heredia. Burty, en ces matières, a le bras long.

À ta place, je ne ferais pas de visite à Lafenestre qui s'est conduit envers moi comme un polisson. Je garde sa lettre comme un monument d'impertinence et je ne demande qu'un prétexte pour lui placer ma botte au cul. – Et d'ailleurs, plus tu avanceras dans la « carrière artistique », mon Loulou, plus tu verras que tout ce qu'on dit qu'« il faut faire, pour réussir » ne sert absolument à rien. – Au contraire ! – Le public n'est pas si bête que ça. Il n'y a de bête, en fait d'Art, que 1° le gouvernement, 2° les directeurs de théâtre, 3° les éditeurs, 4° les rédacteurs en chef des journaux et 5° les critiques ***autorisés*** – enfin tout ce qui détient le Pouvoir – parce que le Pouvoir est essentiellement stupide. Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

Telles sont les idées de ton « vertueux » oncle qui t'embrasse

À EDMA ROGER DES GENETTES

[Croisset,] 18 avril 1880.

Je vous trouve bien dure pour ***Nana*** ! – Canaille tant qu'on voudra, mais ***fort***. – Pourquoi est-on à l'endroit de ce livre si sévère, quand on a tant d'indulgence pour ***Le Divorce*** de Dumas ? Comme pâte de style et tempérament d'esprit, c'est celui-là qui est commun et bas !

Je trouve que ***Nana*** contient des choses merveilleuses : Bordenave, ***Mignon***, etc., et la fin qui est ***épique***. C'est un colosse qui a les pieds malpropres, mais c'est un colosse.

Cela choque en moi beaucoup de délicatesses : n'importe ! Il faut savoir admirer ce qu'on n'aime pas. Mon roman à moi péchera par l'excès contraire. La ***volupté*** y tient autant de place que dans un livre de mathématiques ! et pas de drame, pas d'intrigue ! pas de milieu intéressant ! Mon dernier chapitre ***roule*** (si tant est qu'un chapitre puisse rouler) sur la ***Pédagogie*** et les ***Principes*** de la morale, et il s'agit d'amuser avec ça !! Si je connaissais quelqu'un qui voulût faire un livre dans des données pareilles, je réclamerais pour lui Charenton. – À la grâce de Dieu, pourtant !

Je me flattais d'avoir terminé le 1er volume ce mois-ci (il ne le sera pas avant la fin de juin) et le second au mois d'octobre. J'en ai, probablement pour toute l'année 1880. Je me hâte pourtant ; je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles !

J'ai eu des ennuis dantesques ; je vous les conterai quand nous nous reverrons ; car, nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

À vous du fond du cœur.

À MAURICE SAND

[Croisset,] mardi matin [20 ? avril 1880].

Mon cher Maurice,

Non ! effacez ***Cruchard***, et Polycarpe et remplacez ces mots par ceux qu'il vous plaira. Le Public ne doit pas avoir de nous, tout. Réservons quelque chose pour nous-mêmes. Cela me semble plus décent (***quod decet***).

Vous ne me dites rien d'une ***Édition complète*** ? Ah ! votre chère maman ! Comme j'y pense ! et comme j'en aurais besoin ! Pas de jour où je ne me dise : « Si elle était là, je lui demanderais conseil. »

Jusqu'au 8 ou 10 mai je serai à Croisset. Ainsi, mon vieux, quand vous voudrez y venir, vous y serez le bienvenu.

Je vous embrasse tous depuis le plus vieux jusqu'à la plus jeune.

CRUCHARD pour vous,
POLYCARPE pour le genre humain,
GUSTAVE FLAUBERT pour la Littérature.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 20 ou 21 avril 1880.]

J'ai relu ***Boule de suif*** et je maintiens que c'est un chef-d'œuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça ! et tu seras un homme ! L'article de Wolff m'a comblé de joie. Ô eunuques !

Mme Brainne m'a écrit qu'elle était enchantée ; ***idem*** de Mme Lapierre !!!

Te souviens-tu que tu m'avais promis de te livrer à des recherches dans Barbey d'Aurevilly (département de la Manche). C'est celui-là qui a écrit sur moi cette phrase : « Personne ne pourra donc persuader à M. Flaubert de ne plus écrire ? » Il serait temps de se mettre à faire des extraits dudit sieur. Le besoin s'en fait sentir.

Et la botanique, ***quid*** ? Comment va la santé ? Et le volume de vers ?

Sarah Bernhardt me semble gigantesque ! Et « les pères de famille » pétitionnant pour les congrégations ! L'époque est farce, décidément.

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] jeudi, 4 h[eures, 22 avril 1880].

Encore la migraine, pauvre chat ! As-tu essayé de l'ordonnance de Pennetier ? Nous avions oublié de te dire qu'il faut prendre ce remède ***dans une obscurité complète***. Mme Lapierre, qui est venue avant-hier me rappeler la S[ain]t-Polycarpe, n'a pas eu de migraine depuis ***4 mois*** : « Dites-donc à votre nièce d'aller voir ***Potain*** – ou veut-elle que je lui copie son ordonnance ? » Pouchet m'avait aussi recommandé le même docteur pour toi. Mais mon Loulou pousse trop loin le scepticisme !!! Essaye ! Qu'en coûte-t-il ? Un napoléon !

As-tu lu, enfin, ***Boule de suif*** ? Mme Brainne m'en a écrit l'éloge. Ô revirements ! Et elle viendra à Rouen, mardi prochain, pour la S[ain]t-Polycarpe. Ma ***Bonne*** y est conviée, ce qui me paraît la flatter beaucoup.

Samedi prochain dans l'après-midi j'aurai la visite d'adieu de Jules Lemaître, nommé professeur de littérature à Alger.

Un compositeur anglais, ***M. Lee***, me demande à mettre sur la scène anglaise ***Le Château des cœurs***. Mais je rabâche, peut-être ?

B[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] ont avancé cette semaine. Quand j'arriverai à Paris, je n'aurai plus que les deux scènes finales. – L'idée de quitter Croisset m'embête, de plus en plus, tant je redoute 1° la banalité du chemin de fer 2° le tapage des voitures, etc., etc. ! – et toutes les bêtises que je vais entendre ! Sans blague aucune, je me sens profondément ours des cavernes. – Et l'Humanité me dégoûte, depuis les illustrations de ***La Vie moderne*** jusqu'aux pétitions des Pères de famille en faveur de ces excellents jésuites !

Avant de quitter la Capitale informe-toi par Heredia et par Guy, des cocos qui « feront le Salon » – belle littérature – afin d'avoir des articles. Il faut s'y prendre d'avance.

L'escapade de mon amie Sarah Bernhardt la complète. Mais je crois qu'on commence à en être tanné. Elle prétend qu'elle gagne annuellement 30 mille fr[ancs] avec sa peinture ! Est-il possible de se foutre du public comme ça !

***

Tu ne me dis rien de la pièce de Mme Régnier. Le divin Sarcey ne m'en a pas l'air enthousiaste.

***

J'attends ton mari d'un moment à l'autre.

***

Et une bonne (c'est-à-dire longue) lettre de mon Caro, très prochainement.

Deux forts bécots.

NOUNOU.

À LA PRINCESSE MATHILDE

[Croisset, 22 avril 1880.]

Comme voilà longtemps que nous n'avons correspondu, ma chère Princesse ! Mais grâce au Ciel, et ***enfin***, je vais bientôt vous revoir, et compte furieusement, réparer le temps perdu. Cette perspective emplit de joie le cœur de votre fidèle.

Indirectement, j'ai eu de vos nouvelles par ma nièce et par Goncourt, lesquels m'ont dit que vous étiez toujours vaillante.

Goncourt m'a semblé très gaillard. Jamais je ne l'avais vu en aussi bonnes dispositions. Était-ce bien l'air de la campagne ? Aurai-je la visite de Popelin ?

J'avais projeté de ne retourner à Paris qu'à la fin de mon affreux livre. Mais la fin n'arrive pas, bonsoir ! – Et dans une quinzaine, je ferai mes paquets.

Ma première course ***bien entendu*** sera pour me précipiter rue de Berri. Vous n'en partirez pas, sans doute, avant le mois de juin ? Vos arbres de S[ain]t-Gratien ont-ils souffert ? Ici tous les lauriers sont morts. Le temps des lauriers est fini ! – et pour moi, celui des Roses.

– Ce qui ne m’empêche pas, Princesse, de me mettre à vos genoux, et de vous baiser les deux mains.

Votre très affectionné

Croisset, jeudi 22.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset,] samedi, 3 h[eures, 24 avril 1880].

Non ! ça ne me suffit pas, bien que déjà, ce soit mieux.

Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, – très bien.

Mais pourquoi J.-Jacques Rousseau (dans sa ***Botanique***) a-t-il dit : ***la plupart*** des liliacées en manquent ? Ce « la plupart » signifie que certain[e]s liliacées en manquent ? Ledit Rousseau n’étant pas savant, mais observateur de « la Nature ! » – il s’est peut-être trompé ? Pourquoi ? et comment ? Bref, il me faut une exception à la règle. Je l’ai déjà, avec certaines renonculacées, mais 2° il me ***faut une exception à l’exception***, malice qui m’est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève.

***

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. – Et Céard parle de ce qu’il ignore absolument : la corruption de l’Empire. –

Comme ***tous ceux***, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. – La vérité est bien plus forte, – et plus simple.

Boule de suif écrase le volume, dont le titre est stupide.

***

D'aujourd'hui en quinze, je ferai mes paquets.

Je t'embrasse.

Ton vieux

Occupe-toi de ma Botanique – et donne-moi une réponse le plus tôt possible.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 25 avril 1880.]

Mon jeune homme,

Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit. J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic ! pas de pose ! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste).

Ta dédicace a remué en moi tout un monde de souvenirs : ton oncle Alfred, ta grand-mère, ta mère, et le bonhomme, pendant quelque temps, a eu le cœur gros et une larme aux paupières.

Collectionne-moi tout ce qui paraîtra sur ***Boule de suif*** et sur ton volume de vers.

Je suis scié par les panégyriques de Duranty ! Est-ce qu'il va succéder au « baron Taylor » ?

Quand tu viendras à Croisset, fais-moi penser à te montrer l'article de cet excellent Duranty sur ***Bovary***. Il faut garder ces choses-là.

Sarah Bernhardt est « une expression sociale ». Voyez ***Vie moderne*** d'hier, article de Fourcaud. Où s'arrêtera le délire de la bêtise ?

À CHARLES LAPIERRE

[Croisset, 28 avril 1880 ?]

Mon jardinier m'ayant dit hier qu'il y avait des violettes dans mon jardin, j'avais promis cinquante centimes à sa petite fille si elle m'en faisait un bouquet ! – et je comptais vous l'envoyer aujourd'hui pour l'offrir à Mme Lapierre.

Il a été impossible d'en trouver plus de cinq ou six !

Il faut, donc, que la plus belle partie de vous-même se contente des Fleurs de mon affection et du parfum de mes Respects ! – que je vous prie de lui présenter, en l'embrassant de la part de

SAINT POLYCARPE.

Quand viendrez-vous ?

Mercredi, 1 h[eure].

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] mercredi [28 avril 1880].

Je suis encore tout ahuri de la S[ain]t Polycarpe ! Les Lapierre se sont surpassés !!! J'ai reçu près de *30* lettres, envoyées de différentes parties du monde ! et trois télégrammes pendant le dîner. L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

Comme cadeaux, on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, 3 bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de s[ain]t Polycarpe, une dent (relique du saint) – et il va venir une caisse de fleurs, de Nice.

Un orchestre commandé a fait faux bond.

Épîtres de Raoul-Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne.

Toutes les lettres (y compris celle de Mme Régnier) avaient, comme en-tête, la figure de mon patron.

J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes œuvres.

Véritablement, j'ai été ***touché*** de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir.

Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables ?

***

Je suis bien content que tu admires ***Boule de suif***, un vrai chef-d'œuvre, ni plus ni moins. Et qui vous reste dans la tête.

N.B. Procure-toi le numéro du *Gil Blas* paru mercredi dernier. Il y a là, de Richepin, un jugement sur la bande de Zola, qui est parfait. – Que dis-tu de la dédicace du volume de vers de Guy ? N'est-ce pas que c'est gentil ?

***

Oui, mon pauvre Loulou, l'autre semaine nous nous trimbalerons ensemble. Nous irons ***voir des expositions*** ! Et je me rengorgerai au bras de ma Fameuse nièce. Il faudra que tu restes avec moi, au moins, 8 jours. – Et je suis sûr que tu n'auras [pas] avec moi, le mutisme de la mère Desvilles.

Serai-je, dans 10 jours, au point où je voudrais être avant de quitter le bon Croisset, j'en doute ? – Et quand finira mon livre ! – Problème. Pour qu'il paraisse l'hiver prochain, je n'ai pas d'ici là, une minute à perdre. Mais, par moments, il me semble que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué !

Huit jours de bavette avec l'altière Vasthi me délasseront.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

NOUNOU.

Le portrait de Renan est parfait.

J'ai trouvé, à Sahurs, du

CIDRE !!!

qui doit être en route pour Paris.

***

J'attends vendredi ton mari à dîner.

À GEORGES PENNETIER

[Croisset, 1er mai 1880.]

Mon cher ami,

Pourriez-vous, demain, me montrer des dessins de ***Rubiacées*** (gratteron, muguet) qui n'ont point de calice, et la représentation exacte d'une ***Sherarde*** (ou Sherardia), plante de la même famille, qui en possède un !

Ainsi, j'ai ce qu'il me faut : une exception à la règle et une exception à l'exception.

Tout à vous, et à demain.

Votre

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset,] dimanche 2 mai [1880].

Ah ! mon pauvre chat, « la carrière des Arts » est pleine de déceptions ! On t'a mal placée au Salon. Et Bergerat continue à me placer encore plus mal dans sa feuille de chou. Dans le numéro de ce matin, il arrête net une scène pour un article sur le sport !!! Voilà comme on est ***toujours*** traité. Le contraire est l'exception. Et ces messieurs-là ont la gueule enfarinée de grands mots !…

Malgré mon stoïcisme, je trouve que tu aurais tort de t'en tenir là. Est-ce que par l'illustre Heredia, Burty ou mon disciple, il n'y aurait pas moyen de changer de place ?

Comment n'es-tu pas morte de ta journée de vendredi ! – Et Mme Maréchal qui veut venir au vernissage ! Pourquoi ?

Il est vrai que je ne comprends plus rien aux contemporains. Paris me dégoûte par sa démence.

C'est dans huit jours que j'y serai. Eh bien je ne m'en réjouis pas ! Au contraire ! – Et je crois que mon plus grand plaisir sera de bécoter à l'arrivée, mon Caro.

Il est maintenant neuf heures. Monsieur est levé depuis 7 1/2 ! Monsieur ne dort plus. Je voudrais samedi prochain être arrivé au bord de l'avant-dernière scène. Or, je n'ai pas une minute à perdre. Ce soir, pourtant, dîner chez Pennetier.

Guy m'a envoyé ***mon*** renseignement botanique ! ***J'avais raison !*** Enfoncé M. Baudry ! Je tiens mon renseignement du professeur de Botanique du Jardin des Plantes.

Et ***j'avais raison*** parce que l'Esthétique est le Vrai. Et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas. La Réalité ne se plie point à l'idéal mais le confirme. Il m'a fallu pour ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] trois voyages en des régions diverses avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. – Ah ! ah ! je triomphe ! Ça, c'est un succès ! et qui me flatte.

Avant de procéder sous-entendu à ma toilette je vais prévenir Charpentier que la semaine prochaine je lui demanderai ***des*** comptes de toutes les façons, et par la même occasion, lui adresser quelques paroles bien senties sur sa jolie Revue. Bergerat aura son paquet – chez moi, devant une nombreuse.

Adieu, pauvre chat. J'attends une lettre de toi au milieu de la semaine. Puis je t'enverrai un mot pour te dire mon arrivée. Je n'ai plus de recommandations à faire pour le désencombrement du logis, je crois ? –

As-tu vuidé le bas de la bibliothèque ?

Je te baise à pincettes.

VIEUX.

Ci-inclus deux cartes de visite pour Fanny dont j'ignore l'adresse.

À GEORGES CHARPENTIER

[Croisset,] dimanche 2 mai [1880].

Comme le Rédacteur en chef me paraît devenu gâteux, je m'adresse à l'Éditeur.

Leur numéro d'hier est ***le comble*** ! Une scène à son milieu, arrêtée net par un article de sport, me paraît une drôle de façon de respecter la Littérature ! Si vos abonnés préfèrent à mon œuvre la vue d'une grille, ou celle du Pont-Neuf (comme actualité) ou des portraits de bottes, ils n'avaient que faire de ma prose.

Enfin, je regarde cette publication comme une cochonnerie que vous m'avez faite, à moi, – ce qui n'est pas bien de la part d'un ami. Je m'étais fié à vous deux. Vous m'avez trompé, voilà tout. – Je n'ai pas voulu vous en parler quand vous êtes venu à Pasques, pour ne point gâter « cette petite fête de famille ». Mais la chose me reste sur le cœur. De toutes les avanies que j'ai endurées pour ***Le Château des cœurs*** celle-là est la plus forte. On rejetait mon manuscrit ; on ne chiait pas dessus.

Vous me ***paierez*** cela, mon bon, je vous en préviens.

Attendez-vous donc la semaine prochaine à me voir dans des dispositions peu commodes. Puisque j'ai eu la

bêtise de consentir à des illustrations (chose anti-littéraire) il faut maintenant les recommencer pour le volume, – pas une n'ayant de rapport avec le texte. C'est donc une autre publication à faire – et il faut s'y mettre ***tout de suite***, pour qu'elle précède mon roman. Pensez-y.

Là-dessus, comme vous êtes gentil tout de même, – et que je suis une bedolle, je vous embrasse.

Tendres respects à Mme Charpentier.

À MARIE RÉGNIER

[Croisset,] 2 mai 1880.

C'est très bien votre petit acte ! ***Quel*** dramatiste vous faites, chère confrère ! Je réitère ma prédiction. Vous aurez un jour un très grand succès théâtral.

La page 33 est d'un écrivain et m'a donné un petit frisson dans le dos.

Maintenant il ***nous faut*** une grande œuvre, quelque chose de corsé et qui sorte des mièvreries et papotages du ***High Life***. Donnez-vous carrière, ne vous gênez plus.

Je vous baise les mains.

À GEORGES PENNETIER

[Croisset, 3 mai 1880.]

Mon cher ami,

Je crois que vous m'aviez pochardé hier soir ? Car j'ai laissé chez vous ma canne d'invalide.

Gardez-la. Vous me la remettrez cet été !

Tout à vous et merci pour la bonne soirée.

Votre

Lundi 3 mai.

À THÉODORE DE BANVILLE

[Croisset, 4 mai 1880.]

Mon cher ami,

Guy de Maupassant n'ose vous demander un petit coup de trompette dans ***Le National*** pour son volume de début, ***Des vers***, qu'il vous a envoyé. Mais moi, j'ai cette audace. Car 1° il s'agit d'un poëte, et 2° vous obligerez

votre

GVE FLAUBERT
qui vous remercie d'avance.

Je vous verrai très prochainement.

***

4 mai, Croisset.

Amitié au citoyen Georges.

Mes hommages à Mme de Banville.

À GUY DE MAUPASSANT

[Croisset, 4 mai 1880.]

C'est fait. Ma lettre pour Banville sera à Paris, ce soir.

La semaine prochaine, apporte-moi la liste des idiots qui font des comptes rendus soi-disant littéraires dans les Feuilles. Alors nous dresserons « nos batteries ». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : « ***Oderunt poetas*** ».

Et puis l'Exposition !!! Monsieur !… J'en suis scié, déjà ! – Elle m'emmerde d'avance, j'en dégueule d'ennui, par anticipation.

À propos d'arts inférieurs, j'ai adressé lundi au jeune Charpentier une 1re aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de ***La Vie moderne***. Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu, pour un article de Sport et au lieu de faire le dessin du décor c'est une vue du Pont-Neuf – actualité palpitante. Si la maison Charpentier ne me paye immédiatement ce qu'elle me doit, et ne m'aboule pas une forte somme pour la Féerie, ***B***[***ouvard***] ***et P***[***écuchet***] iront ailleurs. – L'importance attachée à des niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspère ! Bafouons le chic.

***

As-tu envoyé un volume à Heredia ?

***

8 éditions des *Soirées de Médan* ? nom de Dieu ! Les *Trois contes* en ont eu quatre. Je vais être jaloux.

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

En attendant,

Ton VIEUX
t'embrasse.

Mardi, 10 h[eures] du matin.

À CLAUDIUS POPELIN

[Croisset, 6 mai 1880.]

Mon cher ami,

Maintenant je ne compte plus sur vous – car je commence à faire mes paquets et vous me verrez ou dimanche soir, ou lundi matin.

Mais j'espère bien que cet été j'aurai votre visite, et un peu longue –

Je vous embrasse.

Votre

vieux

Jeudi matin.

IVAN TOURGUENEFF À GUSTAVE FLAUBERT

Moscou, Boulevard Pretchistenskoï,
Comptoir des Apanages, jeudi 6 mai 1880.
24 avril.

Mon bon vieux,

Ce n'est pas une lettre – c'est un signe de vie que je donne. – Je vais bien, je tourne et m'agite comme un écureuil dans sa cage – je suis ici depuis une semaine, je pars lundi prochain pour la campagne – j'y passerai dix jours à humer l'odeur des bouleaux et entendre ***gueuler*** les rossignols – je reviens à Moscou pour la fête de l'inauguration de la statue de notre grand poète Pouchkine (***N.B.*** : vous recevrez une invitation du Comité ! Naturellement, vous ne viendrez pas – mais si vous envoyez un télégramme, il sera lu aux applaudissements enthousiastes des convives du banquet) – et puis je file – et dès la première dizaine du mois de juin je suis à Paris – et j'espère vous serrer dans mes bras. Maintenant, quant à l'avocat dont vous parle Commanville, communiquez-lui l'adresse suivante :

M. Victor Gaïefski, S[ain]t-Pétersbourg, rue Litéïnaïa, 48. C'est une sommité et une autorité – et de plus c'est l'avocat de la légation française à S[ain]t-Pétersbourg. – Il a été prévenu par moi et il fera tout pour être utile à M. Commanville.

Faites-lui mes amitiés ainsi qu'à votre nièce ; moi, je vous embrasse – et à bientôt !

Votre vieux

JV. TOURGUÉNEFF.

FLAUBERT ? À MAXIME DU CAMP

[Croisset, 6 ou 7 mai 1880.]

Lundi prochain, j'irai embrasser ta seigneurie ; j'ai à peu près terminé mon livre ; ce qui me reste à faire est peu de chose ; il y a si longtemps que je ne t'ai vu, que je me hâte afin d'arriver avant ton départ.

Index des lettres